



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

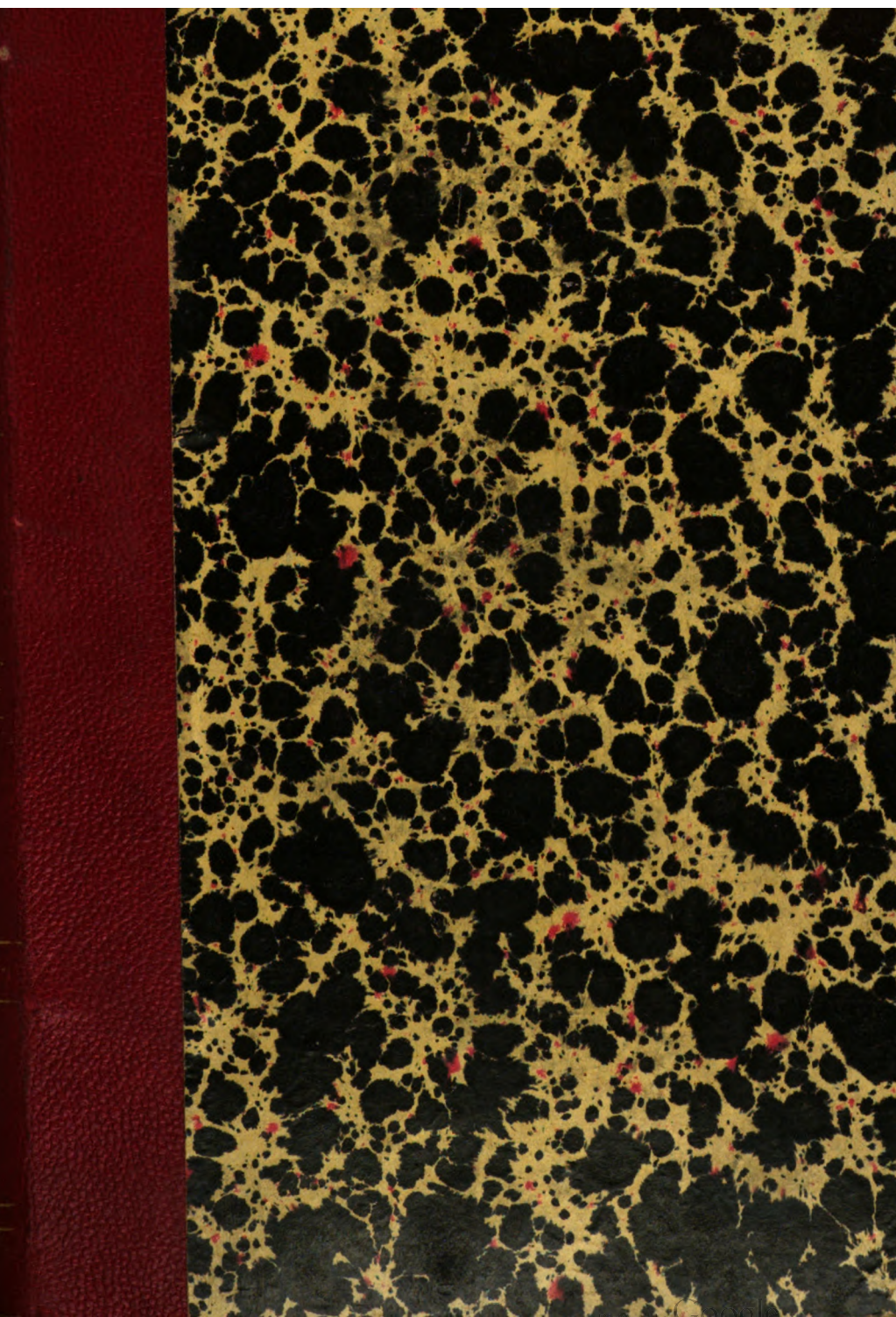
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



Geog 304 KE 948

HARVARD COLLEGE LIBRARY



BOUGHT FROM THE INCOME OF THE FUND
BEQUEATHED BY
PETER PAUL FRANCIS DEGRAND
(1787-1855)
OF BOSTON

FOR FRENCH WORKS AND PERIODICALS ON THE EXACT SCIENCES
AND ON CHEMISTRY, ASTRONOMY AND OTHER SCIENCES
APPLIED TO THE ARTS AND TO NAVIGATION





ANNUAIRE
DU
CLUB ALPIN FRANÇAIS

PARIS

TYPOGRAPHIE GEORGES CHAMEROT

19, rue des Saints-Pères, 19

ANNUAIRE
DU
CLUB ALPIN
FRANÇAIS

HUITIÈME ANNÉE

1881



PARIS
AU SIEGE SOCIAL DU CLUB ALPIN FRANÇAIS

31, RUE BONAPARTE, 31

ET A LA LIBRAIRIE HACHETTE ET C^e

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1882

~~Geog 39.1~~



DEGRAND FUND

L'*Annuaire* de 1881 du Club Alpin Français paraît plus en retard qu'aucun de ceux qui l'ont précédé.

La Rédaction ne cherchera pas à s'excuser de ce retard; elle se bornera à rappeler que, pendant la préparation du présent volume, le *Bulletin* trimestriel, transformé en bulletin mensuel, a, pour la première fois, paru avec une régularité scrupuleuse. Il serait trop long du reste de relater par le menu les difficultés et les retards multiples qui ont fait distribuer en octobre un *Annuaire* qui devait paraître en juin.

L'important, c'est que le même fait ne se renouvelle plus, et que l'impulsion donnée en 1881 au *Bulletin* soit communiquée en 1882 à l'*Annuaire*. La Rédaction a déjà pris à cet égard des mesures qui lui paraissent plus que suffisantes; mais en 1881 déjà elle croyait avoir fait le néces-

saire pour hâter la publication de l'*Annuaire* qui paraît aujourd'hui. Sera-t-elle plus heureuse l'an prochain ? L'évènement le dira. En tout cas, l'*Annuaire* de 1882 sera MIS SOUS PRESSE LE 1^{er} JANVIER 1883, dût-il se priver, par cette ponctualité, de quelques articles trop lents à venir, et la Rédaction demandera à la Direction centrale les pouvoirs nécessaires pour retrancher les articles ou les figures qui occasionneraient des retards au cours de l'impression. La prompt publication de l'*Annuaire* est indispensable à la vie du Club ; nos collaborateurs voudront bien s'en souvenir et hâter, chacun dans la mesure de ses forces, la préparation du prochain volume.

Le Secrétaire de la Rédaction,

FRANZ SCHRADER.

Paris, 15 octobre 1882.

TABLE MÉTHODIQUE

	Pages.
PRÉFACE	V
TABLE MÉTHODIQUE	VII

COURSES ET ASCENSIONS

I.	L'Aiguille du Plat de la Selle, par M. H. Duhamel . .	3
II.	Ascension de l'Aiguille de Polset, par MM. Charles Belleville et Ambroise Reymond	13
III.	La vallée des Allues et les Aiguilles de Verdon et du Fruit, par M. François Arnollet	20
IV.	Aiguilles Rouges (<i>Première ascension de la Pointe de la Persévérance; première ascension de la Tête-Plate</i>), par M. Jean Charlet-Straton	50
V.	Deux jours de détresse à l'Aiguille du Goûter et as- cension du Mont-Blanc, par M. Ferdinand Rey- mond	58
VI.	Le Beichgrat et l'Aletschhorn, par M. Pierre Puiseux.	78
VII.	Courses dans l'Oisans, faites par la quatrième Cara- vane scolaire d'Arcueil (<i>De Grenoble à Saint-Chris- tophe-en-Oisans; le col de la Lauze; le col de la Temple; le col de la Grande-Ruine</i>), par M. l'abbé Barral	100
VIII.	Hautes-Alpes (<i>Cols de la Colette, de Saluces, de Gy- pière, du Collet, des Barles</i>), par M. E. Guigues. .	123
IX.	Ascensions (<i>Pic du Milieu; Perdighero; Vignemale;</i>	

	Pages.
<i>Pic de Cerbillonas; deux nuits sur le col de ce nom</i> , par M. le comte H. Russell	134
X. Les confins de la Navarre et quelques courses éparses (<i>De Lescun à Hecho; las Fojas; les gorges de la Mina et de Oza; — Punta de Picoya ou Segara; — Puntas de Calveira et de Idoya; frontières de la Navarre; — le vallon d'Isaba; — défilé d'Isaba et grotte d'Ar- ticomendia; — vallée de Belagua; Erutce; le Maze- larra; — la vallée de Belabarre et les gorges de Zoriza; — sierra de Furquello ou de San Thome; — la Peña de Oturia</i>), par M. E. Wallon.	158
XI. Courses en Sobrarbe (<i>Barranco de Mascun; sierras de Guara, Aguila, Gratal, Pusilibro; Peña d'Oroel et Saint-Jean-de-la-Peña; Ansó, sierra Algallareta, pic d'Alano; pic de la Autoria</i>), par M. le baron A. de Saint-Saud	193
XII. Quelques notes sur l'Ardèche, la Lozère et l'Aveyron, par M. Edouard Rochat.	219
XIII. Le volcan de l'Hékla depuis l'éruption du 27 fé- vrier 1878, par M. Jules Leclercq	230
XIV. Un été au-dessus du cercle polaire (<i>Le Rôsvand; le Kjeringtind; le Svartisen; le Sarjektjåkko; le Suli- tjelma; le Jökulfjeld</i>), par M. Charles Rabot.	261
XV. Une excursion au Maroc (<i>Tanger, Tetuan et le Djebel- Andjera</i>), par M. Charles Durier.	307
XVI. Le massif du Kinchinjunga vu du couvent de Rin- chimpoong (Sikkim indépendant), par M. Moritz Déchy	343

SCIENCES ET ARTS.

I. Études expérimentales sur l'origine des cassures ter- restres et sur leur coordination réciproque, au point de vue des accidents du relief du sol, par M. Dau- brée, de l'Institut	351
II. Le Club Alpin Français dans les Pyrénées espagnoles, par M. F. Prudent, commandant du génie.	393

	Pages.
III. De l'orthographe des noms de lieux, par M. Henri Ferrand.	399
IV. De la visibilité des terres éloignées, par M. le docteur Prompt, ancien élève de l'École polytechnique . .	425
V. Note sur les richesses minérales des Alpes valaisannes, par M. Victor Deshayes	435
VI. Relevés hypsométriques résultant d'observations barométriques faites par les membres du Club Alpin Français, et calculées par le commandant du génie Prudent.	448

MISCELLANÉES.

I. Notes sur la Haute-Engadine, par M. Jules Moret. .	467
II. Ascension de la Dent du Corbeau, par MM. Ferdinand Deconchy et Albert Duchaufour.	480
III. Pointe-Pelouze, par M. Tavernier	485
IV. La vallée de la Noguera Pallaresa, par M. Edouard Harlé.	488
V. Ascension du pic d'Orhy, par M. Paul Labrousse. . .	493

NÉCROLOGIE.

Emile Talbert.	499
Abel Pajot	502

CHRONIQUE DU CLUB ALPIN FRANÇAIS.

Direction centrale : Rapport annuel	507
---	-----

CARTES

1. Rôle des lithoclastes comme cassures initiales des vallées ; exemples pris, l'un sur une partie du littoral

	Pages.
français de la Manche, l'autre aux environs de Joigny (Yonne)	361
2. Carte d'une partie des Pyrénées, d'après Capitaine et d'après les levers des membres du Club Alpin Français	396

ILLUSTRATIONS ET FIGURES

1. Aiguille du Plat de la Selle, dessin de F. Schrader, d'après une photographie de M. Duhamel	7
2. Panorama de l'Aiguille du Plat de la Selle, d'après une photographie de M. Duhamel, reproduite par la phototypie	10
3. Aiguille du Fruit, d'après une photographie de M. Arnollet	31
4. L'Aletschhorn, dessin de F. Schrader, d'après M. P. Puiseux.	91
5. Glacier du Clot des Cavales; dessin de F. Schrader, d'après une photographie.	121
6. Montée d'Escrins, dessin de E. Guigues	126
7. Fond de la vallée à Escrins, dessin de E. Guigues. .	127
8. Les Barles et col des Barles, dessin de E. Guigues. .	131
9. Vallée de Ramouagne et pic de Perdighero; dessin de F. Schrader, d'après nature.	143
10. Les gorges de Oza, vue prise du plateau septentrional de la Mina, dessin de E. Wallon, d'après nature	163
11. Vallon et cuartel de Zoriza, dessin de E. Wallon, d'après nature.	183
12. Défilé du Castillo de Ansó, dessin de E. Wallon, d'après nature	187
13. Barranco de Mascun, dessin de F. Prudent, d'après une photographie de M. de Saint-Saud	197
14. Castillo de Loarre, dessin de F. Prudent, d'après une photographie de M. de Saint-Saud.	203

	Pages.
15. Ansó vu d'aval, dessin de F. Prudent, d'après une photographie de M. de Saint-Saud	213
16. Costumes d'Ansó, dessin de F. Prudent, d'après une photographie de M. de Saint-Saud.	218
17. L'Hékla, dessin de F. Schrader, d'après un croquis de M. Leclercq.	237
18. Vue prise sur un <i>fjeld</i> à l'ouest du Dunderlandsdal, d'après une photographie de M. Rabot.	279
19. Les Smaa Tinder, vue prise dans le Beierenfjord, dessin de Thornley, d'après une photographie de M. Rabot	283
20. Le massif du Sarjekljakko, vue prise du sommet du pic le plus élevé dans la direction du Nord-Est; dessin de F. Schrader, d'après une photographie de M. Rabot.	297
21. Le versant oriental du Sulitjelma, vue prise au-dessus de la vallée du Varvek; d'après une photographie de M. Rabot	301
22. Branche du Jökulfjeld descendant dans le Jökulfjord; dessin de Thornley, d'après une photographie de M. Rabot	303
23. Vue de Tanger, dessin de Thornley, d'après une photographie	311
24. Le Kinchinjunga vu du couvent de Rinchinpoong, dessin de Taylor, d'après une photographie de M. Déchy	347
25. Études expérimentales sur l'origine des cassures terrestres (vingt-deux figures intercalées dans le texte, une planche hors texte).	351 à 392
26. Profil des montagnes de la Corse, vues des environs de Nice.	432

COURSES ET ASCENSIONS

FRANCE

I

L'AIGUILLE DU PLAT DE LA SELLE

(3,602 MÈTRES)

Mon brave et excellent ami Pierre Gaspard m'avait offert l'hospitalité dans sa maison des Étages, pendant la soirée du 9 juillet 1881.

Notre projet était de tenter le lendemain, en compagnie de son père, l'ascension de l'Aiguille du Plat de la Selle, dont la situation centrale, au milieu de ce grand cirque formé par les massifs de la Meije, des Écrins et de l'Olan, me donnait l'espérance de pouvoir prendre photographiquement un panorama général de la chaîne du Pelvoux.

Bien rarement, si je ne me trompe, le pittoresque hameau des Étages, avec sa chapelle à demi renversée par le Vénéon qui en sape les ruines, a été pris pour point de départ d'excursion, et les quelques grimpeurs qui ont jusqu'à présent escaladé l'Aiguille du Plat étaient toujours partis de Saint-Christophe-en-Oisans, la *capitale* de cette grande vallée dauphinoise, bien connue des lecteurs de l'*Annuaire* de notre Club Alpin. Mais Gaspard, en sa qualité de propriétaire dans l'endroit et surtout de chasseur de chamois, m'avait affirmé qu'il était inutile de redescendre aussi bas pour atteindre notre sommet, et partant du prin-

cipe qui lui est un peu familier, et à juste titre, « que tout chemin mène à Rome, ou du moins que toute cheminée de rocher mène à la cime », il m'avait persuadé que nous pourrions très probablement arriver à notre but justement par le côté opposé à celui qu'avait suivi, lors de la première ascension de cette montagne, cinq ans auparavant, notre regretté collègue Henry Cordier.

A 2 h. du matin, heure fixée pour le départ, le ciel est complètement voilé de nuages, condition peu favorable à mes projets photographiques. Aussi, après une courte délibération, décidons-nous l'ajournement de l'ascension, et promptement chacun se blottit à nouveau dans le trou qu'il s'est fait au milieu du foin de la grange qui nous abrite.

La douce chaleur de notre couche et le bruit régulier des cascades et des torrents ont vite ramené la somnolence, pendant que je bénis paresseusement le collodion de m'avoir procuré un si excellent argument en faveur du sommeil.

Un courant d'air froid, me passant sur la figure, me rappelle bientôt aux dures obligations de la vie réelle; Gaspard vient d'ouvrir la porte de notre chambre à coucher, et, à notre grande confusion, nous nous apercevons que les nuages ont complètement disparu.

Les souliers sont vite chaussés, et, tout honteux, nous nous précipitons vers nos havre-sacs, nos cordes et nos piolets. Il est 4 h. 30 min. lorsque, les vêtements encore garnis de brindilles de foin, nous franchissons la passerelle du Vénéon, pour suivre, pendant quelques minutes, le chemin descendant à Saint-Christophe. Bientôt nous prenons à droite un sentier à peine tracé s'élevant au milieu d'innombrables petits champs, chacun de la grandeur de quelques draps de lit, et encadrés d'épaisses murailles en pierre sèche patiemment récoltée dans ce sol que le montagnard préserve si péniblement de la dévastation générale.

Aux amoncellements artificiels de débris succèdent de véritables petits clapiers, puis la roche nue parsemée de plaquettes de gazon et qui nous atteste de loin en loin que nous sommes toujours dans le sentier, par la teinte rouillée ou plutôt, suivant l'expression locale, « ferrée », produite par le passage assez fréquent des bergers aux semelles pesamment garnies d'énormes clous. Ces *rocs ferrés* sont fort glissants, et avant de pénétrer dans la combe de la montagne des Étages, en franchissant une sorte de grande dalle lisse et un peu inclinée vers le précipice, Gaspard me raconta que l'année précédente il avait vu glisser devant lui, en cet endroit, un de ses compagnons de chasse et n'avait eu que juste le temps de le retenir collé au rocher en lui appliquant la main contre la poitrine : le malheureux avait déjà la moitié du corps suspendue dans l'espace.

Le vallon de la Montagne des Étages (qu'il ne faut pas confondre avec le vallon des Étages, situé sur la rive gauche du Vénéon) est encaissé entre la *Roche-Blanche*, appelée sur la carte de l'État-major *Tête de Marsare* (3,119 mè.), et la *Tête du Roujet* (3,421 mè.); le contrefort méridional du *Pain de Sucre*, pic bizarrement effilé qui se dresse au milieu du cirque de ce vallon, partage en deux combes la portion inférieure et la seule gazonnée de la *Montagne*. C'est dans la combe en aval, dominée à l'Ouest par la *Tête Blanche*, que nous pénétrons; 15 min. suffisent pour la remonter, et, à 6 h., après avoir escaladé des roches inondées par le suintement des névés supérieurs, nous faisons notre première halte au pied de la moraine du glacier du Soreiller.

Qui dit halte, en montagne, indique, non seulement un moment de repos, mais surtout un soulagement d'une partie du poids du sac consistant en pain et conserves. Une fois les dos suffisamment délestés pour la plus grande satisfaction de nos estomacs, nous nous remettons en marche à travers une moraine ou plutôt un clavier interminable

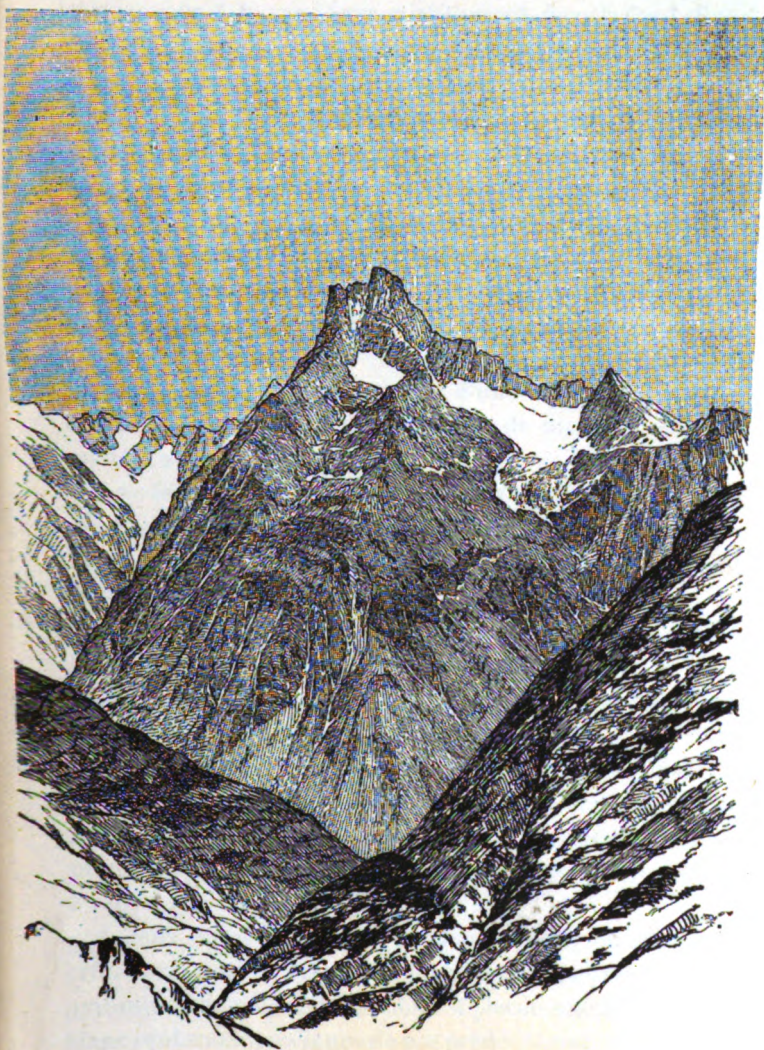
composé des débris descendus de l'Aiguille du Plat, dont nous voyons l'énorme masse se dresser depuis longtemps déjà à gauche devant nous.

La paroi qu'elle nous présente s'élève à plus de 900 mèt., et son aspect n'est rien moins qu'engageant pour le grimpeur. Sa base, garnie de cônes de déjections provenant de nombreux couloirs, vers les sillons profonds desquels vient se réunir la grande quantité de cheminées partant de la crête, ne laisse pas que de me faire craindre quelque aventure de chute de pierres. Personne n'a d'ailleurs envie de reculer, et, avant d'attaquer le rocher, nous faisons une nouvelle halte sur l'arête qui domine la vallée de la Selle dans la dépression formée entre le Plat et le Soreiller par le col de Burlan, franchi quelques semaines avant par Gaspard père et son second fils Maximin, un solide grimpeur dont les exploits seront à la hauteur de ceux des siens.

Il y a cinq heures et demie que nous montons; les sacs sont promptement rechargés, la corde est déployée et nous voici grim pant comme des lézards dans un premier couloir. Nous l'abandonnons pour escalader l'arête de gauche qui doit nous amener à la base d'une cheminée supérieure qu'elle divise en deux, et ce jeu d'escalade de couloirs et d'arêtes, en appuyant à gauche, recommence une demi-douzaine de fois.

Heureusement aucune chute de pierres ne vient troubler notre monotone ascension, sinon celles que sans cesse nous précipitons nous-mêmes pour déblayer notre route, et dont les chocs contre les parois de la montagne font monter jusqu'à nous une véritable odeur de poudre. De temps en temps Gaspard se détache et va en éclaireur s'assurer du niveau auquel il nous faudra rejoindre le couloir voisin, toujours celui de gauche.

Nous sommes en plein midi; la roche se laisse facilement gravir, mais la soif se fait sentir depuis longtemps,



Aiguille du Plat de la Selle
(dessin de F. Schrader, d'après une photographie de M. H. Duhamel).

lorsque, vers 1 h., un léger miroitement, dans le fond d'une nouvelle cheminée que nous rejoignons, nous fait pousser un cri d'espoir. Évidemment l'eau tant désirée se rapproche; aussi cette fois, n'abandonnant plus notre précieuse cheminée, nous remontons à la queue-leu-leu le rocher humide; une vingtaine de mètres plus haut nous rencontrons un léger suintement d'eau. Nous appliquons avidement les lèvres contre la roche, humant le précieux liquide; mais la chaleur du soleil de juillet l'a tellement échauffé qu'il nous est impossible d'en absorber une gorgée sans dégoût, et nous voilà repartis, toujours appuyant à gauche, jusqu'à ce qu'au haut d'une dernière cheminée une pente de neige d'une trentaine de mètres nous permette d'atteindre le sommet.

Il ne faudrait pas croire, malgré cette simplicité relative de direction et le peu de difficultés présentées par l'escalade, que l'ascension de l'Aiguille du Plat sur ce versant doive être encouragée.

Contrairement à ce que je redoutais, le matin, — et j'insiste sur ce point important, — nous n'avons pas eu la moindre alerte pendant nos quatre heures de pérégrinations au milieu de ce dédale de couloirs d'avalanches; pourtant les débris amoncelés au pied de la montagne doivent balayer, à certains moments, cette paroi rocheuse. Par bonheur nous avons échappé à cette rencontre, mais je ne prendrais certes pas la responsabilité d'engager quelqu'un à renouveler l'aventure.

A deux pas de l'endroit où nous venons de gagner la crête terminale se dressent les quelques pierres formant pyramide, au milieu desquelles est placée une boîte en fer-blanc renfermant les noms de nos prédécesseurs. Impossible d'abord d'ouvrir cet étui métallique; en l'examinant, nous nous apercevons qu'il a été foudroyé, et que le fluide électrique l'a traversé de part en part dans le sens longitudinal; il a fondu quelques soudures de la boîte aux deux extré-

mités et soulevé le métal. Enfin, grâce à nos efforts combinés, la boîte est ouverte et nous constatons que les papiers qu'elle renferme ont été complètement épargnés par la foudre.

A quelques mètres plus au Nord, à l'extrémité d'une corniche de neige, se trouve le sommet véritable de l'Aiguille du Plat (3,602 mètr.). Mon appareil photographique est braqué, et, quelques instants après, j'ai le plaisir de pouvoir redescendre dans la vallée avec un des plus intéressants et des plus complets panoramas des Alpes dauphinoises.

C'est en parlant de lui qu'Henry Cordier écrivait (*Annuaire* de 1876, p. 154) : « De ce côté la Meije présente la forme la plus curieuse qu'on puisse imaginer : on dirait un de ces forts comme on en donne pour jouer aux enfants, avec son mur crénelé et son bastion triomphant à l'extrémité ; à la vérité, la comparaison s'arrête au sommet de ce bastion, car il y manque le drapeau obligé. » Aujourd'hui le drapeau est arboré sur cette magnifique Meije aussi bien que sur la plupart des cimes qui nous environnent ; mais, comme contraste, tout à côté de nous s'élève le Plaret, qui, au lieu d'un drapeau, lui, a été marqué d'une croix par la mort qu'y trouvait Cordier un an à peine après sa conquête de l'Aiguille du Plat.

La Grande-Ruine, les Écrins, le Pelvoux, le cirque du vallon des Étages dominé par les Rouies, le Pic d'Olan et la Muzelle, sans oublier le resplendissant glacier du Mont de Lans, forment les points principaux de la merveilleuse ceinture qui nous entoure.

A force d'admirer et de photographier, le temps passe ; aussi est-il 5 h. 30 min. que nous sommes encore au sommet, peu empressés de rejoindre les délices de la vie de ce bas-monde, représentés pour nous ce soir, en perspective, par l'excellent hôtel de M^{me} Turc, à Saint-Christophe..

Pour redescendre, nous longeons la face occidentale de



Rétoul
Vallon
a.
Olan



Rétoules.

Vallon.

n.

Lolan.

36. — Les Arias.

37. — Col de la Haute-Pisse.

38. — Tête de Lorancoure.

la montagne, garnie d'un verglas insupportable qui oblige à prendre des précautions infinies, et à 7 h. du soir nous sommes encore à tailler des marches pour éviter une descente involontaire sur le glacier du Routier qui s'étend à nos pieds. Enfin nous atteignons la crête qui nous sépare du glacier du Plat, et par une petite cheminée de roches éboulées nous arrivons sur la neige. Tout à coup voici mes braves guides en arrêt et en vive discussion ; le soleil couchant illumine de ses rouges rayons les parois de la Tête du Graou, qui attirent en ce moment les regards des Gaspard. Après information, j'apprends qu'une certaine tache noire, appliquée à une centaine de mètres de nous dans le rocher, pourrait bien être la dépouille mortelle d'un chamois blessé dans ces parages, quelques jours avant, par une personne de notre connaissance. L'heure très avancée ne nous permet pas de nous assurer de l'authenticité de notre prétendue découverte, et nous repartons pour les régions inférieures, en opérant avec ensemble une glissade qui nous conduit en quelques minutes sur le plateau du glacier. Nous prenons à peine le temps de quitter la corde désormais devenue inutile et même gênante dans notre marche à travers la moraine ; déjà la nuit est presque complète.

Enfin, à 8 h., nous sommes sur les prairies du Plat, et nous pouvons désormais « marcher en musique », suivant l'expression de Gaspard. Le retour à Saint-Christophe, effectué absolument à tâtons, ne présenta qu'un charme très relatif sous lequel nous dûmes toutefois rester pendant près d'une heure et demie.

En résumé, malgré le panorama incomparable dont on jouit de l'Aiguille du Plat, je ne recommanderai l'ascension de ce sommet qu'à une personne très habituée aux courses de montagne. Quant à désigner le côté par lequel il vaut mieux l'attaquer, je crois que le versant occidental, par lequel cette course a été faite habituellement jusqu'à ce

jour, doit être préféré au versant oriental, surtout si l'on a la chance de rencontrer les rochers supérieurs exempts de verglas.

H. DUHAMEL,
Membre du Club Alpin Français
(Section de l'Isère).

ASCENSION DE L'AIGUILLE DE POLSET

(3,538 MÈTRES)

L'Aiguille de Polset (3,538 mètr.), sous la forme d'un magnifique dôme de neige, domine de 635 mètr. le plateau inférieur du glacier de Gébrulaz (2,900 mètr. environ) ¹.

Partant du chalet du Sault (2,154 mètr.), sis au fond de la vallée des Allues, un touriste, en 45 min. de montée, peut atteindre le chalet de Gébrulaz (2,294 mètr.).

Le glacier de Gébrulaz, dont la moraine touche le chalet de ce nom, se dirige dû Nord au Sud. Il s'élève rapidement et constitue bientôt un grand *Plateau* (2,900 mètr. environ), limité à l'Est par une arête gypseuse (2,925 mètr.), que les cartes sardes appellent *Crête de Soufre*.

A partir d'un petit col appelé *col du Soufre*, lequel correspond avec le Lac Blanc et la vallée de Chavière, ce même glacier se relève brusquement, pour former un gros dôme, qui est l'*Aiguille de Polset* (3,538 mètr.). Dans sa pente rapide, à l'Ouest et au Sud-Ouest, il côtoie les rochers de Péclet, et, à l'Est, il tombe à pic sur le vallon de Chavière. Il est coupé, dans sa longueur, par deux bancs de rochers qui se suivent; au point de jonction de ces deux

1. L'Aiguille de Polset ne porte point de nom sur les cartes sardes.

bancs, une crevasse immense (12 mètr. d'ouverture) divise le glacier dans toute sa largeur.

L'aiguille 3,566 de Pécelet et l'Aiguille de Polset (sommet Ouest) sont reliées par une arête appelée *col de Gébrulaz*; ce col fait communiquer le glacier de Gébrulaz (les Allues) avec celui de Torrent (Saint-Martin de Belleville). Cette disposition des glaciers nous suggéra l'idée de faire l'ascension de l'Aiguille de Polset en prenant Saint-Martin de Belleville pour point de départ.

Le 25 août 1881, tournant le dos à Moûtiers, nous allons dîner à Saint-Martin de Belleville, 4 h. 30 min. de marche.

Du chef-lieu, passant par le village de Saint-Marcel (direction Sud), nous atteignons, en 2 h. 15 min., le hameau des Bruyères (1,763 mètr.).

De ce hameau, laissant à notre droite (S.-O.) la vallée du *Lac du Loup* ou *Laods*, nous allons coucher au chalet de la Chasse (1,950 mètr. environ), après 45 min. de trajet.

De cet endroit, l'on a une jolie vue sur les glaciers de Torrent ainsi que sur les glaciers et les aiguilles de Pécelet¹.

Le vendredi 26 août 1881, à 5 h. 15 min. du matin, accompagnés du guide Cullet Théophile, nous quittons le chalet de la Chasse; laissant à notre gauche (Est) le chalet de Pécelet, nous descendons vers un ruisseau, puis nous remontons au chalet de Torrent (2,204 mètr.) en 45 min.

Du chalet de Torrent, faisant un circuit de gauche à droite, et parcourant de vastes pâturages (plateau de Laughey) terminés en un dos d'âne, nous arrivons, en 1 h. 15 min., au pied de la moraine du glacier de Torrent (extrémité Est).

1. Les aiguilles de Pécelet sont appelées les *Pères* ou les *Grands-Pères*, par les gens du pays et les cartes sardes.

Bien au-dessus de nous se dessine, hérissée de séracs, une première arête, rattachée à la pointe 3,256 de Torrent. Nous ne l'atteindrons qu'après 2 h. d'ascension. La montée du glacier de Torrent, relativement facile, devient plus roide en approchant du sommet; les crevasses, disposées horizontalement et très rapprochées, sont coupées par d'autres crevasses bien plus larges; à mesure que l'on s'élève, l'on oblique à gauche vers la roche de Péclet.

Ce que nous prenions de loin pour une arête formant point culminant, n'est que la bordure d'un immense plateau, où se rejoignent les glaciers de Chavière (Maurienne) et le glacier de Torrent (Saint-Martin de Belleville). Le premier forme à notre droite une plaine à perte de vue, crevassée en tous sens et ne finissant qu'à la pointe Rénod; le second se prolonge sur notre gauche jusqu'au col de Gébrulaz, où il se soude au glacier de ce nom. Nous baptisons ce premier sommet du nom de *col de Torrent* (3,230 mètr. environ).

Nous reprenons le glacier de Torrent, nous rapprochant par une grande courbe des pointes 3,458 et 3,566 de Péclet (lesquelles ne sont que le prolongement d'une même ligne de rochers); nous nous élevons insensiblement, traversant sur des ponts peu solides quelques crevasses larges de cinq à six mètres.

Nous aboutissons à une paroi très inclinée et glacée; l'ayant escaladée, nous nous trouvons sur le col de Gébrulaz (3,450 mètr. environ), qui sépare le glacier de ce nom de celui de Torrent, et d'où nous apercevons, pour la première fois de la journée, l'aiguille principale de Polset (3,538 mètr.).

Du col de Torrent à celui de Gébrulaz, nous avons mis une heure de marche.

Pour la première fois aussi de la journée, nous nous attachons à la corde; puis, traversant le petit plateau qui nous sépare de Polset, nous gravissons la cime avec beau-

coup de précautions, en contournant la face Nord (30 min. depuis le col de Gébrulaz) ¹.

Polset, en réalité, a trois sommets :

1° Sommet Est (dôme de neige), le moins haut, dominant le vallon de Chavière; 2° sommet central et principal (3,538 mèr.), soit cône rocheux, rattaché au col de Chavière par une mince crête; 3° sommet Ouest (amas de rochers), le deuxième en hauteur.

De ce dernier sommet (Ouest), la cime s'infléchit brusquement, pour aboutir au point de soudure des glaciers de Chavière et de Torrent (près du col de Torrent).

Toute la partie qui s'étend de la pointe 3,538 au sommet Ouest surplombe de quelques cents mètres le glacier de Chavière.

L'Aiguille de Polset est, de tous les hauts sommets de la Tarentaise, celui qui se projette le plus loin sur les montagnes du Dauphiné; et l'on ne peut pas être mieux placé pour apprécier la beauté de ce massif imposant. C'est, en outre, un superbe belvédère pour étudier les chaînes de la Vanoise.

Entre autres points remarquables, nous avons cru reconnaître les suivants :

1° *Du S.-E. au N.-O.* : 1° Dent Parrachée. Chasseforêt, Pelvoz; val de Leisse et Grande-Sassière; Aiguille des Grands-Couloirs (Grande-Casse); 2° Mont-Thuriaz (Pourri), glacier du Midi (Bellecôte); 3° Pointe des Fonds, petit Mont-Blanc et Dent du Villard; 4° le bas du glacier de Gébrulaz, les aiguilles du Fruit et de Borgin; 5° la grande Forclaz; le Mont-Jouvet; la chaîne du Mont-Blanc; le Roignais; les montagnes de Beaufort; le Charvin; 6° le haut de la vallée, dans la direction de Cevins, Albertville, Ugines

1. De la Chasse à Polset, il faut (sans aucun arrêt) 5 h. 30 min. de marche. Pour nous, arrivés à la cime à midi, nous avons employé 6 h. 45 min. (arrêts compris).

et Faverges, avec la chaîne du Jura comme fond de tableau ;

2° *Suisse* : La chaîne du Mont-Rose, les Dents-Blanches, le Grand-Combin ;

3° *Dauphiné* : 1° Les Grandes-Rousses ; 2° les aiguilles d'Arve ; 3° la Meije, le Râteau, le pic de la Grave et le glacier du Mont de Lans ; 4° un vaste massif, abrupte muraille, portant au centre la Barre des Écrins, et contenant, sauf erreur : le glacier d'Arsine et ses trois pics ; la Grande-Ruine ; la Tête de Charrière ; Rochefaurio, la Barre des Écrins ; le Pelvoux ; la crête de la Bérarde ; l'Ailefroide ; les glaciers du Sélé et de la Pilatte ; la crête des Bœufs-Rouges ; les Rouies ; le pic et l'aiguille d'Olan ; et une partie de la chaîne qui, de là, conduit au rocher de la Muzelle ;

4° *Du Sud au S.-E.* : Le glacier de Chavière ; le plateau de Modane ; et, dans le lointain, Rochemelon.

De la pointe de Polset, notre intention était de descendre sur le plateau inférieur du glacier de Gébrulaz, pour gagner les Allues.

A deux heures après-midi, nous repartons, attachés à la corde. Nous traversons quelques crevasses sur de mauvais ponts, et nous aboutissons à la grande crevasse dont j'ai parlé plus haut (12 mètr. d'ouverture moyenne).

D'une profondeur effrayante, ce tunnel à ciel ouvert s'élargit dans la direction de Chavière ; du côté de Péclet, il aboutit sans interruption à une énorme bergschrund présentant presque le même gouffre. Pas le moindre pont, et il n'existe aucune pente permettant de tailler des pas. Nous surplombons partout.

Cullet nous fait remarquer, du côté de Péclet, une crevasse située à une quinzaine de mètres plus haut que ce tunnel infranchissable. En s'enfonçant dans le glacier, elle paraît se diriger vers un point où le tunnel et une autre crevasse se joignent par leurs extrémités et ont ainsi une

issue commune sur le glacier. Nous nous glissons dans cet entonnoir, profond d'une huitaine de mètres; nous parcourons ensuite un petit corridor éclairé d'en haut, puis nous refaisons une nouvelle descente. De ce point, Cullet s'enfonce dans une cheminée perpendiculaire (glace transparente); nous l'attendons, les pieds mal assujettis sur des rebords de corniche et sous une voûte formée de blocs de glace menaçant de nous écraser. Il explore en tous sens et nous dit enfin qu'on ne passe pas, l'ouverture qu'il a trouvée aboutissant à une paroi à pic. De plus, ajoute-t-il, « *par là-bas, ça craque.* »

De l'entrée de notre crevasse à son extrémité, il y a une différence de niveau de près de 20 mètres.

D'après le guide Amiez Joseph, de Pralognan, les années précédentes il y avait, dans la bergschrund, des arêtes de glace provenant de la roche de Pécelet et qui permettaient de passer. Il n'est pas à la connaissance de ce guide que des touristes aient, cette année, franchi la grande crevasse. D'après le même guide, on peut éviter cette crevasse en passant par le bras Est du glacier de Gébrulaz.

Nous ressortons comme nous pouvons de notre trou. Il est 3 h. 30 min. de l'après-midi. Cullet pense trouver un passage dans le bras du glacier de Gébrulaz qui domine le vallon de Chavière. Vu l'heure tardive, la prudence nous fait renoncer à ce projet; et nous remontons, en 45 min., au col de Gébrulaz. Nous descendons, en courant, le glacier de Torrent par la route suivie le matin même; nous repassons au chalet de Torrent et allons coucher au chalet de la Chasse, où nous arrivons à la nuit.

Le samedi 27 août, nous revenons à Moûtiers, par une pluie qui nous avait tenu fidèle compagnie pendant toute la journée, et nous laissait les derniers adieux de la montagne vaincue.

Nous n'avons eu qu'à nous louer de Cullet. A une grande habitude des rocs et du glacier, ce guide joint une com-

plaisance parfaite, un dévouement absolu qui le rendent digne, à tous égards, d'être recommandé à nos collègues.

NOTA. — Saint-Martin-de-Belleville est pourvu de cinq auberges, savoir : de veuve Rey Martin, 4 lits; de Rey Victor-Emmanuel, de Jay Louis, de Jay Joseph-Emmanuel, et de Girod. C'est dans la première que nous avons pris nos provisions. On y trouve toujours œufs, mouton, fromage, bon vin et café. — Si l'on a besoin de mulets, s'adresser à Jay Joseph-Emmanuel.

CHARLES BELLEVILLE ET AMBROISE REYMOND,

Membres du Club Alpin Français
(Section de Tarentaise).

LA VALLÉE DES ALLUES

ET LES

AIGUILLES DE VERDON ET DU FRUIT

(2,744 ET 3,056 MÈTRES)

Il n'est certes pas bien grand, le nombre des étrangers qui, de passage à Brides-les-Bains, se sont refusé le plaisir d'une promenade à pied ou en voiture dans la charmante vallée des Allues. Et cependant, s'il est en Tarentaise une vallée peu connue du monde alpiniste, je puis bien dire que malgré ses nombreux mérites, c'est celle-là. Peut-être en faut-il chercher la raison dans ce fait, que les deux plus hautes cimes de cette vallée, les Aiguilles de Pécelet et de Polset, dont la dernière surtout, par son grand glacier nord, appartient en propre aux Allues, ont été gravies de préférence du côté de Pralognan.

Et cependant le long de cette vallée, la bordant à l'E. sur tout son parcours, se dresse une longue chaîne rocheuse, dont plusieurs cimes dépassent l'altitude de 3,000 mètr. et sont loin d'être dépourvues d'intérêt pour le touriste, car, bien que vierges pour la plupart, elles semblent appelées par leur situation toute spéciale à devenir le véritable Brévent de la Vanoise; et de leurs arêtes aiguës, la vue, passant bien haut par-dessus la modeste chaîne du Mont-Blanc de Pralognan, va découvrir en face les immenses champs de neige de Chasseforêt et la sublime pyramide de la

Grande-Casse, qui n'apparaît de nulle part aussi belle dans son grand manteau de glaciers.

D'ailleurs, indépendamment des cimes qui la couronnent et ne semblent accessibles qu'aux élus de l'alpinisme, combien d'attraits paraît devoir offrir au touriste moins audacieux cette jolie vallée qui, de Brides-les-Bains jusqu'au cirque de Monquaz, réunit et résume pour ainsi dire, dans une admirable diversité d'aspects, toutes les formes si capricieuses et tous les sites tour à tour gracieux, magnifiques et sauvages des grandes Alpes de la Tarentaise!

De Brides-les-Bains, une excellente route de voitures, ombrageant ses lacets dans une jeune forêt de hêtres et de mélèzes, conduit en 1 h. 30 min. au chef-lieu des Allues (1,128 mètr.), joli petit village assis au milieu des prairies qui forment le bas de la *combe*, et d'où la vallée s'élève en pente excessivement douce jusqu'à la *porte du Saut*. Mais l'alpiniste choisira de préférence, pour se rendre aux Allues, un chemin de montagne qui part de Villarlurin, au-dessus de Salins, et qui, lui offrant par instants, à travers les ravins de la Corbassière, de splendides échappées de vue sur la vallée de Bozel et les glaciers du Grand-Bec, le mène, en 2 h. 10 min. environ depuis Mouëtiers, au hameau du Villard, situé un peu plus haut que le chef-lieu des Allues, sauf au touriste à redescendre pendant 20 min. environ pour gagner cette dernière localité.

Je recommande fort aux amateurs le coup d'œil ravissant que l'on découvre du hameau du Villard sur la vallée du Doron et les glaciers de la Vanoise.

A partir du chef-lieu, un bon chemin muletier longe parfois les bords du torrent, ou grimpe plus souvent sur les mamelons de prairies qui le dominent, à travers les villages des Allues. Ces villages sont coquettement assis sur les longues pentes gazonnées qui descendent des escarpements de Verdon et du Fruit, ou des pointes arrondies

du Roc du Midi, du Roc de Fer, d'Arpasson, de Togniaz, de la Châle et des Trois-Marches, tandis qu'à leur pied bavarde sans fin le joyeux *nant* du Saut.

C'est d'abord Cruet, Chandon, Nangerel, le Raffort, dont les blanches maisons se détachent sur les pâturages de la rive gauche; en face, de l'autre côté de l'eau, se montrent entre des bouquets de bois le Villaret, le Plantin, la Gitte, Morel, Mussillon, et plus haut, Méribel, en dessous duquel on peut traverser le torrent pour faire l'ascension de la Dent de Burgin, dont le pic émerge là-haut, solitaire et bizarre, du milieu d'un océan de verdure.

La vallée est tantôt cultivée, tantôt revêtue d'immenses prairies que découpent, surtout sur la rive droite, de magnifiques forêts de sapins ou de mélèzes, par exemple celle de notre collègue M. le comte Greyfié, à Pralanson ou Laitélet. Toute grande végétation s'arrête à partir de cet endroit. Dès que l'on a dépassé la Rosière, dernier gros village des Allues, les deux versants de la *combe* ne sont plus guère couverts que de pâturages alpestres, s'élevant du côté de l'O. en pente douce jusqu'à la longue croupe de gazon qui la sépare de la vallée de Saint-Martin-de-Belleville, et du côté de l'E. allant mourir au pied de la chaîne de rochers grisâtres dont la Croix de Verdon et les Aiguilles du Fruit sont les points culminants. Cette dernière chaîne est coupée de cols nombreux, tous plus ou moins praticables, qui font communiquer la vallée des Allues avec la vallée parallèle de Saint-Bon, tandis que de l'autre côté des passages, fort nombreux également, mais beaucoup plus faciles, conduisent des villages des Allues à ceux de Saint-Martin-de-Belleville.

Le chemin, côtoyant la rive droite depuis le Raffort, traverse, à 2 h. 30 min. du chef-lieu, le plateau marécageux du Plan; puis, laissant en face, de l'autre côté du torrent, les chalets de Tevèda ou Tuèda et le col de la Chambre ou de Péchet, il passe à la *cave* du Fruit, s'élève en zigzags

au-dessus d'une gorge nommée la *porte du Saut*, et traverse de nouveau le torrent pour longer définitivement la rive gauche, vis-à-vis des grands ravins qui descendent des Aiguilles du Fruit. A partir de la *porte du Saut*, la vallée, quoique renfermant encore de loin en loin de beaux plateaux de prairies, se resserre sensiblement et devient singulièrement plus sauvage. Elle prend dès lors le nom de *vallée du Saut*.

C'est ainsi qu'on atteint les chalets du Fruit situés, à 1 h. environ du Plan, dans de jolis pâturages qui tendent au pied de l'Aiguille leur soyeux tapis de velours vert.

Après avoir franchi une autre petite gorge, on arrive, en 45 min., aux chalets du Saut (2,154 mèl.). A la hauteur de ces chalets, la grande chaîne rocheuse de l'E. est brusquement interrompue par une brèche profonde qu'on nomme le col de Chanrossa : c'est le col de Chanrouge de la carte de France (2,538 mèl.), qui va déboucher sur la montagne de la Petite-Val, dans le haut de la vallée de Saint-Bon. On recommande ce col pour la superbe échappée de vue qu'on découvre de son sommet sur les glaciers de Pralognan, et en particulier sur les Grands-Couloirs, dont la pyramide quadrangulaire se dresse en face, brillante apparition, visible du sommet à la base en dépit de tous voisins jaloux.

Il existe, dans la montagne du Saut, une mine de plomb argentifère dont les galeries sont encore béantes au-dessus des chalets, vis-à-vis de l'ouverture du col de Chanrossa. Cette mine, dont je ne connais point la richesse, n'a jamais été exploitée bien sérieusement et semble d'ailleurs inexploitable.

Les chalets du Saut sont les derniers qu'on rencontre dans la vallée des Allues. On y trouvera toujours porte ouverte et paille à discrétion, dans des sortes de couchettes que les propriétaires, riches cultivateurs des Allues, y ont fait établir à l'intention des alpinistes.

Ces chalets sont assis au bord du torrent du Saut, dans un site éminemment pittoresque et grandiose. Au couchant s'étagent, en moraines très inclinées et souvent rayées de bandes neigeuses, les amas d'éboulis noirâtres qui descendent chaque année du sommet élevé et facile de la Croix du Vallon (2,953 mè.). au N. se dressent les formidables escarpements grisâtres de l'Aiguille du Fruit; du côté du levant on aperçoit, par l'échancrure du col de Chanrossa, les flèches sombres et bizarres du Roc de la Pêche (3,040 mè.), au-dessus de la vallée de Pralognan; au midi, la pièce la plus belle de cet étrange décor apparaît, sous la forme du magnifique glacier de Gébrulaz ou du Saut, faisant briller au soleil ses larges bergschrunds, comme des plis à la grande robe de neige qu'il drape avec de gracieuses ondulations sur le flanc des cimes sœurs de Péclet (3,566 mè.) et de Polset (3,538 mè.). Enfin, dans l'affaissement entre ce dernier massif et la Croix du Vallon, peut-être distingue-t-on, mais je n'en suis pas sûr, l'Aiguille (3,125 mè.), la chaîne et le haut Mont du Borgne (3,180 mè.), dominant, du côté du col de la Chambre et de la montagne de Tevèda, le petit glacier du même nom. Et au pied de ces hautes pointes, dans un cirque resserré et sauvage, au milieu d'un plateau de prairies à demi couvert de gravier, qu'à chaque printemps dévaste le terrible *nant* du Saut, les blancs chalets avec leurs bruits joyeux et les cris des troupeaux attestent seuls la présence de la nature animée sur cette scène de l'universelle désolation.

Il est à remarquer, puisque j'ai nommé les Aiguilles de Péclet et de Polset, que ces cimes, appelées, dans la vallée de Saint-Martin-de-Belleville, Pointes des Pères, forment le point de rencontre de trois importantes vallées et servent de limite aux trois communes de Pralognan, les Allues et Saint-Martin-de-Belleville, qui y aboutissent en éventail du côté du N.; mais le grand glacier de Gébrulaz ou du Saut est à peu près en entier sur le territoire des Allues.

D'ailleurs, chacun sait que ces deux sommets ont été gravis plusieurs fois déjà du côté de Pralognan.

Quant au Roc de la Pêche et aux pics du Borgne, je crois qu'ils sont vierges et même, de réputation, inaccessibles. Je n'affirmerai rien à ce sujet, sinon que leur altitude et la difficulté de l'ascension pourraient seules y attirer les touristes, car ils sont loin d'être aussi bien situés que le Fruit ou Burgin, et partant ils ne doivent offrir qu'un panorama de beaucoup inférieur. Il n'en est pas de même de la Croix du Vallon (2,955 mètr.) : la situation de cette cime en fait un belvédère des plus complets ; l'ascension en est très facile (2 h. 30 min. du chalet de Gébrulaz) par le Doux des Génisses et le versant S. de la pointe.

A partir des chalets du Saut, la vallée se relève tout d'un coup pour aller former, au pied du glacier de Gébrulaz, le petit vallon, le lac et le cirque fort curieux de Monquaz, ou Moncoir, et finit enfin au col du Soufre, charmant passage de glacier ainsi nommé de la nature d'une roche qui l'avoisine. Ce col, longeant le pied de Polset, forme au Nord l'extrême limite de la vallée des Allues, et conduit au-dessus du lac Blanc, dans une petite vallée qui vient rejoindre à son sommet celle de Pralognan, à peu de distance du col de Chavière.

Puissent ces quelques notes donner à l'amateur de nos sites alpestres le désir de visiter la coquette et pittoresque vallée des Allues ! Lorsqu'il aura parcouru cette délaissée de notre Tarentaise, il reconnaîtra qu'il n'a pas perdu son temps, et il reviendra errer d'autres fois encore sur les côtes verts du Raffort et de Mussillon ou dans les déserts du Saut, tandis que nous nous élancerons avec la corde et le bâton ferré vers les cimes déchirées du Fruit, un des refuges derniers, mais non inaccessibles, que la Tarentaise offre aux alpinistes et aux chamois, ces assoiffés de hauteurs inconnues et de grimpadés insensées, qui ont tous pour devise le même mot : « *Excelsior !* » A l'appui de

cette assertion, je passe aux détails sur les pointes de Verdon et du Fruit, et sur l'assaut malheureux que je donnai en août dernier à la seconde de ces cimes, assaut qui, comme on le verra, a manqué de bien peu d'être couronné d'un plein succès.

De tous les alpinistes que leur bonne étoile a conduits en Tarentaise par un beau jour, aucun n'est sans avoir remarqué, en sortant de la gorge d'Aigueblanche pour descendre sur Moûtiers, une grande et belle aiguille de rochers qui dresse sa flèche élégante à droite, au fond de l'horizon. C'est la Croix de Verdon de la carte de France (2,744 mètr.), celle qu'on nomme généralement dans le pays Dent de Burgin, et qu'on aperçoit encore du petit hameau des Frasses, à mi-chemin environ de l'ancienne route de Moûtiers à Brides-les-Bains. Bien qu'elle semble s'élancer seule du rocher de la Loze qui s'arrondit au-devant d'elle, en lui formant comme un gigantesque piédestal, la Croix de Verdon n'est pourtant que la première dent, et la seule visible, de la longue *scie* rocheuse qui sépare sur toute leur longueur la vallée des Allues de celle de Saint-Bon et va se terminer brusquement au col de Chanrossa. L'Aiguille du Fruit en est la dernière et la plus haute cime.

Pour qui ne l'aperçoit qu'à distance, la Dent du Burgin a un aspect tant soit peu terrifiant : c'est du moins l'effet qu'elle me fit la première fois que je l'examinai. Mais c'est à tort. Quoiqu'elle n'ait été gravie que fort rarement par des alpinistes, nombre de chasseurs ou de bergers de la localité sont parvenus à son sommet, et l'on y a même hissé, il y a quelques années, une croix énorme (d'où le nom de Croix de Verdon donné par la carte), que l'orage a renversée depuis lors. Je me demande comment on y est parvenu, et je veux croire que depuis cette époque les éboulements, en ravinant les passages, ont rendu l'ascension beaucoup moins aisée ; car la roche de cette Dent,

comme celle de l'Aiguille du Fruit, est complètement pourrie et désagrégée, et dans quelques années il se pourrait que ces cimes devinssent tout à fait inaccessibles. Mais en ce moment, quoique l'on ait affaire à des couloirs mouvants et à des corniches en assez mauvais état, l'ascension de la Dent de Burgin n'offre pas de grandes difficultés ni de danger réel, et je ne puis que la recommander aux touristes qu'effraieraient les précipices et les arêtes du Fruit.

Plus difficile incontestablement que la *promenade* du Mont-Jovet (2,562 mètr.) qui se dresse en face, moins élevé de 200 mètr., de l'autre côté de la vallée du Doron, elle conduit à un belvédère moins central et moins isolé, partant à un horizon moins étendu et moins harmonieux comme beauté panoramique, mais dont les premiers plans ne laissent pas d'être plus grandioses et plus frappants : la vue qu'on découvre de la Dent de Burgin sur les glaciers de la Vanoise est remarquablement belle, et celle du Mont-Blanc de Pralognan ne saurait lui être comparée. D'ailleurs ce que je dirai plus bas de la vue du Fruit, relativement à la Vanoise, peut s'appliquer en partie à la Dent de Burgin, en tenant compte toutefois de la différence de 312 mètr. qui existe entre les deux pointes. Mais j'insiste pour dire que, si beau que soit le coup d'œil qui s'offre à l'alpiniste du sommet de Burgin, il ne convient pas de le mettre au-dessus de celui du Mont-Jovet, lequel est un panorama exceptionnellement remarquable et peut-être unique à cette altitude.

Je n'insisterai pas sur l'ascension de la Dent de Burgin ; je tiens seulement à la signaler à l'attention des touristes qui aiment les courses neuves et relativement faciles. On parle de quelques projets de travaux à exécuter, sur l'initiative bienveillante de divers membres des sections de Tarentaise et de Savoie, dans le but d'en rendre l'ascension plus facile et accessible même aux dames. En l'état, je

ferai seulement observer que la Dent se composant de deux sommets, et le chemin du plus haut n'étant pas très commode à trouver, il serait bon, pour éviter des erreurs et des pertes de temps irréparables, de choisir un guide qui connût bien la montagne, et dans ce but je recommande tout spécialement notre vaillant Cullet.

D'ailleurs un fort marcheur pourrait faire cette course en un jour depuis Brides ou même depuis Moûtiers ; mais il est préférable d'aller coucher aux Allues la veille de l'ascension. De là on suivra le chemin du Saut jusqu'à Chandon ou au Raffort ; puis, selon l'endroit où l'on aura traversé le torrent, on gagnera les villages de Méribel ou de Morel, d'où un chemin conduit, à travers une forêt et des pâturages, jusqu'au pied du grand ravin de la Dent. L'on pourrait aussi coucher dans un de ces derniers villages, ce qui serait encore mieux, si l'on ne craint pas de passer la nuit sur la paille, avec tous les accessoires *re-muants* et obligés d'icelle.

Ces détails étant très suffisants, je laisse la Dent de Burgin pour m'occuper de l'Aiguille du Fruit, dont je tentai la première ascension le 8 août dernier, avec mon ami Alfred Revel, de la Sous-Section de Chambéry, et le guide Cullet, l'intrépide chasseur de chamois de Moûtiers.

L'Aiguille, ou plus exactement les Aiguilles du Fruit forment, comme je l'ai dit, le point extrême en même temps que le plus élevé de la chaîne rocheuse à l'E. de la vallée des Allues, et se composent de toute la partie de cette chaîne comprise entre les cols de Chanrossa, au S.-E., et du Fruit, au N.-O. C'est un fort massif de pics et d'arêtes qui lance dans toutes les directions ses sept crêtes déchiquetées, séparées par de profonds et affreux ravins, et dont le pic central, le plus élevé, a la forme d'un gigantesque piton, coté à l'altitude de 3,056 mètr. : c'est celui que représente la photographie jointe à cet article.

Trois de ces arêtes tombent brusquement dans la vallée des Allues, en face de la montagne du Fruit; deux autres vont suspendre leurs abîmes au-dessus de la Grande-Val de Saint-Bon, tandis que les deux plus fortes, faisant partie de la grande chaîne, vont, se terminer, l'une au Sud-Est au col de Chanrossa, et l'autre au Nord-Ouest, à une dépression assez profonde de la chaîne, nommée le Col du Fruit : c'est une façon de porte taillée dans l'arête, étranglée entre ses roches terminales et une curieuse petite aiguille aux parois verticales qu'on appelle dans le pays l'*Ouille du Fruit* (2,525 mètr.); je garantis que cette dernière ne sera de longtemps escaladée; aussi bien n'offre-t-elle aucun intérêt.

L'Aiguille centrale du Fruit passe dans le pays pour être tout à fait inaccessible, et d'après les renseignements recueillis, je crois pouvoir affirmer qu'elle n'a pas encore été vaincue. Quelques chasseurs à la poursuite des chamois se sont peut-être élevés jusqu'à une certaine hauteur dans ses ravins ou sur ses rocs, mais certainement aucun n'a foulé son plus haut sommet. Il faut avouer d'ailleurs que cette aiguille produit un effet saisissant lorsqu'on la découvre tout d'un coup en arrivant en face des chalets de Tevèda, car de cet endroit on en voit seulement les grandes parois O., verticales et inaccessibles. Notre photographie la représente prise d'un petit mamelon qui domine la *porte du Saut*, mais, n'embrassant que l'aiguille centrale, elle ne donne qu'une faible idée de la magnificence de ce massif.

Ce fut donc le 8 août 1881, par un beau temps, que j'ententai l'ascension. Partis de Moûtiers la veille, à 3 h. 30 min. de l'après-midi, nous suivions le sentier de la *Corbassière*, nous dirigeant vers les Allues avec l'intention de grimper à la Dent de Burgin. Mais, chemin faisant, l'idée me vint de faire connaissance avec son orgueilleuse voisine, l'Aiguille du Fruit, dont l'ascension passe pour une

entreprise insensée. La perspective des difficultés à vaincre m'aiguillonne, et je n'ai pas de peine à décider mon compagnon à modifier notre itinéraire. Les bons paysans des Allues sourient avec indulgence de notre présomption de citadins, mais notre guide Cullet, qui a chassé souvent le chamois dans les environs, se charge de trouver le chemin et de nous y hisser, en vertu de cet excellent principe, « que le mot *inaccessible* n'est pas français, et qu'un alpiniste et un chasseur de chamois *peuvent grimper* partout, excepté dans la lune... et encore!... » En conséquence, pleins de la plus belle ardeur, nous doublons le pas; il sera nécessaire d'aller coucher à Tevèda, et nous avons encore une longue traite à fournir ce soir, car il est déjà 6 h. lorsque nous arrivons aux Allues.

Au lieu de nous y arrêter comme nous l'avions projeté, nous en repartons à 7 h. 30 min., et nous remontons la vallée par une nuit noire qui, passé la Rosière, nous fait perdre beaucoup de temps dans les sentiers; si bien qu'en déduisant notre halte aux Allues, nous mettons presque six heures pour faire un trajet qui en demande à peu près cinq. C'est dire que nous arrivons à 10 h. 15 min. seulement au plateau du Plan, en vue des chalets de Tevèda. Là, nous quittons le chemin du Saut pour passer sur la rive gauche et gagner ces derniers chalets. Après avoir traversé l'eau, tournant par hasard les yeux sur la gauche qui, depuis plus d'une heure, ne nous montrait guère que des pâturages et des coteaux boisés, je vois émerger subitement, au-dessus des pentes de gazon, un gigantesque spectre gris, fantôme délabré des tours bizarres de quelque vieille église gothique, qu'au bout d'un instant nous reconnaissons dans la nuit pour un massif d'aiguilles magnifique, revêtu de tous côtés de formidables ravins. Hourrah!... c'est la Dent du Fruit, c'est là que nous irons demain!... Sur cette assurance que nous donne le guide, nous traversons d'un pied léger les marécages du Plan et



Aiguille du Fruit (d'après une photographie de M. Arnollet).

nous arrivons essoufflés aux chalets de Tevèda, où nous nous hâtons de nous livrer au sommeil ; il est plus de 10 h. 30 min., et il faudra se lever tôt demain matin.

En effet, le lendemain, à 4 h., Cullet vient faire varcarme autour de nous, si bien que nous nous arrachons, non sans peine, aux délices de notre couche de paille. Les premières impressions du réveil sont toujours pénibles, et l'on a de la difficulté à ouvrir un œil ; mais elles s'effacent vite lorsque le guide a prononcé le nom magique de la cime désirée. Ce matin, la « Dent du Fruit » est le vrai « Sésame, ouvre-toi ! » qui parvient à nous faire ouvrir le second œil. Cela fait, nous nous enquérons du temps, qui paraît devoir être assez beau, et aussitôt équipés, nous nous hâtons du côté de l'Aiguille, impatients d'essayer nos forces.

Partis de Tevèda à 5 h., nous rejoignons au-dessus de la *porte du Saut* le grand chemin que nous quittâmes hier soir au Plan, et nous arrivons à 6 h. 15 min. aux chalets du Fruit. Mais ici une difficulté se présente quant au mode à suivre pour attaquer la montagne.

En face des chalets du Fruit, de l'autre côté du torrent, descend de l'Aiguille un couloir très long et très étroit, dont on peut voir le pied à droite de la photographie. Ce couloir divise profondément les arêtes et monte très haut dans les roches, jusqu'à une sorte de replat s'étagant aux trois quarts environ de la hauteur de la montagne, à l'O. du grand pic. De l'avis du guide, on pourrait s'élever d'abord dans ce couloir, en gagner le sommet, et tourner ensuite autour des parois S. du massif pour aller prendre la dernière pyramide par sa face E., la seule abordable. Ce chemin, offrant l'avantage d'être à l'O. de la montagne, c'est-à-dire à l'abri du soleil levant, est d'autre part beaucoup plus pénible que celui du ravin S., que le guide nous conseille de préférence. Nous nous rangeons à son avis, et laissant l'Aiguille derrière nous, nous continuons à suivre

la rive gauche du torrent jusqu'à mi-chemin des chalets du Saut.

En nous retournant sur la gauche, nous avons alors en face de nous un ravin immense et escarpé qui recouvre toute la face S. de la montagne. Ce ravin, coupé fréquemment par des bancs de roches perpendiculaires, part du bord du torrent et se prolonge à une grande hauteur jusqu'au sommet de l'arête qui descend de la cime pour aller mourir à Chanrossa. Il aboutit à une petite brèche taillée dans l'arête, au milieu des dernières aiguilles avoisinant le pic central. « C'est à partir de cette sorte de col que commenceront les difficultés, » nous dit le guide. Par ma foi ! il nous prend pour des chamois, Cullet ! « A partir de là !... » Croit-il donc que ce soit si drôle de grimper dans cet infernal couloir ? car il s'agit de le suivre, et jusqu'au bout.

Que faire ?... Il faut bien s'y résigner, et nous nous dirigeons vers un petit pont sur lequel nous pourrions traverser le *nant* du Saut, pour gagner le pied du ravin. Mais nous avons beau suivre avec persévérance les bords du torrent, aucun pont ne se montre ; le *nant* l'a emporté, sans doute, car les eaux sont grosses : comment passer ? Il ne faut pas penser à franchir le torrent d'un saut, car il est trop large en cet endroit. Nous suivons de la sorte le bord de l'eau jusqu'aux chalets du Saut, où nous arrivons à 7 h., désespérés de la perte de temps considérable que cette aventure nous occasionne.

Après un court déjeuner à ces chalets, nous les quittons à 7 h. 25 min. pour nous diriger vers le pont et traverser enfin le torrent... Hélas ! le pont du Saut a subi le même sort que celui du Fruit, et nous sommes confinés sur la rive gauche, sans espoir d'en sortir. C'est en vain que nous remontons le torrent jusqu'au fond du plateau du Saut, au pied des roches de Monquaz ; nous cherchons, pendant plus d'une demi-heure, un pont, une pierre sur laquelle nous

puissions sauter; nous essayons de bâtir une digue que le torrent détruit à mesure, et pour finir nous nous voyons obligés de traverser ce terrible Jourdain à la mode des Hébreux, mais non pas à pied sec. Le guide nous attache à cause de la force du courant, et malgré certain plongeon que je fais sur une pierre roulante, nous arrivons sains et saufs sur l'autre rive, les jambes pleines d'eau, c'est vrai, mais à tout prendre regrettant de n'avoir pas employé plus tôt ce mode de passage, et comptant bien d'ailleurs pour nous sécher sur la marche et sur le soleil qui éclaire de ses premiers rayons le haut de la montagne; car nous avons tellement perdu de temps qu'il est déjà 8 h. lorsque nous commençons l'ascension proprement dite.

Nous nous élevons d'abord sur de maigres pentes gazonnées qui revêtent les bords du ravin; il est si mal commode de grimper dans un couloir incliné de 45° et rempli de petites pierres, que nous profitons des *teppes* le plus longtemps qu'il nous est possible. Mais au bout de 30 min. nous sommes obligés de les abandonner pour nous lancer tout à fait dans le ravin. Cette partie de l'ascension est très pénible et n'est même pas sans offrir quelques dangers : j'ai dit déjà que le ravin est fréquemment coupé de bancs de rochers verticaux, véritables casse-cou qu'il importe d'éviter avec soin. Mais ce n'est pas le plus beau.

A mi-hauteur du couloir, la pente devient excessivement raide : elle atteint au moins 50° et n'offre au pied qu'un gravier formé de pierres de plus en plus petites, tandis que des blocs épars et mal équilibrés glissent parfois sur ce sol mouvant, et passent près de nous avec une célérité qui n'est pas de nature à nous donner de l'assurance.

Patatras! patatras!... Quel est ce vacarme effrayant? est-ce l'Aiguille du Fruit qui s'écroule? — Non, ce n'est qu'un chamois qui se promène en philosopant dans les roches au-dessus de nous, et qui, des murailles ruinées de la montagne, nous envoie une canonnade épouvantable, la-

quelle heureusement passe à quelques mètres de nous, mais ne laisse pas de nous faire réfléchir.

Aux trois quarts environ du ravin, au lieu de grimper directement au petit col dont j'ai parlé, nous nous dirigeons vers la droite, par une pente pierreuse suspendue sur de grandes roches à pic, laquelle nous conduit au pied de la longue arête S.-E. ou arête de Chanrossa. Après en avoir longé la base pendant un certain temps, nous nous engageons dans des roches peu solides, et nous atteignons assez difficilement le sommet, à 4 ou 500 mètr. environ au midi du petit col.

Nous nous trouvons alors suspendus sur une mauvaise crête rocheuse dont les morceaux pourris se détachent sous notre passage ; à gauche, nous dominons à pic le grand ravin par lequel nous sommes montés et les murailles qui l'enserrent ; à droite se creusent sous nos pieds les affreux précipices qui couronnent la vallée de Saint-Bon. Ce n'est pas solide, mais c'est beau, et d'ailleurs nous avons fait le plus fatigant, puisque nous en avons fini avec cet absurde ravin. Il est 11 h., voici donc trois heures que nous grimpons dans les pierres roulantes : il était temps de changer. Et puis la vue que nous avons d'ici commence à récompenser un peu nos peines.

Mais le plus difficile reste à faire. La route à suivre est étroite et vertigineuse, et le sol n'est rien moins qu'assuré. Bah ! nous nous escrimons de notre mieux, et tantôt debout, tantôt sur le ventre, plus souvent à califourchon, pendus maintes fois sur l'abîme, effectuant force glissades entre les blocs désagrégés de l'arête et des circuits non moins nombreux autour des petites aiguilles qui y sont plantées comme des dents de scie, nous roidissant surtout contre un vent infernal qui fait branler les vieux murs et semble vouloir nous balayer avec eux au fond des ravines, nous arrivons enfin en 30 min. au petit col au sommet du grand couloir, lieu marqué pour notre première halte. Et

là, comme il est 11 h. 30 min., nous nous installons entre quelques anciens névés qui remplissent les creux du col, et nous nous mettons en devoir de déjeuner et d'examiner notre situation, non sans avoir préalablement pris possession de l'endroit, que nous baptisons *Col des Chamois*, à cause du genre tout particulier d'alpinistes qui y passent le plus souvent et que nous avons vus en quantité dans le voisinage.

Cette dépression, ou ce col, puisque nous lui en avons donné le brevet, réunit le sommet du grand ravin par lequel nous sommes montés avec celui d'un autre ravin de mêmes dimensions qui descend sur les lacs du Merlet, dans la Grande-Val de Saint-Bon; par conséquent on peut à la rigueur le considérer comme un passage pour se rendre de la vallée des Allues à celle de Saint-Bon. Il en existe certainement de plus faciles, sans compter la grande route; mais on n'en saurait trouver qui offre un coup d'œil aussi beau. Perché dans les hautes roches, presque au pied de la dernière pyramide du Fruit, j'évalue son altitude à près de 3,000 mèt., mais je ne saurais l'assurer, n'ayant apporté avec moi aucun instrument hypsométrique.

Quoi qu'il en soit, le site et la vue de ce belvédère sont ravissants. Suspendus sur des ravines et des murailles verticales, environnés de tours, d'aiguilles et de clochetons en ruine où va se percher l'intrépide Cullet, nous nous demandons à chaque instant si la masse gigantesque du Fruit ne va pas crouler subitement avec nous dans les gouffres, et nous admirons en silence la glorieuse vue qui se déroule devant nos yeux éblouis, tout en écoutant passer les chamois, et sous leurs pieds agiles dégringoler les vieux ossements de la montagne, avec d'étranges roulements qui se répercutent à l'infini sur les parois de ce monstrueux dédale de pierres.

Devant nous se déploie le panorama éblouissant qui, de

la Parrachée au Grand-Bec, tend sur le flanc vert sombre des vallées sa nappe blanche et son ciel d'azur. La Grande-Casse élève bien haut son élégante pyramide, depuis ses cimes arrondies jusqu'à sa base rocheuse que réfléchit depuis des siècles le calme et sombre miroir du lac Long. Les montagnes de la Tarentaise, la chaîne des Grandes Alpes, celle du Dauphiné, chaque vague de l'immobile Océan des monts est à son poste éternel; tout y est, tout se dévoile à nos regards avides; mais aucun spectacle ne peut être comparé à l'arc d'argent merveilleux que forment les massifs réunis du Grand-Bec, de la Grande-Casse, du Pelvoz, de Chasseforêt et de la Dent Parrachée. C'est d'ici, et d'ici seulement qu'il faut admirer la Vanoise; et ceci nous fait penser au Mont-Blanc de Pralognan: nous le cherchons vainement pendant quelques minutes, et nous croyons enfin le découvrir sous la forme d'une modeste taupinière qui se dérobe à nos regards dans la direction du Pelvoz. C'est que nous le dominons de plus de 300 mètres!

Et tandis que le Mont-Juvet, Verdon, le Cheval-Noir et tant d'autres humbles sommets s'écrasent devant nous, nos yeux vont chercher dans le lointain la grande muraille blanche qui seule nous cache l'infini. Depuis le Mont-Blanc jusqu'aux Grandes-Rousses la ceinture de glaces n'est interrompue nulle part à l'horizon; le soleil les inonde de sa lumière blanche légèrement teintée d'opale, et tout cela scintille, étincelle, rayonne, éblouit, tandis que là-bas, sous nos pieds, dans le creux des vallées, les lacs bleus du Merlet brillent de leur éclat incomparable et calme que ne saurait troubler la menace éternelle suspendue sur leur miroir avec les aiguilles branlantes du Fruit. Dieu! que tout cela est beau! Que sera-ce donc quand nous serons à la cime?...

Mon compagnon s'arrache à cette sublime contemplation pour prendre quelques photographies, tandis que je m'occupe avec Cullet de l'examen des lieux. Nous avons devant

nous le massif des dernières hauteurs du Fruit; sur la droite, suspendue au sommet des grands ravins de Saint-Bon, une épouvantable muraille fendillée de loin en loin, garnie de quelques corniches et coupée par des couloirs, se dresse jusqu'à une petite distance du dernier sommet : il semble que, cette muraille escaladée, il n'y aurait plus grande difficulté à atteindre la cime; sur la gauche, dans les pics qui dominent le ravin du Saut, c'est l'inconnu. Toutefois l'aspect de la grande paroi de droite étant fort peu engageant, nous préférons chercher un autre chemin. Cullet nous assure qu'on peut passer sur la gauche : essayons.

Midi sonne à la grande horloge du soleil, qui dore de ses rayons les vieilles roches grises lorsque nous quittons le col pour la première fois, et que nous nous lançons, un peu au hasard, entre les aiguilles à l'O. de la Dent. Alors nous entrons dans un labyrinthe étrange où il faut se traîner le long d'affreuses corniches, ramper sous des blocs peu solides qui surplombent les ravins, se hisser péniblement dans d'étroites cheminées sans autre fond que le précipice, s'accrocher comme on peut en dessus, en dessous, à gauche, à droite, un peu partout, sans y laisser comme la brebis des parcelles de son être ou de ses vêtements, mais au contraire en enlevant à chaque mouvement des échantillons de la montagne; tout cela, pour arriver en fin de compte au pied d'une arête qui nous barre brusquement le passage. Cullet prétend reconnaître les lieux pour y avoir pourchassé des chamois, et nous croyons un instant être en bonne voie.

Dans la muraille qui se dresse en face de nous se trouve une sorte de couloir étroit, oblique, qu'interrompt à son milieu une coupure où la roche fait défaut, et qui conduit à une petite brèche ouverte dans le sommet de l'arête. « Escaladons cette cheminée, nous dit le guide, et la Dent du Fruit est à nous. » Toutefois, comme nous nous sou-

cions peu de grimper en pure perte ces 20 mètr. à pic, nous envoyons Cullet en avant pour s'assurer de la situation et nous jeter la corde s'il en est besoin.

Voilà donc notre guide s'escrimant contre la roche de la cheminée, se hissant du ventre et des mains, se cramponnant en désespéré pour ne pas tomber avec les moellons que ses pieds arrachent au passage, et arrêté 5 min. à l'endroit où la coupure dont j'ai parlé, interrompant la cheminée, forme un gouffre qu'il franchit Dieu sait comment... tandis que nous le regardons en tremblant, accrochés chacun sur un bout de roc, à l'abri d'une grosse pierre qui nous protège contre les canonnades, et contemplant parfois avec de lugubres réflexions les blocs détachés par Cullet, qui bondissent à l'envi à nos côtés pour aller se broyer dans l'abîme, là, au-dessous de nous.

Comment a-t-il fait pour arriver à la brèche? — Je ne sais; mais il y est arrivé, à preuve qu'il disparaît derrière l'arête; et Dieu et la corde aidant, nous y arriverions aussi, si nous ne voyions au bout de 10 min. notre guide reparaitre sur la brèche et nous interpeller à grands cris.

Alors s'établit d'une roche à l'autre un colloque facilité par l'écho, duquel il résulte qu'un éboulement a détruit de l'autre côté de l'arête le passage cherché, et qu'à tout prendre, mieux vaut encore attaquer la Dent par la grande muraille de l'Est.

Si je n'ai pas compris comment Cullet a fait pour monter, je comprends encore moins comment il fait pour descendre. N'importe! le voici; et nous rétrogradons de compagnie pour revenir au col des Chamois. Dans une cheminée que nous remontons, une pierre qui se dérobo sous les pieds de Revel aurait pu nous entraîner tous trois dans le précipice, mais nous nous raccrochons aux parois supérieures, et nous regagnons enfin sans accident, mais non sans peine, le col des Chamois. Cette malheu-

reuse exploration nous a coûté 55 min. ; il va être 1 h., en effet, et il serait bon de prendre une décision.

Tout d'abord, comme nous n'avons encore mangé que deux fois, nous répétons cette utile opération à la grande joie de nos estomacs, et, la collation faite, nous mettons le cap, faute de mieux, sur la grande muraille E., qui se dresse formidable à notre droite. Il est 1 h. 30 min.

Contrairement au proverbe qui prétend que « la queue est toujours le plus difficile à écorcher », nous avons à faire, pour débiter, un petit trajet en pente douce qui ne paraît pas commode. Il s'agit tout simplement d'atteindre un petit creux de roc que nous apercevons, un peu au-dessus de nous, à une distance oblique de 4 ou 500 mèt. environ. Mais en raison du peu d'inclinaison de l'étroite corniche à suivre, il serait au moins inutile et peut-être même imprudent d'employer la corde. Ce qui nous encourage toutefois, c'est qu'à partir de la plate-forme, comme nous prendrons la muraille verticalement, l'ascension sera à coup sûr beaucoup moins périlleuse.

Mais il faut tout d'abord gagner la plate-forme, et, je le répète, cela ne paraît pas commode. Étant donné l'état des corniches et des saillies, nous reconnaissons qu'il ne serait pas prudent de nous y aventurer tous les trois de front ; il est donc convenu que le guide nous fera passer l'un après l'autre, et je me mets en devoir d'escalader le premier la plate-forme, tandis que mon ami Revel, en attendant le retour de Cullet, s'occupe à chercher des points de vue.

Nous nous avançons donc tous deux avec la plus grande précaution le long des fissures et sur de mauvaises corniches qui atteignent rarement la largeur de 10 à 20 centimètres, nous collant aux proéminences du roc, enfonçant désespérément nos doigts entre des morceaux qui se brisent sous la main, et nous courbant de droite et de gauche, en évitant autant que possible d'égarer notre regard dans les 4 ou 500 mèt. à pic au-dessus desquels nous

sommes accrochés ; enfin, après diverses péripéties un peu longues à raconter, nous arrivons heureusement à un passage que nous n'avions pas aperçu du col des Chamois.

Devant nous la paroi est fendue de deux petites cheminées parallèles de 1 m. 50 à 2 mètr. de largeur chacune ; entre elles, les séparant, seulement une étroite arête ayant à son milieu un ressaut où le pied a quelques chances de pouvoir se poser ; de chaque côté, la muraille perpendiculaire ; au-dessous, encore la muraille, et puis l'abîme. Et il faut franchir d'un saut les deux cheminées l'une après l'autre, du même coup. Après examen, Cullet s'en acquitte en véritable chamois et sans trop de difficulté ; mais quand vient mon tour, c'est bien une autre affaire. Il n'y a pas place pour deux pieds sur la petite arête, et le guide a dû franchir les deux cheminées : il ne peut donc me tendre la main ; la corde est inutile, car elle ne m'empêchera pas de me briser la tête contre le roc si je viens à manquer le saut ; elle serait plutôt aussi gênante que l'alpenstock, et je ne dois compter que sur moi. Après une délibération assez longue, j'empoigne enfin mon courage à deux mains, et, supposant que je suis condamné à mort, je prends mon élan... une!... deux!... je saute d'un pied sur l'arête entre les deux cheminées... trois!... me voilà sain et sauf de l'autre côté : c'est bien moins long et sûrement pas plus difficile à faire qu'à raconter. Cette fois je tiens la Dent du Fruit, car me voici bien à la plate-forme, et après ce passage le reste ne saurait me faire peur.

En cet instant, et comme Cullet se dispose à retourner chercher mon compagnon, je lève les yeux au-dessus de moi et j'aperçois plusieurs petits brouillards semblables à des balles de coton, qui se traînent le long des roches supérieures. J'en fais la remarque à mon guide, dont les hochements de tête trahissent la pensée. Il continuera, si je le désire, mais il n'a pas confiance, et quoique nous ne soyons pas loin de la cime, l'orage pourrait fort bien nous

surprendre avant que nous ayons eu le temps de revenir au col des Chamois ; or l'orage et la pluie sont bien dangereux dans ces roches désagrégées, d'où l'on risquerait de descendre plus vite qu'on n'y est monté.

Il m'est pénible, malgré cela, de me résoudre à abandonner une expédition heureusement commencée, et si près d'être récompensée par un succès bien mérité : encore trois quarts d'heure, une heure au plus, et nous posons tous trois le pied sur la cime. Mais à l'instant, et comme pour me décider, le vent m'apporte un cri de Revel : « Revenez ! il pleut », et je l'aperçois qui range précipitamment les sacs sous un roc ; je lève les yeux au ciel et je vois arriver de l'Ouest, à toute vapeur, de gros nuages sombres que la pyramide de l'Aiguille nous avait cachés jusqu'à présent. Il n'y a pas à délibérer ; je regarde ma montre pour savoir à quelle heure je me suis arrêté : elle marque à peu près 2 h. ; il y a 30 min. environ que nous avons quitté le col des Chamois.

Sur ce, nous reprenons nos traces ; je passe avec plus d'assurance cette fois le pas des deux cheminées, et nous regagnons en hâte les corniches. A une centaine de mètres environ du col, un nouveau cri nous arrive : « Attention !... » suivi de près par ce commandement : « Ne bougez plus ! je vais commencer ; » en même temps nous voyons Revel qui braque sur nous son appareil. Comprenant son intention, nous nous rangeons en un point où la corniche, devenant plus large, nous laisse un peu plus le loisir d'épanouir nos formes... « C'est fait ! » nous sommes croqués, et au bout de quelques minutes nous voici de retour au col des Chamois, dans les bras de notre cher *photo*.

Mais tout cela n'a pas demandé si peu de temps que les gouttes de pluie ne soient devenues une bonne averse ; les nuages fondent sur nous de tous les coins de l'horizon, les brouillards qui arrivent menacent de nous cacher le che-

min de la descente, il faut partir. « Il faut partir, répète le guide, car si la pluie prend, la montagne va *descendre*; » et je frémis en songeant aux canonnades de ce matin, qui peuvent avoir dans un instant une seconde édition plus terrible.

A 2 h. 30 min., nous quittons le col des Chamois pour la troisième et dernière fois. En 5 min. tout a été bouclé, les sacs enlevés, et nous partons sans même prendre le temps de maudire notre malechance et de donner un regret à la belle Aiguille que nous étions si près d'atteindre, n'était la pluie. Hélas! les difficultés de l'ascension étaient assez sérieuses par elles-mêmes, mais si le ciel et ses cataractes se mettent de la partie, qui pourra dire : « Je suis monté là? »

Nous ne faisons pas toutes ces réflexions, car nous descendons trop vite. Nous quittons déjà les rochers pour le ravin, et dès à présent cela va *aller tout seul*. Le grand couloir, comme je l'ai dit, est rempli dans la partie supérieure d'un menu gravier sur lequel, à la descente, il est fort agréable de se laisser glisser : cela va beaucoup plus vite, et c'est bien amusant. De loin en loin nous sommes dérangés dans notre glissade par les sauts et les bandes de rochers verticaux qui coupent le ravin et que nous avons tournés en montant; comme nous ne les voyons pas à la descente, ces casse-cou nous inquiètent assez, mais c'est l'affaire du guide qui les devine et nous avertit chaque fois qu'il faut faire demi-tour à droite ou à gauche.

Aux deux tiers de la descente, le ciel s'éclaircit et la pluie cesse tout à coup, ne nous laissant pour adieu qu'un peu d'eau sur les épaules, et le cuisant regret de n'avoir pas attendu trois quarts d'heure au col des Chamois que l'orage eût cessé, pour terminer l'ascension. Si nous avions su!... Mais hélas! *c'était écrit*.

Vexés outre mesure par ce changement de temps imprévu, nous atteignons sans mot dire, et en courant tou-

jours, le pied du ravin. Il y a une heure que nous avons quitté le col des Chamois : c'est à peine le tiers du temps que nous avions mis pour monter.

Quand nous arrivons au *nant* du Saut, il est 3 h. 35 min. Ici il faudra sans doute recommencer la cérémonie de ce matin, je veux dire l'immersion de nos membres inférieurs dans le torrent, et cela sous peine de suivre les ravins de la rive gauche jusqu'au Plan (horreur ! ...) ou de rester cent ans, et peut-être plus, à garder le rivage, comme les pauvres diables qui n'avaient pas de quoi payer la barque à Caron. Mais nous la paierions, nous !... Étendus sur l'herbe au bord de l'eau, nous réfléchissons à la chose, tandis que je digère pour ma part un magnifique *coup de soleil* recueilli à côté d'un névé, au col des Chamois : oh ! quelle cuisson !...

Mais voici heureusement que le nautonnier du Styx nous apparaît au bout d'un instant sous la figure d'un muletier qui passe avec sa bête sur l'autre rive ; c'est un bonhomme qui va chercher de la glace à Gébrulaz pour les restaurants de Brides. Nous le hélons et lui exposons notre cas. Et comme c'est un Caron d'aussi bonne composition que l'autre, moyennant une faible rétribution il consent à nous prendre l'un après l'autre en croupe, au grand ébahissement du pauvre mulet qui, dans son gros bon sens, trouve que passer l'eau une fois, c'est bien ; deux fois, c'est beaucoup ; trois fois, c'est superflu, et six fois, c'est absolument incompréhensible.

Aussitôt sur l'autre rive (3 h. 55 min.), nous reprenons à la hâte le chemin des Allues, sans pouvoir cependant nous retenir, vu le malheureux état de nos jarrets brisés par la descente dans les pierres, de faire une halte aux chalets du Fruit (de 4 h. 25 min. à 5 h. 30 min.) ; une autre au-dessus de la *porte du Saut*, et celle-ci pour prendre la photographie de la montagne ; enfin une troisième, de 6 h. 40 m. à 7 h., à la *cave du Fruit*, chalets

situés sur la rive droite, au bord du chemin, vis-à-vis de ceux de Tevèda.

Arrivés aux Allues à 9 h. 10 min., nous en repartons à 10 h. pour cheminer deux heures dans la poussière, sur la grande route des Allues, à travers la sombre forêt du *Bois Champion*, jusqu'en face du village de Fontaines de Brides. A cet endroit la route des Allues venant rejoindre celle de Brides, nous suivons cette dernière jusqu'à Moûtiers, où nous faisons notre entrée à 1 h. du matin, épuisés, moulus, et dormant debout tous les trois, Cullet comme les autres.

Quelques indications encore sur l'Aiguille du Fruit.

Je crois actuellement qu'il vaut mieux commencer l'ascension par le ravin O. qui tombe sur la montagne du Fruit, et dont j'ai parlé en premier lieu. En grim pant ensuite dans les rochers et en traversant l'arête S.-E. du col des Chamois, on arriverait un peu plus haut que l'endroit où je me suis arrêté, avec le grand avantage d'être à l'ombre jusqu'à 10 ou 11 h.; le soleil nous a beaucoup incommodés dans le sommet du grand ravin.

Mais si l'on tient à suivre dans le haut notre ligne d'ascension par le col des Chamois, et que l'on ne redoute pas le soleil, je pense qu'il serait plus avantageux de passer par Saint-Bon, et d'atteindre le col par le ravin qui domine les lacs du Merlet, au-dessous de la grande muraille E. : il nous a semblé d'en haut moins long que celui par lequel nous sommes montés.

On pourrait également monter par les Allues et redescendre par Saint-Bon, ou *vice versa*, et l'on aurait ainsi l'avantage, qui n'est pas à dédaigner, de voir en une seule course deux des plus charmantes vallées de la Tarentaise.

Mais quel que soit le chemin suivi, je suis persuadé que le vainqueur du Fruit aura devant ses yeux un des panoramas les plus vastes et les plus sublimes de la Tarentaise. Qu'on en juge plutôt par ce que nous avons vu du col des

Chamois ; qu'on en juge surtout par la position isolée de cette superbe Aiguille, si rapprochée de la Vanoise ; c'est ce qui doit la mettre au premier rang des sommets dont l'ascension reste à faire dans nos Alpes. Il en est d'autres dont la tête s'élève plus haut que la sienne ; et pour ne citer que le Vallonet (3,386 m.) et les Aiguilles de la Glière (3,313 m. et 3,433 m.), les sommets du Borgne (3,125 m. et 3,180 mèt.), et la pointe de l'Échelle (3,432 mèt.), il semble qu'en voilà assez pour reléguer la Dent du Fruit au dernier plan. Mais qu'on remarque bien que, de ces cimes, en dépit de la beauté de leur position, les unes sont écrasées par la masse voisine de la Grande-Casse, les autres sont rangées comme d'humbles satellites autour du trône blanc de Pécelet : et l'on verra que la Dent du Fruit n'a rien à redouter de ses rivales.

Je ne saurais donc trop recommander aux touristes expérimentés cette belle ascension ; mais je ne la recommande qu'à eux seuls, car elle est difficile, pénible et très dangereuse, surtout à cause de la nature de la roche. Il est certain qu'à part la question d'altitude et de temps, l'ascension de l'Aiguille du Fruit offre des difficultés réelles qu'on ne rencontre pas à la Grande-Casse ; mais je la crois néanmoins possible.

Trois semaines après, le 27 août, je fis en joyeuse compagnie une tentative plus malheureuse encore à la Dent de Burgin ; mais la gâté fit passer sur l'insuccès. J'y allai avec quelques-uns de nos honorables collègues des Sections de Tarentaise et de Savoie, MM. Descôtes, Greyfié de Bellecombe, Bourgeois, auxquels s'étaient joints MM. Du Bellair, conseiller à la Cour d'appel de Chambéry, et Ancey. Nous nous élevâmes à une certaine hauteur, et nous aurions certainement tous atteints le sommet, si le mauvais temps ne s'était encore mis de la partie. Nous en fûmes quittes pour deux heures passées à attendre vainement la fin de la pluie sous un roc qui ne nous abritait

qu'à moitié. D'aucuns en rapportèrent bronchite ou pleurésie, ce qui n'a rien d'étonnant, mais nul ne mourut, ce qui prouve que les courses de montagnes ne sont pas si dangereuses qu'on le dit parfois.

Décidément je n'étais pas heureux cette année; le mois d'août fut détestable, et je ne rapportai de mes courses, qui auraient pu être fort belles, qu'une bonne dose de mauvaise humeur, quelques notes sur la vallée des Allues, mais le vif désir d'y retourner, et non seulement d'y retourner, mais aussi d'y attirer aux prochaines saisons quelques-uns de nos intrépides collègues du Club Alpin.

Index (les petites haltes seules comprises)

I. — VALLÉE DES ALLUES.

De Moultiers aux Allues, par la route de la Corbassière, environ.	2 h. 30 min.
Des Allues à la traversée du torrent, entre le Raffort et Mussillon, environ.	1 »
De la traversée du torrent au Plan, environ.	1 30
Du Plan aux chalets du Fruit, —	1 »
Des chalets du Fruit aux chalets du Saut, environ. . .	» 45
Des chalets du Saut aux chalets de Gébrulaz, environ. .	» 45
(Des chalets de Gébrulaz aux lacs de Monquaz : environ 1 heure).	
Des chalets de Gébrulaz au plateau du Glacier, environ	2 »
Du plateau du Glacier au col du Soufre, — . . .	1 »
Du col du Soufre au lac Blanc (vallée de Pralognan), environ.	1 »
Du lac Blanc au fond de la vallée, environ.	1 »
Du fond de la vallée à Pralognan, —	3 »
TOTAL (de Moultiers à Pralognan). . .	15 h. 30 min.

II. — ASCENSION DE LA DENT DE BURGIN.

De Moultiers aux Allues, environ.	2 h. 30 min.
Des Allues à la traversée du torrent, entre le Raffort et Mussillon, environ.	1 »
De la traversée du torrent à Morel, environ.	» 45
De Morel aux chalets de Burgin, —	1 »
Des chalets de Burgin à la cime, —	2 15

Retour :

De la cime aux chalets de Burgin, environ.	1 h. 45
Des chalets de Burgin aux Allues, —	2 30
Des Allues à Moutiers, —	2 15
TOTAL (en un jour depuis Moutiers). . .	14 h. » min.

III. — ASCENSION DE L'AGUILLE DU FRUIT.

Premier jour :

De Moutiers aux Allues, environ.	2 h. 30 min.
Des Allues aux chalets de Tevéda, environ.	2 30
TOTAL du premier jour. . .	5 h. » min.

Second jour :

Des chalets de Tevéda aux chalets du Fruit, environ.	4 h. 15 min.
Des chalets du Fruit au pied du ravin, —	» 30
Du pied du ravin à l'arête S.-E., —	3 »
Parcours de l'arête jusqu'au col des Chamois, —	» 30
Du col des Chamois à la cime (évalué approximativement).	1 »

Retour :

De la cime au col des Chamois, environ.	1 »
Du col des Chamois au pied du ravin (en descendant très vite), environ.	1 »
Du pied du ravin aux chalets du Fruit, environ.	» 35
Des chalets du Fruit à la cave du Fruit, —	1 10
De la cave du Fruit aux Allues, —	2 15
Des Allues à Moutiers, —	2 15
TOTAL du deuxième jour. . .	14 h. 30 min.

FRANÇOIS ARNOLLET,

Membre du Club Alpin Français
(Section de Paris).

AIGUILLES ROUGES

PREMIÈRE ASCENSION DE LA POINTE DE LA PERSÉVÉRANCE

Une chaîne trop peu connue, et qui mérite à plus d'un titre d'attirer l'attention de l'alpiniste, est celle des Aiguilles Rouges, dans la vallée de Chamonix. Elle a malheureusement, ou heureusement, une puissante rivale dans l'incomparable massif du Mont-Blanc, auquel elle fait face. Mais tandis que tous ou presque tous les sommets de la chaîne du Mont-Blanc ont été gravis, comment se fait-il que tant de cimes de l'intéressant massif des Aiguilles Rouges restent inexplorées? Je pose la question sans essayer de la résoudre. Toujours est-il que depuis plusieurs années, deux ou trois des plus hauts pics de ces aiguilles avaient attiré mon attention et que je désirais les gravir.

Dans les années 1874 et 1875, déjà j'avais tenté d'escalader avec Miss S... l'un des plus hauts et des plus escarpés de ces pics. Deux tentatives infructueuses ne nous découragèrent pas, et la troisième fois nous partîmes avec l'inflexible résolution de parvenir au sommet. Nous avons pu constater, lors de nos essais précédents, qu'un seul passage était praticable; et notre chemin était bien tracé dans notre esprit. Il n'était malheureusement tracé que là. Nous passons près du lac Blanc, au pied du Belvédère, en traversant les éboulis peu commodes du glacier Blanc; nous arrivons sans obstacles sérieux au col, d'où

doit commencer l'ascension proprement dite. Il s'agit ici déjà de s'entourer de précautions et de ne marcher sur le versant Nord de l'aiguille qu'un seul à la fois. Nous parvenons, non sans quelques efforts, à un épaulement assez *rébarbatif* dont nous avons eu précédemment l'occasion de faire la dangereuse connaissance, épaulement qu'à deux reprises différentes il nous avait été impossible de vaincre. Il fallait pourtant y arriver. En examinant la structure de la roche, je crois pouvoir, à l'aide des mains, me hisser à peu près jusqu'au milieu de cette paroi verticale ; malheureusement une des pierres à laquelle je me cramponnais s'ébranle sous ma main. Comme je n'avais pas d'autre point d'appui, je me croyais déjà dans le vide avec ma pierre ; je parviens toutefois à descendre d'un pas, pour me remettre sur pieds, et je recommence mon escalade avec la volonté arrêtée d'arriver au but poursuivi avec tant de persévérance. Il me serait difficile d'expliquer exactement comment s'est effectuée la dernière partie de cette périlleuse escalade : ce que je sais, c'est que la réussite a couronné mes efforts et qu'arrivé au sommet je vis qu'il était possible d'y amener Miss S. Je lui lance l'extrémité d'une corde dont l'autre bout était fixé au rocher, je la prie de s'attacher solidement à cette corde, et, employant alors toutes mes forces pour la hisser à l'endroit de l'arête où j'étais placé, tant avec la première corde qu'à l'aide d'une seconde à laquelle elle était préalablement attachée déjà, je parviens à l'amener jusqu'à moi. De là, pour arriver à la cime, l'arête est fort étroite, mais pas extrêmement difficile, et avec quelques précautions nous eûmes bientôt franchi cette distance. Cette pointe est hardie, élancée, et sa structure offre avec celle du Cervin une analogie assez remarquable. A la cime, nous élevons un cairn.

Mais il fallait redescendre, et cette perspective, après une aussi pénible ascension, n'était rien moins qu'agréable. Tout se passa bien toutefois, mais à condition

de prendre beaucoup de temps et les plus minutieuses précautions. Je me promis solennellement de ne plus recommencer cette dure et périlleuse ascension ; mais les serments d'alpinistes, on le sait, valent les serments d'ivrognes. Quand nous arrivâmes à la Flégère, Paccard, qui alors y tenait le Pavillon, m'assura que notre ascension avait été très anxieusement observée de la Flégère, et que pas une seule minute son télescope n'avait été braqué du côté du Mont-Blanc, en récompense de quoi il nous offrit une bouteille de Champagne, avec laquelle nous arrosâmes le baptême de notre aiguille, qui reçut le nom, justement mérité d'ailleurs, de pointe de la *Persévérance*.

Tel est le procès-verbal succinct de cette première ascension.

Arrivons à la seconde.

Un de mes amis de Genève, alpiniste résolu non moins que géologue passionné, vint me voir aux Frasserands, au commencement du mois de septembre dernier. Nous devons faire ensemble quelques courses, et, malheureusement, la pluie et le froid des premiers jours de septembre n'étaient pas sans nous inquiéter. Cependant mon ami M. Albert B. ne se décourageait pas, et il fut convenu qu'à tout le moins nous ferions quelques promenades d'essai. M. B., je l'ai dit, est un grimpeur déterminé, d'un courage égal à son habileté ; je me décidai à l'accompagner un beau matin avec mon frère Pierre Charlet. Quand je dis un beau matin, j'exagère sensiblement ; pour dire toute la vérité, le temps était assez peu encourageant. Quoi qu'il en soit, partis tous trois du village des Frasserands à 7 h. 10 min. du matin, nous passons près du col des Montets, en montant jusqu'au chalet de la Remnaz, d'où nous admirons sur notre gauche plusieurs petits lacs d'une eau parfaitement limpide. Il était alors environ 8 h. 50 min. La pluie nous surprend, nous faisons une courte halte, sous un bloc de pierre, au pied des Aiguilles. Nous nous

remettons en route lentement à travers les éboulis dont j'ai parlé dans mon premier récit, et bientôt, comme je m'y attendais, nous rencontrons des pentes couvertes de neige fraîche. Nous arrivons cependant au col des Aiguilles, vers midi. Ce col, situé à l'ouest de la pointe, forme une véritable échancrure dans l'arête; il est extrêmement étroit, et domine un effroyable précipice, tombant sur le glacier de Beugeant. C'est de ce point qu'il faut commencer l'escalade; nous passons sur le versant Nord de la montagne, en contournant une étroite corniche que nous gravissons avec les plus grandes précautions pour atteindre la première épaule. Ici commencent les difficultés sérieuses : un vent violent nous glace, la neige nouvelle remplit les pentes; nous arrivons cependant à cette première épaule, d'où une courte arête nous conduit au pas le plus difficile de la journée. Déjà, de l'endroit où nous sommes, la vallée de Chamonix et la chaîne du Mont-Blanc se déroulent à nos regards. Mais l'heure n'est point à la contemplation, elle est à la grimpe; donc : en avant ! Une paroi verticale, absolument verticale ! Je fais remarquer à mes deux compagnons la corde pendante qui avait facilité notre descente lors de notre première ascension, corde qui, si elle était encore suffisamment solide, pouvait nous être d'un secours précieux. Nous commençons cette dernière et redoutable partie de l'escalade, moi en tête, M. B. le deuxième et mon frère le troisième. J'avance surtout avec les mains ; un peu plus haut, je sens osciller sous ma main un bloc presque désagrégé qui déjà s'était un peu ébranlé à la première ascension, et je redescends rapidement d'un pas, puis, m'étant bien consolidé, je remonte et je parviens à atteindre la corde fixée au rocher ; sans pouvoir m'assurer bien exactement de sa solidité, je prends à tout hasard la précaution d'attacher solidement cette corde à celle que j'avais déjà autour de moi. Je grimpe en me soulevant à l'aide de celle des deux cordes que j'avais à la main. Arrivé

presque au sommet de la paroi, je sens osciller un bloc sur lequel j'avais posé mon pied droit..., le bloc se détache et je suis violemment précipité dans l'espace!... Je ne comptais que médiocrement sur la solidité de la corde fixée au rocher, solidité que je n'avais pu suffisamment éprouver, et je me crus un moment perdu. Mais... il y a un Dieu pour les alpinistes! Ma vieille corde se comporta vaillamment, elle ne céda point sous le choc. Je fus retenu contre le rocher, ayant les mains et les poignets très rudement écorchés. Cependant le bloc détaché avait passé sur la tête de mes compagnons, effleurant leurs chapeaux. Pierre, mon frère, pousse un cri, s'arc-boute vivement contre le rocher, pensant avoir à soutenir le choc d'un corps précipité dans l'espace; il regarde et m'aperçoit suspendu dans le vide. On me descend... Nous nous regardons tous trois fort émus, et, le premier moment de stupeur passé, je me prépare à attaquer de nouveau ce maudit rocher. « Le bloc est loin maintenant, leur dis-je, il n'y a plus grand'chose à craindre. » Je redouble alors d'efforts et je parviens enfin au sommet de l'inférieure paroi. Puis je hisse mes compagnons, qui arrivent auprès de moi encore assez vivement émus de voir teints de sang la corde et le rocher. On se rappelle que du sommet de la paroi, pour arriver à la cime de l'aiguille, l'arête fort étroite n'offre point de sérieuses difficultés. C'est le dernier coup de collier. Jusqu'à la pointe, où nous parvenons à 2 h. 10 min., rien de bien particulier, sauf un vent assez froid et un brouillard assez épais. Pour descendre, je reste derrière, en plaçant M. B. entre mon frère et moi. Cette descente assez scabreuse s'est effectuée très lentement, d'autant plus lentement même que jusqu'au col des Aiguilles, que nous avons touché à 3 h. 50 min., nous ne pouvions marcher qu'un à un et avec la plus extrême circonspection. Enfin nous arrivons bientôt au pied du couloir (4 h. 3 min.), où nous retrouvons les sacs que nous y avons laissés et où un dîner bien

mérité nous restaure tous trois. Tout est bien qui finit bien.

Index (sans haltes)

Départ des Frasserands, 7 h. 10 min.

Arrivée au pied du couloir, 8 h. 50 min.

Arrivée au col des Aiguilles à midi.

Au sommet de la pointe de la Persévérance, 2 h. 10 min.

Retour au col des Aiguilles, 3 h. 50 min.

Et au pied du couloir, 4 h. 30 min.

Arrivée aux Frasserands, 5 h. 20 min.

PREMIÈRE ASCENSION DE LA TÊTE-PLATE

La *Tête-Plate* est située immédiatement à l'est du *Belvédère*; sa forme est caractéristique : c'est une arête de hauteur uniforme.

Même point de départ que dans la course précédente, traversée de la vallée des Montets et arrivée au bout d'une heure 30 min. au chalet de la Remnaz. Nous admirons une seconde fois ce site sévère, ces lacs d'eau pure sans écoulement apparent, au milieu d'une région moutonnée et ravagée par les anciens glaciers. Au bout d'une heure 20 min. nous avons franchi le col de l'Encrenaz et nous touchions le glacier de Beugeant, glacier dont j'ai déjà cité le nom et qui, par parenthèse, ne figure pas sur nos cartes; nous sommes au nord de la chaîne des Aiguilles Rouges : la roche, d'après les indications que me donne mon collègue et ami M. B., — indications que je ne fais que transcrire ici, — est formée d'un gneiss compact; il s'y trouve une myriade de petits cristaux de pyrite de fer qui s'oxydent à l'air et colorent finalement en rouge d'ocre la surface de la roche. D'où le nom d'*Aiguilles Rouges*. L'on trouve aussi, au col de l'Encrenaz que nous venons de franchir, quelques filons de diorite et de tourmaline noire. — Nous côtoyons bientôt le pied de notre pointe de la *Persévérance*, en admi-

rant les précipices que nous avons franchis quelques jours auparavant. Nous arrivons enfin au pied de la Tête-Plate, dont nous commençons l'escalade, ayant devant nos yeux le Buet et la vallée de Bérard. La pente est raide, la roche est glacée et par endroits couverte de neige poudreuse. Nous inclinons à l'Ouest, — un peu trop même. Il nous faut redescendre pour trouver le vrai passage; nous rencontrons des traces de chamois que nous suivons aussi minutieusement que possible et qui nous conduisent presque jusqu'au sommet de l'arête. La course est sérieuse : la manœuvre de la corde exige les plus grandes précautions. Au cours de l'escalade, nous avons la bonne fortune d'observer un halo solaire dû à un nuage glacé qui passe entre le soleil et nous. Nous parvenons au sommet de notre arête et nous constatons, non sans quelque désappointement, que la pointe de la Tête-Plate est encore loin de nous. D'ici déjà pourtant la vue s'étend sur toute la chaîne du Mont-Blanc et la vallée de Chamonix. Nous redescendons en inclinant légèrement au Sud, et, après avoir franchi un névé, nous gravissons la dernière pente pour arriver enfin au sommet de la Tête-Plate, où, comme à la pointe de la Persévérance, nous élevons un cairn. Vue assez vaste, mais malheureusement contrariée par les nuages. Sur cette cime, que forme une longue arête déchiquetée, nous ne trouvons pas trace de ce lambeau de calcaire dont M. Alph. Favre a constaté l'existence au sommet du *Belvédère*. Pendant la première partie de notre ascension nous avons remarqué, au pied de l'Aiguille du Belvédère, une troupe de chamois qui, à notre approche et au bruit de nos pas, s'était brusquement dispersée. Nous convenons de garder quelque temps ce détail pour nous, car nos derniers chamois sont tellement traqués par les braconniers dans nos hautes montagnes, qu'un arrêté administratif devra bientôt intervenir pour en conserver l'espèce. Des chamois, s'entend; des braconniers, la race est impérissable.

Mais descendons. Elle est pittoresque et originale, cette descente ; elle s'effectue par une cheminée étroite et raide, remplie de glace qui, à certains endroits, forme de vraies cascades ; quelques pas plus bas, nous passons dans une excavation de rocher juste assez grande pour qu'il soit possible de nous y glisser, excavation formant une sorte d'arche dont le tablier se soude au couloir ; nous donnons un coup d'œil à ce curieux passage, et quelques minutes après nous arrivons sur le Glacier Blanc. Nous retrouvons ensuite la région des lacs, et, par une pluie battante, nous rentrons enfin à Argentière, enchantés d'une excursion dont la réussite, cette fois, avait été complète.

Il y a, je l'ai dit au début, plusieurs autres pointes explorées dans le massif des Aiguilles Rouges, toutes assurément dignes de la sérieuse attention de nos collègues.

Index (sans haltes)

Des Frasserands au col de l'Encrenaz, 2 h. 50 min.

Du col au sommet de la Tête-Plate, 5 h. 30 min.

Du sommet au pied du Glacier Blanc, 2 h.

Du Glacier Blanc aux Frasserands, 2 h. 30 min.

JEAN CUARLET-STRATON,

Membre du Club Alpin Français
(Section du Mont-Blanc).

DEUX JOURS

DE DÉTRESSE A L'AIGUILLE DU GOUTER

(3,819 MÈTRES)

ET ASCENSION DU MONT-BLANC

(4,872 MÈTRES)

Parmi les innombrables aiguilles de la chaîne du Mont-Blanc, ruines si belles mais si profondes de la structure première du massif, il en est une qui semble, au contraire, protéger les derniers témoins de cette structure, représentée encore par les dômes du Goûter et du Mont-Blanc. Cette aiguille est celle du Goûter.

Aussi n'est-ce point une de ces cimes aiguës comme le Dru, le Géant, les Charmoz, l'Aiguille Verte et tant d'autres flèches abruptes sur toutes leurs faces, mais plutôt un gigantesque contrefort semi-circulaire, sur lequel s'arc-boutent et reposent les vastes coupoles du géant des Alpes.

Cette comparaison n'est point fantaisiste. Elle devient évidente quand on observe cette partie du massif, soit du Buet, soit du Brévent, ou mieux encore du chalet de Bel-lachat; et ce rôle protecteur que semble remplir l'Aiguille du Goûter trouve une explication fort probable dans sa forme, résultant beaucoup elle-même de la nature de la roche.

Deux roches principales composent la chaîne du Mont-Blanc : les gneiss récents, c'est-à-dire à élément amphibolique ou chloriteux, et le granite des Alpes, qui est la protogine plus ou moins massive. Cette dernière, comme on l'a cru pendant longtemps, n'est point de formation antérieure aux gneiss et par conséquent épanchée au-dessus d'eux. Elle est au contraire plus récente, et doit dans des conditions normales reposer simplement sur les gneiss ; ce qui en général a lieu dans le massif. Mais comme ténacité, gneiss et protogine se comportent tout différemment et surtout dans ces grandes altitudes.

Les uns, quand ils ne se présentent pas dans une position trop verticale, résistent mieux aux intempéries et ne se ruinent qu'en fragments de médiocre grosseur, en laissant subsister des arêtes plus ou moins régulières.

La protogine, au contraire, avec l'irrégularité de ses plans de séparation subissant en tous sens les effets du gel et du dégel de l'eau qui les pénètre, se disloque en blocs énormes et se découpe graduellement en aiguilles surprenantes de hardiesse.

C'est sur le versant italien, surtout, que ces ruines gigantesques de la protogine ont fait dire depuis longtemps à de Saussure : « Le Mont-Blanc doit périr du côté de l'Italie. »

De ce côté, en effet, pour une cause géologique qu'il serait un peu long d'exposer aujourd'hui, les gneiss ne se montrent ni dans le Val Ferret, ni dans le Val Veni. Dans la vallée de Chamonix, au contraire, leurs couches, sensiblement parallèles à la direction de la vallée, forment d'un côté la chaîne du Brévent, et sur le versant du Mont-Blanc une bande protectrice représentée par les contreforts du Montanvers, de la Tapiaz, de Pierre-Pointue, de la montagne de la Côte, de la montagne des Faus et de l'Aiguille du Gouter. Au-dessus se dressent les Aiguilles de Charmoz, de Blaitière, du Plan, du Midi, le Mont-Maudit, le Mont-

Blanc et le Dôme du Goûter, tous formés de protogine.

Comme on peut le voir, les gneiss atteignent leur niveau de beaucoup le plus élevé (3,873 mètr.) avec l'Aiguille du Goûter, où ils dessinent une immense barrière concentrique qui endigue de ce côté la prodigieuse calotte de glace du Dôme du Goûter. Ces glaces, en majeure partie, ne trouvant comme issues que les brèches insuffisantes de Bionnassay et de Taconnaz, restent ainsi amoncelées et sauvent d'une ruine certaine la protogine qui leur sert de base.

Mais cet aperçu est déjà bien long, et aujourd'hui peu nous importe que l'Aiguille du Goûter soit de la protogine ou du gneiss : il s'agit d'y monter et surtout d'en descendre, ce qui n'est pas toujours de la plus grande simplicité.

Le 23 juillet, avec un guide de Chamonix, Michel Folliquet, dont la réputation n'est plus à faire, nous contemplions, du sommet du Buet, ce panorama devenu classique sur toute la chaîne du Mont-Blanc, et nous suivions des yeux avec attention un itinéraire prémédité depuis longtemps.

Chassé déjà deux fois des Grands-Mulets par le mauvais temps, ces deux échecs avaient ancré chez moi une sourde rancune contre le Mont-Blanc.

Aussi, méprisant une route trop connue, nous avions formé le magnifique projet d'aller coucher à l'Aiguille du Goûter, pour aborder de là le sommet du Mont-Blanc et revenir à Chamonix par le Mont-Maudit et le glacier du Géant.

Quoique la traversée du Mont-Maudit, déjà fort difficile en sens inverse, nous parût du Buet très problématique pour la descente, le projet en fut arrêté, et le lendemain soir nous nous trouvions au Pavillon de Bellevue (1,812 mètr.), avec les deux porteurs Siméon et Joseph Simon.

Il n'y a plus grand'chose à dire sur le Pavillon de Belle-

vue, connu de tant de touristes. Son nom en dit assez sur la magnifique position qu'il occupe entre le Mont-Lachat et le col de Voza. Mais ce dont il ne parle pas, c'est de la rotondité exubérante de sa propriétaire, la digne M^{me} Perroud, femme excellente, du reste, qui préside avec tous les soins désirables aux minutieux préparatifs de nos provisions du lendemain.

C'est qu'il les faut sérieuses. Comme à la cabane du Gouter on ne trouve bien entendu que ce qu'on y porte, et que, d'après les difficultés que réservent les Monts-Maudits, il faut prévoir, peut-être, une seconde nuit à la cabane de l'Aiguille du Midi, plus une demi-journée jusqu'au Montanvers, c'est donc deux jours et demi de vivres pour quatre personnes.

Une charge de bois complète les préparatifs, dignes d'une véritable expédition dont l'organisation est admirablement menée par Michel Folliguet.

Vent toute la nuit; réveil à 5 h. avec un temps parfaitement gris; entrain très faible dans la caravane.

« Eh! bien, père Perroud, que pensez-vous du temps?

— Ah! ma foi, Monsieur, dire qu'il soit bien mauvais, il n'est pas encore bien mauvais, mais dire qu'il soit bien beau, il n'est pas bien beau. »

Cette réponse peu compromettante ne nous encourage guère.

« Qu'en dites-vous, Michel? Ne vous semble-t-il pas que puisque la cabane du Gouter a été pourvue, cette année, par les guides de Saint-Gervais, d'un poêle, d'un lit de camp et de deux couvertures, nous ne risquons pas grand' chose d'y passer une nuit? Ce ne sera peut-être qu'un orage pour ce soir et un temps magnifique pour demain. Partons-nous? »

Aussitôt dit, aussitôt fait, et à 5 h. 30 min. nous quittons Bellevue avec un « Bon voyage » de nos hôtes qui ne nous dit rien qui vaille.

Les pentes herbeuses du Mont-Lachat (2,111 mèr.), où nous nous chargeons encore, comme combustible, de tiges desséchées de rhododendrons, aboutissent à la base des Rognes.

Un sentier de chèvres, curieusement perché sur ces assises de gneiss, serpente en contournant la montagne. Au fond de la gorge, la base du glacier de Bionnassay, dont les nombreuses moraines parallèles marquent autant d'arrêts successifs dans sa décroissance, et de l'autre côté le col de Tricot, conduisant à Miage. Le sommet du col (2,433 mèr.) est occupé par l'habitation alpestre du comte russe Nicolaï, qui chaque année avec sa famille y passe quelques mois à chasser les chamois et les coqs de bruyère assez nombreux sur les versants de Miage.

A 9 h. 45 min., après avoir gravi les Rochers Rouges, qui séparent le petit glacier de la Gria de celui de Bionnassay, nous nous blottissons tant bien que mal, pour déjeuner, tout à fait à la base de l'Aiguille du Goûter; l'altitude est déjà de 3,139 mèr.

Un vent glacé s'élève de plus en plus, tandis que nous devenons de moins en moins gais devant les grosses nuées grises qui menacent de nous envelopper dans les escarpements de l'aiguille. 700 mèr. d'éboulis à gravir, sans parler du grand couloir de glace, voilà notre perspective pour arriver à la cabane; en aurons-nous le temps? Sujet grave qui mérite qu'on en délibère; aussi la discussion est-elle ouverte : mais à l'unanimité l'escalade finale est décidée.

Les rochers qu'il faut gravir offrent toutes les variétés désirables : il y en a de glissants, de pointus, d'abrupts, de croulants, de verglassés. Pendant quelque temps, nous laissons le grand couloir à droite; mais enfin il faut prendre une décision, et le choix du passage n'est pas une mince affaire.

Cette année, pas trace de neige; une pente de glace

vive inclinée de 60° sur une hauteur de 400 mèt., couronnée dans le haut par des rochers tout croulants. Au-dessous, continuation de la pente sur 1,000 mèt. au moins de profondeur se terminant aux séracs de Bionnassay; voilà le couloir, et il faut vingt minutes pour le traverser.

Ces minutes nous paraissent un siècle, et pendant que Michel taille des marches profondes, tous trois, cramponnés sur nos piolets, nous ne quittons pas des yeux ces rochers menaçants. Rien ne bouge, et sauf quelques petits sifflements de temps à autre, nous voici sur l'autre bord avec un long soupir de satisfaction.

« C'est bon pour le matin, dit Michel, mais jamais je n'y ferai passer quelqu'un dans l'après-midi. » Tout se résume en ces quelques mots.

Les éboulis se succèdent, variant de grosseur selon l'inclinaison, quand un des porteurs signale la cabane perdue dans les rochers de la crête. Encore 200 mèt. à gravir, mais ceux-là touchant à la verticale, et dans des parois rocheuses où les plus grandes précautions sont nécessaires pour n'ébranler aucun bloc, ce qui détruirait infailliblement l'équilibre de cet édifice en ruines.

Un détail intéressant réside dans la coloration jaune rougeâtre des rochers. Cette coloration très accusée, due évidemment à de l'hydrate de fer résultant de l'altération du fer pyriteux fort abondant dans ces gneiss, donne à l'ensemble une teinte particulière ressemblant de loin à s'y méprendre à une couche de certains lichens très fréquents dans les pays calcaires.

Enfin, voici la cabane; il est temps d'arriver, car les brouillards nous environnent, le vent fait rage et la neige commence à tomber. Il est 1 h. 10 min., 7 h. 40 min. se sont écoulées depuis notre départ du Pavillon de Bellevue, lorsqu'à coups de piolet nous déblayons la glace qui obstrue l'entrée du refuge placé tout au bord de l'arête, et adossé au glacier du Dôme.

Que dit le baromètre? 474 mill., c'est-à-dire près de 3,900 mètr. d'altitude, quand l'État-major cote 3,819. Quelqu'un doit avoir tort, et il est à craindre que ce quelqu'un soit le ciel, et nous bien davantage de nous être ainsi fourvoyés. Le thermomètre n'est guère plus encourageant; il ne marque encore que 4° au-dessous de zéro, mais gare tout à l'heure.

— Sommes-nous assez bloqués! dîmes-nous en nous regardant tous quatre, et en pensant tristement aux heureux mortels de Chamonix. Que faire? descendre; avec le brouillard intense c'est devenu complètement impossible. Il faut donc se résigner et attendre le lendemain. Après tout nous sommes à l'abri, et la cabane restaurée cette année par les guides de Saint-Gervais est très suffisante avec le beau temps. « Quelle différence! » dit Michel, qui se souvenait de l'ancienne où on couchait sur un plancher de glace. Le même plancher subsiste bien un peu, mais un vrai lit de camp a été dressé au-dessus du sol avec une couverture et une peau de mouton. Comme matériel, poêle, marmite, vaisselle plate en fer-blanc, chandelier, pelle, pioche, que sais-je encore? composent un vrai mobilier que nous nous empressons de mettre à contribution.

Toutes les ouvertures sont hermétiquement fermées, et à la lueur d'une chandelle commence un minutieux calfalgage de toutes les fissures des planches où pénètrent les lugubres gémisséments de la tourmente et une neige fine comme la poussière. Malgré cela le froid nous gagne, et, serrés les uns contre les autres sous les couvertures, nous invoquons un sommeil qui puisse abrégier les longues heures de la soirée et de la nuit.

Décrire nos impressions et l'horrible violence de l'ouragan est chose aussi impossible que de redescendre à Chamonix. Tout craque sous la rafale; à chaque instant nous croyons la cabane arrachée de sa base, et ce qui la sauve, sans nul doute, c'est la couche épaisse de glace dans

laquelle elle est enchâssée. Dormir avec ce vacarme infernal, il n'y faut pas songer. Nos chaussures gèlent à nos pieds, et nous ne sommes pas peu surpris en nous trouvant au matin couverts d'une couche de neige impalpable. Par où a-t-elle pu filtrer? Par des joints imperceptibles qui ne laissaient même pas passer le jour!

Quel froid, Dieu, quel froid! Nous battons la semelle tout en regardant le thermomètre implacable à 12° 1/2 au-dessous de zéro. Le baromètre, c'est pire encore : 466 mill., c'est-à-dire 8 mill. de baisse depuis hier, ce qui nous donne 4,030 mètr. d'altitude au lieu de 3,849. Fiez-vous donc au baromètre! Nous comprenons trop bien ce que cela nous présage; cependant il faut voir au dehors la tournure du temps, selon l'expression de Joseph. Faisant levier avec trois piolets pour ouvrir la porte complètement gelée, nous ne trouvons que brouillards opaques et une neige fouettée horizontalement par un vent.... mais un vent qui vous perce jusqu'à la moelle des os.

« Si la cabane est emportée, dit Michel, nous sommes flambés en cinq minutes, aussi je propose de nous consoler avec un bon déjeuner, ce sera toujours ça de pris.

— Il s'agit bien d'un bon déjeuner, répondis-je : il n'y a pas de raison pour que cela s'arrête, et ce temps peut continuer pendant plusieurs jours; il faut nous rationner. »

Ce qui fut dit fut fait; puis, soufflant la chandelle dont nous sommes avares, nous regagnons bien tristement nos planches en cherchant à nous convaincre de la vérité du proverbe : Qui dort dtne.

Dans l'après-midi les bruits changent peu à peu. La neige fait place au grésil, le grésil à la grêle qui joue sur la cabane des *crescendo* diaboliques, pendant qu'on entend au loin de vagues roulements.

« Nous sommes sauvés, crie Siméon, n'entendez-vous pas le tonnerre? Voilà le véritable orage qui va nettoyer le temps, et demain nous pourrons descendre. »

Hélas! que d'illusions perdues! Il ne s'agissait plus de monter, nous n'aspirions plus qu'à descendre.

Quelques minutes après, le ciel s'assombrit d'une façon inquiétante et nous sommes en plein dans cet orage qui va peut-être mettre un terme à notre critique situation.

Étions-nous naïfs! Tout entiers à l'espoir de revoir le ciel bleu, nous oublions notre position entre ciel et terre, sans songer que le plus grand danger nous menace, perchés comme nous le sommes sur les seuls rochers qui soient bien loin aux environs.

Il est 5 h., nous reposons tranquillement, lorsqu'une lueur effroyable, soudaine comme le fracas qui l'accompagne, éclate au-dessus des piolets à l'angle de la cabane.

Soulevés comme par un ressort, nous nous précipitons à terre.

« Emportez les piolets, pelle, pioche, tout ce qui est fer, crierai-je à mes guides atterrés, autrement nous sommes perdus. »

Avec une célérité facile à comprendre, tout est pris et emporté bien loin sous les rochers.

Je suis debout vers la porte, suivant des yeux les guides avec anxiété, lorsqu'ébloui et frappé tout à la fois je tombe à la renverse sur le lit de camp, en balbutiant à peine : « Je suis foudroyé. » Un effroi indicible s'empare de mes braves guides qui se précipitent à mon secours.

Ma jambe et mon bras gauches sont inertes, quoique j'y ressentie une vive douleur, et la langue est à moitié paralysée, sans que cependant j'aie perdu connaissance. Devant une situation aussi terrible, je ne vous cache point qu'on songe à plus grand que soi, qu'une foule d'idées sérieuses envahissent l'esprit, et que le cœur va chercher bien loin tous ceux qui lui sont chers.

Par bonheur mon état s'améliore rapidement, la paralysie disparaît, et 5 min. après, il ne reste plus qu'une

brûlure à l'épaule gauche, sans aucune trace aux vêtements; explique ce phénomène qui voudra.

La démoralisation est à son comble. Évidemment l'électricité nous environne; que va-t-il se passer encore? Comme réconfortant, on fait appel au précieux Marsala réservé jusqu'à présent pour le sommet du Mont-Blanc; puis, pressés les uns contre les autres, nous pensons plus que nous ne l'osons dire : à quand le troisième coup qui va nous frapper tous quatre?

Par quel hasard providentiel n'avons-nous pas été foudroyés et le refuge incendié ou mis en pièces? Il faut croire que les rochers voisins, meilleurs conducteurs de l'électricité, nous ont sauvés, car, privés de notre abri, nous étions infailliblement perdus. La morale de l'épisode, c'est que pour celui d'entre nous qui peut se trouver un jour dans une situation analogue, il lui faut avant toute chose emporter aussi loin que possible piolets et tout ce qui sera susceptible d'attirer le fluide électrique.

Heureusement la foudre s'éloigne, et quoique chaque éclair nous fasse trembler encore, c'est bien au-dessous de nous qu'éclatent les roulements. Le danger est conjuré; du reste le baromètre l'indique par une marche ascendante des plus rapides.

L'homme est ainsi fait que, quelques instants après de si rudes émotions, tout paraît oublié chez mes guides, qui prennent gaiement à partie le jeune Simon Joseph, fiancé depuis quelque temps.

« Et ta fiancée, mon pauvre Joseph, est-ce que tu y as un peu pensé? Plus peut-être qu'elle n'a pensé à toi. Car vois-tu, si tout à l'heure tu y étais resté, parions qu'elle se serait bien vite consolée avec un tel. »

Cette plaisanterie ne va guère à Joseph qui se flatte d'être le préféré, et défend sa future avec la plus louable conviction.

Grêle et vent continuent sans relâche, mais la tempéra-

ture s'est un peu adoucie, ce qui nous permet d'espérer un sommeil réparateur pour cette nuit. Puisse-t-elle être la dernière que nous passerons dans de pareilles conditions!

Condamnés à l'obscurité, il est déjà 5 h., quand le lendemain nous nous réveillons. Ni vent, ni grêle, aucun bruit ne frappe nos oreilles. Pleins d'anxiété, nous lançons Siméon comme la colombe de l'arche à la recherche du beau temps.

« Tout bleu, nous crie-t-il en levant les bras au ciel, tout bleu! »

Notre joie touche au délire, et nous nous précipitons au dehors pour jouir de notre salut. Pas une vapeur au ciel, mais, au-dessous de nous, un océan sans bornes de nuées argentées d'où se dressent jusqu'aux montagnes du Jura toutes les cimes de la Savoie. C'est féérique!

« Montons-nous? dit Michel. — Où cela? — Au Mont-Blanc. — Ma foi non, descendons et le plus vite possible. Trop de nuages là-bas dessous, vous verrez dans quelques heures si nous le regrettons. »

Il fait froid; une bonne tasse de thé nous réchauffe; puis, l'ordre rétabli dans cette maudite cabane à laquelle cependant nous devons la vie, à 5 h. 30 min. nous sommes à la corde. Près d'un mètre de neige et de grêle comble les vides des rochers, et ce n'est pas sans appréhension que nous commençons la descente.

Par bonheur cette masse de grêle, toute congelée, comme un véritable ciment soude les rochers les uns aux autres, et la descente, qui était à redouter, se trouve de beaucoup plus facile que la montée. Pas un seul faux pas jusqu'au fameux couloir, que nous traversons aujourd'hui sans crainte d'avalanche à cette heure matinale. Mais quelles canonnades formidables quand toute cette grêle a dû fondre!

A 8 h. nous sommes sur le glacier de la Gria. Une splendide glissade se termine à la base du dernier névé, où la période de jeûne des jours précédents trouve enfin sa

récompense. « Sortons toutes les provisions solides ou liquides, dîmes-nous, et que rien ne reste; nous l'avons fièrement mérité. » Le résultat fut on ne peut plus satisfaisant, car plus d'un, légèrement excité, dégringole parfois plus vite qu'il ne voudrait.

Il est 10 h. quand nous entrons au Pavillon de Bellevue dont les propriétaires nous reçoivent à bras ouverts. Ne nous voyant pas redescendre, ils nous ont cru perdus, et le père Perroud, malgré le mauvais temps, s'est rendu à Chamonix pour avoir de nos nouvelles soit à la pension Couttet, soit auprès du guide-chef. Nous leur contons nos tragiques aventures, et naturellement on boit encore à la santé des uns et des autres.

Redescendre aux Ouches n'est plus qu'un jeu, et nous retrouvons l'Arve considérablement grossi et débordé.

A quelque distance de Chamonix, une scène touchante nous va au cœur. C'est l'émotion profonde d'un jeune enfant, en revoyant son père, notre brave Siméon, qu'il embrasse avec effusion. Ces jeunes larmes, plus éloquentes que des paroles, nous font comprendre toutes les vives inquiétudes qu'ont pu faire naître ces trois jours d'absence, mais que notre heureux retour va dissiper.

« Eh! bien, Michel, qu'en dites-vous, fis-je en montrant à notre guide les brumes épaisses qui couvraient toute la chaîne; avouez qu'il est préférable de nous sentir à Chamonix, plutôt que d'errer à l'aventure sur les pentes du Mont-Blanc. »

Décidément c'est une amère raillerie! Le lendemain, 28 juillet, le temps est d'une insolente beauté. Pas l'ombre de nuage, et un ciel de ce bleu profond, tel qu'on le voit toujours après les jours d'orage.

« Ah! par exemple, c'est trop fort! » m'écriai-je exaspéré, tout en me mettant à la recherche de Folliquet qui rentre tranquillement son foin.

« Vous rentrerez votre foin plus tard, mon brave Michel, mais après déjeuner nous repartons pour le Mont-Blanc.

— Par l'Aiguille du Goûter? dit-il d'un air goguenard.

— Non, c'est assez pour une fois, nous suivrons la *grande route*, il s'agit de profiter du beau temps. »

A 10 h. 15 min. nous quittons la pension Couttet avec le porteur Jean Simon, frère de l'heureux fiancé engagé déjà dans une autre caravane, et à 4 h. 35 min. nous étions aux Grands-Mulets, après l'arrêt traditionnel de plus d'une heure au chalet de Pierre-Pointue.

Cinq caravanes occupent déjà les Grands-Mulets, nous formons la sixième ; ce qui fait, en additionnant touristes, guides, porteurs et gens de l'auberge, un total de 25 personnes là où on peut loger 10. Vous jugez de la confusion.

Une famille suisse, composée d'un père avec son fils et sa fille, deux jeunes Américains, un Anglais, trois Allemands et trois Français, s'entassent comme ils peuvent dans les deux petites pièces contiguës de la cabane.

Naturellement les Français se rapprochent, et, par un de ces hasards heureux, reconnaissent bientôt appartenir tous trois à la Section Lyonnaise de notre Club Alpin. Aussi est-ce avec un réel plaisir que je vous cite nos deux vaillants collègues, le comte de Carnazet et M. Albert de Vrégille, que le mauvais temps des jours précédents a chassés une première fois des Grands-Mulets, et qui remontent aujourd'hui pour prendre leur revanche.

Cette revanche, nous l'aurons, car cette fois-ci les dieux sont pour nous. Une température d'une douceur extrême prête un charme indéfinissable à cette magnifique soirée, dont les dernières heures s'éteignent dans un coucher de soleil radieux, plein de belles promesses pour demain.

A 1 h. du matin, après une nuit assez agitée, grâce au vacarme inouï qu'ont fait nos guides, quel n'est pas notre étonnement d'apprendre que les trois caravanes américaine, anglaise et allemande sont déjà parties.

« C'est trop tôt, dit Michel ; ils veulent être les premiers, laissons-les faire ; nous avons tout le temps en partant un peu plus tard. Du reste ces deux jeunes Américains ont acheté pour 20 francs un drapeau de leur pays, drapeau valant bien 15 sous ; il est donc à souhaiter pour eux qu'ils arrivent premiers, ce qui n'est pas prouvé. »

Que les Américains arrivent premiers, cela m'est égal. Mais chacun a son amour-propre bien excusable en cette circonstance, et la phrase suivante : *Morgen werden wir die Franzosen sehen*, prononcée par les Allemands, et que j'ai surprise pendant la nuit a, je l'avoue, éveillé chez moi une certaine émulation.

Bref, il est 2 h. 5 min. quand, munis de lanternes, nous quittons à notre tour les Grands-Mulets, suivis par nos collègues et en dernier lieu par le père et sa fille habituée déjà, paraît-il, aux grandes courses alpestres. Quant au jeune homme, il a été malade toute la nuit et attendra tranquillement le retour.

Sur cette immensité du glacier dont la pâle blancheur s'estompe à peine sur le ciel sombre, rien n'est curieux comme toutes ces petites lumières tremblotantes ainsi que des feux follets, indiquant dans la nuit chacune des caravanes dont les premières sont déjà bien loin. Mais bientôt la nuit fait place à l'aurore qui grandit rapidement pour nous, pendant que les cimes secondaires et la vallée de Chamonix restent dans l'ombre pour longtemps encore. L'allure modérée, régulière surtout et sans arrêt aucun que nous avons prise dès le début, nous rapproche assez vite des trois premières caravanes, que nous atteignons au Petit-Plateau.

« Vous savez, dis-je à Michel qui veut hâter le pas, que nous ne sommes pas ici sur un champ de course et qu'il faut de la politesse avant tout. Tant que ces messieurs marcheront, nous emboîterons tranquillement le pas derrière ; mais s'ils s'arrêtent, il n'y aura plus alors de raison

suffisante pour les imiter, et vous ferez ce que vous voudrez. »

Nous nous suivons ainsi jusqu'à la grande crevasse du coin du Dôme, crevasse qui n'offre aucune difficulté bien sérieuse, pas plus qu'il n'en existe du reste dans toute l'ascension.

A l'approche de cette majestueuse plaine de glace appelée le Grand-Plateau, une forte brise glacée, avant-coureur habituel du lever de soleil, commence à démonter l'une des caravanes, dont deux chapeaux, emportés par le vent, disparaissent en un clin d'œil dans les crevasses inférieures.

Au Grand-Plateau le désarroi s'accroît, et deux touristes, déjà blêmes de cette pâleur caractéristique du mal de montagne, ont à subir avec de la neige des frictions vigoureuses pour dissiper ce malaise, prélude de l'engourdissement. Tous s'arrêtent pour reprendre haleine.

« Ils ont joliment tort, dit Michel, de rester ici à l'ombre avec ce froid de loup ; filons, il vaut bien mieux s'arrêter dans deux heures au soleil, sur les rochers du Dôme. »

Le conseil est excellent et mérite d'être donné aux futurs ascensionnistes du Mont-Blanc.

Ces rochers, que nous atteignons à 6 h. 30 min., sont les seuls qu'on rencontre dans l'ascension et se trouvent à l'altitude de 4,420 mèt. C'est de la belle protogine classique, dont nous cueillerons de gros échantillons, mais... à la descente.

Quant au panorama déjà si grandiose des rochers du Dôme, vous n'en attendez point, je suppose, une nouvelle description. Elle a été faite avec tant de charme et de fidélité par la plupart de nos devanciers, qu'il serait difficile d'y rien ajouter.

Le déjeuner est tout à fait sommaire, et plus il est léger mieux cela vaut pour terminer l'ascension ; les guides, du reste, en donnent toujours l'exemple.

Il est 7 h. 20 min. quand nous quittons les rochers pour affronter les pentes ardues des Bosses du Dromadaire, qui vraiment paraissent de loin beaucoup plus formidables qu'elles ne sont en réalité; empressons-nous d'ajouter : avec le beau temps et surtout pas de vent. Grâce aux caravanes qui suivent, comme il devient inutile pour nous de préparer à la montée les profondes entailles si nécessaires pour la descente, c'est du temps de gagné, et bientôt nous tenons l'arête terminale. Mais une surprise fort désagréable y attend tous les ascensionnistes de cette année. Cette surprise consiste en une immense crevasse, séparant complètement en deux la calotte du Mont-Blanc, et qui de mémoire d'homme ne s'était jamais vue.

Par quelle cause l'énorme rupture de ce dôme s'est-elle produite cette année pour la première fois? Ce serait une question fort intéressante à élucider. Ce qu'il y a de certain, c'est que cette crevasse s'est agrandie progressivement, et qu'aujourd'hui elle a 4 mètr. de largeur sur l'arête, et une profondeur tout à fait verticale de 40 à 50 mètr. Si elle n'est comblée cet hiver et si l'élargissement continue, il est fort possible que l'année prochaine il faille reprendre l'ancienne route du Corridor et du Mur de la Côte.

Pour traverser cette malencontreuse crevasse il nous faut, sur une longueur de 100 mètr. environ, redescendre avec les plus grandes précautions sur la pente rapide du versant italien. De là, par un effet aussi saisissant qu'inattendu, la vue, en suivant ces hautes parois de glace azurée, plonge sur le ciel bleu à travers tout le dôme du Mont-Blanc !

Hurrah ! voici le sommet (4,810 mètr.) dans toute sa splendeur, sous un ciel merveilleux, exempt de la moindre vapeur. Il est 8 h. 45 min., il y a six h. 40 min. que nous avons quitté les Grands-Mulets.

Toute description du splendide panorama qui se déroule devant nous serait impossible. Aussi loin que se portent

les regards, la vue se perd dans une immensité sans bornes, et au premier moment comment s'y reconnaître dans cette chaîne ininterrompue de montagnes, depuis les Alpes-Maritimes jusqu'au Tyrol !

Il ne s'agit plus ici d'une vue de détails. Un massif, si grand soit-il, tient une faible place sur un horizon sans limites, et ne devient lui-même qu'un détail dans cet océan de cimes dessinant à grands traits l'orographie des Alpes.

A l'Est, tous les géants du Valais, le cédant de bien peu au sommet suprême ; plus au Nord, l'Oberland bernois dont les derniers sommets vont se perdant dans les plaines de la Suisse où miroitent les eaux bleues du Léman et du lac de Neuchâtel. Au delà, la chaîne entière du Jura, véritables collines figurant à s'y méprendre les cordons concentriques des dunes de l'Océan, représenté lui-même par la plaine indéfinie de la France qui se confond au loin avec la brume de l'horizon. Ce qui est vraiment grand et défie toute description, c'est au Sud du Mont-Blanc cet ensemble merveilleux de cimes du Piémont, de la Savoie, de l'Isère, des Hautes-Alpes jusqu'aux Alpes-Maritimes, luttant entre elles de noblesse, de beauté, et dont quelques-unes viennent réveiller en nous les doux souvenirs du passé.

Comme on l'a fait tant de fois déjà, on ne saurait mieux comparer ce chaos prodigieux de montagnes qu'à une immense mer démontée par la tempête, et dont les vagues écumantes seraient ces pics gigantesques couronnés de leurs neiges éternelles. Mais combien imparfaite est cette comparaison, tout aussi bien que les efforts du poète et du peintre seront toujours impuissants à reproduire la magnificence de cette sublime réalité.

Malgré cela, cette vue prodigieuse que présente le Mont-Blanc compte de par le monde des calomnieateurs assez nombreux. La plupart, il est vrai, n'ayant jamais quitté la plaine et jugeant par ouï-dire, il n'y a pas à parler d'eux. Les autres, plus ou moins favorisés par le ciel, racontent que

le point de vue est trop haut placé, que tout ce qui l'environne est beaucoup trop rabaissé et que les yeux ne perçoivent que faiblement les détails.

Cela est indiscutable, mais pourquoi toujours des comparaisons ? Il semblerait préférable d'admettre tous les genres de beauté, en laissant aux cimes moindres le mérite de cette intimité plus grande qui charme et fait aimer, de même qu'on ne saurait ôter au géant des Alpes celui de l'immensité qui écrase et fait rêver.

Malheureusement il n'est pas fréquent de jouir, sans aucune brume, de ce panorama sans rival, et mon guide avoue lui-même que c'est peut-être la dixième fois seulement qu'il obtient une réussite semblable sur les quarante-trois ascensions qu'il a déjà faites au Mont-Blanc !

Un étonnement toujours nouveau, c'est la fausse appréciation que nous avons des distances dans un milieu qui ne nous est pas habituel. Que cette appréciation soit faussée par la limpidité de l'air, par les proportions inaccoutumées de ces grandes sommités ou d'autres causes se joignant à celles-ci, toujours est-il que notre vue commet des erreurs incroyables que le calcul seul peut rectifier. On ne saurait citer de meilleur exemple que Chamonix vu du Mont-Blanc, ou mieux encore celui-ci vu de Chamonix. A simple vue, il semble douteux qu'on puisse évaluer à plus de 3 ou 4 kilom. la distance directe de l'un à l'autre, et sur ce point j'en appelle à tous ceux qui connaissent Chamonix.

Mais quelle n'est pas la surprise, quand le compas sur la carte indique déjà plus de 10 kilom. entre ces deux points ramenés sur un même plan horizontal ! Qu'on y ajoute à peu près un kilom. pour la trajectoire, cela fait 11 kilom. de distance réelle ! C'est à ne pas y croire.

Un spectacle aussi extraordinaire nous captiverait longtemps encore, si une bise des plus pénétrantes ne nous ramenait trop vite à une matérielle réalité. Malgré le

soleil, le thermomètre indique 3° au-dessous de zéro, et, au bout d'une demi-heure d'immobilité, le froid nous gagne insensiblement.

Après un dernier coup d'œil donné au Mont-Maudit dont les pentes fort peu engageantes diminuent considérablement nos regrets, nous quittons le sommet à 9 h. 15 min. sans apercevoir encore aucune des caravanes.

Ce n'est qu'au milieu de la dernière Bosse du Dromadaire que commence à apparaître cette longue file d'ascensionnistes dont quelques-uns nous témoignent de vive voix tout le plaisir qu'ils auraient d'en être aussi à la descente. MM. de Carnazet et de Vrégille, malgré l'heure tardive de leur départ, ont rejoint les premières caravanes. C'est donc avec une secrète jouissance que j'aurais pu répondre aux Allemands que nous croisons : « Haben Sie die Franzosen gesehen ? »

Mais des six caravanes il en manque une à l'appel ; c'est celle du père avec sa fille, que nous retrouvons plus tard à la base des Bosses.

Hélas ! la pauvre jeune fille nous fait pitié. Étendue sur le glacier et pâle comme une mourante, elle ne veut à aucun prix retourner en arrière, avant d'avoir touché le sommet du Mont-Blanc. Le père, visiblement partagé entre un désir aussi louable et la crainte de quelque événement douloureux, hésite et nous questionne longuement sur les dernières difficultés du trajet.

La tâche des guides ne dut pas être facile, mais tant de courage chez une jeune fille obtint sa digne récompense, car nous apprîmes le lendemain qu'ils avaient atteint le sommet à 12 h. 30 min. et qu'ils étaient rentrés à Chamoni à 9 h. 30 min. du soir !

Tout ce que je pus trouver de paroles encourageantes et pleines d'une véritable admiration, je les adressai à cette vaillante alpiniste ; puis quelques instants après nous reprenons près des rochers les sacs abandonnés le matin, sans

oublier ma protogine. Ce fardeau aussi lourd que précieux, je ne le confie à personne, car qu'importe à mes guides que ces vulgaires cailloux, comme ils les appellent, proviennent des Rochers du Dôme..... ils me les auraient semés en route!

Jusqu'au Grand-Plateau le névé est excellent, mais il s'amollit de plus en plus en approchant des Grands-Mulets, où nous sommes de retour à 11 h. 35 min. Un déjeuner copieux, sinon dans les prix doux, est tout à fait le bienvenu; puis repartant pleins d'entrain à 12 h. 45 min., nous entrons à 3 h. 25 min. à l'hôtel Couttet, où notre arrivée est signalée par les fastidieux mais traditionnels coups de canon.

Comme chaque ascension faite de Chamonix est enregistrée sous son numéro d'ordre, il est de mon devoir de vous dénoncer la nôtre comme étant la 772°. Ceci n'est guère intéressant, mais ce qui donne à cette ascension une valeur indiscutable, c'est qu'elle fut la 13° de l'année et accomplie un vendredi, tout cela sans le moindre malheur pour aucun de nous!

FERDINAND REYMOND,

Membre du Club Alpin Français
(Section de Lyon).

LE BEICHGRAT ET L'ALETSCHHORN

I

Je me trouvais dans l'Oberland au mois d'août 1881 avec mon frère et mon ami Charles Rivière. Notre désir était de ne pas quitter ce beau pays sans avoir gravi l'un de ses principaux pics. Longtemps nous avons donné la préférence à la Jungfrau, dont la réputation nous avait séduits. Ce choix n'était pas sans soulever quelques objections. L'ascension par la vallée de Lœtschen comporte un séjour de 36 h. environ dans les glaciers. De là la nécessité d'approvisionnements sérieux, de là un fort surcroît de bagage, circonstance que tous ceux qui voyagent sans guides ont appris à considérer. Enfin viendrions-nous à bout, par les méthodes ordinaires, des grandes crevasses qui précèdent le col du Roththal? Une ligne de Ball vint ébranler fortement ma confiance à ce sujet : En règle générale, dit-il, une échelle de 6 mètr. est indispensable. Je ne sais pourquoi, mais l'idée de traîner une pareille machine gênerait à mes yeux la plus belle ascension de l'univers. Et comment espérer une dérogation à la règle en notre faveur, après les chaleurs exceptionnelles du mois de juillet?

L'Aletschhorn, ce digne voisin de la Jungfrau, offrait sur elle plus d'un avantage : ascension faisable en un jour, avec un hôtel pour point de départ : route mal connue, peu décrite, laissant par conséquent une large part à l'ini-

tiative du grimpeur. Pour atteindre la base du pic, nous avons à franchir le Beichgrat, passage plus varié, plus attrayant à tous égards que la Lœtschenlücke. Et si tout cela ne suffisait pas à nous consoler, nous aurions du sommet la satisfaction de voir — ou de savoir — la Jungfrau elle-même sous nos pieds.

Notre première tentative pour passer le Beichgrat ne réussit pas. Le 24 août vers 6 h. du matin, nous avons quitté le village de Ried, où nous étions arrivés la veille par le Petersgrat. Le temps était sombre et indécis. Une marche de 1 h. 30 min. à travers des prés et des bois nous conduisit aux chalets de Gletscherstaffel. Ici commença l'ascension sérieuse. La route ordinaire se dirige d'abord vers le glacier de Lœtschen, franchit les torrents, les moraines en désordre qui le séparent du glacier de Distel, et remonte la rive orientale de ce dernier sur des rampes pierreuses ¹.

Le début surtout est peu engageant. On peut aussi franchir la Lonza et s'élever obliquement, sur les pâturages du Distelberg, vers le plateau moyen du glacier. Cette variante nous séduisit, et je persiste, après expérience, à la croire heureuse. Une heure d'ascension facile, par un chemin tracé, nous conduisit aux moraines. A peine étions-nous engagés sur la glace, tant soit peu raide et malaisée, qu'un épais nuage vint nous envelopper, avec accompagnement de pluie et de grêle. L'obscurité était si complète qu'il ne pouvait être question d'avancer. Nous attendîmes quelques minutes, blottis sous nos manteaux. La première accalmie fut employée à gagner l'autre rive, la partie du glacier qui nous restait à franchir étant plus aisément praticable que la première. 40 min. furent nécessaires pour aborder la moraine opposée. Un ruisseau discret coulait sous les pierres. Aurions-nous le temps de déjeuner, pour voir venir? Ce fut tout juste : la pluie nous

¹ Depuis longtemps déjà la réunion des deux glaciers ne se fait plus que sur la carte.

força de plier bagage en diligence, et nous reconduisit au Gletscherstaffel, à travers un horrible mélange d'eau, de boue, de cailloux roulants. A 2 h. nous nous retrouvions, mouillés et battus, au milieu des délices contestables de l'hôtel Nesthorn.

Le lendemain nous repartions à la même heure, mais cette fois par une matinée fraîche et sereine, qui nous annonçait le plus beau jour de la saison. Quelques nuages de bon augure erraient seulement au pied des vallées, et nous laissaient voir les pics déjà frappés du soleil. La vallée de Løtschen, que nous avions jugée un peu insipide la veille, conquit cette fois notre admiration sans réserve par la splendeur de ses perspectives alpestres. Le sentier se tenant toujours sur la rive droite, on voit peu de chose des glaciers d'Ausser-Thal et de Telli, traversés par nous l'avant-veille. A peine, au débouché des vallées qui servent à leur écoulement, aperçoit-on quelques dômes neigeux, étincelants de lumière sur une de leurs faces, et sur l'autre fondus par une transition presque insaisissable dans le bleu du ciel. Le spectacle est tout différent sur l'autre rive. Là se dresse, sur 12 kilomètres au moins de longueur, une palissade abrupte, vulnérable seulement sur deux ou trois points. Des glaciers très courts, épais et crevassés, s'abritent dans les gorges. Les parties supérieures des pics sont constituées par une protogine grise, en tout semblable par la couleur et le dessin à celle qui forme les aiguilles du Mont-Blanc. Plus bas règne sans partage un grès ferrugineux fortement teinté de rouge. Le contraste est curieux, de nature à frapper l'œil le moins attentif, et le mélange des deux matériaux donne un caractère tout spécial aux moraines de cette région.

Pour qui reste au fond de la vallée, le contraste des deux rives n'est pas moins visible. Les affluents du côté Sud sont capricieux et ravageurs. Chaque orage est pour eux une occasion de changer de route, et d'affouiller leur

berge de cailloux roulés. Les tributaires de la rive droite, au contraire, ont une allure pacifique, bien que bruyante. Ils roulent des eaux claires dans un lit de roche vive, bordé d'opulentes prairies. Aussi chemins, villages, habitants, tout se tient sur la rive Nord. A un quart d'heure de Ried, on trouve le hameau de Platten, signalé à distance par son clocher pointu. On passe devant les glaciers abrupts de Sandbach et de Lauin, on traverse un grand bassin de prairies, avant d'aborder une levée rocheuse, ancienne moraine du glacier de Lœtschen, que décore maintenant un bois de mélèzes. Puis vient une autre arène de gazons parcourue par le torrent limpide qui descend de la Wetterlücke. Nous laissons à droite, sans y pénétrer, le hameau du Gletscherstaffel, et, franchissant la Lonza, nous remontons en biais la rive opposée. Nous savions en effet par l'expérience de la veille qu'il est à la fois plus agréable et plus court de traverser le glacier de Distel que d'en contourner la base.

En montagne, les piétons sagaces peuvent bien ne pas manquer les sentiers; mais s'ils portent leur ambition un peu haut, ce sont les sentiers qui les abandonnent. Ainsi fait le nôtre, vers 8 h. 30 min., dans un étroit vallon qui court parallèlement au glacier. On fait halte ici pour reconnaître la direction. C'est d'ailleurs une obligation morale d'ouvrir son album en présence du trio formé par le Breithorn, le Grosshorn et le Mittaghorn. Il ne faut chercher dans ce groupe ni les pyramides aiguës de Zermatt, ni les clochetons de Chamonix. Ces masses montagneuses ne visent pas à la légèreté. Mais leur coupe est fière, leur dessin large, et une lumière splendide fait valoir leur opulente parure de glaciers.

Le versant gauche de la moraine est gazonné, bien assis, partant facile. La crête l'est un peu moins, l'autre versant ne l'est pas du tout. La pluie de l'avant-veille l'a laissé tout en désordre, et l'on ne doit y toucher les grosses

pierres qu'avec ménagement. Nous retrouvons sans peine les marches taillées la veille, à l'entrée du glacier; mais le sol est plus glissant cette fois, en raison du froid de la nuit, et quelques degrés supplémentaires ne sont pas de trop. Il faut encore 40 min. pour gagner, sur la moraine droite, notre salle à manger de la veille. Nous l'utilisons pour le même usage, car d'ici à longtemps il ne se trouvera plus d'eau sur notre route. Nous monterons maintenant sans désespérer. A la suite d'une arête de gazon très inclinée vient un escalier de schistes cristallins, partout facile à gravir. Nous côtoyons de fort près une branche du glacier de Distel qui nous offrirait aussi une route praticable, avantageuse peut-être à la descente.

Cinq petites fourmis nous suivent à distance. Ce sont trois guides et deux Anglais, nos commensaux d'hier soir à la table d'hôte de Ried. Partis un peu après nous, ils ont pris par la rive droite du glacier. L'intervalle qui nous sépare diminue visiblement, car nous sommes quelque peu chargés, et beaucoup de temps se passe à chercher des cristaux de roche. Dans toutes les cavités scintillent en effet d'alléchantes facettes, mais les échantillons bien formés sont rares, si rares que nous ne trouvons rien qui vaille la peine d'être mis en poche. Une heure se passe ainsi, sans autre diversion que la splendeur croissante de la vue. On ne se lasse pas d'admirer à droite la gigantesque paroi du Breithorn, taillée à pic sur près de 1,000 mètr. et polie par le travail incessant des avalanches qui se sont accumulées à sa base en talus épais. L'idée de voir de tels précipices sous nos pieds ne laisse pas que d'avoir son charme, et nous regrettons d'avoir quitté Ried trop tard pour escalader le Breithorn par l'autre versant. Mais peut-être est-il temps encore? Cette réflexion nous redonne des jambes. La pente de neige qui interrompt les rochers, et qui semble assez respectable à distance, est gravie en 5 min, sans tailler un pas. Au delà se représentent les

gneiss en feuillets, assez raides et encombrés de neige fraîche, qui nous amènent à 11 h. 50 min. au sommet de l'arête. Nous reconnaissons ici notre erreur. Il aurait fallu incliner à gauche, en haut de la pente de neige, pour atteindre la dépression du col, inférieur de 30 à 40 mètr. au point où nous sommes. La caravane anglaise ne s'y est pas trompée ; aussi, à peine installés sur notre belvédère, nous la voyons engagée sur l'autre versant.

Belvédère est bien le mot, car sous le soleil de midi resplendit un des plus beaux cirques de glace que l'on puisse admirer en Suisse. A gauche s'élève le Schienhorn, le Breithorn est à droite, le Gross-Nesthorn occupe le centre. De l'Aletschhorn, l'extrême pointe seule est visible par-dessus l'épaule du premier. Placé seulement au troisième rang par son altitude, le Nesthorn se montre d'ici avec tant d'avantage qu'il éclipse tous ses rivaux sans comparaison possible. Le bassin large et uni qui nous en sépare fait valoir à merveille ses proportions magistrales. Si les yeux sont pleinement satisfaits, les ambitions grimpeuses le sont moins. Pour aborder l'une ou l'autre de ces montagnes, il faudrait exécuter une descente préalable de 300 mètr., et s'attaquer ensuite à de longues pentes de neige, fort crevassées et déjà ramollies par la chaleur du jour. Ce serait lâcher la proie pour l'ombre, car, en descendant tout droit à la Bellalp, nous nous ménageons pour demain des chances de succès autrement sérieuses.

L'esprit tranquille de ce côté, nous goûtons à loisir la félicité du lézard qui se laisse chauffer au soleil sur un rocher plat. Il n'est pas inutile, pour bien l'apprécier, d'avoir passé 2 h. sur une pente exposée au Nord et tapissée de neige poudreuse. Après avoir payé un léger tribut aux beaux-arts, on s'occupe de dérouler la corde ; opération nécessaire, car le versant opposé du col porte un névé très épais, où plusieurs crevasses se révèlent aux yeux attentifs. Peu de minutes suffisent pour rejoindre, en

suivant l'arête, les traces des Anglais. Nous dévalons ensuite grand train, sur des pentes faciles, en ayant soin d'appuyer à gauche pour éviter des plages de glace dure, que l'on devine plus qu'on ne les voit. Parvenus à la base d'un pic rocheux, contrefort avancé du Schienhorn, nous trouvons un lit d'avalanche épais et rapide, théâtre tout indiqué pour une glissade.

Dirai-je que l'un de nous fait la culbute au plus beau moment, et, en travaillant à se remettre sur pied, enraie brusquement la descente? Mon devoir d'historien m'y oblige. Mais les Anglais ne nous ont pas vus : l'honneur est donc sauf. Ils sont assis un peu plus bas, absorbés dans les graves préoccupations du déjeuner. Cette circonstance nous permet de prendre encore une fois les devants. Quelques semaines plus tôt une seule glissade aurait pu nous conduire au bas de la pente. Actuellement les neiges sont fondues et leur place est occupée par des pierrailles mal assises, des roches moutonnées, des boues glaciaires ravinées par les eaux, tous genres de terrains désagréables au premier chef. L'épreuve est courte, heureusement, et en 30 min. du col nous arrivons sur le grand plateau, absolument uni, que la carte fédérale appelle le Beichfirn. Les crevasses y sont rares, et, dans tous les cas, faciles à passer. Les eaux qui circulent à la surface, et ne trouvent qu'avec peine un écoulement, gênent davantage notre marche. Pendant 15 min. nos progrès sont comme insensibles dans l'énormité de cette plaine de glace. Mais à la fin la pente se prononce, les ruisseaux prennent leur course vers la vallée, avec cette voix harmonieuse et vibrante qui résonne toujours si bien à l'oreille du montagnard.

Encore 30 min. de marche facile, et nous arrivons au confluent du Beichfirn avec le glacier d'Ober-Aletsch. Celui-ci forme à notre gauche une large et imposante avenue, au fond de laquelle se dresse l'Aletschhorn. Nul

besoin de recourir à la carte pour reconnaître en lui le souverain de la contrée. Du plateau supérieur les roches abruptes, les glaces entassées montent d'un seul jet à 1,500 mètr., c'est-à-dire plus haut que le Cervin au-dessus du glacier de Saint-Théodule. Un contrefort granitique, inabordable en apparence, descend du sommet. A droite et à gauche se déversent deux grands glaciers criblés de crevasses. M. Moore a gravi celui de droite pour achever l'ascension par l'arête Sud-Est. Un court examen nous permet de retrouver la route qu'il a dû suivre. Mais que les temps sont changés! Là où l'infatigable membre de l'Alpine Club avait trouvé de beaux tapis de névé si lestement gravis, nous voyons miroiter la glace bleue dans un état affligeant de dislocation. Ce n'est qu'au prix d'un labeur acharné, de détours savants, que l'on peut espérer d'en avoir raison. Ce premier étage gravi, l'accès de l'arête est encore défendu par la plus respectable des bergschrunds, courant en demi-cercle à la base du pic. En vain je l'explore avec ma lunette pour y découvrir un pont de neige un peu rassurant; force nous est de renvoyer au lendemain la solution définitive du problème.

Tout nous faisait donc prévoir une rude journée. Nous aurions pu l'abrégé de 3 h. en allant bivouaquer à la base du pic, au lieu de chercher asile à la Bellalp. Dès la veille j'avais mis en avant cette idée, mais l'incertitude du temps l'avait fait écarter, et nous n'étions pas approvisionnés pour deux jours. Un goûter solide, exécuté sur la moraine, va même réduire notre stock à fort peu de chose. Un soleil splendide éclaire le paysage et nous promet encore de longues heures de jour. Aussi s'accorde-t-on un repos prolongé, qui donne aux Anglais, pour la seconde fois, l'occasion de nous dépasser.

Qu'importe, après tout? Ce n'est pas une course au clocher que nous avons voulu faire. Et puis les glaciers ne rentrent-ils pas dans la définition que Pascal a si judicieu-

sement donnée des rivières : un chemin qui marche ? Il est vrai que celui-là marche à raison de 3 lieues par siècle. Rappelés au sentiment de nos devoirs, nous suivons à loisir cette longue route à peine inclinée, mais de plus en plus encombrée par les moraines. On doit, à 1 h. au-dessous du confluent, échanger la glace contre un talus pierreux qui s'élève à droite. Un vague sentier s'y dessine, mais il faut être prévenu pour l'apercevoir. Nous le manquons avec ensemble, ce qui nous vaut 10 min. de marche pénible sur une glace inégale, criblée de cailloux. A la fin les crevasses qui se multiplient nous décident à passer la moraine. De l'autre côté se trouve un gazon fort engageant ; mieux encore, un large chemin, dont nous aurions dû profiter plus tôt.

Cette voie quasi-carrossable a sa raison d'être. Vu la proximité d'un grand hôtel, il est peu de régions des Hautes Alpes qui soient plus fréquentées des promeneurs. Nous en avons rencontré plusieurs, même des dames, sur le glacier d'Ober-Aletsch, et nous voyons encore deux ou trois caravanes jalonner de points noirs les flancs escarpés du Sparrenhorn. Notre ingratitude envers l'hôtelier de la Bellalp va jusqu'à lui reprocher de n'avoir pas mieux fait les choses. Il eût été possible, en dépensant un peu de poudre, de traverser à niveau la face rocheuse de la montagne. Au lieu de cela l'infortuné piéton doit exécuter une forte descente, qui par la suite se rachète avec usure. Le chemin aboutit en fin de compte à une sorte de cheminée, où ses replis se serrent et se superposent comme ceux d'un serpent. Des deux côtés s'avancent en surplomb des pans de rochers énormes. Au sortir de cet antre, on découvre soudain les pâturages unis et ensoleillés de la Bellalp.

C'est comme un coup de théâtre. Rien, dans les vallées étroites de Lauterbrunnen et de Lœtschen, ne prépare à cette perspective large et souriante. Derrière nous remonte à perte de vue le grand glacier d'Aletsch, avec ses cordons

de moraines, qui dessinent si bien les inflexions du courant. En face la vallée du Rhône, tapissée de bois et de prairies, semée de villages et de chalets. Par-delà tout un encadrement de hautes cimes : le Monte-Leone, le Fletschhorn, les Mischabel, rivalisent d'effet. Leurs teintes chaudes, le léger voile de pourpre dont les revêt le soleil couchant, annoncent déjà le voisinage et le climat d'Italie. La cloche du dîner, qui nous enlève à ce spectacle, semble inopportune et mal avisée. A table, ceux que leur bonne étoile a placés près d'une fenêtre n'ont jamais qu'un œil fixé sur leur assiette. Et nous verrons, chose à peine croyable, plus d'un gentleman laisser refroidir son potage pour aller se mettre en observation. Comment l'aubergiste ne fait-il pas en sorte d'éviter une concurrence aussi désastreuse ? Il n'aurait qu'à régler l'heure de son dîner sur le coucher du soleil.

L'hôtel est un grand caravansérail, encore trop petit, paraît-il, car tout à côté se construit une deuxième bâtisse encore plus vaste. La position est unique, et l'on ne peut qu'approuver M. Tyndall, qui a choisi tout auprès l'emplacement de sa résidence d'été. Les hôtes sont nombreux, tous Anglais, à ce qu'il semble, et il faut nous contenter d'une chambre sous les toits. Mais qui veut monter à l'Aletschhorn ne regarde pas à quatre étages. Nous réglons que l'on nous éveillera pour 2 h. 30 min. On jette un dernier coup d'œil à la corde, aux piolets, à la lanterne ; après quoi l'on se met au lit, dans cet état de surexcitation légère que les plus flegmatiques apprennent à connaître, dit-on, la veille d'une bataille.

II

Le 26 août, à l'heure dite, de légers coups frappés à notre porte dissipent toute velléité de sommeil. C'est le portier de l'hôtel qui tient sa parole. On descend à pas de loup,

ainsi que le recommande une affiche placée dans l'escalier. Le déjeuner vient à point, les provisions nous attendent, mais comme il est écrit qu'un départ matinal ne s'effectue jamais sans encombre, mon frère ne tarde pas à s'apercevoir qu'il a oublié ses lunettes. Il rebrousse avec la lanterne. Rivière et moi restons à l'attendre, un peu grelottants, consolés toutefois par l'idée que le vent frais qui nous caresse est le gage certain d'un beau jour.

D'après M. Leslie Stephen, les amateurs les plus décidés d'excursions alpestres seraient fatalement victimes, vers 3 h. du matin, d'un violent accès de mauvaise humeur. Je proteste, pour ma part, contre une semblable théorie. Que le chemin soit seulement passable et laisse au marcheur une liberté d'esprit suffisante, il se sentira bientôt bercé par une molle rêverie. Les distances s'effaceront comme par enchantement. L'imagination, fraîche encore du réveil, saisira mille détails charmants que le plein soleil dissimule et que la nuit fait valoir : le gémissement du vent sur les crêtes, le discret murmure des sources, le reflet de la glace sous les doux rayons des étoiles. Si l'on se rappelle avec plaisir tous les instants d'une pareille journée, il n'est que juste de placer en première ligne cette heure de marche nocturne au flanc du Sparrenhorn, pendant que brillait sur nos têtes l'armée silencieuse des constellations.

Les premières lueurs paraissent bientôt à l'Orient. Le jour est levé quand nous abordons les masses de débris transportées jadis par l'infatigable échine du glacier. Mieux instruits que la veille, nous suivons le sentier quelconque qui se tient sur la rive Sud. Il s'arrête en présence d'un talus de neige durcie, débris des avalanches du printemps. Nous choisissons un bloc de rochers bien apparent pour abriter la lanterne, qui pourra nous être utile au retour, car la nuit tombe vite à la fin d'août. On doit ensuite couper à angle droit une série de moraines pour atteindre le courant de glace qui vient directement du Beichgrat, et qui

nous promet une route plus unie. Les glaciers, en effet, se souviennent longtemps de leur origine, et, jusque dans les vallées en pente douce, on les voit accuser, par des dislocations sans motif, une naissance orageuse et tourmentée.

Il est surprenant à quel point une même route peut offrir des aspects variés suivant le sens où on la parcourt, et les jeux de lumière qui la font valoir. Des deux côtés, les murs granitiques se dressent avec une âpreté sauvage, colorés à leur sommet des premiers feux du jour. Le Gross-Nesthorn emprunte une beauté nouvelle à cette soudaine illumination. A peine peut-on se persuader que c'est la même montagne que l'on a vue du Beichgrat. Il s'offre d'ici comme un pic rocheux très aigu, aux flancs perpendiculaires. Une dentelle de séracs, portée sur son arête Nord, est le seul indice du magnifique manteau de glace qui recouvre la pente opposée. Mais il n'absorbe pas longtemps notre attention. Le glacier s'élargit et se divise ; une perspective plus étendue s'ouvre sur la droite ; l'Aletschhorn est devant nos yeux.

Nous l'examinons avec un intérêt qui va croissant, à mesure que la nécessité d'une prompte décision s'impose davantage. Pour suivre les traces de M. Moore, il nous faudrait escalader un glacier latéral qui descend de l'arête Sud-Est. Dans toute la partie inférieure, la glace est à nu, criblée de fissures. On arriverait ainsi sur une bande de névés unis qui court en demi-cercle à la base du Rothhorn. La muraille, absolument verticale au début, devient plus attaquable à mesure que l'on avance vers le Nord. Il est vrai que de toute façon il faut franchir une bergschrund d'apparence répulsive, et qui ne gagne pas à être vue de plus près. La même objection ne se présente pas pour atteindre l'arête du Nord-Ouest, mais de ce côté le glacier est plus crevassé encore, s'il est possible. Sortir de ce labyrinthe ne serait peut-être qu'une question de temps, mais notre temps est limité, et une escalade de rochers,

pour peu qu'elle soit praticable, ferait bien mieux notre affaire.

La question ainsi posée n'admettait pas deux réponses. De l'extrême sommet de l'Aletschhorn descend vers le Sud une arête de rochers, en pente raide, mais régulière, jusque dans sa partie moyenne où elle plonge brusquement sous les névés. Elle émerge de nouveau à 200 mètr. plus bas, sous la forme d'un éperon granitique, aux flancs verticaux, qui sépare les deux glaciers. C'est sur ce contre-fort qu'il s'agissait de nous élever. Nous ne pouvions désirer une route plus directe. Que l'on partage en deux moitiés, par une ligne verticale, le dessin qui accompagne cet article, et l'on aura le tracé presque exact de la direction que nous voulions suivre. Un seul point restait obscur : viendrions-nous à bout de la première paroi de rochers ? Désireux d'être fixés sans retard, nous remontons à grands pas le glacier d'Ober-Aletsch, plat comme un billard, pour emprunter la comparaison de M. Moore. Cette plaine se termine brusquement aux pentes escarpées qui forment la base du pic. Le site est magnifique, comparable à ceux de l'Abschwung et du Tacul, et, pendant une halte d'une demi-heure, nous verrons plusieurs avalanches tracer leur sillon d'argent sur les parois du Schienhorn.

Nous sommes de nouveau sur pied avant 7 h. Les instants sont précieux : il nous a fallu trois heures de marche pour arriver ici depuis la Bellalp, et la partie sérieuse de l'ascension n'est pas entamée. Une moraine pénible donne accès sur une terrasse de gazon ; un filet d'eau claire y gazouille en dépit de l'heure matinale. L'endroit serait des mieux appropriés pour un bivouac ou pour la construction d'un refuge. Encore une courte montée et nous voici au pied de la muraille, toujours massive et inabordable. D'instinct nous allons chercher sur la droite le défaut de la cuirasse. En effet une coupure se laisse deviner dans les rochers. Presque invisible au début, elle nous révèle par degrés un



L'Aletschhorn (dessin de F. Schrader, d'après M. P. Puiseux).

joli petit couloir, encaissé entre des parois à pic et tapissé, malgré son extrême inclinaison, de terre végétale. C'était plus que nous n'avions espéré. On eût dit que quelque géant avait sabré le rocher tout exprès pour nous ouvrir cet unique passage. Nous montâmes rapidement, en nous aidant de nos piolets, plantés à chaque pas dans le gazon.

Au-dessus du couloir vient un entassement de blocs granitiques, fort semblable à celui qui se rencontre dans l'ascension du Grand-Paradis. Trop souvent ces blocs ont négligé de mettre leurs dimensions en harmonie avec la longueur de nos jambes. De là la nécessité de circuits nombreux et un déploiement inusité de gymnastique. Nous n'en arrivons pas moins vers 8 h. sur l'arête du contrefort, à cheval, pour ainsi dire, entre deux glaciers. Celui de droite s'étale au bas d'une paroi verticale de 80 mèt., et nos regards plongent directement dans ses gouffres bleus. On se donne le plaisir enfantin d'y précipiter des quartiers de roc. Que celui qui, en pareil cas, n'a jamais fait rouler de pierres, nous jette la première ! Notre route est bien visible pour une heure encore, et nous arriverons à 3,400 mèt. sans qu'il soit nécessaire de toucher la neige. Pour qui a la tête et le pied parfaitement sûrs, la ligne de falte est un chemin naturel. Les montagnards moins exercés trouveront avantage à circuler sur le versant gauche, au milieu des blocs en désordre et des roches bombées. De toute façon, l'on chercherait en vain une plus belle et plus facile escalade. Non seulement l'entourage immédiat est magnifique, mais les grands pics des Alpes Pennines surgissent l'un après l'autre au fond du tableau, et l'on s'arrête souvent, trop souvent même, à contempler les splendeurs rivales des Mischabel, du Weisshorn et du Mont-Rose.

A 9 h. la terre ferme manque sous nos pas. Nous sommes en présence d'un épais massif de glace, qui va se déversant à droite comme à gauche en séracs énormes. Notre arête de rochers nous a conduits, fort heureusement, au point le

plus accessible de la muraille. La neige et les débris accumulés à sa base épargnent un travail notable à nos piolets. Nous continuons à nous élever, pratiquant au flanc des séracs les larges entailles nécessaires à notre équilibre. Un moment il faut nous engager dans l'interstice de deux blocs, les coudes appuyés contre leurs parois. Sortis de là, nous devons faire brèche à travers une lame de glace trop mince pour nous supporter. Mais tout cela n'est qu'un jeu, et en peu de minutes nous prenons pied sur la surface unie des névés. Leur consistance est favorable, sauf dans quelques bas-fonds où s'est accumulée la neige fraîche. Bien que l'inclinaison générale soit modérée, nous avons affaire à toute une série de larges crevasses, disposées sur le même plan qu'à la côte des Grands-Mulets. C'est là qu'il faut prévoir de loin, user de longs détours, sonder les ponts de neige, se livrer enfin à une stratégie variée, dont ceux-là seuls connaissent bien l'attrait qui se sont attaqués sans guide aux grands pics des Alpes.

Notre objectif est de rejoindre l'arête Sud, là où elle émerge pour la seconde fois du milieu des glaces. Une bergschrund des mieux caractérisées cerne les rochers à leur base. Nous avons bientôt fait d'y trouver un pont et d'ouvrir un escalier dans la pente qui la surmonte. Les rochers se retrouvent ensuite, aussi faciles que la première fois. La longue escalade que nous venons d'accomplir semble autoriser une nouvelle visite à nos provisions. La place est d'ailleurs tout indiquée pour une halte. Nous sommes à 3,700 mèt. : l'horizon s'est singulièrement agrandi, et comprend maintenant la chaîne du Mont-Blanc, dorée par une brume légère. Nous voyons aussi dans ses moindres détails le glacier qu'a dû remonter M. Moore, et nous nous félicitons de plus en plus de n'avoir rien à démêler avec ce fouillis de crevasses. Il est près de 11 h. quand nous repartons, débarrassés de tout bagage, à l'exception de la corde, qui d'ailleurs ne trou-

vera plus son emploi. Un court plateau de glace interrompt là ligne de faite. Au delà la pente se redresse beaucoup, et notre tâche change encore une fois de nature.

Il y aurait un livre à faire sous ce titre : « Application de la géologie à l'art de grimper. » Il ne sera jamais écrit, j'en ai peur. Les alpinistes le trouveraient trop lourd, les géologues trop léger. Cette remarque nous est suggérée par la transition subite du granite au micaschiste. Faut-il nous féliciter du changement ? J'hésite encore à répondre. Sans doute il est rare de trouver une arête se maintenant sur 400 mètr. de hauteur à 40° d'inclinaison, et cela sans offrir un seul mauvais pas, un seul ressaut tant soit peu marqué. On pourrait la gravir en entier sans faire usage des mains. Par contre, ces rochers sont dans un état lamentable de décomposition et de ruine. C'est par centaines de kilogrammes que les pierres roulantes s'ébranlent sous nos pas, et il se dépense de la sorte une quantité de force vive hors de toute proportion avec le terrain gagné. Je ne puis dire que j'aie fait dans cette circonstance une brillante figure. J'avais quitté Paris depuis peu de jours avec mon ami Rivière. Seul, mon frère, ayant pris part aux fêtes de Pralognan, se trouvait au degré d'entraînement désirable pour mener à bien une grande ascension. Il me souvient de m'être assis tristement sur un rocher un peu moins branlant que les autres, cherchant à calculer combien durerait encore cet étrange passe-temps. Sans nul doute le Gross-Nesthorn (3,820 mètr.) était sous nos pieds, mais son orgueilleux voisin, le Bietschhorn (3,953 mètr.), ne voulait pas descendre à notre niveau. Cette circonstance provoqua chez moi des réflexions qui n'allaient à rien moins qu'à l'abandon de notre entreprise. Rivière n'eût pas fait d'objection, mais mon frère accueillit cette ouverture avec une indignation bien sentie. Il est donc juste de lui rapporter l'honneur, si honneur il y a, de la réussite. Sa voix fut écoutée. Le premier tournant des rochers nous montra,

visiblement en notre pouvoir, l'étroit diadème de glace qui brille au front de l'Aletschhorn. Nos conjectures les plus optimistes ne l'avaient pas placé si près. Comme pour nous laisser sur une meilleure impression, le terrain se fait plus ferme, la pente moins rapide. A 12 h. 45 min., exténués, mais triomphants, nous joignons notre carte à celle des touristes d'outre-Manche qui sont venus avant nous. Il y avait donc près de dix heures que nous avions quitté la Bellalp ; mais je crois que mieux préparés, nous aurions pu faire une forte économie de temps et de peine.

Une brusque rafale salue notre arrivée sur la cime (4,198 mètr.). Ce vent nous rafraîchit, fait évanouir la fatigue, mais il arrache à la face Nord du pic des tourbillons de neige poudreuse, dressés devant nous comme un mur. Plus d'une moitié de l'horizon nous est ainsi dérobée. Nous parcourons l'arête de neige en tous sens, interrogeant des yeux le brouillard. A peine entrevoyons-nous un moment deux formes blanches, où il nous plaît de reconnaître le Mönch et la Jungfrau. La patience nous fait défaut, non moins que le calorique, pour attendre une éclaircie plus sérieuse. Nous redescendons un peu sur la face Sud, où nous restons dix minutes au bon soleil, en face du rideau splendide des Alpes Pennines. Le panorama de l'Aletschhorn est, au dire des juges compétents, le plus beau de la chaîne des Alpes. Nous avons donc perdu beaucoup à ne l'admirer qu'en partie, mais le lecteur n'y perdra sûrement rien, rien que la constatation obligée de mon impuissance à le décrire.

S'il nous avait pris fantaisie de descendre par une autre voie, j'aurais probablement à raconter une série d'incidents variés, s'étendant sur vingt-quatre heures ou davantage. Notre ambition ne va pas si loin, et les vivres laissés à mi-côte constituent en faveur de la route suivie le matin le plus irrésistible des arguments. Non pas qu'elle soit, à proprement parler, jonchée de roses. L'arête d'éboulis, qui nous a

donné tant de peine à gravir, doit être descendue avec ménagement. Les chutes n'y sont pas à craindre, mais, à marcher sans ordre, nous nous ferions rouler des quartiers de roc les uns sur les autres. Il est tel passage où chacun doit s'engager à tour de rôle et se blottir ensuite sous un abri sûr, pendant qu'à ses oreilles mugit le torrent des pierres roulantes, qui va s'engouffrer dans les couloirs. La manœuvre est fastidieuse et le serait davantage si nous voulions rester attachés. On réserve donc la corde pour la traversée du névé, tout autrement délicate et compliquée qu'elle ne l'a été le matin. Nous usons de précautions minutieuses, justifiées du reste, et je ne saurais trop recommander la circonspection aux touristes qui suivraient nos traces. Ils pourront, il est vrai, dans une saison plus favorable, trouver les crevasses moins ouvertes. Il faut les avoir vus, ces gouffres béants; il faut avoir rampé sur les arceaux fragiles qui les dominent, exploré du regard leurs insondables cavernes, pour concevoir une idée vraie de la redoutable majesté des Alpes. Comme début, nous devons franchir d'un saut la bergschrund, le pont de neige utilisé à la montée ayant trahi notre confiance. Ainsi font, du reste, la plupart de ses congénères; mais au prix de nouveaux circuits, on met toujours la main sur un bon passage. Nous tombons avec une précision parfaite sur le point où nous avons franchi les séracs. Nulle hésitation non plus pour descendre l'escalier des blocs de granit et retrouver l'étroit couloir qui doit nous conduire au glacier.

Non pas toutefois sans un intermède. On fait halte aux derniers gazons. La descente des rochers, facile mais un peu raide, ne nous avait guère laissé de loisir pour regarder ailleurs qu'à nos pieds. Profitons d'un moment de trêve pour fixer dans notre souvenir l'hémicycle imposant qui nous entoure. C'est bien à cette heure qu'il faut le voir, quand une pénombre violette emplit les vallées, quand un soleil oblique fait ressortir les crêtes et fuir les plateaux

neigeux. Un spectacle ~~non moins séduisant nous fait~~ prendre en patience le glacier d'Ober-Aletsch et ses interminables cordons de moraines. D'épais nuages, mêlés de rayons furtifs, s'étaient accumulés sur les montagnes du Binnenthal, et au sommet du Monte-Leone s'évasait un chapiteau colossal, teinté à sa base d'une sombre rougeur, qui faisait penser aux volcans des Andes.

Nous n'avons plus qu'à suivre, rapidement et sans arrêts, le chemin déjà deux fois parcouru de la Bellalp. Un peu avant 8 h., l'hôtel nous rouvrit sa porte, il était nuit close. Après le thé nous sortîmes un instant pour prendre le frais, sous un beau ciel étoilé. Rivière, possédé d'un zèle scientifique que j'admire, hélas ! plus que je ne le partage, proposa une expérience sur le rayonnement nocturne. Je lui souhaitai le bonsoir et j'allai dormir. J'en demande pardon au lecteur, qui attendait peut-être un dénouement plus héroïque.

Un mot pour finir : j'avais espéré offrir au Club Alpin le récit d'une course nouvelle. La route choisie par nous n'était signalée dans aucune des publications que j'avais pu consulter. M. Coolidge, dont l'obligeance et l'érudition sont inépuisables, a bien voulu nous apprendre que nous avions été précédés en 1874 par M. Middlemore. Cela étant, j'aurais peut-être dû garder le silence. Je ne l'ai pas fait, dans l'espoir de jeter quelque lumière sur une question bien controversée, celle des courses sans guides. Vers l'époque de la fondation des Clubs Alpins, de graves censeurs proscrivaient sans réserve l'exploration des glaciers, comme un amusement futile et dangereux. Qu'ont fait les clubistes ? Ils ont grimpé de plus belle, ils ont raconté leurs courses. Par leur exemple et leurs écrits, ils ont converti quelques opposants, réduit les autres au silence ou à l'isolement. Si je ne me trompe, une évolution semblable est bien près de s'accomplir en ce qui concerne les courses sans guides.

J'insiste sur ce point, parce que je le crois essentiel à l'avenir des sociétés alpines. Il faut qu'elles proposent un objet nouveau à l'activité de leurs membres, si elles ne veulent pas voir s'éteindre le zèle qui a présidé à leur fondation. La cartographie, les explorations scientifiques, sont à la portée d'un trop petit nombre. Le champ des courses nouvelles se restreint chaque année; celles qui restent n'ont plus qu'un intérêt secondaire; c'est même à leur insignifiance relative qu'elles doivent d'être encore nouvelles. Faut-il pour cela délaisser la région classique des Alpes Centrales, toujours si belles, bien que cent fois décrites? Nul ne le pensera. On en viendrait là cependant, si l'on voulait interdire aux jeunes alpinistes, venus sur le théâtre où se sont illustrés leurs devanciers, l'ambition de faire autrement et mieux. La cause est bien près d'être gagnée de l'autre côté du détroit, grâce aux efforts de vaillants athlètes. Des touristes réduits à leurs propres forces peuvent mener à bien les entreprises les plus difficiles : MM. Gardiner et Pilkington l'ont assez montré. Mais qui veut trop prouver ne prouve rien; tout le monde ne peut pas monter à la Meije, et il serait fâcheux que tout le monde voulût y monter. Ma thèse est plus modeste : les plus belles routes des Alpes, la plupart de leurs grandes cimes, ne sont pas interdites aux montagnards jaloux de leur indépendance. Voilà la vérité dont je me suis efforcé de donner une démonstration pratique. Beaucoup de nos collègues auraient pu la faire plus décisive. Leur silence est mon excuse pour avoir rempli ces pages.

PIERRE PUISEUX,

Membre du Club Alpin Français
(Section de Paris).

COURSES DANS L'OISANS

FAITES PAR

LA QUATRIÈME CARAVANE SCOLAIRE D'ARCUEIL

AU MOIS D'AOUT 1881

La quatrième caravane scolaire d'Arcueil, composée de quatre maitres et de vingt élèves, était partie de Paris le 4 août 1881 et avait dérouillé ses jambes dans les environs de la Grande-Chartreuse. Elle arriva bien préparée et bien entraînée le 8, à Grenoble, où elle fut reçue par M. Félix Perrin avec l'amabilité que tout le monde connaît à cet excellent collègue. Non content d'avoir préparé lui-même notre expédition, il voulut nous donner un avant-goût des merveilles qui nous attendaient, par une série de projections photographiques qui donnèrent de l'ardeur aux plus paresseux. Sur son conseil, la caravane fut divisée en deux sections. La première, composée de deux maitres et des dix plus jeunes touristes, devait, pour cette année, se contenter de courses intéressantes, mais relativement faciles, dans les massifs d'Allevard et du Bourg-d'Oisans. La seconde, qui comptait dix élèves et deux maitres, tous vétérans des caravanes scolaires, devait aborder les grandes courses et les belles ascensions. M. Perrin et les Gaspard, qui avaient vu nos vétérans à l'œuvre les années précédentes, répondaient du succès de l'entreprise.

C'est le voyage des vétérans que nous allons raconter.

DE GRENOBLE A SAINT-CHRISTOPHE-EN-OISANS

Composition de la caravane. — En route. — Le Père Boissac.
Arrivée à Saint-Christophe.

« Qui a bu boira, » dit un proverbe. Est-il de Salomon ? je l'ignore. Je crois, du moins, que l'auteur, s'il avait connu le jarret des alpinistes aussi à fond que le gosier des ivrognes, aurait certainement ajouté : « qui a monté, montera. » Comme preuve à l'appui je présente la quatrième caravane : sur vingt-quatre soldats, douze vétérans des premières expéditions. Ils avaient grimpé, ils grimperont encore ! c'est la loi. Nous allons partir, il est raisonnable de faire connaissance avec le bataillon sacré.

D'abord deux futurs ingénieurs. L'un, André Le Clere, ancien Major de l'École Polytechnique, est sérieux comme une équation et fumeur comme un Turc. C'est l'homme de bon conseil, et il est toujours écouté, sauf quand il engage ses camarades à collectionner des pierres, car lui, il en ramasse partout et en remplit son sac ; nous l'appelons : le Major. L'autre, Georges Ebel, vient de sortir avec le n° 2 de l'École Centrale : ses qualités psychologiques et physiques peuvent s'exprimer par cette formule synthétique : piocheur, marcheur, fumeur ; on l'appelle familièrement : le Père la Pipe. Vient ensuite, par le bénéfice de l'âge, Étienne Mallet, aspirant au notariat ; il a une taille microscopique, mais cela ne l'empêche pas d'être un grand chasseur devant le Seigneur. Il a beaucoup voyagé, beaucoup vu et beaucoup retenu ; il raconte avec beaucoup d'esprit et avec tant de bonne foi ses extraordinaires aventures, qu'on serait tenté de le croire, mais de méchantes langues disent, tout bas, qu'il a quelque peu habité le pays des Gascons. Eugène Besnard a vu le jour en Normandie ; il est grand comme un carabinier, fort comme un Turc, barbu comme un sapeur, mais doux comme un mouton.

Son appétit est légendaire; il déjeune solidement, dîne bien et soupe mieux encore. Son jeune frère Paul ne brûle pas ce que son aîné adore, au contraire, mais ses talents ne s'arrêtent pas là. Premier prix de gymnastique, de natation, de course, etc., etc., il soutient vaillamment sa réputation, marche quand on est assis, galope quand on trotte : aussi, à l'unanimité, lui a-t-on décerné le surnom de Petit Chamois : celui de Grand Chamois est réservé à son frère.

Ollivier Emmanuel est Provençal; prompt comme la poudre, il a un cœur d'or, des jarrets d'acier et des épaules capables de porter la moitié des sacs de la caravane, qualité précieuse que sauront bien apprécier les conscrits de la troupe. Devisme André est lui aussi très fort en gymnastique. Il a une sorte de culte pour les Pyrénées, mais son jugement est droit, et depuis qu'il a vu le Dauphiné, il est disposé à rendre à César ce qui est à César et aux Alpes ce qui est aux Alpes. Le Normand Henri Blaque est l'esprit de contradiction incarné. Il discute par tous les temps, avec tout le monde et sur toutes choses; président de l'Athénée littéraire de l'école, il soutient avec conviction la noble cause des belles-lettres et des beaux-arts. Georges Le Roy est le frère Placide de la première caravane; il a grandi depuis, et maintenant une moustache blonde ombrage ses lèvres, mais il est resté complaisant et aimable entre tous. Il a l'honneur d'être le porte-drapeau de l'école, son rôle est tout trouvé : il est nommé, par acclamation, porte-drapeau de la caravane. Eugène Ebel a été, en 1878, l'historiographe de notre premier voyage. On le prie d'être l'historiographe du quatrième, mais comme il est entré récemment dans la carrière où poussent le quinquina et la rhubarbe, et que ladite carrière est située aux antipodes du pays qu'habitent les Muses, il a bien rarement l'occasion de sacrifier à ces séduisantes déesses; aussi fait-il appel, pour ces pages, à toute l'indulgence de ses lecteurs.

MM. les abbés Barral et Guyot sont les deux directeurs de la caravane. Le premier a rang et nom de Capitaine. Le second a rang de lieutenant ; lui-même s'est intitulé le Pasteur, nom sous lequel il est connu et vénéré de ses fidèles brebis ; mais il ne se contente pas de ce titre : il remplit réellement des fonctions plus importantes et plus pratiques ; possédant le don des langues, il est chargé d'interpréter les discours et d'additionner les notes des hôteliers d'Italie et d'Allemagne ; doué par Dame Nature d'une voix retentissante, il est nommé premier ténor pour les fréquents concerts que la caravane compte bien se donner à elle-même.

Maintenant que nous nous sommes fait connaître, nous pouvons nous mettre en route. Ce ne fut point sans une certaine satisfaction et un peu de fierté que le mardi 9 août, à 3 h. du matin, les vétérans montèrent dans la voiture qui devait les conduire sur le théâtre de leurs exploits. Ils étaient choisis pour faire de grandes choses, et ils comptaient se comporter bravement. On partit donc joyeux de Grenoble et on se dirigea vers Saint-Christophe, petit village des Hautes-Alpes, désigné pour être le quartier général de l'expédition. La route promettait d'être longue, mais des collégiens en vacances ont plus d'un tour dans leur sac, et on peut se fier à eux pour tromper les ennuis de 7 heures de diligence. Vizille et son château, Séchilienne et l'hôtel du Petit-Versailles, la vallée de la Romanche, Bourg-d'Oisans, Venosc, le Clapier, le Plan du Lac, voilà autant de vieilles connaissances qu'on salue en passant sans s'y attarder. Cela n'empêche pas de dire bonjour au vieux Père Boissac, l'hôtelier du Petit-Versailles. Peut-on vraiment passer à Séchilienne sans rendre visite au Père Boissac ? Imaginez-vous, cher lecteur, que chez cet excellent homme on mange et on boit, et que l'on n'a pas de note à payer. Témoin la troisième caravane d'Arcueil. Elle avait entendu dire, à Grenoble, sur le désintéressement

de ce brave homme des choses tellement extraordinaires, qu'elle voulut les vérifier. Elle lui rendit visite, but son vin, mangea son beurre et son fromage, mais ne put décider le vieil obstiné à accepter le moindre argent. Nous devons dire, pour être de fidèles historiens, que le Père Boissac est le seul Dauphinois de son espèce; cela n'en est que plus méritoire pour lui. A Bourg-d'Oisans, un festin nous attendait à l'hôtel de Milan; nous sortîmes de table pleins d'estime pour le talent culinaire du Père Martin et de respect pour les excellentes truites du lac Loritel.

Enfin, vers les quatre heures, nous sommes installés dans l'excellente auberge de Madame veuve Turc, à Saint-Christophe (1,470 mètr.), où nous retrouvons nos amis de l'année dernière : les Gaspard, Roderon, Joseph le porteur et ses camarades; on se donne de vigoureuses poignées de main et on se promet de faire joyeuse campagne; pourrait-il en être autrement? Le programme est magnifique, le temps est admirable, tout le monde plein d'entrain et de confiance! tous, jusqu'au jeune Gaspard Maximin, qui portait l'année dernière le sac du Capitaine et qui vient d'être élevé au grade de porteur; tous veulent se surpasser et faire parler de la quatrième caravane d'Arcueil. Une campagne dans l'Oisans, — des grimpadés dans l'Oisans faites par des écoliers, peste! Qui aurait osé y penser il y a dix ans? On y pense, et on réalise cela maintenant; si on a tort, accusez-en M. Perrin, Gaspard et le Capitaine. Oui, cela s'est fait, vous allez en avoir la preuve; non seulement cela s'est fait, mais vous verrez, cher lecteur, que cela s'est très bien fait et que jamais campagne n'a été plus agréable, plus instructive, plus heureuse et mieux remplie de fortes et saines émotions.

LE COL DE LA LAUZE (3,205 MÈT.)

Une séance de gymnastique. — Le refuge. — Grimpade. — Le glacier.
La Grave.

Dès l'arrivée à Saint-Christophe, le Capitaine remit à Gaspard père le commandement de la troupe et la charge d'organiser les expéditions. Il aura une autorité absolue, ses paroles seront des oracles, nous ne ferons pas ce qu'il défendra, nous ferons tout ce qu'il dira de faire. Ainsi parla le Capitaine, et tout le monde répondit : « Amen. » Gaspard avait fait son plan, tout était préparé. Il s'était adjoint comme guides son fils Pierre et Clot Joseph; comme porteurs : Paquet François, Paquet Pierre, Bourbon Christophe, Clot Christophe et Gaspard Maximin.

Le lendemain, mercredi, après dîner, la caravane composée de vingt personnes partit de Saint-Christophe, drapeau en tête, en chantant les *Enfants d'Arcueil*. Le sentier remonte la vallée de la Selle en longeant le ruisseau du Diable qui bondit et écume. Il y a vingt ans, cette vallée était couverte de belles prairies; il n'en reste plus que des vestiges; l'abus du pâturage a tout détruit, l'herbe ne protège plus les flancs de la vallée, et les orages en ravinent de plus en plus les escarpements; c'est déjà une ruine irréparable. Hélas, on pourrait en dire autant de trop de vallées dans les Hautes-Alpes et dans l'Isère! Rien de saillant dans ce voyage, sinon une séance gratuite de gymnastique donnée par Maître Ollivier, Devisme et les deux Chamois. Pendant que quelques camarades se rafraîchissent ou se reposent sur le bord du torrent, que d'autres cherchent des pierres ou des plantes, eux font à l'aide de leurs bâtons des trapèzes, des planches, des rétablissemens, de la voltige, à rendre des points aux artistes du Cirque. C'est une manière originale de se reposer, mais en caravane chacun est libre de donner cours à son

ardeur et de ne pas se reposer, s'il l'entend ainsi. Heureusement nos acrobates ne travaillent pas pour le public, mais uniquement par pur amour de l'art, car en fait de spectateurs ils n'avaient que quelques maigres vaches qui semblaient bien étonnées de voir tant de monde dans leur solitude.

Pendant plus de 3 h. nous n'avions fait qu'une promenade sur la rive gauche du torrent. Vers 5 h. 30 min. nous commençâmes à nous élever sur le versant Nord de la vallée; et quoiqu'il n'y eût aucun danger à courir, il nous fallut prendre quelques précautions pour ne pas glisser sur les rochers. Bientôt le soleil disparut derrière le Mont-de-Lans, les ombres s'allongèrent, et subitement la fraîcheur du glacier qui était au-dessous de nous se fit sentir; aussi ce fut avec un véritable plaisir que nous entrâmes sous le toit hospitalier du refuge de la Selle.

Ce refuge, construit par le Club Alpin, est situé dans la vallée à une hauteur de 2,685 mètr. Il permet d'arriver facilement au col de la Lauze avant le lever du soleil, après avoir dormi quelques heures dans un lit. J'ai dit lit; je m'explique. Par lit, dans un refuge, on entend de la paille plus ou moins abondante jetée sur des planches; à la Selle, la paille était abondante et fraîche, aussi y aurions-nous suffisamment dormi si la bruyante gaité des farceurs de la bande avait voulu se calmer à propos. A 3 h., l'impitoyable Capitaine nous éveille. L'Historiographe distrait met le nez dehors, il recule et pousse un cri d'horreur; il gèle, dit-il. Il fait en effet un peu froid : 2 degrés au-dessous de zéro. La toilette n'est ni compliquée ni longue; on déjeune en un tour de main avec une botte de bœuf et une terrine de foie gras, et on se met en marche, Gaspard père et le Capitaine en tête; il s'agit d'arriver au col avant le lever du soleil.

La montée commence aussitôt, d'abord en pente douce, sur des éboulis de gneiss, puis plus dure et difficile au

milieu de débris de schistes pourris qui glissent et se dérobent sous nos pas ; enfin elle devient si raide qu'il faut marcher en zigzags et étudier chaque endroit où l'on veut poser le pied. Dans la partie supérieure, le sol est couvert de verglas, il faut piocher avec le piolet et creuser des marches pour pouvoir avancer. Malgré toutes ces précautions on glisse souvent, on tombe quelquefois, mais les Gaspard sont partout, ils encouragent les uns, indiquent les bons endroits aux autres, préviennent les chutes, arrêtent les pierres qui roulent, donnent de vigoureuses poignées de main aux retardataires, enfin font tant et si bien que nous arrivons tous sains et saufs au sommet du col. Il est 7 h. 30 min. A peine y sommes-nous arrivés que maître Phébus parait. Il est le bienvenu, car à cette hauteur la bise souffle glacée, sans égard pour nos doigts et nos oreilles, et notre drapeau déployé, planté au point culminant, se livre à des fluctuations désordonnées.

Le col de la Lauze est une petite dépression ouverte entre le pic de la Grave et un prolongement du Râteau, à une hauteur de 3,205 mètr. Il tombe à pic sur la vallée de la Selle et descend en pente douce dans la vallée de la Romanche. C'est un merveilleux belvédère admirablement placé en face du plus haut massif des montagnes de l'ancienne France. Malgré le froid et la bise, nous ne pouvons nous empêcher d'admirer le magnifique panorama qui se déploie sous nos yeux. Il n'y a pas de nuages dans le ciel, et le soleil levant fait briller d'un vif éclat les glaciers qui nous entourent de toutes parts. Quand nous nous retournons vers la vallée de la Selle que nous venons de quitter, les innombrables pics qui forment une couronne autour du Pelvoux nous apparaissent dans leur beauté sévère et dans leur horrible aridité ; de ce côté l'horizon n'a qu'un aspect, c'est une grandeur sauvage qui vous écrase. Au Nord le spectacle est analogue, mais moins sévère ; il n'y a pas que des rochers et de la neige, on entrevoit des bois et

des pâturages. Les Grandes Rousses sont au premier plan, par derrière apparaît la chaîne de Belledonne, à l'Est les sommets de la Tarentaise et de la Maurienne se montrent au-dessus du Galibier, et dans l'extrême lointain s'élève le Mont-Blanc, dont la haute pyramide de glace respendit au soleil. Devant nous, à nos pieds, s'étend l'immense pente de neige que nous allons traverser et dont nous apercevons, au loin, les larges crevasses. Dans le fond, la vallée de la Romanche, où nous découvrirons bientôt les toits hospitaliers de la Grave.

L'admiration est un grand et beau sentiment; il exalte et vivifie l'âme, mais, hélas, il n'y a pas que l'âme en nous, et les réclamations légitimes de nos estomacs que nous venons d'irriter par 4 h. de montée nous rappellent à la triste réalité des choses. Chacun se colle contre les rochers du pic de la Grave, bien en face du soleil afin de ne pas perdre un seul de ses chauds rayons! et nous attaquons les sacs aux provisions. L'assaut est vigoureusement mené, aussi l'ennemi succombe-t-il promptement : les jambons, les pâtés, le fromage, et d'énormes miches de pain, tout disparaît. Un nombre respectable de bouteilles vides jonche la neige et donne la mesure du courage des assaillants. Oh, chers lecteurs, il fait véritablement bon déjeuner à 3,200 mèt., les pieds sur la neige, le ventre au soleil et en face d'un des plus beaux panoramas alpestres que le Dauphiné puisse offrir aux regards. Après déjeuner, tout naturellement le Père La Pipe fume, le Major cherche des minéraux, l'Historiographe, des mousses et des araignées, le Chamois cabriole, chacun s'amuse selon ses goûts et ses moyens, jusqu'au moment où le sifflet du Capitaine donne le signal du départ.

La descente va commencer, et comme Gaspard se défie des perfidies du glacier, il déploie les cordes et nous attache. Nous sommes partagés en trois bandes composées chacune de quatre voyageurs, d'un guide et d'un porteur.

Sil'un de nous tombe dans une crevasse, il aura cinq hommes pour le retenir ; toute chance d'accident est donc absolument écartée. Gaspard père conduit l'avant-garde, Gaspard fils l'arrière-garde, Joseph Clot le centre. On s'est souvenu à temps des douloureux coups de soleil de l'année dernière ; aussi chacun a-t-il des lunettes et un voile ; ainsi armés, nous abordons résolument le glacier. Le glacier supérieur, qui s'appelle glacier de la Girauze, forme une large pente inclinée au Sud ; à gauche cette pente se relève vivement vers le glacier du Mont-de-Lans ; à droite, elle finit brusquement au pied du Râteau. La neige y était épaisse et commençait à être amollie par le soleil ; on y enfonçait facilement le talon, les glissades n'étaient donc plus à craindre, aussi marchions-nous sans préoccupation, sans fatigue, joyeusement, tout entiers à l'admiration du beau spectacle que nous avions sous les yeux. La partie basse du glacier était complètement barrée par de profondes et larges crevasses circulaires, et, vu d'en bas, cela le faisait ressembler à un grand amphithéâtre romain ; nous obliquons à droite pour les éviter et arrivons sans encombre au petit glacier du Lac. Ce petit glacier, long d'un kilomètre, et fortement incliné vers la Grave, avait fait notre joie l'année dernière ; car il était alors couvert d'une légère couche de neige, et, comme il n'y avait pas de crevasse, nous l'avions descendu, en quelques minutes, par de belles glissades égayées de nombreuses culbutes. Hélas, cette année, ce joli glacier est sans neige et ne présente plus à nos yeux attristés qu'une pente de glace inégale, dure comme de l'acier et sillonnée par une multitude de petits ruisseaux. On n'y marche qu'avec beaucoup de peine, en faisant des prodiges d'équilibre, on glisse, on tombe souvent, et Gaspard est obligé de faire sans cesse des trous dans la glace pour assurer nos pas. Heureusement les maladroits en sont quittes pour quelques bains de siège qu'ils trouvent un peu frais. Dans huit jours, dit à voix

basse Gaspard au Capitaine, si la chaleur continue, le glacier sera impraticable pour les conscrits.

Enfin, grâce à Dieu et à la prudence de nos guides, nous arrivons sains et saufs à la limite des neiges, nous contour-nons le lac de Puy-Vacher, et là un joli sentier nous attend, qui, serpentant au pied de la gigantesque Meije, nous conduit, en moins de 3 h., au port, c'est-à-dire à la salle à manger de l'hôtel Juge, à la Grave. Quand je dis port, j'entends escale, car à peine restaurés, nous montons en voiture et gagnons le Monetier-de-Briançon par le Lautaret.

Index (sans haltes)

De Saint-Christophe au refuge de la Selle, 4 h.

Du refuge au col de la Lauze, 3 h. 30 min.

Du col à la Grave, 5 h.

LE COL DE LA TEMPLE (3,524 MÈT.)

Chez Isoard. — Deux blessés. — Le col de l'Eychauda. — Une bande de cuisiniers. — Un glacier qui n'en est pas un. — Le couloir. — Le col de la Temple. — La descente. — Comment on rencontre les conscrits. — Un repos bien mérité.

Peut-on passer au Monetier sans descendre chez Isoard, et descendre chez Isoard sans dire un mot de sa gracieuse hospitalité et de son excellente cuisine? Ce n'est pas la caravane d'Arcueil qui manquerait à un devoir de reconnaissance. Nous proclamons donc, hautement, que le jeudi 11 août 1881, M. Isoard et M^{me} Isoard se sont mis en frais, ou pour être plus juste, ont fait comme ils font tous les jours avec tous les voyageurs, qu'ils ont reçu notre caravane avec une extrême amabilité et qu'ils ont forcé nos appétits de vingt ans à capituler devant un succulent et plantureux dîner.

Cette journée si bien commencée ne devait pas finir si gaiement : deux d'entre nous devaient rester sur le champ

de bataille..... pour quelques jours. André ~~Devisme~~ s'était brûlé le pied à Grenoble, mais, doué d'une énergie peu commune, il avait tenu bon jusque-là; malheureusement la descente de la Lauze avait envenimé la blessure et le pied était enflé. Après examen attentif, il fut condamné à prendre quelques jours de repos en compagnie du Capitaine, blessé, aussi au pied, par des chaussures trop dures. Ces deux infortunés devaient gagner Saint-Christophe à mulet, s'y reposer et attendre les camarades. Le Capitaine transmet le bâton de commandement à son gai lieutenant, le Pasteur, et, après s'être dit au revoir, chacun fut se coucher. Quant à nous, une nuit courte, mais bonne, nous remet à neuf, et nous volons sur les traces de Gaspard à la conquête facile du col de l'Eychauda. Ici, le moindre soupçon de fatigue serait déplacé; le col de l'Eychauda est un col de dames. Au surplus ce n'était pas une vraie course, mais simplement un déplacement préliminaire; nous allions coucher au refuge Cézanne, point de départ de la traversée du col de la Temple. Ainsi n'en dirai-je rien et mentionnerai-je uniquement une petite descente dans des rochers à pic, qui aurait fait dresser les cheveux à une mère de famille. Il n'y eut heureusement qu'une seule chute à déplorer, celle du bâton de l'Historiographe, lequel fut relevé une soixantaine de mètres plus bas dans le plus pitoyable état.

Sur le soir, Gaspard fils, qu'on avait dépêché à Ville-Vallouise avec mission de réquisitionner des vivres, arriva avec un cheval chargé de victuailles. Jules Gauthier, l'aubergiste bien connu de Vallouise, avait tenu à accompagner sa bête pour venir serrer la main à ses vieux amis, les alpinistes Arcueillais, et, au besoin, tenir la queue de la poêle. Les premières effusions passées, on se précipite sur le sac des pommes de terre, et, sous la direction du Père La Pipe et du Major, chacun se met à l'ouvrage; une escouade pèle les intéressantes solanées, une autre les lave, une troisième

les découpe en tranches menues; aussi quelle soupe et quelle friture ! Par exemple, je ne souhaiterais pas à mon pire ennemi le prétendu vin dont nous sommes réduits à nous contenter. Une infusion de peau de bouc ! J'en frémis encore quand j'y pense. Un bon verre de café bouillant fait oublier ce contretemps, et on s'endort roulé dans son plaid, en se disant avec volupté : « Grasse matinée, demain, on ne se lève qu'à 4 h. »

En effet, dès le début, nous devons monter sur le Glacier Noir, et il est prudent de ne pas s'y aventurer avant le jour, quoique, à vrai dire, appeler un 'glacier l'endroit où nous marchons semble être une pure mystification, car pendant 3 h. nous nous meurtrissons les pieds sur des cailloux arrachés par le temps aux cimes qui nous entourent. C'est à peine si de loin en loin nous apercevons un pointement de glace entre deux blocs de protogine. Cette particularité a fait donner à ce glacier le nom de Glacier Noir; c'est un des plus vastes du massif : il est enchâssé entre le Pelvoux lui-même (3,938 mèt.) et la Barre des Écrins (4,103 mèt.), le plus haut sommet de nos Alpes Dauphinoises. Notons en passant un magnifique *moulin* d'une profondeur paradoxale, à parois d'un bleu foncé, qui nous donne une idée de l'épaisseur de la glace. Notons surtout la vue superbe dont on jouit sur le Pelvoux et les Écrins ci-dessus nommés, et qui nous enserrent, l'un à gauche, l'autre à droite; ces glaciers là-bas derrière et ces pics, sont les glaciers et les pics du Monetier, des Arcas et des Festes; devant nous l'Ailefroide, le pic Coolidge, et le Fifre à la forme étrange. Après diverses péripéties dont la plus intéressante est une petite grimpe dans les rochers, et la moins dramatique une marche d'une heure presque à plat sur la neige durcie, nous arrivons à l'extrémité du Glacier Noir, juste au pied du col de la Temple.

« *C'est là qu'ils s'empoignirent !!!...* » comme dit la chanson. Un petit couloir de protogine étroit et nu, qui

au premier abord paraît presque vertical, et où le vent s'engouffrait avec un sifflement de vipère en appétit, se dresse devant nous comme un problème de gymnastique. D'en bas on lui donnerait une vingtaine de mètres, mais c'est un effet de perspective, et nous lui en reconnaitrons tout à l'heure près de deux cents. Qu'ils sont heureux ceux qui, comme les deux Chamois et Ollivier, ont eu des prix de gymnastique au collège ! Comme ils vont se considérer eux-mêmes avec fierté lorsqu'ils se hisseront sur ces rochers superbes, sans efforts et comme en se jouant ; comme ils vont nous regarder avec mépris et compassion, nous, les chétifs de la bande, qui n'avons cultivé à l'école que les vers latins, le grec et la littérature ! Je me disais cela en regardant ce couloir avec mélancolie ; mais ces tristes pensées ne durèrent qu'un instant, je repris courage et avec mes camarades je montai à l'assaut.

Arcueil à l'assaut, à l'assaut ! Aucun de nous ne connaît la peur ni le vertige, et, malgré ses airs de paladin, le couloir ne nous résistera pas. On grimpe, s'aidant des pieds et des mains, tantôt gravissant des éboulis croulants, tantôt se servant comme d'échelons des anfractuosités du rocher. Parfois les saillies manquent, et il faut se confier aux clous de ses souliers pour marcher avec assurance sur les plans inclinés. En cas de plongeon, on arriverait encore plus tôt dans l'éternité que sur le Glacier Noir. Mais les guides et les porteurs sont là et ne perdent personne de vue. Au besoin, le fer d'un piolet remplace pour les moins expérimentés la marche de granit, et un vigoureux coup de main rétablit les équilibres compromis. Depuis une heure déjà nous montons en serpentant, lorsqu'un coup de vent imprévu enlève le chapeau de Maximin Gaspard et le dépose délicatement au pied du couloir. Un des porteurs se débarrasse de son sac et s'élance à la recherche du malencontreux couvre-chef ; pendant ce temps, nous faisons une petite halte et prenons une tournée de cognac.

Chacun s'assied de son mieux sur une corniche de rocher ou s'adosse contre la paroi, et, ainsi suspendus entre ciel et terre, nous contemplons l'abîme qui s'ouvre à nos pieds et les aiguilles fantastiques qui, jaillissant de la plaine de glace, nous barrent l'horizon au Nord. A tout instant des avalanches de pierres, se détachant des crêtes dentelées, glissent le long des couloirs de neige ou rebondissent avec un bruit sinistre sur les pentes du rocher.

Cet ensemble grandiose et sauvage, ces masses colossales qui nous dominent de toutes parts ont quelque chose d'écrasant. Instinctivement on se tait; et si l'on cherche à analyser les sentiments que l'on éprouve alors, on reconnaît que cette admiration muette est mêlée d'un certain dépit. L'être intelligent prend malaisément son parti de se sentir à la merci de ces forces brutales sur lesquelles il sent sa supériorité. Pour moi, je ne me suis jamais rappelé avec plus de plaisir et, le dirai-je? avec plus d'orgueil, ce mot célèbre de Pascal : « L'homme n'est qu'un roseau, le plus faible de la nature, mais un roseau pensant. »

L'heureux retour du chapeau de Maximin interrompt ces réflexions, et nous recommençons à nous élever sur les flancs de la montagne. Enfin, après 1 h. 30 min. de montée, nous atteignons le haut du couloir; en quelques minutes nous franchissons la petite distance qui nous sépare encore de la crête et, vainqueurs satisfaits, mais fatigués, nous nous étendons derrière un rocher pour goûter quelques instants d'un repos bien mérité.

Nous éprouvons tous, plus ou moins, l'impression de marins qui touchent terre au sortir d'une tempête; c'est un sentiment de bien-être et de soulagement mêlé d'une pointe de fierté. Chacun a l'esprit fatigué des précautions constantes qu'il lui a fallu employer, d'abord pour se tirer d'affaire lui-même, ensuite pour ne pas faire rouler de pierres sur ses voisins.

Cependant le vent fait rage derrière nous. Il balaie la

crête avec une telle violence que ceux qui restent debout sont obligés de se courber pour ne pas être renversés; le sifflet du Père Gaspard a peine à se faire entendre à vingt pas; le drapeau, qui flotte intrépidement sur sa hampe improvisée, vibre comme la languette d'un tuyau d'orgue. Les chaînes se reforment au milieu de la rafale glacée, et la descente commence. Dès lors le plus intéressant est fait. Le reste n'est plus qu'un jeu d'enfant; mais de magnifiques glaciers, variant sans cesse leurs effets, et se découvrant successivement à nos regards, réclameront du commencement à la fin le tribut de notre admiration toujours fraîche et toujours occupée. Arcboutés sur nos bâtons, nous franchissons en glissant le glacier de la Temple et une immense moraine en grande partie sablonneuse, dont l'inclinaison nous permet cette manière d'avancer. La route s'achève avec la même célérité; éboulis, gazons, sentiers tracés sont égaux devant notre ardeur juvénile. Nous saluons au passage le Chalet du Carrelet, bâti au pied de ces durs rochers par la Section de l'Isère. Gaspard nous dit, en marchant à grands pas, son utilité, et nous raconte l'ascension des Écrins par cette route qu'il a ouverte comme il a ouvert celle de la Meije, l'une et l'autre par le versant Sud, par sa vallée à lui. Vers 5 h. nous rencontrons la bande des conscrits qui, guidée par Roderon, vient de visiter le glacier de la Pilate. Nous entrons tous ensemble à la Bérarde à 6 h.; nous retrouvons le Capitaine, dont le pied était guéri, M. Perrin, qui était exact au rendez-vous, M. de Castelnau, dont toutes les cimes qui nous entourent savent le nom, M. Guétal, le peintre aimé des Alpes Dauphinoises, et d'autres touristes de Grenoble et de Lyon. Nous étions bien quarante à la Bérarde! Comment nous y loger tous? Rodier, notre hôte, fait des prodiges; chacun y met de la bonne volonté; bref, le lendemain, chacun avait dormi.

Le 14 août se trouvait être un dimanche, et le 15 était le jour de l'Assomption; or, comme il n'est si bon coursier qui

n'ait besoin de repos et d'avoine, nous décidâmes de profiter de ces deux jours de chômage forcé pour nous ravitailler et nous reposer un peu. Nous y gagnâmes une magnifique photographie de la quatrième caravane d'Arcueil, que notre excellent collègue M. Perrin, se trouvant là juste à point, s'empessa de faire sur une glace qui lui restait.

Index (sans haltes)

Du refuge Cézanne au col de la Temple, 5 h.

Du col à la Bérarde, 5 h.

LE COL DE LA GRANDE-RUINE (3,140 MÈT.)

La vallée des Étançons. — Le col de la Grande-Ruine. — Une crevasse. — Le col du Clôt des Cavales. — La moraine. — Une douche intempestive. — Un repos bien mérité. — Le Villard-d'Arène. — Les adieux.

Le 15, nous étions partis après vêpres de Saint-Christophe et nous étions revenus coucher à la Bérarde, avec M. l'abbé Lachau comme capitaine. Le 16, à 3 h. du matin, Gaspard bat la diane sur la porte du dortoir, et nous nous ébranlons, encore tout ensommeillés et grelottants, car il a gelé toute la nuit et l'atmosphère est saturée d'humidité. Nous remontons le torrent des Étançons, où M. Henry Cordier a trouvé la mort, il y a quelques années ; Gaspard nous montre l'endroit où il a relevé le corps et le piolet brisé de l'infortuné alpiniste.

Droit devant nous, dans l'axe de la vallée, se dresse la Meije, qui jusqu'en 1877 passait pour avoir coiffé sainte Catherine. Les deux Gaspard la forcèrent cette année-là avec M. de Castelnau, précisément par le versant qui nous regarde. Nous pouvons maintenant nous faire une idée exacte des difficultés et des dangers de cette ascension, que je n'ai, pour ma part, aucune envie de tenter, en dépit du

refuge que la Section de l'Isère doit construire cette année au Châtelieret, pour faciliter toutes les courses de cette vallée splendide.

Le programme portait : Col du Clôt des Cavales. Mais Gaspard était allé reconnaître ce col la veille, et il avait eu la désagréable surprise de voir qu'un couloir de neige, sur lequel il comptait, avait disparu, et était logiquement remplacé par un couloir de pierres. L'idée de nous y faire passer lui souriait fort peu, car notre nombre seul était un danger sérieux dans tout endroit où des blocs pouvaient rouler sous nos pas et former avalanche. Aussi, arrivé à une bifurcation du chemin, bifurcation essentiellement virtuelle d'ailleurs (en Oisans, on connaît peu les sentiers), il s'arrêta, et désignant du doigt la Grande-Ruine et le col qui passe au pied de ce pic, il nous tint à peu près ce langage : « Si vous consentez à monter cinquante mètres de plus, nous passerons par là, et vous aurez le plaisir de voir et de franchir des crevasses sérieuses, qui vous donneront une juste idée de ce genre de difficultés. » Les cris de : « Vive Gaspard ! Vive le col de la Grande-Ruine ! » lui coupent la parole. « Seulement, reprend-il d'un ton fort sérieux, il se pourrait que nous eussions une tourmente de neige. » — « Vive la tourmente de neige ! Nous connaissons le beau temps, voyons un peu le mauvais ! » Cri de la jeunesse imprévoyante et amie des aventures ! Cette tourmente, que nous appelions si étourdiment, et que Gaspard, avec sa sûreté de coup d'œil habituelle, jugeait assez éloignée pour être sans danger pour nous, devait ce jour même surprendre, au glacier du Mont-de-Lans, une caravane de quatorze personnes, la réduire à passer la nuit sous un rocher, au milieu des neiges, et ne lâcher sa proie qu'après avoir fait une victime ! Cependant Gaspard ne se laisse pas griser par nos cris d'enthousiasme ; il a conscience de sa responsabilité, il examine attentivement la direction des nuages et hésite un instant. Il appelle son fils Pierre, cause avec lui, regarde sa

montre, et, après un instant de silence : « Nous aurons le temps de passer, dit-il. En avant, Messieurs ! »

Nous montons donc en ligne droite, ou plutôt par une série de petits zigzags. Le pente, de plus en plus raide et entrecoupée de courts passages, qui rappellent de loin le couloir de la Temple, aboutit à une arête tellement étroite, qu'on ne peut s'y tenir debout que par un prodige d'équilibre. Pour être solide sur ses jambes, il faut mettre la droite sur un versant, et la gauche sur l'autre. Avis aux amateurs qui s'imaginent que col est synonyme de route carrossable !

Nous voilà donc sur ce glacier qui nous a attirés et détournés de notre itinéraire. N'ayons garde de regretter notre résolution, car à peine descendons-nous depuis cinq minutes, qu'il tient déjà ses promesses. Une magnifique crevasse nous barre le passage ; elle s'étend d'un bout à l'autre du glacier, profonde d'une vingtaine de mètres, large de trois et offrant une différence de 6 à 7 mètr. entre les niveaux de ses deux bords. Bref, une bergschrund modèle. Par bonheur, un énorme bloc de glace détaché de la paroi supérieure s'est engagé dans la fracture, relié lui-même au bord inférieur par un pont de neige. Dès lors la manœuvre est très simple, mais reste intéressante et n'offre aucun danger. Pierre Gaspard prend position, avec un porteur, sur le bloc isolé où il s'est taillé une plate-forme ; chacun de nous, attaché sous les bras par une forte corde, est descendu comme un colis par le père Gaspard, qui est resté en haut. S'il regarde alors au-dessous de lui, il peut considérer à loisir la crevasse béante qui déploie pour l'attirer ses jeux de lumière les plus séduisants. En jeune homme modeste et prudent, il n'a garde de céder à cette invitation et, avant même d'avoir eu le temps d'y réfléchir, il est appréhendé au corps par Pierre Gaspard, qui l'amène sur sa plate-forme. Puis, colis docile, il se soumet de nouveau à la loi de la pesanteur qui le conduit dou-

cement, par un plan incliné, jusque sur le pont de neige. Là, il reprend la position verticale et sa libre volonté, et met un pied triomphant sur le bord inférieur de la crevasse. Bénédiction net : une heure de station dans la neige, mais quel coup d'œil féérique ! quelle romantique situation !

Tout le monde passé, la marche continue à travers le glacier. Les crevasses ne manquent pas, mais soit en les tournant, soit en profitant des ponts de neige, on en vient facilement à bout. Souvent la route est percée de petites lucarnes, et, en regardant au travers, nous ne pouvons nous empêcher de remarquer qu'une couche bien mince nous sépare d'un trou bien profond. Une fois même, par prudence, nous sommes obligés de nous mettre à quatre pattes en tenant notre bâton en travers ; la crevasse avait au moins 4 mètr. de largeur. Mais tout est bien qui finit bien ; tout le monde arrive sain et sauf au col du Clôt des Cavales que nous avons ainsi tourné. Les nuages, qui depuis le matin nous offrent de petits rafraîchissements, alternativement à la neige et à la pluie, daignent nous permettre de déjeuner tranquilles et d'admirer le paysage splendide qui se déroule à nos yeux ; dominant la vallée des Étançons que nous venons de quitter, c'est l'Aiguille du Plat, le Plaret, le Replat, le Râteau, puis la Meije et le pic Gaspard ; à notre droite, c'est la Grande-Ruine, qui se perd dans le ciel ; à nos pieds, la vallée entière de l'Alpe qui se déroule, puis au delà des pics et des glaciers encore, des pics et des glaciers toujours. Mais reste à descendre le glacier du Clôt des Cavales. Il est fort mauvais cette année, et sur une bonne partie de sa longueur il nous faut tailler des marches dans la glace vive ; aussi avançons-nous avec une lenteur et une prudence que justifie, en outre, la raideur de la pente. Là encore, heureusement, le danger s'en tient à des menaces ; et une petite glissade finale, où les chutes sont amorties par un bon capiton de neige, nous mène en un clin d'œil à la moraine frontale.

Ici, changement de décor ! La pluie, qui n'était pas invitée, se met de la partie. Profondément blessés de cette audace, nous refusons de la recevoir et lui opposons la barrière soi-disant infranchissable de nos plaids. A bien compter, c'est nous qui payons les frais de la guerre, car les manteaux en question sont chauds, lourds et singulièrement embarrassants dans une marche rapide. Au reste, eût-il fait grand soleil, nous ne pouvions qu'avancer péniblement dans une telle moraine. C'est certainement la plus dure dont j'aie gardé le souvenir. Imaginez-vous un effroyable amoncellement de blocs de granit à arêtes plus ou moins tranchantes, et à pointes plus ou moins aiguës, qui s'écroulaient sans cesse et multipliaient leurs attaques avec une férocité inconsciente contre la partie du pied que ne défendaient ni la semelle, ni la guêtre. Presque tous les souliers de la caravane y trouvèrent le trépas glorieux du fonctionnaire qui meurt à son poste.

Fuyons ce lamentable spectacle ; jetons sur les ardoises et les prairies du col d'Arsines un lambeau de ce nuage blanc qui nous coupe le chemin de Lautaret, traversons bien vite les splendides mais humides prairies de l'Alpe, et réfugions-nous, trempés et harassés, à 7 h. du soir, à l'auberge de la veuve Clot, au Villard-d'Arène.

Sur la table luisante, voici venir un petit vin chaud à la cannelle qui ressusciterait un mort ; on entend dans la cuisine la joyeuse chanson de la poêle, et de bons lits nous attendent, où nous pourrions dormir notre saoul et oublier, grâce à une chaleur vivifiante, la douche intempestive et froide de la journée. Vivres, couvert et linge sec, c'est plus qu'il n'en faut pour ramener la gaieté et faire envoler les idées sombres. Nous avons de plus l'accueil affectueux de M^{me} Clot ; elle vient de découvrir dans M. l'abbé Lachau un camarade de collège d'un fils tendrement aimé et enlevé à son amour ; nous ne sommes plus, dès lors, pour elle, des voyageurs ordinaires ; nous sommes les amis de son enfant, et nous



Glacier du Clôt des Cavales (dessin de F. Schrader, d'après une photographie).

avons droit à toutes ses gâteries ; elle nous les prodigue avec une générosité qui nous confond. Que M^{me} Clot reçoive ici le témoignage de notre reconnaissance.

C'est à Villard-d'Arène que nous devons nous séparer de nos braves guides, car la campagne de l'Oisans est finie. Gaspard a tenu parole ; il nous a fait faire de superbes ascensions, et nous a conduits, avec son bonheur habituel, là où jamais caravane nombreuse n'avait paru. Il est content de la discipline, de la solidité et de l'entrain de ses jeunes alpinistes d'Arcueil ; il est heureux d'avoir obtenu si complètement leur confiance ; et nous, nous sommes fiers d'avoir fait campagne avec Gaspard et ses compagnons, et sommes touchés, plus que nous ne saurions le dire, de l'amitié que nous ont témoignée ces hommes simples, dont l'écorce est dure, mais dont le cœur est d'or. Ce n'est pas impunément que, pendant dix jours, on a vécu de la même vie, affronté les mêmes dangers et partagé les mêmes émotions ; on devient promptement de vrais amis dans ce commerce intime de joies, d'épreuves et de sentiments ; aussi est-ce avec regret et tristesse que nous embrassons Gaspard, ses enfants et ses compagnons, et que nous leur disons du fond de notre cœur : « Non pas adieu, mais au revoir ! »

Nos courses en France étaient terminées ; nous n'avions qu'à rejoindre les conscrits au Lautaret, franchir avec eux le col du Galibier, et nous hâter de gagner l'Engadine et le Tyrol où nous attendaient d'autres émotions et d'autres spectacles.

Index (sans haltes)

De la Bérarde au col de la Grande-Ruine, 7 h.

Du col de la Grande-Ruine au col du Clôt des Cavales, en comprenant 1 h. 30 min. pour le passage de la crevasse, 3 h.

Du col du Clôt des Cavales à Villard-d'Arène, 5 h.

Pouvons-nous quitter le Dauphiné sans redire une fois de plus que les caravanes scolaires peuvent y faire de ma-

gnifiques excursions ? Il y en a à la portée de toutes les jambes, de tous les courages et de toutes les bourses. Elles y trouveront des guides intelligents, prudents et courageux, des auberges et des hôtels où les prix sont fort modérés, et le confortable suffisant. Les massifs de la Grande-Chartreuse et d'Allevard, le Royannais, le Vercors, leur offriront des sites aussi beaux que les plus vantés de la Suisse ; l'Oisans a des paysages d'une âpreté et d'une grandeur sublimes ; enfin, ce pays est la France, et c'est l'effet d'un patriotisme bien entendu que de chercher à connaître et à admirer les merveilles de son propre pays. MM. Félix Perrin et Henry Duhamel ne demandent qu'à rendre service aux caravanes scolaires, ils dressent des plans de campagne avec la prudence et la science de vieux généraux. Que faut-il de plus pour faire de beaux voyages ? Le beau temps et la santé. Qu'on aille en avant avec confiance ! Dieu protège les caravanes scolaires.

Pour l'historiographe de la caravane :

L'abbé BARRAL,

Membre du Club Alpin Français
(Section de Paris).

VIII

HAUTES-ALPES

COL DE LA COLETTE, DE SALUCES, DE GYPIÈRE,
DE COLLET, DES BARLES

COL DE LA COLETTE

DE LA VALLÉE DU RIOUBEL DANS CELLE DE CHAGNE.

Cette vallée du Rioubel s'ouvre à 100 mètr. au levant de Guillestre. Au début c'est fort laid : une combe hideuse, des éboulis de pierres et de terre ; au milieu, le torrent rageur regardant de travers le petit chemin qui se permet de passer dans ses délaissés... Riou bel... Riou bel, disions-nous?... *Ce Monsieur Loyal porte un air bien déloyal.*

Et, pour ajouter à la tristesse des lieux, des nuages, noirs présages, vont s'accumulant dans le ciel.

Cependant, peu à peu notre cheminet se lance dans la côte et le paysage se déride : des pins sur la pente que nous ascendons ; de l'autre côté de grands rochers rouges qui font le possible pour s'élever au-dessus d'une forêt de sapins et de mélèzes sans pouvoir empêcher bon nombre de ceux-ci de grimper sur leurs épaules ; au fond, des montagnes tailladées ; tout cela est fort réjouissant.

Réjouissant aussi, le sentier qui, sous un bois tortu, touffu de pins échevelés, monte en façon d'escalier dont les degrés cascadeant sont formés soit par des racines de ces mêmes pins, soit par des pierres nullement taillées pour un escalier d'honneur. Il zigzague au milieu de grands blocs moussus, roussis et verdâtres, descendus de là-haut ;

et, dans le fond du ravin, on entrevoit, à travers les branches, les eaux vertes du torrent.

Réjouissant, oui..... mais à condition que les présages

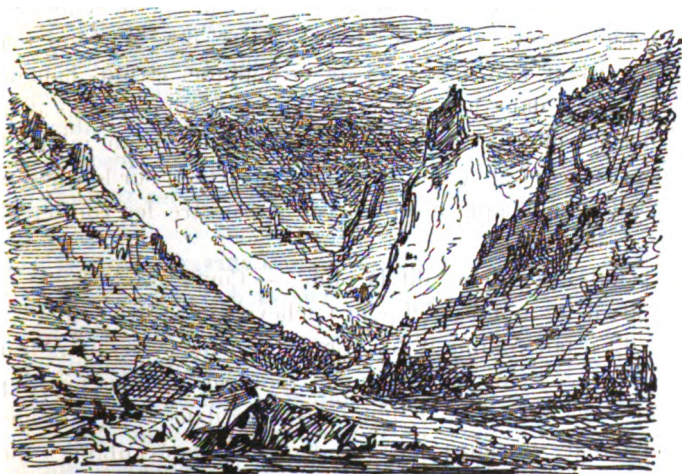


Montée d'Escrina.

ne crèvent pas sur nos têtes. Or, ils crèvent et, de quatre touristes gais et sémillants, il ne reste plus que quatre choses flasques, molles, qui se traînent à la montée et qui philosophent cependant, tout en vidant par instants le trop-plein de leur chapeau. Bien sûr le bonheur n'est pas de ce monde !

Et ce petit plateau d'Escrins est-il charmant aussi? des prés, des arbres, le torrent, — vrai Rioubel ici, — qui, clair et limpide, glisse, avec des reflets de couleuvre, dans le gazon ou sur un lit de pierres d'un ton jaune ou bitumineux; puis des chalets secourables chez la mère Bonnabel et autres; et un fond de montagnes d'une sauvagerie grandiose.

Je le crois bien : c'est dans ce massif que s'élèvent la Font-



Fond de la vallée à Escrins.

Sancte, le Pic Saunier, les Heurières, le Pic Signalé qui fut, en 1879, si inhospitalier à M. Guillemain, et surtout à M. Salvador de Quatrefages, héros et martyr.

Le spectacle, au moment où nous arrivons, en est saisissant : de grandes nuées couvrent tous ces pics, plongeant les côtes et les bas-fonds dans un bleu noir violent ; puis par intervalles un rayon de soleil, s'échappant par une déchirure dans les nuages, vient éclairer, comme par un effet théâtral, un des pics les plus rapprochés qui surgissent droits et rouges de ce fond ténébreux.

Qu'il serait beau et glorieux de se lancer dans ce noir ossianique et d'aller braver ces géants terribles et se couvrir d'une gloire solide, sans préjudice, bien entendu, de dégringolades de pierres plus solides encore.

Mais nous tournons à droite pour atteindre le col doux-cereux de la Colette.

Il est bien vrai de dire que les touristes ne se suivent ni ne se ressemblent.

Ce serait un amusement, ce col : un petit sentier sillonne la côte ; il y a des bois et voire des ânes qui vous regardent d'en haut d'un air sardonique, et plus haut des moutons dans les gras pâturages de Laugier. On s'attarderait volontiers dans ces côtes gazonnées, au milieu de ces rocs qui plongent droit dans le ravin et sur lesquels on s'attend à chaque instant à voir apparaître les routiers de Salvator Rosa.

Mais, hue donc ! dit la pluie. — Cours, dit l'orage, j'ai hâte de te mouiller ici pour t'achever de l'autre côté.

Et il fait comme il dit, l'orage. A peine avons-nous franchi le col couci-couci, qu'au moment où nous nous apprêtons à faire la longue descente dans les pâturages, il s'abat sur nous avec une violence épouvantable : nuit noire instantanée, éclairs et traînées lumineuses qui la rendent plus noire encore ; éclats assourdissants, écluses célestes lâchées... tout y est. C'est belle chose un orage complet. Mais comme il doit être plus beau vu simplement par une lucarne.

Nous y perdons quelque peu la tête et le chemin aussi ; et, sans le brigadier forestier Allemand, nous n'arriverions pas à Sainte-Marie de Vars. Un vrai Samaritain, ce brigadier forestier ! — comme aussi un bon et charmant amphitryon — où l'on dîne — ce complaisant M. David chez qui nous arrivons — à défaut d'auberge.

Allons!... cela console de l'orage, un dévouement pareil — une si cordiale réception, un feu si clair, une soupe au

lait si appétissante et... de chauds bonnets de coton inappréciables pour des cerveaux agités et détrempés par les orages.

COL DE SALUCES ET COL DE LA COCHE

DE LA VALLÉE DE CHAGNE DANS CELLE DE PALS ET CELLE DE LA DURANCE.

Encore de l'eau!... mais un col doux... doux... dans les pâturages jusqu'en haut, et, chaque fois que l'on regarde en arrière, un amphithéâtre de verdure — des prairies... des bois et plus loin, sur la droite, le ravissant col de Vars.

Nous sommes escortés par la Garde impériale en personne qui, en chapeau rond toutefois, mais en manteau bleu à brandebourgs blancs et montée sur un splendide mulet, dirige notre bande. Ce n'est point un détail oiseux ; et les touristes pourront trouver dans la personne de Barou de Sainte-Marie de Vars et dans celle de son mulet un secours utile.

A peine de l'autre côté du col de Saluces et au milieu des gras pâturages de Valbelle — bien nommée — voilà que le soleil écarte brutalement les nuages effarés, les déchire en mille lambeaux, et c'est avec délices que nous traversons les côtes gazonnées, la forêt, les pentes de Promontors, la forêt encore de Saluces, que nous atteignons le col de la Coche, d'où l'on embrasse toute la vallée de la Durance à Embrun.

Tableau : une poussière lumineuse estompe le fond de la vallée où la Durance trace une ligne brillante, et là-bas le soleil se couche dans un ciel d'or vert au milieu des cumulus resplendissants. La nature est toujours jeune.

Coût : 8 h. de Sainte-Marie à Embrun.

COL DE LA GYPIÈRE ET COL DU COLLET

DE LA VALLÉE DE LA DURANCE DANS CELLE DE L'AVANCE, ET DE LA BÂTIE NEUVE A ANCELLES.

Nous ne parlerons que pour mémoire du col de la Gypièrre, qui nous permet de passer en 3 h. de la vallée de la Durance à Remollon, dans celle de l'Avance ; un bijou de vallée, avec une petite rivière bordée de bouleaux — mais n'ayant en ce moment de la rivière que le nom : un vrai rio d'Espagne, où les grenouilles meurent de soif.

De même du col de Collet, par les sinuosités anodines duquel on va de la Bâtie Neuve à Ancelles en 4 heures tranquilles si... l'on n'a pas son petit orage. Celui-ci est agrémenté de grêle ; — on n'est pas plus gracieux : toujours de l'eau, rien que de l'eau, fadaise ! une bonne grêle bien grosse, bien serrée, bien cinglée... parlez-moi de cela ! Vraiment on se croirait à Rome : une façon de carnaval où, déguisés en ondines, nous sommes assaillis de *confetti* d'un nouveau genre. *Ma per Bacco!*... sans pouvoir riposter — et c'est ce qui nous fâche.

Bah ! sans vergogne, nous nous cachons sous un pont surbaissé, où nous avons peine à tenir, et puis nous prenons notre course chez la mère Brochier-Blanc au Grand-Ancelle où nous trouvons bon feu, bon jambon, mais surtout une cordialité superlative pour nous rasséréner, et... dans une bonne grande salle voûtée..... notez tout cela, ô mes collègues.

Si ces deux cols sont anodins, il n'en est pas de même du

COL DES BARLES

POUR PASSER DE LA VALLÉE DU DRAC DANS CELLE DE LA DURANCE.

Raide et long ce cher col, pour la montée ; droit et

interminable à la descente, et nous mettons bien 10 h. d'Orcières à Embrun.



Les Barles et col des Barles.

Mais il y a des compensations grandes.

L'entrée du vallon est charmante, et nous sommes empoignés du coup en y arrivant le soir au coucher du soleil : à droite la grande masse boisée de la montagne puissam-

ment ombrée, son arête finement dentelée par les silhouettes des mélèzes; à gauche des pentes rocheuses et gazonnées se terminant sur un plateau verdoyant, de ce vert puissant et sonore de l'automne, au milieu duquel le soleil pique de touches brillantes les maisons des Audiberts; dans le fond, émergeant de l'ombre, le rocher tout rougissant des Barles au pied duquel est le col.

Mon croquis est agrémenté d'une scène dramatique qui prouve que deux artistes assis sur les bords d'une route, les pieds pendants dans la côte et tout entiers à leur croquis des Barles, ne sont pas chose si inoffensive qu'on pourrait le croire; et que les animaux du pays — je parle de la mule traînant la carriole — considèrent comme un événement effroyable cette bordure inaccoutumée et ne parlent rien moins que de tout briser et emporter à tous les diables carriole et voyageurs.

Nous traversons d'abord Ratier, — ce pauvre Ratier au milieu duquel six maisons éventrées, les murs restants calcinés, racontent douloureusement l'incendie du mois de juillet.

Archinar vient ensuite. Après lui, la solitude, la gorge escarpée et le col tout en haut.

De ce point, — 2,400 mètr. — on voit, par-delà les monts de l'horizon, la muraille formidable de Sirac, les pics neigeux d'Olan, le royaume enfin des glaciers splendides de cette région; du côté du midi tout est doux, boisé et, la lumière aidant, on a un fond ravissant et divers.

Restait à avaler notre dernier orage. Il nous a été fourni de main de maître. Oui, de main de maître — et cela pendant 20 kilomètres; mais, — il faut lui rendre justice, — avec des variations nouvelles.

Ces variations sont : les ruisselets changés subitement en torrents, et les cascates gentillettes, tombant à pic des parois de la côte, précipitant des coulées de terre et de cailloux qui, dans moins de temps qu'il n'en faut pour le

dire, remplissent le chemin de plusieurs pieds d'un béton hideux et terrible!...

On parle de musique pour relever le pas d'une troupe fatiguée? Misère!! — Et le béton des combes du Grand Puy, donc? c'est ça qui le relève le pas... jusqu'à une course gymnastique accélérée!

Dans quel état nous arrivons à Embrun? Pardi! dans le même état que celui des jours derniers, puisque c'est devenu une habitude : nous rentrons trempés ou, mieux que cela, imbibés, *inzuppati d'acqua* et aussi de boue, comme disent les Italiens; mais imbibés de façon à faire mourir de rire ou à faire pitié — j'admets, bien entendu, la liberté du point de vue devant quatre *inzuppati d'acqua*, qui s'obstinent pendant six cols consécutifs à charrier l'eau de la montagne dans la plaine... Et combien d'eau!

Kotzebue fait dire à un de ses personnages rendant compte d'un travail : « J'ai travaillé comme un cheval... ou comme un âne si cet animal plait mieux à M. le Baron. »

En vérité, nous avons tant et tant fait les porteurs d'eau pendant ces six cols, que nous pourrions en dire autant : — en élidant, toutefois, M. le Baron et ses préférences.

E. GUIGUES,

Membre du Club Alpin Français
Sous-Section d'Embrun).

ASCENSIONS

PIC DU MILIEU (3,354 MÈT.); PERDIGHERO (3,220 MÈT.)

VIGNEMALE (3,298 MÈT.); PIC DE CERBILLONAS (3,246 MÈT.)

DEUX NUITS SUR LE COL DE CE NOM (3,200 ET QUELQUES MÈTRES)

Il n'y a guère de montagne mieux nommée que le *Pic du Milieu*. C'est en effet exactement au centre des **Monts-Maudits**, dont tous les principaux sommets sont alignés du N.-O. au S.-E., qu'il dresse orgueilleusement sa longue et solitaire arête, à un niveau qui dépasse légèrement celui du Mont-Perdu (3,354 mèt.). C'est une espèce de Léviathan perdu dans les frimas, naufragé dans les neiges, et presque noyé dans les glaciers les plus élevés des Pyrénées. Il a trois pics énormes de chaque côté de lui, trois au Nord-Ouest, trois au Sud-Est, et il les domine tous, sauf le Néthou. Je ne compte pas, dans cette nomenclature, une pointe relativement modeste, écrasée par un tel voisinage, et que la neige doit souvent submerger tout à fait. Cette pointe, située entre le Pic du Milieu et le lac Coroné, a cependant un nom : c'est le *Pic Coroné*, qui atteint l'altitude de 3,300 mèt., et dont, il y a de longues années (1864), j'avais fait l'ascension par le Sud, dans une course accablante et tortueuse au Néthou par le lac Gregonio.

Si nous n'étions pas tous faillibles, surtout dans les montagnes, il m'en coûterait peut-être d'ajouter que je

m'étais trompé en confondant cette pointe, pendant un si grand nombre d'années, avec le vrai Pic du Milieu, que j'avais cru gravir à cette époque, tandis que ce n'était que son voisin, ou pour mieux dire, son rejeton Sud-Oriental. Mais où est-il, le montagnard qui ne tombe pas assez souvent dans ces erreurs si naturelles? Elles sont inévitables : elles arrivent tous les jours, et il n'y a pas d'humiliation à en convenir. Aussi je n'hésite pas à réparer mes torts en appelant sur le Pic du Milieu la tardive attention des lecteurs de l'*Annuaire*. Il le mérite, car ce n'est pas le premier venu : c'est un géant, un vrai colosse, qui, par sa majesté, sa masse, son isolement de ses puissants voisins, et sa hauteur, a tous les droits possibles à nos respects.

J'y suis monté le 12 juillet dernier, par le Sud-Est, avec Firmin Barrau et Célestin Passet. A cinquante mètres environ du sommet, s'ouvre de ce côté-là une dépression neigeuse presque insensible, qui le sépare du Pic Coroné, lequel est à son tour séparé du Néthou par le col et le lac Coroné. En arrivant sur cette espèce de petit col de neige, nous vîmes tout l'horizon chargé de gros orages, qui montraient des quatre points cardinaux. Nous n'étions pas sans inquiétude, car ils convergeaient tous sur nous, et il n'y avait pas plus d'abris, sur un rayon de plusieurs kilomètres, qu'au milieu d'un désert. Soudain nos alpenstocks se mirent à bourdonner comme des abeilles, et par leurs deux extrémités : le bois lui-même se mit de la partie. Ce bruit bizarre, et même un peu sinistre, inspire toujours aux montagnards une sorte d'effroi, car il ne se produit qu'à de très grandes hauteurs et sur des cimes électrisées. Quelquefois tout se met à siffler, les couteaux et les montres, le bout des doigts et les cheveux, et de petits éclairs passent d'une personne à l'autre, avec le bruit d'une allumette qu'on fait partir. C'est curieux, mais nullement rassurant. C'est un avertissement qu'on peut appeler

providentiel, et qui veut dire : « Gare à vous, car la foudre est bien près. »..... Malheureusement nous n'en tîmes aucun compte : il est si difficile, si impossible, de s'arrêter, pour n'importe quelle raison, à dix pas du sommet d'un grand pic!.... On n'est plus libre, on a la fièvre, on vole. Complètement fascinés par la vue de la cime, par le désir irrésistible d'y arriver avant la foudre, nous fîmes follement trois ou quatre bonds, et le Pic du Milieu fut vaincu.....

Mais le monstre méditait sourdement une vengeance : notre ascension faillit tourner au drame, et à l'ivresse de la victoire succéda la terreur. A peine avions-nous mis le pied sur le sommet, que le tonnerre tomba en nous rasant littéralement le crâne, avec un bruit terrible. Ce fut instantané. Épouvantés et immobiles, nous devînmes verts, puis blêmes. Heureusement qu'il frappa obliquement, presque horizontalement, et se précipita comme une flèche enflammée dans l'abîme qui s'ouvrait à nos pieds, sans avoir rien touché. Mais il est sûr que le zigzag de feu nous frôla la chevelure, avec un sifflement très singulier, ou plutôt une espèce de claquement accompagné d'une forte bouffée de vent. Ce qu'il m'est impossible de comprendre, c'est que nous ne fûmes pas terrassés par le choc : car la décharge eut lieu si près de nous, qu'elle secoua mon chapeau sur ma tête, et Célestin, croyant que ses cheveux brûlaient, les prit convulsivement dans ses deux mains.

Trop alarmés pour regarder la vue, et pour songer à autre chose qu'à nous-mêmes, nous descendîmes de quelques mètres au Sud. Mais, surpris tout à coup par une grêle effroyable, il nous fallut rester en place, et nous cacher au moins la tête sous des pierres plates, à défaut de rochers protecteurs. La pensée du tonnerre nous hantait : n'allait-il pas tomber encore au même endroit, dont nous étions si près?.... Nous grelottions, et nous étions mouillés ;

sans cela, nous aurions eu moins de philosophie. Et puis, nous assistâmes pendant une heure à un spectacle si terrible et si beau, que l'enthousiasme tua l'inquiétude, et nous fit même oublier nos souffrances.

Le bleu plombé des nuages, dont les bords étaient rouges, les explosions du vent et du tonnerre, le fracas de la grêle et celui des rochers qui tombaient du Néthou, en y soulevant des tourbillons de neige plus blanches que les fumées du Niagara, enfin l'aspect furieux, glacial et consterné de la nature, toutes ces horreurs et ces détonations avaient un caractère si dramatique, elles exerçaient un tel empire sur l'âme et tous les sens, et il était si impossible de s'occuper d'autre chose, que nous ne pensions plus à notre proximité du lieu néfaste où nous avions failli être foudroyés quelques instants auparavant. Le vacarme était tel, qu'il était impossible de parler. Mais le plus grand, le plus sonore, le plus sauvage des bruits confus et formidables qui s'élevaient de toutes parts, celui qui dominait tout ce tumulte, c'était un bourdonnement lugubre, plaintif, universel, qui sortait des rochers. Tout le vallon d'Eroueil hurlait comme un monstre à mille gueules. Il n'y avait pas une pointe, pas un caillou, qui n'eût son gémissement. Les yeux fermés, on aurait pu se croire entouré d'animaux. Le bruit enflait et mourait tour à tour, comme les clameurs de l'Océan. C'était tantôt une psalmodie, tantôt un rugissement, tantôt un râle ; concert barbare, inouï, digne des damnés, plus inhumain que la *musique de l'avenir*, et qui nous tint pendant une heure entre la stupeur et la curiosité. C'est qu'en effet, la voix et les lamentations d'une pierre donnent le frisson ; elles ressemblent à des sons d'outre-tombe, et quand le bruit cessa, nous crûmes sortir d'un mauvais rêve.

C'est sur le compte de l'électricité qu'il faut sans doute rejeter tout cela. Les rochers en étaient surchargés. Mais le fait est qu'on connaît peu les lois, et encore moins les

bizarries de ce fluide dans les hautes couches de l'atmosphère, où tant de choses ne se passent pas le moins du monde comme dans la plaine. Et de même qu'un médecin dérouté explique tout par *les nerfs* quand il perd son latin, de même, quand un savant est aux abois, il n'a qu'à dire : *c'est l'électricité*, pour se tirer d'affaire. Cela suffit. C'est une névrose de la nature.

Notre descente à l'Hospice de Vénasque fut très calme. Les orages disparurent, les glaciers se dorèrent en silence, et les montagnes, dans la sérénité du soir, avaient l'air d'admirer le coucher du soleil. Il faut leur pardonner leurs accès de colère ; on en pardonne bien d'autres aux hommes !

Avant de clore le récit de cette course, j'ai le chagrin d'avouer que le Pic du Milieu est facile, très facile (bien qu'il soit un des plus élevés des Pyrénées), pourvu toutefois que l'on y monte comme nous, par le Sud-Est ; de tous les autres côtés, il est inabordable. La neige était encore tellement épaisse sur le glacier, le 12 juillet, qu'aucun de nous n'eut même l'idée de s'attacher, quoiqu'en hommes sages nous eussions pris une corde. Les rochers du sommet sont un peu menaçants, et très roides ; mais ils n'ont rien de vraiment difficile : nous les escaladâmes en moins de 5 min. Ils sont solides. C'est cependant une ascension qui pourrait devenir dangereuse vers la fin de l'été, à cause de la crevasse immense qui s'ouvre alors entre le glacier et la paroi Nord-Est du Pic. C'est une *bergschrund* aussi profonde et aussi large que les fossés d'une citadelle. Si cette crevasse devenait infranchissable, si elle barrait l'accès du pic depuis le Nord jusqu'au Sud-Est, il n'y aurait plus que la ressource de décrire les trois quarts d'une ellipse au Sud-Est, en allant sur la neige jusqu'au lac Coroné, pour revenir ensuite au Nord-Ouest, par les crêtes. Mais on allongerait ainsi d'une heure.

Deux jours après cette course, je déposai ma carte (un

p. p. c., sans doute) sur le *Perdighero* (3,220 mètr. : 14 juillet), après une longue absence de dix-huit ans (!), et par une voie peut-être nouvelle, c'est-à-dire sans sortir de l'Espagne. Dix-huit ans ! C'est énorme dans une vie.... Mais qu'est-ce que c'est pour une montagne ? Pas une minute ! Hélas ! n'est-ce pas une loi de la nature, que pour ne pas vieillir, il faut avoir un cœur de pierre ?

Je gardai Célestin. Ayant très lestement franchi, dans les brises enivrantes du matin, le dédale de collines verdoyantes et mouchetées de sapins, qui étalent leur verdure à l'entrée du vallon de Ramougne, et dont le ravissant désordre rappelle étonnamment les grands parcs des régions montagneuses de l'Irlande, nous remontâmes de l'Est à l'Ouest toute cette gorge de Ramougne, que je trouve pleine de poésie et de grandeur, malgré sa sauvagerie et sa stérilité. On y entend partout des ruisseaux qui écument et bondissent sans savoir où ils vont. Ils se jettent même sur vous à l'improviste, et vous inondent : ils ont toutes les folies de la jeunesse ; mais on le leur pardonne bien volontiers, car sans eux le vallon de Ramougne, où l'on pourrait errer pendant trois heures sans voir un arbre, un homme ou une cabane, serait plus désolé qu'une nécropole.

Les pentes sont douces et uniformes. Ce n'est qu'au fond de la vallée qu'elles se redressent vivement, et forment une sorte de cirque vraiment alpestre, où trois grands pitons noirs sont plantés dans les glaces. Le pic central ressemble beaucoup au trop fameux Pic du Midi de Pau : il est fendu comme lui, et il est pour le moins aussi haut. Je crois même que cette cime inconnue, et facile à gravir par le Nord, doit presque atteindre les 3,000 mètr. voulus pour être un pic de premier ordre. Appelons-la, pour le moment, *Fourche de Ramougne*.

La rive droite du torrent est couverte de rochers monstrueux : aussi nous préférâmes suivre la rive gauche, où

l'on retrouve de temps en temps les traces d'un sentier à peu près effacé : c'est d'ailleurs la vraie route; on peut toujours rester près du torrent. Au bout d'une h. 40 min., la gorge dévie un peu à droite (à l'O.-N.-O.), en devenant un défilé, où le torrent roule et mugit sous un immense tunnel de neige durcie, qui nous sert de route, et nous fut très utile. C'était une rue de glace un peu en pente, une allée blanche comme du marbre de Carrare, encaissée entre deux murs de rochers, un corridor étincelant, rempli d'air pur et de soleil, où jouaient ensemble les vents glacés des hautes régions, et les brises virginales de l'aurore. Je pensais à Luchon, où il faisait alors 36° à l'ombre, et à Paris, où il en fit jusqu'à 40! Comme notre sang bondissait dans nos veines! Il était impossible de ne pas aller vite : aussi, nous dévorions gaiement l'espace. Il est si rare d'être paresseux ou de mauvaise humeur, dans ces solitudes froides et vivifiantes, dans ces paradis blancs, dans ces zones à jamais bienheureuses où l'on ne connaît ni la torpeur, ni les insulations, ni la haine ou l'envie, ni tant d'autres choses désolantes ou terribles, qui affligent et divisent les mortels de la plaine! Les hautes montagnes sont le dernier refuge et la consolation des âmes lassées des orages de la vie. Elles sont un trait d'union entre la terre et le ciel, dont elles reflètent les gloires et la sérénité. L'homme y change de nature, et la vie qu'il y mène n'a plus rien de commun avec celle d'ici-bas. Quand il est là (surtout s'il y séjourne), il vit, pour ainsi dire, dans un autre monde, aussi bien au moral qu'au physique : ce n'est plus l'homme des plaines; il est transfiguré : il parle, regarde, respire et pense différemment, et le désert le rend naïf et pur comme un enfant. Comme c'est utile, à notre époque! A moins d'être fatigué, ou plus froid que du marbre, n'est-ce pas là ce que tout le monde éprouve, dans la neige, le silence, et l'air bleu des montagnes?

A 2 h. de l'Hospice de Vénasque, nous passâmes à côté

d'un étang, tout entouré de neige et très limpide, d'où grimpant roide à l'O.-N.-O, sur des gazons hérissés de rochers, nous arrivâmes sans peine aux neiges et aux glaciers sans fin qui bloquent tous les ravins et comblent tous les vallons des monts du Lys, au Midi comme au Nord et partout : le soleil dévorant de l'Espagne n'y fait rien. Voici, en plein été, les horreurs magnifiques de l'hiver. Laissant à droite (N.-E.) le pic de *Boum* et la *Tusse de Maupas* (3,060 et 3,110 mètr.), à gauche la Fourche dont je viens de parler, puis montant au N.-O. sur la neige, nous voilà tout à coup dans un monde aussi blanc que celui des Lapons et des rennes, et plus brillant que les mers enchantées des tropiques.

Le temps était superbe. Aussi j'étais ensorcelé, comme dans mes plus beaux jours, par la splendeur et les étincellements de ces énormes montagnes, où le soleil met tout l'été à dépouiller de neige quelques lambeaux insignifiants de terre. Elles étaient saturées de lumière : mais nous n'avions pas chaud à l'ombre, bien loin de là, lorsqu'au *Col de Ramougne*, nous arrivâmes à l'altitude d'environ 3,000 mètres.

Voici exactement où s'ouvre ce col, qui n'est décrit nulle part. Il fait communiquer, de l'Est à l'Ouest, la partie supérieure du vallon de Ramougne avec celui de Litayrolles. Il est donc tout à fait en Espagne, et non sur la frontière, quoiqu'elle soit à deux pas. Il est à l'origine et au point culminant du chaînon diabolique et en ruines qui, descendant au Sud des crêtes frontières (auxquelles il est soudé entre la Tusse de Maupas et le Col de Crabioules), tourne graduellement à l'Est, et borne à droite (au Sud) toute la gorge de Ramougne, la séparant ainsi de celle de Litayrolles. Du haut du col, nous vîmes soudain le lac glacé de Litayrolles au Sud, le pic de Litayrolles à l'Ouest, et le Perdighero à l'Ouest-Sud-Ouest.

Me retrouvant ici dans la partie des Pyrénées que je

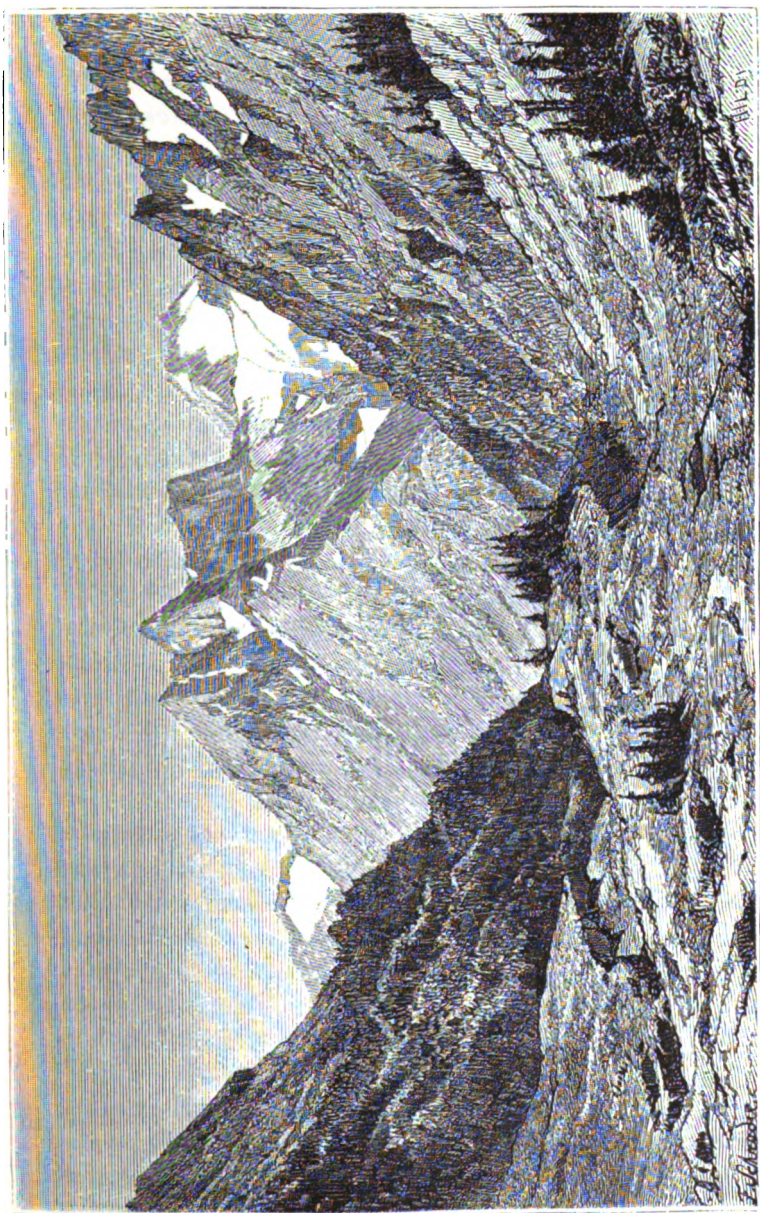
connais le mieux, il m'était inutile d'y chercher du nouveau. Mais ne voulant pas perdre une journée si splendide, je remontai sur le *Perdighero*, par l'Est cette fois, et sans entrer du tout en France. En 1 h. 30 min. (5 bonnes h. de l'Hospice de Vénasque), nous étions au sommet (3,220 mè.). La première fois (1863), comme j'étais seul, j'y montai du lac d'Oo.

Ce pic est en même temps facile et dangereux, ou pour mieux dire, perfide. Expliquons-nous. Il est très accessible, en ce que ses pentes sont douces, si douces que si le sol était plus sûr et moins mobile, on pourrait faire arriver un mulet à la cime! Mais le *Perdighero* ne se compose que de rochers en équilibre. C'est une ruine gigantesque en pierres sèches. Une centaine d'hommes pourraient le démolir en moins d'un mois (imaginez le bruit!) et un enfant pourrait, du bout du doigt, y mettre en mouvement tout un hectare de pierres, ou même de blocs énormes. On devine le danger qui résulte de la décrépitude d'une montagne si massive. Mieux vaudrait une paroi verticale de granit : elle inspirerait plus de confiance que le *Perdighero*, malgré la suavité de ses contours. Le traître! Mais quel observatoire! On voit les Pyrénées d'un bout à l'autre!

Nous aperçûmes pendant cette course une cinquantaine d'isards, dont douze s'approchèrent tant de nous pour boire et déjeuner, que nous les dispersâmes à coups de pierres!

Descendant au Sud-Est (en Espagne), par le vallon interminable de Litayrolles (rive gauche), il nous fallut près de 4 h. pour arriver aux bords de l'Essera (descente de 2,000 mè.), d'où nous montâmes aux *Bains*, lieu plein de charmes, que je ne quitte jamais sans m'attrister. J'y restai quelques jours.

Le 16 juillet, je fis, avec Firmin Barrau, une petite course, sans but bien défini, dans les vallons glacés qui rayonnent au Nord-Ouest du pic d'*Albe*. Je me souvenais



Vallée de Ramougne et Pic de Perdighero (dessin de F. Schrader, d'après nature).

d'avoir passé non loin de là, en 1864, au-dessus et à l'Est de deux lacs très modestes, mourant de froid dans les rochers, au fond d'une gorge sans nom : c'était pendant l'ascension folle que je fis au Néthou par le lac Gregonio. Il me tardait de les revoir, et de plus près. Mais cette promenade ayant été plutôt sentimentale que sérieuse et utile, j'en dirai peu de chose, et mon journal va se charger de la décrire.

Nous prenons vers midi le chemin de l'Hospice. Au bout de dix minutes, nous le quittons, et nous grimpons à droite; petit sentier, zigzags très roides sur la rive gauche d'un ravin sombre, où descend un torrent que nous passons bientôt à gué, près de sa source. Il souffle un vent fiévreux. En 45 min., nous voici sur un col gazonné (*El Tournet de Alba*), à droite d'un mamelon calcaire et gris. Ce petit col est au N.-E. des Bains, que nous perdons maintenant de vue. Cabane à gauche : herbe très haute et serpents. Le sentier continue au Nord-Est. Forêt très clairsemée de sapins décrépits, malheureux et caducs. L'horizon s'agrandit de toutes parts : voici le Cotiella et le Posets, etc. Nous inclinons à l'Est, puis au Sud-Est : pentes douces, ravins herbeux couverts de fleurs à l'odeur enivrante. C'est un jardin, un paradis. La brise et les oiseaux passent en chantant sous les sapins, et l'air est plein de vagues et mystérieux murmures, que l'on dirait venus du ciel pour consoler la terre et l'attendrir, tant ils sont suaves et indéfinissables. Mais, hélas ! les sapins disparaissent (2,000 mèt.); plus de fleurs, plus d'oiseaux ; adieu les mélodies et les parfums ; voici des flaques de neige, et des bouffées d'air froid descendant de l'Est.

A 1 h. 30 min. des Bains, nous arrivons au bord d'un premier lac, qui se déverse violemment sous la terre. Qui sait où reparaissent ses eaux ? C'est là du reste le sort étrange et lamentable de presque tous les torrents qui naissent au Nord des Monts-Maudits, à commencer par la

Garonne, qui dit adieu à la lumière dans un gouffre espagnol, pour le plaisir d'aller se promener en France, de voir Bordeaux, et de mourir fièrement dans l'Océan. (C'est un moyen rapide et facétieux de changer de pays, sans que personne s'en aperçoive.) Le sol des Monts-Maudits (dans leurs parties calcaires) est si plein de cavernes et de puits naturels, qu'il est presque impossible à un ruisseau de ne pas s'y plonger. Quel sort funeste, et quelle noire destinée! Encore si on les revoyait! Mais non, ils meurent en général au printemps de la vie, et il n'y a guère que la Garonne dont on ait pu trouver les traces.

Elles sont bien capricieuses, les eaux de la Maladetta. Une fois, en arrivant à la Rencluse à 8 h. du matin (1876), je ne trouvai plus une goutte d'eau dans le torrent. Il avait eu l'idée, depuis la veille, de s'engloutir à 300 mètr. plus haut que de coutume; les pierres semblaient le boire; mais à 9 h., il se fit un grand bruit, et il redescendit en écumant dans son gouffre habituel, comme s'il avait changé d'avis!

Mais revenons au petit lac. Voyez, au Sud-Sud-Est, une fente énorme dans un cirque de rochers! C'est la *Brèche d'Albe*, porte fantastique, qui mène à la vallée de Gregonio. Elle doit être à 2,500 mètr. Hauteur probable du lac, un peu moins de 2,200 mètr. En montant au Nord-Est, d'environ 300 mètr., j'en aperçois un autre, juste au Sud du premier, et plus haut de 100 mètr. Me voilà satisfait....., je les ai retrouvés, ces deux chers petits lacs, que dix-sept longues années n'avaient pas réussi à me faire oublier! Ce sont bien eux, j'éprouve pour eux une espèce d'affection. Mais je les quitte, car il est tard, et quand j'arrive aux Bains, les vastes et noires forêts qui les dominent commencent à s'effacer sous les ailes déjà froides de la nuit. A cette hauteur (1,700 mètr.), il ne fait chaud qu'en plein soleil. C'est le climat de la Scandinavie. Jamais je n'y ai vu plus de 25° à l'ombre.

Le lendemain (17 juillet), temps merveilleux. Le bleu du ciel est si sombre et si pur, que j'y cherche des étoiles! Grande brise du Nord. Elle a le timbre et les lamentations (j'allais dire la *passion*) des vents sauvages et poétiques de la Patagonie, et elle réveille en moi mille souvenirs de voyages; le vent dit tant de choses! Quel chagrin de rentrer à Luchon, après avoir humé de pareilles brises!

Quinze jours après, j'étais à Gavarnie, où je trouvai l'*Hôtel des Voyageurs* si agrandi, si embelli, si séduisant, que je n'en croyais pas mes yeux: ni mes oreilles non plus, quand j'y entendis jouer des valses et des nocturnes! Gavarnie va devenir une Capoue. J'eus le plaisir, que je n'avais pas eu depuis bien des années, d'y faire une course avec Monsieur et Madame Packe. Prenant Henri Passet, nous allâmes voir, par une journée absolument sans nuages, les grandes aiguilles de glace du *Gabiétou*, dont quelques-unes avaient au moins 35 mètr. de hauteur, et dont le sombre azur faisait pâlir celui du ciel. Elles firent autant d'effet sur moi qu'il y a sept ans.

Ces pyramides, ces vagues et ces crevasses, ces colosses bleus, tous penchés vers le Nord, c'est-à-dire vers l'abîme, et fumant aux rayons d'un soleil hivernal; les bruits féroces qui accompagnent leur chute: et au-dessus de tout cela, l'impassibilité des pics austères qui voient si tranquillement du haut des nues ces chaos de glaçons qui s'écroulent, tout cet ensemble a quelque chose de si barbare et de si froid, que lorsqu'on y regarde longtemps, l'esprit se trouble, on ne sait plus si on est en Europe, et la pensée va se perdre dans le Nord, près des confins toujours glacés du monde, où l'Océan lui-même se cristallise.

Et cependant, la base de ce glacier n'est qu'à 3 h. de Gavarnie! Il descend au niveau de 2,700 mètr. C'est une course sans danger, dont la première moitié peut se faire à cheval. Mais vers la fin, il faut veiller aux canonnades de pierres, car il en tombe à chaque instant.

Une autre charmante promenade qu'on ne fait pas assez souvent de Gavarnie, c'est l'ascension du *Piméné* (2,804 mèt.). Elle est bien préférable à celle de la Brèche de Roland (même niveau). Cette fois, j'y montai seul, et je passai plusieurs heures à rêver sur la cime, devant un des plus beaux spectacles de la nature.

Sans doute, tous les ascensionnistes sont habitués à dominer les nuages, et à en voir sortir des sommets de montagnes imitant des groupes d'îles mystérieuses dispersées sur la mer, et couvertes de soleil. Cela est très commun. Mais il est rare que l'illusion soit si complète qu'elle l'était ce jour-là. Le Cirque de Gavarnie était devenu un golfe, toutes les vallées semblaient des bras de mer, et au loin, vers le Nord, là où les grandes arêtes de l'Ardiden s'engloutissaient comme d'arides promontoires sous le vaste horizon des brouillards, les nuages, changés en vagues échevelées, roulaient ou déferlaient sur elles comme de l'écume. Au delà de ce *Cap Finistère*, qui simulait le bout d'un continent, un océan de brumes, sans îles, sans ombres, sans un point noir, flamboyait au soleil. Il me cachait les plaines, et ressemblait à l'Atlantique sous l'équateur. Quel dommage, me disais-je, qu'on ne puisse pas s'embarquer sur les nuages ! J'en avais si grande envie ! S'abonner à un nuage pour un mois, ne serait-ce pas le comble du romanesque, surtout pour un voyage de noces !

Elles me semblèrent vraiment bien courtes, les heures que je passai dans la contemplation sur le sommet du Piméné, entre les nuages et le ciel. Mais les belles choses ne durent jamais longtemps : les illusions d'optique passent aussi vite que celles du cœur. Il se fit une espèce de marée dans ces masses de vapeurs qui montaient à vue d'œil, et à raison de 200 mèt. par heure. Bientôt le vent du Nord les souleva confusément comme la fumée d'un incendie. Presque tous les pics furent submergés les uns après les

autres, et au moment où je partis, il n'y avait plus sur l'horizon que le soleil, le Mont-Perdu, et moi.

Un fait étrange, c'est la chaleur intolérable que ces brouillards réfléchissaient de bas en haut. Ils me brûlaient comme une fournaise.

Plus que jamais épris de Gavarnie, de son climat, de ses montagnes et de ses habitants, j'y restai fort longtemps, et c'est de là que j'accomplis, le 6 août, ma sixième ascension du Vignemale (3,298 mèt.), avec Haurine et Pierre Pujo, après avoir couché sur le *Col de Cerbillonas*, c'est-à-dire à 3,200 mèt. au-dessus du niveau de la mer, au clair de lune et en plein air, mais par un temps splendide.

J'ai un tel culte pour le Vignemale, que si je m'écou-
tais, je risquerais fort d'en faire une description qui rem-
plirait cent pages de notre *Annuaire*. Je vais donc éviter ce
malheur, en essayant d'être aussi clair et aussi bref qu'un
Guide, dans ce que j'ai à dire de cette superbe montagne,
qui, malgré sa hauteur, son voisinage du lac de Gaube, et
le nombre d'ascensions qu'on y fait tous les ans, est en-
core mal connue. Cela me frappe de plus en plus chaque
fois que j'y reviens. Le Vignemale est si vaste ! Il a tant de
sommets, petits ou grands ! C'est une forêt de pics. Et les
touristes y restent si peu de temps ! Ils touchent la cime,
écrivent leur nom, et..... tout est dit. Ce qui nous manque
pour populariser cette reine des Pyrénées Françaises, c'est
une bonne carte, à grande échelle et avec texte, et des
photographies, pour prouver au public incrédule l'exis-
tence d'un glacier digne des Alpes, à 6 h. de Cauterets.

Le glacier oriental du Vignemale, sans contredit le plus
grandiose des Pyrénées, descend majestueusement et en
ligne droite de l'Ouest à l'Est, sur une longueur d'au moins
4 kilom. Il est deux fois plus large que la Garonne sous le
pont de Bordeaux, et il a un aspect tout à fait théâtral.
Tout y est fait pour l'œil.

A l'origine de cette vallée de glace, entre la France et

l'Espagne, s'ouvre un col très élevé, bien qu'à peine fréquenté. C'est le *Col de Cerbillonas* (3,200 et quelques mèt.), qui sépare en deux groupes très distincts toutes les cimes du Vignemale. Il y en a huit : c'est une famille, mais assez désunie. Quatre ou cinq pics de premier ordre sont alignés de l'Ouest à l'Est sur la rive gauche du glacier, d'où ils sortent brusquement et fièrement. L'un d'eux est la *Pique-Longue* ou *Grand-Vignemale*, qui donne l'idée d'une hauteur prodigieuse, et monte élégamment dans les régions vides et perdues de l'air, où l'azur devient noir. En face de cette belle ligne de pics, sur la rive droite, se dressent symétriquement trois autres pitons sombres et rouillés, également sur une ligne Ouest et Est. Le plus à l'Ouest de ces trois cônes est le *Cerbillonas*, coté 3,246 mèt. sur la carte de l'État-major ; le plus à l'Est s'appelle le *Montferrat* (3,221 mèt.) ; le pic central n'a pas de nom : c'est très fâcheux, vu sa hauteur.

Le Grand-Vignemale est accessible de trois côtés : par l'Est, par l'Ouest et par le Sud ; mais par le Nord il est inaccessible. Quand on y monte de Gavarnie, on longe en général la rive droite du glacier (côté gauche en montant) ; c'est plus roide, mais plus court. Quand on part de Cauterets, on préfère la rive gauche ; non seulement c'est plus court, mais en passant par là, on voit les plus immenses crevasses des Pyrénées. Je ne crois pas qu'il y en ait de plus grandes en Europe.

Le glacier du Vignemale est très roide à sa base, et la glace y est dure et polie ; çà et là elle est noire. Dans sa partie moyenne il se déchire, il est brisé dans tous les sens, et tumultueux comme l'Océan dans une tempête ; il y a là des crevasses monstrueuses. Mais plus on monte, plus ses pentes s'adoucissent, et elles finissent par devenir nulles, en sorte qu'il se termine par un vaste champ de neige horizontal et circulaire, dont le diamètre est d'environ un kilomètre.

C'est dans une des falaises qui tombent à pic sur cette plaine blanche, qu'à force de poudre (et de patience.....) je me suis fait creuser une petite grotte qui n'a encore que 8 mètr. cubes, mais qui en aura 12 l'année prochaine. Je crois, j'ose espérer du moins, que ce refuge placé si haut rendra quelques services; car par le mauvais temps, le Vignemale est terrible : il n'y a pas un rocher, dans cette immensité de pics, de précipices et de glaciers, qui puisse vraiment servir d'abri. C'est le désert dans toute sa nudité.

Je n'avais pas la moindre idée de la rapidité de l'évaporation à ces hauteurs; autrement dit, de la puissance des rayons du soleil. J'en eus une preuve bien singulière. Sous l'orifice de ma caverne, *le niveau du glacier s'abaissa de 6 mètr. en deux mois*, en sorte qu'à ma seconde visite, le 6 septembre, je me trouvai en présence d'une fenêtre, ou d'un premier étage, là où quelques semaines auparavant on entrait de plain pied! J'avoue que je me mis à rire! Sans le talus de pierres amoncelées au pied de ma future demeure, d'où elles étaient sorties à coups de mine, jamais je n'aurais pu y pénétrer!

C'est une erreur de croire qu'il n'y a que des fissures inoffensives dans le plateau de neige qui sert de réservoir au glacier du Vignemale. A force de s'élargir, ces fentes deviennent de vraies petites crevasses à la fin de l'été. Elles sont même très profondes.

Au mois d'octobre, et même avant, cette plaine changée en glace finit par se creuser beaucoup au contact des rochers échauffés. Une radiation très prolongée des terres qui la dominent la fait descendre sensiblement de l'Est à l'Ouest, et il s'y forme souvent à cette époque un petit lac. Mais en été, elle est horizontale, toute blanche, et hérissée de vagues de neige qui rappellent le désert et ses dunes. Formées et ciselées par la tempête, qui les chasse devant elle, ces majestueuses ondulations, par leur aspect

et leurs allures, ont une analogie frappante et significative avec les vagues de sable des grands déserts.

Ayant passé deux nuits l'été dernier sur le *col de Cerbillonas* (3,200 et quelques mèt.), je vais en dire un mot, mais sous forme de journal.

Le 5 août, nous arrivons au col (Haurine, Pujo et moi), juste au moment où le soleil se couche dans des brumes écarlates : il fait très froid, mais aussitôt que le soleil a disparu, il fait plus chaud, et le changement s'opère en quelques minutes (ceci est singulier). La nuit arrive, nuit idéale, solennelle, et sans nuages. Mes guides s'endorment, et je fais des promenades solitaires sur le col éclairé par la lune. Il forme terrasse entre la France et l'Espagne. Voici minuit.... J'arpente des plages stériles et mornes où le glacier semble écumer. J'ai d'un côté (à l'Ouest) le vide, un abîme colossal, et une mer infinie de montagnes qui sommeillent à mes pieds : de l'autre une plaine de neige où rêve la lune, et d'où je vois sortir, comme des îles ténébreuses, les pics fauves du Vignemale. Leurs noires silhouettes ont quelque chose d'épouvantable et de brutal. On dirait une rangée de démons. Je vois tomber sur le glacier des pluies d'étoiles filantes. Sûr de ne tuer personne, je détache des rochers qui bondissent en Espagne : il en sort des torrents d'étincelles, des éclairs, et une sorte de tonnerre qui réveille les montagnes endormies. J'ai besoin de ce bruit : le silence prodigieux qui m'entoure me fait mal et me trouble.... Je crois être au Spitzberg.... Le froid me force enfin à me coucher : j'entre dans mon sac, et le sommeil descend sur moi. — Le lendemain matin, je monte au Sud, en 10 min., sur le *pic de Cerbillonas* (3,246 mèt.), en revenant du Grand-Vignemale (N. B. — Quelques plantes sur le col : *Linaria alpina*, *Androsace carnea*).

Un mois après cette nuit, que je serais tenté d'appeler *divine*, croyant ma grotte presque achevée, j'y remontai : mais elle ne l'était pas, et je couchai une seconde fois de-

hors (6-7 septembre) sur le col de Cerbillonas, avec Henri Passet, Haurine, et la plupart de mes mineurs, dont trois passèrent la nuit dans ma caverne encore rudimentaire. Quelle idée lumineuse ils eurent là ! Ils durent souffrir aussi, mais pas autant que nous, car nous fûmes presque gelés. Dès 7 h., il se mit à neiger. Nous étions cinq, allongés sous une toile amarrée aux rochers : mais comme je suis très grand, j'avais les pieds dehors, et des flocons de neige tombaient aussi sur ma figure.

Quelle nuit ! Son seul souvenir me fait passer des frissons dans les veines, car ce ne fut qu'une longue tourmente, un vrai cyclone de neige, une tempête du Cap Horn. Le vent avait des spasmes, et ne soufflait jamais d'une manière continue, mais par bourrasques effroyables et subites, qui venaient du Sud-Ouest. Nous l'entendions d'abord mugir comme le tonnerre au fond des gorges d'Espagne : puis il prenait son vol, faisait frémir et gronder les rochers en montant, et arrivait à nous en quelques secondes, après une ascension de 2,000 mèt. Alors il traversait le col comme un obus, et se précipitait dans les fureurs d'un Sahara de neige, que l'on voyait fumer à la clarté de la lune, lorsque les nuages épouvantés se déchiraient assez pour la laisser paraître et resplendir. A sa lumière troublée, tremblante et sépulcrale, le Vignemale avait l'air de remuer, comme un grand somnambule. Les pierres volaient autour de nous, la neige allait dans tous les sens, et au milieu de ces vertiges, notre petite toile, fouettée par l'ouragan, faisait autant de bruit que les voiles échevelées d'un navire en détresse, lorsqu'elles s'agitent, se tordent et se débattent dans les brises infernales de l'hiver antarctique.

Qu'allait-elle faire ? Les cordes qui la retenaient étaient gelées : nous tremblions à la pensée de la voir arrachée par le vent ; nous ne l'aurions jamais revue, et que devenir sans elle ? A 12 h. 30 min., je sortis un instant, mais je faillis être emporté. Enfin, la toile tint bon, elle résista, et

nous sauva peut-être la vie dans cette nuit désastreuse et maudite.

Le lendemain, matinée sibérienne, mais très claire, et même calme. Voici l'aurore, et la paix est revenue sur le monde, qui s'allume, se réveille et se dore. Il est tombé un demi-mètre de neige pendant la nuit, et on dirait que nous avons changé de continent, ou de saison. Tout resplendit autour de nous, le glacier, le soleil et le ciel : je ne dis pas la terre, car nous n'en voyons plus. Aussi c'est sur un horizon plus blanc que l'écume de la mer que le soleil se lève, et ses rayons naissants colorent en rose les petites trombes de neige poudreuse qui tourbillonnent encore follement sur le glacier. Elles sont jeunes, elles s'amuse,nt, elles ont l'air de danser ! Il ne leur manque que l'orchestre de Strauss ! Mais loin de moi de telles pensées ! Elles sont profanes ici..... Je sens brûler en moi le saint amour de la nature, et mon âme se repeuple de souvenirs du désert de Gobi en hiver. Quelle lumière ! Quelle clarté ! La vue porte à 200 kilomèt. : je vois jusqu'en Andorre ! Je monte dans ma caverne, qui s'ouvre à l'Est, et où s'engouffrent avec une telle ardeur les rayons du soleil, qu'on y est calciné ! J'y dégèle à vue d'œil ! Quelle charmante sensation !

Pour ceux qui n'ont pas vu les hautes montagnes couvertes de neiges nouvelles sous un ciel bleu et par une matinée glaciale, la blancheur est un mot vide de sens : ils n'ont jamais rien vu de blanc. Jamais la neige des plaines n'a cet éclat ; elle est relativement terne et souillée : la preuve, c'est que dans les pays du Nord, on peut la contempler, y voyager pendant des mois entiers en plein soleil, sans avoir mal aux yeux, et sans lunettes. Bien différente est la neige inviolée des montagnes ! Elle brûle tellement les yeux et l'épiderme, *même en hiver*, qu'au bout de quelques heures on ne peut plus en supporter la blancheur et l'éclat. Cela tient à deux causes : d'abord à la pureté extrême du milieu qu'elle habite (car comment

pourrait-elle s'y salir?); et ensuite à l'ardeur du soleil dans un air raréfié, où la lumière, comme la chaleur purement solaire, est beaucoup plus intense que dans la plaine. Le soleil brûle comme du fer rouge à 3,000 mètr. et au-dessus. Aussi la neige s'évapore-t-elle avec une incroyable rapidité à ces hauteurs. A peine tombée des plus sereines régions du ciel (quelquefois même d'un ciel sans nuages), elle y remonte presque aussi vite qu'elle en était venue, et sans avoir connu les souillures de la terre, comme si sa seule mission était d'éblouir et de charmer nos yeux. J'ai constaté une fois une fusion de quarante centimètres en quatre heures sur le col de Suzon (2,100 mètr.), près du Pic du Midi de Pau, soit 1 mètr. en 10 h.!

Encore un mot de ma grotte du Vignemale, et je n'en parlerai plus, jusqu'à ce que je puisse y donner à dîner à 3,200 mètr. au-dessus du niveau de la mer (150 mètr. de plus que la cabane des *Grands-Mulets*). Ceux qui seraient tentés de s'en servir pour étudier les lois de la nature à ce niveau, pourront y observer bien à loisir les phénomènes d'optique et d'acoustique particuliers à ces grandes altitudes. Ainsi l'opacité de l'ombre est tout à fait extraordinaire. Celles que projettent les rochers sur la neige ont l'air de blocs solides légèrement bleus, et il y fait à moitié nuit : tandis qu'à la lumière, surtout sur une surface horizontale de neige, on peut à peine ouvrir les yeux. C'est un peu ce qui doit se passer dans la lune.....

Le son est beaucoup moins intense qu'au niveau de la mer. Le 7 septembre, avant de dire adieu à mon cher trou pour cette année, voulant produire une sensation, je fis partir en ma présence deux ou trois coups de mine. Les pierres allèrent fort loin, mais la détonation fut si insignifiante, que je ne fis aucun effet. Le *fiasco* fut complet. Moi qui voulais ébranler le Vignemale, et faire gronder tous ses échos à mon départ ! Je dus me contenter d'un petit spasme, d'une quinte de toux, et d'un crachement de

pierres! Je ne chercherai plus à faire du bruit!..... Voyez ce qu'on y gagne! Rien que du ridicule!

En fait d'études, ne serait-il pas bon de constater, une fois pour toutes, s'il est vrai que les chats ont des attaques de nerfs à 3,000 mètr.? On l'a dit bien souvent. J'installerais peut-être un jour une ménagerie là-haut! Les poules pondent-elles à cette hauteur? Les coqs chantent-ils?

Tout cela est très intéressant; mais on s'en occupera plus tard. La belle saison, qui ne dure pas trois mois sur le Vignemale, était finie. Aussi, le 7 septembre, j'en pris congé avec l'entrepreneur de mon abri, mes ouvriers chargés comme des mulets, deux touristes, leurs deux guides et les miens, en tout 14 personnes, petite armée qui semblait fuir devant l'hiver. C'était très pittoresque, et jamais le Vignemale n'avait vu tant de monde à la fois. Marchant sans bruit, dans un brouillard livide et immobile, nous avions l'air de spectres ou d'Esquimaux à moitié gelés, errant silencieusement dans les glaciers brumeux de leur patrie. A chaque instant, nous arrivions au bord d'une crevasse formidable, que le brouillard rendait encore plus noire et monstrueuse. Alors on s'arrêtait, on hésitait, on faisait mille détours, et sans mot dire on franchissait enfin les ponts fragiles de neige presque transparente, qui couvraient une partie de l'abtme. Une fois, une de mes jambes y fit un trou, et nous pûmes voir, à travers cette espèce de lunette, les hideuses profondeurs du glacier. Heureusement que j'étais attaché. Et ici, je ne puis m'empêcher d'observer que les guides de Caunterets sont d'une rare imprudence. Presque jamais ils ne s'attachent sur ce glacier. Ils s'y promènent sans corde, parce qu'elle est un peu lourde à porter. C'est une folie qu'on pourrait payer cher.....

Au mois d'octobre, je me trouvais dans l'Ariège, à Ussat, dont l'entourage rappelle un peu les vertes et pacifiques vallées du Pays Basque, avec plus de rochers. Je par-

courus l'immense grotte de Lombrive, une des plus vastes et des plus étonnantes de l'Europe, car sa longueur dépasse 3 kilom. Mais la fin des beaux jours approchait. Il y avait des soupirs dans la brise ; des élégies passaient dans les forêts, dont les feuilles mortes commençaient à tomber comme des larmes ; et les torrents, électrisés au souffle mélancolique des vents d'automne, avaient une voix émue, sévère et triste, qu'ils n'ont pas en été. Ils devenaient plus sonores. Au soleil il faisait encore tiède, mais à l'ombre la nature frissonnait.

Je pris donc le chemin de Lavaur, dans le Tarn, où le comte de Toulouse-Lautrec, l'ami de toutes les muses, eut la bonté de me faire faire, sur le Parnasse, des ascensions intellectuelles qui me firent oublier le Vignemale. Puis je revins modestement vers les plaines lumineuses du Béarn : heureux pays dont le soleil, encore dans toute sa gloire, donnait aux Pyrénées l'aspect et les couleurs des montagnes vaporeuses et dorées de l'Afrique, mettait le feu aux nuages, et s'éteignait chaque jour dans ces rougeurs vermeilles qui font rêver aux soirées somnifères et sublimes des tropiques.

C^{te} HENRY RUSSELL,
Membre du Club Alpin Français
(Sections de Paris et du Sud-Ouest).

LES CONFINS DE LA NAVARRE

ET

QUELQUES COURSES ÉPARSES

DE LESCUN A HECHO. — LAS FOJAS. — LES GORGES DE LA MINA
ET DE OZA

Le 9 juillet, à 5 h. 30 min., par une matinée délicieuse, je quittais l'hôtel de la Paix, à Bedous (420 mèt.), avec mon guide Pierre Pujo, de Gavarnie. Jamais cette partie de la vallée d'Aspe ne m'avait paru aussi ravissante. Quelle fraîcheur sur les rives du gave et quelle splendide lumière sur les cimes!

En une h., nous arrivons au pont de Lescun¹ (495 m.), où nous franchissons le gave d'Aspe. Sur la rive gauche, le chemin monte au Sud-Ouest dans un ravin boisé qui ne manque pas de charmes. Après une série de lacets assez raides, le sentier franchit un petit col et entre dans le vallon de Lescun. Le village se montre bientôt en entier. Il est bâti en amphithéâtre sur une haute terrasse de la rive gauche du gave de Lescun, dont les eaux, en cet endroit, s'engouffrent dans une sombre caverne et forment une cascade remarquable.

A 8 h. nous arrivons à Lescun (902 mèt.). Après une

1. On peut se rendre directement de Pau au pont de Lescun par le courrier d'Urdos, qui part du bureau de la poste de Pau vers minuit et arrive au pont de Lescun, à 7 h. du matin.

première collation dans une auberge assez propre, nous nous remettons en route à 8 h. 45 min.

En sortant du village, on se trouve sur une terrasse d'où la vue est très belle. Tout le vallon de Lescun apparaît. Il est fertile et d'un aspect très gai, et surtout merveilleusement encadré, à l'Ouest et au Sud-Ouest, par les belles crêtes dentelées détachées des pics d'Anie et de Petragema. Le sentier descend vers le gave de Lescun que nous traversons bientôt sur un pont de bois (830 m.). Ici nous nous trouvons à la bifurcation de trois sentiers. Le premier monte au Nord-Ouest sur les bords du ruisseau Lahourque de Lauga, et aboutit au Pas d'Azuns et au col de l'Insole à la frontière; c'est celui-là que l'on prend d'ordinaire lorsque l'on fait l'ascension du pic d'Anie par Lescun. Le second continue sur les bords du gave de Lescun et du torrent d'Ansabe, dans la direction de l'Ouest-Sud-Ouest, et franchit la frontière à la brèche de Petragema ou port d'Ansó. Le troisième monte au Sud par le vallon de l'Hiraxe et atteint le port de Pau ou de Hecho; c'est ce chemin que nous prenons.

Nous montons d'abord au milieu des champs de blé et des prairies parsemés de granges. Mais, plus haut, la gorge de l'Hiraxe se resserre. Dans le voisinage de la frontière, elle est abrupte et sauvage. Il y a là des montagnes calcaires, d'une chaude couleur jaune rosé, dont les crêtes, découpées en tours et en pyramides, couronnent des murailles à pic d'un imposant aspect.

A la base d'une arête détachée du pic de Burq ou d'el Palo, le sentier fait un détour vers l'Est et entre ensuite dans un vallon de pâturages dont l'entourage sauvage et désolé revêt l'aspect des grandes montagnes. Encore quelques lacets, et à midi nous atteignons la frontière au port de Pau ou de Hecho (1,950 m.), appelé d'el Palo en Espagne.

La large échancrure du port est dominée, au Sud-Est,

par le pic de Burq (2,105 mèl.), et au Nord-Ouest par le pic Laristes ou de Las Fojas (2,189 mèl.). La vue sur le versant espagnol est très belle ; mais le vent est violent et nous descendons de quelques mèl. sur le versant Sud pour nous abriter. Pendant que nous sommes là, nous sommes rejoints par deux Espagnols que nous avions laissés à l'auberge de Lescun. Ce sont deux commerçants qui portent des ballots à Hecho. Le meilleur moyen de lier conversation avec eux, c'est de leur offrir une régalaide à notre *bota*. Je tire ensuite d'eux le plus de renseignements possible concernant la région qui s'étend sous notre regard.

A nos pieds, au Sud-Ouest, un vaste cirque de pâturages descend en terrasses jusqu'au torrent de *Cherito*, dont le vallon est encadré par des montagnes sauvages. C'est au milieu de ces montagnes que se trouve *el ibon* (lac) de Cherito, où naît la principale branche du torrent. Les Espagnols donnent au cirque que nous dominons le nom de *las Fojas* (feuilles). Ce nom est, sans doute, tiré de l'aspect lamellaire des crêtes de la frontière qui circonscrivent le vallon au Nord.

A l'Ouest, au delà de las Fojas et du Cherito, les crêtes de Petraficha et de las Ferrorias dessinent une ligne dentelée qui, du côté du Nord, se lie à la frontière par les arêtes de *Cherun*, et au Sud se rattache, par une série de tours et de créneaux, aux terrasses d'*Alano* et de la *Forca*. Au Sud, et assez rapproché de nous pour que nous puissions en saisir tous les détails, s'élève le massif, si curieux de formes, de Achert et de Sécus, dominé par la Punta de Bizaurin (2,669 mèl.).

Après cette station au pied du port, nous descendons tous vers la *Fuente de Santa-Maria*, que les Espagnols nous signalent au milieu des pâturages de las Fojas. En 15 min. nous y sommes installés pour déjeuner. L'eau est d'une fraîcheur extrême : elle ne marque que $+5^{\circ}$, la température de l'air à l'ombre étant de 18° ; altitude (1,545 m.).

Les Espagnols nous quittent bientôt. Quant à nous, nous ne nous remettons en route qu'à 1 h. 30 min.

Nous suivons, au Sud-Ouest, un sentier bien tracé, au milieu de pelouses où naissent plusieurs ruisselets qui forment la branche orientale du torrent de Cherito. Ce sentier, au lieu de descendre jusqu'au Cherito abruptement encaissé, tourne insensiblement au Sud et, après une légère montée, franchit une croupe détachée du pic d'el Palo. A droite, Ouest, nous sommes séparés du ravin du Cherito par le Mallo de Macavan, éminence en forme de cône tronqué à strates régulières. A gauche, la croupe gazonnée monte régulièrement jusqu'à la Loma de Lorri, contrefort occidental d'el Palo.

Au delà de ce col, nous dominons le confluent du Cherito et du Rio *Guarinza* qui, réunis, forment le Rio Subordan ou Rio Aragon de Hecho. Le Rio *Guarinza* vient du Sud-Est et coule, en décrivant un grand nombre de replis, au milieu du vallon de las Aguas Tuertas, à la cime duquel s'élève majestueusement la pyramide d'Espelunguère, sur la ligne frontière (2,258 mèl.). Le Cherito, au contraire, vient du Nord-Nord-Ouest et tombe à angle droit dans le *Guarinza*. A nos pieds verdoie le vallon de la Mina où se réunissent ces cours d'eau. Le versant méridional du vallon, couvert de forêts à la base, monte hardiment jusqu'au pied des strates circulaires qui forment un collier de pierre au Castillo de Achert (2,394 mèl.). En aval du confluent des deux ruisseaux le torrent s'enfonce, vers le Sud-Ouest, dans les profondeurs d'une gorge noire de forêts. Sur la rive droite, les murailles semblent tomber à pic des crêtes de Petraficha, d'Alano et de la Forca. Sur la rive gauche, les pentes sont moins inclinées et disparaissent sous les épaisses forêts qui les couvrent jusqu'à une grande hauteur.

Nous descendons dans le vallon de la Mina, et, à 3 h. 30 min., nous traversons le Rio *Guarinza* sur un pont de bois

(1,275 mètr.). La Casa de la Mina, grande construction, à peu près inhabitée, est à côté du pont, un peu en aval, sur la rive gauche. A partir de là, nous trouvons un bon sentier qui longe le torrent. En quelques minutes, nous sommes en face du confluent du Cherito, en aval duquel se dressent les quatre murs d'un autre bâtiment de belle architecture, incendié pendant la guerre carliste.

Un demi-kilomètre plus bas, nous traversons le barranco de *las Tronqueras*. Le vallon de la Mina finit subitement, et nous entrons dans la gorge de *Oza*, l'une des plus belles que je connaisse. Ici commence une forêt luxuriante où les hêtres, les pins et les sapins croissent avec une vigueur inouïe. Chemin faisant, je remarque des conglomérats très curieux de couleurs et de formes. Le sentier serpente au milieu de ce fouillis, en restant généralement sur le bord du torrent dont le cours gronde, et n'est qu'une série de cascates, au milieu des blocs calcaires et des troncs d'arbres. En face, sur la rive droite, la paroi est absolument verticale jusqu'à une grande hauteur. Néanmoins, partout où les hêtres et les pins ont trouvé une fissure pour accrocher leurs racines, la roche est tapissée de verdoyants rameaux.

La forêt s'éclaircit sur les bords du barranco de la Spata, qui se jette dans le Rio Subordan par une série d'escaliers. Pendant quelques instants nous avons, à l'Est, une belle échappée de vue sur le Castillo de Achert. Au delà du barranco, la forêt recommence et la gorge se resserre de plus en plus et prend la direction du Sud. Bientôt, elle n'est plus qu'un étroit défilé où le sentier, ne trouvant plus de place sur la rive gauche, franchit le torrent au pont de *Sil* et longe la rive droite qu'il ne doit plus quitter jusqu'à Hecho.

Ce défilé, nommé *la Boca del Inferno*, est défendu par le Castillo (1,230 mètr.), tour carrée massivement construite au pied des murailles orientales de la Forca. De la Casa

de la Mina au Castillo, la promenade avait duré deux heures que j'avais trouvées bien courtes.

Au delà du Castillo, le défilé s'élargit par degrés. Le Rio Subordan et le sentier contournent, vers le Sud-Ouest, le dernier éperon de la Forca, et le fertile vallon de Hecho apparaît en entier. Ici tout est gracieux et inondé de lu-

Castillo
de Achert,
2,373 mètr.

Acostatiza,
2,284 mètr.

La Forca,
2,336 mètr.

Alano,
2,389 mètr.



Les gorges de Oza.

Vue prise du plateau septentrional de la Mina.

mière. Le contraste est saisissant. Après ce détour, le sentier reprend la direction du Sud et s'éloigne du Rio Subordan. Nous sommes en pleine vallée. Je n'ajoute rien à la description que j'ai déjà faite (*Annuaire de 1879*) de cette partie de la vallée.

A l'entrée de la nuit, nous arrivions à Hecho (837 mètr.), chez le señor don Manuel Hecheto, où l'hospitalité la plus

cordiale nous attendait. Je n'oublierai jamais l'accueil si gracieux et si affectueux dont j'ai été l'objet dans cette maison, de la part de son chef et des divers membres de sa charmante famille.

Le 10 juillet, jour de dimanche, je passai mon temps à me promener dans les environs de Hecho et à prendre des vues de la vallée. Pendant que je dessinais, au delà du pont, sur le plateau de la *Virgen de Escabues*, ma bonne étoile me fit rencontrer un aimable jeune homme, don Pedro Brun, avec qui je liai conversation à propos de renseignements demandés. Ce jeune homme ne me quitta plus jusqu'à ce que mon travail fût terminé, et voulut ensuite me présenter au señor don José Marraco Rocatallada, homme instruit qui, disait-il, apprécierait certainement ce que je faisais. Le señor Rocatallada m'accueillit, en effet, très gracieusement, et me dit qu'il ferait tout son possible pour me seconder dans mes travaux. Enhardi alors par ces bonnes dispositions, je lui fis part de l'embarras où j'allais probablement me trouver, vu l'époque de la moisson, pour me procurer un guide connaissant la région que je voulais visiter du côté de la Navarre. Mais la difficulté fut bientôt aplanie par le señor Rocatallada, qui m'offrit, pour toute la tournée, un mulet et l'un de ses cultivateurs les plus intelligents, le señor Domingo Coaraza, dont je n'eus qu'à me louer. Avant de nous séparer, le señor Rocatallada me remit une lettre de recommandation pour l'un de ses bons amis de la Navarre, don Leon Marco, alcade d'Isaba.

PUNTA DE PICCOYA OU SEGARA

Le lundi 17 juillet, à 5 h. du matin, Domingo Coaraza nous attendait devant la maison Hecheto. Le temps était splendide. Je dis à mon nouveau guide que je voulais

monter sur l'un des points culminants du chaînon qui sépare la haute vallée de Hecho de celle de Ansó. Domingo me conseilla alors l'ascension facile de la Punta de Picoya, qu'on appelle quelquefois *Segara* dans la vallée de Ansó. Et il ajouta qu'il avait, dans sa jeunesse, gardé bien souvent les troupeaux de son maître de ce côté, et qu'il connaissait parfaitement toute la contrée jusqu'à la Navarre.

A 5 h. 30 min. nous quitions Hecho.

Nous montons d'abord au Nord-Ouest, par le barranco de *Arveza* qui débouche dans le bourg même. Ce barranco, assez triste, cultivé dans le bas, est dépourvu de végétation à la cime. Quelques maigres pins et des buis étiolés ont peine à pousser, par-ci par-là, au milieu des grès jaunes. A 6 h. 45 min., nous arrivons à la collada de *Palangoza*, qui fait communiquer Sireza et la partie inférieure du val d'Asun avec l'une des branches de la vallée de Remendia, par où l'on descend à la vallée de Ansó. La vue devient plus gaie. Au delà d'un monticule boisé, nous dépassons bientôt une seconde collada, celle de la *Fuente de la Cruz* (1,200 mè.). Cette collada, plus fréquentée que la précédente, fait communiquer directement le vallon de Sireza avec Ansó, par le barranco de la Fuente qui débouche à l'entrée de ce dernier village.

Au delà de la collada, nous montons en restant constamment sur la croupe du chaînon. Traversant alternativement des pâturages et des bouquets de pins, nous atteignons, à 8 h., la *Punta de Bardespetal* (1,668 mè.), l'un des points culminants du chaînon. La vue est déjà très étendue. Mais, me dit Domingo, ce n'est rien en comparaison du panorama qui nous attend à la *Punta de Picoya*, dont la plate-forme se montré, au Nord, à une distance de 3 kilom. et demi environ. Nous en sommes séparés encore par une large inflexion du chaînon, au milieu de laquelle s'élève un monticule intermédiaire.

Après un instant de repos, à l'ombre des pins, qui

croissent jusqu'à la cime du Bardespétal, nous descendons sur son versant septentrional, et, en 15 min., nous sommes sur une assez large esplanade gazonnée, au pied de laquelle commence, à l'Ouest, l'un des ravins du barranco Capite qui descend au Rio Veral, en amont de Ansó. Cette esplanade, qui n'est en réalité qu'un large col, finit brusquement à un monticule que nous contourmons sur le versant occidental, et, en quelques minutes, nous arrivons à la collada de *Calatubersa* (1,290 mètr.), au pied même de la Punta de Idoya. Cette collada fait communiquer le val d'A-sun avec la vallée de Ansó par le barranco *Onoros*, qui naît sur le flanc occidental de Calatubersa et descend au Rio Veral.

Au delà de la collada, nous gravissons une pente assez raide sur le versant méridional de Idoya, au milieu des pâturages coupés en larges bandes par les affleurements d'un calcaire grisâtre dont les blocs déchiquetés, âpres et tranchants, sont désagréables. Jusque-là, notre mulet s'en était bien tiré; mais, pour que cette vaillante bête puisse porter nos bagages jusqu'à la cime, Domingo est obligé de prendre beaucoup de précautions pour lui faire franchir certains mauvais pas.

A 10 h. nous sommes sur la *Punta de Picoya* (1,988 mètr.), dont la plate-forme, légèrement arrondie, décrit un arc d'un demi-kilom. dirigé Est-Ouest. A chaque extrémité s'élève un mamelon saillant de quelques mètres. La différence de niveau entre ces deux mamelons est si peu sensible que, de prime abord, il est difficile de déterminer où se trouve le vrai point culminant. Je cours de l'un à l'autre, le baromètre à la main, et j'opte enfin pour le monticule oriental où nous installons tout pour déjeuner.

Domingo avait raison : toute la région de Hecho et de Ansó est sous nos yeux. Au Nord et au Nord-Est, c'est le groupe si intéressant d'Alano et de la Forca, au delà duquel s'alignent les cimes aiguës de Petraficha et de Cherito

Jusqu'à la frontière. De ce côté, Picoya n'est séparé d'Alano et de *Las Canteras* que par la collada de *Marcon*, où commence le profond barranco de ce nom qui descend, à l'Ouest, au Rio Veral. A l'Est le massif de Achert, de Secus et d'Aguerrin se montre dans tous ses détails, dominé par l'imposant Bizaurrin dont les croupes descendent en lignes régulières, vers le Sud, jusqu'aux puntas de Gabas et de Remiles. A l'Ouest et au Nord-Ouest, au delà des cimes de Calveira, de Idoya et d'Escauri, qui marquent la limite entre l'Aragon et la Navarre, le regard s'étend à l'infini sur les montagnes navarraises qui moutonnent à l'horizon. De ce côté occidental, les flancs de Picoya sont labourés par des ravins dont la réunion forme le barranco de *Segara*, qui descend au Rio Veral. Au Sud, les sierras de Forcala, de San Thome ou Furquello, de Pietrola et, plus loin, celles de San Juan et d'Oroel, s'étagent en échelons jusqu'aux sierras centrales dont la silhouette bleuâtre s'aperçoit à peine à l'horizon.

A 3 h., nous quitions la cime de Picoya pour rentrer à Hecho par le chemin suivi dans la matinée. Si je n'avais pas promis à don Manuel Hecheto de revenir, le soir, dîner avec lui, nous aurions pu descendre à Ansó dans le même temps.

Le 12, partis de Hecho après déjeuner, nous employâmes le reste de la journée à explorer, à l'Ouest de la collada de Palangoza (1,120 mè.), le plateau d'*el Bedau*, d'où partent plusieurs barrancos qui débouchent, les uns au Sud dans le vallon de Remendia, et les autres, au Sud-Ouest, au Rio Veral. L'un de ces barrancos, celui de la *Fuente*, passe au pied même de la terrasse de Ansó. C'est par celui-là que nous descendîmes le soir dans le bourg (894 mè.).

A Ansó, je reçus une hospitalité tout aussi cordiale qu'à Hecho, dans la maison du señor don Francisco Loste y Porquet, gendre de don Manuel Hecheto. Pendant la soirée, j'eus aussi l'occasion de faire la connaissance du curé de

Ansó, don Antonio Escartin, homme fort aimable et instruit, dont mon collègue et ami le baron de Saint-Saud, qui le connaît de longue date, m'avait, à juste titre, parlé en termes fort élogieux.

**PUNTAS DE CALVEIRA ET DE IDOYA. — FRONTIÈRES
DE LA NAVARRE**

Le 13, à 5 h. du matin, nous quittons Ansó. Notre course devait être longue, car, après être montés sur l'un des points culminants du chaînon qui sépare l'Aragon de la Navarre, nous devions, le soir, descendre au village navarrais d'Isaba.

En sortant du bourg, nous suivons d'abord le chemin muletier qui monte au Nord sur la rive gauche du Rio Veral. A 5 h. 30 min., nous laissons ce chemin pour franchir le torrent au pont de Saburia (888 mè.). Nous gravissons alors une pente assez raide, au Nord-Ouest, sur le versant septentrional du barranco de *Turieta*, dont les premières ramifications commencent à la limite des deux provinces. Au delà des champs cultivés, nous traversons quelques bois de pins assez vigoureux. Nous montons ainsi de terrasse en terrasse au milieu des grès et des schistes jaunes, sur les flancs du Calveira, dont la cime paraît presque constamment devant nous au Nord-Ouest.

A 8 h. 15 min., nous atteignons, sur la falte du chaînon, les croupes gazonnées au milieu desquelles se dressent les pierres plates marquant la ligne frontière entre les deux provinces. Au-dessous des pâturages, le versant occidental, paraissant assez boisé, est labouré par des barrancos qui se réunissent au fond d'un vallon verdoyant et forment le *Rio Gardalar*. Ce ruisseau, dont le cours sinueux se dirige vers l'Ouest, se jette dans le Rio Esca, après avoir arrosé la vallée de Garde.

Une fois sur la croupe, nous n'avons plus qu'à la suivre en montant facilement au Nord et, à 8 h. 30 min., nous sommes sur la *Punta de Calveira* (1,681 mè.). La vue est très vaste, et j'ai bien envie de m'arrêter là pour travailler. Mais Domingo, à qui cette contrée est familière, me conseille de continuer notre course vers la Punta de Idoya qui s'élève, au Nord-Est, sur le même chaînon, un peu plus haut que le Calveira. De là, ajoute-t-il, je pourrai mieux voir la direction des défilés du Castillo de Ansó.

Au delà de Calveira, la croupe s'abaisse et forme une collada où naît le barranco de *Baldoreta*, qui descend au Sud-Est, et se jette dans le rio Veral, en face et un peu en aval du barranco de Segara. La collada est entourée de pâturages où nous rencontrons plusieurs bergers qui répondent avec complaisance aux questions que nous leur adressons, et nous indiquent, au delà du col, une source où nous pourrions nous arrêter pour déjeuner. A 9 h., nous sommes près de cette source, sur les flancs méridionaux de Idoya.

A 10 h., nous quittons notre fraîche fontaine, et en 40 min. d'une montée facile, mais fatigante à cause de la chaleur, nous atteignons la cime de *Idoia* (1,757 mè.). La punta est terminée par une plate-forme de quelques mètres carrés parsemée de blocs de calcaire gris clair, au milieu desquels je m'établis le mieux possible. De là, rien n'obstrue le regard. La vue est sans limites. A l'Ouest, toute la Navarre paraît avec ses vagues de montagnes; au Nord, se dessinent, au delà d'Escauri, tous les chaînons qui nous séparent de la frontière; au Nord-Nord-Est, le regard peut suivre presque tous les replis de la gorge du Castillo jusqu'au cuartel de *Zoriza*; à l'Est et au Sud, c'est le même panorama grandiose que j'avais admiré, l'avant-veille, du haut de Picoya.

Je passe 4 h. sur cette plate-forme, malgré la chaleur suffocante qui nous fait cruellement souffrir faute d'eau.

Je scrute tous les points de l'horizon avec une telle ardeur que je ne m'aperçois pas qu'un orage se prépare. Mon travail marche toujours, mais les nuages s'amoncellent de plus en plus.

A 3 h., il faut quitter précipitamment la Punta de Idoya, car un violent coup de tonnerre vient de faire tout trembler autour de nous. Nous descendons alors, le plus vite possible, sur le versant septentrional, et, en quelques minutes, nous sommes à la collada de *Zabalcoch*, au-dessus du barranco de ce nom qui tombe au Rio Veral. Presque à l'origine du barranco commence une forêt de pins séculaires, sous lesquels nous nous abritons le mieux possible, en attendant l'orage. Nous n'attendons pas longtemps, car un éclair, qui foudroie la Punta de Idoya, donne le signal de la bourrasque, et en un instant tout est couvert de grêle.

Cet orage fut aussi court que violent. Le soleil ne tarda pas à reparaitre, et nous pûmes reprendre notre course vers Isaba, par une température plus agréable.

En quittant notre abri, nous nous dirigeons au Nord-Ouest, en nous éloignant de la ligne de séparation des deux provinces. Maintenant, nous marchons en pleine Navarre.

Nous contournons d'abord la cime d'un petit vallon tributaire du barranco d'*Urzainqui* ou de Idoya, lequel, au dire de Domingo, va tomber, à l'Ouest, au Rio Esca près du village d'*Urzainqui*. Nous marchons, pendant quelques min., sur un plateau de pâturages, et nous descendons ensuite dans un autre vallon pour atteindre, au delà, la dernière croupe qui nous sépare du bassin d'Isaba. A 5 h., nous arrivons sur cette croupe ou, pour mieux dire, sur ce plateau élevé couvert de vastes pâturages au milieu desquels s'élèvent des *cayolars*, grandes cabanes habitées par les industriels qui viennent fabriquer le fromage sur les lieux. Des milliers de brebis paissent à l'entour.

Le vallon d'Isaba verdoie, dans le fond, au Nord-Ouest ;

pour y descendre, nous prenons un sentier qui commence près de la dernière cabane, à la cime d'un barranco qui débouche, au Nord, au Rio *Belabarre*, l'un des affluents du Rio *Esca*. Le sentier entre bientôt dans les bois où les pins, les hêtres et les buis croissent avec une telle vigueur, qu'en certains endroits notre mulet a de la peine à passer. Le barranco s'élargit et devient un délicieux vallon où la promenade sous bois est ravissante. Au Nord-Est, se montrent, très rapprochées de nous, les pittoresques cimes calcaires de *Belabarre* et de *Papuriaga*, pitons occidentaux de la crête d'Escauri.

Avant d'arriver au fond du vallon, le sentier quitte les bords du ruisseau, et descend alors plus à l'Ouest, presque parallèlement au Rio *Belabarre*. La forêt s'éclaircit par degrés et, après un dernier détour, Isaba paraît.

LE VALLON D'ISABA

Le village d'Isaba (altitude moyenne 820 mètr.) est bâti en amphithéâtre au milieu d'un riche vallon où se réunissent trois cours d'eau : le *Rio Esca*, l'*Ustarroz* et le *Belabarre*. Le plus considérable des trois, le Rio *Esca*, vient du Nord-Est et prend naissance dans la région de *Larra* ou *Mazelarra*, cette pointe de la Navarre qui monte vers le pic d'Anie, l'*Anatarra* des Navarrais. Le second cours d'eau, l'*Ustarroz*, descend du Nord ; et le troisième, le *Belabarre*, naît à l'Est, au milieu des crêtes d'Escauri qu'il contourne.

A 7 h., nous franchissons le Rio *Belabarre* sur un pont tout neuf, à côté duquel se trouve une abondante fontaine. Au delà du pont, nous entrons aussitôt dans la grande rue du bourg, où je remarque d'anciennes maisons blasonnées dont l'architecture attire mon attention. Vers le milieu de cette rue, à gauche, une maison récemment blanchie provoque le regard du voyageur : c'est la *Fonda Charrai*, à la-

quelle l'arceau ogival de la porte d'entrée donne un certain relief. Nous nous y arrêtons pour déposer nos bagages, et je me rends ensuite à la maison de l'alcade don Leon Marco, à qui j'ai à remettre la lettre de son ami Rocatallada, de Hecho. Don Marco est absent, mais la señora, après avoir pris connaissance de la lettre, m'engage gracieusement à me reposer dans sa maison, en attendant le retour de son mari qui, me dit-elle, ne peut tarder d'arriver avec ses collègues. Elle m'explique alors que c'est le jour de la rencontre officielle des délégués Roncalais avec ceux de la vallée française de Baretous, et que, en sa qualité d'alcade, son mari a dû se rendre, avec ses autres collègues, à la *Piedra San Martin*, à la frontière.

Je rappelle brièvement, à l'intention de ceux qui ne les connaissent pas, l'origine et le cérémonial de cette entrevue.

Pendant longtemps, les Roncalais et les Béarnais du Baretous se sont disputé la possession des magnifiques pâturages voisins de la frontière, dans le haut de la vallée d'Isaba. Des luttes sanglantes étaient souvent la suite de ces contestations. Chacun des deux partis, cela va sans dire, prétendait avoir raison, surtout quand il était vainqueur. Enfin, pour terminer toutes ces luttes, un accord eut lieu : les Béarnais durent s'engager à livrer chaque année trois vaches sans défaut, de deux ans, aux Roncalais. Voici comment s'accomplit encore cette cérémonie : trois délégués navarrais et trois délégués français, tous armés en guerre, s'avancent vers la frontière, avec les précautions de gens qui s'attendent à être surpris par leurs ennemis. Arrivés ainsi à la limite même, l'un des Navarrais incline sur le gazon son fusil ou sa pique, en tournant le canon ou la pointe vers la France. A son tour, l'un des Français laisse tomber en croix son arme sur celle du Navarrais. La croix étant ainsi formée, tous les délégués, la tête nue, et un genou à terre, posent la main droite sur cette croix,

et prononcent un serment solennel. Généralement, une suite assez nombreuse accompagne les délégués officiels.

C'est à la cérémonie de la Piedra San Martín que l'alcade d'Isaba prenait part ce jour-là.

Pendant que la señora me raconte tout cela, d'une façon charmante, des coups de feu se font entendre du côté du Rio Esca. Voilà les délégués, me dit-elle aussitôt. Nous ne tardons pas, en effet, à voir paraître le cortège monté sur des mulets richement caparaçonnés. L'alcade, revêtu du manteau officiel, marche en tête. Son garde-montagne le précède, portant son fusil en bandoulière et tenant à la main la pique à flammes, emblème de l'autorité.

Une dernière salve de mousqueterie salua les délégués, et le cortège se dispersa. La cérémonie officielle était finie.

Aussitôt descendu de sa monture, don Leon Marco reçoit des mains de la señora la lettre qui lui était destinée. Après l'avoir lue, il vient à moi et, me tendant la main, il me dit gracieusement que je suis désormais son hôte, ajoutant qu'il souhaite vivement que, pour cimenter notre récente amitié, je prenne part, à côté de lui, au banquet qu'il va donner à ses collègues, auxquels il sera enchanté de me présenter. Quoique je me sentisse passablement fatigué, je ne pouvais décliner un tel honneur.

Après le banquet, qui fut des plus animés, l'alcade voulut absolument m'accompagner jusqu'à la fonda où m'attendaient mes guides, afin que, dans Isaba, on vît bien qu'il était devenu un ami pour moi. Et, pour me prouver tout l'intérêt qu'il prenait à ce que je faisais, il mit à ma disposition le garde-montagne, qui reçut l'ordre de me suivre partout où je voudrais aller et de me fournir tous les renseignements qui me seraient utiles. Que mon nouvel ami d'Isaba reçoive l'expression de ma plus sincère gratitude pour la sympathie qu'il m'a témoignée dans cette occasion.

DÉFILÉ D'ISABA ET GROTTE D'ARTICOMENDIA

Le 14 juillet, à 6 h. 15 min., nous quittons Isaba avec le garde-montagne sous la direction duquel nous nous mettons maintenant. Nous dirigeant vers le Nord-Est, nous allons suivre le chemin parcouru la veille par les délégués navarraï.

En sortant du village, nous longeons, pendant un kilom., la rive gauche du Rio Esca. Jusqu'au moulin qui se trouve là, le vallon est ravissant de verdure. Mais le contraste va bientôt commencer. En amont du moulin nous trouvons, en effet, un premier pont qui nous mène sur la rive droite, et nous ne tardons pas à entrer dans un défilé étranglé entre deux murailles calcaires à pic et même surplombantes en certains endroits. Trois autres ponts font passer d'une rive à l'autre le chemin sagement tracé et qui dispute presque partout au torrent une portion du passage.

Ce défilé, où nous ne cessons de nous extasier, Pujo et moi, sur la hardiesse des murailles et leurs étranges découpures, dure environ 2 kilom. Après le quatrième pont nous sommes sur la rive gauche, et bientôt le garde nous montre l'entrée de la grotte d'*Articomendia*, d'où s'échappe, à certaines époques de l'année, un fort torrent qui double le volume des eaux du Rio Esca. Naturellement, cette grotte a sa légende que je me dispense de raconter. Le garde est trop avisé pour y croire et, selon lui, les eaux qui s'échappent par là ne sont que le trop-plein des réservoirs intérieurs de la montagne, débordant au moment de la fonte des neiges ou des grandes pluies. En ce moment, la grotte est complètement à sec, et nous ne pouvons passer sans la visiter. Son orifice s'ouvre au pied de la muraille, à 8 ou 10 mètr. au-dessus du chemin. Pour l'aborder, il faut escalader, l'un après l'autre, des blocs arrondis par les eaux et

recouverts d'une mousse glissante ; mais, une fois l'entrée dépassée, on marche très facilement sur un plancher poli et recouvert, çà et là, d'une couche de cailloux roulés de toutes dimensions. La grotte décrit un arc de l'Ouest au Sud-Est et reste à peu près de niveau sur toute l'étendue que nous pouvons visiter, c'est-à-dire jusqu'à une cavité où dort un petit lac qui nous barre le passage. Jusque-là, elle a la forme régulière d'un tunnel de 5 à 6 mètr. de haut.

A 7 h. 30 min., nous reprenons notre marche. Les murailles du défilé s'écartent bientôt presque subitement et nous entrons dans un ravissant vallon entouré de montagnes dont les flancs sont tout couverts de forêts. A gauche, Ouest, s'élèvent les cimes d'*Ardemidegaña*, d'*Ar-motoa* et de *Muchaturia* ; à droite, celles d'*Igardaqua* et de *Zalardaiqui*. Entre ces deux dernières s'ouvre le vallon du Rio *Maze*, qui vient de l'Est après avoir pris naissance sur les pentes de *Mazelarra* et de *Chamenchuya*.

A 7 h. 40 min., nous dépassons le barranco d'*Isaura*, qui descend du versant occidental d'*Igardaqua*, et, à 8 h., nous franchissons un cinquième pont nommé *Puente de Tabla* (895 mètr.), un peu en aval du confluent du Rio *Maze*. A partir de là, le chemin ne quitte plus la rive droite du Rio *Esca*. La vallée s'élargit et les métairies et les granges se multiplient, au milieu des plantureuses prairies et des champs de blé qui, depuis la rivière, montent assez haut sur les deux versants. Au-dessus des cultures, les forêts de pins tapissent presque partout la montagne.

A 9 h., nous dépassons la digue de *Belagua*, ingénieux ouvrage de charpente barrant le cours du Rio *Esca*, et destiné à créer à volonté un assez vaste étang où s'organise le flottage des bois. Rien de plus pittoresque que l'enflade des puissants arcs-boutants en forme de chevalets qui soutiennent la digue contre la poussée des eaux.

A 1 kilom. en amont, s'élève un hameau en planches ha-

bité par les travailleurs des forêts. Une baraque plus confortable que les autres sert de cantine (970 mèr.). Nous y entrons et, après informations prises auprès de la maîtresse de céans, nous voyons qu'on pourra nous apprêter un déjeuner passable. Il y a là plus de ressources que ne le faisait supposer le misérable aspect des constructions.

VALLÉE DE BELAGUA. — ERAITCE. — LE MAZELARRA

Pendant que l'on prépare le déjeuner à l'hôtellerie de Belagua, je visite le hameau et les scieries établies sur les rives du Rio Esca pour l'exploitation des bois. Il y a là d'autres bassins secondaires qui sont, sur une moindre échelle, la répétition du grand bassin de flottage. Tout cela m'intéresse à un certain degré ; mais c'est surtout à prendre des directions et à esquisser ce qui m'entoure que je passe le temps dont je peux disposer.

La belle vallée de Belagua, véritable plaine entourée de montagnes, décrit, en amont des baraques, une courbe régulière vers l'Est, où le regard peut la suivre très loin. Son horizontalité et la nature du sol composé de détritits, de graviers fins et de sables, donnent lieu de supposer que jadis elle a été le lit d'un vaste lac que les digues artificielles ont eu pour but de reconstituer en partie.

Au milieu de la plaine de Belagua serpente lentement le *Regato Aztapareta*, grossi, en amont du hameau, par le ruisseau d'*Arraco Goite* qui vient des environs du port d'Urdayte, au Nord. C'est à partir du confluent de ces deux ruisseaux que le cours d'eau prend le nom de Rio Esca.

A 11 h. 15 min., nous quittons l'hôtellerie, après avoir prévenu qu'on eût à nous préparer le dîner et des lits pour le soir. Malgré la chaleur, nous marchons vigoureusement, désireux d'employer le mieux possible cette belle journée. 15 min. après, nous dépassons la chapelle d'*Arraco*

(1.001 mètr.), bâtie sur la rive gauche de l'Arraco-Goite, au Nord du hameau. Alors nous franchissons le ruisseau et, abandonnant le fond de la vallée, nous montons au Nord-Est, nous dirigeant vers les plateaux d'*Eraltce* à la frontière. D'après le garde, c'est le point le mieux choisi pour bien voir la région de *Larra* ou de *Mazelarra* que je désire étudier.

Nous suivons le sentier du port de la *Piedra San Martin*, au milieu des pâturages peuplés de milliers de brebis entretenues là pour la fabrication des fromages. Plusieurs grandes cabanes sont éparses sur ces pâturages. A mesure que nous nous élevons, cet admirable coin de la Navarre se dévoile à nos regards. C'est pour moi le pays des surprises. Je remarque, en effet, depuis quelques instants, un large gouffre qui s'ouvre, bien bas au-dessous de nous, au point de jonction de deux crêtes qui le circonscrivent. Plusieurs barrancos s'y réunissent. Le plus remarquable est celui de *Bortuscu*, qui vient des environs du pic d'Arlas et de la *Piedra San Martin*, et finit par disparaître dans le gouffre, après un long parcours. Le fond de cet entonnoir, en forme de poire, paraît parfaitement nivelé et couvert de gazon. J'y aperçois des brebis : ce qui prouve qu'il est à peu près à sec. Cependant le garde le nomme *el ibon* (lac) de *Uterdineta*. Pourquoi, lui dis-je, une si fausse dénomination?..... Le garde entre alors dans une foule d'explications desquelles il résulte que les anciens ont vu un vrai lac dans cette cavité, mais qu'un jour, une fissure s'étant formée dans sa cuvette, à un point qu'il me désigne du doigt, le lac s'est complètement vidé. Depuis cette époque, ajoute le garde, ce n'est que lorsque les pluies sont très abondantes que l'on voit un peu d'eau dans les parties les plus basses de l'*Uterdineta*. Néanmoins on a continué à l'appeler *el ibon* (le lac). Actuellement, c'est par la fissure du gouffre que les eaux du *Bortuscu* et des autres ruisseaux se rendent au *Regato Aztapareta*. A cette occasion,

je demande s'il n'y a pas d'autres lacs dans le voisinage, et le garde me répond qu'il n'en connaît pas d'autre que celui qui se trouve au pied de l'Analarra : il voulait parler du lac d'Anie sur le versant français.

A 2 h., nous atteignons la croupe d'*Eraitce* où se trouve la borne frontière (1,694 mèt.). Nous sommes sur un vaste plateau de pâturages qui descend, au Nord, vers le scabreux ravin de Sainte-Engrace, et, au Sud, jusqu'au barranco de Bortuscu.

A l'Ouest, le plateau se termine brusquement aux premières arêtes du pic de *Lacoura*, qui s'élève tout dégradé à une faible distance du monticule sur lequel je me suis installé pour travailler. Vers l'Est, au contraire, les ondes de verdure se prolongent très loin. Elles vont jusqu'à la base même des crêtes tourmentées de la frontière, dominées par le pic d'Anie (2,504 mèt.). C'est de ce côté que se trouve le port de la Pierre-Saint-Martin et le champ de foire international.

Du côté du Sud s'étend toute la région de *Larra* ou *Mazellarra*, avec ses crêtes étagées entre les diverses branches du Rio Esca. Ces crêtes, toutes visibles du haut d'Eraitce, s'alignent presque parallèlement, de l'Est à l'Ouest, dans l'ordre suivant :

Le premier sous-chaînon qui se détache de la frontière, au Sud du pic d'Arlas, est labouré par les diverses branches du barranco de Bortuscu, à son origine. Ce sous-chaînon, d'ailleurs peu étendu, produit plutôt l'effet d'une agglomération de cimes. Le second chaînon, celui de *Lezagoria*, se détache de la frontière à l'Est du pic d'Anie, et se prolonge beaucoup plus que le précédent. Il ne finit qu'au gouffre de Uterdineta. Le versant septentrional de ce chaînon, en grande partie couvert de forêts, paraît en entier du sommet à la base au delà du barranco de Bortuscu. Enfin, le troisième chaînon, le plus considérable de tous, se détache de la frontière dans le voisinage de la *Punta de los Reyes*

et se prolonge, en se ramifiant, jusque près du village d'Isaba. Ce chaînon, nommé, suivant les uns, *Sierra Longa*, suivant d'autres, *Sierra de Mazelarra*, forme la ligne de partage des eaux entre la haute vallée d'Isaba et celle de Ansó, ainsi que la limite naturelle entre la Navarre et l'Aragon. Son versant septentrional est très boisé. Les forêts commencent aux premiers talus de la vallée de Belagua et montent presque jusqu'à la cime.

La silhouette de ce troisième chaînon est beaucoup plus accidentée que celle du précédent. Parmi les belles cimes qui attirent le regard, les principales sont : *Los Borrequiles de la Pasara* (2,405 mètr.), du côté de la frontière ; *Chamenchuya* (1,950 mètr.), au centre ; *Mazelarra* (1,874 mètr.) et *Zalardoqui* du côté occidental. Ces deux derniers sommets couronnent la partie du chaînon qui sépare la vallée de Belagua du vallon du Rio Maze.

La sierra de Mazelarra est profondément entaillée, à son centre, à l'Est de la punta de Chamenchuya. Un barranco monte de la vallée de Belagua à cette inflexion où s'ouvre la collada de *Aztapareta* (1,687 mètr.), par laquelle on communique avec le vallon de *Zoriza*, origine de la vallée de Ansó.

De ce même chaînon se détachent, à la punta de Chamenchuya, une série de crêtes qui vont joindre, au Sud, la punta d'Escauri et continuent la ligne de séparation entre les deux provinces. C'est aussi à ce chaînon que se relie la crête d'*Igardaqua*, qui sépare le vallon du Maze de la vallée de Belabarre.

Ce que je vois, du monticule d'Eraitce, modifie complètement l'idée que je m'étais faite jusqu'alors de cette région de Mazelarra. Je pensais ne trouver, dans ce coin de la Navarre, qu'un haut plateau lacustre, tandis que, de tous côtés, ce sont de belles montagnes séparées par des vallons charmants, et, au centre, une vallée admirable.

A la nuit tombante, nous rentrions à l'hôtellerie de Belagua.

Le 15 juillet, le temps continuant d'être au beau, je voulus rentrer à Ansó par un autre chemin que celui d'Isaba. Nous pouvions, par le haut de la vallée de Belagua et la collada d'Aztapareta, descendre directement dans le vallon de Zoriza; mais, par là, nous ne verrions rien de nouveau. Je voulais visiter, dans le Mazelarra, ce que je n'avais pas encore vu. Alors, le garde me conseilla beaucoup de prendre la vallée de Belabarre à l'extrémité de laquelle nous trouverions la collada de Zoriza, communiquant avec le vallon de ce nom. Par là, nous contournerions le Mazelarra. Cet itinéraire fut adopté.

Domingo ayant affirmé qu'il connaissait le chemin que nous allions suivre, je jugeai inutile de garder plus longtemps le garde-montagne, et je le remerciai le plus cordialement possible en me séparant de lui.

LA VALLÉE DE BELABARRE ET LES GORGES DE ZORIZA

A 7 h. nous quittons l'hôtellerie de Belagua. Nous avons à suivre le chemin de la veille jusqu'à 2 kilom. environ en aval du confluent du Rio Maze. Là se trouve une briqueterie au débouché d'un petit vallon qui monte droit à l'Est. Nous prenons ce vallon et, à 8 h. 50 min., nous franchissons un col peu élevé (1,050 mèt.), au delà duquel nous descendons dans la vallée du Rio Belabarre. Sur la rive droite du ruisseau nous trouvons un bon sentier, et pendant une heure nous remontons, de l'Ouest à l'Est, cette jolie vallée cultivée avec soin et parsemée de granges assez confortables. Les crêtes d'*Igardaqua* au Nord, et celles de *Belabarre* et d'*Escauri*, au Sud, se montrent constamment, pendant cette ravissante promenade

sur les bords du ruisseau qui gazouille en décrivant une foule de replis, au milieu d'un terrain à pentes très douces.

A 9 h. 50 min., nous sommes au dernier groupe de granges au delà duquel la vallée se termine en cirque boisé, coupé par plusieurs barrancos. Nous prenons le barranco qui vient de l'Est-Sud-Est, et, presque aussitôt après avoir traversé le Rio Belabarre, nous commençons à monter au milieu d'une forêt de hêtres et de pins d'une taille colossale. Un grand nombre de ces arbres ont plus de trois mètres de circonférence et une tige absolument droite d'une trentaine de mètres de haut.

A 10 h. 30 min., nous sortons de la forêt, et nous franchissons la collada de Belabarre ou de Zoriza (1,300 mètr.). Nous quittons la Navarre pour entrer dans le bassin du Rio Veral. Nous descendons alors à l'Est-Sud-Est, en suivant le versant septentrional d'un vallon de pâturages pittoresquement encadré. A gauche, au Nord, au-dessus du panache des pins, paraît la cime des crêtes qui, en remontant vers Chamenchuya, limitent le versant occidental du vallon de Zoriza. En face, au Sud, les murailles de la punta de Zoriza s'élèvent d'un jet et presque perpendiculairement. Les cheminées creusées dans ces murailles de calcaire gris clair leur donnent l'aspect d'un gigantesque jeu d'orgues.

Avant d'arriver au bas du vallon, nous nous trouvons sur une terrasse gazonnée d'où la vue est très belle sur tout le bassin de Zoriza. La caserne des douaniers paraît au Nord-Est, à un kilom. et demi environ, au pied du versant méridional de la crête de *Los Borrequiles*, l'un des plus remarquables sommets de la *Sierra Longa* ou de *Mazelarra*. La route de Ansó se montre aussi au-dessous de nous, sur la rive droite du Rio Veral, et c'est vers elle que nous nous dirigeons. Mais nous avions compté sans la surveillance de deux *carabineros* qui nous ont aperçus de leur poste et

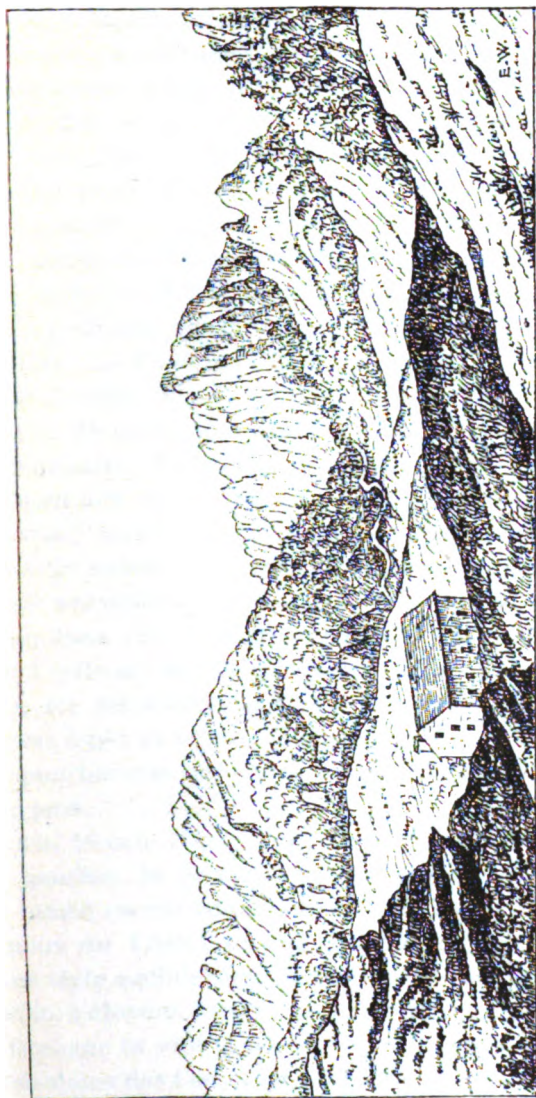
veulent savoir qui nous sommes, et surtout ce que nous portons dans nos sacs. Je n'avais pas projeté d'aller jusqu'au cuartel, mais les carabineros ont des ordres formels, et, tout en s'excusant du retard que cela pourra nous occasionner, ils nous enjoignent de les suivre pour nous expliquer devant le commandant.

Celui-ci comprit bien vite à qui il avait affaire et nous laissa libres de continuer notre route ; mais lorsqu'il sut que j'étais porteur de lettres pour les gouverneurs des provinces, il insista pour me faire déjeuner avec lui, avec tant de cordialité que je dus accepter.

Après le déjeuner il m'engagea à monter avec lui, au-dessus du cuartel, sur une terrasse d'où la vue embrasse tout le vallon. Je bénis alors l'incident qui m'avait forcé d'aller jusque-là, car pendant que je crayonnais les silhouettes et prenais les directions des ruisseaux, des ravins, etc., le commandant, qui suivait mon esquisse, point par point, me donnait les vrais noms en usage et tous les renseignements qui pouvaient m'être utiles.

La caserne (1,225 mètr.) est bâtie au confluent des ruisseaux de *Petragama*, appelé aussi *Las Tajeras*, et de *Chamenchuya*, sur la rive gauche de ce dernier. Le barranco de Chamenchuya, noir de forêts, monte droit au Nord, à la collada de Aztapareta, par où — nous le savons déjà — on se rend directement à Belagua, origine de la vallée de Roncal. Le ruisseau de *Petragama* vient de l'Est et arrose le vallon de Zoriza, dont les ramifications montent à la frontière, au milieu des crêtes tourmentées de *Petragama* qui le séparent du vallon français de Lescun. C'est par là que passe le chemin direct de France à la vallée de Ansó, et c'est pour surveiller cette voie, très fréquentée par le commerce international, que le gouvernement espagnol a fait construire la spacieuse caserne de Zoriza.

Du côté du Sud et du Sud-Est, le vallon de Zoriza est séparé des barrancos de Cherito, à la cime de la vallée de



Vallon et cuartel de Zoriza. (Dessin de E. Wallon, reproduit par l'héliogravure.)

Hecho, par une crête de calcaire jaunâtre dont les dentelures se rattachent à la frontière au Sud du port de Ansó. Cette crête, dont l'aspect rappelle les grandes montagnes, est surmontée de pitons à formes ruinées qui produisent un bel effet au-dessus des forêts de la base. Je cite les noms des plus remarquables de ces pitons, dans l'ordre où ils me sont indiqués, de l'Ouest à l'Est. C'est, d'abord, le *Rellano*, dont les murailles occidentales, en face de celles de la punta de Zoriza, semblent fermer la gorge du Rio Veral. Vient ensuite le *Quimboa*, séparé du Rellano par une fissure profonde nommée *Paso del Gato*; et, plus près de la frontière, la *Puntu de Cherun*, pyramide élevée sur une base d'éboulis.

A 1 h. 30 min., nous quittons le cuartel et son aimable commandant. En quelques minutes nous dépassons le confluent des deux ruisseaux. Le Rio Veral commence là, décrivant, dans son cours vers le Sud-Sud-Ouest, des sinuosités assez régulières tant que dure le vallon. Il s'introduit ensuite, avec la route de Ansó, tracée sur sa rive droite, dans une gorge très resserrée, ressemblant beaucoup à celle du Rio Subordan, décrite plus haut. Des deux côtés, les murailles calcaires, d'un blanc grisâtre, sont coupées à pic et ne sont interrompues, çà et là, que par quelques barrancos dont les flancs sont tapissés de hêtres et de pins.

A 2 h. 20 min., après avoir laissé derrière nous, sur la rive gauche, le barranco d'*Archincha*, par où un maigre filet tombe en cascade dans le Rio Veral, nous passons sous es murs du *Castillo de Ansó* (1,085 mèl.), tour carrée du même style architectural que celle de Hecho. A l'Ouest du Castillo s'élèvent hardiment les murailles d'*Escauri*, et, en face, sur la rive gauche, viennent finir les corniches occidentales des *Canteras d'Alano*. En aval du Castillo, le Rio Veral prend la direction générale du Sud.

Pendant une heure encore nous admirons ce curieux

défilé qui, à chaque coude, présente un aspect différent. Quel beau pays pour l'artiste !

Au delà du Castillo, nous traversons un petit barranco tout encombré de débris, et bientôt après, le barranco plus large d'Escauri, suivi de celui de *Zabalcoch*. En aval de ce dernier, un pont fait passer le chemin sur la rive gauche du Rio Veral. La gorge s'élargit peu à peu et, au delà du barranco de *Marcou*, qui descend à l'Est de la région de Picoya, la vallée de Ansó prend toute sa largeur. Le chemin continue sur la rive gauche du torrent et franchit successivement les barrancos de *Segara*, *Honoros* et *Capite* avant d'atteindre Ansó.

A 6 h., nous arrivons à Ansó, où j'étais attendu par le señor don Francisco Loste y Porquet.

SIERRA DE FURQUELLO OU DE SAN THOME

Pour compléter mes explorations dans cette région, il me restait encore à visiter la sierra de *San Thome* ou *Furquello* qui continue, vers le Sud, le chaînon de Picoya et de Bardespetal, et sépare les deux vallées inférieures de Ansó et de Hecho. Ici, Domingo est tout à fait chez lui, et connaît les moindres détails ; il n'est donc pas embarrassé pour m'indiquer un point de la sierra d'où je pourrai voir, me dit-il, les deux vallées jusqu'à leur débouché dans la canall de Berdun. Le point choisi est la *Punta de Furquello*, qui s'élève au Sud-Est de Ansó et au Sud-Ouest de Hecho. Cette course ne doit coûter que peu de temps.

Le 16 nous quittons Ansó (894 mèl.) à 8 h., et à 8 h. 40 min. nous sommes à la porte d'el *Achar de Ornu* (835 mèl.), où la vallée s'étrangle de nouveau à 3 kilom. en aval de Ansó. La punta de Furquello s'élève devant nous au Sud-Est, à une faible distance ; mais, par son versant occidental, l'ascension serait très fatigante. Alors, franchissant, à

l'Est, la collada Santa Maria (965 mè.), nous atteignons, par le barranco de Remendia, la collada de los *Arrieros de Terit* (1,086 mè.), par où l'on descend à Hecho. A partir de la collada nous montons pendant 40 min. à travers bois.



Défilé du Castillo de Ansó.

au Sud, et à 10 h. 30 min. nous atteignons la *Punta de Furquello* (1,227 mè.).

La chaleur est très forte, mais, comme compensation, l'atmosphère est d'une pureté parfaite. De plus, les pins qui poussent jusqu'à 10 mè. de la cime nous offrent un ombrage délicieux, où de temps à autre je vais prendre

quelques instants de repos et me réconforter ; ce qui me permet de passer toute la journée sur la punta et d'y travailler beaucoup.

Furquello est d'une altitude bien modeste ; mais la position centrale de cette punta, à une assez grande distance des hautes montagnes, la recommande comme l'une des stations les mieux placées pour saisir l'ensemble de la vaste région qui s'étend de la frontière aux sierras de la rive gauche du Rio Aragon. Je ne sais, en effet, quelle est la cime qu'on n'aperçoit pas, depuis la Navarre jusqu'au delà de la Collarada. Toutefois, l'une des parties de ce vaste panorama qui m'intéresse le plus est la sierra même où je me trouve, car le regard peut suivre, dans tout son développement et ses détails, le grand arc qu'elle décrit, entre le Rio Subordan et le Rio Veral. Précédemment, de la punta Forcala, j'avais entrevu cette courbe, mais je n'avais pu en saisir la direction.

Nous aurions pu, en prenant le chemin de la collada de Terit, descendre à Hecho en 1 h. 30 min. Mais, afin de compléter la promenade, nous suivîmes, pendant quelque temps, au Sud, les croupes de la sierra, pour descendre ensuite sur son versant oriental, au milieu des bois. Nous trouvâmes là un sentier forestier qui nous fit aboutir au bas du barranco de Terit.

A 7 h., nous étions à Hecho.

La journée du dimanche 17 fut entièrement consacrée à mes amis.

Le 18, partis de Hecho à 6 h., nous parcourûmes toute la vallée du Rio Subordan jusqu'au Rio Aragon, que nous franchîmes au pont de *Santa Cilia* (677 mè.). Nous suivîmes ensuite, à partir de ce village, une bonne route carrossable qui longe la rive gauche du Rio Aragon jusqu'à Jaca (819 mè.), où nous arrivâmes à 6 h. 30 min. du soir.

A Jaca, je congédiai Domingo, dont j'avais été très satisfait pendant toute la tournée ; ensuite, continuant

mes courses avec Pujo, je rentrai en France par Panticosa.

Durant une autre tournée, j'entrepris une série de courses dans une région que j'avais déjà, les années précédentes, explorée en partie, mais à laquelle j'avais à demander encore pas mal de détails. C'est ainsi que je montai au Pueyo de Vallerin, et que je visitai les environs de Fanlo, les plateaux de Vio et de Pouey-Arruego, les vallées de Puertolas, de Tella, d'Escoain et de Revilla, les crêtes de Sesa ou Niscle, de Solana, etc. Mais je ne dirai rien de ces diverses courses dont le récit demanderait à l'*Annuaire* un espace disproportionné avec l'intérêt que pourraient présenter les détails nouveaux à ajouter à ceux qui sont déjà connus¹.

Mais qu'il me soit permis de consacrer encore quelques lignes à une excursion qui m'a beaucoup intéressé et que je crois nouvelle pour l'*Annuaire*. Je veux parler des *Peñas del Puerto de Santa Orosia*, nommées aussi *Oturia*. C'est cette dernière désignation que j'adopterai, sinon comme la plus locale, du moins comme la plus courte.

Déjà, en parcourant la vallée du Bassa, j'avais longé le versant et les contreforts de l'Oturia, dont la situation avait fait naître en moi le désir d'y monter. Mais le temps ne m'avait pas permis de mettre ce projet à exécution. Cette

1. Tout le massif calcaire du Mont-Perdu, Niscle, etc., a, en effet, été exploré et décrit avec soin, depuis quelques années, par MM. Ch. Packe, comte Henry Russell, Lequeutre, Léonce Lourde et Schrader. Voir les *Bulletins de la Société Ramond* de 1866 à 1880, les *Mémoires de la Société des Sciences physiques et naturelles de Bordeaux*, 1874 (carte de MM. Fr. Schrader et Lourde, la première esquisse publiée sur ce massif), et les *Annuaire du Club Alpin Français* de 1874 à 1879 (relations de MM. Henry Russell, A. Lequeutre, et surtout les articles accompagnés de dessins, panoramas et cartes, de M. Fr. Schrader qui a exploré toute la région, et en a levé, dessiné et dressé la carte). Il n'y a donc plus qu'à glaner dans cette partie des Pyrénées, ainsi que le constate M. E. Wallon.

(Note du Comité de rédaction.)

année, me trouvant à Sarvisé, chez mon ami don Blas Ballarni, avec le guide Mathieu Haurinne, de Gavarnie (Pierre Pujo n'ayant pu me rejoindre), je n'ai pas voulu laisser passer l'occasion de compléter ma tournée par une ascension à l'Oturia.

LA PEÑA DE OTURIA

Le 31 août, à 7 h. du matin, je partis de Sarvisé (876 mèt.), avec Mathieu Haurinne et l'Espagnol José Ferrer dit Pepe. Nous suivîmes le chemin de Fiscal jusqu'en face du confluent du Rio Forco (795 mèt.), où nous traversâmes à gué le Rio Ara alors peu volumineux. A 8 h. 40 min., nous entrions dans la vallée du Forco, et à 9 h. 30 min. nous étions à Bergua (1,036 mèt.).

Un peu au delà du village, le chemin se bifurque. Nous laissons à droite le sentier d'Escartin et de la vallée de *Sobre Puerto*, et nous continuons sur un chemin qui monte au Sud-Ouest, en longeant la rive droite du Rio de *Lapera*, dont le confluent avec le Rio Forco se trouve au pied, et en amont, de la terrasse de Bergua.

A 10 h. 25 min., avant d'arriver au barranco *Oscuro*, nous traversons le ruisseau de Lapera, dont le barranco tourne au Sud et monte aux colladas de Fenez et de Sobas. Nous entrons alors dans le barranco *Lata* ou de *Cortillas*, qui débouche en face, venant de l'Ouest. Le sentier monte sur la rive gauche de ce barranco. Sur l'autre rive se trouve le village de *Sasa* (1,160 mèt.), bâti sur une terrasse qui domine le confluent des ruisseaux de Lata et de Lapera.

Nous suivons le fond du barranco jusqu'au moulin de *Cillas*. Là, nous prenons à droite, et nous montons au Nord, dans un ravin creusé au milieu de belles assises de grès.

A 11 h. 15 min., nous atteignons le plateau sur lequel s'élèvent les villages de Cillas (1,370 mèt.) et de Cortillas (1,362 mèt.), très rapprochés l'un de l'autre. Cillas est sur le versant occidental du ravin, et Cortillas sur le versant oriental. Nous nous dirigeons vers ce dernier village, qui se trouve plus près de l'Oturia et où, d'ailleurs, Pepe a des amis.

A 11 h. 30 min., nous sommes dans Cortillas, devant une maison de belle apparence dont la porte d'entrée est surmontée d'un écusson aux armes de la famille. Sur le champ de droite sont deux loups, et sur celui de gauche le carascal et quatre pals. Pepe monte et nous annonce. Quelques minutes après, le chef de la famille, don Francisco Lope y Lope, paraît et, après les compliments d'usage, nous offre l'hospitalité dans sa maison.

Le plus pressé est de déjeuner, et l'essentiel pour moi est de perdre le moins de temps possible à cette opération. Or, sachant par expérience qu'en Aragon la préparation d'un repas est, en général, fort longue, nous mettons tous la main à l'œuvre et, en une heure, notre déjeuner est préparé et consommé.

A midi 30 min., nous nous remettons en route, après avoir prévenu qu'on nous prépare un bon dîner et des lits pour le soir. Afin que nous arrivions plus vite, don Francisco met à ma disposition un jeune garçon qui, d'ordinaire, garde les troupeaux de la maison jusqu'à la cime de l'Oturia, et connaît tous les raccourcis.

En sortant de Cortillas, nous nous trouvons sur un large plateau en grande partie cultivé, dont les ondulations montent, en pentes douces, jusqu'au pied de l'Oturia. La masse trapue de cette montagne paraît tout entière, à l'Ouest, à une distance de 4 kilom. environ. Nous suivons constamment le faite du plateau qui va sans cesse se rétrécissant, et n'est plus qu'une croupe arrondie, à son point d'attache à l'Oturia. A droite, Nord, un large barranco, né au pied de

l'Oturia, se rend à la vallée de Berbusa ou Oliven, après avoir décrit un demi-cercle. A gauche, Sud, les talus du plateau sont labourés par les diverses ramifications du barranco Lata ou de Cortillas.

A 1 h. 30 min., nous atteignons l'extrémité du plateau et nous commençons à monter sur le versant oriental de l'Oturia, à inclinaison régulière, mais raide, et presque partout gazonné. Nous mettons 30 min. pour le gravir.

A 2 h., je suis installé sur la Peña de Oturia (1,921 mèt.).

La vue est très vaste : au Sud et au Sud-Est s'alignent les sierras de San Julian, de Cancias et de Janovas, et plus loin celles de Guarra et de Monrrepos. De ce côté, l'Oturia se rattache aux Peñas de Cancias par un chaînon où s'ouvre la colada de Sobas. A l'Ouest, ce sont les sierras de Oroel et de San Juan et, à leur pied, la canall de Berdun et les plaines de Jaca avec leurs nombreux villages; plus près, les plateaux de Cartirana et de Larres et, au pied même des contreforts de l'Oturia, les belles cultures d'el Puente, d'Aurin et de Senegüe. Du côté du Nord-Ouest, au-dessus des plaines de Jaca, les chaînons, en commençant par la Sierra de Ypas, forment une série d'échelons jusqu'à la Peña Collarada. Au Nord, ce sont toutes les montagnes jusqu'à la frontière; et à l'Est, à perte de vue, les massifs au delà du Rio Ara.

Je ne donne que les traits généraux de ce panorama, dont la description complète entrainerait trop loin.

Le temps est très clair, mais le vent souffle assez fort. Je m'abrite le mieux possible auprès de la pyramide en pierres sèches qui couronne la cime, et je cherche à tirer le meilleur profit du temps que j'y passe.

A 6 h., nous reprenons le chemin de Cortillas, où nous passâmes une soirée fort agréable, avec la charmante famille de don Francisco.

Le 1^{er} septembre, au lieu de revenir à Sarvisé par le chemin de la veille, je fis encore une longue course, en con-

tournant tout le haut de la vallée de Sobrepuerto. Je me borne à résumer cette journée.

6 h., départ de Cortillas.

Nous prenons, au Nord, sur le faite du plateau, le chemin de Bazaran. Le plateau se rétrécit bientôt au-dessus des cultures. Alors, laissant à droite le *Cerro de Coroneros*, qui va finir en haute terrasse au confluent des Rios Forco et Lopera, nous inclinons à l'Est vers le village de Bazaran..

7 h., Bazaran (1,485 mèl.).

Au delà du village, nous reprenons la direction du Nord, sur la croupe du chaînon qui sépare la vallée du Rio Forco du vallon d'Aynieli, origine de la vallée de Berbusa ou d'Olivan. Cette vallée se montre à l'Ouest dans toute son étendue.

8 h., col d'Aynieli (1,475 mèl.). Le village d'Aynieli paraît au fond du vallon à l'Ouest. Au delà du col d'Aynieli, nous suivons, pendant quelque temps, le chemin du village d'Otal ; mais nous abandonnons bientôt ce chemin tracé sur le versant oriental du chaînon, pour monter sur les croupes et jouir plus tôt de la vue.

9. h. Nous cheminons, à la cime même du chaînon séparatif, au-dessus des derniers ravins du vallon d'Aynieli, et nous ne tardons pas à dépasser le sous-chaînon qui sépare la vallée de Berbusa du vallon de Barbenuto. Nous voyons ce vallon dans toute son étendue.

9 h. 40 min. Nous laissons un peu à droite la punta de Lucas (2,007 mèl.).

10 h. Cime, ou pour mieux dire, plateau arrondi de Pouy de Buey (2,030 mèl.), promontoire où finit le chaînon séparatif que nous venions de suivre, et où s'embranché celui qui sépare la vallée de Yesero ou du Rio Sia du vallon de Barbenuto.

Nous restâmes au Pouy de Buey jusqu'à 3 heures, et puis, par la voie déjà connue de la collada et du vallon de

Yosa, nous descendîmes à Oto et à Sarvisé, où nous arrivions à la nuit tombante.

Je rentrai ensuite en France, non sans avoir présenté mes amitiés et mes hommages à la famille d'un autre de mes amis de Broto, le señor don Constancio Gil, dont la cordialité ne s'est jamais démentie, chaque fois que mes courses m'ont amené à Broto.

E. WALLON,

Membre du Club Alpin Français
(Sections de Paris et du Sud-Ouest).

COURSES EN SOBRARBE

(PYRÉNÉES ARAGONAISES)

Le petit pays pyrénéen compris entre la frontière de France et Huesca, la Ainsa et Jaca, ou mieux entre les Rios Esera et Veral, fut appelé Sobrarbe, lorsqu'au viii^e siècle les montagnards d'Aragon, ayant expulsé les Maures, y fondèrent une principauté indépendante. Ce nom de Sobrarbe, qu'il garde encore, viendrait d'une croix miraculeuse apparue sur un chêne, *sobre arbol*, pendant une bataille entre les Arabes et les chrétiens, ou encore de la situation topographique de la contrée par rapport à la sierra de Arbe (*sobre la sierra de Arbe*.) qui s'élève près de la Ainsa. Je l'ai parcouru cette année-ci pour faire des études orographiques destinées à améliorer ou à compléter des cartes ou des esquisses, tant espagnoles que françaises, qui vont paraître sur cette région.

DE GAVARNIE A RODELLAR PAR LE BARRANCO DE MASCUN

Gavarnie sera toujours un excellent point de départ pour les hautes ascensions des Pyrénées centrales, ou pour les excursions dans l'Aragon. Je n'ai pas à faire l'éloge des guides de ce village, de l'hôtel Bellou, confortablement remis à neuf : ce sont choses connues. Le 16 juin 1881, avec le fidèle Henri Passet, mon compagnon autant que mon guide, je passais le port de Boucharo et arrivais à

Torla (1,039 mètr.)¹ dans la curieuse demeure des marquis Viú. Mon baromètre s'étant disloqué, je dus renvoyer à Gavarnie chercher celui d'Henri, et séjourner jusqu'au lendemain dans le pueblo. Je n'en fus pas fâché, puisqu'il me fut ainsi donné d'assister à la curieuse procession du *Corpus* (la Fête-Dieu), qui se célèbre le jeudi en Espagne.

Les ruelles du village resplendissaient de robes, couvertures, foulards et ceintures étalés ou simplement appendus aux murs dont ils faisaient encore mieux ressortir la couleur croûte de pain brûlée. Les foires de campagne ne présentent pas d'étalages plus brillants. Derrière le dais surchargé de foulards et mouchoirs à couleurs voyantes, les femmes suivaient pêle-mêle, mais les hommes le précédèrent gravement sur deux rangs, couverts de la grande cape comme nos paysans pyrénéens, de cette cape aux plis immenses, dont parlait déjà Strabon, et que les femmes ont réduite coquettement à de plus simples proportions. Devant le Saint-Sacrement, deux jeunes filles vêtues de blanc portaient des corbeilles, pendant que d'autres soutenaient une statue de la Vierge entourée des foulards les plus clairs et les plus soyeux. En tête s'avancait la musique, composée de guitares et de tambours de basque et précédée de quatre danseurs. Ces *chicos* en manches de toile blanche, mais en costumes de velours relativement neufs, dansaient en se regardant, et frappaient en cadence sur de courts bâtons qu'ils avaient dans chaque main, d'abord sur leurs propres bâtons tenus baissés, puis, à la fin de la ritournelle, sur ceux de leurs compagnons².

Le lendemain, 17 juin, je suivis le cours de l'Ara jusqu'à

1. Les altitudes nouvelles sont données soit d'après mes visées trigonométriques, soit d'après des moyennes d'observations barométriques pour les vallées.

2. Cette danse des bâtons existe encore dans les Pyrénées françaises, où de jeunes montagnards nommés *baladins* l'exécutent avec tant de grâce, et je n'ai pas été peu étonné en Algérie de voir les nègres la danser.



Barranco de Mascun. (Dessin de F. Prudent, d'après une photographie de M. de Saint Saud.)

San Felices (840 mètr.), passant dans la vallée bien cultivée de Fiscal et au pied des ravins boisés qui descendent au nord de la sierra de Cancias.

L'hostal de *Fuebola* (1,085 mètr.) n'existant plus, j'allai coucher à *meson*¹ de *Barranco-Fondo* (1,010 mètr.). Je constatai alors sans peine que ce nom de Barranco-Fondo avait été appliqué à tort au défilé de Rodellar ou barranco de Mascun, situé à 4 h. de marche plus au Sud. Le Barranco-Fondo est une vallée large, profonde, à nombreuses ramifications et dont les eaux s'écoulent dans l'Ara. A son extrémité orientale se dresse la tour de Morcate, qui semble avoir fait partie de cette longue ligne de tours à signaux lumineux qui s'étendait de la Méditerranée à la Biscaye; tours bâties, dit-on, par les reconquistadores, pour servir de signaux d'alarme ou de ralliement en cas d'attaques imprévues.

Dans cette affreuse auberge je ne pus dormir; à peine endormi sur un mauvais grabat, je me relevai couvert des pieds à la tête de morsures causées par un petit animal long, fort agile, une sorte de mille-pattes, je crois. Je conservai les traces des piqûres pendant plus de quinze jours. La cuisine noire et enfumée, où des muletiers dormaient sur le carreau, m'offrit un asile non moins triste, car d'autres insectes plus connus se livrèrent alors sur ma personne à des pérégrinations également funestes à mon repos.

A la pointe du jour, le 18, nous mîmes en route. Pendant trois jours je ne devais pas voir le soleil, et cependant il n'y avait pas un nuage au ciel; mais l'atmosphère avait une teinte plombée (étrange, car elle était lumineuse), que jamais je n'avais vue. C'était, me dirent les Espagnols, le signe précurseur d'un été exceptionnel. Et ils ne se trompaient pas.

1. On entend par *meson* ou *hostal* une maison isolée sur les sentiers fréquentés et servant de gîte aux passants. Ce ne sont, en général, que d'épouvantables auberges.

Le chemin va à la *Cruz* (1,135 mèl.), puis au village d'*el Pueyo de Morcate* (1,140 mèl.), descend à *Montalban* (1,020 mèl.), remonte pour redescendre à *San Poli* (1,030 mèl.), *Letosas* (1,018 mèl.) et *Otin* (1,025 mèl.), d'où il longe d'abord la crête occidentale du merveilleux barranco de Mascun. L'œil plonge effrayé dans l'ouverture béante du précipice ; néanmoins, on trouve un passage pour y descendre, le sentier fait de nombreux zigzags avant d'atteindre le fond. Nous nous arrêtaâmes, pour déjeuner, à la célèbre *fontaine de Mascun* (1,750 mèl.), qui jaillit abondante du rocher et ne tarit jamais ; sa température de $+ 12^{\circ}$ est toujours égale. Des eaux de l'Ara, se perdant près de Janovas, viendraient, suppose-t-on, ressortir ici par un conduit souterrain. Nous sommes dans le massif de Guara : ne serait-il pas plus simple de croire à un réservoir naturel d'eaux provenant de la fonte des neiges de la sierra de Guara ? Tout est mystérieux dans cette gorge profonde et étroite, tout est étrange : ce ne sont qu'obélisques, roches en forme de bastions, grottes sauvages, ponts naturels, parois verticales de 300 mèl., un vrai décor de féerie.

Il fallut enfin s'arracher à ce spectacle magique, et nous arrivâmes bientôt à *Rodellar* (1,783 mèl.), village pittoresquement situé au-dessus du confluent du torrent de Mascun et du Rio Alcanadre, qui s'est fauflé par un barranco étroit à travers les contreforts orientaux de Guara.

DE RODELLAR A MESON-NUEBO PAR LES SIERRAS DE GUARA

ET DEL AGUILA (1,636 MÈL.)

Nous revînmes sur nos pas jusqu'à la poétique fontaine de Mascun (fl. *Ramondia pyrenaïca*). Un sentier, qui suit une étroite fissure, nous permet de remonter sur le grand plateau qui s'étend au Nord des tristes sierras méridionales des Pyrénées. En me rendant à Nasarre, je fis attention,

pour la première fois, à la façon dont les paysans se procurent l'engrais nécessaire à leurs champs. Ils forment pendant l'été de petits tas de terre hauts de 30 cent., et de 60 à 80 cent. de diamètre, avec du buis et des branchages au milieu et tout alentour. A l'automne, quand tout est bien sec, ils y mettent le feu, et la cendre qui en résulte sert à fumer la terre : c'est économique et primitif.

Nous passâmes à *Nasarre* (1,208 mètr.) pour aller coucher à *Bara* (975 mètr.), où nous reçûmes l'hospitalité dans la casa des *Periela*, famille de paysans, mais noble et antique maison avec écu écartelé sur la porte; c'est le meilleur logis du village, ce qui ne me protégea pas contre les ennuis inévitables de la nuit. Quant au vin, absence totale. Je dus aller en acheter chez le curé, un vieillard infirme qu'il fallut supplier un quart d'heure avant de le décider à nous en vendre quelques *jarros*. Il ne se laissa toucher que lorsque je lui eus demandé à quelle heure il dirait la messe le lendemain dimanche, pour y assister avant de partir : il se dit alors sans doute que *bonum vinum lætificat cor boni catholici*.

Le jour suivant, à 7 h., je me mets en route pour la sierra de Guara. Nous la gravissons lentement en remontant le flanc septentrional; nous passons de plateaux en ressauts (fl. *Linum campanulatum*), pour atteindre le grand plateau supérieur, un vrai petit désert borné par des pitons sans importance. Puis, longeant la crête vers l'Ouest, nous atteignons à 12 h. 30 min. le *tozal*¹ de *Guara* (2,072 mètr.), point culminant de cette importante sierra, que l'on voit de partout, et d'où la vue s'étend, par un temps clair, de la sierra de Cadi aux montagnes du pays basque, du Macztrazgo et du Moncayo en Castille aux pics de Luchon et de l'auterets (250 kilom. du N. au S.; 300 kilom. de l'O. à l'E.).

1. *Tozal* en aragonais, *tossal* et *tossias* en catalan, désignent généralement une cime de montagne surmontée d'une tour faite de main d'homme.

Au sud et à l'ouest de la crête s'ouvrent des barrancos profonds avec forêts de sapins séculaires. A 2 h. mes relevés étaient terminés, et nous redescendions.

Nous passons à *Bentué de Nocito* (4,100 mèl.), et à 7 h. du soir notre entrée fit sensation dans le village de *Nocito* (975 mèl.).

Placé au milieu d'un bassin verdoyant et fertile, ce village, chef-lieu du district, renferme d'antiques maisons d'origine féodale. L'une d'elles, la casa de Labarca, où nous ne pûmes recevoir l'hospitalité pour cause de deuil, possède une porte et des fenêtres encadrées de moulures élégantes. Nous fûmes parfaitement accueillis dans la demeure des Fere, dont le vieux propriétaire, simple paysan, remplissait alors les fonctions de juge de paix du canton. Afin de pouvoir dormir (depuis trois nuits je n'avais pas fermé l'œil), je fis étendre un matelas sur une table.

Le 20 juin je partis pour Meson-Nuevo, traversant les contreforts des sierras de Gabardialla et Hibirque, passant à la casa de *Orlato* (4,185 mèl.), aux villages de *Lusera* (4,054 mèl.), où j'étais déjà venu en 1877, me rendant à Huesca, de *Santa Maria* (925 mèl.) et de *Belsué* (4,030 mèl.).

A mon arrivée à *Meson-Nuevo* (4,274 mèl.), auberge très fréquentée et passable, par extraordinaire, éclata, pendant que je déjeunais, un orage épouvantable qui m'empêcha de gravir la sierra del Aguila, car il ne se calma que le soir. Je montai simplement pour me promener à la Selveta, d'où par le soleil couchant j'eus un coup d'œil ravissant sur la fraîche vallée d'Arguis, très encaissée, avec son lac — *el pantano* (4,000 mèl.?) — dont les eaux approvisionnent Huesca. Dans toute cette contrée aux gorges abruptes les eaux sont très abondantes.

Un mois et demi plus tard, je revins par le Gallego et Monrrepos à Meson-Nuevo, pour monter au *tozal del Aguila* (de l'Aigle) et compléter ainsi mes relevés topographiques sur la région. L'ascension nécessite une heure

depuis l'auberge, et le point d'observation, dominant tous les environs, est des plus importants. Bien nommé du reste ce *tozal* (1,636 mèl.), ainsi qu'une pointe voisine, la *Peña de los Buitres* (1,615 mèl.), refuge des aigles et des vautours. J'en vis plusieurs; les vautours étaient en plus grand nombre.

DE MESON-NUEBO A LOARRE ET JACA

PAR LES SIERRAS DE GRATAL (1,562 MÈT.) ET DE PUSILIBRO (1,595 MÈT.)

Le lendemain 21, je pars à cheval, guidé par un des principaux propriétaires de Meson-Nuevo. Nous descendons sur *Arguis* (1,064 mèl.), nous traversons la vallée et remontons par une échancrure de la Selva San Anton (le barranco de l'Isuela) sur la *sierra de Gratal*. 2 h. 30 min. après notre départ, nous arrivions au pied du tozal de Gratal, qui se dresse fier et isolé en promontoire au midi de la sierra, s'élevant à pic sur la plaine de Huesca. Pendant que nous déjeunons à sa base, survient un garde-montagnes, méfiant d'abord comme tout bon Aragonais; mais le jambon et le vin nous en font vite un ami, et il nous accompagne volontiers au sommet du pic (1,562 mèl.), que nous gravissons en 25 min. La vue est presque identique à celle du tozal del Aguila et fort intéressante vers la région des sierras de Santa Olarieta, Salto de Roldan et San Julian, qui nous séparaient de Guara. Saragosse et le Moncayo brillaient l'une au bord du ruban argenté de l'Ebre, l'autre tacheté de neige à l'horizon, sur la frontière de la Vieille-Castille.

Avec une chaleur désagréable (+ 32° à l'ombre), nous dévalons par d'affreux sentiers jusque dans la plaine; au bas de la montagne nous faisons halte au moulin de *Pedroz* (1,805 mèl.), non loin de Boléa. Là nous rencontrons des gens plus civilisés, plus instruits, qui ne veulent rien accepter pour l'excellent vin frais dont ils nous font absor-

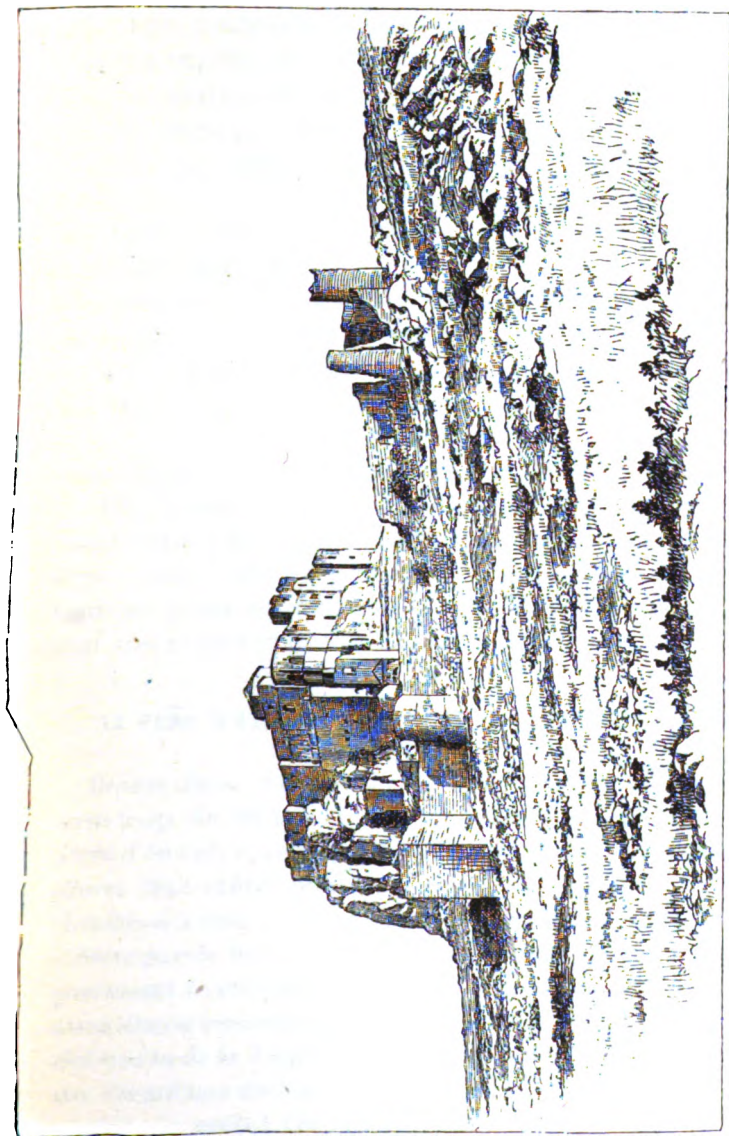
ber de larges rasades. Cette contrée paraît riche, peuplée et bien cultivée ; la vigne, qui produit des vins très alcooliques, sera une fortune pour le pays, si le phylloxera l'épargne.

Jusqu'à Loarre rien de remarquable, sauf le gros bourg de *Aniés* (796 mèt.). Le curé de Torla m'avait donné un mot de recommandation pour un riche habitant de Loarre, le señor Coarraza. Cet excellent homme tient à m'offrir, ainsi qu'à mes guides, une hospitalité complète et des plus gracieuses. Nous sommes reçus et traités on ne peut mieux ; on sert le souper à 9 h., et à minuit nous sommes encore à table avec don Juan Coarraza, tant les plats sont nombreux et les vins abondants et exquis.

Loarre est une petite ville commerçante et qui, au moyen âge, dut avoir quelque importance.

Je pus constater cette importance passée, quand le lendemain matin 22 juin, après avoir serré la main de mon respectable et aimable hôte, je me trouvai au pied des ruines imposantes de l'antique château qui défendait la ville. Grande fut ma surprise en face de cette gigantesque construction. Date-t-elle du milieu du xi^e siècle ? Fut-elle élevée par les Sarrasins pour s'opposer aux envahissements des chrétiens de Sobrarbe ? ou bien est-elle l'œuvre de ces derniers, œuvre capable de résister au retour offensif des Arabes, capable de résister aussi aux intempéries des saisons et aux outrages des siècles ? Je ne sais, mais je crus reconnaître certain mode de bâtisse particulier aux musulmans, offrant des analogies avec les murailles de l'Alhambra de Grenade.

A 9 h. 30 min., après être passé au col de Echara (1,465 mèt.), je déjeunais sur le plus haut sommet de la sierra de Loarre, le *tozal de Pusilibro* (1,595 mèt.), où mon collègue M. Lequeutre devait monter quelques jours après moi. Passet et Giacomo Mallen, mon guide de Loarre, avaient apporté, dans deux boîtes de fer-blanc, une eau délicieuse recueillie quelques centaines de mètres plus bas, et nous



Castillo de Loarre. (Dessin de F. Prudent, d'après une photographie de M. de Saint-Saud.)

pûmes étancher notre soif. Deux heures plus tard le trépied était serré, l'éclimètre rentrait dans son étui, et nous descendions rapidement sur Rasal. Plusieurs fois nous perdîmes le sentier et dûmes nous conduire à l'aveuglette ; j'arrivai exténué à *Rasal* (715 mè.). La terre calcinée et brûlante était dure comme la terre gelée, elle nous coupait les pieds. Nous étions chaussés d'espadrilles espagnoles, découvertes sur le pied, car nous n'aurions pu supporter les souliers ferrés.

Après une courte halte dans la maison du duc de Veragua, dont le régisseur, ami du señor Coarraza, nous accueillit très bien, nous atteignîmes à 4 h. l'auberge de *Anzanigo* (594 mè.), sur la grande route de Huesca à Canfranc, puis, par la diligence, nous gagnâmes Jaca, où nous soupions à 9 h. dans le bon hôtel Mur-y-Bueno (rue Claveria, 10). Beaucoup d'affabilité de la part du jeune maître et des jeunes maîtresses d'hôtel ; prix très modérés (4 soupers, 4 chocolats, 4 couchers, 13 fr.), et un excellent piano à queue pour me distraire ; il n'en fallait pas davantage pour me remettre de mes fatigues !

LA PEÑA D'OROEL (1,760 MÈT.) ET SAINT-JEAN-DE-LA-PEÑA

Depuis *Jaca* (819 mè.), 3 h. suffisent pour atteindre, sans trop de fatigue et sans nul danger, le sommet de la *Peña d'Oroel*, appelée jadis Martes. On passe au village de *Baros* (944 mè.), puis, au pied de l'escarpement, on se désaltère à une délicieuse source (1,065 mè.), et le sentier s'élève par de nombreux lacets dans la corniche qui, de loin, paraissait inaccessible. On atteint ainsi une petite dépression située au centre de la Peña et appelée *Collada de la Cruz del ermita de la Virgen de la Cueva* (1,661 mè.), col de la croix de l'ermitage de Notre-Dame de la grotte. Quel nom ! long comme la crête ! Cet ermitage, situé sur le versant méridional, renferme une chapelle d'autant plus vénérable que

la grotte était habitée, au VIII^e siècle, par les ermites qui prêchaient la guerre sainte. A 30 min. à l'Ouest du col on atteint, en suivant toujours la crête, le sommet de la Peña (1,760 mètr.). J'y cueillis le *Gnaphalium leontopodium alpinum*.

La vue est incomparable sur le massif du Visaurrin, de Licerin, puis sur la Peña Collarada, les massifs de Bucuesa, Lana-Mayor et Partagua, Bondellos, Cerbillonas (Vigne-male) et Tendeñera. On est au centre du partido de Jaca, et l'on ne perd pas de vue une seule des sinuosités des Rios Gállego et Aragon.

De retour à Jaca, je visitai la ville en détail. La cathédrale, le cloître avec un bon tableau, de Murillo ce me semble, une cheminée gothique d'un travail exquis au palais de Hago, les fortifications, tout me parut fort curieux.

De toute la contrée, l'excursion la plus intéressante est sans contredit celle de *Saint-Jean de la Peña*. Je suis vraiment étonné qu'on ne la fasse pas plus souvent. Elle entrainait dans mon itinéraire, car cette montagne, surgissant isolément comme Oroel au milieu des *plateaux-vallées* du Gállego et de l'Aragon, est admirablement située entre les grandes Pyrénées et les sierras, et offre un excellent observatoire naturel du Haut-Aragon.

Le 24 nous quittons Jaca ; nous suivîmes la grande route de Santa Cilia, jusqu'à l'entrée de la sauvage petite vallée d'Atares, jadis défendue par la tour de Boarad, construction maure, comme son nom l'indique du reste, et dont les ruines sont encore assez bien conservées. Le sentier s'élève un peu dans ce vallon très boisé (les chênes-verts abondent dans tout ce pays), puis tourne à droite pour passer à un petit col avant de redescendre dans la vallée de Santa Cruz de las seros, située au nord de la montagne de Saint-Jean. On remonte le torrent, et arrivé au-dessus de Santa Cruz on aperçoit, sur la droite, un cirque profond au pied des deux sommets de la sierra : le Coculo et le San Salvador ; en face se dresse une muraille verticale de rochers colorés

rappelant un peu par leur forme conique ceux du Montserrat ; le tout encadré par une forêt de hêtres, de chênes, de pins séculaires. On gravit par un sentier étroit la paroi de la montagne en se glissant parmi de sauvages anfractuosités, et l'on débouche tout d'un coup sur un plateau isolé où s'élèvent les ruines d'un immense couvent (1,225 mètr.), construit à la fin du xvii^e siècle, mais abandonné aujourd'hui. La façade de l'église avec ses deux clochers, ornée dans le style churiguéresque¹, ne manque pas d'une certaine grandeur.

Un ancien soldat est préposé à la garde des bâtiments, témoins de tant de gloires passées. Sa femme nous fit d'excellente cuisine, mais les chambres des dépendances sont rarement habitées, car elles étaient occupées par des régiments d'insectes que notre arrivée mit en liesse. Après déjeuner je me rendis, en suivant la crête, à pic du côté Sud, à l'ermitage de *San Salvador* (1,535 mètr.), bâti sur une des deux pointes de la montagne, cime inférieure de quelques mètres seulement à celle de *Coculo* située 1,600 mètr. plus au Nord.

Au retour je descendis dans un ravin profond, creusé en forme d'entonnoir au milieu de la montagne, et dont on ne peut soupçonner l'existence qu'en arrivant sur ses bords. Là se trouve la merveilleuse grotte des ermites Jean, Otto et Félix ; grotte métamorphosée en monastère quand le roi Garci-Jiménès revint de la Ainsa. J'éprouvai une émotion profonde en ces lieux mystérieux d'où sortirent les conquistadores et où reposent, dans la paix éternelle du tombeau, ceux qui furent les premiers souverains de la catholique Espagne.

Le *vieux couvent* (1,150 mètr. ?), appelé actuellement *Panteon de los Reyes*, est construit dans la grotte ; quelques murs à l'entrée ont suffi pour en faire un monastère, et la

1. On désigne ainsi, en Espagne, le style surchargé et *rococo* mis à la mode surtout par l'architecte Churiguera.

voûte de rochers qui surplombe sert presque partout de toiture. Après avoir écarté les ronces et les broussailles, on entre dans une première salle entourée de pierres sculptées, derrière lesquelles sont enterrés les principaux guerriers et ricos-hombres de Sobrarbe. La chapelle n'offre rien de remarquable, mais dans un petit sanctuaire attenant sont scellés dans la muraille les cercueils de vingt-sept princes et princesses de Sobrarbe et d'Aragon¹. Des restaurations y furent faites en 1682 et 1802, comme le constatent deux plaques commémoratives. Les noms des morts sont gravés en lettres d'or sur des marbres de différentes couleurs. On voit aussi quatre bas-reliefs représentant : 1° la bataille de la Ainsa avec la croix miraculeuse sur le chêne ; 2° la bataille de Arahuest (ou Izarbe ?), gagnée par Iñigo-Arista I^{er}, pendant laquelle une nouvelle croix lumineuse serait apparue aux chrétiens (ces croix figurent dans les armoiries de la Ainsa, Jaca, du royaume de Sobrarbe et dans l'écu primitif de celui d'Aragon) ; 3° la bataille de las Tiendas, livrée vers 790 par Aznar, comte d'Aragon, aux Sarrasins qui voulaient reprendre Jaca ; 4° un épisode, je ne sais lequel, de l'histoire religieuse du couvent de Saint-Jean. Le cloître roman qui s'ouvre tout à côté est petit, mais fort curieux aussi ; dans une de ses chapelles gothiques reposent les restes des saints cénobites ; une petite fontaine sourd du rocher. L'emplacement était si étroit et les communications avec le monde des vivants si difficiles, que l'on construisit, à 100 mètr. plus haut sur le plateau, le monastère nouveau dont j'ai déjà parlé.

Le lendemain, dès l'aurore, je quitte cette montagne sacrée, et descendant par le vallon de Santa Cruz de las seros (ruines d'un couvent de femmes fort important au moyen

1. Ceux des premiers rois de Sobrarbe qui moururent à la Ainsa furent enterrés dans le couvent de San Victoriano, au pied de la Peña Montañesa, qui, lui aussi, joua un certain rôle dans l'histoire primitive d'Aragon.

âge), je rejoins le Rio Aragon, que je traverse à *Santa Cilia* (677 mèt.). Tout le long de la route nous rencontrons des montagnards qui se rendent à Jaca pour la fête de sainte Orosia, patronne du diocèse, qui attire ainsi qu'à Yebra (voir plus loin) une foule considérable venue d'Aragon, de Navarre et même de France.

Passant à *Javierregay* (720 mèt.), nous remontons la rive droite du Rio Aragon-Subordan, et passons à l'abbaye del Pilar (709 mèt.), qui tombe en ruines. A *Embun* (755 mèt.), mon costume étrange excite les rires des jeunes filles du pueblo, qui montent au village la cruche sur la tête, ou qui, parées de leurs plus beaux atours, se rendent à la messe accompagnées de leurs novios. « Où pourrait-on trouver à déjeuner ? » leur demandons-nous. — « Pas ici, répondent-elles entre deux sourires, mais plus bas, au moulin neuf. » Nous descendons à ce moulin (720 mèt.) : « Pouvez-vous nous donner à manger ? » — « Non, nous dit la dueña, nous ne tenons pas auberge ; les jeunes filles se sont moquées de vous, mais plus loin, à un petit quart d'heure, vous trouverez un hostel. » Cette auberge se rencontra au bout d'une longue demi-heure, car, comme on dit là-bas, les heures de marche sont étroites (allusion aux sentiers) mais longues, *horas de España estrechas pero largas*. Mais, là encore, *nada para comer* (rien à mettre sous la dent)... Enfin, après encore 1 h. 30 min., nous arrivons à la *meson de Venternau* (740 mèt.), et l'on consent à nous servir à déjeuner.... une soupe à l'huile et deux œufs pour trois ! Pendant que ces deux œufs cuisaient, ô bonheur ! une poule chante, et l'on m'apporte triomphalement un troisième œuf. On se met à table sur un banc ; or je savourais ces œufs frais, taillant mouillettes sur mouillettes pour calmer les tiraillements d'estomac, quand j'entends un second chant à mes côtés, une autre poule vient de pondre un autre œuf... Vite, vite au feu ! « *Ave Maria purissima*, s'écrie la vieille Aragonaise, jamais mes poules n'ont

tant pondu ! » — « C'est qu'aussi jamais touriste (*ingeniero geografo*), lui dis-je, n'était passé par là. »

Jusqu'à *Hecho* (837 mèt.) rien de remarquable, car cette vallée n'est pas gaie. Là nous nous reposons dans la demeure de don Manuel Hecheto, marchand, cafetier et surtout homme fort bienveillant, accueillant et intelligent, fort reconnaissant de tout ce que l'on fait pour son pays. Il me semble que j'ai subitement quitté le pays aragonais : les hommes bien faits, élégamment vêtus, les femmes grandes et propres, ont un air de bien-être qui contraste avec la tenue de leurs autres compatriotes. Je n'ai du reste qu'à me louer de l'accueil empressé que je reçus de tous dans cette contrée, à l'aller comme au retour.

Le soir j'étais à *Ansó* (1,864 mèt.), dans la demeure hospitalière de don Pedro Brun, chez qui vivait mon excellent ami don Antonio Escartin, curé doyen, que j'avais connu à Bergua en 1877, et qui m'offrit, pendant trois jours, la plus cordiale hospitalité.

ANSÓ, LA SIERRA DE ALGALLARETTA (1,261 MÈT.) ET LE PIC CENTRAL D'ALANO (2,156 MÈT.)

Guidé par deux braves Ansotans, Antonio Lopez, dont j'avais pris le mulet pour aller plus vite, et Joaquin Añños, garde-montagnes, je passai par le petit col de *Ezpelo* ou *Poyeta* (1,110 mèt.), non loin de l'ermitage de ce nom incendié par les Français pendant la triste guerre de l'Indépendance, et je descendis, par un sentier taillé dans le roc, dans la vallée de *Fagó*. De ce village (961 mèt.) je remontai au Nord-Ouest le vallon très vert de San-Juan¹, d'où j'ascendis à la *sierra de Algallareta* ou *Sala-*

1. Je crois cette contrée très intéressante pour le botaniste : j'y rencontrai les plus diverses et peu connues nuances de l'*Helianthemum*, — le blanc, *H. polifolium*, — le jaune pâle, *H. n...*, — le jaune foncé, *H. vulgare*, — l'orangé clair, *H. grandiflorum*, — l'orangé foncé, *H. n...*,



Ansó vu d'aval. (Dessin de F. Prudent, d'après une photographie de M. de Saint-Saud).

riña (1,261 mètr.). Pendant que mes hommes faisaient rôtir à une broche improvisée un délicieux quartier de chevreau, je me mis au travail. Je me trouvais au point même de jonction des trois provinces de Pampelune, Saragosse et Huesca, position assez mal déterminée sur les cartes et que je tenais à honneur de bien fixer. La vue est fort intéressante sur la Navarre (montagnes de Lumbier, Olate, Pampelune, Abodi, Orhy).

Dans l'après-midi je fis des photographies, celle du curé entre autres et d'un groupe de jeunes filles avec leur étrange costume. Puis je me promenai longuement avec l'alcade, deux officiers d'infanterie, le pharmacien et don Antonio Escartin, tous gens fort gracieux et aimables.

Le jour suivant fut consacré à une excursion dans le massif d'Alano. J'avais les mêmes guides, les hommes les plus gais que l'on puisse rencontrer; ce fut une suite d'éclats de rires. Le vieux Joaquin avait des histoires, des bons mots à raconter à tout propos; joignez à cela une connaissance parfaite de la montagne; un guide local tel que lui est une bonne fortune. Nous montâmes par la crête qui s'élève de Romendia au-dessus d'Ansó jusqu'au Pueyo-de-Segarra (1,998 mètr.). Là nous tournons au N.-E. vers la base de la grande Forca, passons au *Rincon de Alano* (1,830 mètr.) où les eaux se perdent. De là, quelques minutes d'essoufflement, et le pic fut escaladé (2,156 mètr.). La vue, un peu bornée vers la frontière de France par les pics d'Anie et d'Ansabère, est plus étendue sur l'Aragon. Ce fut pour moi une excellente station pour étudier cette contrée d'Alano, Gamoeta, Petragema, Linzola, Idoya, fort mal connue jusqu'alors. Le retour s'effectua par le barranco Onorós et la vallée du Rio Veral.

Le lendemain je quittai Ansó, enchanté de l'accueil que

variété du *grandiflorum*, — le rose très pâle et le rose vif, *H. roseum*, variété essentiellement espagnole, et enfin le rouge vif, *H. n...* J'y cueillis aussi le *Catananche cœrulea*, le *Lenzea conifera*, etc.

j'y avais reçu, et je me rendis simplement à *Hecho*. Le 29 j'allais de Hecho à Canfranc — une forte journée — escaladant en route le *Bisouri* ou mieux *Visaurrin* (2,669 mètr.). Le 30 je grimpais, déjà souffrant, à la *Peña Collarada* (2,883 mètr.), et le 31, extrêmement fatigué par les chaleurs, je rentrais en France aux Eaux-Bonnes par le *lac d'Estun* (2,180 mètr.), source de l'Aragon, et le *col des Moines ou d'Estun* (2,204 mètr.).

DE PANTICOSA A MESON-NUEBO PAR LE PIC DE LA AUTORIA

(1,921 MÈTR.)

Le 2 août je quittais, aux *bains de Panticosa* (1,667 mètr.), d'excellents amis de Madrid avec lesquels je venais de passer une semaine fort gaie : les baigneurs espagnols, plus nombreux cette année-ci que jamais, nous avaient passablement distraits. J'avais eu l'honneur d'être présenté à M. Sagasta, président du Conseil des ministres, qui avait bien voulu s'intéresser à mes modestes travaux. La route de Biescas, que je suivis, est assez pittoresque. 4 kilom. avant ce village se trouve un pont élégant jeté sur le Gallego, qui s'est creusé un lit dans la roche vive ; au-dessus, un vieux petit fortin complète le paysage et, au retour, je pris une photographie de cet intéressant passage (1,016 mètr.), dit de Santa Helena, avec une curieuse fontaine intermittente auprès, et un ermitage fondé en 1253 par Jaime el Conquistador. Je déjeunai à *Biescas* (898 mètr.), qui devient de plus en plus important, puis traversai la rivière, passai à *Oros-altos* (892 mètr.) et *Oros-bajos* (915 mètr.), à *Lárrede* (895 mètr.), et arrivai coucher à *Javierre del Obispo* (735 mètr.), où je reçus l'hospitalité dans l'antique casa Olivan — avec l'écusson obligatoire sur la porte — de la noble maison des Olivanes, qui a donné un ministre.

Le lendemain, avec le guide local (j'avais en plus avec

moi C. Latour, guide de Cautérêts), procuré par l'alcade, je gravis la *sierra del Puerto de Santa Orosia*, dominée par le pic ou *tozal de la Autoria*. Cette montagne m'avait paru, dans ma tournée de juin, devoir être un excellent centre d'observation; je ne m'étais pas trompé. Arrivé au sommet (1,921 mèt.) à 8 h. (2 h. 40 min. depuis Javierre), je n'en repartis qu'à midi, mais avec un tour d'horizon de 84 visées de triangulation. Nous descendîmes sur Isun par les *mallos de Isun* (1,660 mèt.), qui dominent à pic la vallée du Basa, après avoir passé à la chapelle de sainte Orosia (*ermita de Santa Orosia*, 1,615 mèt.).

Cette sainte, la patronne, comme j'ai dit, du diocèse de Jaca, était fille, raconte la légende, du duc de Bohême. Fiancée à un prince espagnol, elle traversait les Pyrénées quand elle tomba au pouvoir d'un chef sarrasin. Séduit par les charmes de sa captive, l'émir voulut l'épouser, elle s'y refusa; après les supplications il en vint aux menaces, mais elle refusa toujours. Il fit alors massacrer sous les yeux de la princesse les gens de sa suite, la menaçant d'un sort semblable; Orosia fut inflexible. Voyant qu'il ne pourrait vaincre sa résistance, le mahométan lui fit couper les bras, puis les jambes, puis enfin la tête. Le corps de la martyre aurait été alors enterré dans la montagne de Yebra, où plusieurs siècles après un berger l'aurait découvert; là s'éleva un oratoire (ermita). Le corps fut transféré à Jaca, mais la tête resta à Yebra, d'où on la porte processionnellement à la chapelle tous les ans, le jour de la fête, au milieu d'un grand concours de population. Il faut ajouter qu'à la fin de la journée le but religieux de cette cérémonie est souvent trop oublié.

Remontant le Gallego, que je passai à *Puente-Saviñanigo* (764 mèt.), j'allai coucher à *Puente-Fanlo* (752 mèt.), d'où par un triste chemin je me rendis à Meson-Nuevo, en montant sur la route au sommet de la *sierra de Mourepos* (1,500 mèt.), puis au *tozal del Aguila*.

Le 7, je rentrais à Cauterets en faisant l'ascension du *Pic d'Enfer* ou *Quijada de Bondellos* (3,080 mètr.). J'avais, ce jour-là, des jarrets d'acier, car voici le relevé de mes heures de marche: Des bains de Panticosa (1,667 mètr.) à la brèche d'Aruallas (2,820 mètr.), 2 h. 45 min. ; de la brèche au pic, 1 h. (au sommet, travail de 2 h. sans m'asseoir); du pic au port du Marcadau, 2 h. 45 min. ; du port à Cauterets, 3 h. 15 min. Parti à 5 h. 30 min. du matin, je dînais à 7 h. du soir à Cauterets. Ainsi se termina, par une forte journée de marche et une ascension intéressante, ma campagne dans le Haut-Aragon, dont je rapportais 350 observations barométriques et 650 visées.

Bⁿ A. DE SAINT-SAUD,

Membre du Club Alpin Français
(Section du Sud-Ouest).



Costumes d'Ansó.

XII

QUELQUES NOTES

SUR

L'ARDÈCHE, LA LOZÈRE ET L'AVEYRON

Les articles de M. Paul d'Albigny sur l'Ardèche et de MM. Lequeutre et W. Martin sur la Lozère, parus dans l'*Annuaire* de 1879, ont été, on peut le dire, une véritable révélation. Je n'essaierai pas, dans les pages qui suivent, de décrire après eux les sites pittoresques ou grandioses qu'ils ont fait connaître aux membres du Club Alpin Français ; je me contenterai d'extraire de mes notes de voyage de 1881 quelques renseignements complémentaires qui peuvent avoir leur utilité, et de signaler quelques excursions intéressantes qui ont pu être faites, mais qui, je crois, n'ont pas été racontées.

Parti du Puy le 4 septembre, je débutai par l'ascension du Mézenc, dont le panorama ne m'a pas enthousiasmé : rien n'arrête les yeux sur le vaste plateau qui se déroule devant le spectateur ; les profondes et étroites coupures des Cévennes, si admirables quand on les parcourt, se laissent à peine deviner. Après avoir couché au Béaje, je me dirigeai sur Montpezat par Rioutort. A peu de distance de Rioutort, on atteint en montant une très belle forêt de hêtres et d'arbres verts, puis on traverse un plateau. Arrivé à la descente qui mène à Montpezat, j'éprouvai une agréable surprise : c'était superbe ! Sur une longueur d'une douzaine de kilo-

mètres, les lacets de la grande route serpentent dans un pays merveilleusement accidenté. Les rochers ont des formes fantastiques. Sur les pentes, des châtaigniers, des prés, des terrasses soutenues par des murs en pierre sèche où l'on cultive des céréales et des légumes. On est en plein pays volcanique. Comme forme et couleur, les montagnes n'ont pas la moindre analogie avec celles de la vallée de l'Ardèche ou du cañon du Tarn, mais elles m'ont paru aussi belles. Montpezat est un endroit où il faut aller; tous les environs sont remarquables, et on est très bien à l'auberge de Bernard Pouchet, que je recommande d'une manière particulière.

Après avoir visité le cratère de Chambon et celui de la Vestide du Pal, le plus beau de l'Ardèche, je me rendis à Neyrac. En partant de bonne heure de Montpezat, on aurait le temps de visiter en une seule journée, avant d'arriver à Neyrac, le vieux château de Pourcheyrolles, le cratère de la Gravenne de Montpezat, Thueyts, la chaussée des Géants, l'escalier du Roi et la gueule d'Enfer, sites bien connus et qui méritent leur réputation. Neyrac est dans une situation charmante; les eaux thermales y attirent un certain nombre de malades. L'hôtel Lacoste, où j'ai couché, est simple, mais convenable.

De Vals, où je passai le lendemain, je ne dirai rien, sinon qu'en 1882 on pourra se rendre directement par le chemin de fer à cette ravissante station balnéaire dont les environs sont si pittoresques.

Passant ensuite par Aubenas et Ruoms, je gagnai Vallon, point de départ pour la descente de l'Ardèche.

Ici une recommandation très importante. Quand on veut descendre l'Ardèche en barque, il faut avoir soin d'écrire à l'avance à Saint-Martin d'Ardèche, soit au fermier des grottes de Saint-Marcel, soit à Louis Suau, pêcheur, de venir vous prendre à Vallon, et de se munir des clefs nécessaires si l'on a l'intention de voir à la descente les

grottes de Saint-Marcel. Ils font payer une barque 20 francs, tandis que si l'on s'adresse à Vallon au seul batelier qu'on y trouve (c'est le fermier de la grotte de Vallon), il demande 35 francs.

Le Pont d'Arc, où l'on arrive après moins d'une heure de navigation, est une véritable merveille pour laquelle je renvoie le lecteur à l'article de M. Paul d'Albigny. Pour aller du Pont d'Arc à Saint-Martin-d'Ardèche, sans temps d'arrêt, 6 h. suffisent : c'est une délicieuse promenade, qui ne présente absolument aucun danger.

Je passe sous silence ma visite au bois de Païolive, si bien décrit par M. Lequeutre, n'ayant rien à en dire de nouveau.

Transportons-nous maintenant à Villefort dans la Lozère. C'est un excellent point de départ pour faire l'ascension des Monts Lozère. J'ai pris pour guide, comme l'avait fait M. Lequeutre, Marcelin Chabert, dont je n'ai eu qu'à me louer, et je suis redescendu sur Bagnols et Mende.

De Mende on peut se rendre, par la cause de Sauveterre, soit à Sainte-Énimie, soit à Ispagnac. La distance est à peu près la même et, comme la gorge ou le cañon du Tarn mérite d'être vu dans toute sa longueur, je conseillerai à tous les touristes d'aller à Ispagnac : c'est une course de 5 à 6 h., et en partant de bonne heure de Mende on peut aller coucher à Sainte-Énimie. Si des Monts Lozère on descendait sur Florac, ce qui doit être possible, il ne faudrait que deux petites heures pour se rendre de cette ville à Ispagnac.

La partie de la vallée du Tarn comprise entre Ispagnac et Sainte-Énimie est certes moins belle que la partie comprise entre Sainte-Énimie et le Pas de Soucy, mais elle est encore très intéressante ; j'en parlerai donc ici avec quelques détails, renvoyant aux articles de MM. Lequeutre et W. Martin pour la description du reste.

A peu de distance d'Ispagnac, on passe devant l'ancien

château de Roche-Blave, restauré dernièrement. Comme tous les châteaux du pays, il est dans une situation pittoresque. Au-dessous de la route, je vois une barque sur le Tarn ; peut-être pourrait-on déjà commencer ici la descente par eau. Un peu plus loin, c'est le château des Charbonnières, puis le village de Blajoux, où des promeneurs venant de Florac vont s'embarquer pour Sainte-Énimie. Bientôt j'atteins le château et le village de Castelbouc, construits sur la rive gauche du Tarn : c'est ce qu'il y a de plus curieux entre Ispagnac et Sainte-Énimie, et l'un des plus jolis sites de toute la gorge. De la rive droite, où je me trouve, rien de plus ravissant que ce château en apparence inaccessible. Le rocher sur lequel il est perché présente à la rivière sa partie convexe et surplombe sur des maisons collées près de sa base à quelques mètres seulement au-dessus du Tarn. Ajoutez à cela quelques cultures encore bien vertes, puis sur la rive droite, au-dessus et au-dessous de la nouvelle route, des rochers aux formes étranges, qui rappellent ceux du bois de Païolive.

Après Castelbouc, on arrive à Prades, puis à Sainte-Énimie, dont la position est tout à fait originale. Pour bien voir cette ville, il faut monter de manière à la dominer, tant de la rive droite que de la rive gauche du Tarn. A l'hôtel Saint-Jean, la table est bonne, mais les chambres sont peu nombreuses, et quand il y a abondance de voyageurs on vous fait coucher en ville ; il est donc bon, si l'on est sûr du jour de son arrivée, de retenir sa chambre d'avance.

La descente en barque coûte actuellement beaucoup moins cher qu'en 1879. Pour 25 francs, Just Bernard, meunier à Saint-Chely, s'il est prévenu à temps, vient vous prendre à Sainte-Énimie et vous conduit ou vous fait conduire au Pas de Soucy. La barque peut facilement contenir quatre personnes. Ce serait 10 francs de plus, soit 35 francs, pour aller jusqu'au Rozier. Quand j'ai fait l'excursion, je suis allé à pied de Sainte-Énimie à Saint-Chely, où je me

suis embarqué. Bernard était seul (habituellement on a deux bateliers); il m'a parfaitement conduit jusqu'à la Malène. Là il m'a confié à Belbezet père et fils, dont j'ai été très satisfait. Il faut absolument deux bateliers entre la Malène et le Pas de Soucy, quoique la descente n'ait rien d'émouvant. Mais je crois qu'il y a au moins deux passages véritablement difficiles entre le Pas de Soucy et le Rozier.

Dans quelques années il y aura, il faut l'espérer, une bonne route de voitures entre Ispagnac et le Rozier; la partie qui va jusqu'à Sainte-Énimie sera terminée au printemps de 1882. La route se fait facilement à pied entre Sainte-Énimie et Saint-Chely, et ensuite entre le Pas de Soucy et le Rozier. J'ai mis à pied 4 h. environ d'Ispagnac à Sainte-Énimie, 5 h. de Sainte-Énimie au Pas de Soucy, partie à pied, partie en bateau, et 3 h. 20 min. à pied, du Pas de Soucy au Rozier, plus 10 min. pour gagner Peyreleau dans l'Aveyron, où je conseille d'aller coucher à l'hôtel du Commerce. Je recommande seulement aux personnes qui n'aiment pas l'ail d'avoir soin de le dire, car là on en met partout, même dans les truites.

On voit par ce qui précède que la gorge du Tarn demande environ 12 h. 30 min. tant à pied qu'en barque, non compris les temps d'arrêt. On commence à voir quelques touristes à Sainte-Énimie; ils devraient y venir en foule. La descente au fil de l'eau d'une gorge aussi sauvage offre un charme indéfinissable, et je ne saurais trop recommander aux dames cette course, aussi belle que facile et qui ne présente pas le moindre risque entre Sainte-Énimie et le Pas de Soucy.

De Peyreleau il ne faut pas manquer de remonter au moins les deux premiers tiers de la vallée de la Jonte, dont quelques parties sont ravissantes. Des montagnes qui entourent Peyreleau on aurait certainement de très beaux points de vue sur la vallée du Tarn. L'on pourrait gagner

Millau en suivant le cours de cette rivière : ce doit être une route agréable.

C'est du village de la Mothe, près la Canourgue, que je suis parti pour ma tournée dans l'Aveyron. Tous les environs sont jolis, que l'on remonte le Lot sur la route de Marvejols, que l'on aille à la Canourgue, ou surtout que l'on se rende à Séverac dans l'Aveyron. Il y aura bientôt une station de chemin de fer à la Mothe ; mais en gravissant, sur le siège de la diligence, les nombreux lacets qui mènent sur le causse de Séverac et d'où la vue plonge délicieusement sur la vallée, le village et le vieux château de Saint-Saturnin, je ne regrettais pas l'absence d'une voie ferrée.

Le causse de Séverac est un peu moins triste que celui de Sauveterre. A la descente sur Séverac, ce doit être un ravissant spectacle au printemps que le cirque de montagnes au centre duquel s'élèvent la colline et le vieux château, avec les prés en fleurs et les cultures verdoyantes mêlés de quelques bouquets d'arbres.

Le chemin de fer traverse un pays agréablement accidenté entre Séverac et Millau. Cette dernière ville, la plus importante du département de l'Aveyron, est assez curieuse. La place d'armes, avec les vieilles maisons encore nombreuses qui l'entourent et qui l'avoisinent, mérite une visite ; mais ce qui m'attirait surtout à Millau, c'est la vallée de la Dourbie qui y débouche. Après les gorges de l'Ardèche et du Tarn et avec la route de Rioutort à Montpezat, c'est ce que j'ai vu de plus beau dans mon voyage. Les quatre premiers kilomètres sont les moins intéressants, mais ensuite la vallée, qui va se rétrécissant, devient de plus en plus belle. Les deux ou trois kilomètres qui précèdent le village de La Roque, et surtout ceux qui le suivent, rappellent les belles parties des gorges de l'Ardèche et du Tarn. Ce sont toujours ces roches calcaires, aux formes capricieuses et étranges qu'on ne se lasse pas d'admirer.

A 3 kilomèt. environ de La Roque, la route passe de la rive droite sur la rive gauche du torrent, et bientôt on aperçoit sur la rive droite, haut perchées et plaquées contre le rocher, les maisons du village de Saint-Veran. Le village dépassé, la vallée s'élargit un peu, les montagnes s'abaissent, les rochers sont moins découpés, puis on franchit le point où le ruisseau de Garene ou Ry rejoint la Dourbie sur la rive droite, et les montagnes redeviennent superbes. Je remonte la vallée jusqu'à 4 h. 40 min. du soir, et m'arrête devant le hameau de Saint-Pierre, au-dessus de la ferme de Carbonies, sur la commune de Nant. Je regrette de n'avoir pas pris mes dispositions pour coucher en route et poursuivre le lendemain ma course jusqu'au Vigan. Je suis à 20 kilomèt. au moins de Millau ; je me décide au retour, et, marchant d'un bon pas sans m'arrêter, j'arrive à 8 h. 45 min. à l'hôtel Guilhaumenq, que je recommande à tous mes collègues.

J'avais l'intention, après avoir visité Roquefort et Saint-Affrique, de partir pour Albi et Cordes. D'après un conseil qui m'est donné en chemin de fer, je me décide, aussitôt arrivé à Saint-Affrique, à repartir pour les bains de Silvanès, où j'arrive le soir en passant par Camarès. La route est jolie. Le lendemain je me lève de bonne heure et j'admire les beaux arbres qui me rappellent la végétation du Nord. Autour de Silvanès le pays est ravissant. Je vais jusqu'au village de Brusque. Sur ma route des ruisseaux, de frais ombrages, des pommiers, des châtaigniers. Tout est encore bien vert malgré la sécheresse de l'année ; on pourrait par moments se croire en Normandie, mais les montagnes ont plus d'élévation, le terrain, les rochers sont plus colorés. Comme le jour où j'ai parcouru la vallée de la Dourbie, je regrette d'être obligé de revenir sur mes pas. A mon retour je passe par Gissac, je monte jusqu'à la croix qui domine le village et d'où la vue est belle ; puis, traversant le causse, dont l'aridité contraste avec les paysages

verdoyants parcourus le matin, je descends sur Lapeyre, d'où je retourne à Saint-Affrique dans la voiture du facteur. Je visite rapidement le rocher de Caylus, et à 7 h. 30 min. du soir je pars en diligence pour Albi, où je prendrai le chemin de fer pour Cordes.

Aux personnes qui auraient l'intention de visiter la vallée de la Dourbie et les bains de Silvanès, je conseillerai de suivre un autre itinéraire que le mien, pour ne pas avoir à revenir sur leurs pas. Il faudrait de Millau aller jusqu'au Vigan, passer ensuite par Lodève et les bains de Silvanès pour gagner Saint-Affrique, d'où l'on irait faire un tour à Roquefort.

Je ne dirai rien de la cathédrale d'Albi, qui est connue; mais je demanderai à mes lecteurs la permission de leur parler un peu de la ville de Cordes, qu'on connaît moins et qui est cependant une des plus curieuses de France.

Cordes est dans le département du Tarn, à 8 ou 10 kilomèt. des rives de l'Aveyron et à 3 kilomèt. de la station du chemin de fer; un omnibus y conduit. La ville s'élève sur une colline conique, au milieu d'une plaine entourée d'autres collines. Ses anciens remparts, ses vieilles portes sont encore bien conservés. Mais ce qu'il y a d'exceptionnellement remarquable à Cordes, c'est la rue principale avec ses anciennes maisons gothiques, aussi belles qu'originales. Plusieurs façades admirablement conservées, grâce à l'excellence de la pierre, sont encore intactes. Les maisons du Grand Écuyer, du Grand Veneur et du Grand Fauconnier seraient remarquées sur le Grand Canal à Venise.

Quand on entre dans la ville, par la porte qui regarde le chemin de fer, on rencontre d'abord à droite en montant une des plus belles maisons de Cordes et certainement la plus originale, celle du Grand Écuyer. Elle a de 15 à 16 mètr. de façade; ses sculptures, d'une conservation parfaite, sont de véritables œuvres d'art. Elles représentent des personnages et des animaux. Placées un peu irréguliè-

rement, elles sont presque toutes saillies comme les gargouilles de nos vieilles églises. En continuant à monter, on trouve un peu plus loin trois belles maisons de 10 à 15 mètr. de façade, l'une à gauche, les deux autres à droite. Plus loin encore à droite, une maison superbe, celle du Grand Veneur. Le rez-de-chaussée, le premier et le second étage sont élevés de plafond, le troisième est plus bas. Sur la façade quelques sculptures, très en saillie, et d'autres moins en relief qui représentent des épisodes de chasse. Le premier étage a été malheureusement modernisé, mais le second est parfaitement conservé et les fenêtres, toutes ogivales, sont intactes. Plus loin à gauche, une maison de 20 mètr. de façade, d'une architecture plus simple que celles du Grand Écuyer et du Grand Veneur, mais d'un goût parfait ; elle n'a que deux étages. Elle appartient à la ville, et j'ai pu la visiter à l'intérieur. On y trouve d'assez belles cheminées de différentes époques. La cour est grande, les pièces sont spacieuses, les plafonds très élevés. Plus haut, toujours dans la Grande Rue, à droite, en face et au delà du marché, la maison du Grand Fauconnier, qui sert actuellement de mairie. Elle a près de 20 mètr. de façade. La porte, très ancienne, est garnie de clous curieux. Les sculptures sont peut-être moins remarquables qu'aux maisons du Grand Écuyer et du Grand Veneur, mais les fenêtres ogivales sont très belles. A l'intérieur, grandes et vastes pièces bien éclairées. Immédiatement après, trois maisons contiguës, encore très belles, à deux étages seulement, comme la mairie. Elles n'ont pas plus de 6 à 8 mètr. de façade. Puis d'autres encore, soit dans la Grande Rue, soit ailleurs, moins remarquables, mais toujours intéressantes.

Ce qui m'a frappé dans les anciennes maisons de Cordes, c'est leur ampleur. Elles sont très bien éclairées, leurs plafonds sont élevés, elles respirent l'aisance et ont un caractère grandiose.

Presque toutes les maisons de la Grande Rue ont conservé

au rez-de-chaussée leurs arcades ogivales en pierre grise unie, assez larges pour qu'il ait été facile d'y encadrer des baies rectangulaires.

Je ne saurais trop recommander aux touristes la visite de Cordes, car je ne crois pas qu'il y ait en France une seule ville qui possède encore autant de maisons d'architecture gothique avec des façades aussi artistiques et aussi bien conservées.

De Cordes, le chemin de fer m'a mené à Saint-Antonin, jolie petite ville du département de Lot-et-Garonne, agréablement située sur la rive droite de l'Aveyron. Elle doit sa prospérité actuelle à des gisements de phosphate de chaux qui se trouvent dans le voisinage. Je savais que je trouverais une bonne chambre à l'hôtel Casimir, ce qui n'était pas à dédaigner après une nuit passée en diligence. Ce qui m'attirait à Saint-Antonin, c'était son vieil hôtel de ville, un véritable bijou où le plein cintre se marie au gothique. Rien d'original comme la tour quadrangulaire déprimée par le milieu. Dans le voisinage de ce monument, restauré par Viollet-le-Duc, on trouve quelques maisons anciennes, moins belles et moins bien conservées qu'à Cordes, mais cependant encore curieuses.

J'aurais voulu pouvoir visiter à pied les bords de l'Aveyron entre Laguëpie et Monteils; c'est, je crois, la plus belle partie de son cours. Pressé par le temps, j'ai pris le chemin de fer jusqu'à Najac. Les ruines imposantes du vieux château méritent une visite. Du haut de la grande tour, la vue est délicieuse sur la vallée de l'Aveyron, ses rochers et ses montagnes boisées.

En quittant Najac, je suis allé gagner la rive droite de l'Aveyron, et pendant plus de deux heures j'ai fait une promenade charmante par un petit sentier au bord de l'eau; puis, après avoir passé au-dessous du château de Courbières, montant à flanc de côteau, je me retourne pour jouir d'une vue splendide sur Najac et les rochers presque à

pic dominés par le château de Courbières. Continuant mon chemin, je descends à Monteils, prends la grande route, passe devant le joli château d'Horlonac, et arrive à Villefranche de Rouergue. Je conseillerai à ceux de mes collègues qui aiment une bonne table et les pâtés de foie gras de canard truffés de descendre à l'hôtel Notre-Dame.

Villefranche est une ville très curieuse avec sa vieille église qui ressemble à une forteresse, sa vieille place, ses vieilles maisons et son hospice, monument ancien où l'on peut admirer, entre autres choses, deux cloîtres d'architecture gothique dont le plus petit est d'une extrême élégance.

J'ai beaucoup parlé d'archéologie dans ces quelques pages. Ce n'est pas précisément du ressort de l'alpinisme : mon désir de faire connaître quelques beautés ignorées de notre belle France sera mon excuse. Comme on trouve réunis à la jonction des départements du Tarn, de Tarn-et-Garonne et de l'Aveyron, dans un espace assez restreint, et au milieu d'un pays très accidenté offrant des ressources convenables pour les familles, des monuments anciens, en grand nombre, dont quelques-uns sont aussi remarquables par leur beauté que par leur originalité, j'ai cru devoir signaler cette particularité à mes collègues.

ÉDOUARD ROCHAT,

Membre du Club Alpin Français
(Section de Paris).

LE VOLCAN DE L'HÉKLA

DEPUIS L'ÉRUPTION DU 27 FÉVRIER 1878

I

De même que l'ascension du Teyde¹, le célèbre volcan de Ténériffe, est le complément obligé d'une excursion aux Canaries, de même il n'est point permis de quitter l'Islande sans avoir atteint la cime de l'Hékla. J'ai gravi les deux montagnes à peu près jour pour jour, à deux années d'intervalle. L'ascension de l'Hékla est infiniment plus facile que celle du Teyde : il m'a fallu trente-quatre heures pour gravir le colosse de Ténériffe, tandis qu'il m'a suffi de huit heures et demie pour dompter le volcan de l'Islande. Auprès du Teyde, l'Hékla n'est qu'un pygmée.

On comprend combien deux montagnes situées l'une près de la zone torride, l'autre près de la zone glaciale, doivent différer d'aspect. Le Teyde, avec ses 11,500 pieds environ d'altitude, est complètement dépourvu de neiges en été, tandis que l'Hékla, qui n'a que 5,000 pieds d'altitude, porte des neiges perpétuelles. Les deux volcans ont cependant un point commun de ressemblance : c'est le manteau de nuages dont leurs cimes se couvrent presque constamment. C'est à ce manteau que l'Hékla doit son nom², et jamais nom ne fut mieux porté : de différents

1. Voir l'*Annuaire de 1879*, p. 460.

2. Beaucoup d'auteurs écrivent *Hécla*, oubliant que la lettre c n'existe

points de l'Islande j'ai vu le volcan plus de vingt fois, toujours sa cime se cachait derrière un écran de brumes, et je ne l'ai vue dégagée qu'une seule fois, pendant quelques minutes.

De quelque côté qu'on le contemple, le Teyde présente un aspect à peu près uniforme : c'est toujours un cône grisâtre d'une parfaite régularité ; l'Hékla au contraire varie beaucoup de forme et d'aspect suivant la position du spectateur : tantôt c'est une pyramide aux parois abruptes, tantôt une coupole arrondie, tantôt un triple cône où l'on croit voir les trois principaux cratères. Mais le plus souvent la montagne est tellement enveloppée de brume, qu'il est impossible d'en reconnaître l'aspect.

L'Hékla se trouve sous le 66° degré de latitude nord, à 60 kil. au Sud-Est des geysers. Grâce à son isolement, on l'aperçoit de fort loin. Par un temps clair il est visible de la mer, et même des îles Westmann, situées à 80 kil. au Sud.

Le volcan fut gravi pour la première fois par Uno Von Troil, en 1772. Les superstitions populaires, au dire de ce voyageur, lui avaient conservé jusqu'alors sa virginité¹. Il a été souvent gravi depuis, même par des femmes ; la célèbre voyageuse autrichienne Ida Pfeiffer atteignit la cime en 1845, et l'on nous a rapporté que cet exploit a été renouvelé en 1872 par trois jeunes Écossaises.

Contrairement au préjugé généralement répandu, l'Hékla n'est ni le plus haut ni le plus remarquable volcan de l'Islande. Les Islandais désignent leurs montagnes par deux noms différents : les *fjall* et les *jökull*. Les *jökull* sont les montagnes qui portent des glaciers et des neiges perpé-

pas dans la langue islandaise. *Hekla* (en anglais *cloak*) signifie un manteau à capuchon. Est-ce à son capuchon de nuages ou à son manteau de neige que l'Hékla doit son nom ? Question qui ne vaut guère la peine d'être élucidée. Le véritable nom local est *Hekla-fjall* (montagne au manteau).

1. UNO VON TROIL, *Lettres sur l'Islande*, lettre première.

tuelles; les *fjall* sont celles dont les neiges n'alimentent point de glaciers. Or la plupart des volcans de l'Islande sont des *jökull*, tandis que l'Hékla n'est qu'un *fjall* : il n'a point de glaciers et est dépassé en hauteur par deux *jökuls* voisins qui font partie de la même chaîne, le *Tindafjalla* et l'*Eijafjalla*. Et cependant, parmi ses rivaux, l'Hékla est le seul dont le nom soit connu de tout le monde : l'imagination populaire en a toujours fait, avec le Vésuve et l'Etna, l'un des trois principaux volcans de l'Europe. L'Hékla doit cette célébrité à plusieurs causes : sa facilité d'accès, sa situation au milieu d'une des régions les plus habitées de l'Islande, et surtout la fréquence de ses éruptions. L'Etna du Nord semble avoir sommeillé pendant les premiers siècles de la colonisation de l'Islande. En 1104, le célèbre historien islandais Sæmund le réveilla, s'il faut l'en croire, en y jetant une cassette. Depuis cette époque, il a eu quinze éruptions, séparées par des intervalles variant entre six et quatre-vingts ans. L'une des plus violentes fut celle de 1766. Après un hiver d'une douceur exceptionnelle, la montagne se mit à lancer, dès le mois d'avril, du sable, des pierres et des ponces. Quelques-unes de ces ponces, qui n'avaient pas moins de 6 pieds de circonférence, furent projetées à 25 kil. de distance. Le vent soufflait vers le Nord-Ouest, et à 40 lieues à la ronde la contrée fut couverte d'une couche de sable de 4 pouces d'épaisseur : il faisait nuit en plein midi. Vers midi le vent sauta au Sud-Est et chassa les sables vers le désert central, sans quoi les pâturages de la partie occidentale de l'île eussent été entièrement détruits. Au bout de cinq jours le volcan commença à vomir des torrents de lave qui s'avancèrent jusqu'à 10 kil. dans la direction Sud-Ouest; jusqu'au mois de juillet il lança de l'eau, du sable et des pierres avec de bruyantes détonations. A 16 kil. de distance, la fertile plaine qui s'étend au pied de l'Hékla fut ensevelie sous un déluge de laves et de cendres. Les torrents de feu ne s'épanchèrent

pas seulement du sein de la montagne, mais encore d'une infinité de crevasses qui s'ouvrirent dans la plaine.

L'éruption qui eut lieu en 1845, peu de temps après la visite de M^{me} Ida Pfeiffer, fut également précédée d'un hiver remarquablement doux : peut-être faut-il attribuer ce phénomène à l'intensité de l'action des feux souterrains. Le 2 septembre, le ciel fut complètement obscurci par une pluie de pierres, de cendres, de sables, et le bruit de sourdes détonations se propagea à une distance énorme. A Reykjavik¹ on entendait comme le bruit d'une lointaine bataille, et l'air était imprégné d'une odeur semblable à celle qui se dégagerait d'un canon qu'on vient de décharger. Le vent transporta les cendres jusqu'aux îles Orcades, à plus de 200 lieues. L'éruption dura sept mois. Les poissons périrent dans les rivières, dont les eaux prirent une température très élevée; de nombreux naufrages eurent lieu sur les côtes, car la mer elle-même semblait subir l'influence du phénomène. Ce qu'il y avait de plus étrange, c'est que les plaines se soulevaient en collines par l'effet du mouvement des laves souterraines. Les grondements du sol étaient effroyables. Les gens du pays qui ont vu cet immense désastre ont tous quelque histoire terrifiante à raconter; l'un d'eux m'a montré un amas de lave qui recouvrait la maison où il vit le jour : sa mère, à l'approche du torrent de feu, avait dû l'emporter dans ses bras et prendre la fuite; un autre m'a raconté que son père fut tué par une pierre lancée par le volcan à plusieurs lieues de distance. A ces récits vraisemblables se mêlent, comme toujours, des fables absurdes qui se sont glissées dans maintes relations de voyage. Certains auteurs ont rapporté

1. Village qui se donne le titre de capitale de l'Islande. On peut juger de son importance en songeant que la population de l'Islande entière est de 70,000 âmes. L'étendue de l'Islande dépasse pourtant d'un cinquième celle de l'Irlande qui comptait, il y a quarante ans, plus de 8 millions d'habitants.

que les explosions projetèrent dans les airs la cime du volcan, dont la hauteur se trouva ainsi diminuée de 500 pieds; or on ne saurait concilier ce fait avec l'aspect des lieux : le cratère de 1845, en effet, s'est ouvert sur les flancs de la montagne, bien au-dessous du sommet; c'est un cratère latéral, et non un cratère terminal.

L'éruption de 1878, que je rapporterai plus loin, n'a pas eu d'aussi fatales conséquences : les coulées de lave se sont répandues sur une contrée inhabitée, située au Nord-Est de l'Hékla. Les cratères subsidiaires (*bocca del fuoco*), qui se formèrent à cette époque au pied de l'Hékla, sont situés sur la ligne des cratères principaux. L'Hékla semble, en effet, appartenir à cette chaîne de volcans qui sont disposés sur une même ligne, et dont le cratère se déplace sur toute l'étendue de la fissure volcanique. D'après les géologues, cette ligne, dont l'Islande serait le foyer septentrional, s'étendrait depuis l'île Jean Mayen jusqu'à l'île Tristan d'Acunha, en passant par l'Islande, les îles Färöer, les îles occidentales de l'Écosse, la Grande-Bretagne, les Açores, Madère, les Canaries, les îles du Cap Vert, l'Ascension et Sainte-Hélène. La fissure ou la série de fissures de la croûte terrestre qui déterminerait cette ligne, conserverait donc une direction à peu près méridionale sur une étendue de 120 degrés.

J'ai dit que l'Hékla n'est qu'un pygmée, comparé au pic de Ténériffe et même à d'autres montagnes de l'Islande, telles que l'Oraefa Jökull qui le dépasse de plus de 1,200 pieds¹. J'achèverai de le discréditer : si épouvantables et si nombreuses qu'aient été ses éruptions, ce n'est pas le plus redoutable des volcans de l'Islande. La plus terrible érup-

1. L'altitude de l'Oraefa Jökull est de 6,244 pieds danois. Cette montagne, la plus haute de l'Islande, est située près du Vatna Jökull; elle fut gravie par Paulsen, en 1794. Les autres montagnes dont l'altitude dépasse celle de l'Hékla sont : le Snaefells Jökull (5,808 pieds danois), l'Eijafjalla Jökull (5,432 pieds), et le Herdubreid (5,290 pieds).

tion qui ait jamais désolé cette île est celle du Skaptar Jökull, situé à 135 kil. à l'Est de l'Hékla. Elle s'annonça au milieu du mois de juin 1783 par de violents tremblements de terre, éclata avec une fureur indescriptible, dessécha les rivières et combla leur lit. Semblable à un fleuve immense qui coulait vers la mer, le courant de lave avait 200 pieds de largeur et en maints endroits 600 pieds de profondeur. Tout le pays environnant fut la proie du feu ; les anciennes laves furent refondues, et de toutes parts se formèrent des cavernes souterraines. L'éruption dura plus de huit mois, et la lave mit deux ans à refroidir. A 40 lieues à la ronde les pâturages furent détruits par les ponces, les laves et les cendres. L'air était infecté de vapeurs pernicieuses, le ciel obscurci par des nuées de cendres. Suivant les calculs les plus modérés, plus de 1,200 créatures humaines, 20,000 chevaux, 7,000 bêtes à cornes et 130,000 moutons périrent pendant cette éruption. On estime que la masse des matières rejetées par le volcan est égale au double du volume de l'Hékla ; suivant Bischoff, elle serait plus considérable que le volume du Mont-Blanc, et peut être comparée aux plus grandes masses connues d'anciennes roches ignées.

De toutes les contrées situées dans notre hémisphère, nulle n'offre une énergie volcanique comparable à celle de l'Islande. On n'y compte pas moins de vingt volcans qui ont eu leurs éruptions depuis les temps historiques. Il n'est pas un coin de l'île qui n'ait été désolé par l'action des feux souterrains, et il n'est pas une seule montagne qui ne semble appelée à sortir un jour de sa léthargie de volcan éteint. Suivant l'expression de Watts, « les volcans de l'Islande

Ces trois montagnes n'ont jamais été explorées. L'altitude de l'Hékla n'a pas encore été déterminée avec certitude. Stanley ne lui donne que 4,300 pieds anglais ; Banks, en 1770, l'évalua à 5,000 pieds anglais, au moyen du baromètre de Ramsden. La carte d'Islande de Gunnlaugsen donne 4,961 pieds danois (5,108 pieds anglais).

appartiennent à la classe des volcans paroxysmaux, les plus dangereux et les plus perfides de toute la famille ; par leurs longues périodes de tranquillité, qui se prolongent quelquefois durant plusieurs générations, ils entretiennent les populations dans une fausse sécurité, jusqu'à ce qu'ils signalent enfin leur terrible voisinage par une explosion soudaine qui anéantit les existences humaines et la propriété. »

Qu'un peuple ait pu traverser plusieurs siècles sur une terre perdue au milieu de l'Océan, exposée au rude climat polaire et constamment convulsionnée par vingt volcans, et que ce peuple ait pu conserver après tous ses malheurs un ardent amour de la patrie, c'est un des plus remarquables phénomènes que l'on puisse trouver dans l'histoire.

Lorsque j'abordai l'Hékla pour la première fois, je venais des geysers. Le volcan surgissait au sud du sein d'une vaste plaine, qui rappelle les pampas. La neige recouvrait les deux tiers de sa masse, et cet immense dôme blanc coiffé d'un chapeau de nuages avait toute la majesté des hautes cimes des Alpes. Au-dessous de la ligne des neiges la montagne était d'un noir intense, grâce aux matières volcaniques dont elle est constituée : ce sont des tufs, des cendres, des ponces, des scories cimentés par des coulées de lave et des palagonites. Le massif semblait excessivement proche, par suite de la grande pureté de l'atmosphère de l'Islande ; un beau soleil en faisait ressortir tous les détails ; des collines de lave, des glaciers, des champs de neige éblouissants lui formaient un cadre fantastique ; le ciel était semé de nuages moutonnés, et je souhaitais une pareille journée pour faire l'ascension de la montagne. Dans la plaine paissaient une multitude de chevaux, et de toutes parts surgissaient des huttes de gazon leur servant d'abri pendant la nuit.

Cette plaine de l'Hékla serait la plus fertile de l'Islande, si les fréquentes éruptions du volcan ne l'avaient transformée en maints endroits en déserts de cendres. Comme



L'Hekla (dessin de F. Schrader, d'après une esquisse de M. Leclercq).

nous traversions ces déserts, un vent furieux, venant de l'Hékla en droite ligne, faisait tourbillonner les cendres comme des trombes. L'atmosphère et les nuages étaient obscurcis par la fine poussière qu'ils tenaient en suspension, et ces atomes imperceptibles nous entraient dans les narines et jusqu'au fond du gosier, et ne respectaient pas même les lunettes garnies de toile métallique qui me protégeaient les yeux. Quelque temps avant mon passage, une de ces tempêtes de cendres avait bloqué les habitants dans leurs demeures pendant trois jours. Les grands vents qui règnent presque constamment en Islande doivent rapidement modifier l'aspect du pays, car ils transportent d'un point à l'autre de prodigieuses portions du sol.

La plaine de l'Hékla est jonchée d'une multitude de cailloux roulés, dont on ne peut s'expliquer la présence que si l'on songe à la facilité avec laquelle les rivières se déplacent en Islande. Ce qui est non moins étrange, ce sont les monticules que j'observai quelques jours après dans la partie méridionale de la plaine : ces monticules, formés de sable et de terre d'alluvion, ont été évidemment façonnés par les eaux ; ils affectent toutes les formes imaginables, et l'on se demande comment ils peuvent rester debout sur leurs bases évidées. Ces *témoins* isolés sont tout ce qui reste d'une couche argileuse qui devait avoir plusieurs mètres d'épaisseur, et qu'ont balayée les pluies et les tempêtes de sable. Leurs masses dégradées montrent assez comment un climat inclément peut modifier l'aspect d'une contrée¹.

Dans le voisinage du volcan la plaine semble être entière-

1. Comme les plaines qui s'étendent au Sud de l'Islande se terminent toutes par des côtes basses et unies, il est extrêmement probable qu'à une époque reculée la ligne des côtes s'avancait beaucoup plus loin qu'aujourd'hui ; mais, bien que M. Watts se soit livré sur ce point aux investigations les plus minutieuses, il n'a pu arriver à la certitude que la mer ait eu des empiètements ou des reculs sur la côte méridionale durant la période historique.

ment minée par l'action des feux souterrains. J'ai souvent entendu la terre résonner sous le pas des chevaux comme une voûte suspendue au-dessus de noirs abîmes. D'après une ancienne superstition, c'est sous la plaine de l'Hékla que se trouve l'horrible séjour de l'enfer. Parfois on voit Hela, qui préside aux tortures des réprouvés, conduire jusqu'au cratère du volcan une troupe d'esprits infernaux qui précipitent les damnés dans les abîmes souterrains. Suivant les vieux chroniqueurs, c'est surtout après les sanglantes batailles qu'on peut voir ces lugubres cortèges. Au moyen âge cette croyance était si répandue, qu'il n'y avait pas de plus énergique malédiction que d'envoyer quelqu'un à l'Hékla¹. Les Islandais, dit Goldsmith, croient que les mugissements de l'Hékla ne sont autre chose que les lamentations des damnés, et ils s'imaginent que ses éruptions augmentent leurs tourments².

II

Le 3 juillet dernier, deux jours après avoir quitté mon campement des geysers, j'arrivai à la petite ferme de *Gal-talækkr*, située au pied de l'Hékla. Kristofer Jonson sert de guide aux voyageurs qui explorent la montagne : c'est un homme robuste, âgé d'une quarantaine d'années, roux de la tête aux pieds, et ne parlant que l'islandais. Il est, comme je l'ai su plus tard, flancé à la fille du fermier, et demeure chez elle depuis plusieurs mois. La coutume est, en Islande, que les flancés vivent quelque temps sous le même toit avant le mariage : ils apprennent ainsi à se connaître, et s'ils découvrent quelque cause d'incompatibilité, ils rompent l'engagement. La maison du fermier est

1. Burton observe que les Danois disent encore d'un homme qui vient de mourir : « Il est allé au Heckenfjæld. »

2. GOLDSMITH, *Animated Nature*, I, 48.

le type parfait du *bær*¹ ou habitation islandaise : elle se compose de plusieurs bâtiments juxtaposés et communiquant par d'obscurs corridors. Les bâtiments sont construits au moyen de couches alternatives de blocs de lave non cimentés et de mottes de terre, et les toitures sont faites de gazon. Chaque compartiment a sa destination spéciale : ici est la cuisine, ailleurs la forge, plus loin la sellerie. Comme la population est rare en Islande, que les fermes sont très éloignées les unes des autres, et que les communications deviennent impossibles en hiver, l'Islandais est dans l'obligation de connaître plusieurs métiers : il doit savoir ferrer son cheval, réparer les dégâts causés à sa maison, fabriquer ses meubles et confectionner ses habits.

A raison du nombre croissant de grimpeurs anglais qui chaque année escaladent les pentes glacées de l'Hékla, le fermier, dont la maison était trop petite pour abriter des hôtes, avait imaginé de construire une annexe en bois destinée aux voyageurs. A son tour ce primitif abri sera peut-être remplacé dans quelque cent ans par un hôtel à l'instar de l'hôtel du Mont-Blanc à Chamonix. J'arrivais trop tôt pour profiter de la nouvelle installation, qui n'avait pas encore reçu sa toiture.

Il pleuvait, et j'avais appris dans la vallée des geysers que rien n'est moins compatible avec le sommeil que le bruit des gouttes d'eau qui tombent sur la tente. Je préférerais donc monter mon lit de camp dans le compartiment du *bær* qui servait de sellerie. Cette sellerie n'avait pourtant rien de bien séduisant : c'était un trou obscur et puant, sans fenêtres, n'ayant d'autre plancher que la terre nue, encombré de coffres, de selles, de crânes de chevaux, de peaux de moutons, de poissons secs et d'une infinité d'autres horreurs qui empoisonnaient l'atmosphère. Dans

1. On prononce « baïer ».

quel lieu me fallut-il recueillir des forces pour le lendemain ! J'eus une nuit blanche — *a rough time*, comme disent les Américains. Aussi, je n'eus pas de peine à me trouver debout à trois heures et demie du matin. Comme je m'étais jeté tout habillé sur mon lit de camp, ma toilette ne fut pas longue. Je fis mes ablutions en plein air, dans un ruisseau voisin. Il faisait froid, le ciel était menaçant, et l'Hékla, enveloppé d'une brume épaisse, était complètement invisible : tout annonçait une journée pluvieuse ; mais j'étais trop habitué au mauvais temps en Islande pour renoncer à mon expédition.

Les chevaux devaient être prêts à quatre heures du matin. Mais comme j'avais commandé des chevaux frais pour laisser reposer les miens que j'avais surmenés les jours précédents, je dus attendre pendant près de deux heures l'arrivée des poneys à la recherche desquels un homme avait été envoyé pendant la nuit. Il était près de 6 h. du matin quand la caravane se mit en marche : elle se composait de 4 hommes et de 8 chevaux qui devaient se relayer en cas de fatigue ou d'accidents. Outre le guide local, Kristofer Jonson, j'emmenais Johannes Zoega, le guide que j'avais engagé à Reykjavik, ainsi qu'un garçon qui avait la garde des chevaux.

Nous avions une très longue route à faire, car je voulais, si possible, dans la même journée, faire l'ascension de l'Hékla et visiter le théâtre de l'éruption de 1878 et les nouveaux cratères qui se formèrent à cette époque au pied du volcan sur le versant Nord-Est. Le temps était si incertain qu'il nous parut sage de visiter les nouveaux cratères avant de tenter l'ascension de l'Hékla, et de n'attaquer la montagne que si les éléments nous étaient favorables dans l'après-midi.

O fragilité des projets humains ! Nous étions à peine en marche, qu'une tempête d'une extrême violence se déchaîna sur la plaine de l'Hékla. Nos chevaux avaient à lutter contre

un furieux vent du Nord qui les prenait en face : ce vent glacial s'engouffrait sous la visière de mon chapeau de matelot, que j'avais beaucoup de peine à maintenir sur ma tête. Bientôt la pluie se joignit au vent, et malgré mes épais vêtements d'hiver et mon costume de pilote, j'étais glacé jusqu'aux os : le froid était si intense, que je ne sentais plus mes pieds dans les étriers. Si l'ouragan sévisait avec une telle rage dans la plaine, qu'était-ce donc sur la montagne ! C'eût été vouloir défier les éléments que de continuer l'expédition, et au bout de deux heures de marche je donnai ordre de tourner bride. Les chevaux, qui naguère marchaient péniblement contre le vent, se laissèrent maintenant emporter par lui, et prirent subitement une allure tellement vertigineuse, que je pensai être désarçonné. Nous rentrâmes complètement bredouilles au bœr de Galtalœkr.

L'Hékla venait de m'infliger une honteuse défaite, mais je me promis de prendre ma revanche par une action d'éclat. Kristofer Jonson, le seul homme qui connût les chemins de la montagne, devait s'absenter le lendemain pour plusieurs jours, et je fus obligé d'abandonner momentanément mes projets d'ascension.

Le 11 juillet j'arrivais de nouveau en vue de mon redoutable ennemi. La montagne était complètement voilée par une brume épaisse, et le magnifique panorama que j'avais contemplé huit jours avant par un beau soleil, était maintenant brouillé par une pluie battante qui tombait depuis deux jours. Nos chevaux s'envasaient dans les cendres volcaniques que la pluie avait converties en une boue noire. Après une longue et pénible chevauchée à travers ce terrain difficile, nous arrivâmes au presbytère de Sturuvellir, où j'avais résolu de passer la nuit, plutôt que de retourner au bœr de Galtalœkr, plus rapproché de l'Hékla, mais beaucoup moins confortable. Le prêtre luthérien était absent, et je fus reçu par sa fille, qui était d'une rare

beauté. Les Islandaises n'ont généralement pas reçu la beauté en partage : les souffrances que leur font endurer un climat trop rigoureux et les rudes travaux auxquels elles sont assujetties en sont peut-être causes ; leur visage est presque toujours empreint d'une étrange expression de tristesse, et si parfois on les voit sourire, c'est d'un sourire contraint.

La maison du prêtre de Storuvellir est une des plus confortables que j'aie rencontrées en Islande : elle possède une chambre destinée aux étrangers, meublée de tables et de chaises et d'un excellent lit garni de chauds édredons. J'avais à peine pris possession de tout ce bien-être, qu'une caravane d'Anglais vint s'abattre comme une avalanche au milieu de ma solitude. Je vis avec effroi qu'ils étaient quatre¹, calculai que j'étais le cinquième, et mesurai d'un œil consterné la modique largeur du lit. Mais comme c'étaient d'aimables et joyeux compagnons, le mieux était d'en rire avec eux. Ils étaient venus dans le but de faire l'ascension de l'Hékla, et il fut décidé que nous gravirions tous ensemble la montagne dès que le temps s'améliorerait. Nous dînâmes joyeusement, pendant qu'une pluie diluvienne battait les vitres. L'ordre du repas fut des plus bizarres : une tasse de chocolat ouvrit la marche ; puis vint une tasse de café escortée de biscuits danois ; ensuite s'avança un plat d'œufs mollets, qui fut salué avec enthousiasme ; le mouton, qui apparut comme plat de résistance, n'eut qu'un médiocre succès, eu égard à l'exécrable odeur qu'il tenait du combustible animal en usage en Islande.

Sjera Gudmunder Jonsson, le curé de Storuvellir, arriva dans la soirée : c'était un beau vieillard. Malgré ses soixante-dix ans, il venait de faire onze heures d'équitation pour aller voir son fils, qui était médecin à Laugardœlir. Grâce à un climat fortifiant et salubre, les

1. Les frères Cardinall, de la Société de Géographie de Londres, M. Erskine et M. Woolnough, de l'Alpine Club.

Islandais conservent très longtemps leur vigueur. Le ministre nous souhaita la bienvenue en très bon anglais et serra affectueusement la main à chacun de nous. Quand il sut que nous voulions gravir l'Hékla, il exprima le regret de ne pouvoir nous accompagner à raison de son âge : lorsqu'il était plus jeune, il s'offrait souvent comme guide aux voyageurs. Il nous donna maints renseignements, et nous communiqua un numéro d'une revue anglaise¹ qui contenait un excellent compte rendu d'une visite aux nouveaux champs de lave que nous nous proposons d'explorer.

Vint ensuite la grosse question du coucher. La proposition que je fis de laisser décider par le sort à qui écherrait le lit, fut unanimement repoussée, et chacun proclama mon droit de premier occupant. M. Erskine et les Cardinall déclarèrent vouloir se contenter du plancher, où ils disposèrent leurs sacs-lits. Quant à M. Woolnough, il voulut faire l'expérience de mon lit de camp, sur lequel il étendit, en guise de matelas, deux édredons que lui apporta la fille de notre hôte. Il se glissa entre les édredons et disposa sa personne d'une façon aussi drôle que confortable : comme il était infiniment plus long que les matelas improvisés, ses pieds s'échappaient du sein des édredons comme deux manches de brouette, suivant la comparaison de l'un des Cardinall.

Le 12 juillet, le mauvais temps continua à contrarier nos projets d'ascension. L'Hékla, caché sous son noir et humide manteau, méritait plus que jamais son triste nom, car la pluie tombait par torrents, une pluie froide et continue, celle que le Dante appelle

La piovà
Eterna, maledetta, fredda e greve.

Nous ne voulûmes cependant pas abuser de l'hospitalité

¹. *Nature*, octobre 1878.

du prêtre, et nous conformant à l'étiquette islandaise qui défend de passer plus d'une nuit sous le toit de son hôte, nous partîmes vers midi pour Galtalækkr, par un temps affreux. Mais nous nous moquions du temps sous nos vêtements imperméables, et notre cavalcade de vingt-quatre chevaux était aussi gaie et aussi animée que s'il eût fait le plus beau soleil. Quand, après deux heures de marche, nous arrivâmes à destination, nous trouvâmes les coffres inondés : couvertures, vêtements, provisions, tout était trempé par la pluie. Celui qui n'a pas voyagé en Islande ne peut se faire une idée de l'humidité.

Sitôt les travaux d'installation terminés, nous profitâmes d'une éclaircie pour aller en chasse et nous procurer de la venaison fraîche. Mes compagnons étaient des Nemrods émérites, et ils eurent vite abattu pluviers dorés et ptarmigans. Le gibier ne s'effarouchait guère et se laissait approcher très facilement. Tout en battant le pays, nous rencontrâmes une rivière qui offrait le plus singulier spectacle : envahie par une ancienne coulée de lave, elle avait un cours souterrain ; mais, après avoir été étouffée pendant une partie de son cours, elle s'échappait tout à coup de terre sous forme de sources d'une extrême énergie, soulevant du sable, de la cendre et même des débris de lave ; la rivière coulait ensuite à ciel ouvert, tout en côtoyant à gauche le courant de lave, tandis que sa rive droite était couverte de verdure, et elle formait ainsi une curieuse ligne de démarcation entre les plaines verdoyantes et les champs de lave, auxquels elle semblait opposer une barrière.

Nous dînâmes gaiement sous la tente des Anglais. Cette tente, qu'ils avaient apportée de Londres, était assez spacieuse pour abriter six personnes. La soupe Liebig préparée à la lampe à alcool, une boîte de sardines en guise de poisson, et comme plat de résistance les oiseaux cuits au bœr, composèrent un royal festin. Tous les gens du bœr

s'étaient assemblés à l'entrée de la tente pour nous voir manger, et tout en chuchotant entre eux, ils crachaient constamment sur le sol, suivant une habitude aussi invétérée chez les Islandais que chez les Yankees. Le guide de mes compagnons, heureusement, parlait l'anglais, et nous pûmes, par son intermédiaire, faire savoir à ces braves gens que le premier d'entre eux qui cracherait encore devant nous mourrait sur l'heure : contre notre attente, cette menace eut un effet merveilleux.

Après notre plantureux dîner nous prîmes le thé, et tout en humant la fumée du tabac, nous nous livrâmes au plaisir de la conversation : on ne peut s'imaginer tout ce que la familière causerie sous la tente a de charmes. Ceux qui en ont goûté ne peuvent plus que prendre en pitié nos raides conversations de salon. Étendus sur notre tapis d'herbe sèche, nous causâmes jusqu'à l'heure du coucher, et après avoir pris les dispositions pour le lendemain, nous goûtâmes quelques heures de sommeil.

III

5 h. du matin. Les guides opinent que le temps n'est pas favorable pour entreprendre l'ascension de l'Hékla, et, suivant les arrangements de la veille, nous décidons que nous irons visiter aujourd'hui les nouveaux cratères situés au Nord-Est du volcan. Comme il arrive toujours en Islande, les préparatifs de départ sont interminables, et ce n'est qu'à 8 h. 30 min. que nous montons en selle. Nous avons pour guide en chef Kristofer Jonson, et nous emmenons en outre nos guides de Reykjavik et un gamin chargé de la conduite des chevaux de relai. Nous sommes au nombre de neuf, et chacun dispose de deux poneys. Comme les poneys n'ont point de bagages à porter, ils pourront galoper tout le temps : il suffit, pour les tenir

en haleine, de faire passer les selles de l'un à l'autre à intervalles réguliers.

Pour atteindre le théâtre de l'éruption de 1878, il nous faut faire presque le tour entier de l'Hékla. Pendant les trois premières heures c'est un galop continu à travers une grande plaine qui s'étend entre deux rivières, la Vestri-Ranga et la Thjorsa. A gauche se dresse le Blufell, énorme roc basaltique absolument inaccessible; à droite, l'Hékla reste obstinément caché sous la brume. La Thjorsa contourne la base méridionale du Blufell et y forme une chute remarquable. Il vaut la peine de se détourner de son chemin pour aller la contempler : le fleuve, très large en cet endroit, se précipite sur un lit de lave affreusement tourmenté; il tombe perpendiculairement dans un abîme de 100 pieds de profondeur; avant comme après la chute, ses flots sont aussi tumultueux que ceux du Niagara. Nous n'admirons ce spectacle que pendant quelques minutes, pour reprendre notre vertigineux galop à travers la plaine couverte de cendres noires et de fragments de pierres ponces rouges et blancs. Dans cette région abondent les albatros, oiseaux blancs d'une puissante envergure et d'un vol majestueux.

Après avoir contourné la moitié de la base de l'Hékla, nous pénétrons dans une sombre vallée qui s'ouvre à droite. On pourrait l'appeler la vallée de désolation : elle est entièrement comblée par une coulée d'ancienne lave qui date probablement de l'éruption de 1554; de tous côtés surgissent des cônes de cendres vomis par des cratères éteints; çà et là des champs de neige se détachent vivement sur les pentes noires, et ajoutent encore à l'horreur de ce site digne de servir de cadre à la *Danse des Morts* de Holbein ou à quelque scène de la *Divine Comédie*. Nos chevaux, tantôt si ardents, sont devenus inquiets et n'avancent plus qu'avec peine sur les laves et les cendres.

A midi il faut mettre pied à terre et faire graver aux

chevaux une interminable pente dont l'ascension est extrêmement pénible : ces cendres se dérobent constamment sous les pieds. Au sommet de la pente nous trouvons une crête en dos d'âne du haut de laquelle se déroule une vue d'une indicible sauvagerie, s'étendant à la fois sur la vallée de la Thjorsa et sur le sombre massif de l'Hékla. Il règne en cet endroit un froid intense qui nous glace sur le corps la sueur provoquée par l'ascension.

Sur le plateau nous remontons en selle pour traverser de nouvelles laves et de nouvelles cendres. A 1 h. nous atteignons les confins d'un ancien champ de lave au bord duquel nous trouvons une bouteille qui a contenu du whiskey : c'est là qu'ont déjeuné deux Irlandais et un Français¹ qui ont visité l'Hékla peu de jours avant nous. Imitant nos prédécesseurs, nous attaquons la langue fumée et le whiskey.

Nous laissons les chevaux en cet endroit, aux mains de l'un des guides, pour aborder la lave ancienne. Cette lave, excessivement inégale et tourmentée, fait songer aux ruines d'une ville cyclopéenne ; mais, grâce au tapis de mousse qui la recouvre, on la franchit sans beaucoup de peine. Au bout de 15 min., nous abordons la nouvelle coulée de 1878, qui est venue se superposer à la coulée primitive. Déjà nous pouvons apercevoir, surgissant devant nous à 1 kil. de distance, le plus haut des nouveaux cônes d'éruption formés en 1878 : en atteindre la cime est le but de notre expédition.

Nous trouvons la nouvelle lave encore toute fumante, quoique refroidie à la surface ; fraîche et intacte, elle présente le plus parfait contraste avec celle que nous venons de quitter : sa teinte est d'un beau violet sombre et elle offre çà et là des incrustations blanches, rouges et jaunes. La couche a sur les bords une épaisseur de 6 à 7 mètr., mais

1. Les frères Barrington et le baron de Dampierre.

en maints endroits elle atteint jusqu'à 20 mètr. d'épaisseur. La lave, serrée et compacte, est fendue et brisée, crevassée et tordue dans tous les sens : il est impossible de s'imaginer une surface plus inégale, rugueuse et tourmentée; ce ne sont que crêtes aiguës, arêtes, aiguilles, pinacles et lames de couteau. Celui qui le premier conçut l'idée de parcourir une pareille route devait avoir l'*æstrix* dont parle Horace. Nous déployons tout notre talent d'équilibristes, sautant d'une pointe à l'autre, franchissant les crevasses au risque de nous rompre les os. En nous aidant des mains nous nous déchirons la peau, tant la lave est raboteuse à la surface. Souvent les blocs chancelants cèdent sous notre poids, ce qui nous expose à de périlleuses culbutes. La difficulté se complique pour moi d'une ancienne entorse dont la guérison ne remonte qu'à peu de temps, et me voilà bien tombé au milieu d'un vrai nid à entorses! Mes compagnons, alpinistes émérites, déclarent n'avoir jamais franchi une route aussi dangereuse. La fameuse coulée de lave du *Malpais del Teyde*, qui me coûta tant de peines lors de mon ascension au pic de Ténériffe, est un vrai chemin de roses en comparaison.

Au bout d'une heure de ce périlleux exercice, nous arrivons au pied du nouveau cratère, qui n'est qu'un amoncellement de cendres. Bien qu'il n'ait guère que 300 pieds de hauteur, l'ascension en est extrêmement pénible, et, suivant l'expression des Cardinall, il s'agit d'encourager les jambes qui commencent à fléchir; l'on enfonce à chaque pas dans les cendres et les débris volcaniques qui se dérobent sous les pieds. Ces débris ont une teinte rouille de fer et sont mélangés de substances rouges et jaunes.

Après de pénibles efforts, nous nous trouvons tous réunis, vers 2 h., au point culminant du cône d'éruption. Le sol cuit sous nos pieds, et les spécimens de lave que nous recueillons sont si chauds, que nous nous brûlons les mains

en les ramassant. De toutes les fissures s'échappent d'abondantes vapeurs.

Le cône d'éruption dont nous avons atteint la cime est le plus important des cratères subsidiaires (*bocca del fuoco*) de l'Hékla, qui se formèrent en 1878. Ces cratères, au nombre de quatorze, suivant le professeur Hall-grimson de Reykjavik, sont situés sur une ligne se dirigeant de l'Ouest-Sud-Ouest vers l'Est-Nord-Est; cette ligne, prolongée, passerait au milieu des cratères situés au sommet de l'Hékla. La distance d'une extrémité à l'autre des nouveaux cratères est d'environ 2 kilomètres.

Le tableau qui se déroule sous nos yeux du haut de notre observatoire est de ceux qu'il faut renoncer à peindre par des mots : jamais je n'en oublierai la sombre grandeur. Le ciel est couvert de nuages noirs chargés de neige. Il fait un froid intense comme au cœur de l'hiver. A droite, à 6 kilom. de distance, se dresse la cime brumeuse de l'Hékla; plus près, au Sud, surgit le Krakatinker, tandis qu'à nos pieds se déploie l'immense nappe de lave vomie par les quatorze cratères et couvrant une étendue de plusieurs lieues carrées. Instinctivement on se représente cette nappe, aujourd'hui d'un violet foncé, à l'état de lac de feu d'un rouge incandescent. A peine refroidie, elle fume encore de tous côtés, et elle est si neuve, si saine, si vierge de toute souillure, qu'on pourrait se croire au lendemain de l'éruption.

Combien cette éruption dut être belle ! Elle commença le 27 février 1878. De violents tremblements de terre épouvantèrent les populations des districts méridionaux de l'île. Le soir le ciel parut tout en feu, et on vit les nuages réfléchir les lueurs émises par la lave en fusion. Le jour suivant on vit s'élever d'épaisses colonnes de fumée, et une pluie de cendres volcaniques tomba dans les districts voisins. Les lueurs furent aperçues de Reykjavik, à 120 kil. de distance. Un mois après, les cratères nouvellement

ouverts étaient encore en pleine éruption; l'ingénieur islandais Nielsens, que je rencontrai à Eyrarbakki, les visita au commencement d'avril, détermina leur position exacte, au Nord du Krakatinker, et traça une carte sur laquelle il indiqua le cours des nouvelles coulées de lave. Il gravit le Krakatinker, et du haut de cette montagne il put apercevoir l'intérieur du cratère principal : il constata qu'il s'ouvrait vers l'Est, et que ses parois étaient presque verticales; un mouvement ondulatoire, semblable à celui des vagues de la mer, agitait la lave dans le sein du cratère; un fleuve de lave incandescente se dirigeait vers le Sud. D'épaisses vapeurs s'élevaient dans les airs, et l'on entendait des bruits pareils aux mugissements de la mer. Le 9 juin suivant, Nielsens visita de nouveau les lieux. La coulée de lave n'avait pas grandi depuis sa première visite, mais des colonnes de vapeur s'élevaient encore de son sein, et de petites quantités de cendres et de ponces étaient tombées durant les deux derniers mois. Il traversa les laves brûlantes et réussit à faire l'ascension du plus grand cône d'éruption. Il y trouva un cratère de 90 pieds de profondeur et d'environ 100 pieds de circonférence.

Lors de notre visite, le cratère avait totalement disparu : la cime présentait une surface plane, et il n'y avait plus la moindre trace du gouffre où la lave bouillonnait quelques mois auparavant. Mais le sol qui brûlait sous nos pieds, les vapeurs qui s'échappaient de toutes parts, nous disaient assez que de grands phénomènes volcaniques s'étaient produits en cet endroit, et que le cratère comblé par les laves fumantes ne faisait que sommeiller pour s'éveiller dans un avenir plus ou moins prochain. Debout sur le théâtre d'une si récente éruption, nous nous livrions tous à de solennelles réflexions.

Le froid nous obligea à quitter la cime au bout d'un quart d'heure. Nous descendîmes lestement les pentes de cendres dont l'ascension avait été si pénible, nous traver-

sâmes sans accident les terribles champs de lave, puis nous remontâmes sur nos chevaux. Dès que nous eûmes gagné la plaine, nous galopâmes ventre à terre pendant trois heures consécutives et rentrâmes à Galtalœkr à 6 h. 30 min. du soir. En moins de dix heures nous avons parcouru 15 milles danois (115 kil.), y compris notre marche pédestre à travers les laves. Nos chevaux avaient bravement fait leur devoir, car les Irlandais et le Français que notre guide avait accompagnés antérieurement avaient mis seize heures à la même expédition. Il est vrai que, à part des averses continuelles, nous fûmes favorisés par le temps : nous n'eûmes ni vent contraire, ni tempête de sables.

Pendant que nous attendions la cuisson de notre dîner bien mérité, mes nouveaux amis donnaient libre cours à leurs instincts britanniques en déplorant qu'il n'y eût pas dans les environs un hôtel confortable où nous eussions pu commander du roastbeef et oublier nos fatigues dans un lit moelleux.

IV

Le lendemain il s'agissait de dompter enfin l'Hékla, qui s'était montré si rebelle lors de ma première tentative. Il fallait, cette fois, vaincre ou mourir. Suivant mes instructions, mon fidèle Johannes vint m'éveiller à 5 h. précises. Quand je m'informai du temps, il me répondit en secouant la tête d'un air découragé : « Bien mauvais, vent et pluie. » Mais que m'importait ! Rien n'eût pu m'empêcher de gravir l'Hékla ce jour-là, et mes compagnons anglais se montraient tout aussi résolus.

L'ascension de l'Hékla se fait à cheval jusqu'aux premières neiges. A 7 h. 10 min. tout le monde fut en selle, et nous partîmes gaiement par une pluie fine, froide et pénétrante, qui semblait devoir durer toute la journée.

L'Hékla était absolument invisible sous son triple manteau de brumes. Nous étions armés des plus étranges alpenstocks : chacun s'était emparé de ce qu'il avait pu découvrir. L'un portait un manche à balai, un autre le manche d'une bêche ; pour ma part je n'avais rien trouvé de mieux que l'un des pieux servant d'appui aux tentes. Avec cette arme d'un redoutable aspect et mon casque en toile cirée, j'avais un faux air de Don Quichotte.

Nous étions en marche depuis cinq minutes, quand il fallut franchir une assez grosse rivière. Nous eûmes beau vider les étriers et rejeter les jambes en arrière aussi haut que possible, comme nous avions remplacé nos bottes par des souliers alpins, nous eûmes les pieds complètement trempés ; mais nous pûmes nous convaincre de la vérité du proverbe islandais : en juin, juillet et août l'eau ne mouille pas. Mon cheval trébucha en voulant gravir la rive opposée, qui était à pic, et après avoir pris un bain de pieds, je me vis bien près de prendre un bain complet. Avant l'éruption de 1845, les eaux de la rivière étaient très poissonneuses ; depuis cette date on n'y a plus jamais pris un seul poisson, et l'on en peut conclure qu'ils ont tous été rôtis. En cette circonstance, observa l'un de nous, les Islandais purent pêcher des poissons tout cuits. La plaisanterie était un peu risquée.

Dès qu'on a franchi la rivière, on gravit immédiatement les premières pentes. Nous traversons des massifs de bouleaux nains, seule verdure que nous rencontrerons sur les pentes de l'Hékla. Pendant quelque temps nous suivons un torrent alpestre qui se précipite en cascades au milieu des laves, puis nous traversons un vaste plateau couvert d'une mousse épaisse. Au bout du plateau nous abordons le courant de lave de 1845 : il semble remonter à une époque beaucoup plus reculée, grâce à la végétation de mousse qui le revêt. Ce fleuve de lave a coulé en masse si compacte, qu'il affecte la forme d'un monstrueux serpent :

sa surface est très inégale, couverte de scories et de cendres qui cachent souvent des trous perfides où nos chevaux tombent au risque de se briser les jambes. En maints endroits la coulée s'épand dans des ravins et s'y accumule en masses aussi gigantesques que fantastiques. Les laves de l'Hékla m'ont paru offrir les mêmes caractères que celles de Ténériffe.

Au bout de deux heures et demie de marche, nous atteignons la région des neiges, et il faut mettre pied à terre. Nous laissons les chevaux aux mains des guides de Reykjavik et poursuivons l'ascension sous la conduite de Kristofer Jonson.

Depuis notre départ la pluie n'a pas cessé un instant, aussi marchons-nous dans une neige mêlée d'eau et salie par les cendres volcaniques que disperse le vent. Au bout de cinq minutes, nos gros bas de laine goudronnés sont remplis d'eau. Nous enfonçons presque jusqu'aux genoux dans cette neige humide, et, embarrassés comme nous le sommes de nos lourds vêtements, cet exercice n'est rien moins qu'agréable. Heureusement l'inclinaison des pentes est très modérée, et, sans le mauvais état de la neige, leur ascension serait d'une grande facilité.

Quand nous atteignons l'altitude de 3,000 pieds, à la pluie succède un brouillard glacé d'une telle densité, que celui d'entre nous qui marche le dernier peut à peine apercevoir le guide. Ce brouillard, qui nous accompagnera jusqu'à la cime, nous cache tous les détails de la route ; lorsque nous longeons un courant de lave, nous pouvons à peine en distinguer la forme à vingt pas de distance. C'est au plus si nous remarquons quelques beaux blocs d'obsidienne qui donnent au choc un son métallique.

Pendant plus de deux heures les champs de neige succèdent aux champs de neige. Or, s'il n'est rien de si monotone qu'une longue marche sur des pentes neigeuses, cet exercice est encore plus dénué de charmes lorsque le

brouillard cache au pauvre grimpeur le but de ses efforts. De toutes les montagnes que j'ai gravies, nulle n'est d'une ascension aussi fastidieuse que l'Hékla : on n'y rencontre aucun obstacle qui fasse diversion au découragement et au dégoût que provoque un travail pénible et fatigant. La plupart des voyageurs qui ont gravi l'Hékla ont exagéré à plaisir les dangers de cette expédition. Si M^{me} Ida Pfeiffer a pu dire qu'aucune autre montagne ne lui a paru offrir autant de difficultés, il faut songer que les femmes ne gravissent pas souvent les montagnes ; mais que penser de ces quatre Américains¹ qui se trouvèrent en 1874 au pied de l'Hékla, et n'osèrent pas tenter l'ascension du volcan à cause des obstacles réels et imaginaires qu'on leur représenta, tels que « des chemins tortueux et difficiles, des rivières gonflées, des neiges profondes, des fondrières perfides, puis aussi l'évident mauvais vouloir des guides causée par des craintes superstitieuses ! » Enfin, à en croire le récit fantaisiste de certain voyageur français qui gravit l'Hékla en 1866, cette expédition demanderait deux jours entiers !

Le seul obstacle réel que présente l'ascension, c'est le mauvais temps qui règne presque toujours dans le voisinage de la cime. Pour atteindre le point culminant, il faut franchir une longue arête en dos d'âne qui rappelle le Pont de Mahomet du Pic de Néthou. Quand nous abordâmes cette arête, il régnait une brume d'une telle intensité, que c'est à peine si nous pouvions apercevoir les précipices qui s'ouvraient à gauche. Nous trouvâmes, sur ces hauteurs, le climat des régions hyperboréennes ; le vent du Nord était d'une telle violence, qu'en maints endroits nous dûmes ramper sur les pieds et les mains pour ne pas être entraînés dans les abîmes. Nos bâtons ne nous étaient d'aucune utilité, car le vent les chassait dans l'air au moment où

1. Parmi eux se trouvait cependant un homme d'un courage éprouvé, le docteur Hayes, le célèbre explorateur du pôle Nord.

nous pensions les piquer dans la neige. Le froid était si intense, qu'il fallait constamment se frictionner les oreilles prêtes à se congeler. Les lunettes de verre fumé que je porte toujours sur la neige se couvrirent d'une couche de glace, et je dus les remettre dans leur étui. Pour avoir ôté un de mes gros gants islandais pendant cette courte opération, je faillis avoir la main gelée. La neige et le grésil nous fouettaient le visage comme des lanières.

Ce fut par une affreuse tempête de neige que nous atteignîmes la cime. Il était à peine midi, et il n'y avait pas cinq heures que nous étions en marche. Le vent faisait rage, et c'est au plus si nous pûmes écrire nos noms sur un chiffon de papier que nous enfermâmes dans une bourse enterrée sous un *cairn*.

L'exploration des cratères de l'Hékla est le principal but de l'ascension du célèbre volcan ; mais nous les trouvâmes ensevelis sous une telle accumulation de neige, que nous ne pûmes nous rendre compte de leurs formes, ni de leur position, ni même de leur nombre. J'aime mieux faire cet aveu que d'inventer des faits qui ne pourraient qu'augmenter l'incroyable confusion que j'ai trouvée sous ce rapport dans les descriptions de mes devanciers. Quand on compare leurs récits, on se demande s'il n'est pas plus facile de compter les prétendus cratères de la lune que de compter ceux de l'Hékla ; il semble vraiment que tous les voyageurs qui ont atteint la cime du volcan aient été ensorcelés, tant il est difficile de concilier leurs affirmations. Pliny Miles constate avoir vu un cône et trois cratères ; Metcalfe et *M^{me} Ida Pfeiffer* prétendent avoir vu un cratère et trois cônes ; d'après Kneeland, il n'y a pas moins de quatre cratères, tandis que suivant Burton, l'Hékla n'aurait point de véritable cratère terminal. Je voudrais bien expliquer toutes ces contradictions en émettant la supposition que le nombre des cratères a pu varier à différentes époques,

mais ce n'est guère probable, puisqu'il n'y a pas eu d'éruption de 1845 à 1878.

Les voyageurs les plus récents ont vu les cratères de l'Hékla à l'état de solfatares. Ils ont rapporté que sous l'influence de la température souterraine la neige fond au-dessus des solfatares et laisse échapper les vapeurs. Quant à nous, nous n'avons pu découvrir le moindre symptôme de vapeurs, soit que la neige fût accumulée en trop grande quantité, soit que, ce qui est plus probable, le foyer d'activité du volcan se soit déplacé depuis l'éruption de 1878.

D'autres voyageurs plus favorisés que nous ont vu le sommet de l'Hékla dégagé de neige. Le savant chimiste anglais Rodwell, qui fit l'ascension le 23 août 1878¹, trouva la cime couverte d'une grande quantité de cendres, de sables et de pierres ponceuses rouges, mélangés de laves offrant tous les degrés de compacité, depuis la lave poreuse jusqu'à l'obsidienne.

Le sombre linceul de brume qui coiffe presque éternellement la cime de l'Hékla nous déroba complètement la vue du pays environnant. Ceux qui, comme M^{me} Ida Pfeiffer, ont eu la rare bonne fortune de contempler ce panorama, déclarent que la plume est impuissante à le décrire. On domine comme un vaste incendie éteint; des torrents de lave couvrent toute la contrée: c'est une nature pétrifiée, morte et sans mouvement, tout un monde de glaciers, de laves, de neiges, où l'homme n'a jamais pénétré. Le capitaine Forbes, en 1859, fut favorisé par un temps exceptionnellement clair, et embrassa une vue d'une étendue immense. Au Nord-Ouest il aperçut les geysers; au Nord les dômes bleuâtres et étincelants des jökulls glacés; au Nord-Est le redoutable volcan du Skaptar-Jökull et les glaciers inexplorés qui s'étendent au delà; au Sud il vit l'Océan azuré et les îles Westmann à 50 milles de distance; à

¹ La revue anglaise *Nature*, octobre 1878, contient un court récit de cette ascension.

L'Ouest enfin, les noirs rochers de Thingvalla. « Le tout formait, dit-il, un panorama d'un intérêt et d'une beauté incomparables, le plus varié et le plus étendu qu'il y ait au monde. » Le capitaine Burton, en 1872, salua aussi un brillant soleil au sommet de l'Hékla; mais l'ingrat trouva que la pluie, la neige ou le grésil eussent fait un meilleur cadre au tableau. Il put promener ses regards sur les sombres régions qui s'étendent vers le Sprengisandr, lugubres déserts de cendres noires sans eau, sans vie végétale, et qui manquent même de cette lumière propre aux déserts de l'Arabie.

Nous ne pûmes séjourner plus de cinq minutes sur la cime, car déjà l'intensité du froid commençait à nous engourdir : au départ le thermomètre marquait 10° sous zéro¹. Cette température, supportable par un temps calme, est extrêmement pénible par le vent furieux qui balayait la cime. Nous prîmes une gorgée de whiskey pour nous ranimer, et nous descendîmes presque en courant les pentes neigeuses. En une heure nous eûmes rejoint nos chevaux. Avant de remonter en selle nous prîmes quelque nourriture, car le froid et l'exercice nous avaient singulièrement aiguisé l'appétit.

Par une de ces curieuses coïncidences qui se produisent dans les contrées les moins parcourues, nous arrivâmes à Galtalœkr à l'heure même où deux Américains y plantaient leur tente : c'étaient les professeurs Watkin et Durgin, de l'État du Michigan. Ils venaient des geysers et se proposaient de gravir l'Hékla le lendemain, bien qu'ils fussent déjà d'un âge assez avancé, comme l'attestaient leurs barbes aussi blanches que les neiges qu'ils allaient affronter. Je les revis plus tard à Reykjavik : leur tentative avait été couronnée d'un plein succès. C'est par eux que nous apprîmes la nouvelle de l'assassinat du président Garfield.

1. Le même jour, il régnait dans le centre de l'Europe une température de 40 degrés.

Partis de la tente à 7 h. 10 min. du matin, nous étions rentrés à 3 h. 40 min. Nous n'aurions pas osé espérer vaincre aussi facilement le monarque de l'Islande, dont le nom seul inspire une sorte de terreur. De toutes les ascensions que j'ai faites en ma vie, c'est la seule dont je ne sois pas revenu fatigué.

Mes compagnons étaient si dispos, qu'ils s'exercèrent le reste de la journée à tirer à la cible sur des bouteilles de champagne posées à grande distance : leur adresse émerveillait les gens de Galtalœkr. Pendant qu'ils se livraient à cet amusement, M. Woolnough était absorbé dans une occupation d'un autre genre : il faisait des efforts frénétiques pour persuader à une aiguille entêtée de passer à travers son mackintosh que la tempête de l'Hékla avait fendu dans le dos de haut en bas.

Dans la soirée, nous vîmes pour la première fois l'Hékla complètement dégagé de son voile de brume. Nous distinguâmes parfaitement la cime que nous avions atteinte par une tempête de neige, et qui semblait nous narguer du sein de l'auréole de lumière où elle se baignait maintenant.

JULES LECLERCQ,

Membre du Club Alpin Français
(Section de Paris).

XIV

UN ÉTÉ

AU-DESSUS DU CERCLE POLAIRE

LE RÖSVAND. — LE KJERINGTIND. — LE SVARTISEN.

LE SARJEKTJÄKKO. — LE SULITJELMA.

LE JOKULFJELD.

Tout le monde comprend l'attrait qu'exercent sur les voyageurs les pays du Midi; on se rend moins compte des motifs qui déterminent un touriste à choisir la Laponie comme champ d'excursions. Les opinions erronées qui ont généralement cours sur ce pays expliquent cette différence d'appréciation. Le Nord de la péninsule scandinave n'est point, comme beaucoup de personnes se le figurent, un pays affreusement froid et toujours enfoui sous les neiges. Pendant les mois de juillet et d'août, la température y est très agréable, et, durant les beaux jours d'été, on y admire même des effets de soleil d'une intensité aussi puissante que sur le revers italien des Alpes. De plus, loin d'avoir ce caractère désolé et uniforme particulier à certains pays du Nord, cette région réunit les aspects les plus variés : tantôt le paysage est riant, comme dans les vertes vallées du Nord et de Beieren, tantôt au contraire il est âpre et sauvage, au milieu du montueux *Skjergaard*¹, ou sur le vaste massif

¹ — Prononcez *Chergord*. Cordon littoral qui borde les côtes de la péninsule scandinave.

qui couvre le versant occidental de la Scandinavie. Au plaisir de contempler les grandes scènes de la nature s'ajoute encore, dans un voyage en Laponie, l'attrait de l'inconnu. Toute la région qui s'étend au Nord du 64° lat. N., principalement en Norvège, a été jusqu'ici très peu étudiée. Presque tous les pics et glaciers qui se dressent dans cette partie de la péninsule n'ont été ni gravis ni mesurés; souvent même, à la place de vallées, les cartes rudimentaires qui existent sur ces pays figurent de hauts plateaux, comme nous pûmes le reconnaître en nous rendant du Dunderlandsdal dans la vallée de Beieren. L'ascension de ces *fjeld*, quoiqu'ils atteignent à peine l'altitude des montagnes moyennes de nos régions, n'en est pas moins intéressante. L'élévation de latitude compensant la différence de hauteur, à 1,500 mè., sous le cercle polaire, on se trouve au milieu d'un monde de glaciers et de névés comme à 3,000 mè. dans les Alpes. Les difficultés, cet excitant indispensable de toute excursion en montagnes, existent également dans ces courses, mais elles sont d'un tout autre ordre que dans les Alpes. En indiquant le manque de guides et de porteurs, la rareté des habitations, l'éloignement considérable des centres de ravitaillement, j'aurai signalé les principales. Malgré ces obstacles, j'ai pu parcourir, l'été dernier, environ un millier de kilomètres dans l'intérieur des terres. Mais pour ne pas dépasser le cadre d'un article, je me bornerai à extraire de mon carnet de notes le récit de mes ascensions au Kjeringtind et au Sarjektjåkkø, en y ajoutant quelques détails sur le massif du Sulitjelma et le Jökulfjeld.

I

Dans la soirée du 3 juillet dernier, le *Haakon Adelstein*, un des vapeurs qui font le service de la côte septentrionale de Norvège, me débarquait au fond du Vefsenfjord, à Mos-

jöen (63°50' lat. N.), petit port que j'avais choisi comme point de départ pour mes excursions. Je me proposais, pendant la première quinzaine de juillet, d'atteindre Bodö en remontant la longue dépression que les vallées du Syd Ranen et du Nord Ranen tracent parallèlement à la côte, itinéraire qui me permettait de visiter deux des points les plus importants de cette région, le Rös vand, le plus grand lac de la Norvège Septentrionale, et le Svartisen, immense glacier sur lequel on ne possède encore que des données géographiques fort incertaines.

Pour mettre ce plan à exécution, j'avais assigné rendez-vous, à Mosjöen, à Hans Monsen, de Bodö, mon compagnon de l'année dernière au Sulitjelma. La qualification de guide donnée à ce brave homme serait fort inexacte, Hans n'ayant jamais parcouru le pays que nous devions visiter et manifestant une répugnance marquée pour les ascensions. Le titre de compagnon est beaucoup plus juste ; c'est du reste en cette qualité que Hans se présentait partout où nous passions.

L'arrivée d'un touriste, et surtout d'un touriste français fat, pour les habitants de Mosjöen, un véritable événement ; mais l'étonnement ne tarda pas à faire place à la stupéfaction, lorsque je manifestai mon intention de me diriger à travers les *fjeld*¹ sur le Rös vand, grand lac situé à plusieurs milles vers l'Est. Les Scandinaves ne s'engagent qu'avec la plus grande répugnance sur les montagnes ou les glaciers, et ne s'expliquent pas les motifs qui déterminent le voyageur à choisir, comme but de promenade, ces déserts de pierres et de neige. Aucun indigène de Mosjöen ne put même me renseigner sur la position du Rös vand, ni sur la route que je devais suivre, et sans l'obligeance de M. H. Dahl, le directeur de la scierie de Vessen, j'aurais pu me trouver fort embarrassé, dès le début du voyage.

1. Montagnes, en norvégien.

Hospitalier comme tous les Norvégiens, cet aimable habitant eut la complaisance de nous conduire en voiture dans une vallée voisine, le Fusterdal, dont l'extrémité n'était séparée du Rös vand que par une ligne de plateaux peu élevés. C'est ainsi que nous fîmes nos premiers kilomètres sous le cercle polaire, dans une élégante calèche conduite par un cocher en livrée.

Toute la journée du 5 fut consacrée à remonter en canot la rivière qui arrose cette vallée, jusqu'au point où elle était navigable. Les rivières sont les seules voies de communication de la Scandinavie septentrionale, et toute ascension débute ici par une navigation plus ou moins longue. Peut-être même, dans ce pays, est-il plus utile à un alpiniste de savoir manier la rame que le piolet. Les cours d'eau qui arrosent la Norvège et la Suède ne sont point, il est vrai, des torrents tour à tour à sec, puis roulant une masse énorme d'eau, comme ceux de nos Alpes; ce sont de beaux fleuves, d'un débit régulier, grâce à la parure de forêts qui orne encore les montagnes, parure qui malheureusement commence déjà à disparaître dans certains endroits.

Jusqu'au Fustervand, beau lac long de quatre à cinq kilomètres, traversé par la rivière, les montagnes sont peu élevées et ne semblent pas dépasser six à sept cents mètres. Nous sommes au centre de cet abaissement marqué des plateaux, qui s'étend du Ranenfjord au Vefsenfjord. Mais au delà les *fjeld* se relèvent rapidement. Voici déjà le vrai paysage norvégien : un cours d'eau qui tantôt s'élargit en un bassin lacustre, tantôt serpente entre des terrasses alluvionnaires; des pâturages sur lesquels sont parqués des bestiaux; des bois de bouleaux auxquels se mêle la verdure sombre des conifères; enfin des lignes de hauts plateaux bleuâtres tachetés à leur sommet de plaques de neige. Ici, par exception, quelques pics, continuation d'un chaînon qui s'élève sur les bords du Rös vand, relèvent les lignes du paysage. Comme sur la côte, la faune ailée compte dans

ces parages de nombreux représentants: canards, oies sauvages, bécassines, sautillent sur les bords de la rivière et nous regardent effrontément sans se déranger à notre passage. Plus loin, on entend le cri bien connu du coucou qui, dans ce pays, s'avance jusque dans la haute montagne, même dans les parages des glaciers.

Après avoir ramé pendant cinq heures, nous atteignons une maison, terme de notre navigation. Les porteurs chargent notre bagage, et rapidement nous avançons vers le *fjeld* derrière lequel se trouve le Rös vand. Non loin du *gaard*¹, à quelques pas d'une plaque de neige, végète un petit carré d'orge dont les tiges atteignent déjà une quarantaine de centimètres, bien qu'elle ait été semée il y a un mois seulement. Grâce au jour perpétuel qui règne à cette latitude pendant plus de deux mois, l'évolution des plantes est très rapide dans ces régions, et au commencement de septembre on peut faire la récolte si l'été a été beau. « La lumière compense la chaleur² », suivant l'expression de De Candolle. Malheureusement trop souvent, surtout depuis deux ans, la température des mois de juillet et d'août est froide, et les malheureux cultivateurs sont obligés de couper l'orge encore verte et de la donner comme fourrage à leurs bestiaux.

A partir de ce *gaard*, nous entrons en pleine région montagneuse. Les sommets neigeux apparaissent de tous côtés, et à chaque pas bondissent des torrents qui forment de bruyantes cascades. Le vallon que nous suivons pour atteindre la base des montagnes s'ouvre par une gorge boisée qui, par sa fraîcheur, nous rappelle les sites alpestres. Volontiers nous nous y attarderions pour admirer les effets de lumière dans les sous-bois, ou pour nous reposer sur les bords moussus du torrent, mais huit heures de marche

1. Habitation.

2. Cité par M. Ch. Flahault, *Nouvelles observations sur les modifications des végétaux suivant les conditions physiques du milieu.*

nous séparent encore du *gaard* voisin et du Rös vand. Cheminant rapidement, nous atteignons bientôt une sorte de cirque dont nous devons gravir les gradins. L'épaisse couche de neige qui recouvre leurs pentes, loin d'entraver la marche comme le croient les paysans norvégiens, la facilite au contraire. Sous ce plancher cristallin, terrains détrempés, tourbières, ruisseaux, tout a disparu, avantage dont nous ne pourrions apprécier l'étendue que quelques jours plus tard, en traversant les *fjeld* marécageux du Dunderlandsdal supérieur.

Après deux heures d'ascension, nous sommes au point culminant (1,450 mèl.). Par exception, le panorama est intéressant; ordinairement, en Laponie, les vues de sommets se limitent à de mornes étendues de plateaux dont les contours uniformes laissent dans l'esprit une impression de profonde tristesse. Ici, au contraire, de beaux pics rougis par le soleil s'alignent par-delà le Rös vand sur les frontières de la Suède. Nous entrons dans une contrée d'un caractère absolument différent de toutes celles que nous avons visitées jusqu'ici en Norvège; nous l'appellerions volontiers la Suisse du Nord, si l'on n'avait déjà abusé de cette dénomination.

La descente, comme l'ascension, ne fut signalée par aucun incident digne d'attirer l'attention d'alpinistes; du reste, dès le début, je dois avertir les lecteurs avides d'émotions que, sauf au Sarjektjåkko et au Jökulfjeld, nous n'avons rencontré aucune difficulté gymnastique. Toutes les autres courses de montagnes que nous avons faites en Laponie peuvent se comparer soit à l'ascension du Puy de Dôme, soit même à celle de la Butte Montmartre.

Après avoir traversé un vaste désert de neige, nous retrouvons à six cents mètres les premiers représentants de la végétation arborescente, quelques bouleaux rabougris dont les bourgeons sont à peine formés, et au pied desquels

brillent quelques saxifrages¹. Comme nous cueillons ces charmantes petites fleurs perdues dans ce désert de neige, un joyeux chant d'oiseau éclate dans le taillis. « C'est le rossignol ! » s'écrie un porteur. Je donne cette remarque ornithologique sous toutes réserves ; peut-être le prétendu rossignol n'était-il qu'une enibe rize de Laponie.

A quelques pas de là, nouvelle surprise. Une troupe de rennes défile paisiblement à une dizaine de mètres devant nous. La présence de ces animaux indique le voisinage de Lapons. Bientôt, en effet, nous arrivons à un grand gourbi habité par un de ces nomades, auprès duquel nous nous ménageons un excellent accueil en lui offrant un verre de l'*acquavit*² réputée de Thronthjem.

Les relations que l'on a avec les Lapons, pendant un voyage sur les *fjeld* de la Scandinavie septentrionale, offrant un très grand intérêt, je me permettrai d'introduire, dans cette relation, quelques détails sur cette population. L'inexactitude des données que l'on possède généralement en France sur cette race justifiera cette digression.

Les Lapons, dont le nombre s'élève à 30,000 d'après le professeur Friis, vivent exclusivement dans l'extrême Nord de la péninsule scandinave, de la Finlande, et dans la presqu'île de Kola. Le plateau de Røraas (Norvège), la frontière du Jemtland (Suède), les bords méridionaux des lacs Enara et Imandra (Finlande et Russie), marquent leur frontière ethnographique³. A mesure que l'on s'éloigne de cette limite en avançant vers le Nord, le nombre des représentants de la race same augmente, et, sur les bords de l'océan Glacial (partie orientale de la province de Tromsø et Finmark), ils forment même la majorité de la population, comme dans la région des hauts *fjeld* de la Suède entre le

1. *Saxifraga oppositifolia*.

2. Eau-de-vie de grain fabriquée en Norvège.

3. *Lappisk Mythologi, Eventyr og Folkesagn*, ved J.-A. Friis, Christiania, Cammermeyer, 1871.

Horn Afvan et la frontière russe. Dans ce dernier district, leur langue est pour ainsi dire seule en usage, les rares Scandinaves établis dans ce pays la parlant de préférence au suédois. En dehors de ces deux régions, les Lapons sont partout en minorité.

Disséminés au milieu de populations de race différente, les Lapons ne forment pas un groupe ethnique compact, et, suivant qu'ils sont établis sur les bords de l'océan Glacial ou sur les rives des lacs suédois, leurs mœurs, leur langue, leurs costumes diffèrent complètement.

Divers est en outre leur genre de vie : les uns sont pêcheurs, les autres nomades, d'autres enfin forestiers.

Les premiers, ayant perdu leurs rennes, se livrent à la pêche sur les bords soit de l'océan, soit des grands lacs de Suède. L'élevage de quelques bestiaux et la culture de maigres parcelles de terre complètent leurs moyens d'existence. Ils habitent généralement dans de mauvaises cabanes en bois ou dans des *gama*, sorte de gourbi percé au sommet d'un trou pour laisser passer la fumée du foyer.

Les Lapons nomades s'établissent l'hiver dans l'intérieur de la péninsule, les uns au centre du plateau de Finmark, les autres dans le Norbottenslän jusque dans le voisinage de la Baltique. Au commencement du printemps, ils se mettent en mouvement avec leurs troupeaux de rennes pour venir camper dans la région montagneuse de la Norvège, voisine de la mer. Ces migrations estivales sont considérables. En 1866, une commission a évalué à environ 112,000 le nombre des rennes qui étaient venus pâturer en Norvège¹. La nourriture de ces animaux, qui varie suivant les saisons, oblige les Lapons à ces pérégrinations. En hiver le renne se nourrit surtout de *Cladonia rangiferina*, et l'été de différentes plantes. La *Rumex acetosa*, l'*Angelica archan-*

1. *Beskrivelse af Tromsø's Amt. Udgivet af den geografiske opmaaling.* Christiania.

gelica, le *Mulgedum alpinum*, l'*Alchemilla vulgaris* sont celles qu'il recherche principalement¹. Ces pasteurs restent sur les montagnes jusqu'à la fin d'août; à cette époque, ils se remettent en marche pour gagner l'intérieur du pays; au commencement d'octobre tous ont disparu.

Le Lapon nomade vit exclusivement du produit de ses rennes; il se nourrit de leur chair et de leur lait, s'habille de leur peau, enfin les emploie comme bêtes de trait en les attelant à des traîneaux d'une construction très primitive. Ajoutons qu'en outre les bois des animaux morts lui servent à fabriquer des cuillers, des manches de couteaux et différents ustensiles très finement travaillés.

Les Lapons forestiers sont presque tous établis en Suède. Quelques-uns pourtant vivent en Norvège; celui que nous venions de rencontrer appartenait précisément à cette catégorie. Ces Sames possèdent des rennes, mais ne nomadisent pas au loin. Ils se bornent à se déplacer de quelques lieues, allant vivre pour un temps plus ou moins long dans différentes *gama* qu'ils possèdent échelonnées au milieu des bois.

Les Lapons ne sont nullement une peuplade sauvage; le professeur Nordenskjöld les place même au premier rang des peuples des contrées polaires, avant les Esquimaux et les Samoyèdes. Tous ont été convertis au luthéranisme, et les gouvernements scandinaves font les plus louables efforts pour répandre parmi eux l'instruction primaire. Le plus grand nombre d'entre eux parlent couramment le suédois et le norvégien, beaucoup savent même écrire ces deux langues. Ne trouvâmes-nous pas, dans la *gama* où nous nous étions arrêtés, une ardoise couverte de calculs faits par notre hôte et une page d'exercices d'écriture exécutés par son fils? C'était la liste des capitales d'Europe. Paris y figurait entre Londres et Christiania.

1. Idem.

Mais revenons au récit de notre voyage. Quittant notre Lapon à 9 h. 30 min. du soir, nous arrivons une heure après sur les bords du Tustervand', lac de forme allongée qui est en quelque sorte une continuation du Rös vand. Après quelques recherches, mes hommes découvrent, au milieu de bouleaux, un canot, et bientôt nous ramons rapidement vers un *gaard*, où nous devons nous établir pendant deux jours.

Sauf dans les villes importantes du littoral, telles que Bodö, Tromsö, etc., partout ailleurs, dans la Scandinavie septentrionale, le touriste loge chez l'habitant moyennant une faible rétribution. Chez le riche marchand de la côte comme chez le pauvre pêcheur, il est toujours assuré d'une cordiale réception. Malheureusement, trop souvent, dans l'intérieur des terres, les ressources en vivres sont fort peu abondantes. Pendant mes deux mois de pérégrinations sur les *fjeld* et les lacs de la Laponie, je n'ai pu trouver que deux fois de la viande. Partout ailleurs je dus me contenter de café, de poisson, de crème, de lait et de galettes épaisses comme une feuille de papier, le fameux *flattbröd*. Les œufs même sont fort rares. Si le menu est peu abondant, le service est par contre fort proprement fait. Une nappe bien blanche recouvre la table; le beurrier, les tasses, les assiettes reluisent comme s'ils sortaient de chez le marchand. Dans ces pays septentrionaux, le sentiment de la propreté est inne, on aime à parer son *home*, dans lequel on vit prisonnier pendant de longs mois, et à le rendre le plus agréable possible. Un simple fait mettra cette remarque en évidence mieux que toute description : jamais je n'ai passé la nuit dans un *gaard*, quelque misérable qu'il fût, sans trouver le matin dans ma chambre une cuvette et du savon.

6 juillet. — Le temps est d'une merveilleuse splendeur;

1. Ne pas confondre le Tustervand, traversé par l'émissaire du Rös vand, avec le Fustervand cité plus haut, qui se déverse dans le Vefsenfjord.
(Note de la Rédaction.)

éclairées par un soleil de feu, les montagnes chargées de neige sont éblouissantes. Sous ce ciel bleu, pourrions-nous nous croire à quelques minutes au-dessous du cercle polaire ? La chaleur est même si forte, que nous différerons notre départ de plusieurs heures. Qu'importe, du reste, de se hâter, avec ce jour continu des hautes latitudes ?

Notre programme pour ce soir et demain matin est assez chargé. Nous projetons d'abord une promenade sur le Rös-vand, puis l'ascension du Kjeringtind ¹, piton qui se dresse au S.-O. du *gaard*, sur la rive occidentale du lac. Le désir d'étudier cette belle nappe d'eau, la plus vaste de la Norvège après le Mjösen, m'avait attiré dans cette région ; je me proposais de reconnaître à quelle catégorie de lacs le Rös-vand appartient. Était-ce réellement un lac de plateaux comme sa forme carrée l'indiquait ? telle était la question que je voulais éclaircir.

A 4 h. du soir nous nous mettons en route. Traversant en canot le Tustervand, où la limpidité de l'eau permet d'apercevoir le fond sablonneux, nous arrivons promptement devant l'émissaire du Rös-vand. Ce cours d'eau, large de 50 à 60 mèt. environ, est torrentueux, et pour le remonter nous devons haler l'embarcation le long des berges. Après avoir dépassé un faible mouvement de terrain, nous découvrons tout à coup le Rös-vand devant nous. A la vue de cette immense nappe d'eau resplendissante de lumière, entourée de montagnes neigeuses d'un merveilleux coloris, on est tout d'abord ébloui ; puis, lorsque l'œil s'est accoutumé au paysage, on éprouve alors une sorte d'étonnement. Aucun site alpestre ne peut se comparer à celui que nous avons sous les yeux. Le Rös-vand appartient à un monde à part. Il réunit le charme des lacs de plaines à la grandeur des lacs de montagnes. Tout autour de ses rives court un feston de bois de bouleaux dont les troncs argen-

1. *Tind*, pic en norvégien.

tins éclairent le ton sombre du feuillage, puis à quelques mètres au-dessus des forêts s'étendent d'énormes nêvés qui parfois descendent jusqu'aux bords de l'eau, et au-dessus se dressent des pics superbes dont les formes variées contrastent avec l'uniformité ordinaire des *fjeld* norvégiens. L'impression que le voyageur éprouve sur le Rös vand est d'autant plus forte, qu'en le parcourant il ressent un sentiment de profonde solitude. Aucun village ne s'élève sur les bords du lac ; à peine aperçoit-il une ou deux maisons blotties dans quelque crique. Les oiseaux mêmes, ordinairement si nombreux sur les lacs et rivières de Norvège, sont ici fort rares ; nul bruit ne vient frapper l'oreille, sauf celui du bruissement de l'eau contre le canot.

Une étude approfondie de ce vaste bassin lacustre exigerait des semaines ; pressé par le temps, j'ai dû me borner à y faire quelques rapides observations.

Le Rös vand, le centre d'étoilement de toute cette région, semble-t-il, est un vaste réservoir vers lequel convergent toutes les vallées issues de la chaîne des Oxtinder et du massif frontière de Suède et de Norvège. C'est un lac de plateaux, comme semble l'indiquer d'une part son altitude relativement élevée de 420 mèr. ; de l'autre, sa forme à peu près carrée¹.

Les sondages que j'ai exécutés sur cette nappe d'eau donnent des résultats fort intéressants, si tant est qu'ils soient exacts. Les difficultés de transport m'ayant empêché d'emporter un appareil fournissant des indications certaines, je dus employer, pour ce travail, une simple ficelle lestée de pierres. Une pareille sonde n'a pu, comme on le conçoit aisément, fournir que des données très approximatives. Partant de Stornæs et nous avançant dans la direction de Krutnæs sur la rive orientale du lac, nous trouvons

1. La carte de Munch, la seule qui existe sur cette région, me paraît avoir donné des dimensions trop vastes à ce lac, notamment dans le sens de la largeur.

d'abord un fond très uni ; un premier sondage, exécuté au Nord du premier flot de la rive droite du lac, indique la profondeur de 70 mèr.; un second, effectué à 1 kilom. environ du deuxième flot, donne comme résultat 80 mèr. Nous avançant vers le centre du lac à environ égale distance de Stornæs et de Krutnæs, nous trouvons dans ces parages un véritable abîme : la sonde ne touche le fond qu'à 240 mèr. Après avoir fait plusieurs autres mesurages qui nous donnèrent sensiblement le même chiffre, nous ramâmes vers la base du Kjeringtind, que nous nous proposons de gravir.

II

Durant toute notre excursion sur le Rös vand, nous n'avions cessé un seul instant d'étudier ce pic. Vue de l'Est, cette montagne présente la forme d'un superbe cône dont les pentes semblent très raides ; de ce côté l'escalade serait longue et difficile, sinon impossible. Mieux vaut tenter l'ascension par la face N.-E., qui se creuse en un cirque rempli de neige. L'une des deux arêtes nous conduira certainement au sommet.

A 8 h. du soir, nous commençons à gravir les pentes d'un plateau sur lequel se dresse le *tind*. Cette première partie de la montée, au milieu des taillis de bouleaux, semés de plaques de neige qui ne portent pas et de terrains tourbeux, est fort désagréable. Au-delà de ce point, le sol se raffermît et l'ascension devient rapide. En 2 h. de marche nous sommes au pied du pic, qui forme de ce côté un escarpement d'environ 400 mèr. Traversant alors l'entrée du cirque taillé dans la montagne, nous atteignons l'arête N.-O.

Au milieu des neiges percent quelques petites fleurs ; à 940 mèr. nous cueillons les dernières *Ranunculus nivalis*, et à 1,150 mèr. une *Ranunculus glacialis* à peine éclos.

A la même altitude, notre attention est attirée par un diptère qui est venu mourir sur le névé. Ne devons-nous pas trouver, quelques semaines plus tard, un moustique mort sur le sommet du Sarjektjåkko, à 2,135 mètr. au-dessus de la mer !

Plus bas nous avons rencontré de larges plaques de neige légèrement rosée. Il semblait que l'on eût répandu sur ces névés du vin rouge fortement étendu d'eau. Déjà la veille, nous avons eu l'occasion de faire une observation analogue en traversant le *fjeld*. N'ayant jamais rencontré de neige rouge dans les Alpes, je ne puis faire ici aucune comparaison. Cette coloration rose, coloration que je n'ai remarquée que dans les plaques de neige situées à des altitudes très faibles et dans le voisinage de la végétation, provient peut-être de la présence du *Phyllocladus carulea*, arbuste qui abonde sur les *fjeld* de la Laponie, et dont les feuilles sèches ont une coloration légèrement rougeâtre. M. C.-M. de Seue, qui a étudié avec attention certains glaciers de Norvège, énonce une opinion analogue dans son important travail : *Le Névé de Justedal et ses glaciers*. « M. le lieutenant Lorange, dit-il, a cru observer que la neige rouge pourrait bien être due à un tissu rouge qu'on trouve sur l'écorce de bouleaux. En examinant un morceau de cette écorce, j'ai pu constater que la matière rouge était composée d'une substance granulée, enveloppée dans un tissu incolore formé de cellules circulaires. La grandeur des cellules variait entre 0^m,0065 et 0^m,0109. » Une seule fois, au Jökulfjeld, j'ai trouvé de la neige rouge analogue à celle que M. Lequeutre décrit (*Annuaire* de 1874, p. 393); encore n'ai-je remarqué qu'une seule tache jaune-rouge, large de quelques centimètres au plus, exactement semblable aux figures coloriées publiées dans l'*Annuaire* de 1874. Comme notre collègue, et comme M. C.-M. de Seue, je n'ai jamais rencontré cette neige que sur le bord inférieur des névés. Sir George Nares a également remarqué de la neige rouge

dans des creux abrités aux environs de Discof (Groenland¹).

Il est 11 h. du soir ; la chaleur est toujours si forte que nous quittons nos jaquettes pour pouvoir monter plus facilement ; pas un souffle de vent n'agite l'atmosphère.

45 min. après avoir atteint l'arête nous arrivons au point culminant. Le soleil, dont les rayons obliques nous avaient fort incommodés à la montée, a disparu. Le Røsvand est couvert d'une teinte sombre, tandis qu'à l'Occident tout flamboie. Le ciel, absolument pur dans cette direction, a un coloris d'un rouge sang, sur lequel se détachent en relief les sommets neigeux de la chaîne du littoral.

Comme Tegnér l'a dit en beaux vers, ce n'était pas le jour, ce n'était pas non plus la nuit, c'était une sorte de crépuscule lumineux. Bientôt la lumière augmente rapidement et, 30 min. après avoir atteint le sommet, nous assistons à un splendide lever de soleil. Une heure auparavant nous avions admiré un coucher non moins imposant, spectacle d'autant plus beau avec la livrée d'hiver dont tous les pics sont encore revêtus.

Du sommet de ce *tind*, le regard n'embrasse pas seulement un monde de *fjeld* sauvages ; au milieu de ces montagnes on aperçoit, à chaque instant, de longues vallées animées par le mouvement de belles rivières et recouvertes de splendides forêts.

Le baromètre indique, pour le Kjeringtind, une altitude de 1,465 mètr. ; d'après cette observation, les *fjeld* de cette région auraient un relief beaucoup plus considérable que l'on ne l'a cru jusqu'ici. Le meilleur ouvrage sur la Norvège, celui du D^r Broch², n'attribue-t-il pas aux Oxtinder, les plus hautes cimes du Helgeland, une altitude de 300 mètr. inférieure à celle du Kjeringtind, qui est lui-même beaucoup moins élevé que ces montagnes ?

1. Le capitaine sir George S. Nares : *Un voyage à la mer Polaire* ; Hachette, 1880.

2. *La Norvège et le peuple norvégien*.

A 1 h. 15 min. nous quittons le sommet, non sans y avoir élevé auparavant un cairn pour indiquer notre passage. Au lieu de descendre par l'arête N.-O., nous lançant sur les névés qui tapissent le cirque supérieur de la montagne, nous glissons rapidement, et en moins de 2 h. nous atteignons les bords du Rös vand.

Les rives du Rös vand sont un centre d'excursions très variées. De là, un touriste établi sous la tente peut visiter soit la chaîne des Oxtínder, soit les hautes montagnes qui s'élèvent à l'Est du Rös vand, ou encore, poussant plus loin, explorer le Store Borge Fjeld, ce glacier presque inconnu dont la superficie, d'après Reclus, serait de 380 kil. et qui au contraire, suivant les observations de M. C.-M. de Seue, se réduirait à quelques courants de glace sans importance. Volontiers nous eussions prolongé notre séjour dans cette belle région si intéressante à tous les points de vue, mais le lendemain le vapeur qui dessert le Ranenfjord, fjord que nous devions traverser pour gagner la région du Svartisen, passait à l'extrémité de la vallée. Force nous fut donc d'abandonner le Rös vand et de nous acheminer vers l'escale la plus voisine du bateau. Pour atteindre ce point, nous descendîmes la vallée du Rosaa, l'émissaire du Rös vand. La distance était de 3 milles norvégiens, d'après notre hôte, soit 33 kil; mais il en est du mille en Norvège comme de la lieue en France : cette mesure de longueur est très variable dans la campagne. Pour les Lapons elle représente la distance à laquelle s'entend l'aboïement d'un chien; par contre, dans la vallée du Rosaa, elle a une tendance bien marquée à l'allongement, et les trois milles de notre guide en valaient en réalité quatre bien comptés.

7 juillet. La descente de la vallée du Rosaa nous prit 12 h. (de 3 h. du soir à 3 h. du matin), sans déduction des haltes, qui furent assez fréquentes. Les habitants du *gaard* des bords du Tustervand n'ayant pas voulu nous conduire jusqu'à Korjan, par deux fois nous dûmes engager de

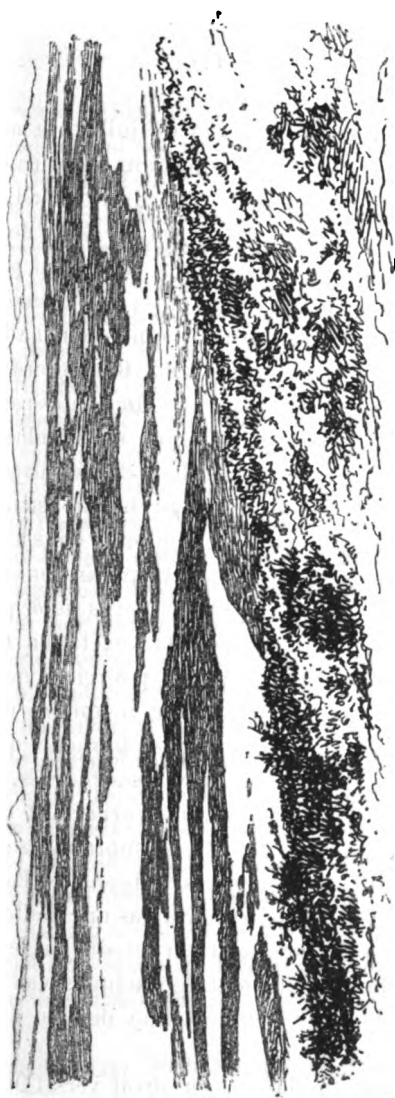
nouveaux porteurs, contrat toujours fort long à conclure en Norvège. Arrivé au *gaard*, on vous interroge sur le but de votre voyage, sur les monuments de Paris, voire même sur la politique française ; si le voyageur se trouve chez un paysan riche, il est souvent invité à prendre un verre d'acquavit ou même de porto ; la conversation dure alors une bonne demi-heure, puis l'on examine les bagages, il faut donner des explications sur les instruments, sur l'appareil photographique dont la petitesse frappe d'étonnement tous vos interlocuteurs ; enfin un homme se décide à se charger des sacs après les avoir pesés et repesés plusieurs fois. Reste la question du prix. A la première question que vous posez à cet égard aux paysans norvégiens, tous répondent invariablement : *Jeg vet icke*, « je ne sais pas », et pour obtenir la fixation d'un chiffre il faut les laisser réfléchir pendant une demi-heure ; puis, lorsque le prix est enfin convenu, votre porteur va manger, puis s'habiller : nouvelle demi-heure perdue. Le proverbe anglais : *Time is money*, est absolument inconnu en Scandinavie.

La vallée du Rosaa peut être classée au nombre des plus beaux paysages de la Norvège. A son extrémité supérieure, en sortant du Rös Vand, la rivière s'étale d'abord en plusieurs petits lacs, puis à 1 h. environ le terrain se creuse brusquement, le torrent forme de superbes cascades, et les montagnes s'écartent comme un décor de théâtre. On entre alors dans une région nouvelle. Jusque-là nous n'avions observé que des bouleaux ; l'escarpement que nous venons de descendre marque, croyons-nous, la limite des conifères. A partir de ce point nous entrons dans une splendide forêt de sapins, que la hache du bûcheron semble avoir peu entamée. En voyant la légère buée bleuâtre qui s'élevait au-dessus de cette mer de verdure, j'aurais pu me croire dans une de ces belles forêts qui, il y a quelques années, avaient fait mon admiration dans les Alpes Dolo-

mitiques. Là, comme dans le Tyrol Italien, à travers les arceaux de feuillage se montrait un ciel absolument bleu, sur lequel s'enlevaient en vigueur les sommets neigeux, resplendissants de lumière. Le temps était, du reste, très chaud. A 5 h. du soir, le thermomètre marquait $+ 18^{\circ}$, et à minuit $+ 13^{\circ}$; le même jour, à Hemnäs, au bord de la mer, il s'élevait à $+ 26^{\circ}$, et à Beieren, à 2 degrés plus au Nord, à $+ 32^{\circ}$.

Généralement les vallées norvégiennes offrent peu d'accidents de terrain. Le plus souvent les montagnes qui les bordent, au lieu de présenter ces successions d'étages, et de former ces suites de gorges et de plaines qui sont un des éléments de beauté de nos Alpes, s'élèvent brusquement et s'alignent sans aucune inflexion comme une large avenue percée dans les *fjeld*. Un simple examen d'une carte de Norvège fait du reste ressortir ce caractère. La vallée du Rosaa est une exception à la règle. Tour à tour les *fjeld* qui encadrent la vallée s'éloignent et se rapprochent pour former une série d'étranglements qui donnent une grande variété au paysage. La rivière suit les mouvements du terrain; tantôt elle s'élargit en un petit bassin lacustre, au milieu duquel émergent des îlots et des rochers, tantôt au contraire elle se resserre entre des barrages de rochers qu'elle franchit bruyamment.

Arrivés à Korjan, nous frêtâmes un canot pour gagner Hemnäs, demeure d'un marchand établi sur les bords du Ranenfjord, où le vapeur devait passer dans la journée. La branche du Ranen que nous dûmes traverser est, dit-on, très belle. Je ne pus contrôler cette assertion, car nos complaisants bateliers ayant installé à l'arrière de l'embarcation une sorte de lit, je dormis pendant toute la traversée de ce sommeil profond que seuls les alpinistes connaissent.



Vue prise sur un *fjeld* à l'Ouest du Dunderlandsdal, d'après une photographie de Ch. Rabot.

III

Pendant la seconde semaine de juillet, je me proposais de faire une série d'excursions sur le Svartisen, cet immense glacier qui borde la côte du Norrland, et qui est encore fort peu connu. Forbes et M. C.-M. de Seue seuls l'ont étudié ; encore n'en ont-ils visité qu'une partie.

Le 11 juillet, à 1 h. du matin, après avoir remonté pendant deux jours la vallée du Rövaselv, qui débouche dans le Dunderlandsdal un peu au Nord de Mo (Ranensfjord), nous arrivons sur les bords du Svartisvand. De toutes parts s'élèvent de hauts escarpements, sillonnés d'innombrables cascates, qui bondissent au milieu du feuillage, et à l'extrémité occidentale de ce petit bassin lacustre s'épate l'énorme masse du glacier qui plonge dans l'eau par une chute de splendides séracs. A chaque instant des blocs de glace s'abiment et forment de petits *icebergs* sur cette charmante nappe d'eau. Sans la végétation relativement belle qui encadre le lac, nous pourrions presque nous croire sur un fjord du Spitzberg encombré de *drift-ice*¹. Ici, à quelques mètres de cette branche du Svartisen, croissent des taillis de bouleaux assez fourrés, et rien dans le paysage ne rappelle les sites arides et pierreux qui précèdent les glaciers alpins ; les moraines se réduisent à de petits monticules de pierres et de sables. La plus importante sur la rive gauche n'atteint pas une hauteur de 0^m,50. et celle qui se dresse sur le front du glacier, composée de sable mélangé seulement de quelques cailloux, ne dépasse pas 5 mètr. de haut, et une dizaine de mètres de large.

J'avais l'intention de pousser droit vers l'Ouest et d'atteindre un des fjords de l'Atlantique en traversant le Svar-

1. Glaces flottantes.

tisen dans toute son étendue. Mais, au moment où nous mettions le pied sur la glace, le temps se gâta. Je dus borner mon excursion à une promenade de 2 ou 3 kilom. sur ce beau glacier, dont la surface, absolument unie, n'était souillée par aucun débris.

Pendant plusieurs jours, j'errai sur les plateaux environnants, espérant obtenir une vue d'ensemble de cette partie du Svartisen, mais presque toujours les brouillards et la pluie nous dérobèrent le glacier.

Sous ce ciel gris, les *fjeld* avaient un caractère de sinistre grandeur. Dans cette région rien ne rappelle les sites alpestres comme sur les bords du Rössvand; de tous côtés s'étalent d'immenses plateaux, tantôt pierreux, tantôt recouverts de touffes entrelacées de bouleaux nains, mouchetés de larges plaques de neige et percés de petits lacs glacés dont la position est indiquée, au milieu des névés, par les tons bleutés de la couche de glace qui les recouvre encore. Puis dans le lointain s'estompent de longues lignes de plateaux bleuâtres dont les contours ne sont infléchis par aucun accident. Parfois pourtant s'élève un pic solitaire que l'isolement grandit outre mesure. La gravure de la p. 279, exécutée d'après une photographie que j'ai prise sur ces plateaux, reproduit très fidèlement cet aspect. Mais quittons ces paysages désolés. Au pied de ces plateaux se creusent de riantes vallées dont la belle végétation contraste avec l'aspect sauvage des *fjeld* que l'on vient de parcourir. Là-haut, on se croyait réellement en Laponie; en traversant le Dunderlandsdal, ou quelques-unes de ses vallées tributaires, l'on s'imaginerait parcourir une des régions les plus vertes de l'Europe centrale. Forêts de conifères, cultures, pâturages, cascades, gorges, tous les éléments d'un beau paysage se trouvent réunis dans cette vallée.

De Bjelaanæs, hameau situé à l'extrémité du Dunderlandsdal, nous passâmes dans la vallée de Beieren, en tra-

versant une suite de vallées à la place desquelles la carte représentait de vastes plateaux. Égarés que nous étions dans ces immenses solitudes, obligés de traverser des terrains marécageux et de larges cours d'eau, surpris enfin par la neige et sans vivres pendant la dernière partie du trajet, cette excursion est un de mes plus mauvais souvenirs de voyage. Après avoir souffert de la chaleur quelques jours auparavant, nous retrouvions l'hiver à Beieren, et en plein mois de juillet nous dûmes faire du feu dans les appartements. Beieren, environné de hautes montagnes aux formes alpines, est un des plus jolis points de la côte, et son fjord, dont certaines passes mesurent à peine 40 mètr. de large, peut être classé parmi les plus grandioses du Norrland. A l'impression que le voyageur emporte de cette pittoresque vallée vient s'ajouter le souvenir de la cordiale hospitalité des habitants, et, en perdant de vue les maisons de Beieren, il lui semble qu'il vient de quitter de vieux amis.

IV

Après ces excursions, il me restait à exécuter la partie la plus importante du programme que je m'étais tracé pour ce voyage, l'ascension du Sarjektjåkkö (2,135 mètr.), le point culminant de toute la Scandinavie septentrionale au nord du Dovre, et peut-être, après la Petermann Spitze, et quelques autres cimes du Groenland, le sommet le plus élevé au-dessus du cercle polaire arctique. Cette montagne, située par 67° 25' lat. N. et 0° 19' long. O. de Stockholm, entre les vallées parallèles du Stora Luleåelf et du Lilla Luleåelf, avait été découverte et gravie, le 8 juillet 1879, par le topographe G.-W. Bucht, de l'Institut topographique de Stockholm.

Le 20 juillet, nous quittons Bodö à bord du *Salten*,



Les Snaa Tindar, vue prise dans le Beierenfjord (dessin de Thornley, d'après une photographie de Ch. Rabot).

petit vapeur qui, deux fois par semaine, pénètre dans toutes les ramifications du Skjerstadsfjord. Un temps magnifique favorisait notre navigation et faisait ressortir toutes les beautés du paysage. La nappe du fjord avait de délicats reflets bleutés, et les pitons du Sulitjelma, qui se montraient à l'horizon, reflétaient des teintes rosées comme le Vésuve au coucher du soleil. Après 8 h. de traversée, voici Rognan, terme de notre navigation. Devant nous s'ouvre comme une large avenue la riante vallée de Salten, dont l'horizon est fermé par une rangée de pics neigeux que font valoir les massifs de verdure du premier plan. Toute cette contrée a un certain air de ressemblance avec le paysage suisse. Dans le Junkersdal, rameau du Saltdal, ce caractère ressort davantage. Le vestibule de la vallée est formé par une sombre gorge, sorte de cassure comparable aux *cañons*; puis, comme dans les Alpes, les montagnes s'écartent bientôt pour former un large plan dominé par le Solvaagtind, pic dont la silhouette hardie rappelle les plus beaux sommets de la Suisse et de la Savoie. Avançons encore, gravissons le *fjeld* qui s'élève au fond de la vallée, et arrivons au cairn qui marque la frontière entre la Suède et la Norvège. De ce point le voyageur domine deux régions absolument distinctes. Vers l'Ouest s'ouvre une profonde vallée, une sorte de gouffre, entourée de montagnes escarpées, les unes rocheuses, les autres chargées de névés; en un mot on a sous les yeux un paysage alpin avec ses mille accidents, ses saillies bizarres, ses aspects divers, qui semblent donner une sorte de mouvement à la nature inerte. Tournons-nous maintenant vers l'Est, le décor change complètement. De tous côtés s'allongent de longues croupes de plateaux dont la silhouette est aussi rectiligne que le talus d'une fortification et qu'enveloppe la lumière adoucie du soleil à 10 h. du soir. En un mot, c'est un paysage norvégien, une de ces solitudes solennelles et mélancoliques qui inspirent le recueillement.

Descendant rapidement le versant suédois du Gradisfjeld, nous arrivons bientôt sur les bords du Gvoletesjauri¹, petit lac sauvage entouré de rochers. C'est le premier anneau d'un de ces longs chapelets de lacs qui sillonnent parallèlement la Laponie Suédoise. De ce point jusqu'à Argeploug, on ne compte pas moins de onze nappes lacustres, dont quelques-unes ont des dimensions considérables. D'après l'État-major suédois, l'un d'eux, le Horn Afran, aurait une superficie de 820 kilomètres carrés, c'est-à-dire serait égal aux lacs de Genève et de Neuchâtel réunis. Cette longue série de lacs, d'où sort le puissant Skellefteåelf, permet de franchir sans fatigue la distance de 140 kilom. qui sépare le Gradisfjeld d'Argeploug. Un récit détaillé de cette navigation ne saurait intéresser des alpinistes. Passant également sous silence notre voyage à travers le pays à peu près plat qui sépare les vallées du Skellefteåelf et du Lilla Luleåelf, arrivons enfin à Qvickjokk.

Après le dédale de lacs, de marais et de forêts que nous avons traversé dans ces dix derniers jours, le paysage qui entoure Qvickjokk fait la plus agréable impression. De beaux pâturages, dont la verdure est rehaussée par les tons vermillons des maisons du hameau, couvrent les bords du Lilla Luleåelf, et au fond de la vallée s'élève un demi-cercle de montagnes, hautes d'un millier de mètres, recouvertes d'un glaciais de neige sur leurs sommets violacés. A travers un abaissement des *fjeld*, on voit même resplendir, dans le lointain, une chaîne de pics sillonnée de couloirs de neige. Qvickjokk se trouve à la lisière du grand massif alpin qui forme le principal relief de la Laponie. Là, dans un espace circonscrit par l'extrémité des fjords norvégiens et de leurs prolongements lacustres, par les hautes vallées suédoises, depuis celle du Lilla Luleåelf jusqu'à celle du

1. *Jauri*, lac en lapon.

Stora Luleåelf, s'élèvent, sur une haute base semée d'immenses lacs, les plus hauts sommets de la Scandinavie septentrionale, le Sarjektjåkko (2,135 mè.), le Sulitjelma (1,906 mè.) et l'Alkavarre. Sillonnée de torrents difficiles à guérer, dépourvue de bois à partir de 5 à 600 mè., et habitée seulement par quelques clans de Lapons nomades, la région comprise dans le cadre que je viens d'esquisser est une de celles dont l'exploration présente en Europe le plus de difficultés. Dans les vallées environnantes, à grand'peine peut-on trouver quelques guides — si l'on peut donner ce titre à des gens qui connaissent à peine le pays qu'ils habitent — et quelques porteurs; pourtant, pour pouvoir étudier ce désert, le voyageur aurait besoin d'une nombreuse caravane.

A Qvickjokk, personne ne put nous renseigner sur la position du Sarjektjåkko et sur la route que nous devons suivre; les habitants ignoraient même l'existence de cette montagne. Des Lapons établis à Aktsisk, gaard situé à une trentaine de kilomètres au N.-E. de Qvickjokk, pouvaient seuls nous servir de guides, nous assura-t-on. Pour gagner cette habitation, nous ne pûmes engager qu'un seul porteur. Des vingt-cinq habitants de Qvickjokk, les uns étaient absents, les autres occupés à la fenaison.

Le 1^{er} août, au moment où nous allions nous mettre en marche, un violent orage éclata et fit déborder en quelques heures toutes les rivières. Force nous fut donc de remettre notre départ de trente-six heures pour laisser les torrents rentrer dans leurs lits, car, dans le pays où nous allions pénétrer, les ponts sont un luxe inconnu. Le 2 août enfin, à 9 h. du soir, nous partîmes pour Aktsisk, emportant des vivres pour dix jours, tente, piolet, corde, bref tout l'équipement indispensable pour une grande ascension.

En cinq heures de marche, notre petite caravane atteignit la base de la crête du Järtatjåkko, après avoir gravi le

double étage du plateau qui lui sert de base. Ce *tuoddar*¹, dont les pentes méridionales assez abruptes dominent une vallée lacustre, est couvert de petits lacs et de marais où des colonies innombrables de moustiques ont élu domicile. Cet insecte est un véritable fléau dans la Laponie suédoise. Chaque taillis en abrite des milliers qui se jettent avec voracité sur le malheureux voyageur et le harcèlent sans relâche. Un léger vent vient-il à s'élever, vous êtes délivré pour quelques instants, les moustiques s'abritent alors sur vos vêtements, mais dès que la brise faiblit, ils recommencent leurs attaques.

Deux jours auparavant, lorsque nous avons traversé le Peuraurfjeld, notre dernière étape avant Quickjokk, ces insectes nous avaient fait endurer de véritables souffrances; à peine pouvions-nous ouvrir les yeux, et en arrivant je comptais, à un seul poignet, plus de cinquantes piqûres. Les glaciers et les *fjeld*, à partir de 1,200 à 1,300 mètr., sont les seuls points où le voyageur soit à l'abri des moustiques. Aussi avançons-nous le plus rapidement possible pour atteindre cette région.

Aux marais succède un vaste clapier, puis un plan herbeux qui nous amène sur une sorte de col largement ouvert à la base S.-E. du Järtatjåkko. De ce point nous découvrons, vers le N.-E., une région d'aspect absolument nouveau pour nous. De ce côté, la crête de Järtatjåkko présente tous les accidents des chaînes alpestres : pics, saillies de rochers, dômes, glaciers, etc., et vers l'Est l'horizon est borné par une chaîne non moins accidentée. Seulement ici, à la différence de ce que l'on remarque dans les Alpes, les montagnes ne s'élèvent pas directement du fond des vallées : toutes se dressent sur des plateaux dont la hauteur diminue l'effet de leurs lignes.

Aktsisk doit se trouver à la base de l'espèce d'*alp*

1. Plateau aride, en lapon.

que nous descendons, assure notre guide. Traversant le profond ravin que le Kåtokjokk s'est creusé dans les schistes, et passant à gué de nombreux ruisseaux issus des glaciers, nous arrivons bientôt à l'extrémité du plateau, une sorte de balcon qui domine le Rapaädno¹. Les pentes qui descendent dans la vallée sont très escarpées, mais présentent cette curieuse régularité de formes que le voyageur remarque dans beaucoup de vallées de la péninsule scandinave. La coupe de la vallée du Rapaädno est un demi-cercle parfaitement régulier, modelé vraisemblablement par les anciens glaciers dont nous ne tarderons pas à voir des traces irrécusables. Plus loin, vue d'Aktsisk, la ligne de chute des montagnes rappelle, par sa pureté, la merveilleuse courbe que forment les pentes occidentales du Vésuve.

Jusque-là nous avons marché dans l'inconnu ; ici nous entrons dans le cadre de la carte des environs du Sarjektjåkko que je devais à l'obligeance du colonel baron de Vegesack, l'aimable directeur de l'Institut topographique de Stockholm. D'après ce précieux document, le Sarjektjåkko se trouvait à une trentaine de kilomètres au N.-E., dans la vallée supérieure du Rapaädno, mais nulle part nous ne trouvions indication de la position d'Aktsisk. Nous avançons alors sur le bord du plateau jusqu'à un monticule d'où nous pouvons contempler toute la vallée. Dans le lointain, à une dizaine de kilomètres, brille un lac. C'est le lac d'Aktsisk, dit notre guide. Ce dernier nous confesse alors qu'il a fait fausse route et que la demeure des Lapons se trouve sur la rive opposée du Rapaädno. Nous prenons alors le parti de camper au milieu d'un bois de bouleaux et d'envoyer notre guide à Aktsisk. Photographier les montagnes des environs, dessiner, herboriser, chercher des minéraux et surtout épier l'arrivée des Lapons, telles furent nos occupations de la journée. Le soir venu, nous nous glissâ-

1. La terminaison *ädno* indique une large rivière en lapon.

mes sous notre petite tente dans un sac en toile imperméable que je devais à l'obligeance de M. Alexandre¹.

Le lendemain matin enfin, à 7 h., deux Lapons d'Aktsisk arrivaient à notre secours. Ces braves gens connaissaient le Sarjektjåkko; ils y avaient même conduit l'officier suédois qui avait découvert en 1879 cette montagne. L'un d'eux, Per Olof Amundsson Länta, avait en outre accompagné le baron Düben dans ses explorations. Nous n'aurions pu trouver de meilleurs guides.

Malheureusement, au lieu de nous diriger immédiatement sur le Sarjektjåkko comme je l'avais pensé, nous dûmes descendre jusqu'à Aktsisk. D'après nos Lapons, deux torrents non guéables nous séparaient de la base S.-O. de la montagne, et par cette route nous n'avions aucune chance de succès. Descendre le Rapaädno jusqu'à Aktsisk, passer de là dans la vallée du Situoädno, remonter ce cours d'eau et attaquer enfin le Sarjektjåkko par la face N.-E., tel est le plan que nous exposa Per Olof et que nous mîmes à exécution.

Dans la journée, tout en descendant à Aktsisk, nous eûmes occasion d'étudier le caractère de nos guides. Le second, Paulus, affecte le flegme et la raideur de l'habitant des *fjeld*; il ne parle que par aphorismes et daigne à peine répondre à nos questions. Au demeurant c'est un sot personnage, qui plus tard sembla prendre à tâche de nous susciter toute espèce d'embarras. Per Olof, par contre, actif, intelligent, empressé à nous donner toutes sortes de renseignements, est un modèle de guide lapon. Il se pique même de parler correctement le suédois et ne manque jamais, suivant les règles de la politesse scandinave, de me parler à la troisième personne, en me donnant le titre de *professeur*.

Après 4 h. de marche et de navigation, nous arrivons à

1. La légèreté (2 kil.) et la solidité de ces sacs, qui dans la journée se dédoublent en deux couvertures servant d'imperméables, doivent les faire préférer aux tentes pour les campements dans les Alpes.

Aktsisk, sur les bords du Saivajauri. Ce hameau ne compte que deux maisons habitées par des Lapons pêcheurs; l'une d'elles appartient à Per Olof. La propreté qui régnait à l'intérieur de cette cabane confirma l'excellente opinion que j'avais de ce guide. Devant son habitation était allumé un feu pour écarter les moustiques, et des branches de sapin étaient placées à la porte pour servir de paillason. A l'intérieur tout était rangé avec soin, les écuelles assidûment frottées reluisaient, et le lit, d'un aspect irréprochable, était garni d'une couverture. Dans cette pauvre cabane de Lapon, nous retrouvions l'exquise propreté que bien souvent nous avions eu occasion d'admirer dans les habitations scandinaves.

Le lendemain, à 7 h., il faut nous remettre en marche pour traverser le plateau qui sépare la vallée du Rapaädno de celle du Situoaädno. Ces sortes d'ascensions, très communes en Scandinavie, sont d'une monotonie désespérante; vous gravissez une pente très douce, vous dirigeant sur un monticule que vous croyez être le point culminant; arrivé sur ce point, vous voyez le sol se renfler légèrement pour former une nouvelle protubérance qui à son tour est dominée par un léger mouvement de terrain. Le voyageur traverse ainsi une série d'ondulations jalonnées de distance en distance par de gros blocs erratiques et parsemées de tourbières et de flaques d'eau. Sur ce *fjeld* nous avons au moins une compensation. De ce plateau, dernier abaissement de la chaîne du Sarjektjåkko, la vue est, sinon belle, du moins très étendue et fort curieuse. Nous dominons une partie de la région boisée qui s'étend depuis les dernières ramifications des *fjeld* jusqu'au golfe de Bothnie. Partout miroitent, comme des diamants, d'innombrables lacs enchâssés au milieu des forêts bleuâtres. D'aucun point je n'ai pu me rendre plus exactement compte de la prodigieuse quantité de ces nappes lacustres. Chaque repli de terrain en abrite au moins une, et chaque

vallée en contient une longue suite qui se succèdent comme les perles d'un collier. Le plateau sur lequel nous sommes est une véritable presqu'île. Au Sud, devant Aktsisk, s'étale le Saivajauri, et devant nous le Situojauri occupe toute la vallée de Situoädno. Une rapide descente nous amène sur les bords de ce lac, où se trouve établie une petite colonie de Lapons pêcheurs.

Le temps est magnifique depuis ce matin ; Per Olof m'annonce alors qu'il se voit obligé de retourner à Aktsisk pour faner ses prairies ; l'été a été jusqu'ici très pluvieux, et, s'il ne profite pas de ce beau temps, il pourra perdre ses foins. Pour le remplacer il engage un nommé Anders, mauvais petit drôle d'une vingtaine d'années, qui fait partie du clan du Situojauri.

Nos cadres ainsi composés, nous nous embarquons à midi et demi sur le lac. La lenteur de nos rameurs nous fait perdre 5 h. à remonter cette nappe d'eau longue d'une vingtaine de kilomètres à peine. Pendant tout ce trajet, Paulus et Anders ne cessèrent de fredonner une chanson dont le rythme monotone pouvait se comparer à celui d'un grognement de chien. Ce chant s'entend dans toute la Laponie, sur les côtes de l'océan Glacial comme sur les rives des *jauri* suédois. Quelques voyageurs ont dépeint à tort les Lapons comme un peuple triste et silencieux. Certains nomades affectent en effet, vis-à-vis des étrangers, une certaine hauteur, et gardent en leur présence un mutisme presque complet, mais la grande majorité est au contraire fort bruyante. Pendant la durée de notre expédition au Sarjektjåkko, nos deux guides ne cessèrent de chanter et de converser dans leur idiome incompréhensible pour nous, mais par contre jamais ils ne nous adressèrent la parole, et à peine daignèrent-ils répondre à nos questions.

A 5 h. du soir, nous atterrissons à l'extrémité septentrionale du Situojauri. Au lieu de se mettre immédiate-

ment en marche, Paulus et Anders jugent à propos de faire du café. Avec des Lapons, la durée des temps de halte égale presque celle des heures de marche. Toutes les trois heures au moins, il faut s'arrêter pour leur laisser le temps de préparer la décoction qu'ils décorent du nom de café. Quelques tasses de cette détestable boisson, du poisson grillé, un peu de viande de renne et de mauvaises galettes d'orge à peine cuites, constituent toute l'alimentation de nos porteurs chargés d'un lourd bagage.

La vallée inférieure du Situöädnö est couverte de bois de bouleaux, de broussailles de salix, entremêlés bien entendu de terrains bourbeux ; mais à 2 h. du lac, vers 700 mèt., la végétation arborescente disparaît entièrement. Avant de dépasser les derniers bouleaux, Paulus fait une ample provision d'écorce de cet arbre pour allumer nos feux de bivouac, protéger nos bagages en cas de pluie et en même temps nous servir pour puiser de l'eau.

Je pensais mettre à profit la nuit pour atteindre la base du Sarjektjäkko, mais c'était compter sans les guides lapons. Vers les 10 h., ils manifestèrent l'intention de camper, et, ne pouvant triompher de leur entêtement, nous dûmes dresser la tente. Le soleil avait disparu derrière les montagnes en formant un curieux halo, indice certain de pluie. Pendant tout notre voyage d'un mois dans la Laponie suédoise, nous n'eûmes pas deux beaux jours consécutifs. Le vent d'Est s'était acharné après nous, amenant à sa suite les nuées formées sur le golfe de Bothnie.

Enveloppés dans nos *päsk*¹ en fourrure, nous ne souffrîmes pas du froid. Les Lapons même, trouvant sans doute le temps trop chaud, ne vinrent nous demander asile dans la tente que lorsque la pluie commença. Jusque-là, ils avaient dormi autour d'un mauvais feu, abritant leur chef dans l'ouverture supérieure de leur

1. Sorte de robe dont sont vêtus les Lapons.

päsk dont ils avaient ôté un bras ; leur posture était celle des poulets qui reposent la tête sous l'aile.

Nous ne repartîmes le lendemain qu'après avoir laissé le ciel s'égoutter, vers les 3 h. de l'après-midi. Aucune description ne peut rendre l'aspect sauvage de ces vallées ; partout des ruines, des amoncellements de blocs de toute forme et de toute dimension ; aucune végétation, sauf quelques bouleaux nains et des touffes de salix. Les montagnes s'élèvent fières, élancées, bizarrement déchiquetées, sans présenter ces séries d'étages que l'on remarque dans les vallées du Rapaädno. Comme tous les pics schisteux, elles ont un coloris gris, morne ; çà et là des glaciers se montrent, se terminant en biseau, comme des taches blanchâtres au milieu du ton uniforme qui enveloppe tout le paysage.

Des bords du Letsijauri, petit lac vers lequel convergent quatre vallées issues des quatre points cardinaux, le massif du Sarjektjåkko se découvre devant nous, semé de pics et ruisselant de glaciers, dominant de 1,200 mètr. la haute base sur lequel il est assis.

Devant ces montagnes, le voyageur éprouve un sentiment de profonde tristesse et de morne solitude. Le plus beau soleil est impuissant à animer ces paysages ; le coloris bleuâtre que revêtent alors les montagnes accentue même le caractère de morne grandeur de ces régions. Peut-être dois-je attribuer en partie cette impression au mauvais état de mon estomac. L'admiration, dans bien des cas, vient de cet organe. Des conserves, du renne desséché dur comme du bois, de mauvaises galettes en guise de pain, du lait et de l'eau comme boisson, tel était notre ordinaire depuis un mois. Pareil régime détruit tout enthousiasme, même chez les plus ardents montagnards. D'après Taine, quand la bête est gênée, elle gêne l'âme.

Au-dessus du Letsijauri nos guides découvrirent, sur un glacier du Sarjektjåkko, un point noir en mouvement : un

troupeau de rennes, assurèrent-ils. S'il y a des rennes sur la montagne, un campement lapon doit se trouver à proximité. L'événement justifia bientôt l'exactitude de ce raisonnement. Pour atteindre ledit campement, nos Lapons durent déployer leur adresse à passer les torrents. Paulus noua à sa ceinture un bâton sur lequel je me mis à genoux. Je traversai ainsi le torrent dans cette posture peu académique, préférant m'écorcher les genoux plutôt que de me plonger jusqu'à la ceinture dans cette eau glacée.

Le campement auquel nous arrivâmes était relativement considérable. Il se composait de trois tentes et de treize habitants : c'était un *village* lapon, suivant l'expression de Paulus.

Me voyant vêtu du *pâsk* national et coiffé d'un bonnet de coton, les Lapons me prirent probablement pour un compatriote. Je ne puis expliquer autrement leur accueil empressé. Tous nous marquèrent la plus grande complaisance. Les uns dressent notre tente, les autres nous apportent des peaux, d'autres préparent le feu.

Le mauvais temps dura toute la nuit et toute la journée du lendemain. Bien que nous fussions à 950 mètr. environ, la température pendant la journée ne s'abaissa pas au-dessous de + 5°. Tout le jour nous causâmes avec nos hôtes, quoique la conversation ne pût être très animée, plus de la moitié d'entre eux ne sachant pas un mot de suédois ni de norvégien. Le coq du village était un certain Lapon, relativement instruit, sachant les deux langues scandinaves et même capable d'écrire la langue *same*, comme il nous l'annonça avec un certain sentiment de juste orgueil. Je mis à profit ces précieuses connaissances pour lui demander de m'écrire les paroles de la chanson que Paulus et Anders fredonnaient continuellement. La promesse d'une pièce de 25 öre¹ le décida immédiatement. Mais il ne lui

1. 35 centimes.

fallut pas moins de quatre heures de travail pour écrire une dizaine de lignes; encore étais-je obligé de bourrer continuellement sa pipe pour l'encourager dans son travail.

Dans l'après-midi, une jeune fille, propriétaire de la tente placée au centre du *village*, nous offrit de prendre le café. Quand le breuvage fut prêt, elle sortit d'un coffre deux tasses en porcelaine blanche, ornées de couleurs comme celles que l'on met en loterie dans nos foires, les nettoya soigneusement, puis nous les offrit sur une écuelle en bois dont elle se servait en guise de plateau. Notre amphitryon nous donna même un morceau de sucre candi et nous proposa de la crème de lait de renne. Tirant d'un sachet une cuiller en os, elle l'essuya délicatement avec sa langue, et, après l'avoir ainsi nettoyée, s'en servit pour donner à chacun de nous quelques gouttes du précieux lait.

Le 8 août enfin, à 6 h. du matin, nous partîmes pour le Sarjektjåkko. Il était venu enfin, le moment de réaliser ce projet que j'avais formé depuis un an et dont je poursuivais l'exécution depuis un mois.

Sur la rive droite du Kukkesvagge, affluent septentrional du Letsijauri, le terrain s'élève en formant une sorte de terrasse dont l'altitude augmente à mesure que l'on avance vers le N.-O. Le sol, d'abord fangeux et sillonné d'innombrables ruisselets, est plus loin recouvert de puissantes moraines. Trois grands glaciers viennent se terminer sur cette banquette, poussant devant eux d'interminables amoncellements de blocs de toute dimension. A partir du premier glacier, moraines et éboulis se succèdent sans interruption. Tout ce massif est une immense ruine, dont la lumière diffuse du soleil, qui filtre à travers des brouillards élevés, fait ressortir la tristesse. Deux heures de marche nous amènent sur un mamelon à l'extrémité de la terrasse. La vallée du Kukkesvagge s'ouvre à nos pieds, large, sauvage, semée de lacs, s'élargissant à son extrémité, pour donner accès sur un vaste plateau troué de flaques d'eau. A



Le massif du Surtekkjökko, vue prise du sommet du pic le plus élevé dans la direction du N.-E.
Dessin de F. Schrader, d'après une photographie de Ch. Rabot.

notre gauche s'élève, sombre et escarpée, la crête où se dresse le point culminant. Toute escalade de ce côté est impossible ; du reste on n'arriverait, par cette route, que sur un sommet secondaire. Obliquant vers le Sud, nous gravissons péniblement un gigantesque monceau d'éboulis dont l'ascension nous demande une heure. Arrivés au sommet de ce clapier, nous voyons se déployer devant nous un splendide glacier primaire, sur la gauche duquel se dresse la crête du Sarjetjåkko, orientée du N.-E. au S.-O.

Nous sommes à 1,650 mètr., au milieu d'une véritable mer de glace, du sein de laquelle émergent des pics noirâtres. La photographie ci-jointe, prise du sommet du pic, met parfaitement en relief le caractère de ce massif. Le glacier est absolument plat, recouvert d'une couche de neige qui masque les crevasses. Néanmoins, les Lapons refusent de s'attacher à notre corde, et, à l'aide de leurs longs bâtons, se livrent à de véritables tours d'acrobatie, au risque d'effondrer la neige, comme cela leur arriva au retour. L'arête du Sarjektjåkko a des dehors peu engageants ; c'est une longue crête en ruine, où les avalanches de pierres doivent être fréquentes. Accompagné de Hans, je me dirige vers un point où la roche semble être en place, tandis que les Lapons piquent droit sur le sommet, à 300 mètr. plus au Nord que nous. L'ascension de ce clapier, haut d'environ 350 mètr., est loin d'être aisée. Enfin, à 12 h. 35 min., nous sommes sur un premier sommet. De ce point au pic le plus élevé, l'arête ne présente aucune difficulté, sauf en un point couvert d'une couche de glace bleue que mon piolet ne put entamer. Hans, qui n'a aucun goût pour les ascensions, trouve plus prudent de ne pas s'aventurer plus loin, et je dois traverser seul ce mauvais pas pour aller rejoindre les Lapons qui nous ont devancés sur la crête. Un quart d'heure après, notre petite troupe se trouvait sur le point culminant de toute la Laponie. Le panorama, extrêmement étendu, que

l'on découvre, laisse un souvenir ineffaçable. L'œil embrasse tout le vaste massif alpin qui du Sulitjelma s'étend jusqu'au Sarjektjåkko. De tous côtés se dressent des pics, et partout miroitent des glaciers qui tantôt s'étalent en immenses nappes, tantôt s'amassent entre d'étroites arêtes en affectant les formes les plus bizarres. Nulle part on n'aperçoit trace de végétation ; au fond de quelques vallées seulement, entre des plaques de neige, le sol a un reflet verdâtre, dû probablement à la présence de broussailles ou de lichens. Puis entre les scintillements des glaciers se montre une immense nappe d'eau, espèce de petite mer intérieure suspendue à plus de 500 mètr. au-dessus de la mer. C'est le Virihjauri.

Trois heures s'écoulèrent rapidement sur cet observatoire, du haut duquel nous pouvions saisir tous les détails de cette région encore presque inconnue. Après que j'eus photographié et dessiné le panorama, nous quittâmes le sommet à 4 h. 30 min. du soir, non sans avoir érigé deux cairns en souvenir de notre passage. L'un contient une petite boîte en métal renfermant ma carte, l'autre un procès-verbal de notre ascension, rédigé en français, en allemand, en anglais, en suédois et en norvégien.

La descente s'opéra sans incident. A 10 h. du soir, nous regagnions notre bivouac de la veille, et le 11 août, à une heure du matin, nous rentrions à Qvickjökk, toujours accompagnés par le mauvais temps. Nous avions eu la bonne fortune de profiter d'un jour d'embellie pour faire l'ascension du Sarjektjåkko.

V

Désireux de regagner le plus promptement possible Bodö, je résolus de repartir dans la journée même pour la Norvège. Nous devions traverser un véritable désert de



Le versant oriental du Sulijelma, vue prise au-dessus de la vallée du Varveck (d'après une photographie de Ch. Rabot).

montagnes entre le Lilla Luleåelf et le Lang Vand, premier anneau du chapelet de lacs qui aboutit à l'extrémité du Skjerstadfjord, et en outre visiter un versant suédois du Sulitjelma, dont j'avais tenté de gravir un des pics en 1880. Que l'on me permette à ce sujet de rectifier une erreur que j'ai commise dans l'*Annuaire* du Club (vol. VIII). Trompé par les brouillards et les assurances de mes guides, j'ai écrit que le massif du Sulitjelma était situé tout entier en Norvège. Les deux nations voisines, au contraire, se partagent la possession de ce désert de glace, et même le point culminant est, je crois, situé en Suède.

La distance qui sépare la dernière maison suédoise (le *gaard* de Njunis) de la première habitation norvégienne (Fagerlid *gaard*) est estimée très diversement. Les habitants de Njunis qui me servaient de porteurs l'évaluent à 9 milles suédois, soit 90 kilom. Ce chiffre est certainement exagéré dans un but intéressé. 20 h. de marche effective, tel est le temps que nous avons employé; encore avons-nous fait un détour assez grand pour visiter les glaciers du Sulitjelma. Il y a deux itinéraires : l'un, qui passe le long des bords du Vaimok, n'est suivi qu'en hiver; l'autre, celui que nous avons pris, se détache de la vallée du Tarrejokk au Tarrejauri, remonte la vallée du Kåtnjonjejokk, et rejoint le premier sur les bords du Varvek. La traversée de ce torrent est la plus grosse difficulté du voyage. Heureusement, le 15 août, quand nous y passâmes, les eaux étaient basses et nous pûmes le guérer facilement.

Des mamelons qui dominent cette rivière, le voyageur embrasse un splendide panorama. Devant lui s'élève un plateau ruisselant de glaciers du milieu duquel émergent des pics qui affectent les formes les plus hardies. C'est le massif du Sulitjelma, dont le dessin ci-joint représente l'aspect pris du sommet d'un monticule dominant le cours du Varvek. Plus au Sud, le solitaire Sör Saulo domine un



Branche du Jökulfjeld descendant dans le Jökulfjord (dessin de Thornley, d'après une photographie de Ch. Rabot).

vaste *fjeld* à peine ondulé ; par son isolement et la hardiesse de ses lignes, il semble le roi de la région.

Depuis deux jours le temps est superbe, mais précisément au moment où nous mettions le pied sur les glaciers du Sulitjelma, une violente bourrasque vient nous assaillir. La tempête s'étant calmée, nous faisons une tentative pour atteindre le Fenis Brae, glacier dont j'avais reconnu la position l'année précédente. Mais l'approche de la nuit — l'obscurité durait alors 4 à 5 h. — et l'ignorance complète de mes soi-disant guides me déterminent à battre en retraite.

Le lendemain, après une nuit de bivouac sur les bords du Lomnijauri, nous arrivâmes sur les bords du Lang Vand, et le 17 août je débarquais à Bodö, après avoir suivi la route que j'ai décrite dans l'*Annuaire* précédent.

Le soir même je prenais passage à bord d'un paquebot qui partait pour le Nord, et le dimanche 20 août je débarquais, par une belle matinée, à la station de l'Oxfjord, en face des beaux glaciers du Jökulfjeld que je comptais explorer les jours suivants. Ce glacier est le seul de notre continent qui descende jusqu'à la mer, et sur le Jökulfjord on a le curieux spectacle de voir flotter de minuscules *icebergs*. S'élevant d'environ 1,100 à 1,300 mètr. au-dessus de la mer, le Jökulfjeld recouvre un plateau à pic sur toutes ses faces, d'où descendent en cascades de séracs, au fond des vallées, de superbes courants de glace. Cette disposition rend l'ascension de ce *fjeld* très difficile, pour ne pas dire impossible.

Après huit jours de recherches et après avoir visité cinq vallées, nous pûmes enfin trouver le défaut de la cuirasse de ce colosse de glace. Remontant une vallée qui réunit le Jökulfjord et le Langfjord, puis escaladant un ravin escarpé, nous arrivâmes sur un vaste glacier qui descendait en pentes régulières du plateau supérieur. En 5 h., depuis les bords du Jökulfjord, nous pûmes atteindre ainsi le vaste

névé ondulé qui forme le point culminant du Jökulfjeld, un peu au Nord du courant qui descend dans le Jökulfjord

De ce point, nous embrassions un panorama qui réunit tous les éléments de grandeur de la nature scandinave. Au Nord s'étendait l'océan Glacial; au Sud nous apercevions toutes les chaînes alpines du Lyngen et du Kvenangen entrelacées par les rubans des fjords, puis brusquement les crêtes disparaissaient pour faire place à l'immense plateau de Finmark, bossué çà et là par quelques pics, vaste solitude que les rayons du soleil couchant recouvraient d'une sinistre teinte cuivrée.

J'ai déjà consacré deux étés à parcourir la Suède et la Norvège septentrionale. Au moment où ces lignes paraîtront, je me retrouverai une troisième fois sur les bords de l'océan Glacial. Ces contrées boréales ont le privilège d'exercer une mystérieuse attraction sur les voyageurs. La joie ne vient pas au cœur, comme sur les hauts sommets des Alpes, lorsque l'on parcourt les pics et les glaciers de la Laponie ; néanmoins, en quittant ces régions, on éprouve pour elles un profond attachement. Leur nature froide et mélancolique éveille dans l'âme de douces impressions que le souvenir de paysages plus animés ne peut effacer. Enfin aux yeux du voyageur un pays n'est-il pas toujours paré des plus beaux attraits, lorsqu'il en fait le champ de ses travaux, quelque infimes que soient les résultats qu'il obtienne?

CHARLES RABOT,

Membre d'honneur de la Section lyonnaise
du Club Alpin Français.

UNE EXCURSION AU MAROC

TANGER, TETUAN ET LE DJEBEL-ANDJERA

Il n'y a pas en voyage de moment plus agréable que celui où on aborde une contrée nouvelle. Dans l'ascension d'une montagne il suffit de quelques heures pour varier le paysage autant que feraient vingt degrés de latitude. De même un bras de mer traversé, une frontière franchie amènent en peu d'instant une transformation complète de la langue, des manières, des costumes populaires, du caractère des physionomies, du style des habitations. L'esprit en reçoit une excitation singulière. Un enfant observe cent choses que l'habitude déroberait aux grandes personnes. Autant nous en arrive chez un peuple que nous voyons pour la première fois. Tout nous est sujet de remarques ; remarques qui se présentent d'elles-mêmes, qui ne nous coûtent aucun effort ; partant, toujours pleines de belle humeur. A mesure que le séjour se prolonge, l'attention se lasse ; du moins, elle n'est plus aussi naïve, aussi spontanée. On commence à rassembler ses impressions, à comparer, à tirer des conséquences ; on se distrait du spectacle pour discuter la pièce. Bref, on revient d'un pays étranger vieilli, plus ou moins, par l'expérience ; on est toujours jeune quand on y entre.

Passer d'une rive à l'autre du détroit de Gibraltar, c'est se donner en ce genre la plus vive jouissance possible. Le contraste des mœurs est d'autant mieux fait pour sur-

prendre qu'il ne s'accompagne d'aucun changement marqué dans le climat, dans le relief ni les productions du sol. L'Europe et l'Afrique, que sépare partout ailleurs un vaste espace de mer, ici se touchent presque, toutes les deux bordées de montagnes qui les tiennent en vue, si pareilles que, au lieu du détroit qui l'ouvre sur l'Atlantique, on croirait n'avoir sous les yeux qu'un golfe de la Méditerranée. Carthaginois et Romains, Vandales et Sarrasins, conquérants du Nord ou conquérants du Sud, n'y ont pas fait grande différence. Sur l'immense étendue de littoral où les deux continents se font face, il n'y a pas de point par lequel ils aient plus souvent débordé l'un sur l'autre; il n'y en a pas aujourd'hui qui montrent leurs habitants sous un jour plus opposé. D'un côté, c'est le Mâghreb, la Mauritanie, l'empire des chérifs, de quelque nom qu'on l'appelle le plus impénétrable, le plus réfractaire, le plus musulman des pays musulmans; de l'autre, l'Espagne, la catholique Espagne. Et si ce n'était que l'Espagne! car l'Espagne, dans ses monuments, dans ses usages, dans le type même de la race, garde l'empreinte de la longue domination des Maures. Mais la politique, à notre point de vue, a encore mieux fait les choses. Nous partons de Gibraltar, ville militaire, ville marchande, ville élégante, par-dessus tout ville anglaise, où un peuple sur la défensive, implanté par hasard et qui semble trembler pour la durée de sa conquête, pousse au plus haut degré les précautions de police, l'activité commerçante et l'étiquette mondaine d'une ville de civilisation européenne.

La durée de la traversée ne compte pas : quatre heures de mer. On n'a le temps d'oublier ni les policemen aux regards soupçonneux, ni les highlanders battant la retraite au son du fifre et de la cornemuse, ni surtout les jolies misses de l'Alameda. Quatre heures de mer sur un vapeur à peine plus grand que les bateaux-omnibus de la Seine. Rien qui sente moins le voyage aux terres inconnues. A

peine, cependant, commence-t-on à remonter le courant du détroit, que des bandes de poissons volants, au corps bleu, s'enlèvent à la proue du bâtiment, et, battant l'air de leurs nageoires brillantes comme des ailes de libellules, vont replonger à des distances de quinze à vingt mètres. A gauche, sur le continent africain, la montagne des Singes, qui fait partie de la chaîne du Djebel-Andjera, se dresse brusquement avec de grands couloirs empierrés, à la façon des Dents d'Oche au-dessus du lac de Genève. Mais, poissons volants ! montagne des Singes ! que nous voilà loin de Genève, de son lac et même de l'Europe ! Bientôt on entre dans une baie verdoyante, sauf vers le couchant où la côte apparaît aussi blanche qu'une falaise de craie. Peu à peu la falaise de craie perd son uniformité lumineuse ; elle se découpe en murs, en terrasses, on distingue les minarets. L'ancre tombe, nous sommes devant Tanger.

I

Ce n'est pas une petite affaire pour sept touristes européens (c'était notre nombre) de se promener dans Tanger. Non pas à cause de la foule, encore moins des embarras de voitures : la population n'est ni considérable, ni très remuante, mais elle est très variée et captive si fort l'attention qu'on n'en a plus pour se conduire.

Ce sont les Berbères ou Kabyles, les véritables indigènes, anciens habitants de la Mauritanie romaine ; les Bédouins, c'est-à-dire les Arabes venus au VII^e siècle et qui sont toujours demeurés sur le sol ; les Maures proprement dits, Arabes de race comme les précédents et arrivés avec eux, mais qui depuis ont passé en Espagne et en ont été chassés ; les Juifs, autres émigrés d'Espagne pour la plupart et très nombreux au Maroc ; les nègres du Soudan, esclaves ou affranchis ; les Bohémiens, qui viennent on ne sait d'où et

qu'on appelle ici du nom de Djenkanes, traduction ou original de celui de Gitanos sous lequel ils sont connus de l'autre côté du détroit. Teint mat ou lustré, blanc, bronzé, jaunâtre ou noir ; cheveux longs et plats ou crépus, secs ou grasseyés ; physionomies farouches, indolentes ou cauteleuses. Imaginez l'occupation d'envisager tous ces passants. Puis ce sont les costumes ; le Juif, en bonnet noir et longue robe bleue serrée d'une ceinture de cuir ; l'Arabe dans sa djilaba dont la large manche, remplissant l'office de l'antique cabas de nos ménagères, renferme les oignons crus et la viande saignante qu'il vient d'acheter au marché. Les uns, la tête rasée, vont sans coiffure sous le soleil ardent ; les autres, ayant calotte et turban, rabattent encore le capuchon par dessus ; ceux-ci, à peine vêtus, courent pieds nus sur les cailloux ; ceux-là, couverts de vingt pièces d'étoffes moelleuses, traînent nonchalamment leurs babouches au quartier rentré sous le talon. Lâchez à travers tout ce monde quelques petits cochons noirs qui, sans rime ni raison, partent, comme une détente, du ruisseau dans vos jambes ; des chèvres, au contraire, superbement encornées, mais trop lentes à se décider, qui hésitent une minute entière avant de passer à votre droite ou à votre gauche ; de grands dromadaires, à la lèvre pendante, aux paupières gonflées, à l'œil rogue comme un vieux jurisconsulte, bêtes d'importance auxquelles il ne convient pas de disputer le haut du pavé ; une nuée d'ânes qui, d'un pas menu et silencieux, s'en vont porter de maison en maison les œufs, les légumes, les fruits, le charbon..... lâchez-y enfin les sept touristes européens ; — vous aurez une idée de leur effarement.

A ces scènes du dehors ajoutez les boutiques, avec leurs intérieurs étranges, pittoresques, où sans s'arrêter, car le temps presse, on voudrait tout voir d'un coup d'œil ; et, plus provocantes encore que les boutiques, les tentures à demi soulevées, les portes entre-bâillées sur la rue. Chez



Vue de Tanger (dessin de Thornley, d'après une photographie).

un peuple inconnu l'indiscrétion est un devoir. Combien de fois, par malheur, lâchant la proie pour l'ombre, tandis que l'œil se glisse en un corridor obscur où il ne distingue rien, on manque une rencontre curieuse ! Au reste, si les Marocains cachent leur vie domestique avec un soin jaloux, ils sont à d'autres égards beaucoup moins secrets que nous. Non loin de l'étal d'un boucher et sous la fumée des poêlons d'une marchande de friture, cette boutique, à la devanture largement ouverte, c'est l'étude du notaire dépositaire des secrets de famille et confident des intérêts privés. Si vous voulez faire un legs, acheter une maison, discuter les clauses d'un contrat, c'est là qu'il vous faut adresser, à ce que nul n'en ignore. Accroupi dans un coin, sur le seuil, comme un simple marchand de marrons, le digne officier ministériel est entouré de petits paquets de papiers proprement répartis sur les nattes et, consultant du regard un de ces dossiers, il minute un acte sur le revers de sa main gauche. A deux pas de là, c'est la maison d'école : un vieux Marocain, horriblement tanné, la barbe couleur de farine saupoudrée de suie, la fêrule en main et portant sur le nez une paire de lunettes à gros verres ronds comme les yeux d'une chouette, grimace devant un demi-cercle de bambins qui, un œil vers la rue, l'autre sur la fêrule, répètent d'une voix nasillarde les versants du Coran. Nos peintres d'Orient nous ont plus d'une fois et très exactement représenté ces personnages, mais il y a plaisir à voir les modèles vivants. De même, la justice se rend en plein air sous une loggia ; le pacha, gouverneur de la ville, donne audience dans le vestibule de son palais. N'est-il pas singulier que le peuple qui tient au secret le plus rigoureux le culte et la famille, — car l'étranger ne peut pas plus visiter la mosquée que le harem, — soit d'autre part si en dehors, si communicatif ? Et ne dirait-on pas que toutes les sociétés humaines comportent chacune, en somme, la même dose de mystère et que, à trop tirer la couver-

ture d'un côté, il n'en reste plus pour l'autre? Mais ce n'est pas le moment de raisonner. Tandis qu'on jette ainsi un regard curieux à droite, à gauche, on se heurte à un gamin qui court en chemise, ou en moitié de chemise; on trébuche sur un fumeur de kif en train de cuver sa fumée, étendu de son long, les épaules au mur, les jambes en travers du chemin, la cervelle dans le paradis de Mahomet où les houris lui font des avances les plus obligeantes du monde pendant que vous lui écrasez le ventre; on bouscule un fou qui gesticule, objet singulier de la vénération publique; on se rencontre nez à nez, — à moins qu'il n'en ait pas, — avec un mendiant hideux, la figure rongée par une lèpre infâme; le plus souvent enfin, on reçoit le museau d'un âne dans les reins, — rencontre salutaire d'ailleurs, puisqu'elle vous évite d'être atteint en flanc par les vastes sacs de sparterie suspendus de chaque côté de la bête et chargés de matériaux de démolition.

Mais voici venir un autre âne plus dignement employé. A l'air suffisant dont il dresse les oreilles vous croiriez voir l'âne portant des reliques. En effet il porte sur son échine le fils d'un chérif. On sait quel personnage c'est qu'un chérif. Être chérif n'implique ni fortune ni fonction. Sa Majesté Moulaï-Hassen, sultan du Maroc, est un chérif, mais il y a des chérifs très misérables. Un chérif est un descendant du Prophète. C'est une noblesse. Notre jeune garçon, presque un enfant, fils de chérif, chérif lui-même, gentiment vêtu de blanc et de bleu, coiffé du fez rouge à galon d'or, s'en allait donc bien posément sur son âne, et chacun au passage s'empressait de lui baiser la main, hommage que méritait, même à nos yeux, la rareté de sa naissance, — car, si son père était chérif, sa mère était une cuisinière anglaise. Cuisinière de bonne maison, s'entend : elle servait chez le consul d'Angleterre. Le chérif, qui la vit chez ce diplomate, s'en éprit et demanda sa main. Elle la lui accorda, mais à la condition

qu'elle serait épouse unique. Elle l'est. Et mère unique aussi : qui le croirait qu'une cuisinière anglaise aurait donné le jour à un fils issu de Mahomet !

Encore un autre petit bonhomme. Celui-là est un jeune Berbère du Rif. Sa tête est rasée, à l'exception d'une longue natte qui du sommet du crâne lui pend jusque sur les reins. Les montagnards du Rif attachent un prix inestimable à la conservation de cette natte. Ils sont convaincus que, après leur mort, ce n'est qu'en les saisissant par leur natte que Mahomet pourra les enlever au ciel. A ce compte les lapins qu'on prend par les oreilles doivent se faire illusion sur le sort qui les attend. Mais ne plaisantons pas, c'est un dogme.

La grande rue de Tanger, la seule qui soit à peu près droite, part de la porte de mer et aboutit à celle du Soko. Ce Soko est un grand champ de foire, de forme irrégulière, en pente douce, à sol inégal. Limité en arrière par les murailles de la ville, ouvert sur la campagne ou bordé par les jardins à la mode d'Europe de quelques résidences consulaires, il se confond vers le haut avec le cimetière musulman, cimetière sans clôture, auquel des pierres tumulaires à peine dégrossies, sans alignement ni aplomb, prêtent l'aspect d'une carrière abandonnée. Par une antithèse fort raisonnable, puisque les morts ne souffrent point du bruit, le champ du repos continue la place la plus animée de la ville. C'est en effet sur le Soko que viennent camper les grandes caravanes du Soudan. Il en était arrivé une dans la nuit. Plus de la moitié de l'espace était occupé par les dromadaires debout ou agenouillés, les tentes des conducteurs, les marchandises, celles-ci consistant surtout en sacs de blé et en ballots de ces peaux de chèvre dont la teinture en rouge, en jaune ou en vert constitue la principale industrie du pays. Des marchands, de simples curieux circulaient entre les files ; d'autres, adossés aux murs des villas européennes, se tenaient soigneusement sous la li-

sière d'ombre que laissent tomber les arbres des parcs, tandis que des femmes fellahs, accroupies sous le caftan devant leur petit étalage de fruits et de légumes, une feuille de palmier à la main, éventaient lentement les guirlandes d'oignons et de piments, les grenades entr'ouvertes, les dattes saupoudrées de poussière et les pastèques en tranches où picoraient d'innombrables essaims de mouches. Lorsque le soleil fut assez incliné à l'horizon, un charmeur de serpents parut, suivi de ses acolytes, et se disposa à donner une représentation.

Le métier de charmeur de serpents est fort ancien, puisque Pline et Élien en font mention, mais ceux qui l'exercent au Maroc se sont, depuis le temps, retrempés dans un nouveau baptême. Les Aïssaouas, comme ils s'appellent, ne se donnent — et tout bon musulman doit les en croire — ni pour des empiriques en possession d'un secret contre les morsures des reptiles venimeux, ni pour des sorciers au sens diabolique du mot. Le pouvoir surnaturel dont ils sont investis a une source divine, et leur sorcellerie est de telle nature qu'elle sauve leur âme au lieu de la perdre, ce qui fait une différence sensible. Les Aïssaouas forment un Khouan, ou confrérie religieuse, dont le fondateur, Sidi-Aïssa, fut de son vivant un marabout hautement réputé pour sa sainteté. On conte que, certain jour de fête, sorte de pâque musulmane où il est de coutume pour les membres d'une même confrérie d'égorger un mouton et de s'en repaître en commun, Sidi-Aïssa réunit ses disciples devant sa maison et leur exposa que le sacrifice d'un mouton leur serait compté sans doute comme un acte méritoire, mais que recevoir la mort de la main d'un marabout était un moyen beaucoup plus assuré de gagner le ciel. Au lieu d'immoler un mouton, il était donc prêt, s'ils le trouvaient bon, à les immoler eux-mêmes. Il les pria, d'ailleurs, de considérer qu'un acte de foi si éclatant ferait un bien infini à la secte et ne saurait manquer

de lui recruter un nombre d'adeptes au moins égal, sinon supérieur, à celui dont leur expiation volontaire allait momentanément la priver. Telle était la foi des disciples que, sur une centaine qu'ils étaient, il s'en trouva plus du tiers pour accueillir avec faveur une ouverture si propre à n'exciter que l'enthousiasme du mouton, en supposant le mouton capable d'en saisir l'intérêt. Sidi-Aïssa étant alors entré dans sa maison, ils l'y suivirent l'un après l'autre et, chaque fois, la porte était à peine refermée qu'un ruisseau de sang s'échappait sur le seuil. Spectacle horrible! mais qu'on se rassure, ce n'était qu'une épreuve. Le pacha, informé de cette boucherie, envoya des soldats pour en tirer justice, et ces soldats, ayant enfoncé la porte, trouvèrent le marabout et ses fidèles assis autour d'une table où ils s'occupaient à prolonger leur existence aux dépens du mouton qui avait fait tous les frais du drame.

En peu d'instants notre charmeur eut rassemblé une centaine de badauds. Il commença par adresser une invocation à Sidi-Aïssa, et nous vîmes dans l'assistance quelques vieux Arabes tendre dévotement leurs mains, la paume vers le ciel (c'est ainsi qu'ils font leurs oraisons), et joindre leurs prières aux siennes. Puis, avec force simagrées, il tira un à un ses reptiles du sac de toile doublé de cuir où il les tenait enfermés. Les premiers n'étaient que de grandes couleuvres tout à fait inoffensives. Tout en les maniant, les enroulant autour de son cou, les laissant fuir de ses mains pour les rattraper prestement au milieu des mouvements d'effroi des spectateurs, il sautait, marchait pieds nus sur les charbons ardents, grinçait des dents, hurlait, faisait des contorsions de possédé; ou bien se jetait face contre terre et mordait le sol dont la poussière remplissait ses cheveux emmêlés et se collait sur sa figure ruisselante de sueur de façon à lui donner un aspect épouvantable. Pendant ce temps les frères raclaient de la guitare ou frappaient le tambourin du poing, du coude, des

genoux, des pieds et de la tête. Après ce *travail* d'une sauvagerie vraiment originale, le plaisant était de voir ce saint personnage passer à un boniment que rien ne distinguait de celui de nos bateleurs. Avec la même volubilité de paroles il faisait appel à la libéralité du public, fixait la somme à parfaire avant d'entamer un nouvel exercice, réunissait dextrement d'un coup de baguette les pièces de monnaie qui pleuvaient dans le cercle; puis il quêtait à la ronde, sébile en main, remerciant les donateurs généreux, ainsi que doit faire tout honnête artiste forain.

Enfin il tira de son sac un naja, un vrai naja. Il le saisit par le cou et l'approcha de sa figure sans que l'animal, la gueule entr'ouverte et les crochets rabattus en arrière, fît aucun effort pour mordre. Tout à coup, d'un mouvement très-vif, il l'introduisit dans sa bouche, et lorsqu'il l'en retira un filet de sang sortit du coin de ses lèvres. Un cri d'horreur retentit; le tour était joué. En réalité, ce tour se passe à huis clos, je veux dire dans la bouche du charmeur. On serait mieux édifié si le serpent, libre de darder sa tête, l'eût mordu dans une partie découverte, comme le bras, et ce filet de sang dont on ne voit pas la source n'est pas un phénomène fort persuasif. Au premier abord, s'introduire dans la bouche la tête d'un serpent venimeux paraît un trait d'audace aussi saisissant que d'introduire sa tête dans la gueule d'un lion: seulement, il est clair que la bête féroce peut refermer la gueule et broyer la tête du dompteur, tandis que rien ne prouve que le naja ait, dans la bouche du charmeur, assez d'espace pour donner à ses mâchoires l'énorme écartement qui lui est nécessaire pour développer ses crochets. L'opération exige, sans doute, une précision et un sang-froid merveilleux, mais si les Aïssaouas n'étaient pas de très habiles jongleurs, il y a longtemps que leurs ruses seraient percées à jour. Geoffroy Saint-Hilaire, qui a observé des charmeurs en Égypte, sup-

posait qu'ils exercent sur le crâne du reptile une pression qui le stupéfie. Cela peut être, et peut-être aussi allons-nous chercher des explications trop ingénieuses. Des individus qui ont imaginé de tirer parti de la crainte qu'inspirent les serpents pour se créer une situation sociale doivent en savoir plus long sur leurs mœurs qu'aucun naturaliste, et les animaux ont parfois d'explicables faiblesses. Une poule qu'on couche sur le côté, avec une paille en travers du cou, demeure immobile sans plus songer à se sauver ni à se défendre. Si les poules étaient capables de donner la mort d'un coup de bec, l'homme assez hardi pour exploiter ce genre de stupidité passerait pour un sorcier.

Les Marocains n'y font pas tant de réflexions; ils ont la foi. A en croire les Européens qui ont visité Tanger il y a une quarantaine d'années, les actes de fanatisme y étaient journaliers et plusieurs de ces voyageurs auraient manqué en être victimes. Les choses ont donc bien changé : nous n'avons remarqué dans la population aucun signe de malveillance à notre égard, et le sans- façon, l'air gouaillieur même, de notre guide Antonio Sotiry, témoignaient par surcroît de la sécurité la plus parfaite. Mais si le fanatisme, heureusement, tend à disparaître, la superstition est très vivace, par bonheur aussi, car elle nous conserve bien des scènes curieuses. Inconcevable est le nombre d'objets auxquels les Marocains attachent un pouvoir mystérieux. J'ai déjà parlé de la natte de cheveux des montagnards du Rif. Ce talisman est partie intégrante de la personne, d'autres en sont plus inséparables encore sans être comme lui un don de nature. Vous pouvez arrêter un homme dans la rue et marchander, si le cœur vous en dit, le poignard et le yatagan orné d'incrustations qui brille à sa ceinture. Fût-ce le yatagan de son père, il vous le cédera, sans s'offenser, pour une somme convenable. Mais ne vous avisez pas même de désigner du doigt l'anneau d'argent qu'il porte au poignet. Un gamin des plus effrontés envers

qui la chose m'arriva se crut perdu et se sauva à toutes jambes. Il y a aussi les flous et les doubles-flous, monnaie de billon du Maroc, qui présentent sur une face le millésime, année de l'hégire, et sur l'autre l'anneau de Salomon, en manière d'étoile à six rayons formée par l'entre-croisement de deux triangles à côtés égaux. Mais, malgré ces amulettes de poche, dans les circonstances graves de sa vie, le Marocain ne se sentirait pas en sûreté, s'il ne faisait peindre sur la façade de sa maison un signe cabalistique. C'est une main, ou soi-disant telle, figurée par cinq traits disposés en éventail au bout d'un trait plus gros. Le tout, de couleur bleue ou rouge, a la propriété de conjurer le mauvais œil, lequel doit être un œil fort exercé pour reconnaître une main dans cet attribut dessiné avec le savoir-faire d'un peintre de fétiches.

Un soir, nous sortions d'un café-concert arabe lorsque nous entendîmes au loin une rumeur qui nous fit doubler le pas. A la lueur d'un falot, par un dédale de ruelles étroites et tortueuses où nous étions à tout instant dans le cas d'enjamber avec plus ou moins de succès les pauvres gens qui, roulés dans leur djilaba, sommeillaient sur le seuil des portes, nous finissons par arriver en queue d'une troupe d'individus. Tenant, les uns, divers instruments de musique, les autres des lanternes de papier multicolore emmanchées de longs bâtons, ils étaient arrêtés devant une maison au coin de laquelle brillait la peinture toute fraîche de la main magique. On nous apprit que c'était la demeure de deux nouveaux mariés. Alors commença une sérénade qui ressemblait plus à une bataille qu'à une symphonie d'instruments. Pendant que les timbales et les tambourins luttaient à coups de poings, que les grelots et les triangles unissaient leurs efforts contre le claquement enragé des castagnettes de fer, la ghaïta, plus perçante qu'une clarinette d'aveugle, partait comme une fusée à travers les confidences de la guitare et du violon à deux

cordes, et, pareilles à de vieilles troupes que rien ne déconcerte, des voix de gorge et de nez poursuivaient imperturbablement une mélodie à la fois sautillante et plaintive. La musique marocaine que nous venions d'entendre au café-concert était de la petite musique, évidemment. Toutefois nous n'y avions pas compris grand'chose. Il fallait, à ce coup, que nous eussions affaire à de la grande musique, car nous n'y comprîmes rien du tout. Tous les instruments étaient partis à la fois; ils s'arrêtèrent tous ensemble, ou peu s'en faut : c'est le seul accord que nous ayons pu saisir.

Quand on crut avoir assez fait pour appeler sur les jeunes époux les bénédictions du ciel, la procession se remit en marche jusqu'à ce que, la clarté des lanternes ayant signalé une autre main, elle fit une nouvelle halte. — Ils font ça, nous dit Antonio, pour éloigner le mauvais esprit. — Encore des jeunes mariés? — Je ne sais pas, messieurs, je vais m'informer. Et la symphonie reprit de plus belle, agrémentée cette fois de détonations de pétards et d'armes à feu que des artistes trop consciencieux crurent devoir y ajouter sans nécessité appréciable. Non, rien ne saurait donner une idée de cet ensemble! Et quel entrain, avec quelle gravité convaincue chez les exécutants! Un charivari magistral, de la cacophonie transcendante, la sérénité du vacarme! — Messieurs, dit Antonio, c'est pour un homme qui est malade, bien malade!

II

Parmi tant de rencontres et d'incidents qui, à tout coup, sollicitent son attention, le promeneur a du moins quelques sujets de tranquillité. D'abord, il n'a que faire de prendre garde aux voitures. Il n'y a pas de voitures au Maroc par la raison péremptoire qu'il n'y a pas de routes.

Des chemins, des sentiers, mais pas une route carrossable. Un trottoir dans les villes, une ornière dans la campagne sont des objets inconnus. Je n'ai pas vu trace de matériel roulant, pas même une brouette.

En second lieu, comme les maisons ont rarement des fenêtres et que celles-ci n'ont pas de balcon, la curiosité serait fort superflue qui vous ferait tenir le nez en l'air, — et, passant au sujet qu'appelle cette seconde observation, j'ajoute que les femmes ne donnent guère de distractions. Personne n'ignore que les musulmanes se voilent le visage sous le capuchon du caftan et sous les plis du haïk ramenés jusqu'aux yeux. L'effet de ces ombres blanches en plein soleil est fort pittoresque lorsqu'on les aperçoit montant par groupes un sentier aux portes de la ville, entre les haies de roseaux aux longues feuilles lancéolées, de cactus chargés de figues et d'aloès à la hampe fleurie; mais, de près, ces amples vêtements, jetés sur le corps comme un suaire, et qui, alourdissant des formes déjà assez épaisses, ne laissent passer ni mains, ni pieds, ni tête, exercent malgré le mystère une médiocre fascination. Une chose moins plaisante encore qu'une musulmane voilée, c'est une musulmane qui en est à se laisser voir. Telles les pauvres vendeuses du marché, qui n'ont plus souci de cacher leur figure, ou se contentent de détourner la tête quand on les regarde, soit par une modestie d'habitude, soit honte de se montrer si laides.

Mais qui trouvera, en revanche, des termes assez élogieux pour dire la beauté des juives du Maroc? Au contraire des Mauresques et comme toutes les femmes civilisées, elles ont la bonté de permettre à leur visage de réjouir les regards de chacun, et cette complaisance a de si aimables résultats qu'un pieux voyageur n'a pu retenir sur ses lèvres cette exclamation renouvelée du livre de Judith : « Comment mépriser le peuple des Hébreux qui a de si belles femmes ! » Mais les Marocains, apparemment, ont

le cœur plus dur que les officiers d'Holopherne. Loin de se laisser toucher par des traits capables de désarmer nos dévots, leur malveillance est telle qu'une juive bien née ne se hasarde jamais à sortir, de peur d'avanie. Les pires vexations n'ont pourtant servi qu'à rehausser la beauté des filles d'Israël : tant il est vrai que les voies de la Providence sont impénétrables. Abreuvés d'outrages, souvent proscrits ou menacés de confiscation, les juifs, en effet, n'ont imaginé rien de mieux pour mettre leur fortune à l'abri que d'en faire passer la plus grande partie dans la parure de leurs femmes. Il résulte de là qu'une juive de bonne maison possède, d'ordinaire, un écrin d'une richesse inestimable et qu'aux jours de fête, à huis clos, rien n'égale la somptuosité de son habillement. Mais, aux jours de persécution, les pierreries, les bijoux, tout disparaît ; l'écrin devient un coffre-fort maniable, facile à cacher et à transporter. Nous n'avons vu que le côté le plus agréable de ce placement à deux fins. Au moment de notre passage, la tribu célébrait la fête des tabernacles ou des cabanes. Dans le patio, couvert d'un dôme de feuillages, on dresse les apprêts d'un repas auquel toute la famille prend part. La maîtresse du logis nous frappa, dès l'entrée, moins par sa beauté, quoiqu'elle fût réellement belle, que par le luxe de sa toilette. La tête couronnée d'un diadème de diamants, de rubis et d'émeraudes, elle portait d'autres pierres fines en pendants d'oreilles ; des colliers de perles et de sequins à plusieurs rangs s'enroulaient autour de son cou ; ses doigts et ses poignets étaient chargés de bagues et de bracelets précieux, et de merveilleuses broderies d'or festonnaient le corsage et la jupe de sa robe. A nos yeux de Parisiens la clarté du jour, la simplicité patriarcale de la réunion formaient un contraste étrange avec cette toilette éblouissante. Mais pourquoi, surtout, la belle juive était-elle si grave ? *Parée comme une chasse* est une comparaison qui venait aussitôt à l'esprit. Sous ces pierres étincelantes

son charmant visage restait froid et sérieux ; à peine un sourire fugitif, un complaisant sourire de bon accueil. Est-ce la race, est-ce la solennité du jour qui veut cela ?

Les négresses esclaves aussi vont la figure découverte, mais par ordre. Pour plus de sûreté on les marque au fer, comme le bétail : à la joue d'abord et, si elles changent de maître, au nez. Avec ces précautions elles ne peuvent guère s'échapper. Il me souvient d'une de ces pauvres créatures qui était non seulement esclave, mais prisonnière. Au Maroc, les prisons sont encore un de ces endroits dont la vue ne coûte rien. On vous montre les prisonniers sous une voûte ouverte de plain-pied sur la rue, par une ouverture grillée de forts barreaux, pêle-mêle, sur les dalles, sordides, à moitié nus, sans paille, — rien, des hommes et la pierre. Trois ou quatre malheureux se pressent au guichet pour vendre aux visiteurs des paniers tressés en jonc des marais. On paie ces paniers assez cher, mais ils sont très solides, et, quand même, il ne faudrait pas regretter son argent. Le gouvernement ne nourrit pas les prisonniers. Ils n'ont donc pour vivre que le produit de ces petites ventes ou les aliments que leur fournissent leurs parents et leurs amis. Ceux qui n'ont ni industrie, ni famille, en sont quittes pour mourir de faim. L'homme mort, on jette le cadavre à la porte : il n'y a pas d'année où le cas ne se présente, et c'est à peu près le seul moyen de sortir de prison, les condamnations étant prononcées sans appel et pour un temps indéterminé. Le pauvre diable à qui j'ai acheté un panier était détenu depuis sept ans pour avoir volé une paire de bœufs.

Telle est la prison des hommes. La prison des femmes, d'aspect moins lugubre, une sorte de poste de police, n'était occupée que par la négresse que je viens de dire et qui n'avait rien volé, elle, — au contraire. A genoux et agitant dans un plat de terre les granules de couscoussou pour leur donner la forme requise, — car je crois qu'on l'em-

ploie à faire la cuisine du corps de garde voisin, — elle levait sur nous ses bons gros yeux, d'un noir bleuâtre, impides et innocents comme ceux d'une génisse. Il paraît qu'il y avait eu méprise. Elle était de condition libre. Un marchand d'esclaves, passant avec une caravane de retour, l'avait enlevée près d'une source où elle allait puiser de l'eau et l'était venu vendre à Tanger. C'est ce qu'elle a dit à son maître, en invoquant la loi du Prophète. Le maître lui a répondu : « Ah ! tu dis que tu es libre ? Eh bien, tu vas voir comme tu es libre ! » Et il l'a fait mettre en prison.

Les prisons sont dans l'enceinte de la Kasbah, qui renferme également le tribunal figuré par une élégante arcade mauresque, et le palais du pacha à la fois commandant militaire et préfet du territoire. Ces attributions éveillent l'idée d'un entourage d'employés et de paperasses dont nous n'avons pas su découvrir le moindre vestige. Chez ce fonctionnaire, apparemment, tout se passe en paroles. On n'en pourrait pas dire autant de la visite que nous lui fîmes. Il reposait sur des coussins de soie, au fond d'un vestibule fort obscur, gardé par des soldats que rien, au premier abord, ne distingue de la population civile si ce n'est le bon état de leurs vêtements. Après qu'il nous eut serré les mains à la ronde, la paume contre la paume, d'une façon pleine d'affabilité et de noblesse, comme nous n'entendions pas plus sa langue que lui la nôtre, nous ne crûmes pas devoir prolonger l'entretien au-delà des compliments de rigueur qu'Antonio fut chargé de transmettre. Nous revînmes cependant le lendemain, comme si nous avions oublié de lui dire quelque chose. Il était toujours dans la même attitude. De la place inondée de soleil, nous distinguions dans le demi-jour de la salle sa grande ombre mollement étendue et sa belle barbe blanche qui lui descendait sur la poitrine. Il nous semblait voir un sage retiré du monde et méditant sur les vicissitudes

humaines. M. Hecquard, de la légation française, nous accompagnait. Cette fois, on nous conduisit, par une suite de petits escaliers et de corridors biscornus, jusqu'à une chambrette située en haut de l'édifice et décorée d'une coupole, de quelques arabesques, de deux ou trois coussins et d'un lit de repos fort bas sur lequel nous jugeâmes indiscret de nous asseoir. Le pacha, imputant cette réserve à nos habitudes européennes, envoya chercher des chaises. Elles parurent une à une, non sans embarras, vu l'exiguïté de l'espace. La politesse nous commandait d'attendre qu'elles fussent toutes apportées, mais la conversation, malgré l'intervention de M. Hecquard, ne laissait pas d'être fort languissante, de sorte que, quand chacun eut son siège, nous nous levâmes tous ensemble et prîmes congé sur une dernière tournée de poignées de mains.

A côté du palais du pacha, le Trésor public. Il ne contient que des espèces métalliques : encore convient-il de faire une distinction entre celles qui entrent et celles qui sortent. C'est le plus joli édifice de la Kasbah, mais le système financier de l'empire est encore plus joli et veut être décrit de préférence. On saura donc que les monnaies en circulation au Maroc consistent d'abord en pièces d'or et d'argent, tant nationales qu'étrangères. Parmi ces dernières il faut signaler celles que les Marocains appellent *pièces à canons* et *pièces à balais*. Les pièces à canons sont des piastres espagnoles, les pièces à balais de vieux louis d'or français introduits au temps où florissait la piraterie, et leurs noms viennent de ce que les Marocains ont pris les colonnes d'Hercule figurées sur la piastre pour des canons, et nos trois fleurs de lis pour des balais. Quand je dis, d'ailleurs, que ces pièces circulent, c'est une manière de s'exprimer. La vérité est qu'on n'en rencontre presque jamais : le système financier va expliquer pourquoi. La monnaie de billon est représentée par les flous et doubles flous dont j'ai déjà parlé à propos de l'anneau de Salomon

marqué en relief sur leur face. Les flous et doubles flous sont composés d'un alliage en proportion variable de plomb, de zinc et de cuivre impurs, et simplement coulés dans des moules de fer. Légalement, il ne faut déjà pas moins de cent à cent vingt flous pour faire un franc; mais comme le sultan, seul propriétaire des mines, fait fabriquer autant de flous qu'il lui plait, ils subissent de jour en jour une énorme dépréciation. Par contre, la monnaie d'or, de plus en plus rare, fait prime jusqu'à être reçue en compte pour un et deux dixièmes en sus de sa valeur marquée. Ceci posé, le système va apparaître dans toute sa beauté. Il a suffi au gouvernement de décréter que les impôts et les droits seraient perçus en or, valeur légale, tandis que les paiements de l'État s'effectueraient en flous et doubles flous, valeur légale toujours.

En ce qui concerne le Trésor, les avantages de cette combinaison sont de ceux qui ne se discutent pas. Mais ils cessent d'être sensibles à l'égard des particuliers. Vainement le sultan soutiendrait-il qu'en livrant à ses sujets des pièces munies de l'anneau de Salomon contre des pièces à canons, à balais, et autres symboles dépourvus de vertus surnaturelles, il leur fait un don capable de compenser la dépréciation monétaire des flous; que même, plus va cette dépréciation, et plus ils sont à même de se procurer des médailles miraculeuses. Le peuple est fort superstitieux, mais, quand la superstition se heurte à l'intérêt, c'est elle, infailliblement, qui joue le rôle du pot de terre; et les Marocains, comblés d'anneaux de Salomon, mais las de verser sans cesse de l'or dans un courant qui ne leur rapporte que des flous et des doubles flous, sont devenus assez esprits forts pour se trouver doublement... volés.

On sort de la Kasbah par une esplanade qui domine la ville. Il faut se trouver là à la tombée du jour, surtout si le couchant n'est pas trop pur. Comme les rues sont étroites et sinueuses, on ne voit presque, à l'exception de deux ou

trois minarets flanqués chacun d'un palmier, que les terrasses, ou *azoteas*, qui couronnent les maisons. Ce sont de simples cuves de maçonnerie, à rebords massifs, badi-geonnées au lait de chaux pour tout décor, et désertes, car personne n'y monte avant la nuit. Rien ne semble, d'abord, moins propre à charmer le regard. Quand ces terrasses, cependant, offriraient le plus délicieux coup d'œil, quand elles seraient garnies d'élégantes balustrades, couvertes de fleurs et d'arbustes, ornées de ces vasques de marbre au jet d'eau tranquille et de ces jolis carreaux de faïence vernissée que les riches Marocains prodiguent dans leurs demeures, quand elles surpasseraient en beauté les jardins suspendus de Babylone, elles n'égalert pas encore la splendeur du spectacle qu'elles nous donnèrent, à cette heure, dans leur nudité de plâtre mat. Les rayons du soleil, s'empourprant dans les brumes légères qui flottaient à l'horizon, coloraient leur crépi d'une teinte rose enchantresse. Plus loin, la mer apparaissait d'un violet métallique, très intense, avec d'éblouissants reflets jaunes. Je n'exagère rien : la ville entière était blanche et rose, blanche à l'ombre, et, au soleil, d'un rose aussi tendre que la fleur, aussi pur que la neige des Alpes sous les dernières caresses du couchant.

Nous restâmes à regarder tant que le mirage dura. Il est difficile alors que l'esprit se tienne en repos, et je me pris à penser à ma pauvre négresse, à ses yeux pleins du mal du pays. Qui sait ? Elle y avait laissé des enfants, peut-être, car elle était d'âge. Puis, je pensai à la belle Juive, qui portait si gravement ses bijoux. Et pourquoi, aussi, y aurait-elle pris plaisir ? Pourquoi sa coquetterie en aurait-elle été flattée ? On ne les avait pas achetés pour la parer, pour lui plaire, mais pour mettre en sûreté le bien de la famille. Un jour pouvait venir où il faudrait les cacher au lieu de les mettre à son front, et fuir sous des haillons. Les diamants pendus à son oreille le lui disaient sans doute, et

c'est là ce qui la rendait sérieuse. Et ce vieux pacha assis sur les coussins de soie dans l'ombre de son palais, à quoi pensait-il celui-là ? Immobile, le regard vague, pour tromper les longues heures d'ennui, écoutait-il parler les voix du passé ? Songeait-il au bel empire que sa race avait fondé de l'autre côté du détroit ? Il y a des Maures, dit-on, qui gardent encore la clef de leur maison de Grenade. Était-il du nombre ? Comptait-il que le Prophète rendrait un jour à son peuple et l'Espagne perdue, et sa gloire éclipsée ?

Pendant ce temps le soleil acheva de se coucher. La teinte rose s'évanouit, et je ne vis plus sur la ville décolorée que ces trois sombres tristesses : des nègres arrachés au sol natal et qui ne le reverraient jamais, des Arabes nomades, engourdis dans l'espoir des revanches fatales, des Juifs sans patrie et traités en parias, — esclaves, exilés, proscrits.

III

Grâce à M. Hecquard, qui mettait la plus parfaite obligeance au service de ses compatriotes, nous avons obtenu du ministre des affaires étrangères du Maroc une lettre de recommandation pour le pacha de Tetuan. Nous partîmes au petit jour. En tête, un cavalier marocain, bien équipé, le yatagan au côté, de belle prestance avec son bonnet de laine rouge à houppe bleue, son turban, son burnous bleu, ses bottes de cuir jaune entrant sans semelles dans des étriers pleins et bombés. Le fez à houppe bleue est la coiffure militaire et la seule pièce qui soit strictement d'uniforme. Qu'on ne prenne pas, du reste, ce cavalier pour une escorte d'honneur. Ce n'est qu'un passeport vivant, qui se délivre aux frais du voyageur comme chez nous les passeports en papier, plus coûteux il est vrai, mais aussi beaucoup plus nécessaire. L'autorité du Sultan qui s'attache à sa personne garantit le voyageur contre les insultes,

ou même les agressions, auxquelles l'expose sa qualité d'infidèle. Nous venions ensuite, assez mal montés; Antonio cavalcadait à l'avant ou à l'arrière; trois mulets de bagage, sous la conduite de son frère, fermaient la marche, tandis qu'un Arabe et deux noirs du Soudan, ceux-ci pieds nus, n'ayant pour tout vêtement qu'un caleçon de toile et la khamiga, ou chemise à manches courtes et larges qui se passe par dessus, couraient sur les côtés.

Le pays est fortement accidenté. Aux portes de Tanger on aperçoit, au versant des collines, quelques hameaux, maisons blanches et huttes de branchage, et on longe des champs d'une étendue considérable, cultivés en blé et en sorgho, qu'on appelle ici *aldoura* et dont la graine sert de nourriture aux volailles et aux bestiaux. Quelques troupeaux de moutons, de bœufs et de chèvres pâturent dans les chaumes d'où s'envolent, au soleil levant, des milliers d'alouettes, tandis que de grands aigles planent dans les airs. De loin en loin, sous un toit de feuilles, un cheval tourne la meule qui écrase les graines d'*aldoura*. Puis ce sont des Arabes *fellahs* qui se rendent à la ville, poussant leurs ânes devant eux, ou bien une femme qui passe, portant sur ses reins cambrés une cruche pleine d'eau.

Peu à peu, cependant, les gens et les bêtes deviennent plus rares et la culture disparaît pour laisser toute la place à la végétation sauvage. Celle-ci est très vigoureuse, mais très basse. A l'exception de quelques groupes de vieux oliviers ou de chênes-verts, on ne rencontre pas un arbre qui soit seulement de moyenne grandeur. La Mauritanie était renommée dans l'antiquité pour ses bois de construction. Strabon le dit, il faut l'en croire; mais le fer a passé par là et le feu y passe tous les jours. La terre n'est plus couverte que de buissons de lentisques ou pistachiers sauvages, très rameux, atteignant dans les bons endroits 5 à 6 mèt. de hauteur, chargés de petites baies rouges dont on extrait

de l'huile à brûler; de superbes lauriers-roses (*adelpha*) dans les ravins; de myrtes et, surtout, d'une prodigieuse quantité de chamærops ou palmiers nains (*doum*), aux raquettes d'un vert éclatant. Ce n'est pas que le palmier nain, malgré son nom, soit incapable de monter en tige. On en voit plusieurs en arbre aux environs d'Alger; il en existe deux au Jardin des Plantes de Paris, où ils sont exposés l'été devant le grand amphithéâtre, qui ont été donnés à Louis XIV par Charles III, margrave de Bade-Dourlach, et qui ont acquis une taille assez respectable. Mais le palmier nain a un grave défaut. Il manque de racines. Ceux d'Alger sont abrités dans des vallons, ceux du Jardin des Plantes sont étayés dans leurs caisses. En rase campagne le vent les renverse à quelques pieds du sol.

De très loin on aperçoit une chaîne de montagnes qu'on doit franchir pour gagner Tetuan, dont elle sépare le pachalik de celui de Tanger. Elle n'est pourtant pas bien élevée, puisque 30 min. suffisent pour atteindre le col. Ce col, le col d'*Aïn-Djedida*, sépare deux massifs : à droite, les monts de l'Ouad-Ras, à gauche, le Djebel-Andjera qui se continue jusqu'au détroit de Gibraltar. La distinction est purement géographique, car de part et d'autre la roche est identiquement la même. Elle est formée de grandes assises de grès à grain fin, un peu lustrés, d'un rouge sombre, par conséquent très ferrugineux, que traversent par places des dykes éruptifs de serpentine. Ce ne serait donc que le prolongement d'une formation observée en Algérie sur de très grands espaces et qui appartient au terrain crétacé. Les couches de grès, disloquées et brisées à la surface, jonchent le défilé de quantité de blocs énormes, entre lesquels le sentier se fraie un fossé sablonneux, tantôt élargi par les ravinements, tantôt étranglé par les projections rocheuses. Je lis, dans le récit d'un voyageur qui a suivi cette route en 1843, que le versant de la montagne « est « très boisé, qu'il y a d'énormes chênes-verts », et que,

« après avoir marché si longtemps à ciel découvert, ce « n'est pas un médiocre plaisir de s'enfoncer sous des « dômes frais et impénétrables ». Ce plaisir nous a été refusé. Nous n'irons plus au bois, comme dit la chanson. Les chênes-verts ont été coupés, et le chêne-vert n'est pas plus parfait que le palmier nain : une fois coupé, il ne repousse qu'en buisson.

Autrefois aussi, on s'arrêtait pour déjeuner au pied de la montagne, près d'une source vive ombragée d'oliviers séculaires et environnée d'un vert gazon, véritable oasis dans le désert. C'est à cette source que revient en propre le nom d'Aïn-Djedida. Le guide se contente aujourd'hui de l'indiquer au passage, et la caravane pousse jusqu'au sommet du col où se trouve le Fondak construit depuis une vingtaine d'années. Fondak est un terme générique et désigne au Maroc ce que, en Orient, on appelle un caravansérail. A l'extérieur un vaste quadrilatère de murs ; à l'intérieur une cour entourée d'une galerie à arcades, dont deux, contre la porte, sont maçonnées pour le logement du gardien. C'est le gouvernement qui entretient ces sortes d'auberges, et, bien que l'hospitalité y soit gratuite, elle ne doit pas le ruiner, puisqu'on n'y trouve autre chose qu'une eau détestable et un pavé fort malpropre pour s'asseoir. S'étendre sur le pavé après 7 h. de cheval, au trot, manger une viande échauffée, cuite et recuite au soleil d'Afrique, est un médiocre régal. Tout en faisant débiller les provisions, nous ne pouvions nous empêcher de regretter la fontaine, ses ombrages et son tapis de verdure, et peut-être aurions-nous oublié toute philosophie, si le sort encore plus triste de nos montures ne nous eût engagés à nous contenter du nôtre. Véritablement, la réputation de sobriété des chameaux a fait tort à celle des chevaux arabes. Non seulement il n'y a pas de fourrage pour eux au Fondak, mais leurs conducteurs n'ont pas le soin d'en apporter ; de sorte que, quand vient l'heure du départ, l'heure

où il faut retrouver toute son ardeur, l'heure où le cavalier se remet en selle, ces lamentables quadrupèdes n'ont d'autre ressource que de se laisser serrer le ventre, — incapables, d'ailleurs, d'opposer la moindre résistance à cette opération.

Du Fondak on descend rapidement, d'abord par une gorge sauvage, puis par une succession de plateaux ravinés, jusqu'à la vallée de l'Ouad-Empanech, où les Espagnols gagnèrent sur les Marocains la bataille qui mit fin à la guerre de 1861. Le paysage a plus de grandeur sur ce versant du Djebel-Andjera que du côté de Tanger; surtout lorsque, après avoir traversé l'Ouad sur un pont de pierre et contourné une colline, on aperçoit la vallée jusqu'à la mer, dont la présence se devine à l'immensité plate de l'horizon. A gauche, contre les derniers gradins du Djebel-Andjera, on découvre Tetuan pressé dans son enceinte de murs et couronné par sa citadelle. A droite, sous forme de dents aiguës et profondément découpées, se dressent les premiers éperons de la chaîne du Rif, qui se prolonge par le littoral (*rif* ne signifie pas autre chose, c'est le latin *ripa*) jusqu'à nos possessions d'Afrique. Mais Tetuan est encore fort éloigné et, après cette vue à laquelle le soleil couchant, le passage des caravanes qui s'en revenaient du marché, prêtaient une beauté singulière, nous commençâmes à trouver la route bien longue. La nuit était complète quand nous franchîmes les portes de la ville, laissées ouvertes à notre intention.

IV

Tetuan est visiblement une ville en décadence, et l'incurable apathie de la race s'y révèle à chaque pas. L'ancien palais des empereurs du Maroc, un édifice du plus pur style arabe, est laissé dans un délabrement honteux, bien

qu'il soit en **partie** habité : l'eau n'arrive plus aux fontaines du patio, le carrelage de faïence se soulève et se désagrège sans qu'on y **prenne** garde, l'étage supérieur est abandonné à des bandes de **pigeons** qui en salissent indignement les planchers. Ce qu'on fait, soi-disant pour l'entretenir, est pire que ce qu'on ne fait pas ; témoin les fines arabesques empâtées sous une triple couche de lait de chaux. L'aspect du quartier qui monte vers la citadelle est encore plus affligeant. Ce quartier est resté dans l'état où l'a mis, il y a plus de vingt ans, le bombardement des Espagnols. C'est à peine si les décombres ont été rejetés sur le côté des ruelles, et, plutôt que de relever leurs maisons, quelques misérables familles s'abritent sous des pans de murs chancelants et des toits à demi écroulés.

Et, cependant, Tetuan est une ville plus grande, plus riche, plus populeuse que Tanger. Les mosquées y sont nombreuses, les bazars très achalandés, les échoppes de corroyeurs et de tisseurs attestent une certaine industrie ; les rues, qui abondent en recoins pittoresques, souvent enjambées par des arcades ou couvertes de berceaux de vigne, présentent, au moins aux environs du Fédan (la grande place), une véritable animation. C'est surtout une ville de l'intérieur, de physionomie plus tranchée, plus exclusive. Les Marocains y sont chez eux, l'élément étranger est nul. L'agent consulaire de France, Sidi Mohammed Abdeltif (mot à mot *l'esclave du Prophète*), est un Arabe pur sang. On ne voit plus de ces élégantes résidences consulaires, où la décoration mauresque n'est qu'une fantaisie du confortable européen. Chose plus précieuse pour le voyageur, l'hôtel où il descend ne ressemble en rien à ces insipides bâtiments, au seuil desquels expire toute couleur locale, toute originalité, avec leurs longs corridors à portes numérotées, et ce personnel invariable de visages officieux qui fait songer à ce qui arrive au théâtre, où, la toile tombée, et que la pièce se passe en Amérique, en Chine ou

dans la lune, on se trouve toujours en face de la même ouverture. L'hôtel Nahon est une maison juive à la mode du pays. Nos chambres n'avaient donc ni portes ni fenêtres : elles s'ouvraient sur une galerie de bois carrée qui faisait saillie sur le patio, et cette ouverture était simplement fermée par un rideau, relevé le jour, tiré la nuit. La plupart des ustensiles avaient une forme qu'on ne trouve pas ailleurs. Table et service à l'avenant : une platée de couscoussou au safran couronnée de volailles bouillies formait le plat de résistance du dîner, et nous étions servis par deux gentilles fillettes, pieds nus, coiffées en longues tresses ; — une d'elles louchait, mais qu'importe ? d'un air si doux, si intéressant ! Pour achever ce tableau, nous avions la satisfaction d'être logés dans le quartier des réprouvés ; car pas un mahométan ne consentirait à tenir auberge pour des chrétiens, et les Juifs à Tetuan sont parqués dans un quartier spécial, le *mellah*, comme à Rome autrefois le Ghetto.

Ce n'est pas que nous ayons à nous plaindre de l'accueil qui nous fut fait à Tetuan. Le pacha étant absent, nous eûmes affaire au vice-pacha qui nous reçut d'une façon très cordiale. Un riche négociant, nommé Hadji Abdelhérîm Brîcha, et son associé, ancien ministre du sultan, nous offrirent une collation. Le soir, on nous régala du spectacle d'une fantasia sur le Fédan. Nous n'avons passé qu'un jour à Tetuan, mais ce fut assez pour nous convaincre, par tout ce que nous avons observé, au dehors comme pendant ces réceptions, que ce peuple est à la fois absolument insociable et très hospitalier. Il semble qu'il y ait là une contradiction. Mais l'un, après tout, est un vice public, l'autre une vertu privée qui lui sert en quelque sorte de correctif, et dont la pratique est d'autant plus nécessaire que l'individu a une plus forte tendance à s'isoler.

Ce n'est là, du reste, qu'une des faces d'un problème beaucoup plus vaste. Si Tetuan ne cause pas autant de sur-

prise que Tanger, — tout simplement parce qu'on a vu Tanger d'abord, — il fait une impression plus sérieuse. A Tanger, la transition a été si subite qu'on a peine à croire à la réalité de ce qu'on a sous les yeux. A Tetuan, on se sent pris, saisi par cette réalité, et, comme toujours d'ailleurs, après l'étonnement la réflexion vient. Or, il y a une préoccupation qui vous a suivi, tourmenté depuis qu'on a mis le pied en Maroc. Ce peuple est le même qui a laissé en Espagne tant d'admirables restes de sa civilisation. Comment en est-il venu à cette profonde décadence ? Tetuan va nous répondre. Les édifices mauresques de Tetuan sont loin de valoir ceux d'Espagne, mais ils ont un grand avantage : c'est d'être occupés. On a la maison et les habitants, l'œuvre et les ouvriers.

Il y a une chose qui frappe d'abord, une différence radicale avec ce qui se voit chez nous. Ainsi, par exemple, parcourez une ville d'Europe, arrêtez-vous devant un édifice quelconque : ce sera, si vous voulez, l'hôtel d'une société savante. Vous voyez une façade qui flatte le regard, avec des fenêtres cintrées, je suppose, des balustres, des cariatides, des statues allégoriques. Vous passez devant une église : ce sont des arceaux entourés d'un peuple de figures, des galeries à jour, des rosaces, des clochetons. Même une maison particulière a sa façade décorée, et souvent avec plus de luxe que les appartements. En un mot ni l'hôtel, ni l'église, ni la maison ne sont faits pour l'agrément exclusif des membres de la société, des fidèles, des locataires. On a voulu que toute personne qui passe en eût, par les yeux, sa part de jouissance. Au Maroc, ce n'est plus cela du tout. Une mosquée, un palais, une maison n'offrent sur la rue, n'offrent de tous côtés, que des murs pleins, nus, crépis au lait de chaux, sans une ouverture, sans une moulure, sans un ornement. Quiconque n'a point affaire au dedans ne compte pas. Il n'y a d'exception que pour les minarets et pour les portails. Mais le minaret, par

destination, est nécessairement fait pour le dehors, et quant à la porte, si elle est décorée, ce n'est pas pour ceux qui passent, c'est pour ceux qui entrent.

Entrez. Vous êtes un ami, ou vous êtes un hôte ; vous êtes privilégié ; vous êtes à part du public. Vous êtes même si bien à part que vous vous apercevez que pas une des pièces ne prend le jour au dehors : elles ouvrent toutes sur la cour intérieure, sur le patio. Vous voilà donc séquestré du monde. Êtes-vous au moins dans la famille ? Nullement. Chez lui, l'Arabe se barricade encore. Il a le sanctuaire, il a la chapelle qui ne s'ouvre qu'avec une clef spéciale, et qu'il n'ouvre à personne : il a le harem. Tout à l'heure la maison ne vous disait rien, maintenant c'est la femme qui ne vous parlera pas, que vous ne pourrez même pas voir.

Mais si nul, à l'exception du chef de famille, ne peut pénétrer dans le harem, la femme du moins peut en sortir ! Oui, elle en sortira, mais pour se promener par les rues comme une maison ambulante, non pas il est vrai emmurée et crépie à la chaux, mais c'est tout comme : une maison absolument close, percée seulement de deux jours, — qui sont des jours de souffrance. Si l'Arabe pouvait boucher ces jours et faire conduire sa femme par un chien d'aveugle, il n'y manquerait pas.

Voilà le Marocain chez lui. Il ne se contente pas de l'usage de la maison, de la tendresse de l'épouse ; il faut encore que la société ne tire aucun avantage du luxe de la maison, des qualités morales de la femme. Les conséquences de ce système égoïste et personnel, de cet exclusivisme de sectaire, sont celles-ci. Pour la famille : comme la femme de l'Arabe, sans communication avec le monde, doublement cloîtrée dans le harem et dans le castan, ne peut rien lui apporter du côté de l'intelligence, des sentiments élevés et délicats, il sent bien que sa part n'est pas complète ; alors, il se rattrape sur la quantité, il a plusieurs

femmes, par manière de compensation, on devrait dire plusieurs moitiés de femme, — et pas la meilleure moitié; — il est polygame. Le résultat est exactement le même en ce qui concerne les beaux-arts. L'Arabe en méconnaît la portée morale, les principes supérieurs, mais il se rabat sur les formes secondaires de l'art, sur ce qu'il a de plus matériel. Dans cette sphère, son imagination est prodigieusement féconde et son appétit insatiable : il n'en a jamais assez.

On parle de l'architecture mauresque. Faisons une distinction d'abord. L'architecture suppose un monument. Or, qui donc a vu un seul monument au Maroc ; qui donc en a vu un seul en Espagne ? Des cours, des galeries, des salles richement décorées, — nous allons y revenir, — mais aucun plan d'ensemble, rien de cette ordonnance générale qu'éveille l'idée d'un monument. Un amas de constructions informes, de boîtes, grandes, petites, longues, carrées, posées les unes à côté des autres. Qu'est-ce qu'un monument sans perspective, qui n'offre d'autres profils extérieurs que des murs nus et des toits plats ? De ce côté donc, impuissance de s'élever à la plus haute conception de l'art.

Pour l'intérieur, l'Arabe a imaginé — ou recueilli — deux jolis motifs d'architecture : cet arc qu'on appelle l'arc arabe, et la *media naranja*, c'est-à-dire une petite coupole dont une moitié d'orange a inspiré la courbure. Il ne lui viendra jamais à la pensée de les agrandir, d'en faire quelque chose de majestueux, — un arc embrassant toute la nef, un dôme spacieux, — mais il les répète, il les combine à l'infini. Le plafond est ballonné de petites coupoles ; si la nef, si la salle est de dimension moyenne, il y mettra cinquante ou cent arcs arabes ; si elle est immense, comme la mosquée de Cordoue, il en mettra un millier. C'est un harem de petites coupoles et d'arcs arabes. Et cela ne lui suffit pas. Il fait des diminutifs de coupole ; il la découpe,

cette petite coupole, en petits segments qu'il plaque à l'intérieur du modèle primitif. De même il fera des arcs réduits, les divisera par petits tronçons, et les superposera entre-croisés par dessus l'arc principal. C'est le génie de la multiplication par nombres entiers et par fractions.

Venons à l'ornementation proprement dite. Cette ornementation est ravissante. Ces revêtements de faïence teinte des plus harmonieuses couleurs, ces arabesques qui parent les colonnes, — qui courent sur les corniches en festons, en dessins pleins de fantaisie et de caprice, — on ne saurait imaginer un décor plus gai, plus riche, plus varié, plus débordant d'imagination. Oui, cela est achevé. Mais enfin, à quel niveau convient-il de placer cet art merveilleux ? Vous le comparez à l'art grec, à l'art latin, à l'art de la Renaissance, et vous avez bientôt fait de remarquer que, dans cette ornementation si riche d'apparence, il n'entre ni fresques, ni bas-reliefs, ni statues, nulles figures d'hommes ou d'animaux. On sait bien que la religion musulmane interdit la représentation des objets vivants ; mais un peuple n'a jamais que la religion qu'il mérite et le problème reste entier. Quoi ! la forme animée et agissante, cet art exquis se refuse à l'exprimer ! Et il serait plein pourtant de fantaisie et d'imagination ! Peut-être : mais alors d'une fantaisie qui flatte l'œil sans parler à l'esprit, qui charme sans émouvoir. Et n'est-ce pas la raison de son succès ? combien de gens admirent l'Alhambra de meilleure foi que le Parthénon ! A la bonne heure, pourraient-ils dire, il ferait bon de vivre ici, rien n'y porte à la méditation, aucune excitation morale n'y est à redouter, on y respire une sensualité un peu sèche et un peu froide qui repose. — Sur cet indice, vous regardez de plus près ces arabesques capricieuses, vous les suivez dans le trompe-l'œil de leurs enroulements, et vous ne tardez pas à vous apercevoir qu'elles ont un fond de ressemblance avec les dessins compliqués que décrit sur un jeu d'échecs la marche du cavalier ; qu'au

lieu d'être une œuvre d'artiste, elles sont une œuvre de mathématicien très subtil, le triomphe d'un peuple qui s'est approprié la numération décimale, qui, en variant le groupement de dix caractères, de dix chiffres seulement, sait le moyen d'exprimer la série infinie des nombres. Vous vous apercevez encore que ces arabesques ne sont pas même taillées dans la pierre, que ce ne sont que des morceaux enlevés à l'emporte-pièce dans une pâte de stuc et collés sur la matière misérable des murs. Vous vous demandez enfin ce que devient la sculpture qui a recours à de pareils procédés, la sculpture qui s'abstient de représenter la forme humaine. Ce qu'elle devient ? Elle devient ce que devient l'architecture, quand elle est incapable de concevoir un monument, ce que devient la peinture qui ne sait que colorier au feu des bâtons ou des carreaux de terre cuite ¹.

Le génie humain a de telles ressources, qu'avec ces éléments restreints il peut encore produire une œuvre d'art admirable, une œuvre qui tire de son indigence même un caractère d'originalité singulière. Il n'est pas moins vrai que cet art mutilé dans ses plus nobles parties nous explique l'évolution de la civilisation des Maures. Grâce à son parti pris, à la médiocrité de son idéal, cette civilisation s'est trouvée prête plus tôt que d'autres, elle a pu jeter un vif éclat aux époques obscures de l'histoire. Mais le temps l'a remise à son rang ; il en a fait justice, et, comme elle avait décapité l'art, il l'a décapitée à son tour. Quand un

¹ Pas plus que la numération décimale qui semble avoir été, dans le principe, un legs de l'école d'Alexandrie, pas plus même que les arabesques qu'on trouve employées avec plus de goût et de variété dans les décorations antiques, les Arabes n'ont inventé le patio dont le nom, comme la disposition, rappelle l'atrium latin. Mais l'usage qu'ils en ont fait, en y plaçant le point de vue unique de leurs édifices, est très caractéristique. Il ne faut pas juger du patio arabe par les patios des maisons espagnoles qui s'ouvrent coquettement sur la rue. Au Maroc, le couloir qui y conduit est toujours coudé, plutôt deux fois qu'une, et débouche obscurément dans un angle du patio.

peuple se retranche en ses frontières contre l'étranger, quand il se retranche en sa maison contre ses compatriotes, quand il retranche la femme de la société, la liberté de la loi morale, et, des beaux-arts, l'expression du sentiment et de la vie, — de retranchement en retranchement, il arrive à retrancher, mais en lui-même cette fois, à retrancher ce qui fait les civilisations durables et progressives, les sources de toute inspiration, — celle qui vient du cœur, d'abord, et ensuite, même, celle qui vient de l'esprit.

V

De Tetuan on peut revenir sur ses pas à Tanger, mais le mieux est de gagner Gibraltar par Ceuta, comme nous avons fait. Après deux heures de chemin dans une plaine couverte de broussailles, on franchit une chaîne de collines et on descend au bord de la mer qu'on suit constamment, tantôt par la grève, tantôt à travers les landes, tantôt au flanc des promontoires. La vue, arrêtée aux deux extrémités, par le cap Negro du côté de Tetuan, et par la pointe de Castillejos sur Ceuta, s'étend à droite vers le large, à gauche sur la chaîne du Djebel-Andjera, dont on voit courir du sud au nord les sept sommités que les Romains appelaient les sept frères, *septem fratres*, d'où est venu le nom de *Septa*, puis *Ceuta*. La contrée, absolument inhabitée et inculte, est couverte d'une végétation très abondante, mais toujours très basse, de bruyères, de palmiers nains, d'ajoncs, de lentisques, de myrtes et de tamarix. Les rivières, rencontrant des barres de sable à leur embouchure, refluent et forment derrière les dunes de larges nappes d'eau où s'ébattent des bandes de cigognes et de canards sauvages. Une seule, le rio Asmir, parvient à vaincre l'obstacle. On le traverse par un gué qu'indiquent les nègres de l'escorte en se plaçant en file en travers du cou-

rant, ayant de l'eau jusqu'aux genoux. La profondeur normale est, en effet, très faible; mais, à cause de la proximité des montagnes, les crues de tous ces petits cours d'eau sont aussi fortes que subites, et, par le mauvais temps, le passage serait impraticable. C'est à quoi il faut prendre garde avant de quitter Tetuan. Ce trajet passe, d'ailleurs, pour moins sûr que celui de Tanger à Tetuan. Mais ceci est une raison pour le faire en nombre et nullement pour y renoncer. Avant la guerre de 1861 les voyageurs s'exposaient sérieusement à être arrêtés et rançonnés par les montagnards du Djebel-Andjera. Aujourd'hui les risques, s'il y en a, sont fort amoindris, et la beauté du paysage les compense amplement.

J'ai peu de chose à dire de Ceuta. C'est un des présides espagnols d'Afrique, place forte et lieu de déportation. On y arrive le soir, on y reste jusqu'à trois heures du matin en proie aux moustiques les plus féroces qu'il soit possible de rencontrer, et on s'embarque au petit jour avec un soulagement indicible et sans ombre de regret pour un séjour si abrégé : car, les moustiques à part et en dépit de sa belle situation, Ceuta, cette importation militaire des mœurs espagnoles sur le sol marocain, est aussi déplaisante que l'est à Gibraltar l'importation des mœurs anglaises sur la terre d'Espagne.

CHARLES DURIER,

Membre du Club Alpín Français
(Sections de Paris et du Mont-Blanc).

LE MASSIF DU KINCHINJUNGA

VU DU COUVENT DE RINCHINPOONG

(SIKKIM INDÉPENDANT¹)

En quittant la station de Darjeeling, située dans le Sikkim anglais, sur la limite du Sikkim indépendant, le voyageur qui se dirige vers la base du massif du Kinchinjunga rencontre sur son passage un grand nombre de couvents bouddhistes.

La route que nous devons suivre et l'ordre dans lequel se succèdent ces couvents sont déterminés par la configuration orographique de la chaîne de l'Himalaya.

Les vallées et les gorges se succèdent en formant de nombreux détours et sont séparées par des crêtes élevées. Au fond de ces vallées coulent les rivières et les ruisseaux qui descendent de la chaîne de Singalila, du massif du Kinchinjunga et des pentes voisines. La hauteur des montagnes augmente à mesure qu'on s'approche de la chaîne principale, située au Nord.

Les premiers contreforts varient entre 1,500 et 2,500 mèt. d'altitude; les plus élevés atteignent 3 et 4,000 mèt. Les vallées resserrées entre ces crêtes sont très profondes, et celles du Sud descendent jusqu'à 800 et même 400 mèt.

Les pentes de ces vallées sont très escarpées, résultat

1. Les altitudes suivies du signe Δ résultent des mesures trigonométriques de l'État-major indien (*Geographical Survey of India*); les autres sont données d'après nos propres mesures.

des érosions qui apparaissent de toutes parts, dans cette partie de l'Himalaya, si riche en alluvions et en détritux.

J'avais à parcourir à pied toutes ces crêtes et ces vallées, en traversant les rivières et les ruisseaux, soit sur des ponts suspendus en bambous, soit sur des troncs d'arbres, soit à la nage.

La plupart du temps nous devions marcher sous les rayons ardents d'un soleil des tropiques, sans le moindre sentier, souvent à travers d'épais buissons, ou bien suivre des routes qui, en contradiction avec tout instinct montagnard, gravissent les hauteurs en ligne droite. Nous campions sur les sommets ou un peu au-dessous. L'ascension des hauteurs et la descente dans les vallées profondes se succédaient chaque jour. Ordinairement, vers midi, nous descendions dans ces gorges humides et entourées d'épaisses forêts vierges, où la chaleur nous paraissait plus écrasante encore, à cause de la différence de température qui existait entre ces lieux et ceux où nous avions campé.

Toute habitation humaine est bannie du fond de ces vallées, semblables au Teraï et infectées des miasmes les plus dangereux. Les villages des indigènes du Sikkim sont, pour la plupart, situés sur des terrasses au-dessous des crêtes.

Les lamas se sont établis sur les sommets mêmes, et c'est au milieu des forêts de ces montagnes aiguës, dentelées, qu'apparaissent parfois les couvents bouddhistes.

Ces couvents, comme les *gompas* bouddhistes du Tibet, se rétrécissent vers le haut, et ressemblent tous à des pyramides tronquées. La seule différence entre eux consiste en ce qu'ils sont plus ou moins grands, plus ou moins riches en ornements. Partout la même demi-obscurité dans l'intérieur, qui est divisé par deux rangées de piliers en trois parties : une nef et deux bas-côtés; au fond, l'autel avec les statues de Bouddha, les objets consacrés au culte et les drapeaux ornés de peintures.

Un sentier mieux entretenu que les autres conduit au sommet, souvent le long d'une arête étroite et contournée. Des amas de pierres sacrées portant l'inscription sacrée : *Om mani padmi ham*, et des rangées de piliers bordent le sentier.

Arrivé sur la hauteur, on jouit d'un point de vue splendide sur les crêtes enchevêtrées des monts du Sikkim et sur les vallées profondes qu'ils enferment. Au Nord, au-delà de ce premier plan de montagnes, le regard du spectateur se porte vers les sommets neigeux de l'Himalaya.

Le premier couvent bouddhiste que nous ayons rencontré est celui de Rinchinpoong.

Nous quittons notre dernier campement, Deathong (1,464 mèr.), de très bonne heure ; nous descendons le flanc escarpé de la montagne, traversons le ruisseau limpide de Rizi (1,221 mèr.), et après avoir atteint, au milieu du jour, le haut de la vallée, nous devons redescendre pour atteindre le passage appelé Kalou.

Nous nous arrêtons sous un grand rhododendron couvert de magnifiques fleurs rouges. Au Nord se présente une grande chaîne de montagnes, couverte de neige et enveloppée de brouillard. Au-delà de la profonde vallée de Koulheit¹, on aperçoit la crête que dominant en arrière les hautes montagnes. Sur cette crête apparaissent les plus grands couvents du Sikkim, Cha-Chillong et Pemionghee.

Le silence qui régnait dans cet endroit est troublé par l'approche bruyante de mes porteurs. Comme d'habitude, au lieu de poser les malles par terre (on porte les malles au moyen de courroies qui passent par-dessus la tête), on les appuie sur des petits bâtons en bambou. Les gens se reposent debout et font entendre un sifflement prolongé. Mauer (mon guide suisse) dit : « Le train de marchandises laisse échapper de la vapeur. »

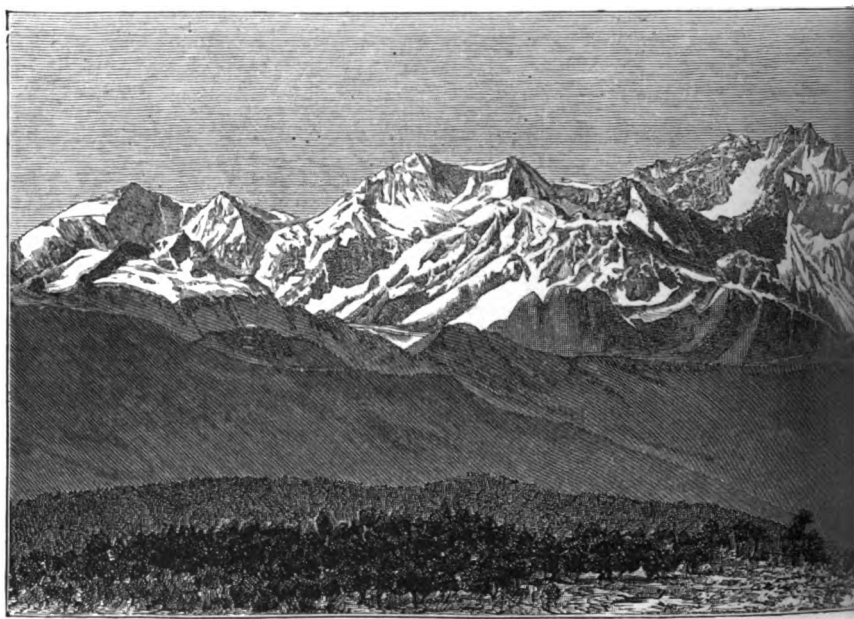
1. Mes gens prononçaient le nom de cette rivière : *Koulek*.

Abandonnant la hauteur, nous tournons à droite, vers l'Est, en évitant de la sorte la gorge qui descend du passage et tombe vers la vallée du Koulheit dans la direction de la cime sur laquelle se trouve le couvent de Rinchinpeong. Nous descendons un peu et marchons ensuite le long d'une surface plate, passons près de quelques huttes habitées, et, en montant de nouveau, nous atteignons bientôt le couvent situé à la hauteur de 1,720 mètr.

J'échange quelques salutations avec le lama, qui s'est empressé d'accourir, je visite l'intérieur de la gompâ et je me dirige vers notre campement situé un peu plus bas. Là, les porteurs ont déjà dressé la tente et érigé l'observatoire météorologique. Mauër a commencé les préparatifs du repas.

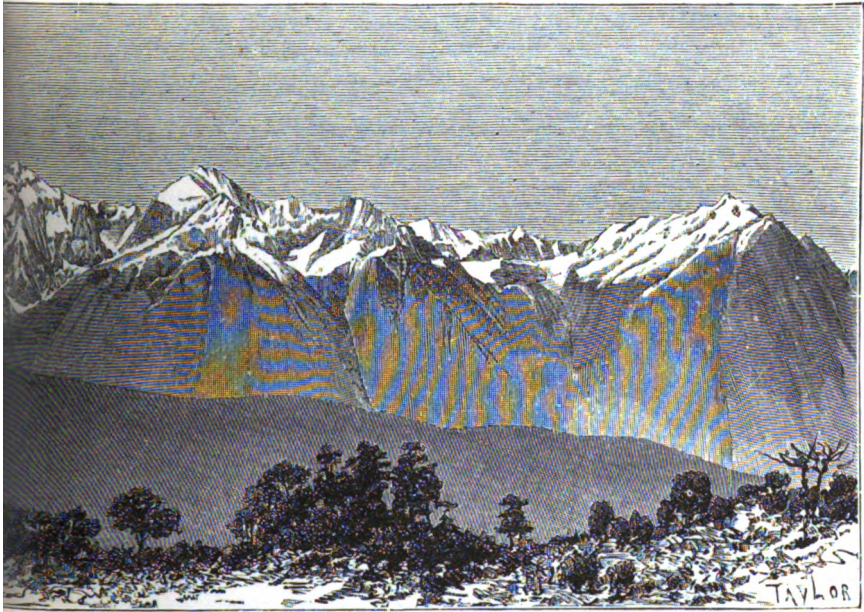
L'emplacement du camp représente une petite plateforme qui domine de deux côtés les vallées et qui finit au Nord, par une arête d'où la perspective s'étend très loin et qui entre comme un coin dans la vallée de Koulheit qui fait le tour de cette arête.

Tout d'un coup s'approchent, avec une rapidité extrême, des masses de nuages qui jusqu'alors n'avaient enveloppé que les hautes montagnes à l'horizon. Les sombres vapeurs couvrent les environs et on entend au loin le tonnerre. Je cours à mes instruments. Toute la nature est en révolte. Un affreux ouragan éclate. D'abord arrivent des rafales isolées, puis vient une pluie telle que le ciel tropical seul peut en déverser. On se hâte de tout mettre à l'abri sous la tente, et je m'assieds au milieu des colis, des paniers, des habits, des instruments, de la vaisselle, des éléments du dîner presque préparé, etc., sur une caisse renfermant les appareils de photographie, afin de mieux les préserver de la pluie. En même temps, voyant que la couverture de la tente ne peut résister à l'averse, je tâche d'abriter sous un parasol tout ce que je possède de plus précieux. La tente craque, et il semble à chaque instant qu'elle va être enlevée



LE KINCHINJUNGA, VU DU

Dessin de Taylor, d'après



LE VENT DE RINCHINPOONG

topographie de M. Déchy.

par l'ouragan, avec tout ce qu'elle contient. On la consolide avec des pierres et on creuse un chenal tout autour pour faciliter l'écoulement de l'eau.

Enfin, — au bout d'une heure et demie environ, — la tempête et la pluie cessent et nous nous dirigeons, incertains de ce qui peut nous arriver, vers un endroit situé à proximité et un peu plus bas, qui forme une petite excavation entourée d'arbres et présente plus de sécurité pour le campement. Encore une fois la tempête éclate au-dessus de nous, nous envoyant une forte pluie. Mais lorsque, la tempête finie, je monte de nouveau sur la cime, je m'arrête émerveillé de la vue du monde de montagnes et de vallées qui se déploie devant moi ! Le paysage n'est pas encore en pleine lumière, le brouillard et les nuages en voilent encore une partie ; mais les phénomènes atmosphériques dont je contemple le développement, cet éclairage du soleil couchant, tantôt incertain, tantôt plus intense, me ravissent d'autant plus. Dans le lointain, au Nord, s'élève la masse culminante du massif du Kinchinjunga, couronné de son double sommet. Cette montagne, élevée de 8,582 mèl., est, pour la hauteur, la troisième du monde entier¹. La blancheur de la neige et de la glace qui couvrent le flanc de la montagne illumine l'obscurité qui enveloppe encore ce massif.

Les deux cimes aiguës de Poundeem (6,711 Δ mèl.) et de Noursing (5,875 Δ mèl.), situées dans la chaîne qui se prolonge jusqu'à la crevasse du grand torrent de Roungeit, brillent au soleil couchant. Dans les dépressions de cette chaîne rocheuse descendent des glaciers rapides, des plaines de neige qui, dans les gorges étroites, arrivent jusqu'à la profondeur de 4,000 mèl. Ce fond de tableau s'élève immédiatement au-dessus d'une haute muraille rocheuse,

1. Le Gaourizankar (Mont Everest de l'Ind. Geogr. Survey), dans l'Himalaya, 8,870 Δ mèl. ; Dapsang (K^e de l'Ind. Geogr. Survey), dans les monts Karakoroum, 8,605 Δ mèl.

couverte de neige nouvelle et brillante comme de la poussière de diamant. Le rocher paraît d'autant plus foncé dans les endroits où il perce la neige, à cause des rayons du soleil. Devant nous ondulent deux chaînes, dont celle du Sud forme le bord abrupt de la profonde vallée de Koulheit, située à nos pieds.

L'aspect rappelle celui que présente la montagne vue de Darjeeling; seulement, la hauteur s'apprécie moins bien du point plus proche et moins élevé où nous sommes situés. En revanche, on voit plus clairement le paysage, et les divers détails se dessinent plus nettement. L'œil est surtout charmé par la végétation tropicale richement développée qui donne à ce pays montueux un aspect tout à fait différent de celui des Alpes.

Le lendemain matin, le brouillard jaloux enveloppait la partie centrale du paysage et m'empêcha tout d'abord d'en faire la photographie. Mais aussitôt qu'une partie de la chaîne se découvrait, ne fût-ce que pour un instant, je m'empressais de l'esquisser.

Nous levâmes le camp aussitôt qu'il n'y eut plus d'espoir de voir le brouillard se dissiper, nous nous hâtâmes de descendre à travers les grandes herbes. Là, l'œil toujours attaché à la découpe grandiose de la montagne, je vis tout d'un coup le ciel s'éclaircir et les montagnes apparaître resplendissantes. Nous nous arrê tâmes aussitôt pour prendre une photographie. Du fond de la vallée profonde s'élevait le brouillard gris, et par-delà les premières crêtes se dressait le couvent de Gemiongchek (2,141 mèt.), but de notre prochaine étape, situé au milieu de forêts de lauriers, de magnolias, de châtaigniers et de rhododendrons.

MORITZ DÉCHY,

Membre honoraire du Club Alpin Français.

SCIENCES ET ARTS

I

ÉTUDES EXPÉRIMENTALES

SUR

L'ORIGINE DES CASSURES TERRESTRES

ET SUR

LEUR COORDINATION RÉCIPROQUE

AU POINT DE VUE

DES ACCIDENTS DU RELIEF DU SOL

I. — RÉSULTATS DE L'OBSERVATION.

Faits qui établissent les relations entre le modelé du sol et les cassures terrestres, même en dehors du domaine des paraclasses. — L'influence fondamentale que la constitution géologique exerce sur la configuration de la surface du sol se manifeste partout, avec plus ou moins d'évidence, soit que l'on considère les grandes masses dans l'ensemble de leur agencement, soit qu'on analyse les détails de leurs formes. Sans le secours des lumières apportées par la géologie, il est impossible de comprendre les contours et le relief des continents, non plus que beaucoup de leurs caractères topographiques.

Si les différences que les massifs de roches présentent, dans leur nature minéralogique, ainsi que dans leur juxtaposition originaire, ont une large part dans la physionomie de chaque contrée, les actions mécaniques que ces roches ont subies, *postérieurement* à leur formation, jouent aussi un rôle fort important. Ces actions postérieures,

quoique de nature complexe, peuvent se résumer en *cassures* et en *érosions*.

Laissant de côté les érosions, dont les effets sont assez reconnaissables et ont été souvent signalés, je ne m'occuperai ici que de ce qui concerne les cassures.

Malgré leur diversité, les innombrables cassures ou *lithoclases*, que présente l'écorce terrestre, se groupent en trois catégories : les *leptoclases* sont de dimensions faibles et débitent les roches en menus fragments ; les *diaclasses* (joints en partie) s'étendent avec des formes à peu près planes sur des centaines de mètres en tous sens ; les *paraclases* (failles) se distinguent des diaclasses par des dimensions horizontales généralement beaucoup plus grandes, dépassant souvent mille mètres, et surtout par le rejet, indéfini en profondeur, qui les accompagne.

Des observations positives ont appris, depuis la fin du siècle dernier, à la suite de Hutton, de Saussure, de Léopold de Buch, d'Élie de Beaumont et d'autres géologues, que l'écorce de notre globe présente d'innombrables lignes de fractures, auxquelles se coordonne son modelé.

Souvent les paraclases (ou failles) se traduisent, à la surface, par des saillies brusques et allongées, comparables à des falaises. Telles sont celles qui terminent la chaîne des Vosges, du côté de la plaine du Rhin, particulièrement dans la région septentrionale, formée de grès des Vosges, ou celle qui limite l'Alpe du Wurtemberg, etc. Quelquefois aussi les failles donnent lieu à des ressauts qui, sans être aussi considérables que ceux qui viennent d'être cités, sont cependant très marqués (Côte d'Or, où on les a désignés sous le nom de *hérissons*). Ces saillies de divers ordres de grandeurs sont dues à des rejets plus ou moins considérables qui ont donné à l'une des parois de la faille une élévation relative, subsistant encore, au moins en partie, lorsque des érosions postérieures ne l'ont pas fait disparaître.

Les diaclases (ou joints), incomparablement plus répandues que les paraclases, sont également soumises à des lois géométriques, et, quoique de dimensions moins considérables que les paraclases, elles jouent un rôle non moins important, à cause de leur très grand nombre.

Plus on étudie, sur des cartes exactes, le dessin général des vallées et le relief du sol, plus on y reconnaît de toutes parts, même dans les pays dont les couches sont restées à peu près horizontales, de nombreux traits *rectilignes*, *parallèles* et souvent *coudés*. Or ce caractère, sur lequel l'un de nos plus savants topographes, M. le colonel du génie Goulier, a appelé l'attention, se montre non moins fréquemment en rapport avec les diaclases qu'avec les paraclases.

Les sables en général tout à fait incohérents qui composent le sol de la forêt de Fontainebleau sont çà et là agglutinés sous forme de grès par un ciment qui est tantôt calcaire, tantôt siliceux; de là des masses mamelonnées, tuberculeuses et aplaties dans le sens de la stratification, dont les dimensions horizontales sont très diverses, depuis quelques mètres jusqu'à quelques centaines de mètres; leur épaisseur atteint 6 ou 7 mètres. Dans une grande partie de leur étendue, ces grès se montrent en blocs épars, souvent volumineux, remarquables par le désordre dans lequel ils sont accumulés les uns sur les autres, désordre qui rappelle tout à fait celui des moraines. Les blocs ainsi épars portent ici le nom générique de *Rochers*, et ont un caractère très pittoresque, quoique l'élévation des collines auxquelles ils sont superposés excède rarement 60 mètres au-dessus du sol voisin. Les collines hérissées de blocs occupent une fraction notable de la forêt de Fontainebleau.

Partout où le grès se montre en place, il est traversé par des diaclases. La plupart de ces diaclases sont planes, ou faiblement ondulées, à peu près verticales, et coupent très nettement le grès sur toute son épaisseur. Tandis que quel-

ques-unes se perdent dans le sens horizontal au bout de quelques mètres, on en voit d'autres se continuer, sans changer de caractère, sur 100 mètres et même davantage. Elles sont souvent si minces qu'elles sont à peine reconnaissables sur leurs tranches, et qu'elles ne se révèlent que par l'exploitation.

En examinant ces grès, soit dans des escarpements naturels, tels que les gorges d'Apremont ou les gorges de Franchard, soit dans les nombreuses carrières où ils sont exploités depuis plus de cinq siècles, on reconnaît que les joints les plus nets et les plus étendus présentent des directions à peu près constantes, non seulement dans une même carrière ou dans un même groupe de carrières, mais à des distances plus considérables.

C'est ce qui résulte clairement de plusieurs centaines de mesures que j'ai prises, sur une étendue superficielle d'environ 180 kilomètres carrés.

La direction prédominante varie entre N. 95° E. et N. 118° E., et a pour moyenne N. 105° E. Une même diacase, même quand on ne la considère que sur une vingtaine de mètres, dévie très fréquemment de 15 à 20 degrés. Les écarts autour de la moyenne s'expliquent donc facilement, et il est même remarquable que ces écarts soient aussi restreints.

A part ces diacases principales, il en est d'autres qui leur sont à peu près perpendiculaires, et que les ouvriers, en opposition avec le nom de *joints en long* qu'ils donnent aux premières, désignent sous le nom de *joints en travers*. Celles-ci sont moins régulières et plus contournées que les premières, qui les arrêtent quelquefois; elles sont aussi moins nombreuses. Leur direction moyenne est de N. 12° E.

Il y a donc deux systèmes de diacases, à peu près perpendiculaires entre eux. Tandis que les diacases du système principal sont à une distance mutuelle qui ne dé-

passer guère 4 ou 6 mètres, et en atteint rarement 10, celles du second système sont souvent plus éloignées. Sur quelques points, notamment au Long-Rocher et au rocher du Long-Boyaux, elles sont distantes de 70, 80 et 90 mètres, ainsi que permettent de l'observer de vastes surfaces mises à nu par l'exploitation.

Leur disposition caractéristique est représentée, en per-

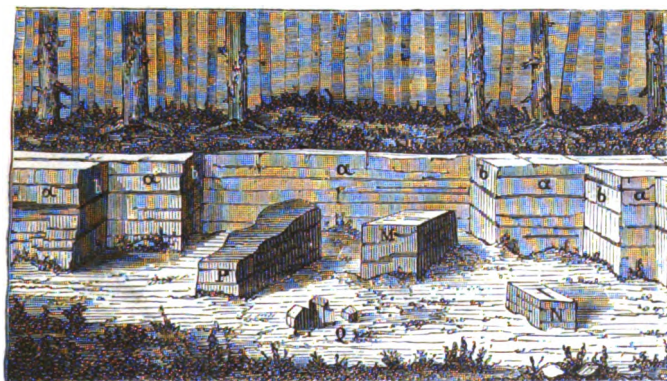


FIGURE 1. — Vue perspective d'une carrière (carrière de la Ravine) où le grès de Fontainebleau, exploité pour pavés, montre nettement, sur une hauteur de 7 mètres et sur un front de taille de 35 mètres, deux systèmes de diaclases orthogonales entre elles. — *a, a, a, a, a, a*, diaclases du système dirigé N. 112° E. — *b, b, b, b, b, b*, diaclases du système dirigé N. 18° E. On remarque, en outre, des diaclases horizontales et discontinues (planchers des ouvriers), *M*, grand bloc ayant de base 4 mètres sur 1^m.50, et terminé par des cassures à peu près rectangulaires; *N*, bloc plus petit, parallépipédique, de 0^m.60 et 1 mètre de côté; *P*, gros bloc dont une partie de la surface est mame-lonnée; *Q*, pavés. — Échelle d'environ 1/300.

spective, par la carrière de la Ravine (fig. 1), et la fig. 2 montre leur disposition en plan.

Les blocs épars, qu'ils résultent de l'exploitation ou qu'ils soient naturellement isolés, présentent souvent des joints perpendiculaires entre eux; si les formes en parallépipèdes n'y sont pas très fréquentes, cela résulte, en grande partie, de ce que ces blocs sont terminés par les

surfaces mamelonnées, supérieures et inférieures, des divers bancs dont ils proviennent.

Les collines allongées et alignées à peu près parallèlement entre elles, qui accidentent le relief de la forêt de Fontainebleau, sont bien connues, et de Senarmont, dans son excellente *Description de Seine-et-Marne*, n'a pas man-

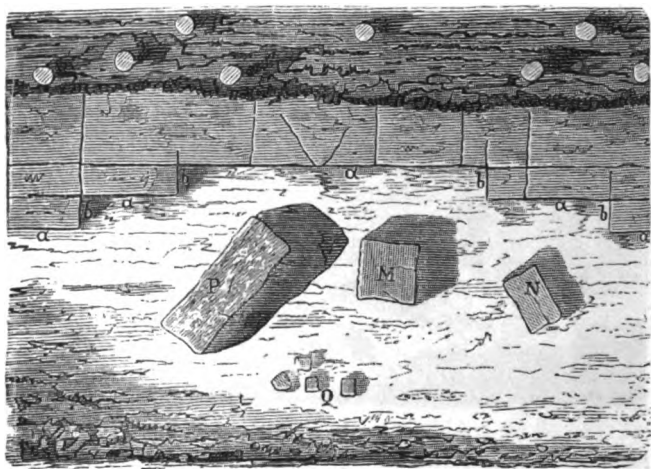


FIGURE 2. — Plan de la carrière précédente, même signification des lettres. —
Échelle de 1/300.

qué d'appeler l'attention sur ce caractère. Si on prend, sur une carte du Dépôt de la guerre, l'orientation dominante de chacun de ces chaînons, on trouve qu'elle varie entre N. 98° E. et N. 106° E. ¹. Quelques-unes des collines couvertes de blocs ou rochers ont des longueurs de plusieurs kilomètres, et elles font suite l'une à l'autre, parfois

1. La carte dite des chasses, exécutée vers 1810 par les ingénieurs géographes, dont la minute est exposée dans l'une des salles du Château, fait très bien ressortir cet alignement général.

sur 12 kilomètres et davantage (rochers de Bouligny, du mont Morillon, de la Salamandre, de Milly, d'Arbonne).

Cet alignement a été attribué à la direction que suivaient des courants violents qui auraient profondément découpé le sol¹.

Ce qui précède montre, indépendamment de toute hypothèse, qu'il y a conformité entre la direction des chaînons et celle des diaclases qui les traversent. Dans le relief, comme dans les cassures internes, on observe d'ailleurs, autour de cette moyenne, des variations à peu près de même amplitude.

Sans nier qu'originellement les ciments calcaires et siliceux aient pu se déposer dans le sable, suivant des bandes parallèles, comme il est arrivé pour certains amas de gypse ou de minerai de fer, il faut reconnaître l'intervention d'une autre cause.

A mesure que la couche épaisse de sable incohérent, sur laquelle gisaient les bancs de grès, était entraînée par les eaux qui, à l'époque quaternaire, agissaient si énergiquement, même dans les régions où elles n'étaient pas à l'état de glacier, ces bancs de grès perdaient leur support.

Morcelés comme ils l'étaient dans toute leur étendue par des cassures, ils se démembraient en blocs, dont les faces principales étaient déterminées par les cassures préexistantes, à peu près comme il arrive aux glaciers qui, en débouchant dans la mer, forment les banquises. En beaucoup de points, on trouve des blocs qui, par leurs formes, s'adaptent parfaitement aux roches vierges ou en place formant des *plattières*, dont elles ont été visiblement détachées, et dont elles sont peu distantes. Le développement exceptionnel dans cette région de monceaux de blocs épars qui, après avoir glissé, ont échoué, et se sont souvent empilés les uns sur les autres, de manière à

1. BELGRAND, *Le bassin parisien aux âges préhistoriques.*

former des *éboulis*, des *chaos* ou des *mers de rochers*, est donc avant tout une conséquence de la présence des sables qui leur servent de soubassement.

Lors de cette démolition, les diaclases principales dont la direction est si prédominante, ont nécessairement imprimé leur direction à une partie des masses qui résistaient. C'est ce qui se produit chaque jour encore, dans le mode d'abatage désigné par les mineurs sous le nom de *havage*, et par les carriers de Fontainebleau sous le nom de *défeuillement*.

Aux environs immédiats de Paris, les couches tertiaires sont aussi coupées perpendiculairement à leur plan par d'innombrables cassures ou diaclases, ordinairement désignées par les ouvriers sous les noms de *joints*, de *feuillères*, de *feuillets*, de *filets francs*, de *ranières*.

Les diaclases sont souvent restreintes à certaines couches ou groupes de couches peu épais, et s'arrêtent à leur plan de stratification; mais souvent aussi elles coupent les assises sur toute l'épaisseur que l'exploitation permet d'observer, sur 25 mètres et même davantage. Horizontalement on les suit parfois sur 50 mètres (calcaire grossier de Vitry, Maisons-Alfort, etc.), 80 mètres et plus, lorsque l'excavation est suffisamment étendue (gypse de Romainville et de Noisy-le-Sec), et rien ne prouve qu'elles ne dépassent pas beaucoup ces dimensions.

Lorsqu'une diaclase s'arrête horizontalement, une autre lui succède dans le voisinage et à peu près avec la même direction.

Quant à la distance mutuelle des diverses diaclases parallèles d'un même système, elle est variable d'une roche à l'autre. Cette distance est souvent de 1 à 3 mètres, et il est rare qu'elle excède 10 à 15 mètres.

Ainsi les couches horizontales sont découpées en tranches verticales qui, par leur épaisseur et par leur régularité, sont parfois comparables aux couches elles-mêmes.

La diversité dans l'épaisseur des couches, ainsi que dans la nature des roches et dans leur résistance aux actions mécaniques, a causé de grandes différences dans le nombre et la disposition des diaclases qui s'y sont produites.

Ces diaclases verticales sont ordinairement si minces qu'elles sont à peu près invisibles et que l'exploitation seule en révèle la présence. Parfois leurs parois se sont écartées horizontalement, et elles passent à l'état de lézardes béantes. Cet élargissement se montre surtout dans des parties où des glissements ont pu se produire, et notamment près des flancs ou *naissants* des collines. (Exemples, Gentilly près Bicêtre; Saint-Maur-les-Fossés; Issy près des fortifications, au-dessus de l'exploitation de l'argile plastique).

Dans bien des localités, deux systèmes de diaclases s'entre-croisent avec une égale netteté (calcaire grossier d'Arcueil, marne du gypse à Noisy-le-Sec).

Le plus souvent un système est très prédominant, tant par la netteté et la régularité que par l'étendue des cassures; le second système qui traverse le premier est représenté par des diaclases très fines, discontinues et souvent infléchies. Cette dissymétrie affecte les diverses natures de roches (calcaire de Vitry, gypse de Châtillon, grès d'Orsay).

Si on examine une carte au 1/80,000 sur laquelle ont été tracés les systèmes relevés en chaque localité, on voit que, au lieu de présenter des orientations très variées, certaines directions se reproduisent fréquemment et persistent sur des points plus ou moins distants. L'un de ces systèmes est remarquablement constant.

Un caractère frappant du relief des environs de Paris se montre à première vue sur les cartes topographiques et surtout sur les cartes géologiques. C'est cet alignement approximativement N.-O et S.-E. des principales vallées

tertiaires, qui a déterminé la direction moyenne de la vallée de la Seine¹.

Les accidents préexistants qui ont guidé l'érosion et qui, par conséquent, ont eu une grande part dans ce modelé, ne sont pas seulement les failles ou paraclases, que jusqu'à présent on a eues principalement en vue ; on voit maintenant qu'il faut tenir grandement compte des diaclases.

En effet, de même qu'aux environs de Fontainebleau, nous remarquons que cet alignement dans le relief coïncide avec un alignement prédominant dans les diaclases.

En examinant plus attentivement la carte susdite, on aperçoit des corrélations de détails avec le second système de diaclases, quand on considère la direction des collines gypseuses de Sannois et de Montmorency, d'une part, et de Montmélian et de Dammartin, d'autre part, ainsi que d'autres qu'il serait trop long de signaler.

J'ajouterai qu'on peut se rendre compte du rôle que les diaclases ont dû jouer, lors des démolitions par les eaux, en examinant les exploitations ouvertes dans la colline de calcaire grossier qui borde la Marne, à Saint-Maur-les-Fossés.

Parmi les exemples qui font ressortir cette corrélation, je mentionnerai les couches crétacées d'une partie du nord de la France que recouvrent des dépôts tertiaires. En examinant attentivement une carte bien faite, particulièrement la carte hydrographique du Dépôt des fortifications, si habilement dessinée par M. le commandant Prudent, on voit que sur les vallées principales s'embranchent un grand nombre de vallons également rectilignes et parallèles entre eux.

Ainsi sur la carte des environs d'Abbeville et de Dieppe, à l'échelle de 1/300,000 (pl. I), on distingue, comme cas-

1. La petite carte réduite donnée par M. Belgrand exprime bien ces traits de parallélisme que l'auteur a attribués à des érosions violentes.

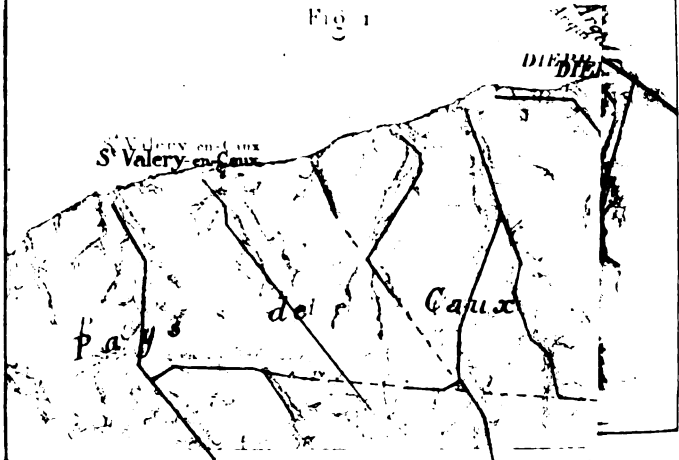
ESQUISSE DES LIGNES DE^{1E}

pour faire ressortir le réseau de cassures qui o-



Fig. 2

Fig. 1



EXPÉRIENCES RELATIVES AUX CASSURES TERRESTRES. 361

sures principales, celles qui ont donné naissance à une série de vallées parallèles, dirigées E.-S.-E. à O.-N.-O., comme la faille orientale du pays de Bray. Ce sont, à partir du Nord, la Canche, l'Authie, la Somme, la Bresle, l'Yères, l'Aulne et la Béthune. Sur ces vallées parallèles s'embranchent de nombreux vallons, dont beaucoup sont également parallèles entre eux et se dirigent à peu près O.-S.-O. à E.-N.-E., sans être toutefois perpendiculaires aux premières. Exemple, les vallées de la Canche et de la Ternoise à Hesdin (Pas-de-Calais), dont l'angle est environ de 80 degrés¹.

L'orientation moyenne de ces derniers vallons s'accorde avec la direction générale de la falaise, entre les embouchures de la Somme et de l'Arques. On rencontre encore, comme à l'embouchure de l'Authie, la direction E.-O., et d'une manière moins apparente, la direction N.-S., qui est celle du littoral, entre l'embouchure de la Somme et la lisière du Boulonnais.

Quelques-unes des lithoclasses les plus remarquables, au point de vue de l'ouverture des vallées, ont été marquées sur un diagramme transparent qu'on doit superposer à la carte et qui, pour plus de netteté, n'indique qu'un petit nombre de celles qu'on aurait pu y tracer.

D'un autre côté les escarpements abrupts des falaises se prêtent bien à l'étude de l'orientation des cassures de toutes sortes qui en divisent les couches. D'après l'étude détaillée que j'en ai faite, les diaclases *principales* sont soumises à des relations de parallélisme et se répartissent suivant deux directions prédominantes, N. 50° E. et N. 127° E. Or ces deux directions principales sont également les plus fréquentes dans les vallées et les vallons de la région voisine, même dans les localités où l'on ne connaît pas de failles.

Une autre démonstration non moins claire de l'influence

1. Ces caractères géométriques ressortent plus clairement encore sur la carte au 1/80,000.

des diaclases sur les érosions du sol est fournie par les grands escarpements mêmes des falaises (fig. 3). Ceux-ci ne correspondent pas à des paraclases, comme pourrait le faire supposer leur forme abrupte, mais à de simples diaclases. Les couches qui en forment la base se continuent en général sans rejet vers la plage qui est à leur pied et qui



FIGURE 3.

se montre à nu à marée basse. C'est encore aux intersections successives de ces systèmes de diaclases que sont dues ces séries d'angles saillants et rentrants que l'on observe souvent dans la falaise, par exemple, entre Tréport et Mesnil-Val, et qui, à distance, rappellent des redans de fortifications (fig. 3 et 4). Souvent aussi les diaclases produisent une sorte de placage parallèle à la face principale de la falaise.

Des actions contemporaines, exercées sur les mêmes falaises, contribuent à faire comprendre l'influence des diaclases sur les érosions. Un peu au-dessus du niveau de la mer, dans les parties battues par les vagues, on observe en effet très fréquemment des grottes ou couloirs dont les parois sont planes et ressemblent à des entrées de galerie des mines de grande dimension. Elles résultent d'érosions alignées suivant les parois des joints. Ailleurs, c'est sur la plage même que l'on observe des sillons dus à une cause analogue. Ces érosions à peu près rectangulaires, considérées du haut de la falaise, rappellent,

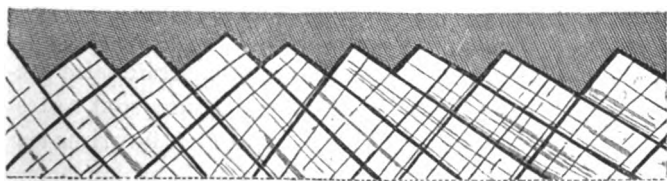


FIGURE 4.

comme en miniature, d'une part, les érosions qui ont formé les vallées et les vallons; d'autre part, les poches alignées, où se sont souvent déposés les minerais de fer pisolithiques et d'autres minerais métalliques dans diverses localités.

Dans les couches de craie de l'Angleterre, on trouve des plans de division de même caractère, comme le montrent certains rochers isolés de l'île de Wight ¹, ou les prismes mis à nu par un glissement sur la côte de Great Bindon en Devonshire ².

Un autre exemple de relations du même genre est fourni par la petite carte (planche I, fig. 2) qui représente à l'échelle

1. GREEN, *Geology*, p. 443.

2. CONYBEARE AND DAWSON, *Views of East Devon*.

de 1/500,000 le plateau de Charny (Aube) et de Courtenay (Loiret) au S.-O. de Joigny, formé de couches crétacées, craie moyenne et craie blanche, que recouvrent des couches tertiaires peu cohérentes, argile, sable et terre rouge à silex. Un diagramme, pl. I, fig. 3, fait ressortir la direction des cassures principales, et leur continuité est indiquée en plan par des traits pointillés. Il s'y présente des cassures rectilignes parallèles qui se rapportent à quatre directions principales : N.-S. (*a, a, a*); E.-O. (*b, b, b*); N.-O. à S.-E. (*c, c, c*); N.-E. à S.-O. (*d, d, d*). Ces cassures se décèlent par la configuration polygonale des vallées, dont les cassures ont été l'origine. Quelques-unes sont discontinues et presque entièrement à sec. L'une d'elles, A, est même sans issue, et les eaux qui s'y rassemblent ne peuvent s'écouler que souterrainement. La discontinuité pourrait faire penser que certaines parties d'une même fissure sont restées béantes, de manière à appeler les eaux et à favoriser leur érosion, tandis que d'autres parties, dans le prolongement des premières, restaient fermées, par la juxtaposition des masses cassées.

Sans sortir du sol de la France, on trouverait des exemples sans nombre de l'influence des diaclases sur la configuration d'un pays.

Les vallées qui sillonnent le calcaire jurassique de divers étages, aux environs de Longwy, de Briey et de Fontenay près Toul (Meurthe-et-Moselle), sont fort instructives à cet égard.

Par exemple, comme on peut le voir sur la carte de France au 1/80,000, le plateau situé à l'Ouest de la Moselle, entre l'Orne et la Fensch, au Nord de Briey, comprenant Hayange et Moyeuvre, présente une série de vallées polygonales, entaillées dans les calcaires de l'oolithe inférieure. Leur origine paraît également due à des cassures ou portions de cassures rectilignes, et nous rencontrons ici le cas, particulièrement intéressant, d'effets mixtes dus à la fois

aux diaclases ainsi qu'aux paraclases connues sous les noms de failles de Fontoy et de Hayange.

On y voit des changements brusques de directions, que des courants capables de creuser ces vallées eussent inévitablement transformés en cirques d'érosion analogues à ceux qui se présentent dans la vallée de l'Orne, où l'énergie des érosions a modifié, de cette manière, des coudes dus primitivement à des cassures. Très souvent, des portions presque rectilignes des vallées sont prolongées au-delà de coudes par des vallons entaillés dans les calcaires de l'oolithe inférieure. Leur origine s'explique facilement dans l'hypothèse de cassures qui seraient restées fermées vers l'origine du vallon et qui auraient été béantes en aval. Dans cette hypothèse de cassures, on conçoit bien comment une vallée quitte sa direction première, pour suivre, à angle droit, une cassure qu'elle abandonne à son tour pour reprendre son ancienne direction.

Enfin, signalons cette circonstance que plusieurs vallées, même là où le topographe a dessiné un ruisseau, sont entièrement privées d'eau, quoique ayant des bassins assez étendus. Cela serait difficilement explicable s'il s'agissait d'une vallée d'érosion, vu la petitesse de l'épaisseur des remblais, qui est accusée par la largeur très faible du fond plat de ces vallées.

Il ne paraît pas douteux que beaucoup des courts vallons qui découpent les berges des vallées ne doivent leur origine à des crevasses. Cela paraît entièrement probable pour ceux qui rencontrent *obliquement* la ligne de fil d'eau principale. Quant à ceux qui la rencontrent à angle droit, quelques-uns doivent provenir de la même cause; mais d'autres, et en grand nombre peut-être, peuvent être le résultat de simples érosions, rendues très actives par la forte inclinaison des berges sur lesquelles coulaient les eaux. Signalons encore la disposition étoilée des vallons au point où se trouve la source volumineuse de la Fensch.

Dans une étude récente sur le département de Meurthe-et-Moselle, M. l'ingénieur des mines Braconnier a fait clairement ressortir l'existence de deux systèmes de cassures, respectivement parallèles entre elles, qui traversent le pays¹.

Ces lignes de cassures se groupent très régulièrement en deux systèmes, l'un orienté E. 35° N., l'autre N. 37° O.; ces deux systèmes de lignes, inclinées l'une sur l'autre de 92°, partagent ainsi le pays en parallélogrammes. Entre les mattresses-lignes de rupture profonde qui délimitent les compartiments, il en existe un très grand nombre d'autres qui courent parallèlement aux premières; mais elles sont superficielles, ou s'arrêtent à des profondeurs plus ou moins grandes. Le pays est donc comme un dallage, dont les dalles ont souvent joué les unes indépendamment des autres. Dans ces différents cas, il importe de le répéter, les couches se correspondent, en général, d'un flanc à l'autre de la vallée, sans offrir d'indice de rejet.

Nous citerons encore deux exemples que l'on peut également observer sur la carte de France au 1/80,000, de systèmes de cassures que les érosions ont dénaturés sans pouvoir en effacer entièrement le caractère originel.

La vallée de la Charente, au Sud de Ruffec, est formée de calcaire jurassique (oxfordien et corallien) que recouvre un dépôt calcaire incohérent. On distingue, sur les deux rives de la vallée principale, une série de vallées sans eau, correspondant à des cassures d'orientations diverses, N.-O. à S.-E. et N.-E. à S.-O.; quelques-unes N.-S. et E.-O. Comme indication de fractures ayant donné naissance aux vallons et aux vallées, on y voit quelques coudes brusques, privés de cirques qui eussent été la conséquence du creusement de ces vallons par l'érosion. D'autres indications sont fournies par la continuité des directions des vallons, qui s'éloi-

1. *Description des terrains de Meurthe-et-Moselle*, p. 71, 1879.

gnent en sens inverses des points de partage. Cette continuité porte naturellement à croire que ces vallons opposés doivent leur origine à la même cassure.

Les sinuosités de la vallée de la Charente, par exemple la vallée qui va de Villegats à Chenon, paraissent avoir pour origine quelques-unes de ces cassures, qui ont ultérieurement donné naissance à des cirques d'érosion, et, par suite, à une série de méandres. Il en est de même dans bien d'autres vallées, telles que celles de la Seine et de la Marne.

Le sol de la région située au nord de La Rochefoucauld (Charente) est formé de calcaire jurassique, principalement de l'oolithe inférieure et de l'oxfordien, que recouvrent des couches tertiaires incohérentes. Parmi les directions diverses qu'affectent les cassures, on y remarque surtout celle que suit la route nationale de Chasseneuil à Taponnat, cassure qui se prolonge par des vallons au N.-E. de la première localité et au S.-O. de la seconde. Une autre cassure parallèle à la précédente donne naissance à une série de petits vallons discontinus, mais bien alignés, dont l'un passe par les Pins. Beaucoup d'autres cassures, à peu près parallèles à la première, se montrent sur les rives de la Bonnieure.

Mieux encore que la précédente région, celle-ci rappelle un réseau de cassures coordonnées parallèlement à quatre directions, qui deux à deux sont à peu près perpendiculaires entre elles. Les formes des lignes de fil d'eau présentent souvent des courbures continues, qui semblent être en contradiction avec l'hypothèse de cassures sensiblement rectilignes. Mais, d'après une communication personnelle qu'il a bien voulu me faire, M. le colonel Goulier estime que, dans bien des cas, ces tracés diffèrent de ceux que donneraient des cartes levées à plus grande échelle ou avec plus de précision. L'incertitude de leurs formes tient nécessairement, surtout dans les pays boisés, à ce que le figuré du terrain a été fait *à vue* et à l'échelle du

1/40,000 seulement; de plus, les graveurs, en les reproduisant sur le cuivre à l'échelle du 1/80,000, croient généralement devoir en adoucir encore les contours ¹.

La carte géologique de Belgique au 1/20,000 avec ses courbes de niveaux, exprime parfaitement la disposition de divers coudes rectangulaires, par exemple sur la feuille d'Hastières.

Dans la partie espagnole du massif du Mont-Perdu, d'après la carte si pleine d'intérêt dont on est redevable à M. Schrader, les couches crétacées et nummulitiques, tout en étant restées horizontales, ont été soulevées à environ 3,000 mètr. d'altitude et sont entaillées, sur 1,200 à 1500 mètr. de profondeur, par des vallées étroites, dont les parois sont à peu près verticales. C'est comme une gigantesque plaque fissurée, dont les brisures coïncident tant avec les grandes vallées qu'avec les vallons secondaires. Or ces brisures dessinent un système réticulé, surtout parallèlement à trois directions ².

1. A l'appui des détails concernant les trois exemples qui précèdent, on trouvera dans ma *Géologie expérimentale* (pages 362, 364 et 366) des extraits de la carte de France, accompagnés de diagrammes transparents destinés à mettre en évidence les faits dont il s'agit.

2. « C'est dans la chaîne du Mont-Perdu, m'écrit M. Schrader, que j'ai tout d'abord été frappé de ces faits de parallélisme, et que les réseaux dessinés par les grandes, moyennes ou petites cassures m'ont présenté une analogie frappante avec les dessins des plaques fissurées obtenues par vos expériences; mais, à mesure que j'ai poussé plus à l'Est et plus au Sud l'étude des Pyrénées espagnoles, j'ai retrouvé ces mêmes directions, ces mêmes systèmes de fractures traversant indifféremment les diverses natures de terrains, de sorte que cette disposition anguleuse, semblable au premier abord au résultat d'un clivage, a fini par prendre le caractère d'un phénomène purement mécanique. On n'en peut plus douter quand on voit les mêmes fentes se prolonger sur des 50, 60 ou 80 kilomèt. de longueur, comme celle qui de Salient, ou de plus loin même, traverse le massif du Mont-Perdu, celui d'Escualn, celui du Cotiella, puis du Turbon, et se prolonge au Sud jusqu'au-delà des Pyrénées proprement dites, empruntant ainsi les vallées du Gallego, de l'Ara, de l'Ordesa, de Niscle, d'Escualn, de Badaln, de Viu, de l'Esera, de Campo, du rio Isabena, sans dévier un instant de sa

Cette influence des cassures sur le relief du sol ressort nettement de toutes parts dans les cañons des Montagnes

direction première; ou bien celle, non mentionnée encore, qui de Bagnères-de-Bigorre, par les vallées de Pierrefitte, d'Oueil, de Luchon, d'Aran, de la Noguera-Pallaresa, se prolonge jusqu'au-delà d'Esterrí, sur plus de 75 kilomèt.

« Ces alignements principaux, dirigés à peu près Est 30° ou 35° Sud dans toute la chaîne centrale des Pyrénées, mais surtout sur le principal versant, en Espagne, sont croisés par d'autres cassures, orientées à peu près Est 40° Nord, quelles que soient les formations géologiques qu'elles traversent.

« En dehors de ces deux séries principales, il en existe bien une troisième Nord-Sud, qui en forme comme la bissectrice, mais cette orientation ne paraît pas avoir partout la même importance.

« Un fait qui doit être constaté, c'est que ni l'un ni l'autre des fendillements principaux ne cadre avec l'orientation même de la chaîne, et que celle-ci forme comme un compromis entre ces deux directions, la direction Est 30° Sud l'emportant généralement sur l'autre, et la chaîne se dirigeant ainsi, entre la Bidassoa et le cap de Creus, comme si elle zigzagait obliquement entre les mailles d'un canevas préexistant.

« Plus l'étude des Pyrénées espagnoles est faite avec soin, plus on y trouve de régularité et de symétrie, jusque dans les plus petits détails. Des cours d'eau voisins se reploient parallèlement dans leurs plus délicats méandres; parfois le flanc d'une montagne forme à mi-côte un repli longitudinal qui constituera un ravin à flanc de coteau, comme celui que mes prochaines cartes montreront au Nord de Campo; la montagne a été entaillée par une grande ligne de cassures qui, n'ayant pu la briser, l'a simplement fendillée latéralement. Cette fente presque imperceptible ne se verrait point si les ravins ne venaient tous s'y arrêter et s'y déjeter comme dans un canal qui les reploie longitudinalement.

« Le point le plus remarquable des cassures pyrénéennes est certainement le cirque admirable de Cotatuero, revers espagnol de Gavarnie. Il est singulier que les fractures qui apparaissent si clairement sur le versant espagnol ne se trouvent que bien rarement sur le versant français. Serait-ce que le climat plus humide a détérioré les formes en France, tandis que la sécheresse du ciel espagnol les a conservées en Espagne? Ou bien, le versant français ne formant qu'un rebord de la chaîne, tandis que le versant espagnol en forme la masse, l'érosion et la gravité auraient-elles joué un rôle prépondérant sur le petit versant de France, tandis que le développement plus grand des accidents sur le versant espagnol, combiné avec la moindre pente générale, aurait d'une part modéré l'action des eaux, d'autre part révélé plus clairement les grandes lignes? »

Rocheuses, comme le montrent les belles photographies de cette remarquable région, dont on est redevable à M. le capitaine Wheeler (fig. 5).

Un autre exemple de ce système réticulé se présente dans les traits d'incision qui, d'après le professeur Kjerulf, dessinent dans une partie de la Norvège les fjords et les vallées principales.

Pour terminer la longue série de ces exemples de relation entre le relief du sol et les diaclases, je mentionnerai ceux qui ont été tout récemment observés au Groenland par un jeune géologue, M. Kornerup, bien prématurément enlevé à la science ¹.

Le Groenland, étant en général presque dénué de végétation, se prêtait tout particulièrement à des recherches de ce genre. Le gneiss et les schistes cristallins, sans autre recouvrement que des dépôts glaciaires, constituent presque entièrement cette partie des régions arctiques.

Lorsqu'on considère les formes des montagnes, on remarque des plans parallèles, disposés suivant deux ou trois systèmes, qui se maintiennent dans les montagnes et que l'on reconnaît, même sous leur couverture de neige, à 25 ou 30 kilomètres de distance.

Si vers le milieu de mai, lorsque le soleil a acquis assez de force pour que les arêtes des rochers apparaissent de tous côtés en tranchant par leur couleur sombre sur les masses de neige environnantes, on se place sur un point culminant dans l'intérieur du pays, de manière à embrasser une grande quantité de montagnes et de groupes d'îles, on voit également le paysage sillonné par plusieurs systèmes de lignes parallèles obscures, qui se prolongent par monts et vallées, à travers tout le terrain, jusqu'à une distance de plusieurs kilomètres. Les mêmes lignes sont visibles sur les limites des détroits parallèles, dans les groupes d'îles le

1. *Meddelelster om Grönland* (2^e livraison, p. 235). Copenhague, 1882.

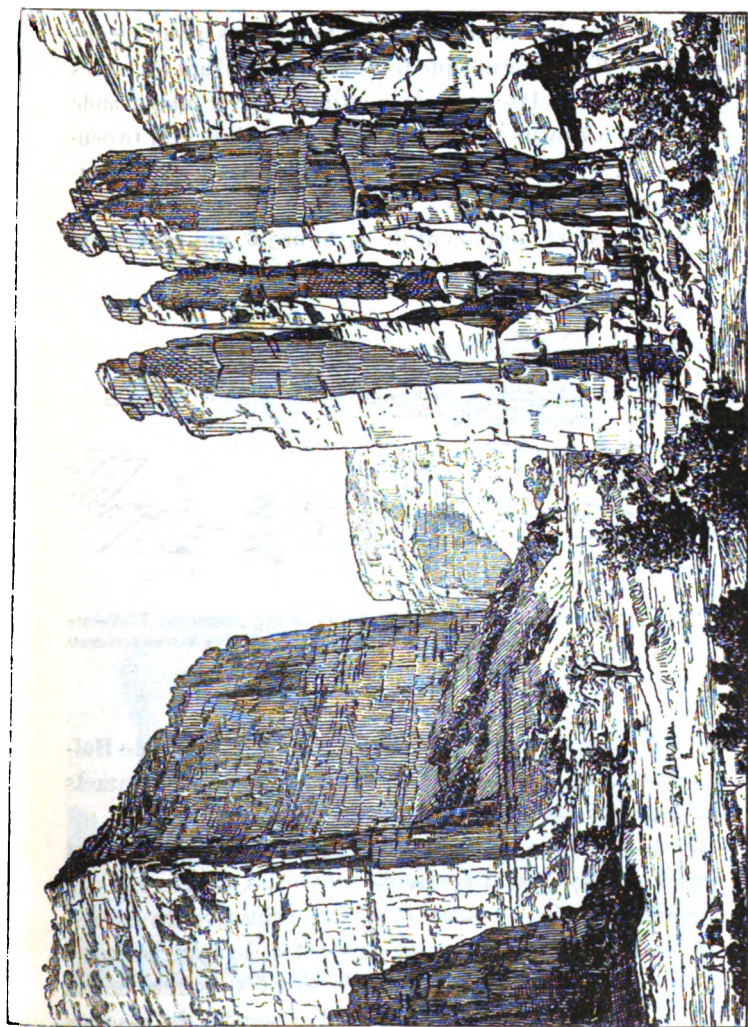


FIGURE 5. -- Cañon de Chelle (dessin de Prudent, d'après une photographie communiquée par M. le capitaine Wheeler).

long de la côte et sur les côtés correspondants des petites baies dans l'intérieur des fjords.

Il n'est pas besoin de chercher longtemps pour reconnaître, dit M. Kornerup, que toutes ces lignes sont les traces d'autant de diaclases qui se continuent avec une grande régularité à travers toutes les roches gneissiques du Groenland. Cette relation se montre tant dans les traits principaux que dans les détails.

Le fait ressort nettement de la figure 6, qui représente



FIGURE 6. — Panorama des environs de Holstensborg, montrant l'influence prédominante des diaclases sur l'alignement des îlots et des autres accidents du relief du sol.

une sorte de panorama des environs de la colonie de Holstensborg, vers le 67° de latitude Nord. Les sommets atteignent de 500 à 600 mètr. d'altitude.

C'est aux systèmes de diaclases, ajoute l'auteur, que sont dues l'existence et la forme de toutes les dépressions et proéminences que présente la surface primitive du gneiss.

Sur une échelle moindre qu'on vient de le voir, pour des régions plus ou moins étendues, de simples rochers manifestent d'une manière très nette l'existence de réseaux réguliers de cassures.

C'est ainsi qu'on rencontre à chaque pas, dans le grès des Vosges, des rochers isolés, en forme de parallépipèdes et

de corniches escarpées, simulant des châteaux-forts (fig. 7

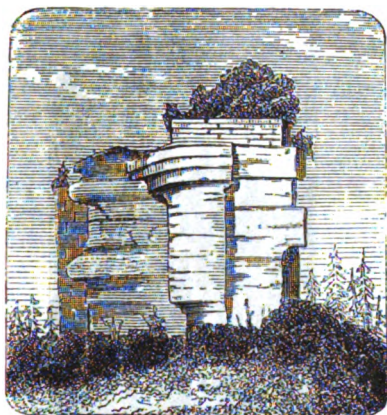


FIGURE 7. — Rochers isolés et simulant des ruines de châteaux-forts, déterminés par des joints verticaux qui traversent les couches de grès des Vosges. — Ochsenstein, près Reinhardsmünster (chaîne des Vosges).

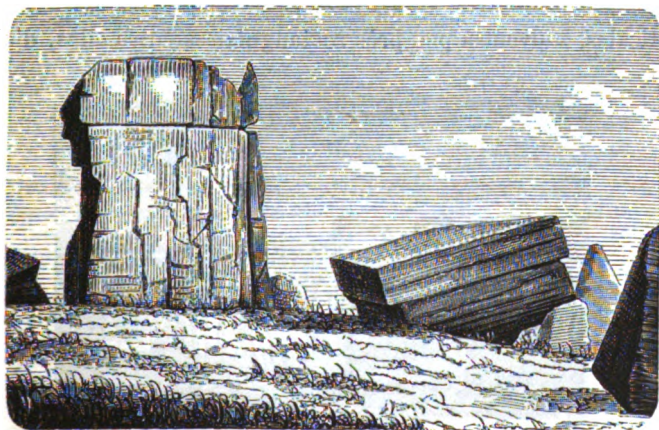


FIGURE 8. — Rochers isolés et épars, déterminés par les systèmes de joints qui traversent le grès des Vosges, suivant deux directions principales, perpendiculaires entre elles et à la stratification. — Prancey (chaîne des Vosges).

et 8). Il en est de même dans le quadersandstein de la Suisse

Saxonne et de la Bohême, dont la stratification est également horizontale et qui est coupé par des diaclases ver-



FIGURE 9. — Rochers isolés les uns des autres, et déterminés par des joints verticaux qui traversent les couches de grès crétacé (quadersandstein) suivant deux directions principales rectangulaires entre elles. — La Bastey (Suisse saxonne).

ticales, souvent à peu près rectangulaires entre elles, d'où

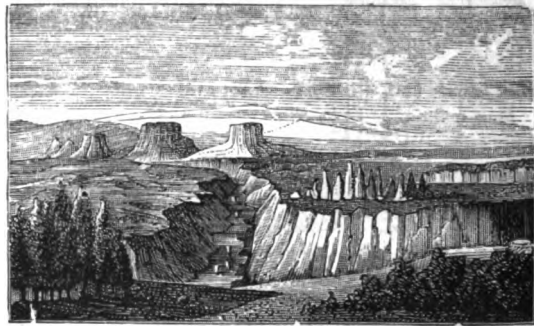


FIGURE 10. — Escarpements divers déterminés par les lithoclasses qui ont dirigé et facilité les actions érosives sur les couches à peu près horizontales du grès crétacé (quadersandstein) du grand Winterberg (Suisse saxonne).

il est résulté la division en parallélipipèdes qui lui a valu son nom (fig. 9 et 10). Tel est aussi le granite du Cor-

nouailles, celui des environs de Carlsbad (fig. 11) et de beaucoup de contrées.

On peut se convaincre du même fait en examinant les *mers de rochers* (Felsenmeere) qui se rencontrent dans des roches très cohérentes et de natures diverses : granite

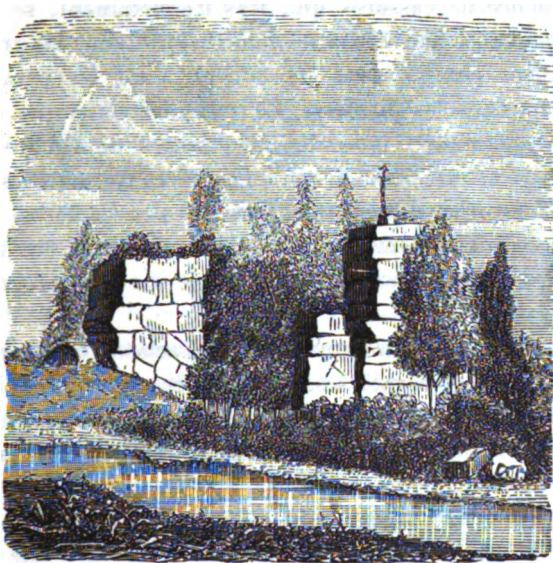


FIGURE 11. — Rochers isolés déterminés par trois systèmes de joints qui traversent le granite, l'un horizontal, les deux autres verticaux et dirigés perpendiculairement entre eux. — Carlsbad.

(Brocken, Odenwald); grès des Vosges (plateau de Sainte-Odile, Menelstein, Ungersberg); grès bigarré (environs de Plombières, où elles sont connues sous le nom de *meurgers*).

L'état fragmentaire et ruiné des hautes cimes paraît être un fait général. Ainsi, les pics pyrénéens consistent, pour la plupart, en monceaux de blocs ¹, souvent dési-

1. D'après le comte Russell.

gnés sous le nom de *chaos*, de même que la cime du Mont-Perdu que Ramond a si attentivement étudiée dans les formes de ses rochers.

Ainsi, que l'on considère les caractères du relief du sol dans leur ensemble ou dans leur détail, on y reconnaît l'influence de cassures qui, très fréquemment, se coordonnent avec une régularité géométrique, dans les grandes fractures comme dans les petites, dans les paraclases comme dans les diaclases. Le trait caractéristique qui se manifeste dans d'innombrables fissures de l'écorce terrestre, c'est un parallélisme qu'on retrouve dans les fractures de toutes dimensions, paraclases et diaclases.

Or ce fait fondamental n'avait pas encore pu être reproduit par l'expérience : c'est ce que je me suis proposé de faire.

L'analogie, qui montre dans les diaclases une sorte de diminutif des paraclases, faisait espérer que le problème général pouvait être abordé expérimentalement, bien que ces dernières ruptures dépassent souvent des dizaines de kilomètres.

II. — EXPÉRIENCES.

Quelque nombreuses que soient les études dont les paraclases ou failles ont été de toutes parts l'objet, tant dans leurs formes que dans leur mode de groupement, la cause de ces grandes fractures est restée inconnue.

Des suppositions vagues ont été émises à leur égard : on les a attribuées, par exemple, à des actions moléculaires exercées sur l'enveloppe externe du globe, par les masses chaudes et pâteuses qui la supportent, et, c'est principalement à cause de cette obscurité que de Boucheporn a été conduit à donner de leur parallélisme si caractéristique

une singulière explication, en les attribuant à des ruptures opérées parallèlement à d'anciens équateurs, que notre planète aurait successivement possédés, dans ses changements d'axe de rotation.

La même ignorance a régné jusqu'à présent sur l'origine des diaclases. Les explications qu'on a essayé d'en donner peuvent se rapporter à quatre : une sorte de cristallisation, des actions de polarité, un retrait, des actions mécaniques.

C'est à des actions mécaniques qu'une étude plus approfondie a conduit, enfin, à les attribuer.

Leur constance sur de grandes étendues, ainsi que la persistance de leur direction moyenne à travers des roches juxtaposées, de nature différente, permettent bien de le démontrer.

De plus, dans leur voisinage, les fossiles sont parfois déformés et distordus.

Il est encore un caractère des diaclases qu'il convient de ne pas perdre de vue, et qui vient s'ajouter aux considérations précédentes, en faveur de l'origine mécanique.

Lorsque les diaclases traversent des poudingues ou des conglomérats, on remarque fréquemment qu'en se produisant elles ont coupé en deux, de la manière la plus nette, les cailloux de quartz ou de porphyre qu'elles rencontrent. Ce fait, que j'ai eu l'occasion de constater très souvent dans le grès des Vosges, par exemple, sur les escarpements qui forment le sommet du Schneeberg, se retrouve, à chaque pas, dans les blocs de la même roche que l'on rencontre épars parmi les *meurgers* des environs de Plombières. Il en est de même dans le conglomérat porphyrique, en forme d'obélisque, qui supporte le vieux château de Baden-Baden. Sur les faces des cailloux ainsi tranchés, on remarque souvent ici, comme au Schneeberg, un enduit de quartz cristallisé. On peut encore citer comme fait analogue le conglomérat de l'*Old red* des environs de

Waterford (Irlande). Une action énergique, tranchante ou de cisaillement, s'est opérée lors de la formation des diaclasses.

Cassures produites sur une croûte mince par un mouvement ondulatoire. — Un procédé, que j'ai tout d'abord employé, consiste à se servir d'un mouvement ondulatoire, qui brise une plaque très mince, à travers laquelle il se propage. Ainsi, si l'on fait vibrer un vase rectangulaire contenant une dissolution de bicarbonate de chaux, à la surface de laquelle s'est concrétée, par décomposition, une pellicule de calcaire, on voit cette sorte de membrane se déchirer. Les ondulations se propagent parallèlement aux petits côtés; il se produit des déchirures, dont les principales ont une tendance à épouser les directions des bords du vase, et, par conséquent, à être perpendiculaires entre elles.

Mais ce résultat, tout en méritant l'attention, n'explique pas les principaux faits géologiques qui viennent d'être rappelés.

Trois autres procédés ont eu pour but de reproduire les cassures terrestres dans leurs caractères principaux, et deux d'entre eux ont même permis d'imiter les paraclases et leurs diaclasses congénères, dans leurs formes, leur parallélisme et leur répartition en systèmes orthogonaux ou conjugués. Ceux-ci mettent en œuvre une torsion et une déformation par simple pression. Dans l'autre, la cassure est consécutive de ploiements.

Cassures obtenues par torsion. — Ce qui m'a guidé, c'est l'idée préconçue qu'en infléchissant une plaque mince, d'abord plane, de manière à lui donner la forme d'une surface réglée, on arriverait à la briser suivant des lignes droites, qui seraient en rapport avec les génératrices de cette nouvelle surface.

Une plaque de la substance à examiner, en forme de rectangle très allongé, est saisie par l'un de ses petits côtés,

entre deux mâchoires de bois serrées à vis, qui forment comme un étau (fig. 12 et 13); l'autre extrémité est encas-

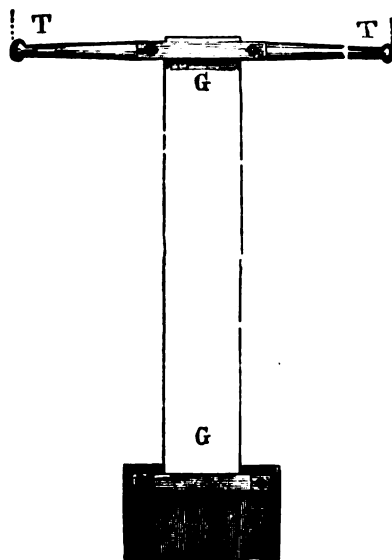


FIGURE 12. — Disposition d'une lame de glace, destinée à subir la rupture par torsion. — G G, plaque de glace; E E, étau qui maintient l'extrémité fixe; T T, tourne-à-gauche, dans lequel est maintenue l'autre extrémité de la glace. — Échelle de 1/6.

trée dans un tourne-à-gauche, où elle est également calée avec une interposition de carton. En faisant mouvoir le

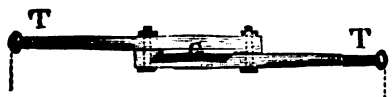


FIGURE 13. — Disposition de la même lame vue par sa tranche; même signification des lettres et même échelle que pour la figure précédente.

tourne-à-gauche autour d'un axe horizontal, on détermine une torsion, qui ne tarde pas à provoquer une rupture.

Une première série d'essais faits sur des plaques de gypse, ayant douze millimètres d'épaisseur, a donné un

petit nombre de cassures; cependant, dans certains cas, on a obtenu des cassures ayant une tendance marquée à être parallèles entre elles, tandis que d'autres leur étaient à peu près perpendiculaires.

Avec les plaques de glace, les essais ont été plus heu-

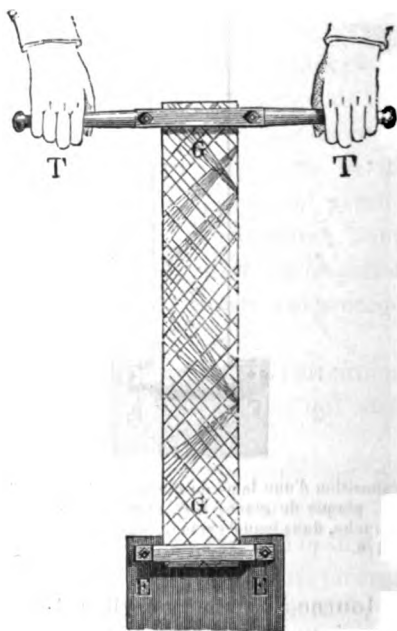


FIGURE 14. — Résultat de l'expérience réalisée avec l'appareil précédent. On aperçoit le double système de fissures dont la glace est comme hachée. — Même signification des lettres et même échelle que pour la figure 12.

reux. Ces plaques ont 80 à 90 centimètres de longueur, sur une largeur variant de 35 à 120 millimètres, et une épaisseur de 7 millimètres. Pour chaque expérience, la plaque était enveloppée de papier collé, qui empêchait les fragments produits de se séparer. Sans cette précaution, il eût été bien difficile de constater la disposition des fractures.

Dans chacune de ces plaques rectangulaires de glace, il



se produit, en même temps que la rupture, des fissures en grand nombre.

Malgré leurs courbures et inflexions, ces fissures présentent, dans leur ensemble, une disposition dans laquelle on ne tarde pas à distinguer une régularité géométrique (fig. 14). Cette régularité ressort surtout si l'on se place à quelque distance de la plaque, ou si, au lieu de considérer une plaque unique, on en considère une série, de manière à prendre en quelque sorte une moyenne de résultats.

Les figures de la planche II représentent la disposition des fissures produites par torsion dans des lames de glace.

Au milieu des irrégularités, on reconnaît immédiatement l'existence des deux systèmes de directions, qui sont également inclinés sur l'axe de torsion.

Sur chacun d'eux apparaissent cependant des groupes rayonnés, en éventails aigus, dont les rayons sont respectivement parallèles entre eux.

Tandis que les cassures pour la plupart traversent toute la plaque, il en est qui se perdent dans l'intérieur.

Certaines de ces fissures s'arrêtent brusquement à des fissures conjuguées, au-delà desquelles elles ne se prolongent pas. Dans ce cas, des fissures interrompues forment des séries de tronçons en échelons, disposition très fréquemment observée dans la nature.

1° Les fissures dont il s'agit consistent en surfaces gauches, de formes assez variées, dont les traces sur les grandes faces de la plaque, que nous désignerons ici sous le nom d'*affleurements*, s'éloignent peu d'une ligne droite.

Les traces ou affleurements des fissures ont une tendance évidente au parallélisme.

2° De plus les fissures se groupent suivant deux directions ou systèmes, qui sont également inclinés sur l'axe. Ces deux systèmes, que l'on peut qualifier de *conjugués*, constituent ainsi un réseau, dont les mailles sont plus ou

moins serrées, suivant les plaques ; on y aperçoit beaucoup de losanges formés par ces croisements.

En général, les deux systèmes conjugués se croisent sous des angles très ouverts, dont la valeur paraît dépendre des dimensions relatives des deux côtés de la plaque ; cet angle, qui est quelquefois voisin de l'angle droit, se réduit, dans d'autres cas, à 70 degrés et au-dessous.

3° Les intersections ou nœuds formés par des fissures principales de ce réseau ont une tendance à se répartir suivant des droites parallèles aux grands bords de la plaque. Dans les conditions où l'on a opéré, lorsque ces droites ne sont qu'au nombre de deux, elles sont ordinairement à une faible distance des bords ; lorsqu'elles sont au nombre de trois, l'une d'elles se confond avec la ligne médiane ou neutre, et les deux autres sont symétriques par rapport à elle, particulièrement dans l'une des deux figures de la planche II. Les dessins en zigzag, qui correspondent à chacun de ces deux types, sont très réguliers.

4° Si l'on considère la surface de chacune de ces fissures, dans la manière dont elle est inclinée sur les grandes faces, on voit que, pour une même fissure, la ligne de plus grande pente, ou *plongement*, est très variable, et, de plus, varie de sens, c'est-à-dire qu'un observateur couché sur son affleurement verrait l'inclinaison à droite du côté de sa tête et à gauche du côté opposé. C'est aussi ce qui arrive souvent dans les paraclases. L'inclinaison varie également beaucoup ; elle peut atteindre au moins 50 degrés, de chaque côté de la verticale.

Toutes ces circonstances géométriques se trouvent approximativement représentées, si l'on considère la surface de ces fissures comme un paraboloïde ou comme un plan gauche.

5° Dans certains groupes de fissures, il est une sorte de parallélisme qui se manifeste non seulement par leurs traces, mais aussi pour les surfaces elles-mêmes.

6° Sur diverses parties, au lieu d'une fissure unique, il s'est formé un groupe de fissures formant un éventail peu ouvert; on en voit plusieurs partant d'un point unique et comprises sous un angle de moins de 20 degrés.

7° Parmi les fissures dont il vient d'être question, il en est, mais en petit nombre, qui ont déterminé la séparation complète ou une véritable *cassure*. Pour la plupart, il y a encore adhérence : ce sont de simples *fissures* présentant elles-mêmes plusieurs types. Tantôt elles traversent la plaque sur toute sa longueur; tantôt, coupées et déviées par d'autres fissures, elles n'occupent qu'une partie de la plaque; tantôt l'une de leurs extrémités n'atteint ni les bords, ni une autre fissure, et se perd dans la masse; tantôt ces fissures sont tout à fait *intérieures*, c'est-à-dire n'atteignant nulle part la surface de la glace.

Les fissures appartenant à ces divers types et particulièrement les plus courtes et les plus fines, ainsi que les cassures proprement dites, sont soumises aux conditions générales de parallélisme qui viennent d'être énoncées.

8° De plus, en examinant avec attention ces plaques de glace, on reconnaît parfois à leur surface des lignes droites très fines, comme des traits de burin, qui sont parallèles aux fissures et souvent plus régulières que ces dernières; elles correspondent à des *fêlures* extrêmement fines. La réflexion qui s'opère sur leurs parois les fait apercevoir à peu près comme il arrive dans certains cristaux très clivables, ou dans les pierres gemmes, où on les désigne sous le nom de *glaces*. Ce sont des indices d'une sorte de clivage, dont on peut constater directement l'existence par le choc; il apparaît alors des faces planes et parallèles et ordinairement perpendiculaires aux plaques.

Soumises à l'action de la lumière polarisée, ces *fêlures naissantes* présentent sur leurs bords, et surtout vers leur extrémité, des indices d'illuminations extrêmement nets et souvent très énergiques.

En dehors des expériences dont il vient d'être rendu compte, j'ai pu constater sur une glace de dimension beaucoup plus grande, ayant 1^m,80 sur 0^m,70, une disposition du même genre, mais plus régulière encore (fig. 15). Sur toute son étendue, elle était traversée par des réseaux de deux systèmes conjugués de fentes. Cette glace, qui s'était brisée d'elle-même, avait probablement subi, par suite du mouvement de sa monture, une déformation de même genre que celles dont on vient de voir les résultats.

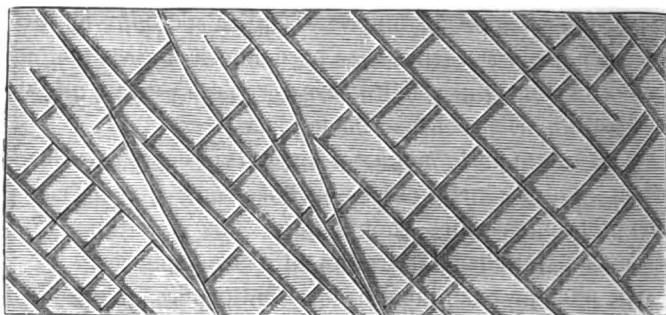


FIGURE 15. — Disposition des fissures traversant une glace de grande dimension (1^m,80 sur 0^m,70), rompue par accident et probablement par torsion. Comme dans les résultats d'expériences directes, on y reconnaît l'existence de deux systèmes conjugués, celle d'éventails aigus, et l'arrêt brusque de certaines fissures par des fissures plus développées. — Échelle de 1/20.

Nous voyons encore dans les expériences que les lignes de fracture sont très inégalement réparties. A côté de fractures plus ou moins distinctes, il est des régions, ou *plages*, où la plaque a été brisée en menus fragments. Ce fait est important pour l'étude du relief du sol, ou plutôt des formes des érosions. Quand on examine les érosions qui ont produit les vallées, on est étonné de leurs grandes dimensions, même quand il s'agit de roches très tenaces. Cela s'explique facilement, si l'on suppose qu'à côté des massifs traversés par les diaclases plus ou moins écartées,

il y en avait qui étaient tout à fait craquelés et réduits en menus fragments.

Cassures obtenues par une simple pression. — Chaque jour, on soumet, dans un but pratique, des pierres à une forte pression, et on sait comment s'opèrent alors les ruptures.

En général, une pierre taillée en forme de cube a une

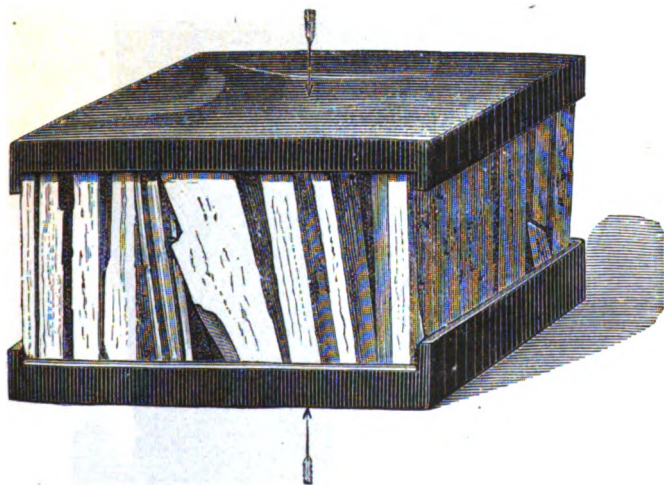


FIGURE 16. — Parallépipède de calcaire réduit par la pression en une série de prismes allongés et de plaques minces dont les faces sont parallèles au sens de la pression. L'échantillon représenté appartient au calcaire carbonifère de Sognies (Belgique). — Echelle de 1/2.

tendance à se briser suivant des pyramides. Cependant, les pierres dites *dures* peuvent donner des fissures perpendiculaires au plan de pression et souvent à peu près parallèles entre elles (fig. 16). Mais le degré de consistance de la masse a beaucoup d'influence sur les résultats.

Les corps à la fois cassants et flexibles, dans les cassures qu'ils éprouvent par glissement, me paraissent devoir attirer particulièrement l'attention du géologue.

De même que lorsqu'il s'agit de produire des ploie-

ments de couches, j'ai expérimenté sur des substances de cette sorte, de manière à me rapprocher le plus possible des phénomènes naturels.

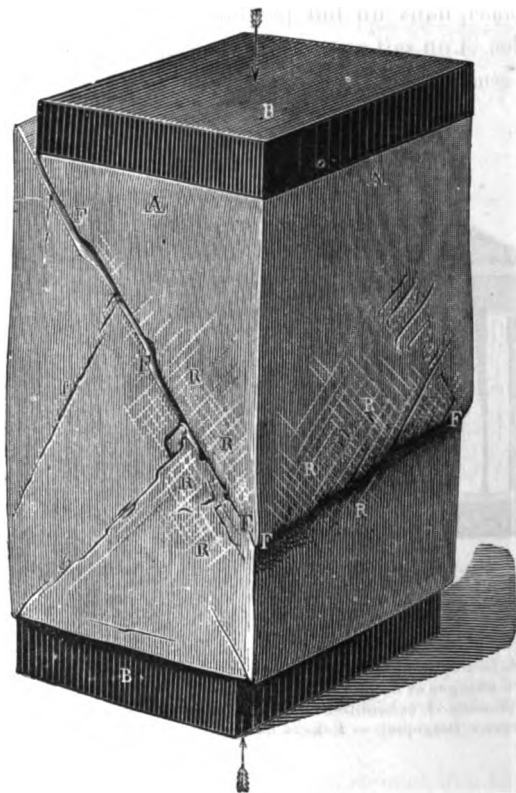


FIGURE 17. — Prisme de cire à mouler, soumis à l'action de la presse hydraulique, suivant le sens vertical. — BB, plaques de pression en fer, de même section que le prisme; FF, fente principale avec rejet; ff, fentes conjuguées avec la précédente; RR, réseau de fissures fines à peu près rectangulaires entre elles, développées sur les portions bombées des quatre faces du prisme. — Échelle de 1/5.

C'étaient des mélanges de plâtre et de cire d'abeilles avec une certaine quantité de résine, constituant un mélange analogue à celui que l'on connaît sous le nom de *mastic à mouler*.

Des expériences ont été faites avec la presse hydraulique sur des prismes formés de ce mastic. Ces prismes à base carrée avaient 14 centimètres de côté et des hauteurs

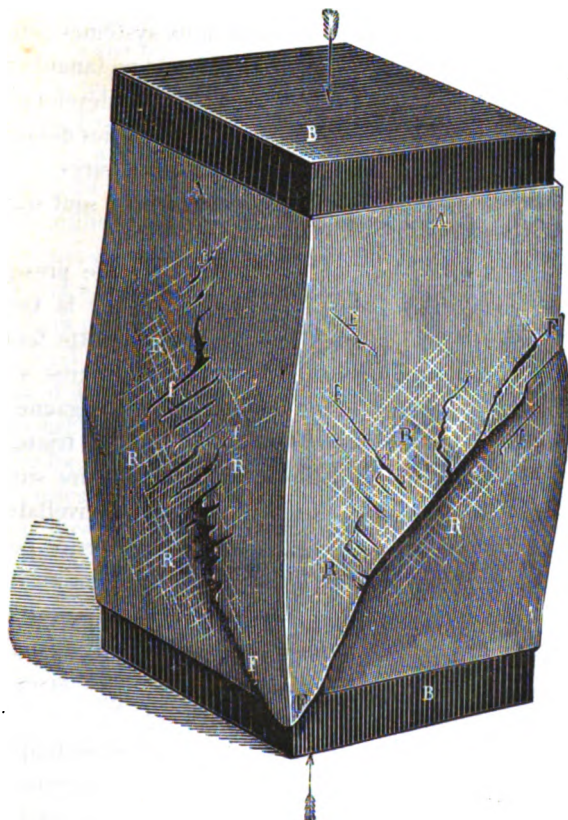


FIGURE 18. — Autre prisme de cire à mouler, soumis, comme le précédent, à l'action de la presse hydraulique, suivant le sens vertical. — Mêmes lettres et même échelle que pour la figure précédente.

de 30 à 33 centimètres. Les plaques de pression B (fig. 17 et 18) avaient exactement la dimension des bases de ces prismes, afin qu'à la suite de la rupture certains déplacements pussent se produire.

FF montre une fente principale, avec un rejet indiqué, à la fois, par son relief sur l'arête de gauche et par l'ombre portée; *ff* est une fente conjuguée avec FF; des gerçures béantes s'infléchissent brusquement, de manière à présenter deux directions parallèles aux deux systèmes conjugués; R, réseau de cassures fines, à peu près rectangulaires entre elles et dessinant un quadrillé; elles sont développées sur la partie bombée de la face. Il est des parties désagrégées par le rapprochement de nombreuses cassures.

Les faits qui ressortent de cette expérience sont significatifs.

1° La pression a bientôt déterminé une fente presque plane et oblique à cette pression; l'incidence sur la verticale ne s'éloigne pas beaucoup de 45 degrés. Cette fente, partant de l'une des arêtes horizontales supérieures, s'est agrandie graduellement jusqu'à ce qu'elle eût gagné la face opposée, de manière à détacher un prisme triangulaire. Puis un glissement a commencé à se produire sur le plan incliné qui venait de se former, et cette dénivellation aurait continué, si l'on n'avait pas arrêté l'expérience pour examiner les effets produits. La face de rupture, au lieu d'être tout à fait plane, était ondulée: d'où il résultait, après le rejet, des alternatives de renflement et d'étranglement, comme en présentent la plupart des paraclases et des filons métallifères.

Une seconde cassure, également oblique et symétriquement placée par rapport à la première, s'est formée à partir de l'arête inférieure et s'est prolongée jusqu'à sa rencontre avec la précédente.

Quelquefois, de ces fentes principales, se détachent des ramifications ou branches.

2° Outre les fentes principales, une très nombreuse série de fissures rectilignes et parallèles R se manifeste sur chacune des faces, qui s'est légèrement bombée, par suite d'un commencement d'écoulement de la substance. Ces

fissures n'ont qu'une épaisseur très faible; beaucoup ne se décèlent que par des lignes si fines et si régulières qu'on pourrait les croire tracées au burin.

Ces fissures se groupent suivant deux directions, qui sont parallèles aux fentes principales et sont à peu près rectangulaires entre elles. Elles forment un réseau à mailles serrées. Toutes fines qu'elles soient, elles sont fort nettes; elles sont aussi très nombreuses; car on peut en compter de 60 à 70 dans chaque direction, sur une étendue de 90 à 120 millimètres. De plus, en examinant à la loupe, on distingue, au milieu des fissures très apparentes, des traits plus fins, exactement parallèles aux premiers et non moins réguliers que ceux-ci.

Le tout rappelle un quadrillé ou un tissu formé de fils ténus et disposés rectangulairement. La masse ainsi fendillée est devenue clivable.

Tandis que les fentes principales sont comparables aux paraclases, ces fissures plus ou moins fines paraissent devoir être assimilées aux diaclases, si fréquentes dans les roches.

Sur certaines parties, la division de la masse se fait en pièces prismatiques et peu adhérentes. Ces parties, désagrégées suivant des alignements généraux, sont ainsi en quelque sorte préparées pour une démolition ultérieure.

C'est un fait à rapprocher du fait analogue dans les expériences par torsion, et dont il y a lieu de tenir grand compte dans l'histoire des érosions.

Le réseau de fissures dont il s'agit se montre particulièrement sur les parties de faces qui se sont bombées, par suite d'un commencement d'écoulement de la substance: elles résultent des glissements qui ont accompagné les déformations, quelque faibles que soient ces dernières.

3° En outre, la déformation fait naître quelques déchirures béantes ou gerçures, qui se rattachent, par le parallélisme, aux fentes et fissures simultanément produites.

4° Toutes ces fissures de divers ordres se groupent nettement suivant deux systèmes, parallèles aux fentes principales, et, par conséquent, elles sont inclinées d'environ 45 degrés sur la direction de la pression. Ces deux systèmes, qui sont *antiparallèles*, ont une tendance manifeste à être perpendiculaires entre eux ou orthogonaux. Nous les désignerons, comme les cassures obtenues par torsion, sous le nom de systèmes conjugués.

L'un des systèmes de cassures peut prédominer beaucoup par rapport à l'autre. Cette prédominance paraît surtout manifeste pour les plus grandes surfaces de rupture.

Cassures consécutives des ploiements. — Dans les déformations diverses, telles que des ploiements, il peut se pro-

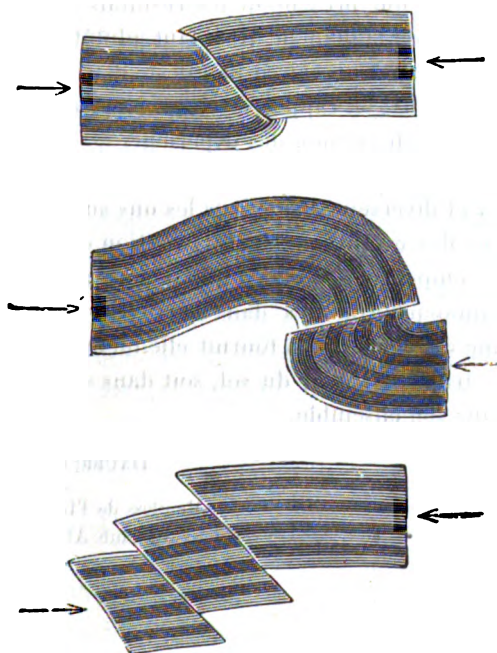


FIGURE 19. — Prisme composé d'une série de couches de cire, différemment colorées et soumises à des pressions indiquées par les flèches. État initial d'une expérience destinée à mettre en évidence la liaison des failles avec le ploiement des couches, telle qu'on l'observe dans la nature. — Échelle de 1/2.

duire non seulement des ruptures par extension, en forme de V, mais aussi des ruptures par glissement. Des prismes, dont la longueur est beaucoup plus grande que la largeur (fig. 19), étant comprimés dans le sens de leur longueur, s'infléchissent pendant quelque temps; puis, au lieu de continuer à fléchir, ils se rompent parfois sous l'action des mêmes pressions, par l'effet d'un glissement moléculaire. La rupture se fait alors suivant un plan qui est ordinairement oblique sur la surface des couches.

De plus, si la pression continue encore, il peut arriver que les deux parois de la fracture glissent l'une sur l'autre, et même se strient mutuellement, simulant une paraclase

avec chevauchement. Une fois ce mouvement de glissement commencé, il se poursuit indéfiniment, si la pression qui a causé la face de rupture persiste elle-même. Les figures 20, 21 et 22 représentent les résultats obtenus.



FIGURES 20, 21, 22. — Effets de pressions de plus en plus fortes sur le prisme précédent; fissures avec glissement consécutives à l'inflexion.

RÉSUMÉ

De toutes parts, à la surface du globe, se manifeste le rôle que d'innombrables cassures, non seulement les paraclases, mais aussi les diaclases, ont joué dans le dessin et le modelé des accidents topographiques et notamment dans la direction des vallées.

Quand on voit les conditions à réaliser pour obtenir expérimentalement des réseaux réguliers de cassures dans des corps réputés homogènes, tels que le verre, on ne peut s'étonner de rencontrer, dans les cassures qui traversent les couches si hétérogènes du sol, des irrégularités analogues à celles que présentent les résultats artificiels, par exemple ceux de la planche II. Il faut plutôt s'étonner d'y retrouver une tendance aussi manifeste des cassures à dessiner des réseaux, en rapport avec les idées théoriques qui résultent de la discussion des expériences.

En imitant leur mode de groupement par faisceaux parallèles et diversement inclinés les uns sur les autres, et cela, dans des conditions de déformation essentiellement simples, comparables à celles qui se sont nécessairement et constamment produites dans l'écorce terrestre, on en donne une explication qui fournit elle-même la clef d'une foule de traits du relief du sol, soit dans ses détails, soit même dans son ensemble.

DAUBRÉE,

Membre de l'Institut,
Président du Club Alpin Français.

LE CLUB ALPIN FRANÇAIS

DANS LES PYRÉNÉES ESPAGNOLES

D'aucuns, paraît-il, entre nos collègues, continuent à s'étonner de la part trop large que l'on a faite, jusqu'ici, dans l'*Annuaire* aux excursions pyrénéennes, et ils renouvellent, à ce propos, entre Alpes et Pyrénées, la vieille rivalité des Levantins et des Ponentais : je me propose, dans la petite note qui suit, de prendre la défense des *birénistes* et de montrer que leurs travaux sont d'ores et déjà un grand titre d'honneur et de renom scientifique pour notre club.

Malgré les paroles de Louis XIV, les Pyrénées existent encore bel et bien, et même les explorations de nos amis ont révélé qu'elles constituent une chaîne beaucoup plus importante qu'on ne le pensait ; le versant français, déjà respectable par son altitude, n'est, en effet, que le perron par lequel on accède à ce vaste ensemble de massifs juxtaposés qui forme le versant espagnol ; celui-ci est lui-même accompagné sur son flanc sud par une ceinture inégale de *sierras* qui l'enveloppe, comme le Jura fait des Alpes, mais en atteignant une altitude supérieure. C'est en Espagne que se trouve le chapelet des hautes crêtes de la chaîne ; il s'étend du massif confus des Encantados, tout constellé de lacs, que domine à l'Ouest le Pallas, et même des hautes sommités encore mal connues de l'Andorre, jusqu'au groupe d'Alano, en passant par la Maladetta, les Posets

avec le Cotiella, les Ibones, le Mont-Perdu, la Quijada de Bondellos, que nous appelons aussi massif d'Enfer, puis ceux de la Partagua, de la Collarada, de Licerin et du Visaurrin : sans offrir partout les 3,000 mètr. que nos grimpeurs enthousiastes tendaient volontiers à leur attribuer, ces crêtes s'en approchent beaucoup, et parfois les dépassent.

Ce côté de nos confins de montagnes est de beaucoup le moins connu et le moins cartographié ; même il sera bientôt le seul dont il n'existe pas de levers officiels. Naguère on pouvait encore aller à la découverte sur le versant italien des Alpes, et y faire moisson de cimes vierges ou innommées et d'altitudes inédites ; l'Alpine Club s'est fait honneur en publiant les excursions et les « larges » levers des Tuckett, des Nichols, des Matthews, des Adams-Reilly, notamment dans le beau massif du Grand-Paradis qui, à l'heure actuelle, n'est encore figuré avec exactitude que sur la belle carte en quatre feuilles de la Suisse, éditée par les soins de notre aîné, et qui était très imparfaitement représenté sur l'ancienne carte au 1/30,000 des États sardes. Mais l'Institut topographique militaire de Florence termine ses excellents levers réguliers de tout ce versant des Alpes, et il a mis en vente les reproductions héliogravées de ses « tavolette di campagna » (minutes de campagne) jusque vers le 45° degré en remontant, c'est-à-dire jusqu'au parallèle de Turin. Le Piémont sera donc à bref délai défini aussi complètement que la Suisse et la Savoie ; tout au plus pourra-t-on, çà et là, y goûter l'innocente satisfaction d'éplucher la nomenclature ou de fouiller quelques détails.

En Espagne, au contraire, ce ne sera pas avant des années que l'Institut de Madrid pourra envoyer ses brigades de topographes en Aragon ; ses remarquables travaux, qui comprennent depuis l'abornement des ayuntamientos et le lever détaillé de leur planimétrie jusqu'à la triangulation

de tous ordres, au nivellement de précision et au lever des courbes de niveau, se porteront d'abord, comme il est naturel, sur les parties les plus fertiles de l'Espagne; sur les six cents feuilles qui composeront son atlas topographique, une douzaine seulement sont terminées; elles se rapportent aux environs de Madrid. Dans les Pyrénées, c'est sur la Navarre, dont la triangulation est en partie faite, sur les Asturies, sur la Catalogne, que se porteront les premiers efforts; l'Aragon, plus pauvre et plus montagneux, devra céder le pas.

Chacun sait que la seule carte chorographique de l'Espagne est celle que publie, par provinces et à l'échelle du 1/200,000, notre éminent collègue, le colonel don Francisco Coello; il l'a préparée en recueillant une foule de documents épars, données géodésiques ou astronomiques, nivellements et mesures hypsométriques de toute provenance et de toute valeur qu'il a fallu rajuster ensemble, levers partiels, tracés et études de routes ou de chemins de fer, de canaux, d'irrigations, reconnaissances militaires en partie faites par nos armées, etc. Parfois même il a fait faire des reconnaissances pour combler certaines lacunes. Aussi ses cartes de provinces sont-elles des plus précieuses; mais leur collection n'est pas encore complète, et, pour la partie des Pyrénées qui nous occupe, le colonel Coello n'a encore rien publié : la carte de Lérida n'est qu'à l'état de manuscrit, et celle de Huescà à celui d'esquisse, et certes les levers de nos collègues seront largement mis à profit par M. Coello, lorsqu'il publiera ces deux provinces. En attendant, nous devons nous contenter de la carte dressée au 1/350,000 par Capitaine et publiée par le Dépôt de la guerre.

Si l'on joint ensemble les levers pyrénéens de nos *biréalistes*, levers dont une faible partie seulement a été donnée dans l'*Annuaire*, et qui d'ailleurs se continueront, on constate qu'ils forment un seul tenant, depuis le Pallas à l'Est

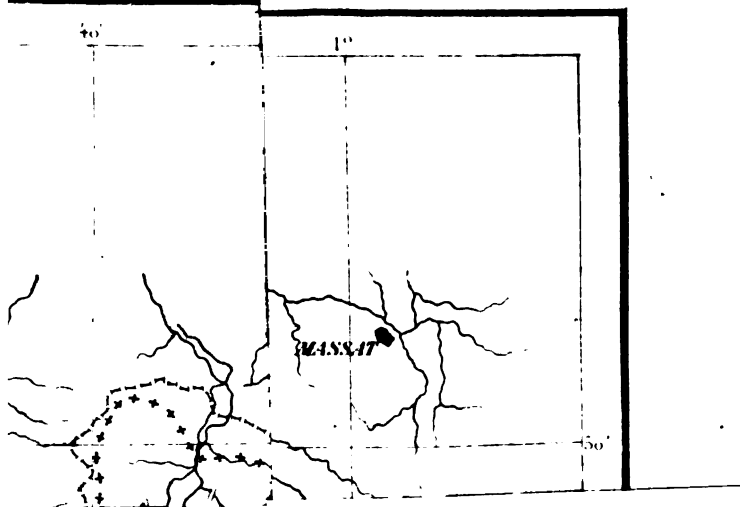
jusqu'à la vallée de Roncal à l'Ouest, et depuis la frontière jusqu'à la plaine de Huesca au Sud, et que, en fait, ils comprennent tout le noyau central des Pyrénées espagnoles.

Pour mieux faire sentir leur importance, nous en donnons une esquisse gravée à la même échelle que la carte de Capitaine et tout justement superposée à une copie rudimentaire de cette même carte, mais avec une impression à l'encre rouge : on en saisira bien ainsi l'étendue et on pourra constater les très notables corrections qu'ont dû subir les tracés adoptés par Capitaine.

Sur cette double esquisse, nous avons indiqué les cours d'eau, les localités les plus importantes et les principaux mouvements du terrain : le tracé rouge, qui correspond aux levers du Club, donne aussi la situation des sommets triangulés par les opérateurs avec les stations où ils se sont établis.

Les trois principaux opérateurs sont MM. Schrader et Wallon, qui opèrent séparément depuis 1870, et de Saint-Saud, qui a commencé bien plus tard, mais dont le bagage est déjà volumineux. Partant tous deux de l'Ara, MM. Wallon et Schrader se sont pour ainsi dire partagé la besogne, le premier marchant vers l'Ouest et le second vers l'Est, en se maintenant au Nord des Sierras. M. de Saint-Saud, après quelques essais en Catalogne, s'est donné la tâche, parfois ingrate, de parcourir les Sierras, c'est-à-dire tout ce qui se trouve entre le rio Aragon, la *Ilanura* de Jaca et le rio Ara au Nord, et la plaine de Huesca au Sud.

Tous trois se servent de la règle à échimètre du colonel Goulier ou de son alidade nivelatrice; mais M. Schrader emploie simultanément l'instrument dont il est l'inventeur et qu'il appelle « orographe », ce qui lui fournit, par le redoublement de chaque observation, un contrôle continu, tout en lui permettant de retracer avec détails les formes du terrain. Toutes les opérations ont été rattachées



au réseau trigonométrique français, au réseau espagnol encore incomplet, mais dont les données existantes nous ont été fort obligeamment communiquées, soit par notre éminent collègue le général Ibañez, directeur de l'Institut de Madrid, soit par le colonel Coello; à une ancienne triangulation faite vers 1785 sur la frontière par une commission internationale¹; et, pour les calculs d'altitudes barométriques, au nivellement de précision d'Espagne, aux études de chemins de fer, et aussi aux observations textuelles des observatoires météorologiques fixes voisins de la frontière. L'auteur de la présente note a eu l'honneur de collaborer pour une faible part à la construction et aux calculs des éléments recueillis par nos trois collègues, et il peut se porter garant de l'exactitude de leurs observations.

Aux résultats obtenus par la triangulation, il faut aussi ajouter les nombreuses mesures barométriques ou les vues photographiques prises de points déterminés, soit par les mêmes opérateurs, soit par d'autres membres du Club, MM. Maurice Gourdon et Lequeutre, et, tout récemment, MM. Belloc et Labrousse.

Voici quelques chiffres qui constituent le bilan actuel de cette sorte d'association.

La surface totale parcourue ou atteinte par les visées est d'environ 8.500 kil. carrés, soit environ trois fois le terrain représenté sur une feuille au 1/80,000.

Il a été fait environ 115 stations, presque toujours précédées de longues courses et d'ascensions pénibles, 4,000 visées et près de 1,900 mesures barométriques; il y a été consacré environ 400 journées de courses, auxquelles il convient d'ajouter le temps (bien plus considérable qu'on ne le pourrait croire sans initiation) consacré à la rédaction et aux calculs.

1. Voir l'*Annuaire* de 1877, p. 417 et suiv.

Voici le petit tableau sommaire donnant les mêmes renseignements pour chaque opérateur :

	Stations.	Visées.	Mesures baromét.
MM. Schrader.	45	1,700	395
Wallon	60	1,700	560
Saint-Saud	14	610	151
Gourdon.	"	"	430
Lequeutre.	"	"	180
Belloc	"	"	120
Labrousche.	"	"	180

En outre, plusieurs des opérateurs, en particulier MM. Gourdon, Schrader, de Saint-Saud, ont pris de nombreux clichés photographiques, dont l'ensemble forme une collection de plusieurs centaines de vues.

Il nous semble que les considérations qui précèdent sont tout à fait probantes, et font ressortir l'honneur que nos collègues des Pyrénées ont conquis pour le Club Alpin Français en constituant un document géographique d'une valeur primordiale : il ne faut donc pas regretter la place bien méritée qu'on leur a faite dans l'*Annuaire*, place qu'on ne saurait désormais leur marchander sans ingratitude.

PRUDENT,

Commandant du génie,
Membre de la Direction Centrale.

III

DE

L'ORTHOGRAPHE DES NOMS DE LIEUX

LE SENS DES NOMS DE LIEUX

Plus on s'occupe de topographie, plus se multiplie le nombre des cartes, des guides, des récits de voyage, et plus on reconnaît qu'une regrettable fantaisie préside en général à l'écriture des noms de lieux. Le goût de la montagne, l'alpinisme, en amenant dans certaines régions des touristes de pays éloignés, peu familiers avec les habitudes et la prononciation locales, a exagéré ce défaut ou l'a rendu plus apparent, et aujourd'hui il arrive souvent qu'il faut un examen attentif pour reconnaître dans deux récits d'ascension qu'il s'agit de la même montagne dont le nom est diversement orthographié. Cela se produit d'autant plus facilement que beaucoup d'écrivains légers, partant de cette donnée si fausse que *les noms propres n'ont pas d'orthographe*, ont cru se faire une certaine originalité en écrivant à leur guise les noms des lieux qu'ils relataient. Dans des récits de peu d'importance, et pour des lieux obscurs, l'inconvénient de cette manière de procéder est assez minime ; mais c'est dans les travaux d'ensemble, tels que les cartes ou les guides, destinés à devenir en quelque sorte la loi de ceux qui les consultent, que l'unité d'orthographe est surtout à désirer.

Quelle sera cette orthographe? Sera-t-elle conventionnelle, sera-t-elle étymologique? Si l'unification peut se faire, quelle base devra-t-on adopter?

La raison indique tout de suite que l'orthographe des noms de lieux doit être surtout étymologique, et que c'est seulement dans l'impossibilité de découvrir l'origine ou la signification d'un nom qu'il faudra recourir à l'orthographe conventionnelle. En effet, comme le dit M. le commandant de Rochas dans ses *Premiers essais d'un glossaire topographique pour les Alpes*¹, « il faut admettre comme axiome que *tout nom a eu dans l'origine un sens.* » A l'encontre de la récente et regrettable habitude de quelques touristes de donner à des pointes de montagne des noms propres dont l'origine ou la signification sera bientôt oubliée, le montagnard, l'habitant du sol désignait les accidents du terrain par un nom commun emprunté à leur forme ou à leur position. C'est pour cela que, dans la terminologie des montagnes, nous voyons le même nom se répéter si fréquemment avec les modifications que lui font subir les idiomes locaux et les prononciations diverses.

Il faut donc, et c'est là une préoccupation bien récente, rechercher quel est le sens des noms de lieux, et les orthographier de manière à en rappeler la signification.

Or il est souvent arrivé que la signification de noms anciens s'est obscurcie et perdue; le paysan l'ignore et son insoucieuse prononciation vient la cacher encore en les défigurant. C'est seulement par une patiente recherche du dialecte local qu'on peut alors reconstituer le vrai nom, et ce n'est pas un travail à la portée du voyageur qui passe en touriste dans la région. Ce côté de leur mission a trop souvent échappé aux officiers qui ont dressé la carte de l'État-major français. Envoyés de Paris dans des provinces dont ils ne connaissaient pas l'idiome, ne se doutant pas

1. Voir la *Revue de Géographie*, année 1879.

du reste qu'il y eût là quelque observation à faire, ils ont consciencieusement relevé le relief du terrain, mais lui ont imposé des noms écrits suivant leur fantaisie, traduisant plus ou moins la consonnance des noms qui leur étaient indiqués par les gens du pays, et l'on verra par la suite de cette esquisse à quels bizarres résultats peut conduire cette méthode. Ces erreurs d'orthographe sont d'autant plus regrettables que l'importance du travail leur donne une plus grande autorité, et que de nos jours, lorsqu'on essaie de protester contre telle ou telle écriture, la grande majorité des voyageurs croit vous fermer la bouche en vous disant : « L'État-major l'a écrit ainsi. »

C'est contre cette tendance que je m'insurge aujourd'hui : je n'ai pas la prétention de faire une nomenclature générale, et je suis loin de posséder les connaissances spéciales de mon éminent collègue, M. de Rochas, pour dresser un glossaire topographique. Mais il me permettra de lui faire quelques emprunts à l'appui de ma thèse, et je ne croirai pas avoir fait œuvre inutile en signalant l'erreur, quoique avec des données encore bien incomplètes.

J'ajoute que M. de Rochas, à qui j'ai soumis mon travail, a bien voulu y joindre quelques notes que je suis heureux de reproduire.

ORTHOGRAPHE ÉTYMOLOGIQUE.

Les noms de lieux peuvent avoir des racines bien différentes. Les uns, et ce sont les plus nombreux, auront puisé leur nom dans la forme et l'aspect physique qu'ils affectent. D'autres tireront leur nom du voisinage d'un lieu déjà nommé ; la situation, l'orientation de certains lieux sera l'origine de leur dénomination ; pour d'autres, ce sera leur constitution ou leur production. Enfin, des étymologies remontent au nom commun du lieu lui-même, ou à son nom dans une langue morte, telle que le latin.

Nous allons parcourir rapidement quelques exemples de ces guides dans l'orthographe.

I. — NOMS TIRÉS DE L'ASPECT PHYSIQUE.

1° AIGUILLES. — Le premier exemple auquel j'aurai recours est celui du nom le plus fréquemment employé dans la dénomination des montagnes. Frappés de leur forme élancée et aiguë, les paysans les ont bien souvent appelées *Aiguilles*.

Ce nom d'AIGUILLES se prononce de différentes façons qui ont donné lieu à des erreurs bien étranges.

Dans le patois du Graisivaudan, on dit *Œuille* ou *Œuil-lon* pour Aiguille ou Aiguillon; dans le patois de la Maurienne, on mouille parfois le commencement du mot, et on en fait *Jæuille* ou *Jæuillon*; on arrive sur les confins du Piémont à la prononciation *Ouille*, *Ouillon*, *Ouillarse*, *Uja*, et *Guglia* ¹.

Si, avec cette simple donnée, on jette un coup d'œil sur les cartes et les récits d'ascension de nos régions du Dauphiné et de la Savoie, on verra à quels singuliers résultats ces prononciations ont pu amener. On appelle les AIGUILLES d'ARVE les *Trois Ellions* ou même les *Trois Julliens*; le PAS

1. La corruption du mot AIGUILLE est quelquefois allée plus loin. On en a fait d'abord la *Guglia*, puis la *Guille* et même la *Quille*.

La *Guille* s'est transformée dans les pays voisins de l'Italie en *Al Guille* par l'adjonction de l'article *al*, et de là en *Ar Guille*. L'a se prononçant souvent *o* dans la montagne, nous avons eu *Or Guille*, que les géographes ont traduit par *Orgueil*. C'est là l'origine de l'*Assiette d'Orgueil*, entre la vallée du Cluson et celle de la Doire, célèbre par l'attaque qu'en firent les Français en 1747 et où le chevalier de Belle-Isle fut tué par les ennemis. La position défendue par les Vaudois était un replat près d'un rocher escarpé : la *sietà d'al Guglia*.

Dans le massif de la Chartreuse, entre la montagne du Saint-Eynard et la Dent de Crolles, au-dessus de Saint-Ismier, se trouve un *Roc d'Arguille* dont le nom doit avoir cette origine.

Il doit encore en être de même de ces deux pics du massif d'Allevard, vers la vallée de Valloire, le Bec et le Rocher d'Arguille, qu'on appelle aussi Aiguille Equard.

(Note de M. de Rochas.)

DE L'AIGUILLE, en descendant de la Dent de Crolles directement sur la prairie des Ayes, ainsi nommé d'une bizarre aiguille rocheuse qu'il faut contourner, devient le *Pas de l'Œil*. La carte de l'État-major, dans la crainte de se tromper, ne mentionne pas ces lieux, mais elle se dédommage en appelant *Mont Éguille* le MONT AIGUILLE de Clelles et de Chichilianne, l'ancien Mont Inaccessible des *Merveilles du Dauphiné*.

Aux environs de Bessans et de Bonneval, l'*Ouille Noire* est pour l'Aiguille Noire, l'*Ouille de Rei* pour l'Aiguille du Roi, l'*Ouillarse* pour l'Aiguillon, l'*Uja de Bessans* pour l'Aiguille de Bessans, etc.

Ici se place une question secondaire. Dans la mention des noms de lieux, devra-t-on toujours traduire en français le sens qu'on aura découvert ? Je pense que ce serait préférable, mais que cela serait aussi bien dangereux : dangereux, parce qu'une erreur de signification ou de traduction une fois commise serait bien difficile à vérifier, parce qu'on risquerait de n'être plus compris des gens du pays, et aussi parce que la fréquente répétition du même nom rendrait les confusions trop faciles.

Le mieux serait de donner les deux noms, le nom de l'idiome local, et le nom traduit en français ; mais pour les cartes la surcharge d'impression altérerait la clarté. Conservons donc le nom local, mais ayons soin, si nous voulons lui garder son sens, de lui garder son orthographe naturelle, et ne changeons pas, par exemple, comme je l'ai vu quelquefois, Ouille en Oule, car nous arriverions alors à un autre nom de lieux aussi très fréquent, et dont je m'occuperai dans un des alinéas suivants.

Je ne veux pas quitter les Aiguilles sans m'attaquer à l'erreur que tout le monde commet sur le nom d'une des principales montagnes de l'Oisans : je veux parler de l'Aiguille de Midi de la Grave, vulgairement appelée dans le pays la *Medje*.

Les montagnards ont souvent fait cette remarque qu'au milieu du jour tel rocher ne projetait pas d'ombre, vu de tel village, ou projetait une ombre déterminée. Cela leur a servi d'horloge, et cette observation a aussi donné un nom au rocher, qui s'est appelé le Rocher de Midi. C'est ainsi qu'il y a les Rochers de Midi à Saint-Pancrace, le Trou de Midi, etc. A la Grave, la haute pointe qui domine le glacier de Tabuchet a été l'objet d'une remarque semblable, et on l'a appelée l'Aiguille de Midi ou du Milieu du jour, en patois local *l'Œuille de Med-jour*, d'où *la Medjour* et *la Medje*. La carte de l'État-major a écrit *Meije* sans tenir compte de l'étymologie, et la masse des touristes, moutons de Panurge, a écrit *Meije* à son tour. Et cela s'est si bien imposé, que dans aucun de mes articles imprimés à Paris je n'ai pu obtenir qu'on orthographiât MEDJE. J'avais beau l'écrire ainsi, corriger ainsi l'épreuve, toujours une main officieuse venait restaurer l'injustifiable *Meije*. Cette faute est d'autant plus curieuse qu'elle ne correspond même pas à la prononciation locale, car dans le pays on ne prononce pas « Mège », mais bien « Medge », en faisant sonner le *d*.

Qu'il soit donc entendu, une fois pour toutes, que l'orthographe du nom de cette cime n'est point de celles qui ne relèvent que du caprice de l'écrivain. Appelons-la en bon français Aiguille de Midi de la Grave; mais, si nous voulons lui donner son nom patois, souvenons-nous que c'est l'Œuille de Med-jour, et disons ou écrivons MEDJE par abréviation.

Comme la domination romaine a longtemps duré et a fait de grands travaux dans l'Oisans, j'ai vu des étymologistes faire remonter ce nom directement au latin en appelant la pointe *Mons Medii Diei*, d'où la corruption aurait fait *Mons Mediei*, puis Medje. Quoi qu'il en soit de cette dérivation, qui me paraît moins naturelle, le *d* n'en reste pas moins une des caractéristiques de la signification.

2° PAROIS. — Un autre nom de montagnes, tiré de leur aspect physique, est celui qui met en relief l'escarpement

terminal dont la hauteur inusitée frappait l'imagination du montagnard. C'est ainsi qu'on a beaucoup, dans nos Alpes, et principalement en Maurienne et en Tarentaise, de **GRANDES PAROIS**. La prononciation locale, avec son vice que j'ai signalé plus haut, en fait de « granda parceyes », et les officiers qui ont dressé la carte de l'État-major Italien se sont hâtés d'en faire « le *Grand Appareil*. » La carte française s'est aperçue de la faute, sans oser la corriger complètement, et elle écrit, dans la feuille de Bonneval notamment, les *Grandes Pareis*. Ici il est impossible de ne pas traduire en français, à cause de la présence dans le nom d'un adjectif que l'on ne conserve pas dans sa forme patoise. Il faut donc écrire les **GRANDES PAROIS**, et ne pas en arriver, par un singulier abus du mot que l'on formait, à écrire, comme on l'a fait dans la même feuille : *Roc de Pareis*, ce qui constitue presque un non-sens, ou tout au moins un double emploi.

Le double emploi se retrouve encore, dans la feuille de Bonneval, dans le nom d'*Aiguille de la Grande-Motte*; mais ici il est plus justifié, et constitue une sorte de transaction. La montagne, en effet, revêt ces deux aspects bien différents : vue du Lac de Tignes, elle est bien la Grande-Motte et présente une cime arrondie couverte de neige; des abords du col de la Vanoise, au contraire, elle forme une aiguille élancée. Aussi serais-je d'avis de lui laisser ce double nom qui rappelle à l'esprit sa forme pittoresque.

3° **CIMES**. — Les sommets sont aussi parfois désignés dans nos Alpes par le vieux mot de *Chame*, qui signifie cime. C'est ainsi qu'auprès de la station thermale d'Uriage on fait souvent l'ascension de la **CROIX DE CHAMROUSSE** (croix de la cime ou chame rousse), qu'il ne faut donc pas écrire *Champrousse*, comme quelques touristes s'obstinent à le faire. Remarquons qu'ils ne peuvent même pas pour cela s'appuyer sur la trompeuse autorité de la carte de l'État-major, car la feuille de Grenoble ne donne pas de nom à cette

cime pourtant assez importante. Dans la Chartreuse, une regrettable altération, trop habituelle pour pouvoir être corrigée, impose le nom de *Chame-chaude* au lieu de CHAME-CHAUVE au sommet le plus élevé et le plus dénudé du massif.

Ce n'est que lorsqu'il s'agira d'une localité située dans les vallées que la syllabe *Chan* devra s'écrire CHAMP, comme à *Champsapey*, près Allevard ¹.

Quant à la dénudation des crêtes, elle donne naissance à de nombreuses désignations. C'est ainsi que, outre Chamechaude, les *Rochers de Chalve*, dans la Chartreuse, le *Rocher de Charvet*, près Laval de Tignes, le *Signal de Chauvet*, près de Corps, le *Mont Charvin*, à Saint-Jean de Maurienne, la *Cime Chalvine*, dans le massif de Taillefer, le *Signal de Chalemont*, dans le Royannais, etc., etc., ont tous emprunté leur nom à cette idée. Mais ici l'unification amènerait trop de confusion, et je crois qu'il vaut mieux adopter définitivement les noms usuels, tout en rappelant leur origine.

Une pointe ou un col balayés par les courants atmosphériques reçoivent de l'imagination fertile des paysans un nom qui rappelle cette situation. C'est alors le Pic de la Buffa (*Buffa* signifiant tempête, bouffée de vent). Je conçois qu'on l'écrive PIC DE LA BUFFE ou BUF, comme la Pyramide de la Buf, au-dessus des carrières de l'Échaillon; mais c'est une faute étrange que de l'appeler *Pic Buffle*, comme le fait la feuille de Saint-Jean-de-Maurienne pour un des pics qui avoisinent les Aiguilles d'Arve. M. de Rochas signale pour la carte de Bourcet une faute semblable dans le nom du *Col du Buffle*.

Au même ordre d'idées se rattachent les noms des cols de TOUTES-AURES (*aura*, souffle, vent) et non *Toutes-hores*, de VENTARET et non de *Vautaret*, de Vente-cul, etc.

4° DENTELURES, SCIES, DOMES, LANCES, etc. — On a longue-

1. Et encore CHAMP-BON, et non *Chambon*, encore moins *Jambon*, dans la vallée de Fenestrelles. (*Note de M. de Rochas.*)

ment cherché quel pouvait être le nom véritable d'une partie de la chaîne calcaire qui va de la Dent de Crolles au Granier, à l'ouest de la vallée du Graisivaudan, et que les paysans dénomment l'*Oducieu*. Quelques naïfs ont simplement traduit l'Eau-du-cieu; la carte de l'État-major écrit le Haut-du-Seuil; M. Joanne, dans son Guide, orthographiait l'Haut-du-Seuil; la rédaction de l'Annuaire de la Société des Touristes, année 1880, écrit l'Aup-du-Seuil, faisant de *Aup* une forme de *Alp* ou *Alpe*, pâturage, et donnant à *Seuil* la signification de vallon plan ou creux. Cette explication est séduisante, mais je ne crois pas devoir l'admettre. L'examen des noms similaires inscrits dans les vieux parcellaires, corroboré par un coup d'œil jeté des villages de la plaine sur la montagne en litige, suffit à trancher la question. Le sommet se profile sur le ciel comme les dentelures d'une scie. Aussi devons-nous écrire l'AUT-DU-SCIEU, quitte à traduire en français le Haut de la scie. C'est du reste un nom assez commun, et, dans le plan du cadastre de la Chartreuse, on relève plusieurs fois la dénomination de *Crêt du scieu* ou de *Crêt du scieix*. Cette dernière orthographe pourrait faire supposer que la signification originale serait Crête du Rocher (de *saxum*, rocher), mais l'aspect de la montagne est trop décisif pour qu'on puisse balancer à écrire l'AUT-DU-SCIEU¹.

1. Après un examen attentif, j'abandonne l'orthographe *Aup-du-Seui* pour me rallier à celle-ci, AUT-DU-SCIEU, mais en adoptant la seconde étymologie. Il est en effet vraisemblable qu'il faut le traduire le Haut du rocher, *Scieu* ou *Scieix* étant bien la dérivation régulière du latin *Saxum*. Je ne puis admettre que *scieu* signifie scie. En patois la scie se dit la *seia*, la *séga*, toujours au féminin. Dans les vallées vaudoises une crête s'appelle la *Sée*; c'est le seul nom en usage ayant cette origine.

Du reste à l'endroit dont il s'agit (*Aut-du-scieu*), le banc calcaire qui forme la crête ne doit pas être dentelé (a).

Au mont Saint-Eynard, sur l'emplacement du fort qui domine actuel-

(a) Il y a là une erreur matérielle de M. de Rochas, car, outre que la crête est très accidentée, elle le paraît encore bien plus de la plaine, grâce à des sortes de bastions et de redans qui se profilent en saillies sur le ciel.

(Note de l'auteur.)

L'aspect général de la montagne aux pentes douces et aux formes arrondies a donné naissance au nom du **MONT-DE-LENT**, que la carte de l'État-major appelle à tort *Mont-de-Lans*. Ce nom vient du latin *lentus*, incliné, avec une idée de modération dans l'inclinaison, et la configuration de ce relief qui forme une croupe neigeuse, ainsi que l'influence de la domination romaine dans plusieurs noms de l'Oisans (la Palud, de *palus*, marais: Oulle, de *olla*, marmite ou creux, etc.), expliquent cette origine. Les vieux documents l'écrivent ainsi, et les habitants du village qui porte le même nom s'appellent des Lentinois, ce qui ne saurait concorder avec l'orthographe de l'État-major. Quant au mot *Lans*, assez répandu comme nom de village, tout porte à croire qu'il n'est qu'une vieille corruption d'orthographe pour *laus* qui signifiait jadis marais¹. On le trouve en effet toujours dans des plaines marécageuses, comme à *Lans*, au *Villard-de-Lans*, à *Lans-l'Estang*, ou à proximité de petits marais, comme à *Lans-le-Villard*, qui aurait par voisinage communiqué son nom à *Lans-le-Bourg*.

Il ne faut pas confondre ce mot ainsi écrit avec le nom de **LANCE**, parfois donné à des cimes aiguës comme la Lance de Malissard, dans la Chartreuse, que l'État-major

lement Grenoble et la vallée du Graisivaudan, il y avait un petit pré qui était dans la noue, et où la terre végétale s'était assez accumulée pour qu'on pût le faucher; il s'appelait le champ de la *Seia*.

Quant au mot *Aup*, il désigne très habituellement une alpe, un pâturage. Dans le massif du Pelvoux, il y a un col que les anciens géographes écrivent parfois *Haut-Martin*, et dont le vrai nom est *AUP-MARTIN* ou *Alp-Martin*. Aux environs de la Bérarde les *AUPILLOUX*, qui ont donné leur nom au pic qu'on appelle à tort des *Opilloux*, sont de petites alpes, des alpillles.

Alp a également fait *Arp* et *Arb*; je suis persuadé que les *Arby* de Savoie (*Harbi le Vieux* et *Harbi le Jeune* de la carte de Bourcet, dont l'État-major a fait les *Albiez*, dans la vallée d'Arves) viennent de cette source.

(Note de M. de Rochas.)

1. M. de Rochas pencherait plutôt à le faire venir d'un autre *Lent* qui signifierait humide, moisi, en patois.

écrit à tort *Lence Malessard*, ou la Grande Lance, près Belledonne.

C'est la masse imposante de ce dernier pic s'élevant d'un seul jet au-dessus des névés couchés à ses pieds qui l'a fait saluer par les montagnards de ce nom de BELLEDONNE (Belle dame), comme en Suisse la Jungfrau (la Jeune femme ou la Vierge). Il ne faut donc pas écrire *Pic Beldonne*, comme le fait la feuille 178 de la carte de l'État-major¹.

5° DÉPRESSIONS, CREUX, ENFONCEMENTS. — L'idée de l'aspect physique se retrouve encore dans le nom du col du massif de la Chartreuse, près du Sapey, que l'État-major ne nomme pas, et que Bourcet appelait par un affreux calembour *Col de la Salamandre*. Le nom véritable en est l'EMEINDRA (l'Amoindri, la Dépression), et non l'*Emindra*, comme l'écrivent la plupart des Guides.

Un col largement ouvert peut ressembler de loin à une selle. De là les noms de *Pas de la Selle*, près du Grand-

1. Cette orthographe et cette étymologie ne me paraissent point acceptables. Ce nom d'abord n'est point isolé, on le retrouve appliqué à des sommités de moindre importance, et l'État-major nomme ainsi, dans le milieu de la Combe d'Olle (feuille n° 179), un pic de 2,485 mètr. d'altitude. L'analogie d'un nom dauphinois doit ici nous servir de guide : *Bardonnenche* est la forme germanique d'un mot composé qui signifie le lieu des *Bardannes* (*Bardonningen*, génitif pluriel), comme Moirenc, Salmorenc (d'où peut-être Sermorens) viennent de Moiringen, Salmoringen. Ces corruptions sont de la même nature que celles qui dans le Nord ont formé les noms en *Ange*.

Or *Bal* est un des mots qui en gaulois signifiaient montagne. Dans les vallées Vaudoises, auxquelles je reviens toujours, parce qu'on y parle encore le roman du XIII^e siècle, presque toutes les montagnes s'appellent : *El Bal*, *El Ballo*, *El Bar*, *El Bar-Riound* (la montagne ronde), etc. C'est de là que vient le nom de *ballon* appliqué dans les Vosges à des montagnes qui ne sont nullement arrondies, ainsi que celui des *Bars*, et non *Barres*, du Pelvoux et du Queyras.

Quant au mot *Donna*, il était le nom du père de Cottius, qui avait précisément sa capitale non loin de Bardonnanches (*Bardonnèche*); c'était probablement aussi le nom d'un dieu topique.

En résumé, notre mont est un mont consacré à Donna et doit s'écrire BELDONNE.

(Note de M. de Rochas.)

Veymont, *glacier de la Selle*, au-dessus de Saint-Christophe¹, etc., qu'il ne faut pas confondre avec les noms similaires venus de *Celle*, chalet ou cabane, dont nous parlerons plus loin, ou avec le nom de *Pas de l'Échelle* (de Briançon à Bardonnèche), de l'Échelette, des Échelles, etc., qui indique la difficulté d'accès. C'est de cette dernière idée que se sont formés les noms fréquents de l'*Échaillon*, puis l'*Esseillon*, le *Sellar*, etc.

Ce même guide pour les dénominations a encore présidé au nom fréquent de FONTAINE DE L'OULE, comme celle du pied de la Moucherolle. L'eau jaillit d'un creux de rocher représentant assez bien une marmite, une *olla*, et dès lors il faut se garder d'écrire *Fontaine de Loule*. Le même nom s'applique aussi parfois à des hameaux ou à des champs situés dans des creux, et c'est alors qu'il ne faut pas le confondre avec le mot Ouille provenant de la corruption d'Aiguille.

Près de la Bérarde en Oisans se trouve un pic que la carte de l'État-major appelle *Rocher de Lancula* : on semble avoir reculé devant la traduction commencée, et on a eu raison, car on faisait fausse route. Le vrai nom est ROCHER DE L'ANCOULA, *ancoula* signifiant contre-fort dans le patois de ces montagnes². Quant au glacier situé à peu de distance, que l'État-major écrit *Glacier de l'Encula*, au pied d'une crête qu'il écrit de même *Crête de l'Encula*, l'origine et l'orthographe peuvent en être les mêmes (*Glacier de l'Ancoula*, *Crête de l'Ancoula*), et tel est l'avis de M. de Rochas. Pour moi, qui l'ai entendu appeler par les paysans *Glacier de l'Encloua*, je croirais plutôt, à voir sa situa-

1. Il est à supposer que les paysans qui ont baptisé ces cols ne connaissent pas le mot français de *selle* ; je crois donc qu'il faut adopter partout la deuxième étymologie, qui rentre dans la catégorie des noms formés par voisinage. (Note de M. de Rochas.)

2. Patois du Queyras, par MM. CHABRAND et de ROCHAS (*Bulletin de la Société Statistique de l'Isère*, 1878, t. VII de la 3^e série, p. 215 et suiv.).

tion entre la Barre des Escrins et la Roche Faurio, que, de même que pour un autre glacier dit *Glacier de l'Enchastra*, les montagnards ont voulu rendre la situation enclavée, encastree de ces glaciers, et je traduirais *Glacier de l'Encloua*, comme *Glacier de l'Enchastra* ou de *l'Encastra*, par le nom français de GLACIER DE L'ENCLAVE.

6° TOURS, DENTS, CHATELS, SERRES, PUYS, etc. — Les TOURS, comme la *Tour Noire*, près du Mont-Blanc, la *Tour Sallière*, dans le Faucigny, la *Tournette*, au-dessus du lac d'Annecy, etc., les DENTS, comme la *Dent de Crolles*, dans la Chartreuse, la *Dent de Nivolet*, près Chambéry, etc., les CHATELS, comme le *Signal de Chatel*, près Mens, la *Pointe du Chatelard*, au-dessus de Bessans, etc., sont des images parlantes dont l'orthographe ne peut donner lieu à aucune difficulté.

Il n'en est pas de même des SERRES, qui, comme les *sierras* espagnoles, signifient une montagne de forme allongée sans qu'il soit nécessaire qu'elle présente des dents de scie. On ne doit jamais écrire *cerre* ni *cerf*, et dès lors on dira le *Grand-Serre* près la Mure, le *Serre-Cocu*¹ aux environs du Pont en Royans, etc.

PUY et PIÉ sont de fâcheuses altérations de PIC. On se gardera donc de les écrire *Puits* ou *Pied*, et on aura dans les montagnes d'Allevard *Puy-Gris*, *Puy Golèfre*, au-dessus de la Grave², etc.

Il n'est pas besoin de sanctionner l'orthographe du *col de l'Arc*, qui emprunte son nom à la courbe que forme son profil. Mais il n'est pas inutile de rappeler que ce mot, qui

1. *Cocu* étant un diminutif de *Cugulion*, sommet aigu, le *Serre-Cocu* doit faire exception à la forme générale. (Note de M. de Rochas.)

2. *Peuil*, *Puy*, *Pié*, *Pec*, *Poype*, sont des formes normales d'un radical qui a été traduit en bas-latin par *Podium* et qui peut bien ne pas être le même que celui de *Pic*, qui désigne en général une forme aiguë.

Dans les vallées Vaudoises, on a les *Puys*, qui sont des contreforts arrondis se détachant des montagnes, et les *Pics* ou *Piz*, qui sont les sommets élancés. (Note de M. de Rochas.)

désignait jadis un objet familier à nos ancêtres et même une mesure (le jet d'arc) dont ils avaient l'habitude, a pu s'appliquer à des prés ainsi mesurés, et, par extension, à des hameaux. Une des parties de la montagne de la Belle-Étoile, au-dessus des Adrets, devra pour cette raison s'appeler PRÉ-DE-L'ARC, et non pas *Pradelard*, qui ne veut rien dire.

Dans l'Oisans, des deux côtés de la gorge de la Romanche, l'HERPIE (Grandes-Rousses) et le RATEAU, près de la Medje, ont tiré leur nom de leur ressemblance l'un avec une herse (*herpia* en patois), l'autre avec un râteau. Il ne faut donc pas écrire l'*Erpie*. Le GRAND-CUCHERON (massif d'Allevard) est ainsi nommé de sa ressemblance avec une *cuche*, ou meule de foin. L'État-major l'appelle Grands-Moulins, je ne sais pour quelle raison.

II. — NOMS FORMÉS PAR LE VOISINAGE.

Il est d'autres noms de montagnes dans lesquels on chercherait vainement, pour en fixer l'orthographe, l'idée d'une forme quelconque. En ce cas, le nom de la montagne lui vient parfois de sa proximité avec un autre lieu dont le nom peut avoir une orthographe raisonnée.

Je prendrai pour premier exemple de ce fait les rochers proches de Belledonne que la carte de l'État-major, feuille 178, appelle *Grand-Voudène* et *Petit-Voudène*. J'ai établi dans une précédente étude¹ que ces rochers avaient tiré leur nom de leur voisinage du vallon de la Vaudaine (*Vallis damnata*, ainsi nommée à cause des désastres qu'occasionna le ruisseau qui la sillonne), et devaient par conséquent être appelés PIC ET COL DE LA GRANDE-VAUDAINÉ, et PIC ET COL DE LA PETITE-VAUDAINÉ.

1. Voyez la *Vaudaine*, par H. FERRAND (*Bulletin de l'Académie Delphinale*, année 1878, t. XIV^e de la 3^e série, p. 91 et suiv.).

A l'extrémité septentrionale de la chaîne de la Dent de Crolles et de l'Aut-du-Scieu, l'État-major, feuille de Grenoble, écrit à tort le *Mont-Grenier*. Cette montagne, qui, avant son éboulement de 1248, s'appelait l'Apremont, — nom tiré de l'aspect physique, — prit depuis le nom de Granier, du village de Granier (*Granarium*, entrepôt de grains), qui fut écrasé par l'éboulement. Ce nouveau nom, formé par le voisinage, doit donc s'écrire MONT GRANIER.

Lorsqu'on voit auprès du Pelvoux une cime que la carte de l'État-major, feuille 189, appelle l'*Aile-Froide*, on se demande ce que peut bien signifier un nom si bizarre, et l'on peut s'attendre à toute espèce de légendes pour le justifier. Mais, au bas de la montagne, il y a un pâturage, des chalets, un torrent, qu'on appelle toujours imperturbablement pré, village et torrent d'Aile-Froide. Dans le pays, ce n'est pas ainsi qu'on prononce : on dit l'Aléfroide, et l'origine en est dans un vieux mot, la *lex*¹, d'où la lée, qui veut dire le pâturage. En effet, à côté du grand glacier du Sélé, au pied du Pelvoux, le pâturage ne pouvait être que froid : d'où la *lex froide*, la lée froide, puis par contraction l'Aléfroide. Il faut donc écrire le pré, les chalets, le torrent et le sommet d'ALÉFROIDE, et non d'Ailefroide. — Une faute semblable s'est perpétuée dans la vallée de Courmayeur, au pied du Mont-Blanc, où l'on dit l'*Allée Blanche*, au lieu de la LÉE BLANCHE².

C'est encore par une contraction malheureuse que l'on orthographie *Barre des Écrins* le nom du géant de l'Oisans. Au pied de cette pointe s'étend un vallon qui aboutit comme une impasse aux grands escarpements de la crête qui sépare l'Oisans de la Vallouise. On l'appelle le vallon

1. CHARLES DURIER, le *Mont-Blanc*, 2^e note du chap. III.

2. Je ne connais pas ce mot de *Lex*, mais dans les patois des Alpes, qui sont à peu près toujours la même langue, je trouve le mot de *Lesche*, prairie marécageuse, qui pourrait être la véritable origine.

(Note de M. de Rochas.)

d'Escrins, *escrins* signifiant dans l'Embrunais coffre, et par extension vallon fermé¹. La large cime qui le domine en a tiré son nom, qui doit être orthographié BARRE DES ESCRINS, ou plutôt BAR DES ESCRINS².

On peut sortir de ce vallon d'Escrins par le COL DE LA TEMPLE, qu'il ne faut pas écrire comme M. de Bourcet *col de la Tempe*, ni *col de Tempe*, sans cependant aller à ces hauteurs chercher un temple imaginaire. Le nom n'est qu'un indice de la difficulté du passage, et il vient de *toumple*, qui signifie gouffre.

Sans quitter cette région et cet ordre d'idées, nous pouvons indiquer, en face du village d'Aléfroide, un autre hameau de chalets que la carte de l'État-major appelle *Eylauaigue*. Mauvaise figuration de la prononciation locale! Fâcheuse négligence de la signification! On appelle ces chalets « *Eilau l'aigue* », c'est-à-dire « De l'autre côté de l'eau », parce qu'ils ne sont pas sur la même rive du torrent que le hameau principal. Ici la traduction est nécessaire, et il faut dire les chalets d'AU-DELA DE L'EAU.

De même les noms dans la composition desquels entre le mot Rif, abréviation de ruisseau : les chalets de *Riclaret*, la cascade de *Ritort* (Oisans), etc., sont des fautes pour chalets de RIF-CLARET, cascade de RIF-TORT, etc.

Dans le patois des Alpes briançonnaises, on appelle *Chalanche* une pente raide et sans végétation où se forment les avalanches. C'est à cette forme du terrain avoisinant qu'il faut rapporter le nom des chalets des *Chalanches* (Oisans), du village de *Choranche* (Vercors), du bourg de *Sallanches* (vallée de Chamonix), etc.

1. *Patois du Queyras*, déjà cité.

2. D'après M. de Rochas.

III. — NOMS TIRÉS DE LA SITUATION.

Pour le premier qui a voulu parler d'un lieu, la désignation en a été souvent rendue facile par la situation même de ce lieu par rapport à un autre lieu ou par rapport au pays environnant. Ainsi se sont formés avec des noms communs des noms que leur application spéciale a transformés en noms propres. Comme leur sens est en général plus familier, leur orthographe s'est aussi mieux conservée, et nous ne citerons que pour mémoire dans cet article la vallée de Valsenestre (*vallis sinistra*, vallon de gauche), l'aiguille de Miribel (d'où l'on a une belle vue), etc.

La plus haute cime du Dévoluy cependant a été défigurée et toutes les cartes aujourd'hui l'appellent l'*Obiou*, mot auquel on chercherait vainement un sens. Les vieilles cartes de l'évêché de Grenoble, en l'écrivant l'*Au-bout*, nous apprennent que son vrai nom vient de sa situation au bout, au sommet de la montagne.

Les Adrets sont un nom de village ou de bois tiré de l'orientation du lieu. Il est généralement dans la même vallée le pendant de lieux appelés l'*Envers*, comme l'*Enversin* (Grandes-Rousses), etc.

Parmi les noms ayant une origine semblable, nous pouvons encore faire entrer celui de *Bessons* (jumeaux), très souvent appliqué à des lacs de montagnes qui forment deux ou trois mares dans la même dépression.

Mentionnons encore VILLARD-RECUA ou VILLARD-RECVLAT, selon qu'on prend le mot patois ou celui qui est tiré du latin de la décadence (*reculatus*, éloigné), et non *Reculas* comme l'a écrit l'État-major, — et VILLARD-EMONT (*ex monte*, en avant de la montagne) et VILLARD-RÉMONT (*retro-montem*, derrière le mont) au lieu de *Villard-Eymond* et de *Villard-Raymond* qui semblent se rapporter à des noms de famille.

IV. — NOMS DE MATIÈRES, DE VÉGÉTAUX, D'ANIMAUX,
DE MÉTIERS, ETC.

La matière même dont sont formées les montagnes a souvent servi à constituer des noms de lieux. Ainsi le *Grand Perron des Encombres*, en Maurienne, le *Clapier des Peyrons* en Valjouffray, le *Signal de Peyre-Rouge*, près Clelles, empruntent tous leurs noms à l'idée de pierre, et devraient être orthographiés de la même façon ; encore les villages du *Périer*.

Il n'en est pas de même pour le mot de *Bessée*, que l'on confond souvent avec celui de *Bessay*. Quand on rencontre un col du BESSEY, comme celui qui est pratiqué sur les flancs de Belledonne dans la vallée d'Allemont, il faut lui conserver cette orthographe, car son nom viendra du patois *bessai* ou *baisse* qui signifie Brèche, Coche. Au contraire les villages devront en général s'appeler LA BESSÉE, et tireront leur nom des bouleaux au milieu desquels ils se sont élevés.

Un autre nom de lieux qui tire son origine du règne végétal est celui de Sappey. Le village du *Sappey* dans la Chartreuse, la forêt du *Sapey* en Dévoluy, etc., devraient s'écrire SAPET, car ils sont ainsi nommés des sapins qui les forment ou les entourent. De même *Melezet*, au pied du Thabor, vient de mélèzes, — l'*Alezabre*, dont le cadastre a fait l'*Algèbre*, d'un bois d'érables, — le *Freney*, *Fraissinet*, et par corruption *Freychinet*, au pied du Mont-Aiguille, d'un lieu planté de frênes, — *Pommaray*, dans la Chartreuse, des pommiers qui l'entourent, — *Pinet* et non Pinay d'Uriage, des pins, etc., etc.

C'est presque le même ordre d'idées qui a fait donner à certains lieux le nom des animaux qui y étaient abondants ou qui y passaient souvent. Ainsi les cols de la Saume, assez fréquents, viennent du patois *saume*, baudet, moyen de transport toujours si usité dans les montagnes. De même *Combeloup*, *Chantemerle*, etc., etc.

Les villages des FAURIES, assez nombreux dans les Hautes-Alpes, viennent d'un maréchal ferrant ou d'un forgeron (*faber*, faure) qui y était installé. Il ne faut donc pas les écrire *Fories*.

Sur la carte de Bonneval, on voit vers les sources de l'Arc des chalets de *Léchans*; la carte de Savoie, par Perrin, les appelle les chalets de *Léchauds*, et comme il y a des vaches, et partant du lait, l'esprit peut se trouver amené à chercher une étymologie dans un calembour trop facile. La carte italienne nous en donne à la fois l'origine et la véritable orthographe, en les appelant chalets de l'ÉCHANGE. C'était en effet un de ces lieux de repos où, hors de la vue des douaniers, les contrebandiers des deux versants échangeaient jadis leurs ballots.

L'aspect même d'une roche a formé des noms propres. Ainsi la *Grande-Lauzière* est près de Belledonne le nom d'un pic formé de gneiss schisteux dont la roche se détache en larges dalles ou lauzes. De même le *Lauzet*, près Briançon.

Le souvenir d'un monument (petit autel, *altaretum*) dressé aux divinités de la montagne et généralement à Mercure, le dieu des voyageurs, a fait donner à certains cols le nom de col de l'Autaret. L'orthographe réelle est donc mieux conservée dans le col de la chaîne frontière, entre Bessans et Forno, qu'on appelle COL DE L'AUTARET, qu'au col de la route de Briançon, près de la Grave, qu'on écrit à tort *col du Lautaret*.

V. — NOMS DE CHOSES.

Des noms de lieux se sont formés, par tautologie, avec le nom commun de la chose même qu'on voulait désigner. Ainsi, dans le massif d'Allevard, on parle des lacs des *Sept-Laux*, alors que *laus*, comme *vitel*, veut déjà dire lac. Entre Séchilienne et Vaulnaveys (ou plutôt Valnovet), dans la forêt de Chamrousse, la carte de l'État-major mentionne le lac

Luitel, ayant pris aux paysans leur mot de « le *Vitel* » pour désigner cet étang. Il vaut donc mieux écrire le lac *VITEL*, et c'est alors un acheminement vers le nom du fameux lac de l'Oisans, le Lauvitel, que le *Guide de l'Oisans* de M. le docteur Roussillon écrit à tort *Lovitel*. En disant le lac de LAU-VITEL, on répète trois fois la même idée ; mais, si l'on veut conserver le nom originel, c'est ainsi qu'il faut l'orthographe.

Il en est ainsi de la montagne du Mont, près Albertville ; des bourgs nombreux appelés le Villard, et des chalets appelés la Celle (*cella* voulant dire cabane).

Parfois le nom de la chose s'ajoute à un adjectif, puis l'habitude fait une contraction, et un nom de lieu se forme, dont l'origine est parfois difficile à trouver. Ainsi dans les montagnes d'Autrans, Montaut est pour le Mont-haut ; près de la Mure, sur la route de la Salette, on trouve sur la Bonne le pont de Pont-haut, etc., etc. Les combes de Malaval (mauvaise vallée), les cols de Maupas (mauvais passage), les ruisseaux de Rioupérou (ruisseau périlleux), de Rioubrigoud (ruisseau bruyant), de Tabuc (torrent) dans le Briançonnais, du Doron (torrent) dans la Savoie, etc., etc., n'ont pas d'autre origine.

VI. — NOMS VENUS D'UNE LANGUE MORTE.

Certains noms, principalement dans l'Oisans, sont venus du latin, et cette origine peut servir à fixer leur orthographe. Nous avons déjà mentionné la Palud, Olle et Oulles ; il en est de même d'AURIS, bâti sur un plateau balayé par les vents (*auræ*), qu'il ne faut pas confondre avec ORIS dans la Matheysine, situé à l'entrée (*ad ora*) de la combe de Lavalens (*Vallis dentata*), ainsi nommée des dentelures de ses crêtes.

La carte de l'État-major, feuille de Saint-Jean de Maurienne, commet une faute en donnant le nom de *Thermignon* à un bourg de la vallée de l'Arc proche de Lans-le-

Bourg. Qu'il dérive de *terminus*, frontière, à cause de sa situation auprès des frontières de Piémont et autrefois de la Cisalpine, ou que, se trouvant au confluent du Doron et de l'Arc, il ait été nommé d'abord *Inter amnium fluctus*, d'où Teramnion, puis Termignon, on ne trouve pas d'h dans son origine, et il faut écrire TERMIGNON.

De même, le bourg de la Savoie qui commande la vallée du Graisivaudan, ayant pris son nom du latin *Mons Emilianus*, doit s'écrire MONTMÉLIAN, et non *Montmeillan* comme l'ont écrit quelques auteurs.

A l'autre extrémité de la vallée, le bourg de *Moirans*, aujourd'hui station du chemin de fer de Grenoble à Lyon, s'écrit ainsi par une regrettable corruption de l'ancien MOIRENC, qui dérivait directement de *Morgincum* (village sur la Morge), station de la voie romaine des Alpes à Vienne.

Les clairières situées dans les bois prennent souvent le nom d'Arselles. Ainsi les VIEILLES ARSELLES et les NOUVELLES ARSELLES dans la forêt de Chamrousse. L'origine en est évidemment dans le latin *arsa*, de *ardere*, brûler, parce qu'on y a employé ce dangereux et primitif procédé de défrichement, et dès lors l'orthographe d'*Arcelle* se trouve irrémisiblement proscrite.

Il ne faut pas rattacher à cette racine le nom d'Arsine assez fréquent dans les Hautes-Alpes (la Barre des Escrins est souvent désignée sous le nom de Pointe d'Arsine). Ce mot est toujours appliqué d'abord à une vallée ou à un pâturage, et c'est une corruption pour *Oursine*, souvenir de l'exploit d'un chasseur qui a délivré les moutons environnants d'un objet de terreur à une époque où les ours étaient plus fréquents qu'aujourd'hui dans nos Alpes.

Viennent encore du latin les noms de Proveyzieux (de *providere*, voir de loin), de Paladru (de *palus*, marais), de Tencin, qu'on devrait écrire Tensin (de *tenuis sinus*¹, petit

1. D'après M. Fivel, de Chambéry.

golfe), de Poutran (chalets des Rousses), sur l'ancienne voie romaine de Brandes (de *ad portam*, souvenir d'une porte ou d'un arc de triomphe). Le mot de Presles, qui vient du latin, peut avoir deux orthographes et deux sens différents. Il peut être le souvenir d'un combat, et venir de *prælium*, comme cela est probable pour le village de *Presle* près la Rochette (Savoie), où il faudrait alors écrire *PRÊLE*, — ou bien s'être formé par la contraction de *Prateli*, petits prés (*Ecclesia de Pratelis*), comme pour le hameau de *Prelles* dans le Briançonnais, commune de Saint-Martin de Queyrières. *Presles* dans le Royannais doit sans doute se rattacher aussi à cette dernière origine.

A Grenoble, la montée de Chalemont, autrefois le principal accès de la ville en aval, vient de *scala montis*, et on voit encore les marches ou degrés de cette rue montueuse.

Le latin n'est pas la seule langue morte qui ait laissé des traces dans les noms de lieux de nos montagnes, mais c'est la seule que l'on connaisse bien. Il est certain que le versant dauphinois des Alpes est resté, vers le x^e siècle, pendant assez longtemps sous la domination de hordes barbares que les vieilles chroniques et les traditions du pays appellent des Sarrasins. Sans nous lancer dans la discussion très controversée de l'origine de ces païens, nous devons mentionner certains noms à la forme et à la désinence étranges qui doivent certainement venir de leur idiome. Ainsi Oz et Huez, peut-être Theys qu'on aurait jadis écrit Tehez. Dans un ouvrage important, mais où perçoit trop l'influence d'une idée préconçue, M. Fauché-Prunelle rattache à la langue arabe les noms de Allevard et de Allemont, qui seraient des corruptions pour Al-var et Al-mont; il donne aussi pour étymologie à la Mure, la *Maure*, et ramène à la même idée les noms du Sirac, du Guil, de la Guisanne, etc.¹. Si ce sont là des dérivations qui

1. *Mémoire sur les invasions des Sarrasins dans les Alpes*, par M. A. FAUCHÉ-PRUNELLE (*Bulletin de l'Académie Delphinale*, t. II, 1847).

paraissent arbitraires, il n'en est pas moins certain qu'une langue étrangère a laissé des traces dans quelques noms de lieux de nos Alpes, mais il faudrait la connaître pour pouvoir en restituer exactement l'orthographe.

ORTHOGRAPHE CONVENTIONNELLE

A côté de ces divers noms de lieux à l'origine certaine, et partant à l'orthographe étymologique et raisonnée, s'en trouvent d'autres auxquels on ne peut assigner une racine incontestable, et pour lesquels on est obligé de recourir à une orthographe conventionnelle.

Il est alors facile de voir combien cette seconde orthographe est capricieuse.

Un même nom de village s'écrira *Quaix* dans la Chartreuse, et *Quet* dans le Beaumont. Pour la même consonance on mettra *Luz* dans les Pyrénées, *Lus* près de la Croix-Haute en Dauphiné, et *Haute-Luce* dans les Beauges. Un nom de montagne assez fréquent, qui ne correspond pas à l'aspect physique d'une colonne, le vocable *Colon*, s'écrira *Mont-Colon* en Suisse, le *Colon* au-dessus de Revel, *Sommet-Colomb* auprès de Belledonne, et *Serre-Colomp* près Guillestre¹. On trouvera le *Mont-Thabor* près de Modane, et le *Pic du Tabor* aux environs de Levaldens. Près du Grand-Lemps on verra *la Frette*; dans les montagnes de la Chartreuse, derrière le Mont-Rachais, *la Frete*; et au-dessus de Vizille, *Laffrey*².

Ces quelques exemples suffisent à démontrer les incon-

1. En Provence, on appelle *la colle* une colline, et *le colon* une grosse colline. Cet augmentatif est ainsi formé comme violon, Je viole, erseillon d'échelle, etc. Je suis donc d'avis qu'il y a là un nom à orthographe rationnelle, dont l'étymologie vient de l'aspect physique, et qu'il faut toujours écrire *Colon*. (Note de M. de Rochas.)

2. Dans le Bas-Dauphiné, *Frette* signifie Crête. *Laffrey* vient d'une autre origine, il est pour *La Frey* ou *la Freyde*, « la froide » en patois.

(Note de M. de Rochas.)

vénients de cette orthographe qui ne doit être employée, comme nous le disions en commençant, qu'à défaut de toute raison plausible de racine ou de formation. Une convention n'ayant de raison d'être que lorsqu'elle est adoptée par le plus grand nombre, il suffirait d'un accord entre plusieurs auteurs de guides ou de cartes, ou même de l'autorité plus grande attachée à une nouvelle publication, pour changer l'orthographe d'un nom de lieu ainsi fixée. Cette instabilité est la condamnation d'un système auquel il ne faut recourir qu'à défaut de tout autre.

Mais alors il faut bien, lorsqu'on écrit un de ces noms, se renseigner sur l'usage ordinaire, sur la convention générale au sujet de son orthographe, et surtout se garder de jamais le former capricieusement en se guidant sur sa simple consonnance. La plupart du temps, pour celui qui a une certaine habitude de l'alpinisme, une de ces orthographes suffit à désigner la région dans laquelle se trouve le lieu dont on s'occupe, et, partant, on comprend qu'il soit urgent d'éviter les confusions

A cela on nous objectera qu'il n'y a pour cette orthographe aucun guide sûr, puisque nous avons, au cours de cette étude, signalé des erreurs même dans le Guide Joanne et dans la carte de l'État-major. C'est cependant à eux qu'il faut se reporter, mais en le faisant avec intelligence et discernement. Nous avons attaqué leur autorité quand nous avons pu, à leur mention, souvent irréfléchie, substituer une orthographe étymologique et raisonnée. Mais, quand on doit demeurer dans le domaine de la convention, l'importance de ces deux travaux est telle, qu'appuyé sur leur exemple on est assuré de n'encourir aucun reproche. Leur étendue et leur homogénéité en font du reste le lien obligé de tous ceux qui s'occupent d'alpinisme et de topographie : ils en forment en quelque sorte le dictionnaire.

IMPORTANCE DES ERREURS D'ORTHOGRAPHE.

Il nous reste, en terminant cette critique, à justifier auprès de quelques esprits superficiels ce qu'ils ne manqueraient pas d'appeler une querelle de mots, une chicane de peu d'importance.

En matière de géographie ou de topographie, rien n'est à négliger, et toute erreur, même de lettre, quand elle peut faire tromper sur le lieu désigné, doit être sévèrement pourchassée. En temps de guerre, cette faute peut occasionner la perte d'une armée ; dans des circonstances moins solennelles, elle peut exposer un touriste fatigué à errer longuement et péniblement à la recherche de son gîte.

J'emprunterai encore à mon collègue M. de Rochas, dont l'ouvrage est une mine inépuisable, les exemples topiques qui vont rendre palpable cette proposition.

Qui reconnaîtrait le *bois de l'ABC* de la carte de Cassini dans le *BOIS DE LA BESSÉE*, près Mont-Dauphin, et le plateau de l'*Araignée* de la même carte dans le plateau de l'*ARENIER* (carrière de sable), à peu de distance du fort de Barreaux. Le *champ de la Lioure* (champ du lièvre) devient sur le cadastre Chandelior, puis Chandelier, au Sappey ! Quand la carte vous indique qu'il faut vous rendre au village de l'*Abbé heureux*, croirez-vous y être quand vous arriverez au hameau de l'*ABREUVOIR* (l'*Abéourou*), et pourrez-vous admettre que le col de *MILLE-AURES* (Mille-vents) soit celui que la carte de Bourcet appelle le *col de Mylord* ?

Pour moi, des erreurs moindres, jointes à l'esprit de silencieuse obstination du montagnard, m'ont fait souvent manquer ma destination dans le Briançonnais ou dans la Maurienne, et j'ai trouvé qu'à la fin d'une journée de marche une faute dans le nom d'un chalet ou d'un village pouvait vous faire parcourir de fabuleuses distances. Aussi voudrais-je les corriger toutes. Mais on comprend sans peine qu'un

semblable travail soit hors de proportion avec les bornes de cette étude. J'ai voulu simplement signaler le danger et poser les bases de cette critique, et ne me suis attaqué qu'aux noms de lieux généraux ou aux erreurs grossières. Combien d'autres seraient à relever dans les limites de notre Dauphiné et de la Savoie ! Combien plus encore dans les autres régions, même les plus parcourues des touristes ! C'est là un sujet fertile que nos collègues, dans leurs excursions, et surtout dans la région qu'ils habitent, pourront étudier avec fruit, tout en faisant progresser une branche importante de la topographie.

H. FERRAND,

Membre du Club Alpin Français

(Sections de Maurienne et de Tarentaise).

et de la Société des Touristes du Dauphiné.

IV

DE LA

VISIBILITÉ DES TERRES ÉLOIGNÉES

Le désir de voir une vaste étendue de pays et d'en embrasser l'ensemble d'un coup d'œil est le principal motif des excursions alpines. Le panorama qui s'étend sous les yeux de l'observateur placé au sommet d'une montagne est d'autant plus vaste que le sommet est plus élevé; mais comme les hautes montagnes sont entourées généralement de cimes presque aussi hautes qu'elles-mêmes, il en résulte que l'étendue d'une vue alpestre n'est pas toujours en proportion des fatigues qu'on a éprouvées pour en jouir. Les sommets voisins barrent l'horizon, et il arrive souvent qu'à une hauteur de plus de 3,000 mètr. l'observateur découvre à peine quelques échappées à travers des vallées et des ravins, qui trop souvent sont obstrués par les brouillards.

Les conditions les plus favorables pour voir au loin sans obstacles sont celles qui se présentent lorsque les montagnes descendent à pic et laissent à leurs pieds une plaine sans limites. Les Alpes sont disposées de cette manière, quand on les franchit du côté de l'Italie. Vers la France, elles s'abaissent par de longs gradins et par des étages multiples; vers l'Italie elles se terminent en pentes abruptes. Depuis Annibal jusqu'à Bonaparte, tous les conquérants de la péninsule ont profité de cette disposition pour ranimer le courage de leurs soldats épuisés par les

fatigues et les périls de la guerre alpine. Arrivés au point de partage des eaux, ils ont montré à leurs armées les vastes plaines du Piémont et de la Lombardie, apparaissant tout à coup à leurs pieds comme une proie offerte à leur bravoure. Alors, tandis que le soldat, perdu au milieu des neiges et des rochers, contemplait au loin, avec enthousiasme, les champs fertiles et les vallées verdoyantes, l'œil du général étudiait le champ de bataille, où le sort de la guerre allait se décider. Ils pénétraient dans leur conquête, l'un avec l'ivresse d'un ardent désir qu'il faut satisfaire, l'autre avec la science profonde qu'une vue d'ensemble peut seule donner; voilà pourquoi l'Italie n'a jamais pu résister à ceux qui l'ont abordée en passant les Alpes françaises, tandis qu'elle a repoussé presque toujours ceux qui l'ont envahie du côté de la mer ou du côté de l'Allemagne ¹.

Une plaine terrestre est toujours plus ou moins accidentée; les détails qu'elle présente peuvent se cacher les uns les autres. Aussi la seule réalisation parfaite d'un horizon pur et sans bornes est-il l'horizon maritime lui-même. Si l'on veut découvrir les objets aussi loin que l'œil de l'homme peut atteindre, il faut gravir les montagnes situées au bord de la mer. L'Etna est depuis longtemps célèbre parmi les sommets qui offrent une perspective circulaire sans limites. Mais il y a dans nos Alpes françaises des montagnes beaucoup moins élevées et d'un accès bien moins difficile, qui offrent à un observateur attentif des spectacles moins brillants sans doute, mais plus intéressants, peut-être, au point de vue de la science et de l'art. D'ailleurs, l'ascension d'une cime de 3,000 mètr. de hauteur est une opération pénible et sérieuse, qu'on ne peut répéter souvent, tandis que celle d'une montagne peu élevée est susceptible d'être renouvelée un grand nombre de fois, en toutes sai-

1. Voir *Annuaire de 1880* : « Le Belvédère du Pelvas ». (Réd.)

sons, et à toutes les heures du jour, ce qui est à peu près indispensable pour bien se rendre compte des apparences, et pour les comprendre dans tous leurs détails.

Le mont Agel forme l'un des rendez-vous favoris de nos alpinistes niçois pendant la saison d'hiver, quand la neige ne permet plus d'aborder les hauts sommets de la frontière italienne. C'est une colline qui s'élève à 1,200 mèt. seulement; mais elle offre l'avantage de descendre en pente raide, depuis le point culminant jusqu'à la mer. Aussi elle offre aux regards un horizon des plus étendus. Elle découvre les rivages de la Provence jusqu'aux îles d'Hyères, ceux de l'Italie jusqu'à l'île d'Elbe. Au midi, elle voit les montagnes de la Corse; si l'on en croit Durante, il serait possible d'apercevoir, du haut du mont Agel, le continent de l'Afrique et les sommets de l'Atlas.

Que l'on puisse voir, du haut du mont Agel, la Corse et l'île d'Elbe, cela ne présente aucun doute; on peut même voir la Corse sans gravir les collines qui nous entourent; tout le monde à Nice l'a vue, ou croit l'avoir vue. Il en est autrement de l'Afrique. J'ai interrogé un grand nombre de personnes, et la réponse a toujours été négative. Durante ne dit pas positivement qu'on voit l'Afrique du haut du mont Agel, mais il dit qu'on la voit du haut des collines qui entourent Nice, et comme c'est le mont Agel qui est le sommet le plus élevé, il est clair que si l'on voit l'Afrique d'un autre point, on doit la voir à plus forte raison de celui que nous avons indiqué.

Si l'on appelle R le rayon terrestre, h la hauteur d'un point au-dessus du niveau de la mer, x l'angle compris entre la verticale de ce point et celle qui répond à son horizon maritime, on a l'équation :

$$R + h = R \sec x = R (1 + \operatorname{tg}^2 x)^{\frac{1}{2}}$$

En développant la parenthèse, supprimant les termes

qui renferment $\operatorname{tg} x$ à une puissance supérieure à 2, et réduisant, on obtient :

$$h = \frac{1}{2} R \operatorname{tg}^2 x.$$

Nous cherchons jusqu'où l'horizon maritime peut s'étendre ; la tangente est plus grande que l'arc ; si donc nous prenons l'arc pour la tangente, nous aurons une valeur trop grande. Mais il faut remarquer que nous ne tenons pas compte de la réfraction, ce qui nous donne une valeur bien autrement diminuée. Ainsi, du moment où il ne s'agit que de petits arcs, nous pouvons, sans inconvénient, substituer l'arc à la tangente, et nous aurons pour x une valeur égale à la racine carrée de $\frac{2h}{R}$. La circonférence du méridien terrestre est représentée en mètres par le chiffre 40,000,000. Il faut donc, pour avoir la valeur de x , doubler l'altitude donnée, la multiplier par le double du rapport de la circonférence au diamètre, la diviser par 40,000,000, et en extraire la racine carrée. En effectuant ce calcul, on trouve que, pour le mont Agel, l'arc cherché est égal à peu près à un degré et un cinquième de degré, soit, en chiffres ronds, 120 kilomètres.

Si l'on veut déterminer à quelle distance on pourrait voir du mont Agel une montagne élevée de 3,000 mè^t.¹, il est facile de prouver qu'il suffira de faire le précédent calcul pour une valeur de h égale à 3,000, et d'ajouter les deux résultats. On obtiendrait ainsi un arc de 3 degrés et demi. Ainsi, pour que les sommets de l'Atlas fussent visibles, il faudrait qu'il n'y eût pas plus de 350 kilomèt. entre les Alpes-Maritimes et la côte d'Afrique. Il y en a environ 800. D'ailleurs, les plus hauts sommets de l'Atlas ne sont pas situés en face de Nice ; ils se trouvent assez loin à l'Ouest, dans le Maroc.

1. Il existe, dans le nord de l'Afrique, des sommets qui atteignent cette hauteur.

Mais la formule que nous avons donnée représente une limite inférieure de l'horizon visible; pour connaître cet horizon lui-même, il faut tenir compte de la réfraction, qui en recule beaucoup les limites. Le calcul exact de cette donnée exigerait malheureusement la connaissance de certaines constantes qui ne sont pas déterminées. Il faudrait, pour les déterminer, des observations faites sur le mont Agel d'une part, et, de l'autre, sur l'Atlas, ou tout au moins à des altitudes comparables à celles de l'une et de l'autre montagne, et dans des conditions climatiques analogues. De pareils travaux ne peuvent se faire que dans des observatoires astronomiques. Il n'y a jusqu'ici que peu d'observatoires établis sur les hautes montagnes, et il se passera de longues années sans doute avant que l'utilité de ces établissements soit bien comprise : ainsi nous ne pouvons pas faire aujourd'hui le calcul dont il s'agit, et nous ne pourrions peut-être pas le faire d'ici à bien longtemps encore.

C'est donc à l'expérience qu'il faudrait s'en rapporter pour savoir si l'on peut distinguer les sommets africains, en s'élevant sur les cimes de notre chaîne maritime. Afin de montrer ce que sera cette expérience, nous allons établir ici avec précision les conditions de visibilité d'un objet beaucoup moins éloigné, et qui cependant n'est observé qu'à de rares intervalles, nous voulons parler des montagnes de la Corse.

Tous ceux qui ont habité Nice ont vu la Corse, ou bien ils ont entendu dire qu'on la voit, *quand on a de bons yeux*. Les montagnes de l'île sont à environ 200 kilomèt. de notre rivage. Cela seul doit faire comprendre qu'on ne les voit pas tous les jours. Sur une étendue aussi vaste, il est bien difficile qu'il n'y ait pas des nuages interposés entre l'observateur placé à Nice et la chaîne centrale de la Corse, dont les sommets s'élèvent à 2,000 mètr. au-dessus du niveau de la mer.

Laissant de côté les dires et les affirmations vagues, qui

n'entraînent aucune conviction, je vais d'abord indiquer dans quelles conditions on voit la Corse; je discuterai ensuite les circonstances atmosphériques qui peuvent influer sur le phénomène.

Le 2 février 1881, vers 4 h. de l'après-midi, je revenais de Villefranche à Nice par la nouvelle route; c'est un chemin qui commence par une rampe assez longue, située sur le bord du golfe de Villefranche, et qui se continue en plaine et en ligne droite sur le flanc de la colline de Monthoron. Entre ces deux parties du chemin, il y a, un peu au-dessous de la chaussée, un ouvrage de fortification appelé *batterie des Sans-Culottes*. Ce n'est qu'après avoir dépassé la batterie qu'on voit la pleine mer. En arrivant à cet endroit, je remarquai plusieurs personnes qui s'étaient arrêtées et qui regardaient du côté du Sud-Est avec une lorgnette. Lorsque je passai auprès de ce groupe, l'un de ceux qui regardaient s'écria : « Je ne croyais pas que ce fût si beau. »

Je n'eus pas besoin de chercher longtemps pour reconnaître la cause de ce sentiment d'admiration. La Corse était devant moi, détachée et brillante en pleine lumière, comme une figure dessinée au burin le plus aigu. Le soleil, à son déclin, répandait sur ses montagnes une teinte rosée. Autour de l'apparition merveilleuse, un ciel du bleu le plus pur étalait sa transparence infinie, où l'on ne voyait pas le plus léger nuage, sur un immense espace à l'horizon. Ce n'était pas la première fois que je voyais ce magnifique spectacle; mais je savais qu'on n'a pas souvent l'occasion de le voir : aussi je m'arrêtai pour le regarder et pour en jouir longuement. Peu à peu la couleur rose des montagnes s'affaiblit; une teinte jaune d'or lui succéda. Le soleil se coucha et fit place au crépuscule; la Corse devint alors une masse d'un bleu sombre qui tranchait vivement sur le bleu clair du ciel et de la mer; peu à peu les contours de l'île devinrent moins distincts et s'effacèrent au milieu de

la brume du soir qui s'élevait autour de moi, et qui enveloppait déjà toute la vallée du Paillon lorsque je rentrai à Nice.

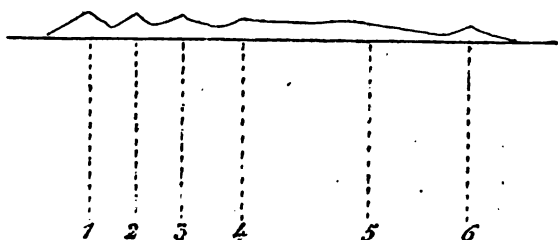
Il faisait ce jour-là un temps superbe, qui succédait à une semaine de neige et de pluie. Beaucoup d'étrangers avaient saisi cette occasion d'aller de Nice à Villefranche. Aussi les personnes qui passèrent auprès de moi pendant que je regardais furent très nombreuses. Toutes exprimaient les mêmes sentiments d'étonnement et d'admiration. La plupart n'étaient pas averties et s'arrêtaient, en me voyant, pour se rendre compte de ce que je regardais moi-même. Alors j'entendais dire : « Que c'est beau ! » Ce jour-là, j'ai entendu prononcer ces paroles dans toutes les langues de l'Europe, et notamment en italien, en français, en anglais, en allemand, en danois, et surtout en niçois ; car les gens du pays, ouvriers des carrières ou habitants de la campagne, qui voient notre ciel et notre mer tous les jours de leur vie, éprouvaient alors les mêmes impressions que les étrangers, et montraient, de la manière la plus vive, dans leur langage imagé et expressif, combien le spectacle qu'on voyait en ce moment était nouveau et insolite pour eux.

Ce spectacle, je l'ai vu, en effet, un petit nombre de fois dans ma vie, bien que j'aie vécu plus de vingt ans à Nice. Lorsqu'on le voit une fois on ne l'oublie jamais, et on est peu exposé à se tromper, comme le font beaucoup de personnes qui prétendent avoir une vue très perçante, et qui affirment qu'elles distinguent nettement la Corse tous les matins. Cependant il ne sera pas inutile de donner ici des règles certaines, qui permettent d'éviter l'erreur, dans le cas où l'on douterait sur ce qu'on observe.

Ceux qui se trompent sur l'apparence de la Corse prennent le plus souvent un nuage pour l'île elle-même. Si le nuage est rapproché, l'erreur est grossière ; elle ne peut être commise que par un observateur peu exercé ou peu

intelligent. D'ailleurs, elle se dissipera bien vite, car une masse nuageuse qui n'est pas très loin perd, en général, sa forme au bout de peu de temps; le vent la déchire et la disperse aussitôt, surtout quand elle plane sur la mer.

Il en est autrement lorsqu'on voit des nuages qui bordent l'horizon et qui sont à une grande distance, à 100 kilomèt., par exemple. Les changements de détail que le vent introduit dans ces grandes masses de vapeurs sont souvent trop faibles pour être aperçus. D'ailleurs, on peut voir les nuages qui planent sur l'île elle-même; les montagnes de l'île peuvent être couronnées de vapeurs et montrer aux yeux



les brouillards qui les environnent. C'est surtout alors qu'on peut se tromper, si l'on n'a pas déjà une expérience ancienne de l'apparence qu'il s'agit d'observer. Le moyen le plus sûr d'éviter l'erreur sera de consulter le croquis ci-joint; il donne la silhouette de l'île, vue de Nice; nous avons pris ce dessin sur la terrasse du château, qui se trouve à peu près à 100 mètr. au-dessus du niveau de la mer.

La figure est orientée de l'Est à l'Ouest; l'Est est à gauche et l'Ouest à droite. Elle se présente au Sud-Est de Nice. On voit qu'il y a d'abord quatre cimes dont la hauteur apparente est à peu près la même. Ce sont les monts Padro, Cinto, Rotondo et Paglia Orba. Le deuxième sommet est le mont Cinto. C'est le point culminant de la chaîne; il s'élève à 2,800 mètr. au-dessus du niveau de la mer. Après le mont

Paglia Orba, la ligne de faite de la silhouette descend en pente douce jusqu'au point 5; de là, elle s'abaisse presque au niveau de la mer, et elle se relève au point 6, qui représente le mont dell' Incudine, placé vers le sud de l'île, et dont le point culminant est à 2,000 mètr. d'altitude.

Un caractère spécial et très remarquable de cette apparition sera toujours tiré de l'extrême pureté de l'atmosphère au moment où l'on observe. On conçoit d'avance qu'il doit en être ainsi pour qu'il n'y ait pas un seul nuage sur tout un rayon visuel qui rase la mer, et qui a 200 kilomèt. de longueur. C'est ce qui explique la beauté incomparable du panorama de la Corse. C'est un tableau magnifique parce que c'est un tableau bien éclairé, et dont rien ne peut troubler la pureté.

Le moment le plus avantageux pour observer est le soir, une heure ou deux avant le coucher du soleil. J'ai entendu dire souvent que la Corse est visible le matin, beaucoup mieux qu'à toute autre époque de la journée : c'est une erreur. Le matin, le soleil est entre l'observateur et l'objet; le soir, au contraire, on lui tourne le dos.

En général, on aura avantage à s'élever sur les montagnes. Mais il ne faut pas s'exagérer les résultats qui seront ainsi obtenus. L'étendue du panorama circulaire qu'on pourra voir ne changera que peu de chose à l'aspect de la Corse. Les montagnes de l'île s'élèveront un peu au-dessus de l'horizon, et deviendront ainsi plus apparentes. Mais le rayon visuel qui les rencontre s'élèvera aussi au-dessus du niveau de la mer, et, dans ces conditions, il pourra être intercepté par des nuages qu'il laisserait au-dessus de lui, s'il partait d'un point plus rapproché de la surface des eaux.

Telles sont les conditions générales de la visibilité d'une terre éloignée. Disposer d'un ciel sans nuages et de la pureté la plus parfaite, choisir une heure du jour où l'on ait le soleil derrière soi, s'élever à la hauteur la plus grande possible, sans toutefois s'exagérer l'efficacité de ce moyen,

enfin et surtout, ne pas se fier d'une manière exagérée à la perfection de ses propres organes, et ne pas se faire un point d'honneur d'y voir mieux que le commun des hommes, parce que c'est là un excellent moyen de ne voir que des chimères. On doit surtout éliminer toute apparence vague et confuse ; en effet, les conditions de succès de l'observation étant un ciel très pur, et par conséquent un beau soleil, il est évident que tout ce qu'on verra sera net et bien dessiné, et que, si l'on croit voir quelque chose qui ne le soit pas, on peut être sûr que c'est un nuage.

Reprenons, maintenant, la question que nous avons posée d'abord, et qui est celle-ci : Peut-on voir, du haut de nos montagnes de Nice, les sommets de l'Atlas et le continent africain ? En l'absence de données expérimentales qui permettent de calculer l'effet de la réfraction, nous croyons que la réponse à cette question ne peut être fournie que par les amateurs de courses alpines. Mais il ne faut pas s'attendre à l'obtenir vite et facilement. Si la Corse n'est pas souvent visible, l'Afrique, à plus forte raison, ne le sera que très rarement, et lorsqu'il y aura un soleil clair et un ciel pur sur toute la surface de la Méditerranée, du Nord au Sud, et sur l'étendue d'un arc de méridien de 9 à 10 degrés.

C'est à dessein que je n'ai pas insisté sur la fonction physiologique désignée sous le nom d'acuité visuelle. Il serait trop long d'en discuter ici l'influence ; je me bornerai à dire qu'elle est nulle, dans le cas dont il s'agit, et dans tous les cas analogues, ainsi que je me propose de le démontrer, dans un mémoire que je publierai ultérieurement.

D^r PROMPT,

Ancien élève de l'École polytechnique,
Membre du Club Alpin Français
(Section des Alpes-Maritimes).

NOTE SUR LES RICHESSES MINÉRALES

DES

ALPES VALAISANNES

POSITION GÉOGRAPHIQUE

Avant de donner une description détaillée des gîtes de cobalt et de nickel du val d'Anniviers et de la vallée de Turtman, il n'est peut-être pas sans intérêt d'indiquer (géographiquement et géologiquement parlant) la position de ces deux vallées dans le grand système des Alpes Occidentales. Sans parler maintenant des analogies de structure (en ce qui concerne spécialement les métaux dont nous avons à étudier ici le mode de gisement) des Alpes hongroises, autrichiennes, carinthiennes et styriennes, nous indiquerons seulement la structure générale des Alpes valaisannes, c'est-à-dire ce qu'au point de vue orographique on pourrait désigner sous le nom de Massif Valaisan, s'étendant du val d'Entremont (col du Saint-Bernard) à la route du Simplon.

Lorsqu'on se rend de Martigny à Brieg par la large et monotone vallée du Rhône, on est frappé tout d'abord de la différence d'aspect des deux versants ; au Nord, les terrains jurassiques et crétacés, les massifs aux pentes abruptes des Diablerets, du Wildhorn et du Wildstrubel jusqu'au curieux défilé de la Gemmi, rattachant pour ainsi dire ces dépôts secondaires à l'important massif de roches primi-

tives de l'Oberland ; au Sud, au contraire, c'est la disposition en grandes vallées latérales qui, au premier coup d'œil, frappe le voyageur. La disposition en Y des principales vallées est peut-être le point le plus caractéristique du massif valaisan : chaque vallée latérale, resserrée à son issue dans la vallée du Rhône, se subdivise au bout de quelques heures de marche en deux branches, qui, dans presque tous les cas, enveloppent quelque massif important, ou tout au moins conduisent à l'un de ces cirques célèbres et recherchés des alpinistes. On peut dire que la disposition en Y se retrouve souvent dans les régions montagneuses pour l'observateur attentif, mais il est rare de la trouver développée à un aussi haut point que dans les Alpes valaisannes et nous devons citer en particulier les points suivants ¹ :

1° A Sembrancher, au-dessus de Martigny : le val d'Entremont et la vallée de Bagnes enveloppant un massif central dont les points culminants sont le Grand-Combin (4,317 mè.), le Mont-Vélan (3,765 mè.), le Mont-Avril (3,341 mè.), le Mont-Gelé (3,517 mè.) ;

2° De Vex, d'Hérémence, ou plus exactement, près des pittoresques pyramides d'Useigne, au-dessus de Sion, partent les vals d'Hérémence (ou des Dix), et d'Hérens ; le premier est dominé par la Rosa-Blanche (3,348 mè.), le Mont-Pleureur (3,706 mè.), etc., et conduit au Mont-Blanc de Cheillon ou *Seilon* (3,871 mè.), et aux vastes glaciers d'Otemma ; le second, direct jusqu'à Évolena, se subdivise à nouveau à Haudères, pour former à gauche le val de Ferpècle conduisant au col d'Hérens (3,480 mè.), dominé par la Dent-Blanche (4,364 mè.) ; à droite la vallée d'Arolla conduisant par le Pas-de-Chèvres (2,851 mè.) au Pigne d'Arolla (3,801 mè.), à la vallée de Bagnes, etc. Ces deux nouvelles branches enveloppent les Dents de Veisivi et

- 1. Voir la carte du général Dufour et la carte du Club Alpin Suisse.

Perroc (3,679 mèr.), la pointe de la Za (3,675 mèr.), et le Mont-Colon (3,644 mèr.);

3° Près de Mission, au-dessus de Sierre, après qu'on a traversé les gorges profondes de la Navigenze et passé les pittoresques pontis du val d'Anniviers, s'ouvrent les deux vallées de Zinal et de Moiry, enveloppant, dans les deux branches de l'Y, le Grand-Cornier (3,969 mèr.), et la Dent-Blanche (4,364 mèr.); près de là, la vallée de Turtman (ou Tourtemagne), dominée par l'imposante pyramide du Weisshorn (4,512 mèr.);

4° Enfin à Stalden, au-dessus de Visp : d'une part la vallée de Saas, à l'Est, conduisant en Italie par le Monte-Moro, d'autre part celle de Saint-Nicolas, à l'Ouest, servant toutes deux de limites au puissant massif des Mischabel : Dom (4,554 mèr.), Alphubel (4,207 mèr.), Allalin (4,034 mèr.), se rattachant par le col du Weisssthor au Mont-Rose (Dufour-Spitze, 4,638 mèr.), au col du Théodule (3,322 mèr.), au Cervin (4,482 mèr.), au Gâbelhorn (4,073 mèr.), au col du Trift (3,540 mèr.), au Rothhorn (4,223 mèr.), au Weisshorn (4,512 mèr.), admirable couronne de glaciers ayant Zermatt (1,620 mèr.) pour centre.

POSITION GÉOLOGIQUE

Si l'on quitte la vallée du Rhône, pour aller par l'une de ces vallées latérales visiter les grands sommets du massif valaisan, on traverse une première zone de terrains à anthracite, à laquelle succèdent les défilés, gorges ou pontis creusés le plus souvent dans des terrains calcaires d'un âge encore mal déterminé.

En ce qui concerne plus particulièrement le val d'Anniviers, ces calcaires se rencontrent à l'entrée de la vallée sur les hauteurs de Vercorin et sur la route à chars, construite aux frais des Anniviards, jusque vers Fang. A partir de ce point, une bande de terrains, classés par Studer et

Escher de la Linth dans les quartzites et schistes bariolés, traverse la Navigenze de Painsec à Chandolin, comprend les sauvages éboulements de l'Illhorn et se termine vers Turtman. Des quartzites bien caractérisées se retrouvent au sommet de la Bella-Tola, ce belvédère bien connu entre les vallées d'Anniviers et de Turtman, et dont la vue s'étend du massif du Saint-Gothard à ceux du Mont-Rose et du Mont-Blanc, au Sud, de la Dent du Midi au massif de l'Oberland, au Nord.

Mais ce qui constitue la plus grande partie du groupe annivien, ce sont des schistes gris et des schistes verts talqueux, chloritiques, amphiboliques et micacés : une zone longue, large et haute de cette formation occupe la majeure partie des vallées de Turtman et d'Anniviers, principalement entre les villages de Chandolin, Saint-Luc, Ayer, Zinal et Gruben ; toute la crête d'Ombrenza, courant de l'Est à l'Ouest, est constituée par ces schistes verts, et c'est pourquoi les gîtes de nickel et de cobalt sont concentrés sur les deux versants, traversant les deux vallées depuis Ayer, au couchant, jusqu'à Gruben, à l'orient.

Dans une zone analogue dominant sur le versant Sud des Alpes des gisements de fer, de pyrites aurifères, de galène, des pyrites avec sulfures de nickel, de cobalt et de cuivre, principalement dans des diorites amphiboliques (1/4 à 2% nickel, 1/10 à 1% cobalt), mais toujours pauvres en ces derniers métaux.

On exploite en Styrie, dans le Tyrol, le Salzbourg et la Carinthie de puissants gisements de fer oxydulé, de cuivre et de plomb argentifère, de pyrites aurifères, de nickel et de cobalt arsenical, etc.

Les Alpes d'Italie ne possèdent que cinq gisements de pyrites magnétiques contenant un peu de nickel, cobalt et cuivre à l'état de sulfures ; les Alpes autrichiennes ne contiennent que trois mines, également peu riches en nickel et cobalt, et où ces métaux se trouvent, en outre, associés

au cuivre gris, à l'antimoine, etc., tandis que l'on a reconnu déjà plus de vingt gisements de nickel et de cobalt, sans mélange d'autres métaux nuisibles, dans les deux vallées d'Anniviers et de Turtman.

Ces derniers se trouvent concentrés dans une zone métallifère de :

4,000 mètr. de longueur de l'Ouest à l'Est ;

1,500 mètr. de largeur du Nord au Sud ;

1,400 mètr. de différence d'altitude.

Les travaux ont été concentrés sur trois points principaux :

1° Près du village d'Ayer (val d'Anniviers), où se trouvent les deux mines de nickel et de cobalt de la Gollyre et du Grand-Praz, à 400 mètr. de distance l'une de l'autre ;

2° Sur le versant Nord de la crête d'Ombrenza, à 2,450 mètr. d'altitude (vallée de Turtman) ;

3° Au point dit Plantorin ou Plantoreng, situé entre les deux vallées et vers le sommet de la crête (2,800 mètr.).

Il existe près d'Ayer cinq filons-couche orientés heure 9 à 10 de la boussole, et trois filons-fente croisant les premiers, orientés heure 5 et s'inclinant à 60° vers le Sud. A la mine du Grand-Praz, on a poursuivi les travaux sur 400 mètr. en direction, l'attaque des gisements a été faite par 6 galeries superposées sur 130 mètr. de différence de niveau, et les affleurements sont reconnus sur 200 mètr. de hauteur ; les filons-fente (heure 5) doivent recouper le filon-couche principal (heure 10), qui est celui de Plantorin, lequel descend (reconnu par 3 galeries et fouilles sur 50 mètr.) sur le versant oriental dans la vallée de Turtman.

Outre ces gisements de nickel et de cobalt, il existe dans le val d'Anniviers un filon-couche de cuivre pyriteux, attaqué près du filon-fente de nickel et de cobalt (le plus près d'Ayer, c'est-à-dire le plus au Nord des trois filons) de la mine de la Gollyre ; et un filon-couche, reconnu exploi-

table pour cuivre bismuthi-argentifère, passe près des Mayens de Bourimont, à 200 mètr. plus haut que le filon-fente de la mine du Grand-Praz.

Enfin, on a reconnu un filon de nickel et de cobalt sur l'autre versant de la vallée, au lieu dit les Morasses, entre le val de Zinal et celui qui descend du glacier de Moiry, ainsi que trois filons de cuivre gris très argentifère entre Saint-Luc et Ayer.

A une distance de 2,000 mètr. à l'Est de Plantorin est la mine de Turtman, sur le versant Nord de la crête d'Omberenza, à 2,450 mètr. d'altitude et où se trouvent les logements des employés et des mineurs. On exploite en ce point huit filons-couche se dirigeant heure 9 à 10 avec une inclinaison de 30 à 40° vers le Sud-Ouest, c'est-à-dire parallèlement au gisement de Plantorin : la puissance de la zone métallifère est de 50 mètr. pour les huit gisements proches des habitations des mineurs. Un autre filon parallèle se trouve éloigné de 1,000 mètr. au Sud-Est, au pied du Frilhorn, cinquante mètres plus bas que les huit gisements, qui sont distants eux-mêmes de 1 mètr. 50, 3 mètr. à 10 mètr. l'un de l'autre. Toute la zone de la vallée de Turtman comprend ainsi 10 gisements parallèles, et a plus de 2,000 mètr. de longueur de l'Ouest à l'Est, 1,500 mètr. de large et 450 mètr. de hauteur. Les travaux d'exploitation comprennent des descentes de 12 à 60 mètr. de profondeur, suivant l'inclinaison des huit gisements, des galeries de 10 à 20 mètr. en direction, et une galerie de décharge coupant les filons à 20 ou 30 mètr.

Maintenant que nous avons indiqué les directions générales des filons ainsi que l'état des travaux de recherches et d'exploitation ¹, nous devons parler des relations qui paraissent devoir exister entre les différents filons, dont la gangue caractéristique, aussi bien pour les filons-couche

1. En janvier 1881.

que pour les filons-fente de nickel et cobalt, est un braunspath composé de carbonates de chaux, magnésie, fer et manganèse, ressemblant à celui de la mine de Schladming en Styrie, où se rencontrent du cuivre gris, du nickel rouge et blanc arsenical, avec un peu de cobalt : le titre du minerai styrien n'est que de 10 % de nickel, 1 % de cobalt et 0,50 % de cuivre, trié au marteau et lavé en partie, tandis que, comme nous le verrons tout à l'heure, le titre des minerais anniviens est beaucoup plus considérable par un simple triage au marteau.

INFLUENCE DES BANCs DE PYRITES

Les analogies de ces mines si éloignées méritent d'être signalées : les roches de ces différents gisements contiennent, en effet, parallèlement aux couches, des *bancs de pyrites*, et les principales concentrations des minerais de nickel et de cobalt se trouvent aux lignes d'intersection des filons de braunspath avec ces bancs pyriteux. Deux de ces bancs de pyrites seulement, *brander* ou *roches brûlées*, ont été constatés à Schladming, tandis qu'ils sont très nombreux dans les deux vallées de Turtman et d'Anniviers, et l'influence des bancs de pyrites a été reconnue aux mines des environs d'Ayer sur 110 mètr., en ouvrant les six galeries dont nous avons parlé à propos de la mine du Grand-Praz. Dans toute la chaîne des Alpes autrichiennes, on a observé depuis longtemps le rôle important que jouent les bancs de pyrites dans la recherche des filons riches, et Hausman a constaté le premier, en 1829, qu'à Kongsberg l'argent natif ne se trouve qu'aux points d'intersection des filons spathiques avec les bancs de pyrites, courant en direction des couches de la roche micacée et amphibolique et des gneiss ; les mineurs de Norvège leur donnent le nom de *fahlbands*, *bandes de couleur fauve, brûlées*.

Cette loi de groupement, reconnue depuis longtemps, se retrouve constamment dans le Valais, aussi bien pour les filons-fente que pour les filons-couche ; les bancs de pyrites sont dans certains cas composés de grains fins très dispersés, dans d'autres ils constituent des amas de puissance variable, et il est à remarquer que le minerai utile suit plus constamment les filons-couche que les filons-fente du Valais, mais que, par contre, les concentrations de minerai sont plus puissantes et plus compactes dans les filons-fente.

En résumé, on peut dire que les bancs de pyrites, agissant comme croiseurs, laissent déjà reconnaître des concentrations riches et puissantes en minerais, et qu'il est de toute évidence que le croisement des filons de nickel et cobalt avec des couches de nickel, cobalt, cuivre gris argentifère donnera lieu à des concentrations plus importantes de métaux précieux. Les travaux de mines des deux vallées sont encore trop peu avancés pour affirmer ces faits, mais il faut chercher à profiter de ces relations lointaines entre les gisements d'Anniviers et de Schlading, relations dont l'importance ne peut être contredite pour l'avenir des mines alpestres : l'exploitation des divers gisements que nous avons signalés demandera, sans aucun doute, d'importants travaux dans le val d'Anniviers, parce que les filons intermédiaires et inconnus jusqu'à présent sont cachés sous la terre végétale, les champs et les alpages.

La puissance des gisements de la vallée de Turtman est de 0,15 à 1 mètr. ; celle des gisements du val d'Anniviers atteint 0,50 à 2 mètr., et le minerai compact des deux vallées varie de 0,10 à 0,45.

Le gîte le plus puissant paraît être celui de Plantorin, appartenant aux deux vallées et formant en quelque sorte la jonction entre les exploitations de la Gollyre et du Grand-Praz et celle de la vallée de Turtman.

NATURE DES MINÉRAIS

En ce qui concerne la nature même des minerais valaisans, nous dirons que :

A. — Le minerai du val d'Anniviers est plus spécialement le nickel arsenical rouge ou blanc :

le premier contient : 56 % d'arsenic,
44 % de nickel;
le deuxième (chloantite) : 72 % d'arsenic,
28 % de nickel.

Ces deux variétés sont toujours mêlées avec :

1° la smaltine à { 72 % arsenic,
28 % cobalt;
2° la smaltine ferrifère à { 72 % arsenic,
7 à 14 % de fer,
21 à 14 % de cobalt;
3° un peu de cobaltine à { 65 % d'arsenic et de soufre,
35 % de cobalt.

Il en résulte un mélange qui, trié au marteau, donne :

24 à 36 % nickel et cobalt { 20 à 30 % nickel
1 à 3 % de fer. { 4 à 6 % cobalt } où le nickel rouge domine

ou bien :

12 à 20 % nickel et cobalt { 7 à 12 % nickel
0,1 à 6 % de fer { 5 à 8 % cobalt } où le nickel blanc et la smaltine dominant.

La moyenne de 3,000 quintaux exploités dans le val d'Anniviers a été, par exemple, de :

13 % nickel { 20 % nickel et cobalt
7 % cobalt
2 % de fer,
50 % d'arsenic (avec 0,5 à 2 % de soufre),
28 % gangue de braunspath et quartz.

La moyenne d'une autre année a donné :

$$\left. \begin{array}{l} 16 \text{ } \circ/\circ \text{ nickel} \\ 8 \text{ } \circ/\circ \text{ cobalt} \end{array} \right\} 24 \text{ } \circ/\circ \text{ nickel et cobalt.}$$

B. — Le minerai de Plantorin, entre les deux vallées, a à peu près la même composition que celui d'Anniviers, et la proportion du nickel, par rapport au cobalt, reste à peu près la même, c'est-à-dire environ comme 2 : 1.

C. — Parmi les huit filons exploités sur le versant Nord de la crête d'Ombrenza, un seul a fourni jusqu'à ce jour du nickel rouge mélangé de nickel blanc et de smaltine; il rend :

$$\left. \begin{array}{l} 8 \text{ } \circ/\circ \text{ nickel} \\ 5 \text{ } \circ/\circ \text{ cobalt} \end{array} \right\} \text{ soit } 13 \text{ } \circ/\circ \text{ en total.}$$

Trois autres filons ont rendu pour un total de 300 quintaux de minerai brut :

$$\left. \begin{array}{l} 3 \text{ à } 4 \text{ } \circ/\circ \text{ nickel} \\ 7 \text{ à } 8,5 \text{ } \circ/\circ \text{ cobalt} \end{array} \right\} \text{ soit } 10 \text{ à } 12 \text{ } \circ/\circ \text{ nickel et cobalt,}$$

et deux autres pour 350 quintaux :

$$\left. \begin{array}{l} 0,50 \text{ à } 1 \text{ } \circ/\circ \text{ nickel} \\ 8 \text{ à } 10 \text{ } \circ/\circ \text{ cobalt} \end{array} \right\} \text{ soit } 9 \text{ à } 10 \text{ } \circ/\circ \text{ nickel et cobalt.}$$

Nous ferons remarquer, et nous devons insister sur ce point, que les rendements indiqués sont obtenus par un simple triage au marteau, ce que très peu de mines ne peuvent obtenir qu'avec le secours de lavages perfectionnés, et encore on pourrait presque affirmer qu'aucun minerai connu n'arrive au titre total des minerais d'Anniviers : en outre, un des grands avantages des minerais valaisans est que l'on peut opérer leur traitement sur de grandes quantités par voie sèche ou par voie humide sans trouver trace de cuivre, d'antimoine, etc., tandis que tout autre minerai (même celui de la Nouvelle-Calédonie) contient des métaux nuisibles et difficiles à éliminer.

Ajoutons afin que le triage à la main à la mine de Turtman laisse la moitié de la masse en minerai pauvre (si l'on

peut appeler ainsi un minerai contenant 1 % à 2 % nickel et cobalt), plus riche encore que ceux de Suède et d'Italie provenant de pyrites magnétiques. Les avantages des gisements des deux vallées sont très marqués et les recherches, ou pour mieux dire les attaques des gisements faites jusqu'à ce jour non seulement aux affleurements, mais aussi en profondeur, montrent qu'en exploitant d'ensemble les divers filons reconnus, on pourrait arriver, par de courtes galeries (fournissant elles-mêmes du minerai), à couper rapidement tout le réseau des filons-couche (heure 9 à 10) et des filons-fente (heure 5 de la boussole).

CONDITIONS CLIMATOLOGIQUES

Nous ne parlerons pas ici du traitement des minerais de cobalt et de nickel, ce qui serait en dehors du programme que nous nous sommes tracé; mais nous devons dire quelques mots des conditions climatologiques de la contrée, au point de vue de la possibilité d'une exploitation en grand et continue.

Le village de Saint-Luc est situé à 1,675 mètr. au-dessus du niveau de la mer, celui de Vissoye à 1,280 mètr., celui d'Ayer à 1,456 mètr., le sommet d'Ombereza à 2,990 mètr.; les nombreux bois de sapins, l'altitude et le voisinage des glaciers rendent toute cette région extrêmement saine, et l'exploitation principale (mine de Turtman à 2,450 mètr.) du versant nord de la crête d'Ombereza peut très bien fonctionner pendant les hivers les plus rigoureux; on peut facilement passer le Pas de la Forcletta (2,800 mètr.), de Saint-Luc à Turtman, en janvier, février, mars et avril; des observations faites pendant l'hiver 1874-1875 (un des plus rigoureux) ont montré que, tandis que le thermomètre descendait à — 17° et — 20° c. dans les vignobles de Sierre et de Sion, situés dans la plaine du Valais ¹, on n'avait

1. On appelle plaine, en Valais, la grande vallée du Rhône, longitu-

guère que — 8° à — 12° c. aux mines d'Omberenza, et souvent, le jour, il dégelait fortement,

Même en Suisse, pendant longtemps, on a ignoré le climat des hauteurs, et c'est seulement depuis que l'on a fait des observations suivies que l'on recommande les villages les plus élevés pour les malades fiévreux ou atteints de la poitrine; les montagnards cependant, et en particulier cette race spéciale des Anniviards¹, connaissaient depuis longtemps leur climat, et des villages de Saint-Luc (1,675 mètr.) et de Chandolin (1,975 mètr.) ils allaient habiter l'hiver des *mayens* situés à 2,100 et 2,200 mètr. d'altitude.

Depuis longtemps on a constaté qu'aucun mineur ne tombait malade en hiver, et qu'au contraire, les plus faibles de constitution s'y fortifiaient : la seule difficulté serait les neiges pour le transport des vivres et de la dynamite, mais on peut faire des provisions de ces dernières pendant l'automne et passer parfaitement l'hiver.

Toutefois, il n'est pas nécessaire de travailler toute l'année dans les hauteurs, puisque dans les concessions d'Anniviers il existe des gisements importants près d'Ayer, entre 1,450 mètr. et 1,650 mètr. d'altitude, qui peuvent fournir des minerais en hiver. En outre, nous avons indiqué les filons des Mayens de Bourimont et ceux près de Saint-Luc, qui se trouvent dans des conditions semblables : ces derniers, nombreux et riches, contiennent l'*annivite* (cuivre gris et argent rouge) à 37 % de cuivre et 3 % d'argent; des cuivres gris antimonifères et argentifères, du bismuth natif, du bismuth sulfuré, du nickel arsenical, des cuivres pyriteux, du cuivre panaché, etc., et enfin une annivite spéciale à 37 % de cuivre, 5,50 % de bismuth, et 0,68 % d'argent. Tous ces gîtes ne sont attaqués qu'aux affleurements et en

dinale, par opposition aux vallées latérales toujours profondément découpées.

1. Voir l'intéressant opuscule de M. Desor, *le Val d'Anniviers*, Neuchâtel, 1855.

direction, pas encore en profondeur, ce qui peut se faire facilement, car ils sont déjà bien constatés et peuvent devenir d'une haute importance pour une exploitation d'ensemble de tous les minerais de la concession d'Anniviers.

Les minerais de la mine de Turtman étaient descendus à dos de mulet, il y a quelques années encore, par le Pas de la Forcletta et Saint-Luc à la station du chemin de fer, à Sierre. La prolongation du chemin de fer jusqu'à Brieg permet de les conduire actuellement, également à dos de mulet, à la station de Turtman, à l'entrée de la vallée de ce nom ; mais il est certain, grâce aux pentes rapides, qu'il y aurait grande économie à installer un transport par câbles, au moins jusqu'à Grûben ; les nombreuses chutes d'eau facilitant l'installation des machines hydrauliques nécessaires, ainsi que toute la force mécanique exigée pour le broyage, le bocardage et le lavage des minerais, tant dans la vallée de Turtman que dans le val d'Anniviers. Les mêmes chutes pourraient être également utilisées pour des machines perforatrices et pour les transports intérieurs.

Les minerais riches sont en effet aujourd'hui les seuls expédiés, et nous avons dit plus haut que le minerai trié à la main laissait sur le carreau de la mine un résidu contenant encore 1 à 2 % de nickel et de cobalt.

En ce qui concerne le traitement chimique, on doit dire que la proximité des forêts faciliterait beaucoup l'emploi des fours à réverbère pour le traitement par la voie sèche, qui paraît devoir être le plus avantageux pour des minerais aussi purs que les minerais valaisans.

En résumé, on peut dire que les deux vallées dont nous avons parlé ici contiennent de véritables richesses minérales, richesses qui ne sont peut-être pas les seules du massif valaisan.

VICTOR DESHAYES,
Membre du Club Alpin Français.
(Section de Paris.)

RELEVÉS HYPSONÉTRIQUES

RÉSULTANT

D'OBSERVATIONS FAITES AU BAROMÈTRE

PAR LES MEMBRES DU CLUB ALPIN FRANÇAIS
ET CALCULÉES PAR LE COMMANDANT DU GÉNIE PRUDENT,
DE LA SECTION DE PARIS,
MEMBRE DE LA DIRECTION CENTRALE.

AVERTISSEMENT. — Les altitudes ci-après sont, le cas échéant, rectificatives de celles contenues dans les articles correspondants de l'*Annuaire*. Elles sont, comme toujours, obtenues autant que possible par interpolation entre des altitudes plus certaines. Pour les Pyrénées, nous avons encore amélioré ce travail d'interpolation en prenant pour chaque point les moyennes de toutes les altitudes mesurées jusqu'ici par les divers observateurs. Nous avons d'ailleurs continué à tenir compte, lorsqu'il a été possible de le faire, des erreurs individuelles de chaque instrument employé et nous avons rectifié les observations d'après la marche de la pression atmosphérique, telle qu'elle résulte des observations textuelles relevées dans les divers observatoires météorologiques fixes. A cette occasion, nous adressons de nouveaux remerciements, pour leur obligeance, à M. le général de Nansouty et à MM. les membres du Bureau central météorologique.

Dans la liste qui suit, les altitudes qui ont servi de bases pour l'interpolation sont imprimées en chiffres gras. En outre, pour simplifier l'écriture, nous avons adopté les abréviations ci-après :

3 obs. — Moyenne de trois observations.

D. G. — D'après le Dépôt de la Guerre.

I. G. — D'après les Ingénieurs géographes.

Cor. — D'après le colonel Corabeuf.

N. E. — D'après le nivellement de précision fait par l'Institut géographique et statistique de Madrid.

I. M. — D'après l'Institut géographique et statistique de Madrid.

C. F. — D'après des études de chemin de fer.

P. Ch. — D'après les Ponts et Chaussées.

Δ Altitudes calculées au moyen de visées faites avec la règle à élimètre du colonel Goulier, par MM. de Saint-Saud, Schrader ou Wallon.

OBSERVATEURS

- B. — MM. Émile Belloc, membre du Club Alpin Français.
 Ga. — le docteur Garrigou.
 Go. — Maur. Gourdon, membre du Club Alpin Français.
 La. — Labrousse, membre du Club Alpin Français.
 Le. — Lequeutre, membre du Club Alpin Français.
 M. — Mallada, ingénieur des mines en Espagne.
 P. — Packe, membre de l'Alpine Club et du Club Alpin Français.
 R. — Comte Russell-Killough, membre du Club Alpin Français.
 Sa. — B^{on} de Saint-Saud, membre du Club Alpin Français.
 Schr. — Schrader, membre du Club Alpin Français.
 W. — Wallon, membre du Club Alpin Français.

MM. ÉMILE BELLOC et MAURICE GOURDON. — (Course en Andorre). — Deux barom. altim. compensés de 7 centim., de Naudet. — Du 24 août au 1^{er} septembre 1881.

L'Hospitalet, place	1436	Bourdoulous.
— confluent de l'Ariège et de l'Argue	1416	
Camp de Baladra	1730	Comm' Blanchot.
Roche du coup de l'Épée	2132	
Lac des Baylettes	2200	D. G.
Col inférieur des Baylettes	2520	
Col supérieur —	2630	
Pic Nègre, sur la frontière d'Andorre	2812	D. G.
Pic au S.-O. du précédent	2825	
Port Dret ou de Soldeu (Andorre).	2574	
Soldeu, village, point culminant.	1876	
— centre du village, devant la posada.	1862	3 obs.

Premier pont en aval de Solden, au débouché de la vallée d'Inclès	1768	
Capilla San-Pere	1766	
Pont de la Mulina, un peu en aval du confluent du Valira del Orien et du torrent de Ransol	1688	
Pont et cascade de l'Estany del val del Rio, près du confluent du Valira	1608	
Torre de San-Joan	1584	
Canillo, village, pont sur le Valira	1557	3 obs. Ga.-B.-Go.
Prats, village	1619	
Pont de bois sur le Torren del Forn	1609	
Méritxell, haut du village	1530	
Casas de Molleras	1451	
Los Bons, village	1331	
La Mosquera, village : (le pont)	1290	2 obs.
— — (la place).	1306	
Pont entre la Mosquera et Encamp	1293	
Encamp, village (la route au bas d').	1288	
S ^{te} -Maria de Encamp, chapelle	1276	
Premier pont en aval d'Encamp	1277	
Pont sur le rio Madre ou Madriu	1126	
Las Escaldas, village (pont sur le Valira).	1110	
Pont dels Escalls	1101	
Capilla San Andreu	1102	
Andorra-Vieilla	1079	6 obs. B. Go. L.e. R. Mesa.
Pont-Pla, sur le Valira del Nort	1135	
Pont près la capilla Sant Antoni	1169	
Capilla Sant Antoni	1180	
Pont de la Massana, sur le rio d'Arinsall, près de son confluent avec le Valira	1251	
Pont avant Ordino, en aval	1282	
Ordino, village (seuil de l'église).	1347	2 obs.
— — la rue devant la posada de Valentin Gaspard	1324	3 obs. B. Go. Le
Pont de Sornás	1330	
Puig del Pla	2695	(environ).
Puig de Percanela	2645	(environ).
Aransa, village	1410	
La Cortinada, village (pont supérieur)	1382	
— — (pont infér.)	1368	
Ansalonga, village (pont devant la chapelle).	1249	
Llorts, village (rive du Valira)	1438	
— le village même	1448	
Confluent du rio de Tristanya et du Rialb	1529	
Pont sur le Rialb	1530	
Lo Serrat, village (seuil de l'église).	1585	
Pleta de la Rabassa, rive gauche du Rialb	1875	
Planada de la Pount Blanca	2086	
Port de Siguer (frontière).	2390	
Lac de Siguer	1910	
Premier pont en aval du lac	1936	
Pleta de Bourganat, cabane de bergers	1585	
Débouché de la vallée de Gniouère	982	
Tarascon-sur-Ariège (le pont)	476	Bourdaloüe.

M. LABROUCHE. — (Course en Aragon et Navarre, du Vignemale au pic de Larrun (la Rhune). — Barom.

holostérique de Périllat, 5 cent. — Du 26 septembre au
7 octobre 1881.

Gavarnie, hôtel Vergès-Bellou.	1346	D. G.
Plateau de Millas	1725	
Croupe des Oulettes de Vignemale	2205	
Source au pied du glacier	2475	
Vignemale (cime du).	3298	D. G.
Abri Russell.	3170	
Fontaine du clot de la Hount.	2665	
Fontaine au bord de l'Ara.	2330	
Croupe en vue des lacs des Batans, à 100 ^m en contre-haut du lac supérieur.	2440	
Ruisseau du col de Bramatuero.	2565	
Col de Bramatuero	2645	
Petits lacs de Bramatuero.	2510	
Grand lac de —	2445	
Cabane de —	2235	
Lac supérieur de Bachimaña	2209	4 obs. Sa. W.
Lac central d'Enfer, à l'E. de la crête	2200	
Base de la cime d'Enfer.	2430	
Pic d'Enfer, sommet.	3079	I. G., Sch., Sa, W.
Lac supérieur d'Enfer, à l'E. de la crête . . .	2445	
Bains de Panticosa.	1667	13 obs. P. Sa, Sch. W
Portal (défilé) d'Escarrilla.	1345	
Point bas du sentier.	1275	
Portal de Lanuza	1310	
Lanuza, pueblo (fontaine)	1288	3 obs. La. W.
Sallent, pueblo.	1307	10 obs. P. La. W.
Sortie du bois d'Escarra, en amont.	1805	
Col d'Escarra	1850	
Casetta del circo d'Escuach	1780	
Jardin du cirque d'Escuach.	1925	
Col d'Escuach	2165	
Plateau en vue de la Partagua.	2180	
Sommet de la cheminée	2248	
Brèche d'Yp.	2626	2 obs. La. W.
Pefia Collarada.	2883	Cor.
Source sur le chemin de Canfranc	1495	
Canfranc.	1040	N. E.
Casetta del Prado general	1345	
Cuartel de Carabineros.	1545	
Croupe de Licerin	1701	
Col de la Magdalena.	2053	2 obs. La. Sa.
Traversée du rio Esteron.	1815	
Col d'Aragüés	2000	
Traversée du rio Aragüés	1300	
Col du Visaurrin.	2050	
Visaurrin (sommet du)	2669	I. G. Cor.
Rio au pied du versant sud du Visaurrin. . .	1735	
Hecho, pueblo (casa Hecheto)	937	9 obs. La. Sa. W.
Premier col de Terit.	1086	2 obs. La. W.
Deuxième —	1105	
Col de St ^e Maria d'Ansó.	965	2 obs. La. W.
Ansó, église.	994	9 obs. La. Sa. W.
Col de Mangurra, entrée en Navarre.	1205	
N.-S. de Fugurua	840	
Débouché de la gorge de la Tuilerie, vers l'aval	785	

Garde, pueblo	785	
Jonction des vaux de Garde et Roncal	725	
Roncal, pueblo	683	2 obs. La. Mesa.
Ursáinqui, pueblo; vallée de Roncal	740	
Pont de Deluscare	733	
Défilé d'Arracibieta	775	
Pont de la Londua	785	
Pont d'Anaberoa	790	
Premier pont de las Aterras	795	
Deuxième pont —	800	
Pont d'Undua	810	
Pont d'Encibieta	852	
Estacade de Bellagua	905	
Venta de Bellagua ou de Arraco	935	
Casa de Ballaur	1135	
Col de la Piz (frontière)	1422	D. G.
Pont de Saint-Laurent	427	
Caserne de Saint-Kn grace	415	
Jonction du chemin avec la route de Larrau	295	
Licq, village	265	D. G.
Larrau, village (place)	619	D. G.
Fontaine sur le chemin du port de Larrau	1030	
Ermilage Saint-Joseph	1280	
Port de Larrau	1385	
Pic d'Orrhy	2017	D. G.
Col de Cucheto (Navarre)	1595	
Ochagavia	787	
Pont de Subarena, sur le rio Satoya	825	
Pont de Subagoena —	830	
Cuartel de carabineros, sur un plateau	1080	
Source de Flacosti	1040	
Hutte de carabineros	1050	
Abreuvoir	1100	
Portillo de S. Francisco	1127	
Virgen de S. Francisco	1100	
Villanueva, pueblo (église)	945	I. G.
Crête en vue d'Orbaiceta	935	
Orbara, pueblo (le pont)	726	
— — (l'église)	775	I. G.
Berdes de Aria	845	
Col de Navala	1071	2 obs. La. Le.
Roncesvalles (Roncevaux), pueblo	978	3 obs. Coello. La. Le.
Col d'Ibañeta	1088	4 obs. C ^{te} , Mesa, La. Le.
Col de Lindux	1220	
Col de Gambeleta	1145	
1 ^{re} col sur la crête au S.-O. du précédent	1170	
2 ^e — — — — —	1220	
3 ^e — — — — —	1185	
Col de Errachu	1010	(951 f d'après le colonel Coello.)
Cabdenes (2)	1145	
Col de Adi	1250	
Col de Urtiaga	947	D'ap. le colonel Coello.
Col de Berdariz (frontière)	702	D. G.
Col de Phaaçaldégui (frontière)	690	
Col sur la crête à l'O. du précédent	655	
Elizondo, pueblo	218	C. F.
Col de Belsurri	390	
Traversée du rio Sapitor	390	

Col d'Altubiscar	555	
Pont sur la regata del Infierno.	345	
Pont sur le rio Ibarra	325	
Col d'Urisque	400	
Ponts d'Echalar	110	
Venta de Michel Arnéo	79	
Col de Lissarieta.	438	D. G.
Cime de Larrun (la Rhune)	900	D. G.
Pied de la Cascade de Larrun.	230	

M. LEQUEUTRE. — (Course en Navarre et en Aragon).

— Baromètre holostérique de 5 cent. de Périllat.

I. — Du 4 au 11 août 1881

Tardets	224	D. G.
Fontaine d'Engaych	815	
Collada d'Urgay	845	
Ahusquy, établissement Clément	1045	
Fontaine d'Ahusquy	1128	
Col de Roncevaux ou puerto de Ibañeta.	1098	3 obs. La. I.e. Coello.
Roncevaux, la posada	978	3 obs. La. Le. Coello.
Col de Navala	1075	2 obs. La. Le.
Orbaiceta, pueblo, le haut	780	I. G.
Collada de S. Francisco, entre Orbaiceta et Villanueva.	930	
Villanueva	945	I. G.
Première collada au sud de la sierra de Abodi.	1030	
Deuxième — — avant Ochagavia.	1030	
Icaba, pueblo.	1780	
Venta de Arraco	935	
Port d'Urdaité (frontière).	1422	D. G.
Collada de Bichinet.	1125	

II. — Du 21 au 30 août 1881

Bujaruelo (Boucharo).	1346	12 obs. Le. Sa. Sch. W.
Linás de Broto, pueblo, à l'auberge.	1258	5 obs. Le. Sch. W.
Col de Coteñabalo	1619	Sa. Sch. W.
Yésero, pueblo.	1138	4 obs. Le. W.
Source	1080	
Biéscas, pueblo	898	12 obs. Le. Sa. Sch. W.
Venta de la Garoneta, sur le Gallego	558	N, E.
Linás de Marcuello, pueblo.	770	
Sarsamarcuello —	770	
Loarre, pueblo, la place	822	4 obs. Le. Sa.
Paso d'Echarra, à l'O. du Pusillibro	1465	
Pozo Pascual, fontaine.	1420	
Pusillibro, sommet de la sierra de Loarre.	1595	I. M.
Casa Maria Duran.	1390	
Sommet de la sierra de Bentué (N.-S. de la Peña ?).	1559	Sa.
Casa Gabardiella, au pied du Morro de Gratal.	1385	
Collada de Santa Cruz, entre le barranco Techíé qui va vers Boléa, et le barranco Barsa, source de l'Isuela	1440	

Pantano de Arguis.	975	C. F.
Meson Nuevo, hôtellerie	1274	5 obs. Le. Sa.
Ldsra, pueblo.	1054	3 obs. Le. Sa.
Col entre Used et Bara.	1120	
Bara, pueblo	969	2 obs. Le. Sa.
Collada entre Bara et Nasarre	1130	
Rodellar, pueblo	783	2 obs. Le. Sa.
Letosa, —	1014	— —
El Pueyo de Vero ou Puimorcat, pueblo	1210	
Morcat.	1105	
Guaso, pueblo ; casa Guerra	706	
Collada Foradada	1105	
Foradada, hameau	950	3 obs. Le Sa. Sch.
Point culminant du chemin entre Foradada et le rio Esera.	1165	
L'Esra, un peu en amont de Campo	610	Colonel Coello.
Hospice de Venasque.	1695	3 obs. Ga. Leq. Sch.

M. DE SAINT-SAUD. — (Aragon). — Baromètre holostérique de 7 cent. de Naudet. — Juin, juillet et août 1881.

I. — De Gavarnie à Jaca, par Rodellar et Loarre

(Du 16 au 23 juin 1881)

Gavarnie.	1346	D. G.
Port de Gavarnie.	2282	D. G.
Bujaruelo.	1346	12 obs. Le. Sa. Sch. W.
Pont des Navarrais.	1079	4 obs. Sa. Sch. W.
Torla (casa Vid).	1039	13 obs. Sa. Sch. W.
Broto	905	C. F.
Ermitage de San Blas.	895	
Sarvisé.	876	10 obs. Le. Sa. Sch. W.
Pont de Fiscal, sur l'Ara.	776	9 obs. Sa. Sch. W.
Liguerre.	760	
Albella (altit. approx.).	800 ?	
Planillo (id.).	840 ?	
Traversée du torrent en bas de San Félices.	815	
San Félices.	840	
Petit col entre la sierra de Janovas et celle de S. Juan Castillo	990	
Meson ' de Fuebola, ancienne auberge	1065	
Petit col entre Fuebola et le Barranco-Fondo.	1095	
Auberge du Barranco-Fondo	1010	
Cruz del Pueyo, col	1135	
El Pueyo de Morcate ou Puimorcat, village d'en bas	1140	
Traversée de l'Isuela de Balzer au milieu du vallon de Montalban	1015	
Meson de Montalban, auberge et ferme.	1020	
Pardina de Albas.	1100	
Partage des eaux entre l'Alcanadre et le rio de Mascun.	1100	
San Póliz (San Hipólito), hameau.	1030	
Letosa, pueblo.	1018	2 obs. Le. Sa.

1. Meson signifie auberge isolée.

Otin, pueblo	1025	
Bord occid. supérieur du barranco de Mascun.	1055	
Fontaine de Mascun dans le bas du barranco.	750	2 obs. Sa.
Rodellar, pueblo, casa Nasarre	783	2 obs. Le. Sa.
Cruz de Nasarre	1210	
Bara, casa Perieia	969	2 obs. Le. Sa.
— église	975	
Cabane du plateau septentr. infér. de Guara. .	1495	
Plateau central supérieur dans le haut de la sierra de Guara ¹	1700	
Col à la base orientale du tozal de Guara. . .	1938	
Tozal de Guara	2072	Δ Sa. Schr. W.
Ermitage de la Virgen de Planduce	1225	
Bentué de Nocito, hameau	1110	
Nocito, pueblo, casa Ferre	975	
—, pont	955	
Casa de Orlato	1185	
Le torrent de Hibirque, en amont de Orlato.	1140	
Fontaine de Buenencuentro, sur le sentier de Lúsera	1190	
Lúsera, hameau, porche de l'église	1054	2 obs. Le. Sa.
Santa-Maria, hameau	925	
Moulin de Santa-Maria	920	
Pardina de Ascaso	975	
Petit col entre Ascaso et Belsué	1065	
Belsué, hameau	1030	
Meson-Nuevo	1274	5 obs. Le. Sa.
La Selveta, pic dans la sierra del Aguila. . .	1504	Δ Sa.
'Arguis, pueblo	1064	
Traversée de l'Isuela, en amont du pantano de 'Arguis	1015	
Base nord du pic de Gratal	1358	
Pic de Gratal	1562	Δ Sa.
Moulin de Pedroz	805	
Ermitage de San Andrés	725	
Boléa (altit. approx. des maisons du bas) . .	725	
Aniés, pueblo	795	
Pont de Loarre	819	
Loarre, bourg, casa Coarraza	822	2 obs. Le. Sa.
Château de Loarre (Castillo de los Moros) . .	1070	
Tozal de Pusilibro	1595	I. M.
Pont sur la Garoneta, à hauteur de Rasal . .	705	
Rasal, pueblo (maison du duc de Veragua) . .	710	
Col de Santa-Cruz	863	
Auberge de la Fuente del Zapo, route de Jaca.	665	
Jaca	819	N. E.
Pont de Lalana, sur le rio Gas	801	
Barós, pueblo	944	
Fontaine de Barós	1065	
Col de la Cruz de la Cueva, sierra de Oroel . .	1661	
Pefia de Oroel	1780	Cor.

II. — De Jaca aux Eaux-Bonnes, par Ansó, etc.

(Du 24 juin au 1^{er} juillet 1881)

Bonáguas (altitude approximative)	800
Pont de la Botijera sur le Gas	745

1. Tozal, sommet portant une tour.

Pic de San Salvador (dans la sierra de San-Juan de la Peña)	1535	Cor.
Monastère inférieur (Pantéon de los Reyes) . .	1150	
Monastère supérieur de San-Juan-de-la-Peña .	1225	
Santa Olia, pueblo, bords de l'Aragon	677	2 obs. Sa. W.
Javierregay, porche de l'église	722	3 obs. Sa. W.
Pont sur le Subordan en bas de Javierregay .	685	
Couvent ruine del Pilar	708	2 obs. Sa. W.
Moulin vieux d'Embun	710	
Embun	755	
Pont en bas d'Embun	718	
Moulin neuf	720	3 obs. Sa. W.
Jonction du torrent de Sarnes et de l'Aragon Subordan	720	
Meson de la Venternau	740	
Pont sur le torrent venant d'Aragüés	759	2 obs. Sa. W.
Jonction du torrent d'Aragüés et du Subordan .	756	
Pont en bas de Hecho, un peu en amont du barranco de Terit	825	
Hecho, casa Hecheto	837	9 obs. Sa. W.
Collada de Perpetua	1085	
Ansó	894	9 obs. Sa. W.
Pont de Anso sur le Veral	871	2 obs. Sa.
Col de Ezpeló ou Poyeta	1110	
Fagó	961	2 obs. Sa.
Petit col de Gorillón	1180	
Pointe de Salarifia, dans la sierra Algallareta, point de jonction des trois provinces de Pampelune, Huesca et Saragosse	1261	Δ Sa. W.
Col de Colataberza, inférieur	1555	
— — — — — supérieur	1630	
Roche de Zamar	1805	
Col de la crête de Reclusa	1725	2 obs. Sa.
Port de Alano	1835	
Rincon de Alano	1830	
Pic central de Alano	2156	Δ Sa. W.
Jonction du torrent de Onorós avec le Veral .	940	
— — — — — Capite —	900	
— — — — — Aicha —	837	
Achar (défilé) de Orna	835	2 obs. Sa. W.
Jonction des vallons de Romendia alto et bajo .	860	
Col de la Caroneta	1070	
Hecho, église	880	
Col de Romasieta	1345	
Pic de Gabás	2141	Δ Sa. W.
Col de Foraton	2088	Δ Sa.
Pic de Visaurrin ou Bisouri	2669	Cor.
Bas de la Cascade de Bernera	1725	
Petit col de la Balsa, entre Lizarra et Aisa .	2045	
Petit lac de la Balsa	1860	
Col de Magdalena	2053	2 obs. Le. Sa.
Canfranc	1040	N. E.
Pont de Villanua	975	
Peña Collarada	2888	Cor.
Premier fortin en amont de Canfranc	1140	
Fortin dit Torre de Cot-de-Ladrones	1205	
Somport (frontière)	1632	N. E.
Lac d'Estun, source de l'Aragon	2180	
Col des Moines, ou port d'Estun	2204	D. G.

Plateau de Bioux-Artigues	1620
Gabas	1125
Les Eaux-Bonnes	726 D. G.

III. — De Caunterets à Meson-Nuevo, par Panticosa

(Du 27 juillet au 7 août 1881)

Cauterets	925	P. Ch.
Pont de la Raillère	978	
Bains du bois	1145	
Buvette de la cascade du Cerizay	1370	
Hôtellerie du pont d'Espagne	1493	12 obs. Sa. Sch. W.
Pont de la Pourterre ou de Cayan	1628	7 obs. Sa. Sch. W.
Pont d'Estalounquets	1712	3 obs. Sa. W.
Pont du Grand-Marcadau	1819	2 obs. La. Sa.
Plan et pierre de Loubassou	1939	4 obs. Sa. W.
Fontaine de Fonfrie	2286	4 obs. Sa. W.
Port du Marcadau	2556	D. G.
Lac de Pesico	2498	5 obs. Sa. W.
Jonction des torrents du Port et de Bramaturo	2250	
1 ^{er} lac de Machimaña	2205	4 obs. Sa. W.
2 ^e lac —	2207	
Tombe ou cerro du Gascon	2159	2 obs. Sa. W.
Bains de Panticosa	1667	13 o. La. Sa. Sch. W. P.
Haut de la Cascade de Picholon	1630	
Base — —	1587	
Source de l'Estomac	1751	5 obs. Sa. W.
Haut de la cascade de Fuente-Salada (altitude approximative)	1910	
Brèche de las Aruallas	2820	
Sommet sud-est de Bondellos	3071	
Quijada de Bondellos ou pic d'Enfer	3080	Δ Sa. Sch. W.
Bains de Panticosa	1667	13 o. La. P. Sa. Sch. W.
Relais des voitures, casa del medico, en dessus de Panticosa	1252	
Panticosa, village	1218	
El Pueyo-de-Jaca, place	1109	
Le Gállego, au bas du Pueyo	1085	
Pont et fontaine de Lartosa	1085	
Pont sur le torrent d'Escarra, en bas de Saqués	1090	3 obs. Sa. W.
Entrée du défilé de la Losera	1050	2 obs. Sa. W.
Pont de Sulpena dans le défilé de la Losera	1035	
Meson de Polituara	1042	4 obs. Sa. W.
Pont sur le torrent de Sabás et chapelle de Santa-Helena	1016	4 obs. Sa. W.
Biéscas, la route au village de la rive droite	998	12 obs. Le. M. Sa. W.
Traversée du rio Sía (rio de Yésero)	883	2 obs. Sa.
Orós-altos	888	
Orós-bajos	892	
Confluent du Gállego et du rio Olivan	885	
Lárrede, porche de l'église	897	
Javierre-del-Obispo, casa Olivan	935	
Fontaine de Coronas	1615	
Pic de la Autoria, ou tozal del Puerto de Santa Orosia	1921	Δ I. G. Sa. W.
Fontaine del Reguero	1720	
Chapelle de Santa Orosia (environ)	1615	
Mallos de Isun	1660	

Isun, village, casa Juan Domingo	1015	
Sárdas, village	860	
Puente-Saviñanigo, village	802	2 obs. Sa.
Pont de Puente-Saviñanigo sur le Gállego	774	C. F.
Confluent du Baza et du Gállego	764	
Pont de Rapun ou Raspun	765	2 obs. Sa.
Hostal de Ibort, abandonné	760	2 obs. Sa.
Auberge et pont de Puente-Fanlo	752	3 obs. Sa.
Hostal de Ipiés	742	2 obs. Sa.
Lafieso (altitude approximative)	795	
Atos —	800	
Ipiés —	790	
La Nave	768	2 obs. Sa.
Pont de Guarga	742	2 obs. Sa.
Meson de Guarga	788	2 obs. Sa.
Le sentier sur la crête entre les vallons du Guarga et de Yéspola	1045	
Le sentier au pied S.-E. du cerro de Guarga	1095	
Escusagat	1075	2 obs. Sa.
Col de Monrrepos	1300	2 obs. Sa.
Meson de Monrrepos	1289	3 obs. Sa.
Sommet de la sierra de Monrrepos	1500	Δ Sa.
Pont de Cubills	1229	2 obs. Sa.
Fontaine del Robre ou del Cajico	1250	2 obs. Sa.
Cuello de la Mauzanera	1367	2 obs. Sa.
Meson-Nuevo	1274	5 obs. Le. Sa.
Tozal del Aguila	1636	Δ Sa.
Roche des Vautours (peña de los Buitres)	1616	
Confluent de la Tolibana et du Gállego	780	
Aurin, pueblo	810	
Confluent du torrent d'Aurin et du Gállego	795	
Senegüé	847	5 obs. Sa. W.
Biéscas		

M. DE SAINT-SAUD. — (Pyrénées cantabriques.) —
Baromètre holostérique de 7 cent. — Du 18 au 31 mars
1882.

I. — De Irun à Santander (Provinces Basques et Castillo)

Pont du chemin de fer entre Hendaye et Irun	5	C. F.
Irun, station	19	
Andoain, station	70	C. F.
Villabona, village	58	
Tolosa, station	78	C. F.
Icasteguieta, village	120	
Legorreta, station	121	
Pont de la route en bas de Villafranca	147	
Zumarraga, —	361	C. F.
Haut de la côte de Ezcarga (r. de Durango)	475	
Ansuga	250	
Vergara	156	
Bas de la côte du barrio de Ueba	363	
Col et village de Elgueta	470	
Elorrio	190	
Durango	120	N. E.
Bilbao, place	12	N. E.

Église de Begofia	65	
Bilbao, station	25	
Basáuri	77	
Arrigorriaga, station.	77	
Miravalles, —	80	
Miravalles, village	90	
Pont sur le Belaute.	90	
Areta, station.	117	C. F.
Llódio, —	120	
Lugando, village.	180	
Amúrrio, —	225	
Saracho	260	
Orduña, observatoire du collège.	303	
Orduña, place	290	
Bilbao, place.	12	N. E.
Venta de Basurto (jonction des routes de Castro-Urdiales et de Valmaseda)	50	
Point culminant de la route en vue de la mer avant Alonsótegui, route de Valmaseda,	115	
Puente-Castrejana sur le Cadagua	36	
Alonsótegui, pont sur un petit torrent.	40	
Pont de Paramilla sur le Cadagua	40	
Pont de La Guadra.	45	
Auberge de las Muchas	70	
Sodupe.	70	
Güéñes.	90	
Zalla.	115	
Herrera (pont)	145	
Valmaseda, porche de l'église	160	
Jonction des deux routes près de Ocharan	220	
Larrosa (maison au partage des eaux entre le Cadagua et le Carral)	325	
Traslaviña et Arzentales	225	
Col de Calera	310	
La route auprès de Villaverde	205	
Villanueva, maisons	280	
Col de Escrita ou del Alto de Villanueva de Villaverde	442	
El Callejo	160	
Molino de Carranza	147	
Cibaja. (environ)	70	
Ramales	73	N. E.
Valle, pont.	105	
La Riba, côté Est	115	
— côté Ouest	140	
Arredondo	155	
Port de Alisas	680	
Parador (auberge) de Alisas	675	
Riotuerto, maisons au Sud-Est.	90	
— église.	75	
La Cabaja	47	
Solares.	35	
Santa-Marina	50	
Pont de Astillero.	10	
Santander (quai)	5	

II. — De Santander à Oviedo et Paléncia (Castilles, Asturies et Léon)

Pefiacastillo	40	
Maisons de Bezana	50	
Point culminant de la route	110	
Pont sur le rio Pás	7	
Carrabaja	12	
Torrelavega, place	12	
Villanueva	100	
Quijas	200	
Chapelle à mi-côte de Carranceja	95	
Passage dit de la Peña de Carranceja (bord du torrent)	70	
Gué de Villanueva	88	
Venta de la Ontoria	100	
Cabazon-de-la-Sal	123	
Col del Trujal	187	N. E.
Treceño	81	N. E.
Col de Vallines	93	
Route en bas de Vallines	80	
Vallines	100	(environ.)
San-Vicente de la Barquera, plage	0	
Santillan	95	
Pont sur le rio Tina-Menor à Pesdues	3	
Point culminant de la route entre les deux Tina	45	
L'embouchure du Tina-Mayor	1	
Haut de la côte del Ban-de-Columbres	68	
Vuelva, ou Buelna	66	
Penduéles	50	
Llánes, port	0	
Rivadesella, port	0	
Llano de Margolles	18	
Riondas, pont sur le Sella	20	
Pont et couvent de Villanueva	25	
Cángas-de-Onís	35	
Venta de Chuxera	58	
Cardes (altitude approximative)	100	
Soto-la-Riera	50	
Pont de Pomas	70	
Pont de la Riera	76	
La Riera, village	80	
Pont neuf et colonne del Campo de Re-Pelao	130	
Covadonga, maisons des chanoines	235	
— grotte du roi Pélage	215	
Soto-de-las-Dueñas, village	50	
Villamayor, village	110	
Infesto, village	135	
Pont à 2 kil. en amont de Infesto	145	
La route à un petit col (de 'Trésali?') partage des eaux	265	
Maisons à la borne 38	182	
Maisons à la borne 33	138	
Nava	150	
Maisons en haut de la côte de la Poz (entre les bornes 26 et 27)	355	
Torrent à la base orientale de la côte de Felech	244	

Relais des diligences en haut de la côte de Feleches.	265	
Jonction des rios d'Infiesto et de Villaviciosa.	280	
La Pola-de-Sierra.	112	
Berron	110	
Pont sur le Nora.	85	
Oviedo, porte occidentale.	203	
Santa Maria de Naranco.	385	
San-Miguel-de-Lillo.	402	
Oviedo, place de la Poste.	236	N. E.
Pont de Santullan	245	
Pola-de-Lena, place.	310	
Campomanes, station.	275	
Puente de Fierros, station	388	
La Muela, maisons.	580	
Petit pont de la venta Veranes.	688	
La Romia, maisons.	690	
Chapelle de Posadorio.	830	
Flor de Acebo, maisons	900	
Pajares	984	
Tibigratas, maisons	1280	
La r. au col de Pajares, limite des Asturies.	1363	N. E.
Hospice de Arbas	1310	
Bouche sud du futur grand tunnel.	1276	
Busdongo, village	1232	
— station	1200	
Villamanin —	1120	
Pola-de-Gordon	1015	
Léon, gare et pont.	832	N. E.
Pont du chemin de fer sur l'Esla.	795	
— — sur le Cea	840	
Villada, station	816	
Paredes, —	785	
Pont sur le canal de Castille, près de Becerril.	775	
Palencia, porche de la cathédrale	750	N. E.

M. SCHRADER¹. — (Courses dans le val d'Aran.) —
Baromètre holostérique de 5 cent. de Périllat. — Du 30
juillet au 8 août 1881.

Las Bordes, village	890	C. F.
Pont dans la vallée d'Artiga de Lins	935	
Ermitage — —	1280	
Gouëils de Jousou	1405	
Portillon de Burbe	1260	D. G.
Salardú	1268	C. F.
Arcades du rio Malo	1910	3 obs. Go. Schr.
Lac de Bacivé	2110	3 obs. Go. Schr.
Hourquette d'Aréou	2385	
Sommet près des lacs de Rosario.	2610	Δ Schr.
Campement	2240	
Col en descendant vers Isil.	2365	
Lac d'Alrotó.	2205	2 obs. Sch.

1. Les autres altitudes obtenues par M. Schrader sont renvoyées, faute de temps, à l'Annuaire de 1882.

Col au N. du lac d'Alrotó.	2420	
Auba de Moredo, sommet.	2624	Δ Schr.
Col dominant les deux lacs d'Alrotó.	2375	
Salardú	1868	C. F.
Port de la Bonaigo.	2072	C. F.
Lac Gerbel	2280	2 obs. Go. Schr.
Viella	975	C. F.
Sommet de la Picade.	2515	Δ Schr.
Port de la Picade	2405	
Luchon.	632	D. G.

M. WALLON. — (Courses en Aragon et Navarre.)

I — Du 9 au 20 juillet 1881

Lescun, village (France)	902	D. G.
Pont sur le Gave, en amont de Lescun.	830	
Port del Palo ou de Hecho (frontière)	1950	
Fuente Santa Maria, vallon de las Fojas (Espagne)	1845	
Pont d'Aguas-Tuertas, sur le rio Guarinza	1275	
Castillo de Hecho	1230	
Hecho, plaza Hecheto.	837	9 obs. Sa. W.
Collada de la Fuente de la Cruz.	1200	
Punta de Bardespatal	1668	Δ Sa. W.
Collada Colataberza	1290	
Punta de Picoya ou de Segara.	1988	Δ Sa. W.
Collada de Palangosa	1120	
Ansó, fonda de Pietra	894	9 obs. Sa. W.
Puente de Saburia	888	
Punta de Idoya.	1757	Cor.
Isaba, village — le centre.	880	
Grotte d'Articomendia, sur la rive gauche du rio Esca.	915	
Confluent Esca-Maze.	905	
Venta de Arraco ou de Bellagua.	935	
Chapelle de N.-S. d'Arraco	968	I. G.
Plateau d'Eraitce, frontière	1694	Δ W.
Casetta de Turdineta.	1420	
Puente de Tabla, en aval du confluent Esca- Maze.	890	
Briqueterie, rive gauche de l'Esca	870	
Petit col au Sud du point précédent.	1050	
Belabarre (vallée de), — dernières bornes.	1090	
Collada de Soriza	1300	
Cuartel de Carabineros de Zoriza.	1225	
Castillo de Ansó	1085	
Ansó.	894	9 obs. Sa. W.
Achar (défilé) de Orna	842	2 obs. Sa. W.
Collada Santa Maria	965	2 obs. Sa. W.
Collada de los Arrieros de Terit	1086	2 obs. Sa. W.
Punta de Furquello.	1227	W.
Confluent du rio de Aragües avec l'Aragon Subordán	765	2 obs. Sa. W.
Molino nuevo de Embun	720	3 obs. Sa. W.
Convent del Pilar, en ruines	708	2 obs. Sa. W.
Javierregay, village	722	3 obs. Sa. W.

Santa Cilia de Jaca, village.	677	2 obs. Sa. W.
Jaca.	819	N. E.
Bains de Panticosa.	1667	13 obs. P. Sa. Sch. W.
1 ^{re} terrasse au-dessus des bains, casc. du Pin.	1905	
Cerro du Gascon.	2159	2 obs. Sa. W.
Terrasse N. de Lavaza.	2185	
Grand lac de Bachimaña.	2209	4 obs. Sa. W.
Port de Marcadau.	2556	D. G.

II. — Du 25 août au 3 septembre 1884

Pueyo de Vallerin.	2050	Δ Sch. W.
Puyarruego, casa Lascors.	744	2 obs.
Virgen de la Plana, chapelle.	1085	2 obs.
Puértolas.	1252	
Col au S.-E. du Castillo-Mayor.	1365	
Escoáin, casa Cascera.	1275	3 obs. Sch. W.
Punta d'Angones, ou Sesa (sierra de Nisicle).	2653	Δ Sch. W.
Collada d'Angones, au N.-O. du Mallo-Aueran.	2430	
Revilla, village, — casa de Juan Bernoz.	1340	
Pont de Puyarruego.	692	
Col de Gallisué, au niveau du v. de ce nom.	1040	
Yeba, village, — casa Buesa.	1145	
Collada de Burgasé (sierra de la Solana).	1611	Δ W.
Burgasé, village.	1340	
Débouché du vallon de la Balle dans celui du rio Jalle.	1070	
Sarvisé, village.	876	10 obs. Le. Sa. Sch. W.
Confluent des rios Ara et Fórcos.	795	
Bergua, village.	1036	
Sasa, village.	1160	
Cillas, village.	1370	
Cortillas, casa Lope y Lope.	1362	3 obs. W.
La Autória, sommet.	1921	Δ I. G. Sa. W.
Bazaran, village.	1385	
Col d'Ainielle.	1475	
Puey de Buey.	2030	Δ W.
Broto, village, — le pont.	905	C. F.
Torla.	1039	13 obs. Sa. Sch. W.
Pont des Navarrais.	1079	4 obs. Sa. Sch. W.
Pont de la Escala de Torla.	1208	4 obs. Sa. Sch. W.
Bujaruelo (Boucharo).	1352	12 obs. Sa. Sch. W.
Port de Gavarnie.	2282	D. G.

MISCELLANÉES

ANNUAIRE DE 1881.

30

MISCELLANÉES

NOTES SUR LA HAUTE-ENGADINE

Le mouvement qui, depuis un certain temps, porte la foule des touristes du centre de l'Europe sur les hauts plateaux des Grisons s'accroît chaque année davantage, et l'Engadine supérieure, spécialement, est devenue une des stations les plus recherchées des alpinistes.

On indiquerait difficilement, en effet, une position alpestre qui offrit au touriste, quelque exigence qu'il eût et de quelque mérite qu'il se considérât, petit, moyen ou grand, plus d'intérêt, de diversité et d'agréments que la haute vallée de l'Engadine : climat léger, sec, et même chaud pendant la belle saison, malgré le dicton immérité « neuf mois d'hiver et trois mois de froid », que les Engadins, peu indulgents, appliquent à leur pays ; altitude remarquable pour une région constamment habitée, car la hauteur moyenne de la vallée est supérieure à 1,800 mèt. ; végétation alpestre luxuriante et exceptionnelle, car les cultures qui, dans la Suisse du Nord, la Bavière méridionale et le Nord du Tyrol, cessent à 1,200 mèt., dépassent 1,950 mèt. dans la Haute-Engadine, et la limite supérieure des forêts qui se trouve, dans le Tyrol, à 1,900 mèt., atteint 2,275 mèt. sur les pentes des montagnes du groupe du Bernina ; lacs d'une pureté de couleur incomparable, dont l'azur clair tranche avec tant de douceur et de poésie sur le vert sombre des pins cimbres et des mélèzes, et donne à l'ensemble de la vallée un charme si vif et si pénétrant ; bourgs importants, — presque des villes, — Samaden, chef-lieu de la vallée, Celerina, Saint-Moritz, ses Bains, fameux aujourd'hui, qui ont commencé pour la Haute-Engadine une réputation que l'alpinisme a affirmée et consacrée à son tour ; Silvaplana, Sils, et surtout Pontresina, le quartier général des touristes, centres d'habitation animés, rapprochés les uns des autres sur

une étendue de quelques lieues seulement, pourvus de nombreux et spacieux hôtels, et présentant dans leur groupement autonome un ensemble parfaitement harmonieux et très caractéristique; et au-dessus de cette pittoresque vallée, les hautes Alpes rhétiennes avec leurs glaciers formidables et leurs cimes orgueilleuses et fières; le puissant sommet du Bernina, et les pics innombrables qui en sont les satellites et souvent les rivaux, les Piz Roseg, Morteratsch, Palù, Scerscen, Glüschaint, la Monschia, le Chapütschin, Sella, Corvatsch, Misau, Tschierva, Languard, etc.; j'en passe, et non des moins éminents!

. . .

La réputation de l'Engadine est récente. Elle ne remonte pas au-delà de vingt années. Il n'y a qu'une trentaine d'années que la commune de Saint-Moritz commença à faire capter ses eaux ferrugineuses acidulées qui, auparavant, n'attiraient, s'il faut en croire Töpffer, que les « *malingres de la Rhétie et de la Valtelline.* »

Töpffer, au cours de ses *Voyages en zigzag*, traversa la Haute-Engadine, notamment en 1842, en se rendant à Venise, mais sans pressentir l'importance qu'acquerrait bientôt cette vallée. Il parle de Pontresina comme d'un simple hameau alpestre. Il poursuit sa route par le col du Bernina sans parler autrement des énormes glaciers qui descendent du massif rhétien jusqu'au pied de Pontresina et dont il paraît absolument ignorer l'existence. Il faut dire que Töpffer voyageait avec des cartes forcément imparfaites, car les premiers relevés topographiques exacts de la Haute-Engadine ne furent entrepris qu'en 1852.

Mais Töpffer n'en ressentit pas moins le charme de cette agréable vallée. Il y remarque la clarté de l'atmosphère, la pureté de l'air, l'intensité de la lumière du ciel : point de brouillard, point d'humidité, point de brume. Le paysage n'a aucun caractère vaporeux, indécis; la nature se présente sous une grande clarté, avec une vive netteté des contours et une entière franchise de tons. Töpffer est frappé de cette claire sérénité, et il se laisse entraîner, dans une boutade humoristique, à une spirituelle et paradoxale fantaisie sur un point curieux d'esthétique. Le passage est à citer :

« La vive beauté de ce coloris, écrit-il, flatte l'œil au plus haut degré, et porte à l'âme comme une impression de fraîcheur éthérée, d'incomparable pureté. Au reste, c'est ici le caractère

des paysages de sommités. Tous les tons y sont d'une grande vigueur, d'une vierge transparence; l'on n'y observe jamais ces vapeurs qui, dans les plaines, rompent l'éclat des teintes et leur donnent cette terne douceur que nous appelons trop exclusivement harmonie, sans songer que, dans la nature, il n'y a pas de paysage exclusivement harmonieux. Les Alpes offrent à chaque pas des sites dans lesquels, à l'éclat, à la vivacité, à la crudité même des teintes les plus diverses, s'allie le charme puissant d'une frappante harmonie. Par malheur, c'est la vaporeuse Italie, c'est la Flandre brumeuse, qui ont produit les maîtres du paysage; c'est d'après les œuvres de ces maîtres qu'a été formulée la théorie du genre; et de là, chez l'artiste, chez le public, des préjugés traditionnels qui s'opposent encore à ce que d'autres contrées d'un caractère tout différent paraissent dignes d'être prises pour sujets d'étude, ou pour modèles de paysage. La théorie ne s'y adaptant pas, le paysagiste ne s'y croit pas en bon lieu. Il admire, il est frappé, il est ému; mais sa langue apprise étant impropre à dire ces beautés-là, il a plus tôt fait de les considérer comme étrangères à l'art, que de se créer une langue qui les exprime. »

Ces lignes de Töpffer justifieraient déjà la puissante attraction qu'exerce la haute vallée de l'Engadine et la vogue dont elle est aujourd'hui l'objet.

* .

Le Club Alpin Français s'est donné la mission particulière de faire connaître aux touristes la France, si riche en champs d'excursions alpestres et en sites pittoresques; mais il n'en comprend pas moins dans son domaine et dans son action générale tout ce qui se rapporte aux Alpes, tout ce qui touche à la montagne proprement dite, et cela avec plus de raison, à coup sûr, que ce mylord qui, après avoir trempé son doigt dans une lague d'Italie, s'écriait : « L'eau est salée, ceci est à nous ! »

Depuis plusieurs années, l'*Annuaire* du Club Alpin Français n'a rien dit de cette partie intéressante des Alpes rhétiques. Le volume de 1875 contient une relation très substantielle, spirituelle et souvent dramatique, des ascensions des principales sommités du massif du Bernina, due à la plume de l'infortuné et regretté Cordier, et le récit d'une ascension au Piz Corvatsch (3,458 mèt.) par M. Albert Guyard, aujourd'hui membre de la Direction centrale, en compagnie de M. Albert Liouville, de la Section de Paris.

M. Guyard vante « l'Engadine dont les Français parlent si bien, dit-il, mais où on les voit si peu » ; et Cordier écrit de son côté : « J'ai le regret d'ajouter que le touriste français y est à peu près inconnu. »

Il en est encore aujourd'hui de même ; et la colonie étrangère de la vallée est principalement alimentée par les Italiens qui, abandonnant pendant les grandes chaleurs leurs lacs ensoleillés, traversent la Valteline et arrivent dans l'Engadine par le col du Bernina, ou par le col de la Maloggia, le moins élevé de la chaîne des Alpes ; par les Allemands et les Russes qui s'y rendent parla Bavière, le Tyrol et la vallée de l'Inn, et par les Anglais qui, en raison de leur cosmopolitisme universel, s'y présentent de toutes parts.

Il faut convenir que, sauf du côté du Tyrol allemand, l'accès de l'Engadine supérieure est peu aisé. On n'y peut parvenir que par de longues routes postales ou des cols toujours élevés. C'est ainsi d'ailleurs, comme l'a remarqué justement Cordier, que cette difficulté même l'a préservée jusqu'ici d'une certaine vulgarité dont ne sont pas exempts quelques-unes des plus belles parties de la Suisse.

..

La Haute-Engadine a été choisie, par le Club Alpin Suisse, comme champ officiel d'excursion, pour les années 1878 et 1879. D'après les statuts du Club Alpin Suisse, chaque partie des Alpes est tour à tour désignée comme terrain d'exploration (*Clubgebiet*). Ces champs d'excursions étaient, dans le principe, désignés tous les ans et pour une année seulement ; ils sont maintenant et, depuis 1875, fixés pour deux ans, et l'*Annuaire* (*Jahrbuch*) du Club Alpin Suisse reproduit l'année suivante, en premières matières, les relations des *clubistes* ayant trait au champ d'excursions : idée patriotique, ingénieuse et féconde, qu'il serait désirable de voir pénétrer dans les habitudes du Club Alpin Français, et dont l'application pour nos Alpes françaises, les Pyrénées, les Cévennes, les montagnes d'Auvergne et des Vosges, serait des plus profitables.

D'accord avec le bureau topographique fédéral, le Club Alpin Suisse avait extrait de l'atlas du général Dufour et avait dressé une magnifique carte du champ à explorer, au 1/50,000, sur trois couleurs et avec courbes de niveau, comprenant les quatre sections de Bivio, Saint-Moritz, Maloggia et Bernina. De plus,

un des membres du Club Alpin Suisse, M. Binet-Hentsch, du Comité central, avait, suivant l'usage, rédigé un itinéraire du terrain d'excursion.

Préalablement et en 1877, le Club Alpin Suisse avait achevé la construction de deux importants refuges, non loin des moraines latérales supérieures des puissants glaciers qui, se détachant du Bernina, descendent à gauche et à droite du Piz Morteratsch, par des étages majestueux et superbes, devant le colosse des Alpes rhétiennes : le refuge ou cabane de *Boval* (2,459 mètr.), à quatre heures de Pontresina, pour le glacier de Morteratsch, à côté d'une cabane ancienne, édifiée, il y a longtemps déjà, par les guides de Pontresina et devenue insuffisante, facilitant l'exploration de la partie supérieure du glacier, ainsi que l'ascension du Bernina (4,052 mètr.) et des cimes voisines; et le refuge de *Mörtel* (2,741 mètr.), entièrement nouveau, à cinq heures de Pontresina, pour les glaciers de Roseg, facilitant les ascensions des Piz Roseg (3,943 mètr.), Sella (3,599 mètr.), Glüschaint (3,598 mètr.), Chapütschin (3,393 mètr.), etc.

Ces refuges, bien établis, spacieux et commodes, constituent des points de départ indispensables pour l'ascension des hautes cimes et des cols de glace du groupe du Bernina; et il n'est pas douteux que si la cabane du Mörtel avait été édifiée à l'époque où Cordier entreprit ses grandes courses dans le massif, son récit se fût augmenté des belles ascensions du Chapütschin, de la Mouschia, de la Sella et du Glüschaint.

..

La route la plus directe pour se rendre de Paris dans le canton des Grisons est la ligne ferrée qui passe à Belfort, Bâle, Zurich et s'arrête à Coire, chef-lieu du canton.

De Coire, pour parvenir dans la Haute-Engadine, trois directions s'imposent aux méditations ou aux goûts particuliers des touristes. On y peut réfléchir, quoique dans tous les cas il ne s'agisse de rien moins que de treize à quinze heures de diligence postale. Je ne parle pas des voitures particulières qui emploient plus d'une journée à faire le même trajet, et dont les conducteurs assaillent de leurs offres fallacieuses les voyageurs, au sortir même de la gare de Coire. Ces propositions doivent être écoutées avec une sage réserve.

De ces trois routes, la plus courte est celle qui passe par Churwalden, Lenz et le col de l'Albula. C'est celle qui s'élève le

plus haut, car l'altitude, au sommet du col, n'est pas moindre de 2,313 mèl. Le trajet, par les voitures des postes fédérales, jusqu'à Samaden, le chef-lieu de la haute vallée de l'Engadine, est de douze heures.

Un deuxième service postal passe à Churwalden, Lenz, Tiefenkasten et arrive dans l'Engadine par le col de Julier. Cette route compte 82 kilomèt., et la durée du trajet est de treize heures environ.

La troisième route est la plus longue. C'est aussi la plus pittoresque et celle qui est le plus habituellement suivie par les touristes. C'est celle que nous recommandons. On prend, jusqu'à Thusis, la route du Splügen, qui longe le Rhin inférieur qu'elle traverse deux fois à Reichenau. De Thusis, la route se dirige sur Tiefenkasten, par les sombres défilés du Schyn, qui rappellent les gorges fantastiques de la Via Mala. Elle rejoint à Tiefenkasten l'ancienne route par Lenz, passe à Mühlen, Stalla, atteint le col de Julier (2,287 mèl.), ligne de partage des eaux entre le bassin du Rhin et celui du Danube, tombe dans l'Engadine supérieure à Silvaplana, puis, en une heure et demie, aboutit à Samaden, par les bains de Saint-Moritz et le village de Celerina. Cette route compte 93 kilomèt., et le trajet s'effectue en quatorze heures.

Mais la longueur du chemin est largement rachetée par la variété des sites que présentent les vallées des deux Rhins, dominées par les antiques manoirs des hauts barons du moyen âge, dont les imposantes ruines sont encore debout, par le caractère fantastique du défilé de Schyn et la hardiesse de la construction de la route qui le traverse. De plus, des hauteurs du Julier, on jouit du plus complet coup d'œil sur les montagnes de la Haute-Engadine. Au premier plan, le Piz Surlej et le mont Arias, dominés à droite par le Piz Tschierva, le Morteratsch, le Corvatsch et le Bernina, et, tout à fait au bas, tranchant sur la couleur blanche des neiges éternelles et le ton gris des rochers, le fond vert et frais de la vallée et les lacs tranquilles et doux de Sils, de Silvaplana et de Campfer. Contemplation désirée, montrant aux regards avides toute une terre promise de glaciers, de cols, de pics ardemment convoités ! Spectacle vivement attendu, bien fait pour calmer les impatiences de l'alpiniste dévoré du mal de montagne, de ce mal étrange dont le regretté M. Talbert a si finement fait le diagnostic, dans la préface de son excellent livre sur les Alpes, mal de montagne qui n'est pas le mal vertigineux qu'on éprouve aux grandes altitudes, mais ce

mal particulier qui est la nostalgie des Alpes et que la possession de la montagne peut seule apaiser et guérir !

. .

C'est cette route du Julier, par le Schyn, que j'adoptai au mois d'août 1880, et je m'en félicitai à tous égards. Une circonstance particulière vint ajouter encore au caractère déjà si pittoresque du trajet. A Reichenau, village situé à 10 kilomèt. de Coire, au confluent du Rhin supérieur, qui descend du massif du Saint-Gothard, et du Rhin inférieur, qui descend du Splügen, le pont couvert, en bois, qui était jeté sur les deux Rhins réunis, du côté du Coire, le seul qui existât sur ce point, venait d'être détruit par un incendie. C'était un pont remarquable, réputé comme un chef-d'œuvre de l'art du charpentier, long de 70 mètr. environ, et formé d'une seule arche jetée hardiment sur les eaux bouillonnante du fleuve, grossi déjà à cet endroit par de nombreux affluents.

En attendant sa reconstruction, on avait établi sur le fleuve un bac à traîlle. Le bac, fixé par une poulie à une câble établi au-dessus de la rivière, et muni d'un gouvernail qui lui imprimait une direction oblique par rapport au courant, allait sous la seule impulsion du courant d'un bord à l'autre. La diligence postale s'arrêta : le bac transporta sur la rive opposée les voyageurs, puis les bagages, puis les chevaux qui, *l'œil morne et la tête baissée*, paraissaient goûter peu un tel transbordement ; l'esquif était secoué par les flots écumants du Rhin et le câble semblait parfois fléchir. J'avoue que cette façon de franchir les fleuves, précieuse à la guerre, sera peu appréciée des touristes. Mais le pont est aujourd'hui rétabli.

. .

Je m'installai dans la Haute-Engadine, à Pontresina, qui est le Zermatt, le Chamonix des Alpes rhétiennes. Ce ne fut pas, tout d'abord, sans difficultés. J'avais dédaigné la recommandation, qui m'avait été faite, de retenir mon gîte par le télégraphe. Je fus puni de cette présomption. Ce n'est pas que Pontresina manque d'hôtels ; il en est pourvu, et des plus importants et des plus confortables. Mais ils étaient bondés à crever de pléthore, et les hôteliers, éconduisant dédaigneusement les nouveaux venus, présentaient, malgré certaines allures simples

et patriarcales, cet épanouissement de satisfaction insolente et superbe qui plonge le malheureux et suppliant touriste, à son tour obséquieux, à son tour repoussé, dans les plus amères réflexions. Il pense que, si on a dit, pour justifier l'ingratitude, qu'elle était l'indépendance du cœur, ces mortels égoïstes dépourvus d'entrailles, qu'on appelle des hôteliers satisfaits, sont même indignes de s'appliquer cette édifiante théorie de la reconnaissance.

A Pontresina supérieur, cependant, — car le bourg, allongé sur la route, se compose de quartiers séparés, — je trouvai un hôtelier empressé et prévenant. Nommons l'hôtel : c'est le *Steinbock*, bonne maison allemande. Je dus, cependant, faire un stage de quelques heures avant d'être mis en possession de mon logement, non point même dans l'hôtel, mais dans une maison voisine, chez un habitant qui tient quelques chambres, fort convenables d'ailleurs, à la disposition des voyageurs, au plus fort de la saison. Mais, par une bonne fortune inespérée, je me trouvais chez un des hommes connaissant le mieux la vallée, ses montagnes et ses glaciers, M. Caviezel, savant modeste, botaniste érudit, renommé par le choix de ses plantes alpestres dont il fait des envois dans l'Europe entière, et auteur d'un des meilleurs Guides de la Haute-Engadine, œuvre exacte et très complète, publiée à Coire, en allemand et en anglais, mais dont il n'existe pas d'édition française.

Grâce au concours précieux de mon hôte, je m'assurai d'un guide pour la durée de mon séjour à Pontresina. La compagnie des guides de Pontresina est remarquable, et on a déjà constaté que, sous leur conduite, il n'est encore arrivé aucun accident. Les principaux sont : Hans et Christian Grass, P. Jenny, Abraham Ambühl, Jacques Müller, Schnitzler et Arpagaus, et leurs noms sont constamment mêlés aux récits des plus audacieuses entreprises. Quelques-uns d'entre eux manient la plume aussi bien que le piolet, et la *Nouvelle Gazette de Zurich* et le journal *Der Freie Rhatier* ont donné, au commencement de l'année 1880, deux récits d'une ascension d'hiver au Bernina, effectuée, le 3 février 1880, par deux Anglais accompagnés de quatre guides de Pontresina, et dont les auteurs sont Christian Grass et Jenny. Ces deux guides sont d'accord pour que de telles ascensions, dont on ne recueille aucun profit, ne soient pas renouvelées.

Je désirais m'assurer d'un guide comprenant le français. O suffisance ! Mais le français est une langue dont on ne se doute pas dans les Grisons, et aujourd'hui, comme en 1875 et 1876,

quand Cordier explorait la Haute-Engadine, un seul guide, Christian Grass fils, parle français. Il était malheureusement en exploration alpestre. Force fut de me contenter d'un brave montagnard connaissant les divers dialectes en usage dans le pays, étranges amalgames d'idiomes, où l'on trouve du latin corrompu, du bas allemand, du patois italien..... *et de quibusdam aliis*. Je parvins, cependant, à le comprendre assez approximativement. Il est guide durant la saison « des étrangers » ; mais c'est, à proprement dire, un chasseur d'ours et de chamois qui a la passion de son état et auquel, hélas ! le gouvernement fédéral, qui a limité cette dernière chasse, fait des loisirs forcés. J'avoue que j'éprouvai un véritable orgueil à contempler un chasseur d'ours. Il est aujourd'hui une foule de gens envahis par un scepticisme déplorable, qui s'imaginent que les ours n'existent plus, en Suisse, que dans les fosses de Berne, ou sur les enseignes des nombreux hôtels qui ont pris pour emblème cet intéressant animal. Des trois ours bruns tués en 1879 en Suisse, mon guide m'assura qu'il avait eu le bonheur d'en abattre un superbe dans les profondes forêts du territoire de Davos.

..

Je commençai par reconnaître et explorer les glaciers de Morteratsch et de Roseg, glaciers considérables, présentant, d'après les estimations faites, il y a environ vingt ans, par l'inspecteur des forêts, M. Coaz, un volume de plus de cent millions de mètres carrés et une longueur, depuis la cime jusqu'à la moraine finale, pour le premier, de 9,800 mè., et pour le second de 9,500 mè. Je montai jusqu'aux refuges de *Boval* et de *Mürtel*, magnifiques excursions, bien connues de ceux qui fréquentent l'Engadine, ne présentant aucun danger sérieux, nécessitant seulement une certaine habitude du glacier, ainsi que de la persévérance, et que je pus, sans difficulté, accomplir avec ma femme.

Le temps, malheureusement, ne se maintint pas au beau les jours suivants. Dès les premières heures du jour, les nuages couvraient la vallée. On ne pouvait songer à entreprendre des courses de quelque étendue, et nous en étions réduits à ne pouvoir même *ascendre* le Piz Languard (3,266 mè.), qui est le belvédère de Pontresina et du sommet duquel on jouit, par un temps clair, du plus étendu des panoramas.

Je me consolai aisément de cette inaction forcée en parcourant les environs immédiats de Pontresina, et je fus vraiment

surpris et charmé tout à la fois de trouver des altitudes moyennes et rapprochées comme le Schafberg (2,230 mèl.), au-dessus de Pontresina, d'où l'on jouit d'un panorama vraiment merveilleux; des promenades délicieuses dans les bois longeant le Flatzbach, qui roule ses eaux torrentueuses et resserrées le long de la route où s'étend Pontresina, dans un lit profond et capricieux, coupé de cascades et bordé de roches surplombantes; des chemins et sentiers animés se dirigeant en tous les sens : les uns au restaurant du glacier de Roseg, principal rendez-vous, au milieu de la journée, des étrangers de Pontresina, bizarre réunion cosmopolite, tohu-bohu de touristes, de guides, de voitures, de chevaux, de cochers, etc.; ceux-ci conduisant à Saint-Moritz, par le restaurant ou métairie de l'*Acta-Silva*, promenade favorite et très fréquentée des baigneurs de Saint-Moritz; ceux-là, enfin, allant aux divers autres points de curiosité et d'agrément, le tout donnant à la vallée une vie pleine d'activité, beaucoup de mouvement, à ce point qu'à certaines heures de la journée les allées de Schlucht-Promenade sont aussi fréquentées que nos allées du bois de Boulogne.

..

Un matin, pourtant, vers quatre heures, je fus réveillé par le bruit de quelques cailloux légèrement lancés dans mes fenêtres. C'était le signal convenu avec mon guide. Je compris aussitôt que le temps était propice et que mon vigilant montagnard me ménageait quelque heureuse course pour la journée. Il était vrai. Le temps était serein et tout annonçait que l'ascension du Piz Languard nous réserverait au sommet une vue admirable. Quelques minutes après nous étions sur pied. Le guide précédait, portant les vivres dont nous nous étions pourvus, car les flancs et le sommet du Languard, moins privilégiés ou plus heureux (selon l'idéal particulier de chaque alpiniste) que le Righi et le Pilate, ne possèdent aucun hôtel où le touriste puisse se ravitailler. Le ciel était limpide, et je voyais déjà, dans mon imagination, la quantité innombrable de cimes que ménage le panorama du pic, car chacun sait qu'il présente plus de mille sommités, plus ou moins visibles à l'œil nu. On a publié, en 1858, un panorama ou *Catalogue hypsométrique de mille sommités dépassant 8,000 pieds dans la chaîne des Alpes, entre le Mont-Blanc et le Gross-Glockner, visibles du haut du Languard*. Mille cimes! c'est beaucoup! Je me fusse contenté de cent. Nous montions toujours. L'ascension demande quatre heures environ. Nous étions au der-

nier quart du chemin et marchions plus ou moins difficilement sur un sentier escarpé, en lacets, au milieu d'éboulis et de rochers. Mais, hélas! au moment où nous allions recueillir le fruit de cette escalade matinale, nous faisons une rencontre fâcheuse. Nous joignons les nuages. Pendant que nous montions, ils descendaient. La jonction s'opéra à dix minutes du point culminant. Elle était complète au sommet (3,266 mètr.). Ces déboires sont assez familiers aux alpinistes et nous en primes philosophiquement notre parti. Nous pouvons, du moins, énumérer quelques-unes des cimes visibles, dit-on, du Languard et dont nous ne vîmes aucune. C'est ainsi que nous ne vîmes ni le Mont-Blanc, ni le Mont-Rose, ni le Finsteraarhorn, ni même aucun des sommets plus rapprochés du massif du Bernina. Nous nous consolâmes en faisant honneur à nos vivres, et descendîmes ensuite avec la satisfaction de voir que notre déception était partagée, car le sentier était sillonné de caravanes de touristes auxquels le temps tenait rigueur depuis plusieurs jours et qui avaient, eux aussi, profité d'une éclaircie pour tenter l'ascension du maussade Languard.

..

Je résolus cependant, pour le lendemain, d'entreprendre une excursion, par le lac et le col de la Diavolezza, à l'Isla Persa, îlot de rochers qui se trouve entre le glacier de Pers et le glacier de Morteratsch. Cette course a été rarement faite par des touristes français. Le temps était modérément beau, mais le guide m'assura que nous pouvions partir sans crainte. Nous quittâmes Pontresina à cinq heures du matin, munis de provisions et aussi de piolets et de cordes, car la course présente un long parcours sur le glacier. Nous suivîmes pendant deux heures la route du col du Bernina, jusqu'aux maisons de Bernina (2,049 mètr.). Nous primes à droite par des pentes couvertes de gazon et d'éboulis, et parvîmes en deux heures environ au petit lac pittoresque, mais sombre et désolé, de la Diavolezza (2,579 mètr.), sur les bords duquel nous nous mîmes à attaquer sérieusement nos vivres. A ce moment, une pluie froide et pénétrante commença à tomber. Elle redoubla même d'intensité quelques instants après que nous nous fûmes remis en route en escaladant les rochers qui dominent le lac de la Diavolezza, à ce point que nous délibérâmes, ma femme, le guide et moi, si nous ne ferions pas mieux de rétrograder aux maisons de Bernina. Nos plaids étaient trempés et nous abordions une longue pente

de neige mouillée par la pluie, dans laquelle nous enfoncions profondément et qui nous glaçait les pieds et les jambes. Mais nous aperçûmes à quelque cent mètres au-dessous de nous une caravane de trois personnes qui semblaient suivre le même chemin que nous et persévérer, malgré le mauvais temps. Cette circonstance nous engagea à continuer, et, après une traversée d'une longue heure dans la neige, nous arrivâmes au sommet du col de la Diavolezza (3,060 mèt.). Le temps changea aussitôt et redevint pur. Nous nous arrêtâmes un certain temps pour jouir du panorama, qui est splendide. Le col présente une vue très étendue sur les glaciers de Pers et de Morteratsch qui s'allongent à ses pieds, et sur les Piz Palù, Zupo, Bernina et Morteratsch, qui décrivent devant lui un puissant arc de cercle. Pendant que nous nous livrions à cette contemplation, la caravane qui nous suivait nous rejoignit. C'étaient deux Autrichiens accompagnés d'un guide. Ils nous assurèrent que la pluie les avait plongés dans les mêmes incertitudes que nous, mais qu'ils avaient continué leur route en nous voyant marcher devant eux. Nous cheminâmes dès lors ensemble. Nous descendîmes en une heure et demie par des éboulis, sur les glaciers de Pers, que nous traversâmes jusqu'à l'îlot de rochers appelé l'*Isla Persa*. Cette partie du glacier est variée et intéressante. Avec un peu d'attention et un pied sûr, il ne présente aucun danger, malgré les crevasses formidables dont il est coupé. De l'*Isla Persa* nous descendîmes en deux heures et demie environ, par le glacier de Morteratsch, à l'auberge (*Restauration*) du glacier, et, après une courte collation, nous rentrâmes à cinq heures et demie du soir à Pontresina, fort enchantés de cette excursion, malgré la pluie du matin. C'est une course de dix heures environ, qu'on peut raccourcir en se faisant conduire en voiture aux maisons de Bernina, et qui offre tout l'attrait des plus grandes excursions de glaciers sans en présenter les dangereuses difficultés.

Il en est de même, en Haute-Engadine, d'un grand nombre d'autres courses de montagne d'une infinie variété, dont ce n'est pas ici le lieu de faire la longue nomenclature et qui peuvent se mesurer à toutes les tailles, à toutes les forces, à toutes les ardeurs.

Quant aux courses *di primo cartello*, elles sont en nombre respectable et de nature à satisfaire les alpinistes les plus exigeants.

C'est en première ligne le Piz Bernina, le géant du massif (4,052 mèt.), conquis pour la première fois, le 13 septembre 1850,

par M. Coaz et deux guides, et gravi à plusieurs reprises depuis par diverses routes et au milieu d'incidents intéressants et souvent dramatiques. Cette montagne a déjà ses légendes ainsi que ses fanatiques. Le plus passionné de ses admirateurs — et de ses vainqueurs — est le docteur Paul Güssfeldt, de Berlin, membre de la Section de Berne du Club Alpin Suisse. Cet alpiniste a plusieurs fois accompli l'ascension de la terrible montagne. Entre le Piz Roseg et le Piz Bernina se trouve une gigantesque muraille de glace — Porta Roseg — presque perpendiculaire et qui était inattaquable. M. Güssfeldt résolut d'en avoir raison. Il y parvint dans les circonstances les plus difficiles. Il y fit creuser un véritable escalier par les guides Hans Grass et Jenny. Les différents narrateurs de cette entreprise, M. de Tschudi entre autres, la qualifient de « tour de force d'une audace téméraire ». Il est vrai que M. Güssfeldt l'avait fait précéder d'un contrat écrit, devant témoins, lequel, en cas de malheur, assurait une garantie pécuniaire à la femme de Hans Grass, son guide de prédilection. En août 1876, Cordier, attaquant pour la deuxième fois le Bernina (*V. Jahrbuch* du S. A. C., 1876, relation de Cordier, en français) par le col de Sella et le versant italien, trouva au pied de cette muraille de glace la carte que M. Güssfeldt y avait laissée. Au cours des années 1878 et 1879, le docteur Güssfeldt, qui s'est acquis dans l'Engadine une réputation légendaire, a continué ses exploits audacieux, et le *Jahrbuch* de ces deux dernières années renferme les récits de ces entreprises, rédigés par cet alpiniste éminent, et dont la lecture présente l'intérêt le plus captivant.

Le Piz Bernina a été pour la première fois, en février 1880, l'objet d'une ascension d'hiver. Deux Anglais, MM. Parnell et Watson, accompagnés des guides Hans et Christian Grass, Valentin Kessler et Antoine Colani, partirent le mardi 3 février, au matin, de Pontresina, atteignirent le sommet le même jour à 3 h. 30 min., marchèrent toute la nuit du mardi au mercredi, arrivèrent au refuge de Boval, où ils couchèrent, et rentrèrent à Pontresina le jeudi 5 février, à une heure de l'après-midi. C'est cette escalade dont les guides Christian Grass et Jenny ont donné chacun une relation.

Pour moi, dont les expéditions alpestres se bornent à des exploits plus humbles et qui ne me pique pas de marcher sur les traces de ces Anglais téméraires ou d'être jamais un émule du docteur Güssfeldt, j'avais parcouru le modeste champ d'excursions que je m'étais imposé; et, la persistance du mauvais temps ne me permettant pas de songer à d'autres entreprises, je quittai

à regret Pontresina et la haute vallée de l'Engadine, pour descendre en Italie par le col escarpé et vertigineux de la Maloggia et l'étroite et longue vallée de Bergell.

JULES MORET,

Membre du Club Alpin Français
(Section de Paris).

ASCENSION DE LA DENT DU CORBEAU (2,489 MÈT.)

Les Alpes de Savoie offrent aux visiteurs deux séries d'excursions dont la liste, quoique longue, est cependant loin d'être complète encore. Les unes, visant exclusivement les hauts sommets, sont l'apanage des touristes expérimentés, rompus aux grandes courses, pour lesquels la neige, la glace et la roche, sous leurs aspects multiples, ne présentent plus de secrets. Ce champ d'explorations s'étend tous les jours davantage, grâce aux efforts de nos hardis collègues qu'attirent le prestige des hautes cimes et l'attrait de la difficulté. Les autres s'adressent aux sommets moins élevés que recommandent la variété des points de vue et la facilité de l'ascension. Elles sont pratiquées par la classe nombreuse des voyageurs qui ne veulent pas consacrer une aussi grande somme d'efforts à satisfaire leur curiosité et se contentent d'exploits plus modestes.

C'est à cette seconde catégorie qu'appartient la montagne que nous voulons présenter aux lecteurs de l'*Annuaire*. Peu d'entre eux, sans doute, la connaissent, et, si les habitants du pays l'ont maintes fois explorée, il est probable qu'un petit nombre de touristes étrangers en ont gravi le sommet. Les Guides qui traitent de la Savoie sont complètement muets sur son compte; elle n'est à notre connaissance signalée dans aucun d'eux, quoique cette omission ne soit pas justifiée, comme nous essaierons de le prouver.

La Dent du Corbeau, appelée aussi Grand-Tour par les gens de la contrée et Grand-Arc par la carte de l'État-major, s'élève à l'entrée de la Maurienne, sur la rive droite de l'Arc et dans l'angle que celle-ci forme avec l'Isère. Elle est le point culminant de ce chaînon, compris entre Aiguebelle et Albertville, qui borde la

majestueuse vallée de l'Isère et s'arrête à 1,300 mètr. d'altitude à l'entrée de la Tarentaise. Les voyageurs qui suivent la voie ferrée dans la direction de Modane l'aperçoivent de Saint-Pierre d'Albigny immédiatement en face d'eux, et ceux qui arrivent de Grenoble peuvent de leur wagon la contempler longtemps sous l'aspect caractéristique qui lui a valu son nom de Dent.

A priori, ce sommet promet au visiteur un merveilleux coup d'œil. Bordé de trois côtés par de magnifiques vallées, dominant les massifs de la rive droite de l'Isère, isolé de la grande chaîne par l'échancrure profonde du col de Basmont, il doit par sa position offrir pour toute cette partie des Alpes un observatoire excellent. Dans le but de vérifier ces prévisions, faites au vu de la carte, nous projetons vers la fin d'août l'ascension de la Dent du Corbeau, en remettant toutefois l'exécution de ce projet au premier beau jour que le temps, toujours mauvais, voudrait bien nous accorder. Le 4 septembre 1881, au soir, après une série de pluies, l'atmosphère paraît se dégager, et, le lendemain 5, nous partons du village de Bonvillard, situé sur le flanc de la montagne, à la cote 750, par un ciel absolument pur.

Notre projet, arrêté après des reconnaissances préalables poussées sur le terrain jusqu'à 1,900 mètr. d'altitude, est d'aborder le Grand-Arc par l'arête qui, partant de son sommet, vient mourir près de l'Isère, au village d'Aiton, en passant par la pointe du Petit-Arc, cotée 2,023 sur la carte de l'État-major. La descente doit avoir lieu par l'arête de l'Est, parallèle à l'Isère, de laquelle on peut gagner facilement les pâturages communaux de Bonvillard. Du côté Nord, le sommet de la Dent n'est d'ailleurs accessible que par l'un de ces deux chemins qui, vus de loin, paraissent d'un parcours facile. Les courbes de niveau de la carte ne contredisent pas cette appréciation, aussi marchons-nous pleins de confiance et sans donner même la plus légère attention à la neige, tombée les jours précédents, qui recouvre les dernières pentes. Si nous emportons un bâton ferré et un piolet, c'est simplement faute de canne et sans penser que ces instruments pourraient nous prêter un concours quelconque. Une gibecière, contenant un modeste déjeuner, compose tout notre attirail; nous la portons à tour de rôle, n'ayant voulu emmener personne avec nous.

Les 1,000 premiers mètr. d'ascension sont enlevés facilement en 2 h. à travers les champs, les prés et les bois de Bonvillard; et, fidèles au programme, nous gagnons dès l'altitude de 1,200 mètr. l'arête que nous ne voulons pas quitter. A 8 h. du matin,

nous atteignons la cote 1,750, vers laquelle commencent les pâturages, ou, pour être plus exacts, les vastes champs de rhododendrons que nous devons traverser pour aborder le Petit Arc. Bientôt les pentes s'accroissent, s'entrecoupent de parois de roche qu'il faut tourner; la croupe se rétrécit toujours davantage, et enfin la neige apparaît alors que nous sommes encore loin de ce premier sommet. Lorsque nous en gravissons les derniers escarpements, cette neige, durcie par la gelée de la nuit, prend une consistance telle que le pied n'a plus prise et qu'il faut se mettre à tailler des pas. La nécessité de gagner le dernier tronçon de l'arête qui doit mener au but, et que nous commençons à apercevoir, nous force à passer un peu au-dessous de la cime du Petit-Arc, circonstance qui nous laisse peu de regrets, car la crête que nous atteignons peu après est presque à même hauteur. Nos dernières illusions sur la facilité de cette route ne tardent pas à disparaître. Nous nous trouvons, en effet, engagés sur une arête aiguë, bordée à droite et à gauche par de formidables pentes de neige et dentelée en scie par des saillies de rochers. Avec les plus grandes précautions, nous aidant des pieds, des mains et des bâtons, nous avançons lentement, tantôt escaladant le roc, tantôt descendant dans les fissures où la neige, ramollie par le soleil, nous laisse maintenant enfoncer jusqu'au genou. Heureusement la déclivité de cette ligne est faible en deçà et au-delà du point coté 2,126 sur la carte de l'État-major; ce n'est qu'après avoir dépassé notablement ce point qu'elle se redresse brusquement pour atteindre le sommet de la Dent.

Cette dernière partie du trajet, qui nous laissait encore des doutes sur le succès de l'entreprise, est franchie à son tour, et, après 2 h. de cette pénible gymnastique, nous touchons enfin le but. Il est 11 h., et le ciel n'a rien perdu de sa pureté. Nous allons donc pouvoir apprécier les splendeurs du panorama, tout en prenant à l'abri d'une roche un repas bien gagné.

Notre observatoire, qui est un signal de la carte de France, a la forme d'une pyramide triangulaire dont deux arêtes sont celles de notre itinéraire et dont la troisième monte directement du col de Basmont, situé à 1,807 mètr. d'altitude entre la Maurienne et la Tarentaise. Il est formé géologiquement par des stéaschistes appartenant à ces terrains primaires qui constituent nos plus belles montagnes, le Mont-Blanc, l'Oisans, Belledonne, les Grandes-Rousses, et qui, grâce à leur grande résistance, conservent ce relief tourmenté qui leur donne tant de caractère.

On a souvent dit ici, et avec raison, que les beaux points de

vue de montagne ne se décrivait pas; nous nous bornerons donc à indiquer ce qui caractérise celui de la Dent du Corbeau. C'est avant tout le Mont-Blanc, dont l'axe prolongé passe exactement par le point où nous sommes. Cette circonstance, qui permet de le voir sous sa face la plus étroite, donne à son relief des proportions si grandioses que le regard en est saisi et qu'on a peine à détacher les yeux de ce spectacle. Vient ensuite l'ensemble complet du massif de la Vanoise, qui étale devant nous d'un bout à l'autre la longue série de ses immenses plaines de glace. La ligne de faite entre l'Arc et l'Isère cache malheureusement les hautes cimes de l'Oisans et ne laisse apercevoir qu'une faible partie des Grandes-Rousses. Le massif d'Allevard termine à l'Ouest cet amphithéâtre de sommets éblouissants dont nous ne nous arrêterons pas à faire l'énumération. Un incomparable cachet de grandeur s'attache à cette partie du panorama, aussi l'attention n'est-elle pas attirée du côté Nord de l'horizon que borne le profil sombre et monotone de la Grande-Chartreuse, des Bauges et de la chaîne des Aravis. On ne voit qu'un coin des vallées de Maurienne et de Tarentaise, mais celle de l'Isère, élargie depuis Albertville, apparaît dans tout son développement. Ces trois larges entailles creusent autour de nous des abîmes effrayants de plus de 2,000 mètr. de profondeur, qui augmentent singulièrement la grandeur du spectacle.

Il faut bientôt s'arracher aux charmes de ce tableau, car l'horizon s'est subitement rembruni et il importe, avant l'arrivée des nuages, d'avoir quitté l'arête de l'Est que nous allons suivre au retour. Cette arête paraît facile et la descente débute bien, mais bientôt un à pic de plusieurs mètres de haut nous arrête brusquement. L'espace manque pour hasarder un saut, et nous n'avons pas de corde pour en atteindre doucement le pied. Il faut, bon gré mal gré, tourner l'obstacle en faisant un long détour sur la pente de neige qui regarde la Tarentaise, car l'autre versant est à pic. Cette partie du trajet est de beaucoup la plus délicate, car les quelques centimètres de neige molle qui recouvrent la roche la rendent extrêmement glissante. Les bâtons ferrés servent à sonder le terrain et fournissent des points d'appui solides grâce auxquels nous sortons heureusement de ce mauvais pas où nous sommes restés engagés près d'une heure. Après une courte montée, nous atteignons enfin le col que dominant d'une part le Grand-Arc et de l'autre le point coté 2,307 sur la carte. Le versant Nord reparait, parfaitement praticable cette fois, et la descente s'effectue rapidement dans la neige épaisse qui le recouvre.

Bientôt nous rentrons dans la zone des pâturages et des forêts qui nous est bien connue, et, à 3 h., nous étions revenus à notre point de départ.

Quand la neige ne recouvre pas le sol, ce qui est le cas pendant une grande partie de l'été, l'ascension de la Dent du Corbeau par l'arête Est ne présente aucune difficulté. En revanche, elle est forcément longue, car, quel que soit le point de départ choisi dans les vallées voisines, il faut gravir plus de 2,000 mètr. pour en atteindre le sommet. Aux amateurs de grandes courses, elle peut fournir au début d'une campagne un bon exercice d'entraînement; aux simples curieux elle ménage une vue d'ensemble des plus belles parties de la Savoie, et personne, croyons-nous, ne regrettera d'y être monté.

INDEX :

D'Albertville, la course peut être réglée de la manière suivante :

D'Albertville à Frontenex par le premier train : 15 min.

De Frontenex à Sainte-Hélène : 30 min.

De Sainte-Hélène à l'entrée de la forêt par les hameaux de la Perrière-Pererette et la Lechèrè : 2 h. 30 min.

De la Lechèrè à la zone des pâturages : 1 h.

De la zone des pâturages au sommet : 2 h. 30 min.

Du sommet retour à la gare de Frontenex en 4 h.

De Frontenex à Albertville (chemin de fer) : 15 min.

Les touristes désireux de faire l'excursion en deux jours trouveront la plus cordiale et la meilleure hospitalité chez M. le curé de Bonvillard, qui peut loger chez lui plusieurs personnes. Recevoir de gais voyageurs, et surtout des membres du Club Alpin, causera un véritable plaisir à cet homme aimable, qui peut même offrir à ses invités un excellent billard pour se distraire.

FERDINAND DECONCHY,

Section de Paris.

ALBERT DUCHAUFOUR,

Section de Chambéry.

POINTE-PELOUSE (2,517 mèr.)

Le 16 juillet, à 7 h. du matin, nous partons de Châtillon, M. Régis, vice-président de la Section du Mont-Blanc, un ami, M. Deschamps, et nous. Un porteur suivait avec les sacs et quelques vivres.

Laissant à droite la route de Saint-Sigismond, nous montons par le hameau de Balmotte en 1 h. à la *Croix-d'Agy* (1,311 mèr.) : dôme gazonné avec une jolie vue sur le Val du Giffre et sur la vallée de l'Arve. Puis, cheminant par les crêtes de la *Pellaz*, nous croisons le col qui mène d'Arraches à Morillon. Le soleil est déjà ardent ; la soif, ce tourment des touristes, commence à se faire sentir : nous faisons halte auprès d'une source.

De là on monte par les pacages, on côtoie le bord supérieur du cirque de *Grons*, et, par les buissons de rosages abritant des coqs de bruyère, on atteint une nouvelle combe où se montre le chalet de *Lairon*. Nous y trouvons bon accueil et du vin. Après le déjeuner, visite au vallon : demi-cirque parfait, avec une belle vue sur la chaîne des Aravis. Le fond est une plaine traversée par un ruisseau, issu d'un marais qui fut un lac.

Au-delà de l'alpe de *Lairon*, nous traversons une forêt, après quoi nous suivons à gauche une combe élevée qui nous mène au laquet de Vernant (1,840 mèr.). Ses eaux sont retenues par la moraine frontale d'un ancien glacier. Si on continuait à monter, on irait par le col de *Veret* dans le haut du val de *Flaine* ; mais l'on ne verrait pas le lac de ce nom.

Nous redescendons au Sud et, longeant à gauche un chaînon, nous débouchons dans un pré-bois bordant des escarpements rocheux. On est dans un troisième cirque, mais plus grand et presque sauvage. La partie inférieure se découpe en ovale, encaissant une prairie et une sombre nappe d'eau. Du haut d'une paroi à pic nous contemplons le lac de *Flaine*.

Le val de *Flaine* se creuse sur la zone du flysch et du terrain crétacé, l'un recouvert par la végétation, l'autre par des roches nues, plaquées de névés. La *Pointe-Pelouse*, reliant les deux chaînons, dresse, au levant, sa tête arrondie. Du fond du val, le sol s'élève en gradins, et sur ces gradins se montrent des chalets. Sur l'autre rive est perchée l'alpe escarpée d'*Ogeons*.

Nous gagnons, pour y passer la nuit, le chalet central (1,713 mèr.), et, après avoir campé, pour dîner, auprès d'une fontaine

et éteint nos pipes, nous nous couchons dans une grange, sur le foin sec.

A 3 h., nous reprenons notre course, au clair de la lune. Nous suivons un sentier de pâtre qui s'élève entre les *Grands-Vans* et une côte rocheuse. Au-delà du chalet d'*Evert* où il n'y a personne, il semble que nous devions, franchissant ces lapiaz désolées, prendre une longue arête qui va s'y souder. Mais, pour abrégé, nous montons par une paroi herbeuse, d'où nous atteignons un plateau neigeux.

Le névé nous conduit au bas d'une pente fort raide. Nous grimpons par des schistes noirs, pulvérulents, et dans lesquels le pied s'enfoncé et détermine sa petite avalanche. Une barre de neige et un redan peu gracieux vont nous arrêter court. Nous les tournons, et nous touchons au sommet à 6 h. (2,517 mèt.).

C'est un tapis de gazon fin, vraie *pelouse* constellée de fleurs rares. Le soleil est éclatant, la vue est splendide.

Sans parler des cimes du Chablais, du Valais et de la Tarentaise, le Mont-Blanc se dresse devant nous à une hauteur surprenante. Puis la grande muraille des *Fis*, les tours du *Colonné* et de *Véron* ou d'*Haon*. Plus près de nous des pitons, aux formes étranges, s'échelonnent, comme des forts, autour du *désert de Platé*.

La Pointe-Pelouse est flanquée d'une cime turriforme. Le tout forme un massif, détaché des Grands-Vans dont il est le prolongement, tranché à pic à l'Ouest, presque à pic au Nord, gazonné au Sud et à l'Est. Il sert de limite naturelle à cinq communes, et constitue, dans le Haut-Faucigny, un centre orographique. Le sommet est composé de schistes du macigno alpin. Les passants gravent, sur ces ardoises, des noms et des dates avec la pointe du couteau.

De ce belvédère rayonnent divers passages. On peut y monter : de Magland, par Balme et la Colonne; de Saint-Martin, par l'alpe d'*Haon*; de Passy, par l'escalier de Platé; de Servoz, par le Dérochoir. Ces trois derniers passages, qui viennent aboutir au Désert de Platé, veulent un bon guide.

De Sixt, on y monte par les chalets de Sales ou par le Nant de Gers; de Samoëns, par la montagne de Gers; de Taninge, par Lairon et le val de Flaine (notre itinéraire), ou par le chef-lieu d'Arraches qui, bientôt, sera desservi par une bonne route de voitures.

Pour descendre, ce n'est pas toujours aussi facile : on ne peut guère recommander le Dérochoir, qui est dangereux.

Après avoir élevé un cairn, nous descendons par où correctement il eût fallu monter, l'arête herbeuse qui va plonger dans les roches de Platé. Celles-ci forment un plateau, hérissé d'arêtes et coupé de crevasses comme un glacier, sur plus de 2 kil. carrés. Rien de curieux comme cette mer pétrifiée!

Nous y faisons une promenade de quelques cents mètres en cueillant des plantes dans les oasis.

Quittant ce *karrenfeld*, nous gagnons une crête, d'où, traversant un grand éboulis de grès de Taviglianaz, nous dévalons par les longues pentes du val de Gers, au fond duquel nous voyons briller, comme un verre de lunette, une troisième flaque d'eau.

Il faisait si chaud que nous ne pûmes faire le tour du lac de Gers : les parasols faisaient défaut. Nous avions hâte de gagner un chalet pour y déjeuner. Mais tous les chalets étaient vides : on n'avait pas encore inalté.

Nous allons camper sous des sapinettes. Ce ne fut pas la faute de M. Réguis si nous ne sûmes pas aller un peu plus loin, près d'une scierie où coule un ruisseau. Quand les bergers ne sont pas encore montés à Gers, c'est là qu'il faut faire halte : la scierie est presque toujours habitée.

Le dernier repas achevé, nous prenons le chemin qui, coupant en écharpe le coteau de Vercland, franchit le pont du Giffre, et, haletants, rôtis, nous arrivons à Samoëns, à l'Hôtel de la Croix d'Or (4 h.).

Le 17 juillet fut le jour le plus chaud, dans cet été mémorable de 1881 : 33 degrés centigrades.

Quinze jours après, le 3 août, à 7 h. du matin, M. Réguis était avec Jean Charlet au sommet du Mont-Blanc. Cette fois, nous n'avons pu accompagner qu'en pensée notre cher vice-président.

Somme toute, l'excursion de Pointe-Pelouse sera toujours une des plus belles que l'on puisse faire dans la Savoie du Nord.

Index (sans haltes).

Montée : de Châtillon à Lairon ; 3 h.

— de Lairon au lac Vernant : 1 h. 30 min.

Descente : du lac Vernant au lac de Flaine : 1 h. 30 min.

Montée : du lac de Flaine à Pointe-Pelouse : 3 h. 30 min.

Descente : de Pointe-Pelouse au lac de Gers : 1 h. 30 min.

— du lac de Gers à Samoëns, 2 h.

TAVERNIER,

Membre du Club Alpin Français
(Section du Mont-Blanc).

LA VALLÉE DE LA NOGUERA PALLARESA

(PYRÉNÉES ESPAGNOLES)

Les Pyrénées espagnoles étaient presque inconnues, il y a peu d'années. Depuis quelque temps, de hardis alpinistes ont exploré la partie voisine de notre frontière; mais la montagne s'étend bien plus loin en Espagne qu'en France. Elle cesse, en France, à 30 ou 40 kil. du faite; elle s'étend, en Espagne, à une distance double ou triple, et les derniers contreforts sont de longues crêtes parallèles aux Pyrénées, que les rivières doivent nécessairement contourner ou traverser. C'est pour visiter cette région spéciale que j'ai suivi la vallée de la Noguera Pallaresa sur toute sa longueur. M. de Saint-Saud, membre de la Section du Sud-Ouest, a parcouru dernièrement cette même région. Son itinéraire, véritable itinéraire d'alpiniste, était transversal aux vallées, de manière à escalader les points culminants. Le mien a eu pour objectif les gorges; il a consisté à suivre le bord du torrent.

1^{er} jour. — Je suis parti de Saint-Girons, le 30 mai 1884, avec M. F..., savant et intrépide collectionneur. Après avoir franchi, vers 4 h. 1/2, le port de Salau, dans un épais brouillard, nous retrouvons le soleil en descendant en Espagne. Une pente gazonnée rapide nous mène au bord de la Noguera, qui est déjà ici un gros torrent. Nous arrivons, quelques minutes après, à un étroit défilé dont les grands escarpements de schistes rappellent ceux de la vallée de Gavarnie, au-dessus de Sia. Nous passons sur la rive droite; les escarpements s'abaissent un peu et nous arrivons à Alos, où des douaniers, très polis, visitent nos sacs. Puis nous traversons le village d'Isil, près duquel se trouve une église romane, intéressante pour ce pays, où les monuments sont rares. Nous franchissons de nouveau le torrent et nous traversons deux autres pauvres villages, Burren et Ysabarre. Les berges de la Noguera deviennent resserrées et très escarpées et obligent le sentier à s'élever beaucoup. Nous laissons à droite une tour fendue sur toute sa hauteur, minée aux quatre coins et dont l'existence est un prodige d'équilibre; un paysan m'apprend, comme j'aurais dû le deviner, qu'elle a été construite par les Maures. Arrivés à l'extrémité du défilé, nous voyons, bien en contrebas, une vaste plaine de prairies bordées d'arbres: c'est une charmante diversion aux gorges que nous suivons depuis

notre descente du col. Le gros village d'Esterri est à l'entrée de cette plaine. Nous y sommes bientôt, et, franchissant la Noguera, nous arrivons, à 6 h. 30 min., à la posada del Sol. Elle ne manque pas de cachet : faute de bougies, la bonne apporte dans notre chambre une lampe à huile, sans pied, qu'elle suspend à un clou et, quand nous sommes couchés, elle vient la reprendre pour l'éteindre dehors. J'avais aperçu un insecte douteux. « C'est plein de punaises, » dis-je à la bonne. « Non, Monsieur, me répond-elle, il n'y en a pas cette année, je ne sais pourquoi. » Sur cette réponse rassurante, nous essayons de dormir.

2^e jour. — Il n'y a pas de punaises, en effet ; mais, tout près de l'auberge, il y a l'horloge de l'église qui sonne bruyamment chaque quart d'heure. A 7 h., après une nuit sans sommeil, nous partons. Le sentier traverse cette belle plaine que nous avons admirée hier ; c'est un vrai lac de verdure, bien encadré de montagnes assez boisées. Mais bientôt les montagnes se rapprochent et la gorge reprend de plus belle, ne s'interrompant guère qu'au village d'Escalo, où le fond de la vallée est une prairie dominée par de splendides escarpements de schistes bruns et déchiquetés. Après un nouveau défilé, étroit et remarquablement tortueux, nous franchissons un torrent qui a encombré la Noguera d'énormes pierres, et nous arrivons au village de Llavorsi, plaqué contre des schistes bruns au confluent de la Noguera et d'un gros torrent. Le sentier traverse la Noguera. Autrefois, il y avait un pont en maçonnerie : maintenant il n'y a qu'une passerelle en bois étayée sur les ruines de l'ancien pont, et encore est-elle à péage. Le sentier entre dans un nouveau défilé, resserré, tortueux, escarpé, où souvent la vallée semble tellement barrée que l'on ne peut se rendre compte de quel côté elle se dirige. Cette description devrait se répéter bien souvent. Des chaos de rochers, un ravin qui a encombré la Noguera de gros blocs sur lesquels elle bondit furieusement, ajoutent au pittoresque de cette gorge qui ne cesse guère avant Rialp, où le sentier traverse la Noguera sur une passerelle à péage. Après Rialp, nous rencontrons les premiers oliviers, et M. F... recueille en abondance l'*helix splendida* et le *bulimus decollatus*, qui n'avaient jamais été signalés si loin de la Méditerranée. Le sentier contourne un escarpement d'ophite et nous arrivons à Sort, où nous trouvons une très bonne auberge, la posada del Centro. Le propriétaire est tailleur et a fait son apprentissage à Bordeaux, où il a assisté à la révolution de 1848. Le champ de foire de Sort est de l'autre côté de la Noguera. Il y a une trentaine d'an-

nées, une crue fit écrouler le pont pendant un marché et une foule de gens et de bêtes fut précipitée dans les eaux. Une passerelle, appuyée sur les ruines, remplace cet ancien pont.

3^e jour. — 5 h., départ. La nature du terrain a complètement changé. C'est un conglomérat gypseux qui s'éboule dans la Noguera et, plus loin, un terrain rouge qui forme une gorge étrange; puis du calcaire, et les parois deviennent verticales. Une petite chapelle, hardiment perchée dans les rochers, marque la fin de ce défilé. Quelques instants après, nous sommes à Gerri, village bâti au-dessus d'une source salée qui alimente de vastes bassins d'évaporation. Devant nous la vallée est barrée par une grande crête calcaire boisée, sans dépression. Des gorges rouges nous mènent à l'entrée de la fissure par où la Noguera traverse ce formidable obstacle. C'est le *paso de Collegats*, le plus beau défilé que nous ayons rencontré depuis notre départ. D'abord les parois à pic sur une immense hauteur sont très rapprochées; des sources incrustantes y ont formé de grandes draperies de pierre. Puis les parois s'écartent et dessinent un petit cirque; ensuite la fissure reprend. Nous admirons, sur la rive gauche, une coupure profonde dont les parois se touchent presque sur toute leur hauteur. Nous traversons une autre fente étroite où la nature a construit deux ponts : ce sont des blocs trop gros pour descendre jusqu'au fond. Après avoir quitté ces splendeurs, le sentier passe sur des conglomérats, traverse une maison avec péage et nous mène à La Pobla (casa Cortina, — assez bonne). Quand nous repartons, il pleut. M. F... se console en espérant voir apparaître, après 36 h. de pluie au moins, l'*helix moulinsiana*. Une passerelle à péage nous fait traverser un affluent de la Noguera, le rio Flamisel. Nous suivons un pays de coteaux où l'on a commencé une route; mais elle n'est à peu près finie qu'à partir de Salas. La vallée se resserre entre de hautes collines marneuses découpées de ravins profonds. La route monte beaucoup parce que, avant Tresp, la Noguera suit une gorge calcaire à pic que la route évite en passant sur un plateau. De là-haut, nous voyons au loin, devant nous, une longue et haute crête qui barre l'horizon : c'est le *Monsech*, et au fond de l'unique dépression que nous y apercevons est le *paso dels Terradets*, que nous suivrons demain. Après avoir traversé le plateau, la route descend beaucoup et passe au pied de Talarn, village perché sur un coteau rouge. A 8 h. nous arrivons à Tresp, petite ville de 2,000 âmes (posada Canaleu, — assez bonne). M. Antonio Mir, membre de la Société Catalane

d'excursions, nous y procure, très obligeamment, les mulets et le guide indispensables pour la journée de demain.

4^e jour. — La route contourne le Monsech et va aboutir à Artesa. Notre itinéraire étant complètement différent, nous ne tardons pas à la quitter. Les montagnes qui bordaient la vallée se sont abaissées. Nous cheminons parmi des coteaux marneux, couverts de belles cultures, et qui s'étendent fort loin à droite et à gauche; mais devant nous ils sont brusquement interrompus par le Monsech. Les pluies ont détrempé le sentier, et nous sommes obligés de traverser un lac de boue liquide où nos mulets enfoncent jusqu'au poitrail. Un mulet, que nous rencontrons, vient de passer la nuit dans cette fondrière; il est couvert de boue jusqu'à l'extrémité des oreilles. Plus nous avançons vers le Monsech et plus nous l'admirons. Il se dresse d'un seul jet, en talus raide, couvert de forêts. Au bas de la seule dépression qui interrompe sa longue crête horizontale, une fente à pic, étroite et tortueuse, forme le paso dels Terradets, vers lequel nous nous dirigeons. En y arrivant, nous rencontrons encore un péage. Ce défilé est au moins aussi beau que celui de Collegats. D'immenses rochers de calcaire blanc enserrent la Noguera. Le sentier, très étroit, monte, descend, se suspend contre le rocher. Il franchit la Noguera sur une petite passerelle dont la portée n'est que de quelques mètres, tant les parois sont rapprochées. Nous passons au milieu d'un entassement d'énormes blocs écroulés. L'autre rive (droite) est un très grand escarpement à pic, entièrement nu et lisse. En arrivant au petit pont qui conduit à Ager nous laissons, au bord du chemin, une grotte, sorte de boyau profond appelé *ojero del oro*, à cause d'une légende sur un trésor. Un peu plus loin le sentier se replie en S et reproduit, en très petit, le limaçon de la route de Caunterets. C'est un mauvais pas; il marque la fin du défilé principal. La Noguera coule maintenant entre des rochers calcaires moins escarpés et en partie masqués par d'épaisses broussailles. Mais bientôt l'aspect change complètement. La Noguera est encaissée par de très hautes collines en marnes alternant avec des bancs de rochers. Le sentier monte beaucoup, car les berges sont rongées par le torrent. Le pays est désert et inculte. Derrière nous se dresse l'immense barrière du Monsech qui, sur ce versant, est un rocher à pic surmontant des pentes dépourvues de végétation et qui justifie bien son nom. Mais des crêtes parallèles, quoique beaucoup plus basses, le rendent bien moins imposant que du côté Nord. Nous voyons le hameau d'Orones, sur l'autre rive, et nous

arrivons, vers midi, à une maison isolée, la casa Andaluz, où l'on nous sert à manger. Si l'installation y est simple, du moins elle ne manque pas d'un certain confortable : une grande roue à palettes, suspendue au-dessus de la table, est munie d'un mécanisme qui permet à l'un des convives de la faire tourner avec le pied, sans cesser de prendre part au festin : cela donne de l'air, cela chasse les mouches et s'appelle *espanta-moscas*, c'est-à-dire *effraie-mouches*. Mais ce singulier instrument n'effraie pas les hirondelles dont les nids sont fixés aux poutres du plafond. Après avoir quitté cette maison hospitalière, nous arrivons en peu d'instants à l'entrée d'un défilé de beaux rochers à pic sur une grande hauteur; la Noguera y disparaît et, à notre grand regret, nous devons l'abandonner pour toujours. Nous passons sur la rive droite et nous engageons dans un pays de collines accidenté et compliqué qui, par Santa-Liña et Villanueva-de-la-Sal, nous mène à Balaguer (casa Sacanell, — très bonne).

5^e jour. — La diligence nous transporte à Lérida. La route passe sur le plateau ondulé qui forme la rive gauche de la Sègre et nous permet de voir au loin cette rivière. Nous apercevons aussi la Noguera Pallaresa et nous constatons que les gorges l'accompagnent jusqu'à son embouchure.

En résumé, la vallée de la Noguera Pallaresa est une suite, presque ininterrompue, de défilés étroits, escarpés et contournés, mais, chose assez singulière, sans aucune cascade. Les défilés les plus remarquables sont ceux qui traversent les deux crêtes calcaires de Collegats et du Monsech. Ces crêtes se prolongent jusqu'aux vallées voisines. Ainsi, le Monsech barre la vallée de la Noguera Ribagorçana qui le traverse par un défilé analogue au paso dels Terradets, et les habitants de cette vallée, comme ceux de la Noguera Pallaresa, ne communiquent guère avec le reste de l'Espagne qu'en contournant l'obstacle.

Il existe, au Nord des Pyrénées, deux crêtes calcaires parallèles à cette chaîne et qui rappellent, en petit, les formidables barrières dont je viens de parler. L'Aude les traverse par les gorges de Saint-Georges et de la Pierre-Lys, qui ont quelque ressemblance avec les défilés de Collegats et dels Terradets.

Les meilleures cartes de la vallée de la Noguera Pallaresa présentent des omissions graves et des erreurs¹. Ainsi, la carte d'Espagne de l'atlas de Stieler n'indique pas la crête de Collegats,

1. Voir ci-dessus l'article intitulé : *Le Club Alpin Français dans les Pyrénées espagnoles*.

— elle ne figure pas non plus la route de Tremp à Artesa, qui passe entre Conques et Llimiana, — elle indique Ager, dont la population est d'environ 2,000 âmes, au Nord du Monsech tandis que cette localité est au Sud.

Il y a donc là un vaste champ d'explorations pour nos collègues. Mais je leur conseille de se débarrasser, avant leur départ, de tous préjugés culinaires.

Index (sans haltes).

De Salau (extrémité de la route) au port, 2 h. 30 min.; — à la Noguera, 3 h. 45 min.; — à Alós, 5 h.; — à Esterri, 7 h. 30 min.

D'Esterri à la fin de la plaine, 1 h.; — à Escaló, 1 h. 30 min.; — à Llavorsí, 3 h. 30 min.; — à Rialp, 6 h.; — à Sort, 7 h.

De Sort à Gerri, 3 h.; — à l'entrée du défilé de Collegats, 4 h. 30 min.; — à la sortie de ce défilé, 6 h.; — à la Pobla, 7 h. 15 min.; — à Salàs, 8 h. 30 min.; — à Tremp, 10 h. 30 min.

De Tremp à l'entrée du défilé dels Terradets, 2 h. 30 min.; — au pont d'Ager, 3 h. 30 min.; — à la Casa Andaluz, 6 h.; — à Santa-Liña, 8 h.; — à Villanueva-de-la-Sal, 10 h.; — à Balaguer, 12 h.

ÉDOUARD HARLÉ,

Membre du Club Alpin Français

(Section du Sud-Ouest).

ASCENSION DU PIC D'ORHY

(PYRÉNÉES)

Le chemin basque est une spécialité de l'« Euskarie », tant française qu'espagnole. Il se définit : un réseau inextricable de passages, tous égaux en largeur, tous divergents et aboutissant tous au même but. Pour qui met le pied en Soule, en Navarre ou en Labourd, c'est un sujet d'épouvantes constantes.

A Saint-Laurent (vallée de Mauléon), nous sommes sur l'U-haitxa qui descend de Saint-Engrace. Le torrent, au-dessous du pont, tombe dans un gouffre, ombragé d'arbres et embotté de rochers, très pittoresque avec sa flaque d'eau d'un vert ardent. Au delà, la route muletière de Saint-Engrace passe devant la « caserne », petit hameau de trois maisons où l'on trouve du tabac et où l'on ne voit pas de douanier.

Le chemin, assez mal tracé, court sinueusement sur les contre-

forts du Losco. Il traverse une longue série de dents qui descendent de la crête au torrent. Au confluent de l'Uhaïtxa et du Saison, nous rejoignons la route carrossable de Mauléon à Larrau.

Un pont à franchir sur le Saison. Le soleil, au fond, dore Bimbabelette. La matinée est très froide, mais délicieuse; et nous avons la chance d'avoir pour compagnon un causeur charmant rencontré par hasard.

A Laugibar, au confluent de l'Olhado et de l'Arpune, les père et mère du Saison, la route traverse de nouveau le torrent et nous lui disons pour une heure adieu. Il faut bien jeter un coup d'œil sur la crevasse d'Holçarté.

L'exploitation de bois, qu'on rêvait d'y établir, n'a malheureusement pas réussi. La scierie dort immobile sur l'Olhado. La schlitte qui grimpe sur les flancs de Vegumendy jusqu'à la lèvre supérieure de la crevasse, et le câble en fil de fer qui la franchit, pourrissent au grand air. La nature se venge parfois de nos sacrilèges en nous faisant échouer dans nos attentats contre elle. Holçarté en est un triste exemple. Dans quelques années, cette immense érosion dans le schiste, si superbement habillée de chênes et de hêtres, avec sa grandiose bifurcation d'abîmes, n'offrira plus à l'œil aucun vestige humain.

Au-dessus du pont de Laugibar, la route est mauvaise (pour les voitures). Elle saute, sur deux ponceaux, deux ruisseaux tombant en cascade ravissante, la seconde surtout, à l'ombre de grands arbres. A Larrau, l'absence d'hôtellerie nous oblige à déjeuner chez la mère Elitchague qui, d'ailleurs, nous traite excellentement.

De Larrau, le chemin du port franchit une croupe en plein soleil avant d'entrer sous bois. Une armée de bœufs, tout le long de la route, traîne d'énormes madriers au risque de nous casser les jambes. Courte halte à l'ermitage Saint-Joseph : une solennelle inscription sur l'entrée, un porche tout ouvert et une petite lucarne vitrée, à la porte intérieure, qui permet de voir la chapelle charmante dans sa simplicité.

De l'ermitage au col, il n'y a qu'un pas. On sort de la forêt et on s'élève à peine. Le port de Larrau est un assez large plateau où tous les bergers du pays se sont probablement donné rendez-vous pour jouer à la balle. Entre nous et le pic d'Orhy, une légère dépression : le port de Marinachilona. Nous la franchissons et nous nous mettons à gravir les premières pentes.

L'ascension est rude, quoique au premier repli de terrain nos

sacs nous aient égoïstement quittés. Il fait chaud. Les croupes se succèdent sans que nous atteignions au but. Il n'y a pas d'eau. Nous approchons du sommet, nous hissant tant bien que mal, dans une sorte de cheminée, sur des éboulis glissants. Henri Passet pousse un cri... d'étonnement. Là, à cette hauteur, sans qu'il y ait de neige, une source excellente jaillit du roc. Nous lui devons de gravir gaillardement le dernier cône du pic d'Orhy.

L'observatoire est incomparable. A l'E., quelques grandes cimes : Balaitous, Anie, Collarada, Bisouri; à l'O., tous les sommets jusqu'à la mer. Malheureusement, un curieux phénomène se produit : un immense arc de brouillard qui part de la Rhune et finit au Balaitous, du côté de France, avec une parfaite régularité de courbe. Cette brume, qui provient sans doute de la chaleur, ne nous empêche pas de distinguer, à l'aide de nos jumelles, tel ou tel point de la plaine; mais le golfe de Gascogne reste impitoyablement invisible.

A nos pieds, la forêt d'Iraty s'étend à l'infini comme un océan vert sombre. De toutes parts, d'ailleurs, sur le versant espagnol, les cimes sont noires de bois et l'enchaînement des sierras reste pour nous chose incompréhensible.

Nos sacs retrouvés, nous rejoignons le sentier. Notre but, si faire se peut, est de descendre l'Iraty jusqu'à Orbaïceta. Notre carte porte un chemin : mais le chemin descend sur la carte et monte sur le terrain. Nos perplexités deviennent plus grandes à une bifurcation.

Henri hésite. L'un des chemins se maintient en écharpe sur la montagne, l'autre grimpe en lacets à notre droite. Je prétends que ces lacets reviennent en France. Ce n'est pas son avis, et il n'a aucune confiance dans le sentier horizontal qui semble s'infléchir à l'E. avec la sierra. Que faire? Attendre un long train de mulets qui s'avance gravement derrière nous comme une chenille géante?

Les muletiers vont à Roncal!! Nous devons gravir les lacets et ne pouvons aboutir qu'à un seul village : ce village est Ochagavia; il nous faut cinq heures, et la nuit n'est déjà plus loin.

Nous avons comme un vertige de désorientation. Mais comme il est toujours inutile de dissenter, nous prenons la chose en patience et montons au col de Cucheto, puis, par le flanc d'un contrefort d'Orhy, à un second col coupant une seconde chaîne.

Là, la lumière se fait. La première sierra est le faite de la vallée d'Ustarroz qui tombe à Isaba, probablement au point

qu'on nous a désigné sous le nom de gorge de Minjate ; entre les deux sierras est la vallée de l'Anduña, une des sources du Salazar ; et, au-delà de la seconde, la vallée de l'Uchurria, une des sources de l'Iraty. Orhy est bien là, le nœud central d'où diverge cet éventail orographique, si simple dans sa complexité, si mal connu de la cartographie actuelle et si essentiel dans le système hydrographique de la Haute-Navarre. C'est de lui que descendent trois des principaux torrents qui forment respectivement l'Iraty, le Salazar et l'Esca, — rios parallèles qui gardent longtemps leur individualité distincte avant de s'absorber, le Salazar dans l'Iraty et l'Iraty dans l'Aragon, qui a déjà absorbé l'Esca.

De Roncal peut-être, et certainement d'Izaba, la vallée d'Ustarroz économiserait un jour dans l'itinéraire en faisant aller du matin au soir au pic d'Orhy et à Ochagavia.

À droite, tout près, la cime d'Orhy étincelle au soleil couchant. Quelle économie de temps, si du pic nous étions descendus où nous sommes ! Mais qui savait ?

De notre second col que j'appellerai col d'Orhy, le sentier suit le faite séparatif dans lequel il s'entaille. Nous dépassons une charbonnerie qui serait précieuse en cas d'orage. Au delà, nous voici dans les dernières dépendances de la forêt d'Iraty.

Ce n'en est qu'un petit coin : mais ce petit coin est admirable. Des hêtres immenses s'entremêlent de pelouses comme un jardin anglais que le chemin traverse en avenue, — tandis que de petits hêtres, tout rabougris, en forme de porcs-épics, s'accroupissent sur l'herbe comme les fauteuils de buis dans les parcs français. Et, en bas, au fond, les arbres succèdent aux arbres, les taillis aux taillis avec un fouillis de forêt vierge.

La nuit tombe. Heureusement pour nous, l'enchantement cesse. La clairière se multiplie, et bientôt garde pour elle seule le sentier : sur la chaîne frontière, en face de nous, le phénomène de l'arc de brouillard se présente sous un aspect nouveau. La fraîcheur du soir a rompu l'arc. Les brouillards sont arrivés sur la ligne de partage des eaux franco-espagnoles. Là, le vent de sud les arrête : et, s'amoncelant les uns sur les autres, ils font, au-dessus de la chaîne solide, une chaîne de vapeurs qui a toutes les sinuosités de son piédestal. Nous voyons ainsi la frontière tracée dans l'espace à des distances considérables.

La lune se lève, nous descendons insensiblement de croupe en croupe, jusqu'à ce qu'obliquant à gauche le sentier dévale

sur un rio tributaire de l'Anduña, qui s'y jette en aval d'Izalzu. Une demi-heure plus tard, à Ochagavia, une auberge, honnête ou non, reste introuvable. Si je n'avais été, dans l'esprit de ces braves gens, « ingenior del ferro carril », nous ne serions jamais arrivés à découvrir le gîte qui nous est offert chez la veuve La Gallia par son avenante señorita. Le dîner fut bon; mais pour la première et dernière fois de tout le voyage, d'inoffensives « chinchas » s'acharnèrent sur moi, sans d'ailleurs m'empêcher de dormir. Je crois que ce cachet original du bon pays d'Espagne disparaît des traditionnelles posadas. C'est un malheur.

PAUL LABROUCHE,

Membre du Club Alpin Français
(Sections de Paris et du Sud-Ouest)
et de la Société des Excursionnistes du Béarn.

NÉCROLOGIE

ÉMILE TALBERT

Il est mort le 3 mars 1882. Atteint d'une indisposition qu'il croyait passagère, il ne s'est pas méfié du mal qui le minait. Une fluxion de poitrine s'est déclarée et l'a enlevé en quelques jours. La douloureuse nouvelle a frappé ses collègues à l'improviste. Ces morts rapides ont de grandes tristesses. Mais, si c'était une consolation, nous dirions qu'elles laissent de l'homme un souvenir plus vif et plus complet. C'est sans effort que nous retrouvons en notre mémoire Talbert tel qu'il paraissait au milieu de nous. Esprit judicieux, brillant improvisateur, écrivain élégant, Talbert se prodiguait dans les débats de la Direction centrale, dans les congrès, dans les conférences, dans le livre, pour le succès de l'œuvre à laquelle il s'était voué de toute l'ardeur de son âme. Puisque cette année, comme la précédente, nous apporte un deuil cruel, c'est pour nous un devoir d'inscrire dans les pages de l'*Annuaire* le nom d'un collègue regretté entre tous, celui d'un des promoteurs les plus actifs de notre société, et le Club Alpin Français s'associera tout entier aux paroles émues que son président M. Xavier Blanc a prononcées sur la tombe d'Émile Talbert.

Voici le discours de M. Xavier Blanc :

MESSIEURS,

Il y a quelques jours, un triste anniversaire réunissait de nombreux amis autour de la famille Joanne. L'un de ceux qu'une

vieille et constante amitié eût amenés des premiers à cette pieuse cérémonie n'était point là : c'était M. Talbert. Une maladie que l'on qualifiait encore alors d'indisposition le retenait loin de nous ; et, hier, nous apprenions sa mort.

Ils sont fréquents et ils sont rudes les coups dont notre association d'alpinistes est frappée dans ces derniers temps. Un an s'est à peine écoulé depuis la mort de notre toujours plus regretté président, Adolphe Joanne. Aujourd'hui, c'est le plus actif de nos vice-présidents qui nous est ravi, au lendemain de la perte de nos éminents collègues, Viollet-le-Duc, Hérold, préfet de la Seine, Chancel, des Hautes-Alpes, Pierre Blanc, président de la Section du Mont-Blanc.

Que tous reçoivent ici le témoignage de nos profonds et sympathiques regrets !

Émile Talbert n'a pas moins de droits à notre hommage. Élève distingué de l'École normale, agrégé, officier de l'Instruction publique, professeur au lycée Fontanes, directeur du collège Rollin, il avait conquis, au service de la jeunesse des écoles, la rosette d'officier de la Légion d'honneur.

S'il appartenait au pays par ses longs et brillants services universitaires, Émile Talbert appartenait à un autre titre à l'alpinisme. Il était nôtre, il était à nous alpinistes, par l'ardeur de son dévouement à l'œuvre féconde du *Club Alpin Français*. Il fut l'un des fondateurs de cette grande et belle association, et son nom se trouve ainsi étroitement uni à ceux de De Billy, d'Ernest Cézanne, d'Adolphe Joanne, pour ne parler que des plus illustres parmi ceux de nos fondateurs que nous avons perdus. Vice-président de la Direction centrale dès le début de la Société, tous les présidents qui se sont succédé, trop rapidement, hélas ! apprécièrent son zèle infatigable et son intelligente initiative. Chacun de nous a pu le voir, dans maintes occasions, accepter avec une abnégation empressée les charges de la présidence, puis en décliner les honneurs, même dans les solennités alpestres organisées par ses soins.

Une grande part lui revient dans les progrès incessants de cette vaste association qui embrasse toutes nos régions montagneuses et qui comptait déjà plus de quatre mille membres en France et en Algérie, le jour où elle a été déclarée d'utilité publique. Il servait partout, même à l'étranger, la cause de l'alpinisme. Qui n'a gardé le souvenir de ces conférences où l'élégance du langage le disputait à l'entrain et au cœur ? C'est après un toast étincelant d'esprit et inspiré par les sentiments

les plus élevés, prononcé par le vice-président Talbert, au banquet offert par la Suisse, au pied du Salève, aux alpinistes de tous pays, qu'un de nos voisins laissait échapper ce cri, si flatteur pour nous : « Il n'y a que des Français pour penser et pour dire de si belles choses. »

Mais le côté le plus saillant par où notre ami aura marqué son sillon dans le champ si fécond de l'alpinisme, c'est l'organisation des caravanes scolaires. Ah ! c'est qu'il était ramené par cette heureuse création vers cette jeunesse des écoles qu'il aimait tant pour l'avoir si longtemps enseignée et servie. Oui, il avait bien compris tout ce qu'ont de souverainement hygiénique pour le corps et pour l'âme les excursions en montagne, où toutes les satisfactions se rencontrent, l'amour de la science et l'amour du pays, la santé du corps et la santé du cœur.

Je viens de nommer l'amour du pays. Qui fut plus que Talbert animé de ce saint amour ? Nous avons tous lu et pour moi j'ai relu l'article si remarquable publié dans notre dernier *Annuaire*, sous le titre : *La guerre de montagne et l'alpinisme militaire*. Quel souffle patriotique respire dans ces pages éloquentes, inspirées par tant de sage et inquiète prévoyance ! D'autres, parmi nos collègues, ont suivi la trace ouverte par ce remarquable travail. Il ne sera pas perdu pour nous, le jour prochain, je l'espère, où ce côté de la défense nationale devra passer du domaine des aspirations patriotiques dans nos lois d'organisation militaire.

C'est presque à la même heure qu'Émile Talbert écrivait son charmant petit livre : *Les Alpes*. Je n'en saurais faire un assez digne éloge. Tous ses lecteurs, c'est-à-dire tous les alpinistes, en ont assurément savouré les pages, et l'Académie, dans ses distributions des prix Montyon, lui a accordé la première des mentions honorables.

D'autres diront mieux que moi ce que fut Émile Talbert comme professeur et comme écrivain. Je n'avais à vous parler, moi, que du zéléteur intelligent et dévoué de l'alpinisme, et de l'ami. Quelles relations furent jamais plus cordiales et plus sûres ? Par l'aménité de son caractère, par la vivacité de son esprit, par la chaleur communicative de son amitié, Émile Talbert était tout à tous. Personne, plus que moi, depuis que je devins son collaborateur à l'œuvre commune, ne put apprécier l'excellence de ses sentiments.

Puisqu'il m'est donné de prononcer, au milieu de cette nombreuse et sympathique assistance, ces paroles d'adieu, qu'il les

reçoive d'une bouche amie, au nom de cette myriade d'hommes dont il fut le maître dévoué et qui plus tard restèrent ses amis, — au nom de la Direction centrale et des 34 sections du *Club Alpin français*, — au nom de cette jeunesse des écoles à laquelle il était heureux de ménager les plus pures jouissances, après leur avoir prodigué ses soins, donné ses doctes leçons et ses nobles exemples.

Puisse ce suprême et sympathique témoignage de nos regrets aller trouver la noble et triste compagne de notre ami, et porter un adoucissement à l'amertume de sa douleur.

Adieu, Talbert, pour tous adieu !

ABEL PAJOT

La Section d'Auvergne vient d'éprouver une perte cruelle. M. Abel Pajot, son premier président, a succombé à une courte maladie.

M. Pajot a fondé, le 1^{er} mai 1874, la première Section provinciale du Club Alpin Français; il a été puissamment aidé dans son œuvre par M. Moinier, son ami, qui lui a succédé après 1877 et que nous avons eu la douleur de perdre en 1879.

M. Pajot était né en 1814. Il était chef au ministère des finances lorsqu'il fut nommé directeur de l'enregistrement et des domaines, à Clermont-Ferrand; l'estime et la considération dont il jouissait ont rendu faciles les commencements du Club Auvergnat. C'est dans son salon qu'ont eu lieu les premières réunions; il obtint de rapides et nombreuses adhésions; ce fut lui qui organisa les premières excursions et ces conférences qui ont eu auprès du public clermontin un si prompt et si durable succès; ce fut lui encore qui fonda le *Bulletin annuel* de la Section d'Auvergne.

M. Pajot était d'un aimable caractère et d'un commerce sûr. Il n'avait que des amis; les uns l'ont connu à Dijon, où il a fait ses études; les autres au ministère des finances, où il s'est honorablement fait remarquer avant de prendre une haute position en province. La Section d'Auvergne n'oubliera jamais son fondateur; elle conservera pieusement sa mémoire.

CHRONIQUE
DU CLUB ALPIN FRANÇAIS

RAPPORT ANNUEL

CHRONIQUE

DU CLUB ALPIN FRANÇAIS

DIRECTION CENTRALE

RAPPORT ANNUEL

Notre dévoué et bien regretté Vice-Président Talbert disait, avec un certain orgueil, à notre Assemblée générale du mois d'avril 1879, que le Club Alpin Français comptait déjà plus de 3,000 membres; au 31 décembre 1881, ce n'est plus 3,000, mais bien 3,839 alpinistes de toutes les parties de la France qui sont groupés dans notre association.

Trois nouvelles Sections : du Canigou, des Corbières et du Roussillon, ont été fondées en 1881; trois autres Sections sont déjà formées en 1882 : celle de l'Ain à Bourg, celle de la Montagne-Noire à Carcassonne, et celle de Rouen.

Cette augmentation du nombre de nos Sections prouve, mieux encore que l'accroissement constant du chiffre de notre effectif, combien notre œuvre se popularise; et nous avons tout lieu de croire qu'au 31 décembre 1882, nous aurons largement dépassé le chiffre de 4,000. Ce chiffre eût été atteint en 1881, puisque pendant le cours de cette année 626 membres nouveaux se sont fait inscrire, si nous n'avions eu à regretter un nombre assez considérable de démissions. Ces démissions, c'est avec regret mais sans effroi que nous les avons comptées; plus peut-être que toute autre association, le Club Alpin, en raison de son caractère très complexe, comporte une assez large marge de population flottante. Lorsque l'on se fait présenter dans les Sociétés de géo-

logie, de botanique, d'archéologie, etc., c'est parce que l'on est, ou que l'on se pique d'être archéologue, botaniste ou géologue; il n'en est pas de même chez nous : des voyageurs rencontrent aux villes d'eau ou en excursion des membres du Club, causent avec eux, et, dans le feu de ces intimités de passage, se font présenter avec engouement, sans trop savoir pourquoi, puis, rentrés chez eux, réfléchissent et se retirent, ne se trouvant pas d'assez grands grimpeurs pour payer leur gloire; et il ne reste avec nous que ceux qui ont réellement le goût des voyages, le goût du nouveau et de l'imprévu, les alpinistes sérieux.

Sérieux ! certes oui, car nous venons d'être déclarés majeurs. Les courses collectives et les Bulletins de nos Sections, les constructions de refuge, les conférences et les réunions alpestres, les travaux pittoresques et scientifiques de nos *Annuaire*s, les cartes que nous avons publiées, ont prouvé, à ceux qui savent réfléchir, que nous n'étions pas seulement des sportistes en quête de difficultés à vaincre, de cimes vierges à ascendre, mais bien aussi des découvreurs et des vulgarisateurs des beautés de notre chère et douce France.

En 1876, le Club ayant fait une première tentative pour être déclaré d'utilité publique, avait, il faut l'avouer, remporté un véritable succès d'estime. On avait, d'ailleurs, été fort gracieux. Nous donnions de fort belles espérances, nous disait-on, notre croissance était rapide, presque trop rapide, et, nous trouvant un peu jeune encore, on nous avait engagé, très judicieusement, à prouver d'abord notre vitalité.

Depuis lors, nous avons vécu, notre croissance s'est régularisée et, lorsque, autorisée par le vote de l'Assemblée extraordinaire du Club, au mois de juin 1881, la Direction centrale introduisit une nouvelle demande de déclaration d'utilité publique, cette demande fut, cette fois, prise au sérieux; nos statuts, après avoir été rendus conformes aux statuts des autres sociétés déjà reconnues, furent approuvés, et nous venons d'être déclarés Société d'utilité publique; nous ne sommes plus simplement tolérés, nous sommes devenus une personne civile, pouvant ester en justice, acheter, vendre ou recevoir.

Puisque l'on a déclaré que nous étions hors de pages, multiplications, dans la mesure de nos ressources budgétaires, la création de refuges et de sentiers; que nos Sections, de même que celles des Hautes-Alpes et de l'Isère, publient des albums de photographies de leur région; des panoramas et des itinéraires comme celle des Vosges; et que de même que celles d'Auvergne,

des Vosges, de l'Isère ou d'Uriage, elles facilitent à tous les courses aisées, en faisant placer, avec le gracieux concours de l'Administration des forêts, des plaques indicatrices, partout où cela peut être utile. Ces plaques portant le nom de Club Alpin Français seront, en outre, une réclame de fort bon aloi pour notre association.

Afin de rendre plus fréquentes et plus étroites les relations des Sections entre elles et avec la Direction centrale; afin, aussi, de relier davantage au Club les membres isolés des Sections, la Direction a cru devoir changer le mode de publication du *Bulletin*; dorénavant, sauf pendant les mois de vacances de juillet, août et septembre, chacun des membres du Club recevra directement, au commencement de chaque mois, un *Bulletin* qui le tiendra au courant de toutes les nouvelles des sections, de tous les faits d'actualité intéressant l'alpinisme, et de tous les actes de la Direction centrale.

La Direction serait désireuse de publier dans nos *Annuaire*s, en outre des grandes ascensions nouvelles dont le nombre diminue chaque année, des monographies courtes et étudiées de tel ou tel massif montagneux, des panoramas, pris de points accessibles à tous, et il nous serait fort agréable de recevoir plus souvent des récits d'excursions scientifiques, botaniques, entomologiques, etc.

Les caravanes scolaires ont été, dès l'origine du Club, une de ses principales préoccupations. Dès 1874, nous avions espéré en former une; mais au dernier moment il ne nous resta que le maître; ce n'était réellement pas assez. Nous sommes en progrès: 26 caravanes scolaires ont été dirigées avec succès en 1881, et nous pourrions presque compter comme nôtres les 8 grandes caravanes (chacune de 40 élèves et maîtres) des écoles supérieures de la ville de Paris, car ce fut sur la proposition, chaudement motivée, de notre collègue de la Direction centrale, Viollet-le-Duc, que fut voté le premier crédit nécessaire. Depuis, chaque année, la ville de Paris, voyant les excellents effets obtenus par ces petites expéditions, a augmenté le crédit voté dans ce but, et on nous disait dernièrement qu'il était question d'étendre, dans une certaine mesure, cette excellente récompense, car c'est une récompense, aux élèves des écoles primaires.

Déjà plusieurs écoles normales primaires ont, sous les auspices du Club, organisé des excursions collectives. Nous désirons vivement que ce mode d'excursions se popularise en France, et nous l'encouragerons de tous nos efforts, en souhaitant que plus tard

l'élève, devenu maître à son tour, fasse connaître aux enfants de son école les environs du village et des villages voisins. Ces excursions à court rayon méritent d'être très recommandées, et nous ne connaissons rien de plus intéressant, par exemple, que les petites caravanes dirigées avec tant de zèle à Dijon par notre collègue M. le professeur Feuillée. C'est une excellente chose que de conduire un groupe d'enfants au loin : les impressions, nettes et vives, laissent de profonds souvenirs ; mais au bout de ces longues courses il y a la carte à payer en conséquence, tandis que dans les courses voisines de la ville ou du bourg, les frais de voyage sont accessibles à toutes les bourses, les caravanes peuvent se renouveler assez fréquemment ; et, l'absence étant courte, la famille laisse plus volontiers l'enfant s'éloigner des jupons maternels et permet ensuite plus facilement la formation de caravanes à plus long rayon.

Nous ne pouvons parler des caravanes scolaires sans dire la douleur que nous a causée la mort si imprévue de notre collègue Talbert, l'organisateur toujours dévoué de nos caravanes. *L'Annuaire* publie le discours ému de notre Président M. Xavier Blanc, qui a su si bien être, aux funérailles d'Émile Talbert, l'interprète des regrets du Club tout entier.

Nos pertes ont été cruelles en 1884 ; nous ne pouvons les citer toutes, mais c'est un devoir pour nous de dire à nos Sections les vifs regrets que nous ont causés les décès de M. Pierre Blanc, président de la Section du Mont-Blanc depuis sa formation, de M. Anglès, le dévoué vice-président de la Section de Lyon. Sainte-Claire Deville, l'illustre et bienveillant savant, et bien d'autres encore, après Ad. Joanne, nous ont quittés, laissant des vides qu'il sera bien difficile de combler.

La bibliothèque du Club a été enrichie, au commencement de cette année, par un don tout à fait exceptionnel. Notre collègue M. Civiale a disposé, en notre faveur, de l'un des quatre exemplaires actuellement existants de la collection complète des grands albums de vues et des splendides panoramas photographiés par lui dans toutes les Alpes. L'Institut de France, l'École des Mines et le Club Alpin Français, seuls avec l'auteur, possèdent cette magnifique collection, fruit de plus de vingt années de travaux. Notre collègue nous permettra de lui témoigner de nouveau notre vive reconnaissance, et le Club tout entier se joindra à nous. Nous ne saurions trop engager tous les alpinistes à venir voir, au siège de notre Société, l'œuvre si remarquable d'un collègue que le Club est fier de compter au nombre de ses membres.

La Section de Lyon, celle du Sud-Ouest, et plusieurs autres de nos Sections encore, ont de fort riches bibliothèques particulières. En dehors des généralités, elles tiennent à honneur de posséder toutes les publications relatives à la région ou aux régions voisines; ces bibliothèques, dans quelques années, seront une source d'informations précieuses, non seulement pour les alpinistes proprement dits, mais encore pour les géographes et pour les géologues.

D'autres bibliothèques, fort utiles et fort appréciées, sont les bibliothèques de guides, installées au centre même des montagnes. Nous désirons vivement que de nombreuses bibliothèques de ce genre soient fondées dans les centres d'excursions éloignés des villes, et la Direction centrale sera heureuse d'en faciliter la formation par des dons de livres et de cartes locales.

Les Bulletins trimestriels de 1881, ainsi que les Bulletins mensuels de 1882, ont rendu compte des travaux des Sections, des conférences et des excursions de Lyon et de Paris, des courses collectives, etc., et ont aussi donné la liste des courses individuelles de ceux des membres du Club qui ont bien voulu nous faire connaître le champ de leurs excursions; ces Bulletins ont également dit en détail les charmantes réunions alpestres de Mens, de Durbon, du Béage. Ces réunions locales, auxquelles sont invitées les Sections voisines, ont le mérite de plaire beaucoup aux alpinistes et de faire mieux connaître des districts encore peu connus.

La fête annuelle du Club a eu lieu, avec un grand succès, en 1881, à Pralognan, en pleine Tarentaise. 200 alpinistes environ, venant de seize de nos Sections, se sont réunis dans cet attrayant pays, ignoré de presque tous il y a peu d'années et qui, quelques hôtels et une compagnie de guides aidant, deviendra un autre Chamonix. Grâce à l'accueil cordial de la population, à la gracieuse hospitalité offerte par les habitants de Moûtiers, tous les alpinistes réussirent à trouver un gîte, et le regret des gens du pays a été que nous ne fussions pas plus nombreux encore. M. Talbert a fait un charmant récit de cette fête vraiment alpestre, dans le 3^e Bulletin de 1881. C'était lui d'ailleurs qui, dans une spirituelle conférence, avait particulièrement attiré l'attention du Club sur Pralognan, et c'est en grande partie à lui qu'a été dû le succès de cette tentative. Quant à notre Section de la Tarentaise, elle a réussi à faire presque l'impossible pour bien recevoir ses hôtes.

En 1882, la fête annuelle du Club aura lieu, au commencement

de septembre, au Mont-Dore, en Auvergne, dans la première née de nos Sections, et nos réunions annuelles commencent à être assez appréciées, pour que déjà nous puissions vous dire, grâce à l'empressement de notre Section du Mont-Blanc, que la réunion de 1883 aura lieu dans la belle vallée de Sixt.

ERRATUM

AU VII^e VOLUME DE L'ANNUAIRE (1880)

Dans la légende du panorama qui accompagne l'article de M. de Golbéry sur le *Brézouars*, lire 1,231 mètres d'altitude au lieu de 1,132 mètres.

CLUB ALPIN FRANÇAIS

FONDÉ LE 2 AVRIL 1874

Reconnu d'utilité publique le 31 mars 1882

LISTE DES MEMBRES

L'EFFECTIF AU 1^{er} JUILLET 1882 EST DE 4,172 MEMBRES.

SIÈGE SOCIAL : rue Bonaparte, 31, à Paris.

DIRECTION CENTRALE.

- MM.** Blanc (Xavier), *président honoraire.*
Daubrée, *président.*
Lemercier (Abel), *vice-président.*
Durier (Charles), *vice-président.*
Pierre, *secrétaire général.*
Templier (Armand), *trésorier.*
Blarenberghe (Henri van).
Caron (Ernest).
Goulier.
Guyard.
Joanne (Paul).
Lequentre.
Lory (Charles).
Milot (Albert).
Prudent (Ferdinand).
Puisseux (Victor).
Schrader (Franz).
Turenne (marquis de).
Augerd (Félix), *délégué de la section de l'Ain.*
Bochet, *délégué de la sous-section de Chambéry.*
Chaulin-Mercier, *délégué de la section du Mont-Blanc.*
Chaumontel, *délégué de la section d'Annecy.*
Courty, *délégué de la section du Midi.*
Dupuy (Ernest), *délégué de la section du Sud-Ouest.*

- MM.** Gassier (Aimé), *délégué de la section de Barcelonnette.*
 Guillemin (Paul), *président de la sous-section de Briançon.*
 Laferrrière, *délégué de la section d'Auvergne.*
 Nérot, *délégué de la section d'Uriage.*
 Philbert (E.), *délégué de la section de Tarentaise.*
 Rebière (Alphonse), *délégué de la section de la Côte-d'Or et du Morvan.*
 Richard-Béronger, *délégué de la section de l'Isère.*
 Salvador de Quatrefages, *délégué de la sous-section d'Embrun.*
 Turrel, *délégué de la section de la Maurienne.*
-

MEMBRES HONORAIRES.

FRANCE.

- MM.** Charles Lory, professeur à l'Ecole Normale supérieure de Paris (section de l'Isère et sous-section de Chambéry).
 Charles Martins, directeur du Jardin des plantes de Montpellier (section de Paris et section du Midi).

ANGLETERRE.

- MM.** John Tyndall.
 Adams Reilly.
 F.-F. Tuckett.
 John Ball.
 Charles Packe.

SUISSE.

- MM.** Alphonse Favre.
 Bernard Studer.
 Frédéric Tschudi.

ITALIE.

- MM.** Martino Baretta.
 Quintino Sella.
 Budden.
 Luigi Palmieri.
 F. Giordano.

AUTRICHE-HONGRIE.

- MM.** Jules Payer.
 Le général von Sonklar.
 Moritz Déchy.

SUÈDE ET NORWÈGE.

- M.** le professeur Nordenskjöld.

RUSSIE.

M. le général Chodzko.

ÉTATS-UNIS.

M. le professeur Hayden.

ESPAGNE.

MM. le général don Ibañez.
le colonel Francisco Coello y Quesada.

RÉPUBLIQUE ARGENTINE.

M. Francisco Moreno.

38 MEMBRES DONATEURS¹.

MM. Bazille (Louis). — Sections de Paris et du Midi.
Biollaÿ (Paul). — Section de Paris.
Blarenberghe (Henri van). — Section de Paris.
Bonald (Georges de). — Section de Paris.
Bordier (Henri). — Section de Paris.
Davillier (Henri). — Section de Paris.
Ferrari (Philippe de). — Section de Paris.
Gérard (Amédée). — Section de Paris.
Gibert (Ch.-M.-E.). — Section de Paris.
Jackson (James). — Section de Paris.
Jackson (William). — Section de Paris.
Jacmart (Gustave-Adolphe). — Section de Paris.
Juglar (M^{me} Joséphine). — Section de Paris.
Krafft (E.). — Section de Paris.
Lamy (Ernest). — Section de Paris.
Lamy (Henri-Camille). — Section de Paris.
Lebas (Alphonse). — Section de Paris.
Lemer cier (Abel). — Section de Paris.
Lichtenberger (Henri). — Section de Paris.
Martin (William). — Section de Paris.

¹ En versant à la caisse centrale une somme d'au moins 200 fr., les membres ordinaires deviennent membres donateurs du Club. Ce don tiendra lieu de la cotisation centrale annuelle, mais il n'affranchit pas de la cotisation de section.

Les membres donateurs, s'étant acquittés de leur *souscription à perpétuité*, sont distingués par les lettres (S. F.).

- MM.** Maugin (M^{lle} Lucie-Pauline). — Section de Paris.
 Maugin (M^{lle} Jeanne-Charlotte). — Section de Paris.
 Maugin (M^{me} Gustave). — Section de Paris.
 Maugin (Albert-Louis). — Section de Paris.
 Maugin (Gustave-Oscar). — Section de Paris.
 Méquillet (Camille). — Section de Paris.
 Montpensier (A. d'Orléans, duc de). — Section de Paris.
 Morel d'Arleux (Charles). — Section de Paris.
 Mussy (Jean). — Section de Paris.
 Paumier (Louis-Henri). — Section de Paris.
 Picard (G.-J.-E.). — Section de Paris.
 Riché (Alexandre). — Section des Alpes-Maritimes.
 Rothschild (baron Edmond de). — Section de Paris.
 Saint-Martin (Ch.-L. Minette de). — Section de Paris.
 Segretain (Alexandre). — Section de Paris.
 Templier (Armand). — Section de Paris.
 Turenne (marquis de). — Section de Paris.
 Warnod. — Section de Paris.

I. — SECTION DE PARIS

FONDÉE LE 2 AVRIL 1874.

SIÈGE SOCIAL : rue Bonaparte, 31, à Paris.

BUREAU.

- MM.** Blanc (Xavier), *président honoraire*.
 Daubrée, *président*.
 Lemer cier (Abel), *vice-président*.
 Durier (Charles), *vice-président*.
 Pierre, *secrétaire général*.
 Templier (Armand), *trésorier*.
 Blarenberghe (Henri van).
 Caron (Ernest).
 Goulier.
 Guyard.
 Joanne (Paul).
 Lequeutre.
 Lory (Charles).
 Millot (Albert).
 Prudent (Ferdinand).

MM. Puiseux (Victor).
 Schrader (Franz).
 Turenne (marquis de).

MEMBRE HONORAIRE.

M. Martins (Charles), directeur du Jardin des plantes de Montpellier.

38 MEMBRES DONATEURS¹.

MM. Bazille (Louis).
 Biollay (Paul).
 Blarenberghe (Henri van).
 Bonald (Georges de).
 Bordier (Henri).
 Davillier (Henri).
 Ferrari (Philippe de).
 Gérard (Amédée).
 Gibert (Ch.-M.-E.).
 Jackson (James).
 Jackson (William).
 Jacmart (Gustave-Adolphe).
 Juglar (M^{me} Joséphine).
 Krafft (E.).
 Lamy (Ernest).
 Lamy (Henri-Camille).
 Lavelle (Gabriel).
 Lebas (Alphonse).
 Lemercier (Abel).
 Lichtenberger (Henri).
 Martin (William).
 Maugin (M^{lle} Jeanne-Charlotte).
 Maugin (M^{lle} Lucie-Pauline).
 Maugin (M^{me} Gustave).
 Maugin (Albert-Louis).
 Maugin (Gustave-Oscar).
 Méquillet (Camille).
 Montpensier (A. d'Orléans, duc de).

¹ En versant à la caisse de la section de Paris une somme de 100 fr., les membres ordinaires ou donateurs du Club deviennent membres donateurs de la section de Paris. Ce don tiendra lieu de la cotisation annuelle de section.

MM. Morel d'Arleux (Charles).

Mussy (Jean).

Paumier (Louis-Henri).

Picard (G.-J.-E).

Rothschild (baron Edmond de).

Saint-Martin (Ch.-L. Minette de).

Segretain (Alexandre).

Templier (Armand).

Turenne (marquis de).

Warnod.

851 MEMBRES ANCIENS.

Abercromby (D.-J.), membre de l'Alpine Club, 36, Lower Belgrave street, Eaton square, Pall Mall, à Londres.

About (Edmond), homme de lettres, rue de Douai, 6.

Aignan, juge d'instruction au tribunal de la Seine, rue Miroménil, 59.

Allart (Achille), ingénieur des arts et manufactures, rue de la Pompe, 3.

Ameuille, docteur en médecine, rue d'Hauteville, 41.

André (Édouard), architecte-paysagiste, rue Blanche, 49.

André (Louis-Alfred), rue Lafayette, 31.

Anthoine de Saint-Joseph (baron A.), rue François I^{er}, 23.

Appert (Aristide), négociant, rue Martel, 9.

Arabia y Solanas (R.), président de l'Association d'excursions catalanes, Puertaferri, 13, 3^e tha, à Barcelone (Espagne).

Aragon (Léon), prote à l'imprimerie nationale, boulevard Beaumarchais, 89.

Arbel (Lucien), sénateur, boulevard Saint-Germain, 125.

Arbey (Ferdinand), ingénieur-constructeur, cours de Vincennes, 41.

Arbey (M^{lle} Germaine), cours de Vincennes, 41.

Arbey (Louis-Pierre), étudiant, cours de Vincennes, 41.

Arbey (Pol), étudiant, cours de Vincennes, 41.

Argault (Eugène-Valentin), boulevard Voltaire, 156.

Arlot (Léon), rue de Rome, 41.

Arlot (M^{me} Léon), rue de Rome, 41.

Arnaud-Bey (J.-P. d'), colonel du génie, à Chatou (Seine-et-Oise).

Arnollet (François), étudiant en droit, à Moutiers (Savoie).

Aubin (Émile), préparateur du cours de chimie agricole au Conservatoire des arts et métiers, rue du Temple, 176.

Audebrand (Alexis), propriétaire, rue Saint-Merri, 44, à Fontainebleau.

Aumale (Henri d'Orléans, duc d'), à Chantilly (Oise).

Antran (Gustave), avenue des Champs-Élysées, 15.

- Avisard** (René), rue de Rambuteau, 57.
Baillière (Germer), libraire-éditeur, boulevard Saint-Germain, 108.
Bapst (André), lieutenant au 14^e d'artillerie, à Tarbes.
Bapst (Julien), étudiant, rue de Poitiers, 9.
Barbey (Eugène), boulevard Malesherbes, 99.
Barboux (Henri), avocat à la Cour d'appel, quai de la Mégisserie, 10.
Bardin (Léon), rue du Quatre-Septembre, 9.
Baret (L.-J.-É.), élève à l'École des hautes-études, passage Saulnier, 11.
Barker (Frédéric), rue Taitbout, 81.
Barle (Adolphe), étudiant, rue de Rambuteau, 22.
Barral (F.-D.-M.), professeur à l'École Albert-le-Grand, à Arcueil (Seine).
Barral (M^{lle} Marguerite de), rue de Vaugirard, 96.
Barrois (Charles), maître de conférences à la Faculté des sciences de Lille, rue Solférino, 220, à Lille.
Barthélemy (André), boulevard Saint-Germain, 124.
Bartholoni (Fernand), rue de la Rochefoucauld, 12.
Bartoli (Georges), étudiant, avenue de Tourville, 10.
Baschet (René), boulevard Saint-Germain, 125.
Bassereau (Léon), avocat à la Cour d'appel, rue de Tournon, 26.
Bastard (Edmond), rue de Marignan, 16.
Baude (A.-F.-L.), inspecteur général des ponts et chaussées, rue Royale-Saint-Honoré, 10.
Baudin (J.-B.-A.-E.), avocat, place Saint-Jean, 4, à Dijon.
Baudouin-Bugnet (Maurice), rue Notre-Dame-des-Champs, 76.
Baudry (Edmond-J.), libraire-éditeur, rue des Saints-Pères, 15.
Bazaine (Achille-Georges), ingénieur, boulevard de Clichy, 57.
Baze (Octave), rue Bancasse, 23, à Avignon.
Bazille (Louis), cours des Casernes, 27 bis, à Montpellier (S. P.).
Beamisch (Georges), rue Drouot, 18.
Beaudouin (Henri), rue Royale, 8.
Beaufond (Constantin de), répartiteur, rue de Rennes, 126.
Beaumont (Paul-Charles), avocat, rue de Bruxelles, 15.
Beauvois-Devaux (François-André), étudiant, quai Voltaire, 1.
Benardeau, attaché au ministère de l'Agriculture, rue de l'Université, 5.
Benoît (Henri), professeur, à Sorèze (Tarn).
Berger (Bonaventure), inspecteur général de l'Instruction publique, boulevard Montparnasse, 105.
Bergeron (Jules), ingénieur des arts et manufactures, rue Saint-Lazare, 75.
Bernier (Louis-Émile), propriétaire, boulevard de Strasbourg, 71.

- Berthier** fils (Charles), place de la Madeleine, 30.
Berthier (Édouard), architecte, à Charnex-sur-Montreux, canton de Vaud (Suisse).
Bertier de Sauvigny (Léon), étudiant, rue Saint-Lazare, 97.
Bertrand (Georges), propriétaire, rue Drouot, 15.
Besnard (Alfred), notaire, à Saint-Denis (Seine).
Béthouart (Alfred), constructeur-mécanicien, à Chartres.
Béthouart (Émile), receveur des Domaines, à Abbeville (Somme).
Bourges (Gaston, comte de), au château de Ville-sur-Saulx, par Saurrupt (Meuse).
Bourges (Henri, comte de), boulevard de Latour-Maubourg, 39.
Bichelberger (Paul), industriel, à Étival (Clairefontaine) (Vosges).
Bide, docteur en médecine, calle Tetuan, 23, à Madrid.
Bienaimé (Georges), rue Longueville, 14, à Saint-Quentin (Aisne).
Bigo (Émile), boulevard de la Liberté, 95, à Lille.
Billy (Alfred de), inspecteur des finances, rue Corvetto, 2.
Billy (Charles de), conseiller référendaire à la Cour des comptes, rue Franklin, 14.
Bineau (Félix), avocat, à Doué-la-Fontaine (Maine-et-Loire).
Biollay (Maurice), avocat, boulevard Pereire, 90.
Biollay (Paul), boulevard Malesherbes, 74 (S. P.).
Blanc (Xavier), sénateur, rue de Fleurus, 1.
Blanchet (Charles-Eugène), rue de Rivoli, 118.
Blarenberghe (Henri van), ingénieur en chef des ponts et chaussées, rue de la Bienfaisance, 48 (S. P.).
Blary (Albert), étudiant, rue de Turbigo, 15.
Blazy (Léon-Philippe), négociant, rue de Turbigo, 15.
Blin (Nathan), professeur, avenue de Clichy, 99.
Bochin, avocat, rue de la Chaussée-d'Antin, 4.
Boeswillwald (Émile), architecte, rue Hautefeuille, 19.
Boileau de Castelnau (Charles), rue Lafontaine, 24, à Nîmes.
Boischevalier (Eugène de), ingénieur, rue Montalivet, 10.
Bompard (Jules), étudiant, rue d'Assas, 16.
Bompard (Octave), étudiant, rue d'Assas, 16.
Bonald (Georges de), avocat, au château de Vielvayssac, par Rodez (Aveyron) (S. P.).
Bonnin (Louis), étudiant en droit, rue Rousselet, 29.
Bordes (abbé J.-M.), censeur au collège de Juilly (Seine-et-Marne).
Bordet (Lucien), secrétaire de la Société de photographie, boulevard Saint-Germain, 181.
Bordier (Henri), bibliothécaire honoraire à la Bibliothèque nationale, rue de Rivoli, 182 (S. P.).

- Bormans** (P. vander Vrechen de), licencié en droit, rue de Rennes, 103.
Bossut-Plichon (Jean), Grande-Rue, 5, à Roubaix (Nord).
Bosviel (Charles), avocat à la Cour d'appel, rue de Richelieu, 60.
Bottollier (Édouard), rue de Rennes, 165.
Bouchage (Auguste), pharmacien, rue de Belleville, 37.
Bouchard, docteur en médecine, rue de Rivoli, 174.
Boucher, préfet général des études au collège Chaptal, boulevard des Batignolles, 45.
Boucher (Émile-Alexandre), ancien avoué, rue de Berri, 48.
Bouchut (Henri), rue de la Chaussée-d'Antin, 38.
Boudhors (Charles-Eugène), professeur au lycée Louis-le-Grand, rue du Val-de-Grâce, 9.
Boudry (Frédéric), juge de paix, rue de l'Esplanade, 12 bis, à Lille.
Boulanger (Émile), auditeur à la Cour des comptes, boulevard Malesherbes, 119.
Boullon de Waudré, rédacteur au ministère de la Justice, rue de la Chaussée-d'Antin, 62.
Bourdil (Fernand), ingénieur civil, rue de Téhéran, 20.
Boutroue (A.-A.), agréé au tribunal de commerce, rue Croix-des-Petits-Champs, 38.
Boyer (Jean-Amédée), place d'Aumont, 15, à Tours (Indre-et-Loire).
Brabant (Édouard), au château de l'Alouette, à Escaudœuvres, par Cambrai (Nord).
Brandon (Jacob-Édouard), artiste-peintre, rue des Douze-Apôtres, 13, à Bruxelles.
Bravais (Raoul), chimiste, rue Lafayette, 13.
Breittmayer, rue Lafayette, 31.
Brelay (Ernest), à Bougival (Seine-et-Oise), et rue d'Offremont, 31.
Brethon (Célestin), à Saint-Georges-sur-Cher (Loir-et-Cher).
Bréton (Guillaume), boulevard Saint-Michel, 22.
Bréton (Louis), libraire-éditeur, boulevard Saint-Germain, 79.
Breul (Émile), négociant-commissionnaire, rue Richer, 20.
Briche (vicomte Henry de), inspecteur des finances, rue de Rome, 64.
Brocchi (Paul), docteur en médecine, rue Buffon, 55.
Brouardel (P.-C.-H.), docteur en médecine, boulevard Saint-Germain, 195.
Budden (M^{me}), Palazzo Ferroni, à Florence (Italie).
Buisson (F.), inspecteur des écoles primaires, boulevard Montparnasse, 166.
Buisson (André), étudiant en droit, à Chatou (Seine-et-Oise).
Burel (Gustave), à Aubermesnil, par Offranville (Seine-Inférieure).
Burot (Georges), étudiant, avenue d'Italie, 34.

- Byasson**, docteur en médecine, rue Chomel, 10.
Cabirau (Henri-François), étudiant, rue de Châteaudun, 38.
Cadiat (V.), ingénieur de la marine, place d'Armes, 20, à Toulon.
Caillaux (Henri), rue Gay-Lussac, 40.
Caillet (Henri), étudiant, rue Monge, 51.
Calemard du Genestoux (Léon), lieutenant-colonel, directeur de l'artillerie, à Verdun (Meuse).
Calmon (Robert), rue de la Boétie, 59.
Canivet (Constant), manufacturier, à Elbeuf (Seine-Inférieure).
Capet, propriétaire, rue de la Boétie, 59.
Carbonnier (Albert), rue Saint-Martin, 72, à Caen (Calvados).
Carel (Joseph), à Saint-Germain-en-Laye (Seine-et-Oise).
Carez (Léon), rue Pigalle, 21.
Caron (Albert), étudiant, boulevard Denain, 10.
Caron (Charles-Gabriel), avocat, rue Saint-Hilaire, 108, à Nogent-le-Rotrou (Eure-et-Loir).
Caron (Ernest), agréé près le tribunal de commerce, place Boieldieu, 1.
Caron (M^{me} Ernest), place Boieldieu, 1.
Caron (Jules), ingénieur en chef, inspecteur des manufactures de l'État, rue Matignon, 12.
Carrive (Pierre), avocat, avenue d'Orléans, 65.
Carron (Louis-Émile), sous-chef de bureau au ministère de l'Intérieur, rue Vignon, 16.
Castéja (Emmanuel de), rue d'Anjou-Saint-Honoré, 63.
Caubert (Auguste), avocat, rue de Grenelle, 9.
Caubert (Léon), élève à l'École des langues orientales vivantes, rue de Grenelle, 9.
Caventou (Eugène), membre de l'Académie de médecine, rue Sainte-Anne, 51 bis.
Cayla (Charles), percepteur des contributions directes, avenue de Neuilly, 31, à Neuilly (Seine).
Chabaud-la-Tour (baron de), sénateur, général de division, rue de la Boétie, 41.
Chaber (André), rue Murillo, 11.
Chaix (Albans), imprimeur-éditeur, rue Bergère, 20.
Chambure (Eugène de), à la Chaux, par Saulieu (Côte-d'Or).
Chamerot (Georges), imprimeur, rue des Saints-Pères, 19.
Chanteret (abbé Pierre), rue Claude-Bernard, 80.
Chaper (Maurice), ingénieur, rue Saint-Guillaume, 31.
Chardon (Jacques-Edmond), directeur de l'enregistrement, rue Saint-Étienne, 25, à Tours (Indre-et-Loire).

- Charlon** (Julien), étudiant, rue Favart, 2.
Charpentier (Étienne), capitaine au 39^e de ligne, à Bernay (Eure).
Charrière (Alfred), boulevard Denain, 4.
Chartres (Robert d'Orléans, duc de), rue d'Elbeuf, 111, à Rouen.
Charveriat (Émile), propriétaire, place de la Charité, 11, à Lyon.
Charvet (Louis-Alexandre), avocat, rue de Grenelle, 54.
Charvin (Eugène), propriétaire, rue des Blancs-Manteaux, 14.
Chateau (Cyprien), rue de Neuilly, 26, à Clichy (Seine).
Chateau (J.-É.-É.), constructeur, rue de Neuilly, 26, à Clichy (Seine).
Chateau (M^{me} Joséphine), rue de Neuilly, 26, à Clichy (Seine).
Chateau (Justin), rue de Neuilly, 26, à Clichy (Seine).
Chatoney (Jules), inspecteur général des ponts et chaussées, boulevard Haussmann, 115.
Chausson (Albert), à Épernay (Marne).
Chavardès, lieutenant au 2^e régiment du génie, à Toulouse.
Chenest de Montaudin, rue Royale, 7.
Chevallier Joly (F.), pharmacien, rue de Meaux, 17.
Choisnet (Georges), rue de Beaune, 2.
Chouillou (André-Gustave), étudiant, rue de Maubeuge, 34.
Cibot (Henri), rue Notre-Dame-des-Champs, 83.
Cissey (Joseph de), à Lusigny, près Bligny-sur-Ouche (Côte-d'Or).
Civiale (P.-J.), rue de la Tour-des-Dames, 2.
Glamorgan (André), adjoint à l'inspection générale des finances, à Valognes (Manche).
Claretie (Jules), rue de Douai, 10.
Claude-Lafontaine (Lucien), banquier, rue de Trévise, 32.
Clavé (Jules), directeur des domaines et forêts de M^{te} le duc d'Aumale, à Chantilly (Oise).
Clermont (Alphonse), fabricant d'instruments d'optique, rue du Temple, 104.
Clermont (Philippe de), sous-directeur de l'École des hautes études, boulevard Saint-Michel, 8.
Coffignon (Ali), rédacteur au journal *La Paix*, à Fontenay-sous-Bois (Seine).
Collard (Auguste), chef d'escadron d'artillerie en retraite, maire de Jalognes, au château de Pesselières (Cher).
Collet-Meygret (Alcide-Louis), inspecteur des ponts et chaussées, rue Madame, 49.
Collier (Antonin), négociant, rue de Beaulieu, à Roanne (Loire).
Commines de Marsilly (Auguste-Arthur), avenue de l'Alma, 69.
Constant (L.), avocat à la Cour d'appel, rue du Vieux-Colombier, 3.

- Corbeau** (Charles), rentier, rue Galilée, 60.
- Cormenin** (Roger de), rue de l'Arcade, 25.
- Corpet** (Alfred), avoué, rue d'Enghien, 7.
- Corpet** (Alphonse), propriétaire, rue d'Hauteville, 62.
- Cortès** (Roger), étudiant, rue de Lisbonne, 56.
- Coste** (E.-F.-G.-P.), général, à Marseille.
- Cotteau** (Edmond), répartiteur, rue Sedaine, 4.
- Cottin** (Germain-Henri), notaire honoraire, rue de la Baume, 12.
- Coulombel** (Émile), avocat, rue Boissy-d'Anglas, 7, cité du Retiro.
- Couret-Pléville** (G.), agent de change, boulevard Haussmann, 28.
- Courné de Boblaye**, colonel directeur d'artillerie, à Lyon.
- Cousin**, inspecteur principal des chemins de fer du Nord, rue de Dunkerque, 20.
- Cousin** (Henri), ingénieur des mines, à Vicdessos (Ariège).
- Couttet** (Sylvain), propriétaire, à Chamonix (Haute-Savoie).
- Couturier** (Eugène), employé au chemin de fer de P.-L.-M., boulevard Diderot, 102.
- Crépy** (Paul), négociant, président de la Société de géographie de Lille, rue des Jardins, 28, à Lille.
- Daguin** (Christian), avocat, rue de l'Université, 29.
- Daguin** (J.-B.-E.), administrateur de la Compagnie des chemins de fer de l'Est, rue Castellane, 4.
- Daillé** (Hector), élève de l'École Albert-le-Grand, à Vendhuile, par le Catelet (Aisne).
- Dailly** (M^{me}), boulevard Haussmann, 105.
- Dambricourt** (Alexandre), à Wizernes (Pas-de-Calais).
- Dardenne** (Édouard), ingénieur des ponts et chaussées et du port de Dunkerque, rue Neuve, 49, à Versailles.
- Dargnies** (René), directeur de la manufacture des tabacs, à Riom (Puy-de-Dôme).
- Darnis** (Pascal), étudiant, rue Soufflot, 15.
- Daubrée**, membre de l'Institut, directeur de l'École des mines, boulevard Saint-Michel, 60.
- Daubrée** (Paul), rue Royale, 5.
- Daumas** (François), propriétaire, à Vallauris (Alpes-Maritimes).
- Dauphinot** (Georges), manufacturier, à Reims.
- Davanne** (Louis-Alphonse), président du conseil de la Société française de photographie, rue Neuve-des-Petits-Champs, 82.
- Davidson** (W.-E.), membre de l'Alpine Club, Jermyn street, 73, Saint-James, à Londres, S.-W.
- Davillier** (Henry), président du conseil d'administration de la Compagnie des chemins de fer de l'Est, rue Roquépine, 14 (S. P.).

- Debauge** (Abel), directeur de la Société anonyme *Filature de lin d'Amiens*, à Amiens.
- Deconchy** (Ferdinand), rue du Faubourg-Saint-Martin, 122.
- Decroix** (Jules), banquier, rue Royale, 42, à Lille.
- Delaborde** (M.-B.-H.-F.), archiviste paléographe, quai Conti, 25.
- Delessert** (Eugène), à Croix, près Lille (Nord).
- Delevacque** (L.-A.), étudiant en droit, rue d'Arcole, 17.
- Deloison** (Georges), avocat à la Cour d'appel, rue Volney, 4.
- Delon** (René), rue du Sentier, 24.
- Demanche** (Georges), avocat à la Cour d'appel, rue de la Victoire, 92.
- Denis** (Ange), ancien professeur, rue Gay-Lussac, 24.
- Denormandie** (L.-J.-E.), sénateur, boulevard Haussmann, 89.
- Descloiseaux**, membre de l'Institut, rue Monsieur, 13.
- Descors** (François), à Savigny-sur-Orge (Seine-et-Oise).
- Deshayes** (Victor), ingénieur des aciéries de Terrenoire (Loire).
- Desmousseaux de Givré**, receveur des finances, à Saint-Quentin (Aisne).
- Desouches** (Alfred), agréé au tribunal de commerce, rue Bertin-Poirée, 15.
- Destors** (Maurice), rue Rossini, 8.
- Destors** (René), rue de Châteaudun, 17.
- Deudon** (Charles-Henri), docteur en droit, rue de Turin, 13.
- Deullin** (Paul), négociant, à Pierry, par Épernay (Marne).
- Deveille** (Fernand), rue de la Michodière, 4.
- Devin** (Charles-Léon), avocat à la Cour d'appel, rue Drouot, 21.
- Devin** (Georges), avocat au Conseil d'État et à la Cour de cassation, rue Guénégaud, 9.
- Devina** (H.), directeur de l'enregistrement, rue Roquelaine, 7, à Toulouse.
- Devot** (Paul), manufacturier, rue Saint-Denis, à Calais.
- Deyme** (Alphonse), négociant, cour des Petites-Écuries, 7.
- Dietz-Monnin**, rue du Château-d'Eau, 7.
- Dollfus** (Edmond), rue de Presbourg, 2.
- Dollfus-Galline** (Charles), boulevard Haussmann, 45.
- Dollfus-Mieg** (Mathieu), administrateur de la Compagnie des chemins de fer de l'Est, avenue Marigny, 1.
- Domot** (Paul), inspecteur des forêts, à Lorris (Loiret).
- Donau** (E.-Ch.-J.), inspecteur des finances, à Givet (Ardennes).
- Doré** (Gustave), rue Saint-Dominique-Saint-Germain, 7.
- Dormoy** (Émile), ingénieur des mines, rue de Berlin, 12.
- Dorval** (Edmond), huissier, rue d'Hauteville, 18 bis.
- Douliot** (Émile), principal du collège d'Épinal, à Épinal.

- Drevet** (abbé), aumônier de l'École Albert-le-Grand, à Arcueil (Seine).
Drujon (Alexandre), chez M. Journée, rue d'Uzès, 7.
Dubert (Alexandre-Martial), commissaire-priseur, rue de Grammont, 20.
Du Bert (Martial-Auguste), propriétaire, rue de la Chapelle, 94.
Dubois (Georges), substitut du procureur général, rue de Rome, 60.
Dubois (Jérôme-Émile), propriétaire, rue Lafayette, 24.
Du Boys (Charles), avocat à la Cour d'appel, rue Saint-Lazare, 85.
Ducessois (Théodore), rue du Cherche-Midi, 13.
Duchanoy, rue Chabanais, 6.
Dufay (Jules), étudiant, rue de Ponthieu, 63.
Dufourmantelle (Charles), archiviste de la Corse, à Ajaccio.
Dufrénoy (Octave), notaire, à Clermont (Oise).
Duguey (L.-M.-A.), étudiant, quai Saint-Michel, 19.
Dujardin-Beaumetz (G.), docteur en médecine, boulevard Saint-Germain, 176.
Dumaine (J.-J.), rue de Rennes, 46.
Dumas (Alexandre), membre de l'Académie française, avenue de Villiers, 98.
Dumex (Albert), boulevard Haussmann, 60.
Dumolard (M^{lle} Esther), rue de Neuilly, 26, à Clichy (Seine).
Dumoulin-Froment (Paul), constructeur d'instruments de précision, rue Notre-Dame-des-Champs, 85.
Dunod (Henri), étudiant, quai des Augustins, 49.
Dupaigne (Albert), professeur, boulevard Montparnasse, 172.
Durand (Henri), rue de l'Entrepôt, 20.
Durand (Jules), lieutenant de vaisseau, rue Marbeuf, 64.
Durbach (Charles-Félix), ingénieur en chef des ponts et chaussées, rue de la Pépinière, 16.
Durier (Charles), chef de division au ministère de la Justice, rue Godot-de-Mauroy, 43.
Durier (Émile), avocat à la Cour d'appel, rue Cambacérès, 3.
Dussaud (Philippe), avocat à la Cour d'appel, rue de Rennes, 58.
Duval (Eugène), substitut près le tribunal de la Seine, rue Baudin, 17.
Duval (Ferdinand), rue de Beaune, 1.
Erhard (Georges), rue Duguay-Trouin, 12.
Ewig (Adolphe-Théodore), rue Monsigny, 11.
Fabre (M^{me} Berthe), rue Thévenot, 14.
Fabre (Marc), notaire honoraire, rue Thévenot, 14.
Fauchey (Philippe), rue de Laval, 22.
Faure (Achille), rue Réaumur, 15.

Faure (Hippolyte), député, maire de Châlons-sur-Marne, boulevard de Strasbourg, 89.

Fauré le Page (H.), armurier, rue Richelieu, 8.

Favrichon (abbé Jules-Marie), professeur au collège de Juilly (Seine-et-Marne).

Ferrari (Philippe de), rue de Varennes, 57 (S. P.).

Ferrières-Sauvebœuf (Guy de), rue Neuve-des-Mathurins, 49.

Fieuzal, médecin en chef de l'hospice des Quinze-Vingts, rue du Faubourg-Saint-Honoré, 93.

Firmin-Didot (Alfred), libraire-éditeur, rue Jacob, 56.

Firmin-Didot (Maurice), rue de Varennes, 61.

Flajollet (Émile), chancelier de la légation de France à Bogota.

Flandin, négociant, rue Michel-le-Comte, 23.

Fleury (Stéphane), avocat, rue d'Alger, 6.

Fleury-Hermagis, opticien, rue de Rambuteau, 18.

Flichy (Léon), avocat, rue Lafayette, 69.

Foltz (Georges), négociant, à Amboise (Indre-et-Loire).

Fontana (Henri-Eugène), rue Royale, 3.

Fontarce (Raoul de), élève à l'École Albert-le-Grand, à Arcueil (Seine).

Fontarce (René de), à Darbois, par Châtillon-sur-Seine (Côte-d'Or).

Foucher de Careil (comte de), sénateur, rue François 1^{er}, 9.

Fouet (Adolphe), négociant, rue Neuve-Saint-Merri, 44.

Fouret (René), libraire-éditeur, boulevard Saint-Germain, 79.

Fournier (Adrien), rue du Vieux-Colombier, 3.

Fournier (P.-Félix), rue de l'Université, 119.

Foy (comte A.-F.-M.-T.), rue du Faubourg-Saint-Honoré, 85.

Frauger (Charles), capitaine au 1^{er} régiment de tirailleurs algériens, à Laghouat, province d'Alger.

Freundler (Albert), président de la section de Genève du C. A. S., 41, Plainpalais, à Genève.

Friedel (Charles), professeur à la Faculté des sciences, rue Michelet, 9.

Fries (É.-S.), docteur-médecin, à Églisau, canton de Zurich (Suisse).

Fuchs (Edmond), ingénieur des mines, rue des Beaux-Arts, 5.

Gabrielli (Antoine), colonel en retraite, rue du Havre, 9.

Gagnet (Onésime), négociant, rue Montmartre, 126.

Gaillaud (Marius), négociant, quai Voltaire, 3.

Gailly (Charles), étudiant, rue d'Anjou, 7.

Galernat (Vincent-Charles), notaire, à Lingèvres (Calvados).

Galichon (Roger-Étienne), étudiant en droit, rue Lafayette, 13.

Gallais (Constant-Albert), propriétaire, rue du Helder, 15.

- Gallice** (Octave), négociant, rue du Commerce, à Épernay (Marne).
Gallois (Alexandre), avoué, rue de Rivoli, 134.
Gallois (Charles), ingénieur des ponts et chaussées, place Saint-Georges, 28.
Galoppe (Paul-Jules), rue d'Aumale, 16.
Gamard, notaire, rue de Choiseul, 16.
Gamard (M^{me}), rue de Choiseul, 16.
Gambetta (Léon), député, rue de la Chaussée-d'Antin, 53.
Garbe (Edmond-Félix), négociant, rue du Regard, 12.
Garcin (Paul), pharmacien, à Aix (Bouches-du-Rhône).
Garonne (Xavier), au château de Mazille, près Luzy (Nièvre).
Gariel (C.-M.), ingénieur des ponts et chaussées, rue Jouffroy, 39.
Garnier (C.), architecte, membre de l'Institut, boulevard Saint-Germain, 90.
Gaudart d'Allaines (abbé de), professeur au petit séminaire, à Orléans.
Gaufrey de Roisel, propriétaire, boulevard Haussmann, 41.
Gaume (François), docteur en médecine, rue Neuve-des-Mathurins, 13 bis.
Gauthier (Ferdinand), rue Lavoisier, 23.
Gauthier (L.), docteur-médecin, à Magny-en-Vexin (Seine-et-Oise).
Gauthiot (Charles), rédacteur du *Journal des Débats*, boulevard Saint-Germain, 63.
Gayffier (Eug. de), conservateur des forêts, à Bar-le-Duc.
Geffroy, propriétaire, rue du Rocher, 40.
Geisser (Ulrich), banquier, à Turin (Italie).
Genouville (Louis), docteur en médecine, rue de Rennes, 47.
Genouville (M^{me} Berthe), rue de Rennes, 47.
Gérard (Albert), rue Drouot, 8.
Gérard (Amédée), propriétaire, avenue d'Iéna, 21 (S. P.).
Gerber (A.), fabricant, maison Gerber et Uhlmann, 60, Klybeckstrasse, à Bâle (Suisse).
Gérente (Paul), docteur en médecine, rue Humboldt, 1.
Gibert (Ch.-M.-É.), docteur en droit, boul. Suchet, 55 (S. P.).
Gibert (Gustave), propriétaire et négociant, à Reims.
Gide (Henri), rue du Cirque, 2.
Gillan (Louis), négociant, rue de Maubeuge, 27.
Gillot (Charles), typographe, rue Madame, 79.
Gimel (Charles-Maurice de), rue de Madame, 1.
Giraud (Jules), avocat, boulevard Beaumarchais, 101.
Girerd (Cyprien), rue des Saints-Pères, 11.
Girod (de l'Ain), boulevard Haussmann, 121.

Girod (Francis), contrôleur principal des contributions directes, boulevard Contrescarpe, 30 bis.

Girod (Pierre-F.-G.), directeur du Comptoir d'escompte, rue du Conservatoire, 3.

Godart (A.), directeur de l'École Monge, boul. Malesherbes, 145.

Goirand (Léonce), avoué à la Cour d'appel, rue de Rivoli, 128.

Gonse (Raphaël), chef de bureau au ministère de la Justice, rue de la Pompe, 2 ter, à Versailles.

Gorloff (Valentin de), avenue d'Eylau, 73.

Gosset, avocat, rue de l'Hôpital, 25, à Rouen.

Gouin (Albert), vice-président du tribunal de première instance, rue de la Grandière, 11 bis, à Tours (Indre-et-Loire).

Goullier (Ch.-M.), colonel du génie en retraite, rue Vanneau, 49.

Goumy (Édouard), maître de conférences à l'École Normale supérieure, boulevard Saint-Germain, 88.

Gourdin (Eugène), avenue Niel, 98.

Gourdin (M^{me}), avenue Niel, 98.

Greder (L.), avenue Trudaine, 13.

Greder (M^{me} L.), avenue Trudaine, 13.

Gresley (H.-F.-X.), sénateur, général commandant le 5^e corps d'armée à Orléans, et rue Mosnier, 13, à Paris.

Gros (Aimé), ingénieur civil, rue François I^{er}, 19.

Gros (Fernand-Léon), ingénieur des arts et manufactures, à Wes-serling (Alsace).

Gruzowski (Boleslas), rue Maurepas, 11, à Versailles.

Guérard (François-Albert), rue de Poitiers, 9.

Guérault (Charles), greffier du Tribunal civil, rue des Fossés-Saint-Georges, 8, à Tours (Indre-et-Loire).

Guérin (Edmond), boulevard Saint-Michel, 22.

Guérin (E.-M.), boulevard Saint-Germain, 176.

Guérin (Louis), ancien magistrat, boulevard Malesherbes, 95.

Guérin (René), rue Amelot, 84.

Guéry (Armand), courtier de commerce, rue de Charleville, 5, à Reims.

Guidon (Jules), commissaire-priseur, rue des Pyramides, 29.

Guiet (Gustave), étudiant, avenue Montaigne, 95.

Guioyssa, répétiteur à l'École polytechnique, rue des Écoles, 42.

Guiffrey (Georges), rue Neuve-des-Mathurins, 32.

Guillaume (James), publiciste, rue du Val-de-Grâce, 9.

Guyard (Albert-G.-H.), avocat à la Cour d'appel, rue Duphot, 9.

Guyot (Charles), professeur, à Arcachon (Gironde).

Guyot de Grandmaison, rue Jacob, 19.

- Hachette** (Georges), libraire-éditeur, boulevard Saint-Germain, 79.
Halphen (Jules), avenue du Trocadéro, 111.
Hamilton (Arthur-B.), membre de l'Alpine Club, the Bank, Derby (Angleterre).
Hardion (Jean), élève à l'École des beaux-arts, rue des Saints-Pères, 10.
Hartley (J.-W.), membre de l'Alpine Club, United University club, Suffolk street, à Londres, S.-W.
Hartmann (André-Alfred), propriétaire, avenue Percier, 11.
Hébert (Edmond), membre de l'Institut, professeur de géologie à la Faculté des sciences, rue Garancière, 10.
Heilyg (Albert), chef de section des travaux du chemin de fer du Nord, à Montdidier (Somme).
Hémar (Henri-Fr.-M.), avocat à la Cour d'appel, rue Miromesnil, 59.
Henriot (Alexandre-Ernest), rue du Marc, 3, à Reims.
Herbelot (Henri), rue de la Cloche, 298, à Calais (Pas-de-Calais).
Hérelle (Paul), rue de Marignan, 21.
Herpin (Louis), ingénieur au chemin de fer du Nord, rue des Fossés, 8, à Compiègne.
Herscher (Charles-Georges), ingénieur civil, rue du Chemin-Vert, 42.
Hervier (Aubin), artiste-peintre, rue de Madame, 49.
Hesse (Paul), négociant, boulevard de Sébastopol, 44.
Heuxey (M^{me} Louise), rue de la Paix, 7, au Havre.
Hollande (Jules), négociant, rue de Charenton, 51.
Houbigant (J.), commandant du génie en retraite, rue Lecourbe, 88.
Houry (Alphonse), négociant, à Mer (Loir-et-Cher).
Hnlot (A.), fabricant d'instruments de précision, place Thorigny, 4.
Humbert (François), surveillant général au collège Chaptal.
Isambert (Alfred), agréé au tribunal de commerce, rue de l'Abbé-de-l'Épée, 10, à Versailles.
Jackson (M^{me} Édouard-P.), 14, Orsett Terrace, Hyde-Park, à Londres, W.
Jackson (James), rentier, avenue d'Antin, 15 (S. P.).
Jackson (William), avenue d'Antin, 15 (S. P.).
Jacmart (Gustave-Adolphe), sous-inspecteur des forêts, rue du Palais-Gallien, 4, à Bordeaux (S. P.).
Jacquin (F.-A.), ingénieur des chemins de fer de l'Est, rue de Valenciennes, 12.
Jacquin (F.-P.), ingénieur en chef des ponts et chaussées, directeur des chemins de fer de l'Est, rue de Châteaudun, 53.
Jacquemard (Victor), avoué, rue Victoire-Cousin, 10, à Charleville (Ardennes).

- Jacquesson** (Ernest), étudiant, rue d'Aumale, 19.
- Jacquier** (J.-B.), négociant, avenue de l'Observatoire, 11.
- Jacquet** (Eug.), inspecteur général des mines, rue de Monceau, 83.
- Jacqz** (Gustave), rue des Jeûneurs, 40.
- Jallot** (Georges), élève à l'École militaire de Saint-Cyr (Seine-et-Oise).
- Jameson** (Robert), étudiant, boulevard Malesherbes, 115.
- Janssen** (Pierre-Jules-César), membre de l'Institut, au château de Meudon, bureau du génie (Seine-et-Oise).
- Javelle** (Émile), professeur, place de l'Hôtel-de-Ville, 19, à Vevey (Suisse).
- Jeanseime** (C.-J.-M.), boulevard Haussmann, 103.
- Joanne** (Paul), rue Soufflot, 16.
- Joinville** (François d'Orléans, prince de), vice-amiral, à Chantilly (Oise).
- Joinville** (baron Maurice de), inspecteur général des établissements pénitentiaires, rue de Clichy, 4.
- Jordan** (Camille), ingénieur des mines, rue de Varennes, 48.
- Joret** (Henri), étudiant, rue de Rambuteau, 26.
- Jonaust** (Émile), juge de paix, boulevard Saint-Michel, 48.
- Jouffray** (Antoine), propriétaire, rue du Bac, 93.
- Jonglas** (Adolphe), capitaine en retraite, rue de la Condamine, 2.
- Jony** (Anatole-Jules de), avocat, rue du Marché-Saint-Honoré, 11.
- Jexon** (Émile-Alexandre), notaire, rue Saint-Honoré, 362.
- Jubinal** (Marc-Achille), rue Boudreau, 8.
- Juglar** (M^{me} Joséphine), membre de la Société de géographie, rue Lavoisier, 1 (S. P.).
- Jullian** (Charles), rue d'Hauteville, 69.
- Jumelin** (Eugène), propriétaire, au Golfe-Jouan, par Vallauris (Alpes-Maritimes).
- Karth** (Ph.-Aug.), colonel du génie, rue du Cherche-Midi, 4 bis.
- Kessler** (Georges), commerçant, rue du Quatre-Septembre, 19.
- Kessler** (M^{lle} Marthe), rue du 4 Septembre, 19.
- Kœchlin** (Émile), ingénieur, rue d'Assas, 90.
- Kœchlin** (Joseph), maison Poirrier, à Saint-Denis (Seine).
- Köhler** (Joseph), directeur des études à l'École préparatoire de Sainte-Barbe, rue de Reims, 6.
- Kornemann** (Ernest), docteur, chef d'institution, avenue Malakoff, 51.
- Krafft** (E.), rue Rohan, 26, à Bordeaux (S. P.).
- Krug** (Paul), négociant, boulevard du Temple, 30, à Reims.
- Kuhn** (Georges-Paul), docteur en médecine, rue Scribe, 3.
- Labouret** (Camille), attaché d'ambassade, boulevard Malesherbes, 19.

- Laburthe** (Joseph), docteur en médecine, rue Blanche, 84.
Lacaze (Gaston), rue Montesquieu, à Libourne (Gironde).
Lachau (abbé), censeur de l'École Albert-le-Grand, à Arcueil (Seine).
Laferrière (Édouard), président de section au Conseil d'État, rue de Miromesnil, 78.
Lamy (Ernest), ancien banquier, rue de l'Isly, 12 (S. P.).
Lamy (Henri-Camille), notaire, rue Royale, 10 (S. P.).
Lamy (Pierre-Ernest), rue de Colombe, 43, à Courbevoie (Seine).
Lannelongue (Odilon-Marc), docteur en médecine, rue du Faubourg-Saint-Honoré, 118.
Lapierre (Émile), négociant, rue de Buci, 10.
Lapparent (Albert de), professeur à l'Institut Catholique, rue de Tilsitt, 3.
Laroche, ingénieur des ponts et chaussées, avenue des Champs-Élysées, 118.
Lasseux de Chambine (M^{me}), rue de Rome, 51.
Lataud (Georges-Eugène), élève au collège Stanislas, rue d'Amsterdam, 59.
Laugel (Auguste), rue de la Ville-l'Évêque, 15.
Laurent-Pichat, sénateur, rue de l'Université, 39.
Laussedat (Aimé), colonel du génie en retraite, au Conservatoire, rue Saint-Martin.
Lavelle (Gabriel), quai d'Orléans, 8.
Laverrière (Jules), bibliothécaire de la Société centrale d'agriculture de France, boulevard Saint-Michel, 137.
Lebas (Alphonse), rue Fléchier, 2 (S. P.).
Lebon (André), chef de cabinet du Président du Sénat, rue de Tournon, 2.
Le Boterf (Guillaume), rue Gresset, 7, à Nantes.
Lebreton (P.-A.), docteur en médecine, boul. Sébastopol, 113.
Le Chatelier, officier au bureau arabe, à Bou-Saada (Algérie).
Leclercq (Jules), avocat et juge suppléant, rue Royale, 213, à Bruxelles.
Le Clerc (André), élève-ingénieur des mines, rue du Cherche-Midi, 14.
Lecocq (Georges), avocat, rue des Capucins, 51, à Amiens.
Lecomte (Maurice), rue Saint-Lazare, 89, avenue de Coq, 6.
Ledru (Alphonse), avocat à la Cour d'appel, rue Caumartin, 18.
Ledru (Camille), ingénieur en chef des ponts et chaussées, rue de La Bruyère, 51.
Lefebvre (Charles), rue de l'Université, 14.
Legrand (Léon), manufacturier, boulevard Malesherbes, 17.
Legras, propriétaire, rue Séguier, 3.

- Lehecq**, professeur de mathématiques, rue Blanche, 96.
Lelcu (Eugène), boulevard Magenta, 61.
Lelcu (E.-L.-V.), étudiant, boulevard Magenta, 61.
Lemaitre (Raoul), rue des Chanoines, 36, à Caen.
Le Marchand (Charles), négociant en vins, boulevard Beaumarchais, 51.
Lemercier (Abel), docteur en droit, rue Denfert-Rochereau, 83 (S. P.).
Lemercier (Gabriel), ingénieur des ponts et chaussées, avenue de Messine, 10.
Lemercier (Gabriel) fils, avenue de Messine, 10.
Lemercier (Joseph), étudiant, rue Denfert-Rochereau, 83.
Lemercier (Marcel), avenue de Messine, 10.
Lemonnier (M^{me} Alexandre), rue Notre-Dame-des-Champs, 17.
Lemuet (Léon), propriétaire, à Coutances (Manche).
Léon (Alain, prince de), député, boulevard de Latour-Maubourg, 20.
Lequeutre, rue Miromesnil, 8.
Le Roy d'Étiolles (Érard), propriétaire, rue de Londres, 50.
Le Roy d'Étiolles (Paul), officier de marine, rue de La Bruyère, 53.
Leser (Georges), rue Denfert-Rochereau, 18 bis.
Lesieur (Ernest), professeur au collège Chaptal, rue Corneille, 5.
Lesouef, rentier, boulevard Beaumarchais, 109.
Letellier-Delafosse (Ludovic), avocat, avenue de Villiers, 88.
Letulle (Émile), ancien notaire, à Châtillon-sous-Bagneux (Seine).
Levallois (Ernest), négociant, rue du Sentier, 24.
Levasseur (Pierre-Émile), membre de l'Institut, rue Monsieur-le-Prince, 26.
Levot (Léon), agent de change, rue Saint-Marc, 36.
Lévy (Georges), photographe, boulevard de Sébastopol, 113.
Lhomel (Georges-Émile-Amédée de), étudiant, au château de la Bruyère, près de Montreuil-sur-Mer (Pas-de-Calais).
Lichtenberger (Henri), étudiant, avenue de l'Observatoire, 13 (S. P.).
Liégeard (Stéphen), ancien député, rue de Marignan, 21.
Liégeard (M^{me} St.), rue de Marignan, 21.
Lignereux (Édouard-Albert), avocat, agréé au tribunal de commerce, avenue Victoria, 22.
Ligny (Édouard), propriétaire, boulevard Magenta, 46.
Ligny (Jules), propriétaire, boulevard Magenta, 46.
Lionville (Albert), docteur en droit, avocat, rue des Saints-Pères, 12.
Lisnard (Jules), docteur en médecine, à Vallauris (Alpes-Maritimes).
Lochet (Henri), négociant, rue de l'École-de-Médecine, 1, à Reims.
Lodin (Arthur-J.-B.-T.-E.), ingénieur des mines, rue aux Lièvres, 12, au Mans (Sarthe).

Londe (Albert), étudiant, rue du Rocher, 50.

Loppé (Gabriel), peintre, place d'Eylau, 1.

Louis (Élie), secrétaire général de la préfecture du Rhône, à Lyon.

Lubin (Pierre-Désiré), directeur de l'agence Lubin, boulevard Haussmann, 36.

Lusson (Joseph), rue d'Aumale, 13.

Lunyt (Paul), ingénieur en chef des mines, rue de la Chaussée-d'Antin, 2.

Macqueron (Achille), notaire, à Doullens (Somme).

Magimal (Edmond), de la maison Firmin-Didot, rue Jacob, 56.

Maingault (Alfred), docteur en médecine, rue de l'Arcade, 18.

Mame (Paul), imprimeur, rue des Fossés-Saint-Georges, 3, à Tours (Indre-et-Loire).

Manchon (Gaston), manufacturier, rue Jacques-Fauquet, à Bolbec (Seine-Inférieure).

Manchon (Léon), rue du Rocher, 56.

Mangini (Lucien), sénateur, directeur des chemins de fer de la Compagnie des Dombes, rue Raynouard, 36.

Mantel (Paul), rue Vavin, 36.

Mantois (Édouard), propriétaire, rue Richelieu, 92.

Marcel (J.-J.), négociant, au Havre.

Marcellin (M^{me} F.), boulevard Saint-Jacques, passage Gourdon, 10.

Marchand (Amédée), rue Lafayette, 108.

Marchandise (Léon), négociant, boulevard Sébastopol, 53.

Marcilhac (Camille), négociant, rue Vivienne, 20.

Marcuard (Louis-Frédéric-Jules), banquier, rue Lafayette, 31.

Maréchal (Auguste-François), propriétaire, à Rivecourt, par Longueuil-Sainte-Marie (Oise).

Margerie (Emmanuel de), étudiant, rue de Grenelle, 132.

Margerie (Pierre de), étudiant, boul. de la Liberté, 122, à Lille.

Marié (Georges), ingénieur au chemin de fer de Lyon, rue de Madrid, 20.

Marjollin (Gustave), rentier, rue Poisson, 7.

Marquereau (D.), rue Dupetit-Thouars, 12.

Marraud (Jacques-François), avocat, agréé au tribunal de commerce, rue Rossini, 2.

Marteau (Albert), ancien juge au tribunal de commerce, rue Meyerbeer, 7.

Marteau (Léo), négociant, rue de Lancry, 54.

Martel (Charles-Alfred), ancien agréé, rue Caumartin, 43.

Martin (Eugène), propriétaire, rue de Turbigo, 16.

- Martin** (Georges), adjoint à l'inspection générale des finances, avenue Hoche, 13.
- Martin** (Henri), avocat, cours National, à Bône (Algérie).
- Martin** (William), avenue Hoche, 13 (S. P.).
- Masquillier** (Paul), boulevard Haussmann, 47.
- Massignon** (Pierre-H.-F.), pharmacien, rue Saint-Honoré, 93.
- Massin** (Léon), négociant, rue de Paris, 102, à Saint-Denis (Seine).
- Masson** (Georges), libraire-éditeur, boulevard Saint-Germain, 120.
- Mathews** (Charles-Édouard), président de l'Alpine Club, 1, Paper Building's Temple, à Londres (E.-C.).
- Mathon** (Achille), négociant, rue des Fossés-Neufs, 6, à Lille.
- Maugin** (Albert-Louis), rue des Pierres, 22, à Douai (S. P.).
- Maugin** (Gustave), rue des Pierres, 22, à Douai (S. P.).
- Maugin** (M^{me} Gustave), rue des Pierres, 22, à Douai (S. P.).
- Maugin** (M^{lle} Jeanne-Charlotte), rue des Pierres, 22, à Douai (S. P.).
- Maugin** (M^{lle} Lucie-Pauline), rue des Pierres, 22, à Douai (S. P.).
- Mannoir**, secrétaire général de la Société de géographie, rue Jacob, 14.
- May** (Ernest), avenue de Villiers, 27.
- May** (Georges), rue Taitbout, 80.
- May** (Henri), rue Dieu, 19.
- Mayer** (Ferdinand), rue Godot-de-Mauroy, 29.
- Mayniel** (Émile), auditeur au Conseil d'État, rue du Cirque, 5 bis.
- Mayrargues** (Alfred), rue de Lafayette, 13.
- Maxier** (Émile), pharmacien, boulevard Voltaire, 264.
- Meaume** (Édouard), avenue de Neuilly, 45, à Neuilly (Seine).
- Meignen**, avocat, agréé près le tribunal de commerce, boulevard Sébastopol, 52.
- Meiner** (Edmond), à l'Isle-sur-le-Doubs (Doubs).
- Meissas** (G.-N. de), homme de lettres, boul. Saint-Germain, 81.
- Ménager** (Louis), rue Blanche, 77.
- Mengin-Lecreux** (F.-J.-M.-G.), général de division, rue de Vaugirard, 58.
- Menier** (Albert), rue d'Enghien, 6.
- Menier** (Gaston), rue d'Enghien, 6.
- Menier** (Henri), rue d'Enghien, 6.
- Méquillet** (Camille), avocat, à Colmar (S. P.).
- Merle** (François), boulevard Malesherbes, 52.
- Mermilliod** (Edmond), agréé au tribunal de commerce, rue Neuve-Saint-Augustin, 8.
- Mermilliod** (Georges), avoué près la Cour d'appel de Paris, boulevard Sébastopol, 11.

- Neurand** (Joachim-Jean-Louis), rue Denfert-Rochereau, 83.
Meyer (Édouard), docteur en médecine, boulevard Haussmann, 73.
Michau, architecte, rue Denfert-Rochereau, 47.
Michaud (Ernest), manufacturier, rue de Pantin, 89, à Aubervilliers (Seine).
Millot (Albert), avenue des Champs-Élysées, 117.
Millot (M^{me} Albert), avenue des Champs-Élysées, 117.
Mimerel (Antoine), avocat, rue de Vaugirard, 20.
Mirabaud (Albert), rue Taitbout, 29.
Mirabaud (Gustave), rue Taitbout, 29.
Mirabaud (Henri), banquier, rue Taitbout, 29.
Mirabaud (Paul), rue Taitbout, 29.
Miribel (Joseph de), rue Chauveau-Lagarde, 16.
Mizzi (M.-A.-M.), secrétaire de la Société internationale d'explorations africaines, à Malte.
Mocquard, rue Caumartin, 37.
Moisson, juge au tribunal de la Seine, rue de Grenelle, 75.
Moisson (Paul-Jean), étudiant en droit, rue des Saints-Pères, 71.
Mollins (Samuel de), ingénieur, à Croix, près Lille (Nord).
Monnerot (Jules), sous-directeur de la Compagnie nationale d'assurance contre l'incendie, rue de Châteaudun, 57.
Monnier (Marcel), étudiant en droit, rue Saint-Dominique, 3.
Monnot (Céphas), élève à l'École spéciale militaire, place du 8 Octobre, 4 bis, à Saint-Quentin (Aisne).
Monod (Alfred), avocat à la Cour de cassation, rue Jacques-Dulud, 39, à Neuilly (Seine).
Monod (Louis), docteur en médecine, rue des Écuries-d'Artois, 5.
Montchanin (Marc de), aux Jalluères, par Vandenesse (Nièvre).
Montefiore, banquier, rue Christophe-Collomb, 7.
Monthiers (J.-V.), propriétaire, rue d'Amsterdam, 70.
Monthiers (Maurice), élève à l'École des mines, rue d'Amsterdam, 70.
Montpensier (A. d'Orléans, duc de), rue Nitot, 23 (S. P.).
Mony (Adolphe), docteur en médecine, rue Saint-Georges, 49.
Mony (M^{me} Nancy), rue Saint-Georges, 49.
Moreau (Adolphe), administrateur de la Compagnie des chemins de fer de l'Est, rue Saint-Georges, 3.
Moreau (Alfred), rue Joffroy, 174.
Moreau (Pierre-Alfred), notaire, rue Vivienne, 53.
Morel (G.), boulevard Saint-Germain, 26.
Morel d'Arlieux (Charles), notaire, rue de Rivoli, 28 (S. P.).
Morel d'Arlieux (F.-L.), notaire, rue du Faub.-Poissonnière, 35.
Morellet (Eugène), chef du génie, rue Fongate, 17, à Marseille.

- Moret** (Jules), huissier-audencier à la Cour d'appel, boulevard Saint-Denis, 19.
- Mothon** (Henri), censeur de l'École de Sorèze, à Sorèze (Tarn).
- Motte** (Alfred), manufacturier, à Roubaix (Nord).
- Mouillefarine** (Edmond), avoué, rue Sainte-Anne, 46.
- Moussset** (Ernest), docteur en droit, rue d'Ulm, 38.
- Moussous** (M^{me}), avenue Niel, 98.
- Mussy** (Jean), étudiant, rue Soufflot, 19 (S. P.).
- Nansouty** (Charles de), général, membre de la Société Ramond, à Bagnères-de-Bigorre, pic du Midi, col de Sencours (Hautes-Pyrénées).
- Naprstek** (Ferda), institution de M^{mes} Carré-Demailly, rue Demours, 32.
- Narbonne-Lara** (marquis de), rue de Rivoli, 248.
- Nast** (Hermann), auditeur à la Cour des comptes, boulevard Haussmann, 52.
- May** (James-Édouard), négociant, rue du Faubourg-Poissonnière, 96.
- Nérot** (James), avocat à la Cour d'appel, rue de l'Université, 16.
- Neufлизe** (baron J. de), banquier, rue Lafayette, 31.
- Nicolay** (comte de), rue de Berri, 26.
- Nicolay** (comtesse de), rue de Berri, 26.
- Nivert** (G.), docteur en médecine, rue Bayard, 22.
- Noetalin** (Edmond), boulevard Haussmann, 32.
- Norberg** (Charles), libraire-éditeur, rue des Beaux-Arts, 5.
- Normand** (Amédée-François), ingénieur-opticien, galerie Vivienne, 21 et 23.
- Normand** (Georges), rue Richelieu, 82.
- Normand** (J.-C.-J.), avocat, boulevard Malesherbes, 8.
- Normand** (M^{me}), rue Taitbout, 80.
- Odent** (Paul), ancien préfet, rue de Saint-Pétersbourg, 2.
- Ollivier** (M.-J.-M.), des Frères-Prêcheurs, rue Saint-Honoré, presbytère de Saint-Roch.
- Oppenheim** (Gustave), banquier, boulevard Haussmann, 119.
- Ovrée** (Gustave), chef d'institution, rue David, 14.
- Paris** (Louis-Philippe d'Orléans, comte de), rue de Varennes, 57.
- Parmentier** (Ch.), avocat, rue des Ursulines, 2, à Mons (Belgique).
- Pascal**, docteur en médecine, rue Franklin, 22.
- Pauffin** (Henry), étudiant en droit, rue de l'Odéon, 22.
- Paumier** (Louis-Henri), pasteur, rue de l'Université, 74 (S. P.).
- Peables** (J.-H.-A.), membre de l'Alpine-Club, Union-Club, à Londres, S.-W.

- Peiffer** (Édouard), chef d'escadron d'artillerie en retraite, rue Saint-Dizier, 135, à Nancy.
- Pelletier**, président de la Société industrielle, rue Robert, 7, à Elbeuf (Seine-Inférieure).
- Perillat** (François), rue du Faubourg-du-Temple, 52.
- Pérille** (Benjamin), négociant, rue du Bac, 18.
- Périn**, avocat, rue des Écoles, 8.
- Péron** (Ulysse), représentant de fabriques, rue d'Enghien, 30.
- Perret** (Paul), avocat, attaché à la Cour des comptes, avenue Montaigne, 26.
- Perrier** (François), membre de l'Institut, rue du Bac, 106.
- Persent** (Charles), négociant, boulevard de Sébastopol, 53.
- Petit** (Charles), rue de Courcelles, 69.
- Petit** (C.-P.-Henri), trésorier-payeur général, rue de Roanne, 12, à Saint-Étienne (Loire).
- Petitjean** (Gustave-Raymond), étudiant en droit, boulevard des Sablons, 2, à Neuilly (Seine).
- Peyrlade** (Louis), pharmacien, rue Saint-Aubin, 30, à Angers.
- Peyron** (F.), boulevard Saint-Michel, 65.
- Philipot** (Jules), compositeur de musique, rue des Petites-Écuries, 10.
- Picard** (Alfred), rue Caumartin, 5.
- Picard** (G.-J.-E.), propriétaire, rue Chaptal, 20 (S. P.).
- Picard** (Paul), professeur, rue de Sèvres, 11.
- Picaut** (Paul), négociant en vins, boulevard Beaumarchais, 70.
- Picot** (Léon), propriétaire, route de Saint-Mandé, 74, à Saint-Maurice (Seine).
- Piédellèvre** (Paul-Robert), étudiant en droit, rue Gay-Lussac, 38.
- Pierre** (Auguste), colonel d'artillerie en retraite, rue de Varennes, 14.
- Piesse** (Louis), boulevard Denain, 8.
- Pillivuyt** (Léon), rue Paradis-Poissonnière, 46.
- Pillois** (Charles), banquier, boulevard Sébastopol, 107.
- Pillois** (Gaston), banquier, rue Paradis-Poissonnière, 22 bis.
- Pillot** (Stéphen), sous-lieutenant au 91^e de ligne, à Verdun (Meuse).
- Piolenc** (M^{me} la comtesse de), rue de Vienne, 16.
- Pirouley** (l'abbé Emmanuel), 2^e vicaire de Saint-Jacques-du-Haut-Pas, rue Saint-Jacques, 252.
- Plocque** (Alfred), docteur en droit, juge suppléant au tribunal de la Seine, rue Saint-Georges, 41.
- Plon** (Eugène), libraire-éditeur, rue Garancière, 10.
- Plumon** (Jules-Alfred), rue de l'École, 11, à Armentières (Nord).
- Poisson** (Armand), élève au collège Rollin, rue de Miromesnil, 2.
- Polak** (Maurice), place de la Madeleine, 13.

- Poncet** (Victor-Louis), rue de Lille, 23.
- Pontremoli** (Albert), élève au lycée Fontanes, rue Lafayette, 36.
- Portalis** (baron Roger), boulevard Haussmann, 144.
- Portret** (Alexandre), ingénieur civil, chez M. Michel, rue de Babylone, 58.
- Potel** (Alphonse), étudiant, rue Claude-Bernard, 59.
- Potin** (Émile), licencié en droit, rue Claude-Bernard, 66.
- Poussié** (Polycarpe-Maclou), notaire, rue de Paris, 28, à Aubervilliers (Seine).
- Poydenot** (Paul), cité de Londres, 4.
- Poydenot** (M^{me} Paul), cité de Londres, 4.
- Prillieux** (Éd.), professeur à l'École centrale, rue Cambacérès, 14.
- Prudent** (Ferdinand), chef de bataillon du génie, au dépôt des fortifications, rue Saint-Dominique, 8.
- Prudent** (Louis), galerie Montpensier, 18 (Palais-Royal).
- Puiseux** (André), boulevard Saint-Michel, 81.
- Puiseux** (Pierre), boulevard Saint-Michel, 81.
- Puiseux** (Victor), membre de l'Institut, boulevard Saint-Michel, 81.
- Quéstand** (Émile), avocat à la Cour d'appel, rue Guénégaud, 12.
- Rabaroust** (Gaston), juge d'instruction, à Nogent-le-Rotrou (Eure-et-Loir.)
- Rabot** (Charles), étudiant en droit, rue de Condé, 11.
- Radius** (Georges), rue de Valois, 19.
- Raffard** (Gabriel), boulevard Haussmann, 138.
- Raffi** (J.-I.), sculpteur, à Saint-Jean-le-Blanc, près Orléans (Loiret).
- Raulet** (Lucien), rue Dautancourt, 5.
- Reclus** (Onésime), pavillon de Chaintreaucourt, par Nemours (Seine-et-Marne).
- Regnault** (Paul-Eugène-Amédée), rue Saint-Auber, 130, à Arras.
- Regray** (Barthélemy-Léon), ingénieur en chef des chemins de fer de l'Est, à la gare de l'Est.
- Reille** (vicomte Gustave), ancien député, boulevard de Latour-Maubourg, 8.
- Reille** (baron René), député, boulevard de Latour-Maubourg, 10.
- Renault** (Charles), agrégé de l'Université, rue du Mont-Thabor, 25.
- Revel** (Alfred), boulevard Beaumarchais, 50.
- Rey** (Louis), ingénieur des arts et manufactures, rue d'Auteuil, 52.
- Reynal** (Léonce), pharmacien, rue Marbeuf, 77.
- Ribéry** (Adolphe), rentier, rue de Rocroy, 7.
- Riboud** (Jules-Léon), avocat, boulevard Saint-Germain, 193.
- Robert** (Alphonse), docteur en médecine, rue de Naples, 13.

- Roca d'Huyteza** (Gustave), avocat, à Taxo, par Argeles-sur-Mer (Pyrénées-Orientales).
- Rocaut** (Jules), à Evelles, par Nolay (Côte-d'Or).
- Rechat** (Édouard), ancien chef de bureau à la préfecture de la Seine, Grande-Rue, 54, à Nogent-sur-Marne (Seine).
- Roche** (Émile), avocat, boulevard Beaumarchais, 8.
- Rocherand** (Louis-Léon), rue Saint-Placide, 33.
- Roland-Gosselin**, agent de change, rue de Richelieu, 62.
- Rome** (Louis-Cl.-N.), aspirant au notariat, route de Pézenas, 11, à Béziers (Hérault).
- Ronchaud** (Louis de), rue de Valois, 3.
- Ronjat** (Jules), sénateur de l'Isère, rue Gay-Lussac, 70.
- Rothschild** (baron Arthur de), banquier, rue du Faubourg-Saint-Honoré, 33.
- Rothschild** (baron Edmond de), rue Laffitte, 23 (S. P.).
- Rothschild** (M^{me} la baronne Nathaniel de), rue du Faubourg-Saint-Honoré, 33.
- Rouart** (Alexis), ingénieur, boulevard Voltaire, 137.
- Roujol** (Amédée), substitut du procureur général, boulevard Beauvoisine, 62, à Rouen.
- Roulet** (Pierre), propriétaire, rue Lourmel, 96.
- Roussel** (M^{me} veuve Théodore), boulevard Haussmann, 135.
- Rousselet** (Louis), boulevard Saint-Germain, 126.
- Rousselle** (Édouard), étudiant en droit, rue de Bellechasse, 72.
- Rouville** (Henri), ingénieur des ponts et chaussées, rue Lafayette, 91.
- Roux** (Émile), sous-directeur à la préfecture de la Seine, rue Cornaille, 7.
- Ruch** (Edmond), rue Sévigné, 29.
- Russell** (Henry, comte), rue Marca, 14, à Pau (Basses-Pyrénées).
- Sabattier** (Jules-Ernest), lieutenant au 5^e de chasseurs à pied, à Dijon.
- Saglio** (Florent), ingénieur civil, rue de Monceau, 62.
- Sagnier** (Charles), négociant, rue Séguier, 17, à Nîmes.
- Sagnier** (Louis), négociant, rue Séguier, 17, à Nîmes.
- Saint-André** (Alfred de), villa Mondésir, à Évian (Haute-Savoie).
- Saint-Martin** (Ch.-L. Minette de), rue du Plessis, 43, à Versailles (S. P.).
- Saint-Paul** (Georges-Élie), licencié en droit, rue d'Aumale, 22.
- Saint-Paul de Sinçay**, directeur général de la Vieille-Montagne, boulevard Haussmann, 116.
- Salomé** (Th.), avoué, rue Saint-Louis, 1, à Pontoise.

- Salvador de Quatrefages** (André), juge d'instruction à Mantes, et avenue Trudaine, 17, à Paris.
- Sandoz** (Gustave), bijoutier, galerie de Valois, 147.
- Sauvage** (Édouard), ingénieur des mines, rue Taitbout, 91.
- Sauvage** (Henri), rue Saint-Lazare, 94.
- Sauvel** (Charles), rue Joubert, 24.
- Sauvel** (Édouard), avocat au Conseil d'État et à la Cour de cassation, rue Taitbout, 80.
- Savanne** (Charles-Hyacinthe), huissier, rue du Quatre-Septembre, 8.
- Savornin** (Henry de), rue Menard, 16, à Nîmes.
- Schmidt** (Auguste), chimiste, rue Palestro, 15.
- Schrader** (Franz), rue Saint-Placide, 51.
- Segretain** (Alexandre), général, membre du comité des fortifications, boulevard des Invalides, 14 (S. P.).
- Séjourné**, ingénieur des ponts et chaussées, rue des Potiers, 24, à Toulouse.
- Séligmann** (Eugène), agent de change, rue Drouot, 4.
- Senart** (Henri), avoué, rue Le Peletier, 18.
- Serrand** (Daniel), docteur en médecine, rue Saint-Honoré, 281.
- Serrand** (Jean-René), docteur en médecine, rue Duphot, 26.
- Simon** (Auguste-Germain), propriétaire, rue de Rivoli, 196.
- Sircoulon** (Victor), manufacturier, à Audincourt (Doubs).
- Sorlin** (Louis-Ernest), rue de Châteaudun, 12.
- Sornin** (Eugène), rue de Douai, 18.
- Souriau** (Louis-Henry), liquidateur judiciaire, place Vendôme, 10.
- Stopin** (Albert), négociant, boulevard de Sébastopol, 89.
- Surell** (Albert), étudiant, rue de Clagny, 10, à Versailles.
- Surell** (Alexandre), ingénieur en chef des ponts et chaussées, rue du Parc-de-Clagny, 10, à Versailles.
- Tancrède** (Gaston), négociant, rue Baudin, 28.
- Tavernier-Gravet** (Charles-Alexandre), constructeur d'instruments de précision, rue de Babylone, 39.
- Templier** (Armand), libraire-éditeur, boul. St-Germain, 79 (S. P.).
- Templier** (Émile), libraire-éditeur, boulevard Saint-Germain, 79.
- Templier** (Paul), avocat, rue Neuve-des-Petits-Champs, 89.
- Teyssier** (Georges), rue Le Peletier, 4.
- Thibierge** (Georges), interne en médecine, rue d'Alger, 9.
- Thiéblin** (Albert), avocat, boulevard Saint-Michel, 1.
- Thil** (André), garde général des forêts, carrefour de l'Observatoire, 4.
- Thomas** (Léon), ingénieur civil, rue Michel-Ange, 11.
- Thureau** (Ed.), avocat à la Cour d'appel, rue Garancière, 11.
- Thureau** (Georges), juge au tribunal de la Seine, rue Garancière, 11.

- Fissandier** (Albert), architecte, avenue de l'Opéra, 19.
- Fissandier** (Gaston), avenue de l'Opéra, 19.
- Tomy Martin**, avocat à la Cour d'appel, rue d'Anjou-Saint-Honoré, 17.
- Tonnelet** (Jules), constructeur d'instruments de météorologie, rue du Sommerard, 25.
- Tournier** (Benjamin), ancien pasteur protestant, à Pressy-Vandœuvres, près Genève (Suisse).
- Turenne** (marquis de), rue de Berri, 26 (S. P.).
- Turpin de Watteville**, docteur en médecine, villa Le Lame, Borge à Buggiano, province de Lucques (Italie).
- Vacheron** (Louis), avoué, rue du Quatre-Septembre, 13.
- Valfrey** (Célestin), conférencier, rue de Sèvres, 15, à Ville-d'Avray (Seine-et-Oise).
- Vallé** (Ernest), avocat à la Cour d'appel, rue Papillon, 7.
- Vallery-Radot** (René), boulevard Saint-Germain, 207.
- Vaquez** (Ernest), négociant, rue Saint-Denis, 137.
- Varin** (Achille), étudiant, rue des Petits-Hôtels, 9.
- Vasseur** (Casimir-Gaston), boulevard Magenta, 95.
- Vavasseur**, avocat à la Cour d'appel, rue du Caire, 10.
- Vazeille** (Étienne), professeur de mathématiques spéciales au collège Stanislas, rue Gay-Lussac, 26.
- Vélain** (Charles), répétiteur de géologie à la Sorbonne, rue Thénard, 9.
- Vendryes** (Joseph-Charles), boulevard Saint-Germain, 125.
- Verdin** (Alexandre), propriétaire, avenue de l'Observatoire, 13.
- Verne** (Paul), 16, rue Crébillon, à Nantes.
- Vignes** (Paul-Auguste), élève à l'École centrale des arts et manufactures, rue Rougemont, 15.
- Vignot** (Charles), rue d'Anjou-Saint-Honoré, 48.
- Vigués** (Antoine), docteur en médecine, boulevard Beaumarchais, 45.
- Villard** (Théodore), ingénieur, boulevard Malesherbes, 138.
- Viолlette** (A.-L.), avoué, rue de la Michodière, 2.
- Viroux** (Henri), capitaine chef du génie, à Batna, province de Constantine (Algérie).
- Visme** (Armand-Louis de), avocat à la Cour d'appel, rue de Châteaudun, 53.
- Visme** (Gaston de), rue de Châteaudun, 53.
- Voisin** (Auguste), docteur en médecine, rue Séguier, 16.
- Voisin** (Félix), conseiller à la Cour de cassation, rue Séguier, 16.
- Voisin-Bey**, ingénieur en chef des ponts et chaussées, rue Auber, 5.

- Vuigner** (Henri-Louis), ingénieur civil des mines, rue de l'Université, 28.
- Waddington** (Richard), député de la Seine-Inférieure, rue du Faubourg-Poissonnière, 33.
- Wagnière** (Alfred), via Martelli, 8, à Florence (Italie).
- Wallerstein** (Georges), rue Saint-Marc, 36.
- Wallon** (E.), Grande-Rue-Villebourbon, 31, à Montauban.
- Warenhorst** (Georges), boulevard Magenta, 118.
- Warnod**, ingénieur des ponts et chaussées, à Giromagny, territoire de Belfort (S. P.).
- Waroquet** (Georges), rue de la Banque, 18.
- Wartelle** (Émile), rue des Fours, 1, à Arras (Pas-de-Calais).
- Watson** (P.), solicitor, Lower Walshad, Bury, Lancashire (Angleterre).
- Wehrlin** (Charles-Édouard), ingénieur des arts et manufactures, avenue d'Eylau, 8.
- Wehrlin** (Daniel), élève à l'École des hautes études commerciales, avenue d'Eylau, 8.
- Willm** (Jules-Edmond), chef des travaux chimiques à la Faculté de médecine, boulevard Montparnasse, 82.
- Wittmann** (Léon), négociant, rue de la Tour-d'Auvergne, 15.
- Wolff** (Jules), à Dampmart, près Lagny (Seine-et-Marne).
- Yvart** (Casimir), propriétaire, rue Masséna, 28, à Nice.
- Yvon** (Maurice), rue de la Tour, 156.

75 MEMBRES DE 1882.

- Adam** (Eugène-Victor), rentier, rue Lafayette, 15.
- Adam** (M^{me} Louise), rue Lafayette, 15.
- Barbier-Saint-Hilaire** (Etienne), ingénieur, rue du Pré-aux-Clérès, 10.
- Barthel** (M^{lle} Élisabeth), rue Saint-Honoré, 336.
- Baudrand** (abbé Joseph), administrateur de l'École Saint-Elme, à Arcachon (Gironde).
- Bayard** (Edmond), rue de la Victoire, 61.
- Bex** (Frédéric), propriétaire, rue Monsieur, 13.
- Cadier** (Léon), élève de l'École des chartes, rue de Vaugirard, 54.
- Clermont** (Raoul de), étudiant, boulevard Saint-Michel, 8.
- Cornet** (François), ingénieur, boulevard Dolez, 28, à Mons (Belgique).
- Courbot** (Émile), avocat, rue de La Bruyère, 49.
- Crépin** (François), directeur du Jardin botanique, rue de l'Esplanade, 8, à Bruxelles (Belgique).

- Degand** (Émile), à Mons (Belgique).
- De Jarnac** (Adrien-Ernest), rue Jeanne-d'Arc, 52, à Rouen.
- Drioux** (Joseph), avocat, rue de Vaugirard, 39.
- Drut** (Paul), rue Chauchat, 22.
- Du Bois** (Albert), avocat, rue des Clercs, 20, à Mons (Belgique).
- Duchaufour** (Albert), sous-inspecteur des forêts, rue du Faubourg-Saint-Martin, 122.
- Engelback** (Paul), étudiant en médecine, rue de Vaugirard, 98.
- Faber** (René), rédacteur au ministère de l'Agriculture, rue du Faubourg-Saint-Honoré, 54.
- Flourens** (Abel), maître des requêtes au Conseil d'État, rue Prony, 64.
- Forest** (Charles), chef de bataillon en retraite, rue Raméau, 11.
- Gabalde de Casamajor**, chef de bureau au ministère de l'Intérieur, rue Pergolèse, 48 (villa Dupont, 5).
- Genouvill** (Félix-Louis), étudiant, rue de Rennes, 47.
- Getting** (James-C.), Irevor house, the avenue Gipsy Hill, à Londres.
- Godard** (Edouard), rue Sainte-Anne, 34.
- Goubareff** (Démétrius), propriétaire, à Beaulieu (Alpes-Maritimes).
- Gouin**, sénateur inamovible, rue de Lisbonne, 33.
- Gournay** (André de), rue Royale, 7.
- Gournay** (M^{me} André de), rue Royale, 7.
- Hatin** (Eugène), notaire, rue Saint-Honoré, 231.
- Hauterive** (comte d'), secrétaire d'ambassade honoraire, rue Dumont-Durville, 2.
- Hébert** (Léonce), libraire-éditeur, rue Perronnet, 7.
- Houlés** (abbé Alphonse), directeur de l'École Albert-le-Grand, à Arcueil (Seine).
- Jansson** (Eugène), rue de Trévise, 32.
- Kochlin-Schwartz**, maire du 8^e arrondissement, avenue Hoche, 60.
- Koskull** (comte), ancien ministre plénipotentiaire de Russie au Brésil, villa Koskull, à Nice.
- Krasts** (M^{me} Antonia), rue du Château, 8, à Puteaux (Seine).
- Krasts** (Charles), étudiant, rue du Château, 8, à Puteaux.
- Krasts** (M^{lle} Claudine), rue du Château, 8, à Puteaux.
- Krasts** (M.-J.-C.), propriétaire, rue du Château, 8, à Puteaux.
- Laburthe** (M^{me}), rue Blanche, 84.
- Lachassagne** (Léon), banquier, à Maisons-sur-Seine (Seine-et-Oise).
- Lacoste** (Paul), ancien avoué, rue Caumartin, 37.
- Lafaix** (Paul), élève au lycée de Versailles, rue du Vautrait, 2, à Versailles.
- Le Pileur** (Louis), docteur en médecine, rue Castellane, 12.
- Lintermans** (Louis), candidat au notariat, à Seneffe (Belgique).

- Maitre** (Jean), élève-ingénieur des mines, rue de la Chaise, 1.
Malinet (Henry), banquier, à Épernay.
Martin (Édouard), comptable, rue Haute-de-Bezons, à Courbevoie (Seine).
Martin (James), étudiant, avenue Hoche, 13.
Maucomble (Émile), avoué, rue Laffitte, 11.
Meaux (Henri de), clerc de notaire, rue Saint-Placide, 44.
Merville (Louis de) avocat, rue de Vaugirard, 31.
Michelet (M^{me} A.-Jules), rue d'Assas, 76.
Mithouard (Auguste-Félix), propriétaire, rue Coursalon, 8, à Troyes (Aube).
Moret (Edmond), inspecteur du matériel au ministère des Affaires Étrangères, quai d'Orsay, 37.
Odent (Henri), négociant, boulevard Saint-Michel, 11.
Parot (Ernest), flateur, à Donchéry (Ardennes).
Petsche (Édouard-Achille), ingénieur des ponts et chaussées, rue de La Bruyère, 19.
Portes (Auguste), lieutenant-colonel d'artillerie en retraite, à Saint-Cergues-sur-Nyon, canton de Vaud (Suisse).
Portes (M^{me} Constance), à Saint-Cergues-sur-Nyon, canton de Vaud (Suisse).
Rothan (M^{lle} Marie), place Saint-Georges, 28.
Sainte-Claire-Deville (Étienne), lieutenant au 13^e régiment d'artillerie, rue Meissonier, 6.
Salles (André), élève-commissaire de la marine, rue Poissonnière, 14, à Lorient (Morbihan).
Salmon-Legagneur (Raymond), avocat, boulevard Saint-Germain, 108.
Swan (Francis-E.-P.) avenue Porte-Neuve, 18, à Pau.
Tissier (Augustin), négociant, rue de l'Arbre-Sec, 35.
Vaquex (Albert), négociant, rue de Chartres, 4, à Neuilly (Seine).
Vaquex (Henri), étudiant en médecine, rue Corneille, 7.
Verneuil (Armand de), banquier, rue de la Bourse, 1.
Vuillot (M^{me} veuve), rue Clauzel, 10.
Vuillot (M^{lle} Marthe), rue Clauzel, 10.
Vuillot (M^{lle} Valentine), rue Clauzel, 10.
Wiat (Louis), rue de Grémy, 5, à Cambrai (Nord).
-

II. — SECTION D'AUVERGNE

FONDÉE LE 16 MAI 1874.

SIÈGE SOCIAL : à Clermont-Ferrand.

BUREAU.

MM. Chotard, *président.*Gaillard, *vice-président.*Vimont, *secrétaire général honoraire.*Viallefond, *secrétaire général.*Jusseraud, *secrétaire des séances.*Reynard (Joseph), *archiviste.*Labourier, *trésorier honoraire.*Pestel (Léon), *trésorier.*Julien } *commissaires.*

Lenoir }

Laferrrière, *délégué près de la Direction centrale.*

157 MEMBRES ANCIENS.

Albert (Georges), juge au tribunal civil, à Gannat (Allier).**Amé** (Émile), architecte, rue Montlosier, à Clermont-Ferrand.**Amiot**, ingénieur des mines, boulevard Saint-Germain, 146, à Paris.**Andrieux** (Eugène), propriétaire, rue Saint-Genès, 17, à Clermont-Ferrand.**Barbat** (Jean), employé à l'imprimerie Montleuis, à Clermont-Ferrand.**Barot-Duchier**, libraire, rue Saint-Esprit, 26, à Clermont-Ferrand.**Barrière** (Claude), conseiller général, rue Savaron, à Clermont-Ferrand.**Bayle** (Félix), agent-voyer, à Thiers (Puy-de-Dôme).**Bayle**, notaire, à Aubières, par Clermont-Ferrand (Puy-de-Dôme).**Béchon** (René), procureur de la République, à Riom (Puy-de-Dôme).**Beissac** (Francisque), notaire, à Rochefort-Montagne (Puy-de-Dôme).**Bellet** (Ferdinand), ancien notaire, rue de la Treille, à Clermont-Ferrand.**Bellon** (Félix), rue Montlosier, à Clermont-Ferrand.**Bellon** (Gabriel), propriétaire, au Mont-Dore (Puy-de-Dôme).**Bernard** (Fernand), rue des Bughes, maison Brasset, à Clermont-Ferrand.**Bernard-Carion** (Joseph), propriétaire, à Ambert (Puy-de-Dôme).

Niffa, chef d'escadron au 36^e régiment d'artillerie, à Clermont-Ferrand.

Boette, expert, place Royale, à Clermont-Ferrand.

Bonabry (Jean), cantonnier-chef, au Mont-Dore (Puy-de-Dôme).

Bonnard (Gustave), propriétaire, au Mont-Dore, et quai Claude-Bernard, 8, à Lyon.

Bonnet (Michel), avoué, à Clermont-Ferrand.

Bonneville (César), notaire, rue d'Assas, à Clermont-Ferrand.

Bouché (Henri), inspecteur principal adjoint de l'exploitation du chemin de fer P.-L.-M., rue Blatin, 50, à Clermont-Ferrand.

Bouillat (Jacques), rue du Port, à Clermont-Ferrand.

Boulet (Genès), expert géomètre, rue de la Treille, 25, à Clermont-Ferrand.

Bournet (Eugène), étudiant, Petite-Rue-du-Port, 41, à Clermont-Ferrand.

Bourrier (Joseph), avocat, à Riom (Puy-de-Dôme).

Boyer (François), rue de l'Hôtel-Dieu, à Clermont-Ferrand.

Boyer-Rochefort (Achille), propriétaire, boulevard des Pyramides, à Clermont-Ferrand.

Boyer-Trintinhac, propriétaire, rue Blatin, à Clermont-Ferrand.

Brancher (Antoine), ingénieur civil, rue Blatin, à Clermont-Ferrand.

Bresson, percepteur, rue Montlosier, à Clermont-Ferrand.

Brugière (Antoine), ancien notaire, à Murat-le-Quaire (Puy-de-Dôme).

Brugière (Jules), propriétaire, au Mont-Dore (Puy-de-Dôme).

Burin-Desrosiers (Annable), membre du Conseil général du Puy-de-Dôme, rue Tilsitt, 3, à Paris.

Chabaud, concessionnaire des eaux du Mont-Dore, au Mont-Dore (Puy-de-Dôme).

Chabery (Léon), médecin, au Mont-Dore (Puy-de-Dôme).

Chabrol (Ulysse), propriétaire, cité Chabrol, à Clermont-Ferrand.

Chalus (Maurice), banquier, rue Montlosier, à Clermont-Ferrand.

Chambe (Paul), négociant, rue Blatin, à Clermont-Ferrand.

Charbuy (André), propriétaire du café de Paris, place de Jaude, à Clermont-Ferrand.

Chassaingne (Louis), substitut, à Issoire (Puy-de-Dôme).

Chaudessolle (Félix), avocat, montée de Jaude, 3, à Clermont-Ferrand.

Chaussegros-Clément, constructeur, rue Saint-Barthélemy, 7, à Clermont-Ferrand.

Chauvassaigne (Franck), conseiller général, au château de Theix, par Saint-Genès-Champanelle (Puy-de-Dôme).

Chibret (Paul), docteur en médecine, à Clermont-Ferrand.

- Chotard** (H.), doyen de la Faculté des lettres, à Clermont-Ferrand.
- Chouleur** (Émile), ingénieur, aux usines de Desvres (Pas-de-Calais).
- Chrétien** (Félix), agent-voyer, à Pontaumur (Puy-de-Dôme).
- Clarax** (Louis), sous-chef de section à la C^{ie} de Grande-Ceinture, à Saint-Germain-en-Laye.
- Clausels** (Chlodomir), avocat à la Cour d'appel, adjoint au maire, à Riom (Puy-de-Dôme).
- Claussmann**, professeur de musique, rue du Billard, à Clermont-Ferrand.
- Clément** (Léon), chef de service au bureau des acquisitions de la Compagnie du chemin de fer de Clermont à Tulle, rue Blatin, à Clermont-Ferrand.
- Cohadon** (Louis), avocat, rue Blatin, à Clermont-Ferrand.
- Cohadon** (Louis), médecin consultant, au Mont-Dore (Puy-de-Dôme).
- Colomès** (Antoine), substitut du procureur de la République, à Clermont-Ferrand.
- Coudert** (Michel), agent-voyer, rue de l'Hôtel-Dieu, 38, à Clermont-Ferrand.
- Dalbine** (Antony), greffier de la justice de paix du canton Nord, rue Bancal, à Clermont-Ferrand.
- Damour**, chirurgien-dentiste, montée de Jaude, à Clermont-Ferrand.
- Dargens** (Georges), typographe, rue St-Louis, 17, à Clermont-Ferrand.
- Daval** (Albert), avocat, à Saint-Germain-Lembron (Puy-de-Dôme).
- Douhet** (Jules de), avoué, rue des Notaires, 5, à Clermont-Ferrand.
- Drelon** (Louis), directeur des mines de Messeix, place Saint-Hérem, à Clermont-Ferrand.
- Ducup de Saint-Paul** (Charles), capitaine au 36^e régiment d'artillerie, rue Breschet, 10, à Clermont-Ferrand.
- Dufour-Dubesset**, aux Barants, par Thiers (Puy-de-Dôme).
- Duliège**, maire de la Bourboule (Puy-de-Dôme).
- Dullier**, agent-voyer-chef du département du Puy-de-Dôme, rue de l'Ancien-Hôpital, 6, à Clermont-Ferrand.
- Dumas-Aubergier** (Gabriel), médecin inspecteur des eaux de Saint-Nectaire, avenue de l'Observatoire, à Clermont-Ferrand.
- Dumas de Champvallier**, colonel commandant le 34^e régiment d'artillerie, à Angoulême.
- Emond** (Émile), médecin consultant, au Mont-Dore (Puy-de-Dôme).
- Fargeix** (Adrien), ancien notaire, conseiller général, chez M. Chotard, rue Blatin, à Clermont-Ferrand.

- Faueon** (Albert), agréé au tribunal de commerce, adjoint au maire, rue des Chaussetiers, à Clermont-Ferrand.
- Faure** (Barthélemy), commis-greffier au tribunal civil, à Clermont-Ferrand.
- Favier** (Joseph), chef de section des ponts et chaussées, à Crest (Drôme).
- Fraenkel**, employé à la Compagnie du chemin de fer de Clermont à Tulle, rue Bansac, 22, à Clermont-Ferrand.
- Gaillard** (Gilbert), maire de Clermont-Ferrand, rue Blatin.
- Garron**, greffier en chef de la Cour d'appel, à Riom (Puy-de-Dôme).
- Girard** (Alexis), propriétaire, à Saint-Amant-Tallende (Puy-de-Dôme).
- Girard** (Jean), propriétaire, cours Sablon, 45, à Clermont-Ferrand.
- Girard** (Jules), négociant, place Saint-Pierre, à Clermont-Ferrand.
- Giraudet**, ancien notaire, place Delille, maison Coustet, à Clermont-Ferrand.
- Glaize** (Paul), préfet du Puy-de-Dôme, à Clermont-Ferrand.
- Gonod d'Artemare** (Eugène), pharmacien en chef des hospices, rue Blatin, à Clermont-Ferrand.
- Gourbeyre** (Augustin), substitut du procureur de la République, à Saint-Flour (Cantal).
- Gourbeyre** (Félicite), docteur en médecine, à Ambert (Puy-de-Dôme).
- Goutet** (Pierre), agréé au tribunal de commerce, place Saint-Hérem, à Clermont-Ferrand.
- Grimaud** (Alexandre), avoué à la cour d'appel, à Riom (Puy-de-Dôme).
- Hitz** (Georges), propriétaire du café du Globe, montée de Jaude, à Clermont-Ferrand.
- Huguet** (Adrien), notaire, à Billom (Puy-de-Dôme).
- Jaloustre** (Charles), chef de division à la préfecture du Puy-de-Dôme, place Saint-Hérem, 14, à Clermont-Ferrand.
- Jay** (Gilbert), rue Massillon, à Clermont-Ferrand.
- Julien** (Alphonse), professeur à la Faculté des sciences, place de Jaude, à Clermont-Ferrand.
- Jusserand** (Édouard), sous-chef de bureau à la préfecture du Puy-de-Dôme, à Clermont-Ferrand.
- Kuhn** (Émile), brasseur, à Chamalières, par Clermont-Ferrand.
- Labourier** (Émile), avoué, rue Pascal, 22, à Clermont-Ferrand.
- Labussière** (Alphonse), député, rue des Écoles, 28, à Paris.
- Lasteyras**, receveur particulier des finances, à Gannat (Allier).
- Latru** (Michel), propriétaire, au Mont-Dore (Puy-de-Dôme).

Laurent (Philippe), propriétaire, aux Martres-d'Artières (Puy-de-Dôme).

L'Ebray (Gabriel), avocat, cité Chabrol, à Clermont-Ferrand.

Lécuellé, professeur au lycée, à Clermont-Ferrand.

Ledru (Agis), trésorier payeur général du département du Puy-de-Dôme, rue de l'Éclache, à Clermont-Ferrand.

Ledru fils, architecte, rue de l'Éclache, à Clermont-Ferrand.

Lenoir (Étienne-Victor), avocat, rue Pascal, à Clermont-Ferrand.

Lepaltre (Ferdinand), propriétaire, rue Jola, à Clermont-Ferrand.

Lussigny (Charles de), cours Sablon, à Clermont-Ferrand.

Maehoeuf (Aug.), avocat, place du Terrail, à Clermont-Ferrand.

Malbet (Georges), avocat, au Cheix, par Riom (Puy-de-Dôme).

Mathieu (Jean-Baptiste), ancien notaire, cours Sablon, 5, à Clermont-Ferrand.

Maxen (Natalie), étudiant, rue Ballin-Viller, à Clermont-Ferrand.

Montlouis (Gabriel), imprimeur, rue Barbançon, à Clermont-Ferrand.

Mornas (de), colonel du 46^e régiment d'artillerie, à Clermont-Ferrand.

Mourlevat (Mathieu-A.), avoué, rue d'Assas, à Clermont-Ferrand.

Patrognet, percepteur, à Montluçon (Allier).

Pataret (Léonce), pharmacien, au Mont-Dore (Puy-de-Dôme).

Percepiéd (Elie), médecin consultant, au Mont-Dore (Puy-de-Dôme).

Pestel (Armand), rue des Bonnes-Femmes, à Clermont-Ferrand.

Pestel (Arthur), propriétaire, rue de l'Éclache, à Clermont-Ferrand.

Pestel (Léon), ancien agent de change, place Thomas, 10, à Clermont-Ferrand.

Petit (Pierre), imprimeur, petite place de la Treille, à Clermont-Ferrand.

Peyronnet, propriétaire, cité Chabrol, à Clermont-Ferrand.

Pierre (Dominique), homme de lettres, rue du Bois-de-Cros, à Clermont-Ferrand.

Pinatelle (Michel), sous-inspecteur des postes et télégraphes, à Clermont-Ferrand.

Pironon (Paul), banquier, rue Saint-Barthélemy, à Clermont-Ferrand.

Peizat (Henri), général de brigade, commandant l'artillerie, à Alger.

Ponsonnaille (Auguste), receveur particulier des finances, à Riom (Puy-de-Dôme).

Queyhard (Charles), conseiller de préfecture, au Puy (Haute-Loire).

Queyrat (Jules), rue Saint-Genès, à Clermont-Ferrand.

Quinette (François), confiseur, rue Montlosier, à Clermont-Ferrand.

- Radenac** (Amédée), ingénieur des arts et manufactures, à Bort (Corrèze).
- Reynard** (Joseph), agent-voyer, rue Abbé-Girard, 6, à Clermont-Ferrand.
- Rocher** (Michel), commissaire-priseur, place Poterne, à Clermont-Ferrand.
- Rongier** (Émile), greffier en chef du tribunal civil, à Clermont-Ferrand.
- Rouffy** (Albert), avocat, rue Fontgiève, à Clermont-Ferrand.
- Sales** (Ernest de), substitut du procureur de la République, à Clermont-Ferrand.
- Sauvageot**, premier commis à la conservation des hypothèques, rue Jeanne-d'Arc, 34, à Orléans.
- Sersiron** (Georges), juge suppléant au tribunal civil, rue de l'Hôtel-Dieu, à Clermont-Ferrand.
- Sicard** (Gilbert), avocat, rue Saint-Genès, à Clermont-Ferrand.
- Soubigou** (Auguste), à Saint-Géri (Lot).
- Taillandier** (Guillaume), ingénieur civil, à Bort (Corrèze).
- Tardif-Cohadon** (Gilbert), propriétaire, au Mont-Dore (Puy-de-Dôme).
- Teissède** (Alphonse), notaire, à Murat (Cantal).
- Thomas** (Alfred), docteur en médecine, à Billom (Puy-de-Dôme).
- Tillion** (Antoine), rue Sous-les-Augustins, à Clermont-Ferrand.
- Tisserand** (Louis), député, rue du Cirque, 17, à Paris.
- Trioullier** (Hippolyte), propriétaire, au château de Couzance, près Saint-Germain-Lembron (Puy-de-Dôme).
- Troupy** (Félix), caissier à l'imprimerie Mont-Louis, place Suguy, 8, à Clermont-Ferrand.
- Vaxeille** (François), avoué, rue du Port, 10, à Clermont-Ferrand.
- Verdier** (Ernest), maire de Saint-Germain-Lembron (Puy-de-Dôme).
- Vernière** (Antoine), contrôleur des contributions directes, à Brioude (Haute-Loire).
- Versapuy** (Jules), ancien notaire, suppléant du juge de paix du canton Est, place de Jaude, 20, à Clermont-Ferrand.
- Veyrières**, médecin consultant, à Issoire (Puy-de-Dôme).
- Veyssière**, entrepreneur de travaux publics, boulevard de Gergovie, à Clermont-Ferrand.
- Viallefond** (Paul), négociant, rue des Gras, à Clermont-Ferrand.
- Vigeral** (Jules), conseiller général, à Vertaizon (Puy-de-Dôme).
- Vigerie**, percepteur, au Mont-Dore (Puy-de-Dôme).
- Vimont** (Edouard), bibliothécaire de la ville de Clermont, montée de Jaude, 3, à Clermont-Ferrand.

60 MEMBRES DE 1882.

- Archand** (Alphonse), avoué, à Riom (Puy-de-Dôme).
Armet (Jacques), directeur de l'établissement thermal, au Mont-Dore.
Baconnet (Jean), avoué, à Gannat (Allier).
Banier (Eugène), avocat, à Gannat (Allier).
Basse (Maurice), étudiant, place Delille, à Clermont-Ferrand.
Basse (Roger), avocat, place Delille, à Clermont-Ferrand.
Bauderon (François-Joseph), rue Massillon, 3, à Clermont-Ferrand.
Bernard, médecin-major au 16^e d'artillerie, barrière d'Issoire, 3, à Clermont-Ferrand.
Blanc (Louis), percepteur, à Gannat (Allier).
Bonnefon (Ernest), juge au tribunal civil, à Clermont-Ferrand.
Boursin (Charles), notaire, rue de l'Écu, 10, à Clermont-Ferrand.
Boutiron-Richard, directeur du Cercle des alpinistes, au Mont-Dore.
Caillat (Pierre), agent-voyer, à Clermont-Ferrand.
Cassan (Francisque), sous-intendant militaire, à Clermont-Ferrand.
Chaumont (Pierre), au château de la Molière, à Billom (Puy-de-Dôme).
Chevant, notaire, à Billom (Puy-de-Dôme).
Collangettes (Genès), avocat, rue de l'Oratoire, à Clermont-Ferrand.
Colombier, avocat, place Saint-Hérem, 20, à Clermont-Ferrand.
Deshors, professeur au lycée, à Clermont-Ferrand.
Domage (Henri), directeur des mines de houille, à Brassac (Puy-de-Dôme).
Essarts (Emmanuel des), professeur à la Faculté des lettres, rue Sainte-Claire, à Clermont-Ferrand.
Fabre (Euryale), ancien notaire, à Clermont-Ferrand.
Faucillon (Victor), rue Massillon, à Clermont-Ferrand.
Faure (Anatole), avoué à la Cour d'appel, à Riom.
Francon (Étienne-Camille), greffier de la justice de paix, conseiller d'arrondissement, à Vic-le-Comte (Puy-de-Dôme).
Giraud, ancien greffier, avenue de Mont-Ferrand, maison Gaudias, à Clermont-Ferrand.
Giraud (Charles), banquier, à Thiers (Puy-de-Dôme).
Girod, maître de conférences à la Faculté des sciences, à Clermont-Ferrand.
Gorce (Léon), avoué, à Riom (Puy-de-Dôme).
Goyon (Charles), avocat, à Riom.
Lacarrière (Armand), avocat, à Riom (Puy-de-Dôme).

- Laussedat** (Edmond), rue Saint-Placide, 46, à Paris.
Lhéritier (Gabriel), ingénieur-constructeur, à Clermont-Ferrand.
Mailly (Olivier), sous-lieutenant au 86^e de ligne, officier d'ordonnance du général commandant la subdivision militaire, à Clermont-Ferrand.
Massé (Louis), avoué à la Cour d'appel, à Riom.
Mathé (Étienne), agent-voyer, à Thiers (Puy-de-Dôme).
Mège (Jean), conducteur-voyer de la ville, à Clermont-Ferrand.
Morel (Jean-Baptiste), pharmacien, à Noirétable (Loire).
Morel (Michel), avoué à la Cour d'appel, à Riom.
Morin, docteur en médecine, rue du Port, 7, à Clermont-Ferrand.
Pommerol, docteur en médecine, à Gerzat, par Aulnat (Puy-de-Dôme).
Poupon, lieutenant-colonel du 2^e chasseurs, à Tours (Indre-et-Loire).
Pouradier-Duteil (Édouard), président de chambre à la Cour d'appel, à Riom (Puy-de-Dôme).
Raynal de Tissonnière, conseiller de préfecture du Puy-de-Dôme, à Clermont-Ferrand.
Richard (Albert), notaire, à Clermont-Ferrand.
Robert (Antoine), avocat, à Moulins (Allier).
Rouchon (Gilbert), archiviste du Puy-de-Dôme, à Clermont-Ferrand.
Roussel (Léon), ingénieur civil, à Riom.
Sadourny, avocat, à Riom (Puy-de-Dôme).
Saint-Loup, doyen de la Faculté des sciences, à Clermont-Ferrand.
Salvy (Georges), avocat, à Riom (Puy-de-Dôme).
Sarciron (Aimé), place de Jaude, à Clermont-Ferrand.
Sardier (Jean-Baptiste), avoué, à Riom (Puy-de-Dôme).
Sarrus, directeur de la Société Générale, à Clermont-Ferrand.
Teisset (Louis), place du Terrail, à Clermont-Ferrand.
Tixeront (Charles), avocat, à Riom (Puy-de-Dôme).
Touzot (Victor), place Saint-Hérem, à Clermont-Ferrand.
Ventre (Fernand), avoué à la Cour, à Riom (Puy-de-Dôme).
Vieillard (Francisque), greffier du tribunal de commerce, à Billom (Puy-de-Dôme).
Vignancourt (Joseph), avocat, à Clermont-Ferrand.
-

III. — SECTION DES HAUTES-ALPES

193 MEMBRES.

SOUS-SECTION DE GAP

FONDÉE LE 27 MAI 1874.

SIÈGE SOCIAL : à Gap.

BUREAU.

MM. Miane (Xavier), *président d'honneur.*

Pion, *président d'honneur.*

Jaubert, *président.*

Templier (abbé), *vice-président.*

Cardot, *secrétaire général.*

Fiard, *trésorier.*

Caseneuve (Camille de), *secrétaire.*

Burle (Louis).

Grimaud (Joseph).

Beynet.

} *administrateurs.*

85 MEMBRES ANCIENS.

Agostini (Alexandre), agent-voyer, à Serres (Hautes-Alpes).

Ailhaud (Jules), propriétaire, à Gap.

Alard (Cassiodore), ingénieur en chef de Maine-et-Loire, à Angers.

Allaigre, percepteur, à Saint-Vallier (Drôme).

Alluin (Louis), directeur de la succursale du Crédit de France, à Gap.

Amat (Clément), avocat, à Gap.

Ambly (Adolphe d'), capitaine adjudant-major, au 75^e de ligne, à Gap.

Arnoux (Alexandre), entrepreneur, place d'Aix, 31, à Marseille.

Arnoux (Joseph), rentier, à Gap.

Aubert (Clément), directeur de la Compagnie du chemin de fer de Bône à Guelma, à Bône (Algérie).

Augier (Auguste-Abraham), membre du Conseil général, à Gap.

Burle (Charles), négociant, rue de Rambuteau, 22, à Paris.

Barral (Henry), fabricant de draps, à Die (Drôme).

Barton, substitut du procureur de la République, à Gap.

Bastin (Alfred), entrepreneur du chemin de fer, au Monétier-Morneix (Haute-Savoie).

Bellegarde (de la Forgue de), directeur de la succursale de la Banque de France, à Gap.

Bertrand (Léon), premier clerc de notaire, à Gap.

Beynet (Alcée), chef de section au chemin de fer P.-L.-M., à Gap.

Blanc (Charles), étudiant en droit, rue de Fleurus, 1, à Paris.

Blanc (Xavier), sénateur, rue de Fleurus, 1, à Paris.

Borel (Emile), professeur au collège, à Gap.

Burle (Auguste), négociant, à Gap.

Burle (Eugène), fabricant de draps, à Vienne (Isère).

Burle (Félix), ingénieur colonial auxiliaire, à Saïgon (Cochinchine).

Burle (Jules), fabricant de draps, à Vienne (Isère).

Burle (Louis), contrôleur des contributions directes, à Gap.

Caffarel, juge d'instruction, à Vienne (Isère).

Callandra (Louis), conservateur des hypothèques, à Gap.

Cardot (Emile), garde général des forêts, à Gap.

Caseneuve (Camille de), vice-président du tribunal civil, à Gap.

Chaillet (Claude), entrepreneur, cours Morand, 57, à Lyon.

Chaix (Cyprien), avocat, député des Hautes-Alpes, rue Godot-de-Mauroy, 4, à Paris.

Chaudier (Louis), architecte du département, à Gap.

Delaly (Alfred), chef de section principal aux chemins de fer de l'État, à Épinac (Saône-et-Loire).

Didier de Rousset (Henri), avocat, à Gap.

Doncieux (Annibal), vice-président du tribunal, à Valence (Drôme).

Euzière (Frédéric), avocat et maire, à Gap.

Faure (Clément), avoué, à Gap.

Faure (Édouard), directeur des postes et télégraphes, à Gap.

Faure (Joseph), étudiant, à Gap.

Faure (Léon), pharmacien, à Gap.

Fayet (Albert), procureur de la République, à Beaune (Côte-d'Or).

Fiard (Marius), capitaine adjudant-major en retraite, rue Villars, 2, à Gap.

Forcheron (Paul), vice-président du Conseil de préfecture de la Drôme, à Valence (Drôme).

Garnier (Marius), contrôleur des contributions directes, à Montpellier.

Genin (Louis), marchand de bois, à Die (Drôme).

Grimaud (Joseph), membre du Conseil général, à Saint-Bonnet (Hautes-Alpes).

Grosjean (Charles), entrepreneur, à Drambon, par Pontailleur (Côte-d'Or).

Hugues (Edmond), avocat, à Gap.

- Jaubert** (Jacques), ingénieur du chemin de fer, à Gap.
Joubert (Albert), notaire, à Manosque (Basses-Alpes).
Joubert (Ernest), notaire, à Saint-Bonnet (Hautes-Alpes).
Jougla (Ferdinand), notaire, à Gap.
Jougla (Sosthène), imprimeur, à Gap.
Labastie (Auguste), président du tribunal, à Gap.
Laty (Albert), avocat, à Gap.
Layus (Lucien-Paul), avocat, rue Hauteville, 85, à Paris.
Lemaitre (Pierre-Joseph), intendant militaire du 4^e corps d'armée, au Mans (Sarthe).
Liotard (Alfred), avocat, à Gap.
Livet (Jean), banquier, à Die (Drôme).
Lombard, avocat à la Cour d'appel, à Grenoble (Isère).
Malassagne (Louis), vérificateur des domaines, à Albertville (Savoie).
Marcellin (Jean-Esprit), statuaire, boulevard Saint-Jacques et passage Gourdon, 10, à Paris.
Marchand, sous-inspecteur des forêts, à Gap.
Marin (Adrien), négociant, à Gap.
Merceron (Maurice), ingénieur des ponts et chaussées, rue Saint-Vincent-de-Paul, 9, à Grenoble.
Meyère (Clovis), receveur des domaines en retraite, boulevard des Dames, 37, à Marseille.
Moulin (Étienne), avocat, boulevard des Batignolles, 37, à Paris.
Mourès (Alexandre), juge de paix, à Serres (Hautes-Alpes).
Nave (Émile), entrepreneur de travaux publics, à Embrun (Hautes-Alpes).
Pascal (Jeanin), vérificateur de l'enregistrement et des domaines, à Gap.
Pinet de Monteyer (Félix), secrétaire général de la préfecture, à Gap.
Pion (Lucien), conseiller à la Cour d'appel, à Grenoble.
Plessier, sous-lieutenant au 96^e de ligne, à Montélimar (Drôme).
Richaud (Jean-Clément), imprimeur, à Gap.
Roche (Achille), architecte, à Gap.
Roux (Frédéric), négociant, rue des Arquebusiers, 3 et 5, à Paris.
Royer (Henri), négociant en rouenneries, à Die (Drôme).
Ruelle, directeur de la construction des chemins de fer P.-L.-M., rue Saint-Lazare, 88, à Paris.
Scherbeck (E.), lieutenant instructeur au Prytanée, à la Flèche (Sarthe).
Teissier (Édouard), avocat, boulevard Saint-Germain, 54, à Paris.
Templier (Alexandre), aumônier à l'École normale, à Gap.

Vernet (Oscar), préfet des Hautes-Alpes, à Gap.

Vernet (M^{me} Oscar), à Gap.

Vollaire (Aimé), banquier, à Gap.

SOUS-SECTION DE BRIANÇON

FONDÉE EN MARS 1875.

SIÈGE SOCIAL : à Briançon.

BUREAU.

MM. Guillemin (Paul), *président*.

Brun (Jules), *vice-président*.

Rey (Joseph), *secrétaire*.

Faure (René), *trésorier*.

Caire (Eugène), *trésorier-adjoint*.

Vollaire (Paul), *archiviste*.

Vagnat (Auguste) .

Izoard (Adolphe) .

Izoard (Hippolyte) .

Rozan (docteur) .

Lagier-Bertrand .

} *administrateurs.*

70 MEMBRES ANCIENS.

Achard (Joseph), pharmacien, à Briançon (Hautes-Alpes).

Albert (Eugène), fabricant, adjoint à la mairie de la Salle, près Briançon (Hautes-Alpes).

Alliéy (Joseph), maître d'hôtel, au Monétier-de-Briançon (Hautes-Alpes).

Audier, libraire-éditeur, rue du Cherche-Midi, 87, à Paris.

Ayasse (Casimir), président du tribunal, à Briançon.

Bird (Harry), ingénieur, à l'Argentière (Hautes-Alpes).

Boge (Claude), chef de section de la C^{ie} des chemins de fer de P.-L.-M., à la Bessée (Hautes-Alpes).

Bompard (Numa), comptable à l'usine Chancel et C^{ie}, à Briançon.

Bongarçon (Camille), lieutenant-colonel, chef du génie, à Briançon.

Borel (Louis), sous-lieutenant au 6^e d'artillerie, à Fontainebleau.

Brun (Étienne), au lycée de Lyon, à Lyon.

Brun (Jules), banquier, conseiller d'arrondissement, à Briançon.

Bruzaud (Sigismund), Marlborough street, 18, à Londres.

Buès, curé de Cervières, près Briançon (Hautes-Alpes).

Caire (Adrien), rue Paradis-Poissonnière, 56, à Paris.

- Caire** (Eugène), à Briançon (Hautes-Alpes).
Carilian (Benoit), rentier, rue du Cardinal-Lemoine, 12, à Paris.
Chancel (Alphonse), ingénieur des ponts et chaussées, à Sedan.
Chancel (M^{me} Évariste), rue de Berlin, 40, à Paris.
Chancel (Louis), boulevard Haussmann, 103, à Paris.
Chautard (Auguste), libraire, à Briançon.
Collob (Émile), rue Ménétrier, 1, à Lyon.
Didier (Émile), au Monétier-de-Briançon (Hautes-Alpes).
Duchene (Gustave), inspecteur des forêts, à Gap.
Dussert (Jules), négociant, à Briançon.
Falque (Chaffrey), rue de Lancry, 17, à Paris.
Faure (Marius), négociant, à Briançon.
Faure (René), pharmacien, maire de Briançon.
Finat (Joseph), rue Molière, 60, à Lyon.
Garcin (Jean), photographe, rue Childebert, 50, à Lyon.
Garcin (Jean), propriétaire, à Molines-en-Queyras (Hautes-Alpes).
Giraud, négociant, Grande-Rue, à Montélimar (Drôme).
Giraud, receveur en retraite, à Bourg-d'Oisans (Isère).
Gorlier, rue de Turenne, 129, à Paris.
Guérin (Octave), docteur en médecine, au Château-Queyras (Hautes-Alpes).
Guillemin (Paul), chef de cabinet du secrétaire général de la préfecture de police, rue Monge, 3, à Paris.
Izard (Adolphe), capitaine en retraite, à Villard-d'Arène (Hautes-Alpes).
Izard (Hippolyte), maître d'hôtel, au Monétier-de-Briançon (Hautes-Alpes).
Jouve, rue de Turenne, 129, à Paris.
Juge aîné, maître d'hôtel, à la Grave (Hautes-Alpes).
Juge-Chapuis, rentier, à la Grave (Hautes-Alpes).
Lagier-Bertrand, notaire, ancien président du conseil d'arrondissement, à Ville-Vallouise (Hautes-Alpes).
Lagier (Jacques), maître d'hôtel, à Ville-Vallouise (Hautes-Alpes).
Laurençon (Léon), député et membre du Conseil général des Hautes-Alpes, boulevard Saint-Germain, 202, à Paris.
Laurent, rue d'Hauteville, 23, à Paris.
Lobin (Hippolyte), constructeur de machines, à Aix (Bouches-du-Rhône).
Martz (René), procureur de la République, à Briançon.
Meiffre (Auguste), cité Magenta, 3, à Paris.
Meiffre (Chaffrey), cité Magenta, 3, à Paris.
Mielle (Adolphe), place Saint-Jean, 4, à Lyon.

Morsing (Charles-Algermon), ingénieur des mines, à l'Argentière (Hautes-Alpes).

Parot (Jules), au lycée, à Lyon.

Pesselon (Henri), sous-ingénieur à la construction des chemins de fer, à Briançon.

Prat aîné, fabricant et maire, à la Salle, près Briançon (Hautes-Alpes).

Puy, ancien percepteur, au Château-Queyras (Hautes-Alpes).

Puy (Philippe), boulevard du Temple, 11, à Paris.

Queyras, maire de la Roche-sous-Briançon (Hautes-Alpes).

Roy (Joseph), professeur au collège, à Briançon.

Reynier (Jean-Jacques), percepteur, au Château-Queyras (Hautes-Alpes).

Rome (Auguste), propriétaire, à la Grave (Hautes-Alpes).

Rosignol (Gustave), juge au tribunal de Saint-Marcellin (Isère).

Rostolland (Henri), au lycée, à Lyon.

Rozan, médecin principal de 1^{re} classe, à Ville-Vieille-en-Queyras (Hautes-Alpes).

Salomon (Joseph), rue Lanterne, 8, à Lyon.

Thomson, préfet de la Loire, à Saint-Etienne (Loire).

Trône (Lucien), chef d'escadron d'artillerie, avenue de Messine, 15, à Paris.

Turcan, agent-voyer d'arrondissement, à Briançon.

Vagnat (Charles-Auguste), docteur en médecine, à Briançon.

Vignet (Louis), ancien conseiller général, à Fontaines-sur-Saône (Rhône).

Vollaire (Paul), négociant, à Briançon.

2 MEMBRES DE 1882.

Faure-Carhian (Louis), avocat, docteur en droit, à Briançon.

Faure-Geors (André), abbé, vicaire à Briançon.

SOUS-SECTION D'EMBRUN

FONDÉE EN JUILLET 1875.

SIÈGE SOCIAL : à Embrun.

BUREAU.

MM. Bayle (Ernest), *président*.

Gougat, *vice-président*.

Guigues (Émile), *secrétaire*.

Guigues (Étienne), *trésorier*.

35 MEMBRES ANCIENS.

- Andrieux** (Pierre), agent-voyer de l'arrondissement, à Embrun.
Anthoine (Auguste), médecin-vétérinaire, à Embrun (Hautes-Alpes).
Barelle (Vincent), chanoine honoraire, archiprêtre de la cathédrale, à Embrun.
Bayle (Ernest), directeur des domaines, à Gap.
Bayle (Gaston), commis principal à la Direction des contributions indirectes, à Gap.
Bonniard (Victor), banquier, à Embrun.
Catier (André), sous-ingénieur des ponts et chaussées en retraite, à Embrun.
Chancel (Alphonse), ingénieur des ponts et chaussées, à Sedan.
Fargue (Louis), ingénieur du service maritime, cours d'Aquitaine, 67, à Bordeaux.
Ferrary (Maurice), statuaire, rue Linné, 16, à Paris.
Fortoul (l'abbé Adolphe), professeur au petit séminaire, à Embrun.
Gandoult (Léopold), principal du collège, à Embrun.
Gouget, inspecteur des forêts, à Embrun.
Grignart (Marie), conservateur des hypothèques, à Embrun.
Guérin-Long (Paul), juge d'instruction, à Moulins (Allier).
Guigues (Émile), receveur particulier des finances, à Embrun.
Guigues (Étienne), à Embrun (Hautes-Alpes).
Huents, inspecteur des douanes, à Embrun.
Izoard (Émile), premier président de la Cour d'appel, cours de Gourgues, à Bordeaux.
Izoard (Jules), rue Louis-le-Grand, 15, à Paris.
Lavalette (de), intendant militaire en retraite, à Guillestre (Hautes-Alpes).
Lointier (Émile), inspecteur des forêts, à Ornans (Doubs).
Mazelière (Antoine de la), rue Barbet-de-Jouy, 40, à Paris.
Mazelière (Ollivier de la), rue Barbet-de-Jouy, 40, à Paris.
Mourral (Aimé), substitut du procureur de la République, à Gap.
Nevière (Guillaume), négociant, rue Saint-Nizier, à Lyon.
Ollier (Louis), élève au lycée, à Lyon.
Orbain (Léopold), inspecteur du pénitencier agricole, à Lambèse (Algérie).
Pavie (François), conseiller général, à Savines (Hautes-Alpes).
Prunières (comte de), conseiller général, à Chorges (Hautes-Alpes).
Rolland (Georges), juge au tribunal, à Embrun.
Roman (Marcellin), notaire, à Embrun.
Salvador de Quatrefages (André), juge d'instruction, à Mantes.

Templier (abbé Irénée), professeur au petit séminaire, à Embrun.
Turcan (Victor), agent-voyer, à Briançon.

1 MEMBRE DE 1882.

Piche (Léonce), garde général des forêts, à Guillestre (Hautes-Alpes).

IV. — SECTION DE BARCELONNETTE

FONDÉE EN AVRIL 1875.

SIÈGE SOCIAL : à Barcelonnette.

BUREAU.

MM. Blanc (Xavier), sénateur, *président d'honneur*.

Pellotier, *président*.

Arnaud, *secrétaire-trésorier*.

Gassier (Aimé), *délégué près de la Direction centrale*.

28 MEMBRES ANCIENS.

Arnaud (François), notaire, à Barcelonnette (Basses-Alpes).

Baume (Ferdinand), négociant, 5, Redford street, Windmillstreet,
à Manchester (Angleterre).

Bouteille (Oswald), député, à Manosque (Basses-Alpes).

Caire (Calixte), propriétaire, à Jausiers (Basses-Alpes).

Carrière, sous-inspecteur des forêts, à Digne (Basses-Alpes).

Cornille (Auguste), ancien négociant, à Barcelonnette.

Demontzey, conservateur des forêts, à Aix (Bouches-du-Rhône).

Donadiou (Émile), employé de banque, à Barcelonnette.

Eysseric (Marcel), ancien magistrat, boulevard de la Madeleine, 32,
à Marseille.

Fabre (Fortuné), droguiste, rue de la Verrerie, 15, à Paris.

Faré (H.), ex-directeur général des forêts, rue de Rivoli, 156, à Paris.

Gassier (Adrien), banquier, à Barcelonnette.

Gassier (Aimé), député, rue Drouot, 13, à Paris.

Gassier (Casimir), propriétaire, à Gréoux (Basses-Alpes).

Gassier (Édouard), conseiller d'arrondissement, à Digne (B.-Alpes).

Gassier (Victor), négociant, à Mexico (Mexique).

Goret (Émile), sous-inspecteur des forêts, à Digne.

Jauffred (Ferdinand), négociant, avenue de Messine, 20, à Paris.

Lachau, président du tribunal, à Barcelonnette.

Louveau, receveur de l'enregistrement, à Coulange-sur-Yonne (Yonne).

Pellotier (Charles), greffier du tribunal, à Barcelonnette.

Proal (Bienvenu), commis-greffier, à Barcelonnette.

Reynaud (Alexandre), rentier, rue Drouot, 143, à Paris.

Reynaud (Honoré), conseiller d'arrondissement, à Saint-Paul (Basses-Alpes).

Roman (Théophile), négociant en vins, à Villefranche (Rhône).

Schlumberger, garde général des forêts, à Guebwiller (Alsace).

Vinatier (Félix), notaire, à Méolans (Basses-Alpes).

Wilmart, garde général des eaux et forêts, à Toulouse.

V. — SECTION DE L'ISÈRE

FONDÉE LE 27 AOÛT 1874.

SIÈGE SOCIAL : à Grenoble.

BUREAU.

MM. Lory (Charles), *président honoraire*.

Fernel (Ernest), *président*.

Boscary, *vice-président*.

Morin (Lucien), *vice-président*.

Duhamel (Henry), *secrétaire général*.

Rey, *secrétaire des séances*.

Viallet (Félix), *trésorier*.

Perrin (Félix) *archiviste-bibliothécaire*.

Richard-Bérenger, *délégué près de la Direction Centrale*.

Blanchet (Hector) . . .

Breton (Daniel) . . .

Dumolard (F) . . .

Giroud (Adolphe) . . .

Jacquier (Gaston) . . .

Robert (Henri) . . .

Thouvard (Alcide) . . .

Verne (Claude) . . .

} *administrateurs.*

MEMBRE HONORAIRE.

M. Lory (Charles), membre correspondant de l'Institut.

122 MEMBRES ANCIENS.

- Allard**, docteur en médecine, rue du Quai, 6.
Allette de la Fuye, capitaine du génie, au fort de Vincennes (Seine).
Arduin (Alfred), place Vaucanson, 2.
Bailly, notaire, à Voiron (Isère).
Barjon (Victor), à Moirans (Isère).
Barnier, ancien conducteur des ponts et chaussées, cours Berriat, 60.
Basson (Francisque), cercle du Manège, rue de Lodi, à Saint-Étienne (Loire).
Benex (M^{me} Esther), rue Saint-Honoré, 336, à Paris.
Bergès (Aristide), ingénieur civil, manufacturier, à Lancey (Isère).
Bertholet fils, papetier, à Voiron (Isère).
Besson, hôtel de l'Europe, place Grenette.
Beylié (Jules de), rue Lesdiguières, 24.
Bibesco (prince Alexandre), rue de Courcelles, 69, à Paris.
Blanchet (Hector), place de la Halle.
Boiton, géomètre forestier, rue Brocherie, 6.
Bon, ancien banquier, propriétaire aux Granges, à Grenoble.
Boscary, conseiller à la Cour d'appel, rue Malakoff, 11.
Bourdon (Edouard), lieutenant au 75^e de ligne, à Gap.
Brassaud (René), receveur de l'enregistrement, à Lacapelle-Marival (Lot).
Breton (Camille), fabricant de papiers, au Pont-de-Claix (Isère).
Breton (Daniel), au Pont-de-Claix (Isère).
Breton (Félix), colonel du génie en retraite, Porte-de-France.
Buquin, notaire, rue de la Liberté, 5.
Carrière (Henri), négociant, Porte-de-France.
Cassard (Jules), teinturier en peaux, rue du Faubourg-Très-Cloîtres, 37.
Cerutti (Joseph), opticien, rue Montorge.
Chaboisseau (abbé), à Gières, par Grenoble (Isère).
Chaper (Eugène), rue Villars.
Charpenay (Eugène), rue Sainte-Claire, 5.
Clappier (Félix), rue des Alpes, 4.
Comte (Léon), interne à l'Hôtel-Dieu, chez M. Barginet, notaire, rue Saint-André.
Coolidge (W.), membre de l'Alpine Club, Magdalen college, à Oxford (Angleterre).
Dècle (Lionel), rue Condorcet, 38, à Paris.
Deront (M^{me} Octavie), rue de Strasbourg, 20.

- Descos**, contrôleur des contributions, rue Chenoise, 9.
Deuare, avoué, place Sainte-Claire, 8.
Dugueyt (Henri), à Virieu (Isère).
Dugueyt (Stéphane), au château de la Brunerie, près de Voiron (Isère).
Duhamel (Henry), à Gières, par Grenoble (Isère).
Dumolard (Félix), rue du Quai, 6.
Dumolard (Louis), porte de France.
Durand (Louis), propriétaire, à Pradines, par le Coteau (Loire).
Dutruc (Romain), propriétaire, à Saint-Marcellin (Isère).
Faure (l'abbé), supérieur du petit séminaire du Rondeau, à Grenoble.
Fernel (Ernest), maire, à Claix (Isère).
Fontanille (Raphaël), avocat, à Valence (Drôme).
Gaché (Auguste), docteur en médecine, quai Claude-Brosses, 1.
Gallet (Maurice), rue d'Hauteville, 38, à Paris.
Gariod (Henry), procureur de la République, à Saint-Étienne (Loire).
Gerre (abbé), directeur de l'École Fénélon, rue de Lisbonne, 8, à Paris.
Gervais (Prosper), rue de Lille, 49, à Paris.
Giroud (Adolphe), professeur à l'École de médecine, quai de l'Île-Verte.
Goin, garde général des forêts, à Allevard (Isère).
Gratier (Alexandre), librairie Maisonville et C^{ie}, Grande-Rue.
Gros (Gabriel), rue Sainte-Hélène, 33, à Lyon.
Guignonnet (Louis), rue Lafayette, 14.
Guirimand (Jules), avoué, rue de la Madeleine, 5.
Hermil (Gaétan), docteur en médecine, rue Sainte-Claire, 7.
Jacquier (Gaston), propriétaire, à Gières, par Grenoble (Isère).
Jore (Auguste), à Saint-Ismier, près Grenoble (Isère).
Jourdan (Alexandre), rue Saint-Louis, 4.
Jullien (Joseph), substitut du procureur de la République, place de Gordes, 4.
Juvin, docteur en médecine, porte Saint-Laurent.
Labrousse (Pierre), quai Xavier-Jouvin, 15.
Laforte (de), à Theys (Isère).
Lahaye (Louis-Charles), avoué, rue du Châtelier, 20, à Clermont (Oise).
Lahaye (M^{me}), rue du Châtelier, 20, à Clermont (Oise).
Leblanc (Victor), à la Tronche, près Grenoble (Isère).
Léon, photographe, rue Lafayette.
Lhuinte (Cyprien), rue des Clercs, 12.
Magnin (Marcel), quai de la République, 11.

- Maisonville** (Fritz), imprimeur-libraire, rue du Quai, 8.
Maisonville (Jules), imprimeur-libraire, rue du Quai, 8.
Marion-Sirand, propriétaire, à Veurey (Isère).
Masimbert, avocat, rue Bayard, 2.
Matussièrè (Louis) fils, manufacturier, à Domène (Isère).
Monin (Joseph), rue Lincoln, 5, à Paris.
Monléon (Paul de), rue de Bréa, à Menton (Alpes-Maritimes).
Montandon, sous-directeur du Crédit Lyonnais, à l'Île-Verte, Grenoble.
Monteynard (marquis Louis-Humbert de), au château de Tencin (Isère).
Morin (Lucien), professeur au lycée, rue de Bonne, 5.
Moyrand (Alfred), banquier, Grande-Rue, 5.
Moyrand (Paul), banquier, Grande-Rue, 5.
Nicollet (Gabriel), avocat, rue Saint-Jacques.
Papet (Édouard), avocat, place du Lycée, 2.
Paquet, propriétaire, à Saint-Pierre-d'Entremont (Isère).
Paxmann (D.-C.), maison Ed. Jonniaux, rue des Longs-Chariots, à Bruxelles.
Périer (Georges), rue Saint-Jacques, 2.
Péronnet (Charles), rue de la Manutention, 5.
Perrin (Félix), Grande-Rue, 5.
Piellat (Adrien), ancien président de Chambre à la Cour, rue de la Paix.
Racapé, sous-inspecteur des forêts, rue de la Pépinière, 8.
Rafin, comptable, rue Saint-Jacques, 10.
Raffin (Marius), banquier, à Pontcharra (Isère).
Rallet (Alphonse), rue de la Liberté, 3.
Ravinet (Honoré), avocat, à Saint-Genis-Pouilly, par Ferney (Ain).
Raymond (Marcel), rue Lesdiguières, 22.
Renaud (Louis), avenue de la Gare, 2.
Renéville (comte de), propriétaire, rue des Casernes-de-Bonne.
Rey, professeur d'histoire au lycée, rue du Lycée, 11.
Reynier (Auguste), rue de France, 2.
Richard-Bérenger, membre du Conseil général de l'Isère, propriétaire, à Mens (Isère), et quai Voltaire, 29, à Paris.
Ripert (abbé), rue des Récollets, 3.
Ritter (café Cartier), place Grenette.
Robert (Henri), fabricant de liqueurs, rue de France.
Rostaing (Ferdinand) fils, photographe, rue Lesdiguières, 22.
Roussy, propriétaire, à Gières, par Grenoble (Isère).
Royer, conseiller à la Cour d'appel, rue Mably, 4.

Rusan, avoué, à Valence (Drôme).
Saint-Ferriol (vicomte Emmanuel de), ministre plénipotentiaire, rue de la Paix, 4.
Servan (Octave), à Romans (Drôme) et place Grenette, 8, à Grenoble.
Terraŷ (Alphonse), rue Villars, 7.
Thibaud (Paul), avocat, rue Créqui, 20.
Thouvard (Alcide), rue des Alpes, 2.
Tirloir (Albert), rue du Quai, 2.
Trillat, hôtel Monnet, place Grenette.
Vagnat (Louis), artiste-peintre, rue de France, 10.
Vaure (Raoul du), rue Villars, 9.
Vollet (Charles), rue Sainte-Claire, 7.
Viallet (Félix), ingénieur-constructeur, avenue de la Gare.
Villon (abbé), place des Tilleuls, 11.
Vincent (Henri), maison Taulier, Porte de France, à Grenoble.

26 MEMBRES DE 1882.

Allier (Joseph), imprimeur, Grande-Rue, 8.
Biron (Jules), rue Lesdiguières, 14.
Conard, professeur d'anglais au lycée, place des Alpes, 28.
Conturier (Hugues), à Vizille (Isère).
Fernel (M^{me}), à Claix (Isère).
Freydier (Henry), chez M. Aimé Pachoud, aux Échelles (Savoie).
Gabbet (W.-E.), University college, à Durham (Angleterre).
Giraud (Charles), rue du Quai, 6.
Grange (Émile), rue du Faubourg-Saint-Denis, 82, à Paris.
Grange (Jules), rue de Bondy, 22, à Paris.
Grimaud, receveur de l'enregistrement, à Allevard (Isère).
Guétal, professeur au petit séminaire du Rondeau, à Grenoble.
Jassoud, professeur au petit séminaire du Rondeau, à Grenoble.
Jolivet, notaire, rue Saint-Hugues, 2.
Lalande (André), juge suppléant, à Valence (Drôme).
Massarel (Louis), rue Lafayette, 2.
Meynier (Victor), à Jallieu-Bourgoin (Isère).
Micoud (M^{lle}), rue Saint-Jacques.
Nicolet (Victor), rue Lesdiguières, 15.
Petit, receveur de l'enregistrement, au Bourg-d'Oisans (Isère).
Pineau (Émile-Séverin), à la Bajatière, près Grenoble.
Rérolle (Paul), lieutenant au 4^e régiment du génie, à Grenoble.
Reynier (Paul), rue de France 2.
Saunier (J.-M.), rue du Lycée, 3.

Tabard (Paul), rue de Strasbourg, 16.
Verne (Claude), pharmacien, Grande-Rue, 14.

VI. — SECTION D'URIAGE

FONDÉE LE 1^{er} JANVIER 1877.

SIÈGE SOCIAL : à Uriage.

BUREAU.

MM. Doyon, *président*.
Guillermont (Ferdinand), *secrétaire-trésorier*.
Nérot (James), *délégué près de la Direction Centrale*.

20 MEMBRES ANCIENS.

Basset, à Uriage (Isère).
Bernon (J. de), rue des Saints-Pères, 3, à Paris.
Brun (Alphonse), à Uriage.
Chabert (Jean), à Uriage.
Chavassieux (Émile), à Uriage.
Dalmas, place du Change, 5, à Marseille.
David, à Uriage.
Doyon (Adrien), à Uriage.
Grandval (Alphonse), cours Pierre-Puget, 53, à Marseille.
Guillermont (Ferdinand), pharmacien, à Uriage.
Kœchlin (Ferdinand), à Sainte-Adresse, au Havre (Seine-Inférieure).
Monnet, à Uriage.
Nérot (James), rue de l'Université, 16, à Paris.
Ornano (comte d'), rue Marbeuf, 66, à Paris.
Platel (Louis), à Uriage.
Prince (Joseph), à Uriage.
Reymond, à Uriage.
Robin (Alexandre), à Uriage (Isère).
Sacy (Sylvestre de), conseiller référendaire à la Cour des comptes, à Bellevue (Seine-et-Oise).
Saint-Ferriol (comte Gabriel de), lieutenant au 12^e hussards, à Pontivy (Morbihan).

VII. — SECTION DE LA SAVOIE

292 MEMBRES.

BUREAU.

MM. Anières (Charles de Gantelet d') (sous-sections de Chambéry, d'Annecy et de Rumilly), *président*.

Ruphy (Gustave) (sous-section d'Annecy) } *vice-présidents*.
Brachet (Léon) (s.-sect. d'Aix-les-Bains) }

Descostes (François) (sous-sections de Chambéry et de Rumilly), *secrétaire*.

Mailland (sous-section d'Aix-les-Bains), *trésorier*.

Bech (sous-section d'Annecy)

Loche (comte de) (sous-section d'Aix) . .

Salteur de la Serraz (marquis) (sous-section de Chambéry) } *administrateurs*.

Tissot (sous-section d'Annecy)

SOUS-SECTION DE CHAMBÉRY

FONDÉE LE 10 NOVEMBRE 1874.

SIÈGE SOCIAL : à Chambéry.

BUREAU.

MM. N..., *président*.

Revel (J.-S.), *vice-président*.

Auzias-Turenne, *vice-président*.

Coppier (J.), *secrétaire général*.

Durand (Ch.), *secrétaire adjoint*.

Patek-Prawdzic (comte de), *secrétaire adjoint*.

Duclos (Eugène), *trésorier*.

Domenge (Joseph), *trésorier adjoint*.

Jussieu (Alexis de), *bibliothécaire*.

Usannaz-Joris, *bibliothécaire adjoint*.

Barbe (Auguste)

Bérard (L.)

Briot (F.)

Descostes (Fr.)

Dumas (Jules)

Faga (L.)

Raymond (E.)

} *administrateurs*.

Bochet, *délégué près de la Direction centrale*.

MEMBRE HONORAIRE.

M. Lory (Charles), professeur de géologie à l'École normale supérieure, rue Claude-Bernard, 64, à Paris.

140 MEMBRES ANCIENS.

Alexandry (baron Frédéric d'), sénateur, conseiller général de la Savoie, à Chambéry, et rue Duphot, 8, à Paris.

Alexandry (baron Lucien d') fils, à Chambéry.

Anières de Gantelet (Charles d'), au château d'Hauteville, près de Rumilly (Haute-Savoie).

Antoniox (Charles), banquier, à Chambéry.

Auzias-Turenne, président de chambre à la Cour d'appel, à Chambéry.

Avet (le général comte Henri), de l'État-major général de l'armée italienne, à Florence (Italie).

Bailly (Ernest), notaire, à Chambéry.

Balmain (Joseph), propriétaire, à Maltaverne (Savoie).

Barbe (Auguste), maire de Saint-Alban (Savoie).

Bartessago (Frédéric), opticien, à Chambéry.

Bebert (François), pharmacien, à Chambéry.

Beer, inspecteur des lignes télégraphiques, à Clermont-Ferrand.

Bel (Jean-Baptiste), avocat, à Chambéry.

Benoist (baron de), chef d'escadron au 6^e dragons, à Joigny (Yonne).

Bérard (Louis), avocat, à Chambéry.

Berlie (Angel), directeur de la succursale de la Banque de France, à Chambéry.

Bidal, notaire, maire de Saint-Genix (Savoie).

Bochet (Henri), inspecteur des mines, rue de Rennes, 113, à Paris.

Boigne (comte Ernest de), au château de Buisson-Rond, près de Chambéry (Savoie).

Boigne (comte Eugène de), à Chambéry.

Borson (Francis), général de brigade, à Lyon.

Bottero (Albert), imprimeur, membre de la Société savoisienne d'histoire et d'archéologie, à Chambéry.

Bourgeois (Jacques), avocat, à Chambéry.

Brauer (de), lieutenant au 4^e dragons, à Chambéry.

Briard (Emmanuel), docteur en droit, rue des Carmes, 36, à Nancy.

Briot (Félix), sous-inspecteur des forêts, à Chambéry.

Briquet (Moïse), Cité, 4, à Genève.

Brossard de Corbigny (L.), conservateur des forêts, à Chambéry.

- Burnier** (François), avoué, à Chambéry.
Cellièrè (Joseph), conducteur des ponts et chaussées, à Chambéry.
Chaboud (Francis), vice-président du tribunal, à Chambéry.
Charlet (M^{me}, née Straton), à Chamonix (Haute-Savoie).
Chavanne (comte Arthur de la), à Chambéry.
Chavanne (comte Victor de la), à Chambéry.
Chevallay (Alexandre), brasseur, à Chambéry.
Choudot (comte Paul de), ancien lieutenant-colonel, à Bourges (Cher).
Christiani de Ravaran (comte), capitaine au 14^e bataillon de chasseurs à pied, à Chambéry.
Combes (Adrien), inspecteur des forêts, à Chambéry.
Coppier (Joseph), avocat, à Chambéry.
Costa de Beauregard (marquis Albert), à Chambéry.
Costa de Beauregard (comte Jocelin), à Chambéry.
Costa de Beauregard (comte Paul), ancien officier de marine, à Chambéry.
Costigliole (comte Albert Crotti di), au château de la Bauche (Savoie).
Dardel (Fr.), propriétaire de l'hôtel de l'Europe, à Chambéry.
Dénarié (Gaspard), docteur-médecin, à Chambéry.
Descostes (François), avocat à la Cour d'appel, membre de l'Académie de Savoie, à Chambéry.
Domenge (Joseph), directeur de la Société des eaux minérales de Challes, à Chambéry.
Duc (Émile), capitaine du génie dans l'armée italienne, à Casal (Italie).
Duclos (Eugène), directeur de la Caisse commerciale, à Chambéry.
Duclos (Henri), cafetier, à Chambéry.
Duclos (M^{lle} Mathilde), à Chambéry.
Dumas (Jules), docteur-médecin, maire de Chambéry.
Durand (Charles), avocat, à Chambéry.
Duverger de Saint-Thomas (comte Henri), receveur particulier, à Saint-Jean-de-Maurienne (Savoie).
Duvernay (François), entrepreneur, à Chambéry.
Faga (L.), architecte, à Chambéry.
Favier (Joseph), banquier, à Chambéry.
Favier du Noyer (baron Frédéric), maire de la Motte-Servolex (Savoie).
Favier du Noyer (baron Max), propriétaire, à Chambéry.
Favry, inspecteur des douanes, à Lille.
Fernex de Montgex (comte Régis), avocat, à Chambéry.
Ferrand (abbé Claude-Antoine), professeur au Pont-de-Beauvoisin (Savoie).

- Fivel** (Charles), à Chambéry.
Forest (Charles), conseiller général de la Savoie, à Chambéry.
Foulon (Camille), à Mézières (Ardennes).
Fournés (marquis de), rue Barbet-de-Jouy, 21, à Paris.
Frenoy (Georges), avocat, rue de Rennes, 59, à Paris.
Gabet (Antoine), avocat, à Chambéry.
Gallet (Albert-Eugène), capitaine du génie dans l'armée italienne, à Bologne (Italie).
Garets (vicomte Jacques des), propriétaire, à Saint-Béron (Savoie).
Gotteland (Antoine), conseiller à la Cour d'appel, à Chambéry.
Grasset (E.), avocat, à Chambéry.
Guilland (Michel), avocat, à Chambéry.
Guinard, ingénieur en chef des ponts et chaussées, à Chambéry.
Henry (Victor), à Chambéry.
Isaia (César), avocat, président de la section de Turin du C. A. I., à Turin (Italie).
Janvier, caissier de la Banque de France, à Chambéry.
Jussieu (Alexis de), archiviste du département, membre de l'Académie de Savoie, à Chambéry.
Lachat, ingénieur en chef des mines, à Chambéry.
Lachelal, entrepreneur, à Chambéry.
Lafeuillade (Gaston), capitaine au 6^e dragons, à Joigny (Yonne).
Laracine (Édouard), conseiller à la Cour d'appel, à Chambéry.
Levavasseur (Théodoric), inspecteur des douanes, à Blaye (Gironde).
Lidonne (de), capitaine au 4^e dragons, à Chambéry.
Lyonne (Victor), employé de banque, à Chambéry.
Maison (Joseph), banquier, au Châtelard (Savoie).
Marchand (Henri), notaire, président de la Société d'histoire naturelle de Chambéry.
Maréchal (B.), avocat, à Chambéry.
Mareschal (Laurent), avocat, à Chambéry.
Martelli (chevalier A.-E.), membre de la Direction du Club Alpin Italien, à Turin (Italie).
Martinel (Gustave, baron de), à Chambéry.
Martin-Franklin (Ernest), vice-amiral dans la marine italienne, aide de camp de S. M. le roi d'Italie, à Rome (Italie).
Martin-Franklin (Jean), ancien capitaine du génie, à Chambéry.
Melcot, procureur général à la Cour d'appel, à Chambéry.
Ménabréa (marquis Louis-Frédéric), de Chambéry, général du génie, ancien ministre, sénateur, ambassadeur d'Italie à Londres.
Ménabréa fils (comte Charles), attaché d'ambassade, à Rome (Italie).
Milleret de Brou (baron Emmanuel), rue des Marronniers, 18, à Paris.

- Milliez** (Jean), conseiller général, aux Échelles (Savoie).
Modoni (Antoine), directeur de la section de Bologne du C. A. I., à Bologne (Italie).
Monestés (Gustave), caissier de la banque de la Chavanne, à Chambéry.
Mont-Réal (Auguste), colonel d'infanterie en retraite, à Albertville (Savoie).
Morand (abbé Laurent), curé de Maché, à Chambéry.
Mossière, agent d'affaires, à Chambéry.
Oncieu de la Bâthie (comte Victor d'), à Chambéry.
Ostermeyer (Charles), directeur de la culture et des magasins des tabacs, à Chambéry.
Pachod (Victor), ingénieur du matériel des chemins de fer méridionaux d'Italie, à Rimini (Italie).
Patek-Prawdzic (comte Léon de), propriétaire, à Chambéry.
Pélaz (François), architecte, à Chambéry.
Perrin (André), libraire, membre de l'Académie de Savoie, conservateur du musée de Chambéry.
Peruzzi (Ubalдино), député, à Florence (Italie).
Pissard (Jean), avocat, à Saint-Julien (Savoie).
Ponnet, étudiant, à Chambéry.
Poussielgue, chef de bataillon en retraite, à Belmont-Tramonet (Savoie).
Pravaz (Prime), employé des douanes, rue de la Citadelle, à Calais.
Python (Victor), banquier, à Chambéry.
Raybaud-Trenquier (Adrien), à Arles (Bouches-du-Rhône).
Raymond (Émile), avocat à la Cour d'appel, à Chambéry.
Regard de Villeneuve (comte Joseph de), au château de Villeneuve, près de Chambéry.
Revel (Joseph-Samuel), architecte, rue Croix-d'Or, 10, à Chambéry.
Revel (M^{lle} Marie), à Chambéry.
Reverchon-Chamussy, directeur de l'établissement thermal, à la Bauche (Savoie).
Rey (Émile), avocat, à Chambéry.
Reynaud (Léon), maître d'hôtel, à Chambéry.
Roë, premier président à la Cour d'appel, à Chambéry.
Roissard (Charles), avocat, maire de Chambéry.
Rosset (Amédée), avocat, à Chambéry.
Rosset (Joseph), général d'artillerie dans l'armée italienne, à Turin.
Rosset de Tours (Hippolyte), avocat, à Chambéry.
Royer-Collard (Paul), avocat, rue des Écoles, 46, à Paris.

Salteur de la Serraz (marquis Ernest), au château de la Serraz, près de Chambéry.

Séverin (Victor), commis principal à la direction des contributions indirectes, à Sèvres (Seine-et-Oise).

Souvestre (E.), capitaine d'état-major, à Briançon.

Tardy (Joseph), rentier, à Chambéry.

Ternengo (comte de), ancien officier de l'armée sarde, à Chambéry.

Tochon (Gabriel), clerc de notaire, à Chambéry.

Tournier (François), percepteur, à Alby (Haute-Savoie).

Turrel, notaire, à Chindrieux (Savoie).

Usannaz-Joris (Régis), avocat, à Chambéry.

Vuillerme (Louis), juge au tribunal de commerce, à Chambéry.

Wautot (Émile), arpenteur forestier, à Chambéry.

SOUS-SECTION D'AIX-LES-BAINS

FONDÉE LE 25 NOVEMBRE 1874.

SIÈGE SOCIAL : à Aix-les-Bains.

BUREAU.

MM. Loche (comte J. Mouxy de), *président*.

Barbier, *vice-président*.

Mottet (Joseph), *secrétaire*.

Mailland (Pierre), *trésorier*.

Bertier (Francis). } *administrateurs*.

Grisard (Blaise-Henry). }

30 MEMBRES ANCIENS.

Bernascon (Jean-Marie), maître d'hôtel, à Aix (Savoie).

Bertier (Francis), médecin, à Aix.

Blanc (Léon), médecin, à Aix.

Blanchard (Francis), propriétaire, à Brison-Saint-Innocent (Savoie).

Blanchard (Joseph), propriétaire, à Brison-Saint-Innocent.

Bolliet (Antoine), libraire, à Aix.

Bolliet (Philibert), cafetier, à Aix.

Brachet (Léon), médecin, à Aix.

Brun (Georges), photographe, à Aix.

Colombel (Paul), rue de Berlin, 35, à Paris.

Degallion (Barthélemy), propriétaire, à Aix.

Domenget (Ernest), propriétaire, à Aix.

Duvernay (Joseph), pharmacien, à Aix.

Grisard (Blaise-Henry), architecte, à Aix.
Guibert (Étienne), maître d'hôtel, à Aix.
Guichet (Philibert), maître d'hôtel, à Aix.
Helme (Louis), maître d'hôtel, à Aix.
Legrand (Maximin), médecin, à Aix, et rue de Grenelle, 39, à Paris.
Loche (comte Jules Mouxy de), propriétaire, à Grésy-sur-Aix (Savoie).
Mailland (Pierre), notaire, à Aix.
Malfilatre (Albert), à Saint-Pierre-de-Curtille (Savoie).
Monticelli (marquis Jean-Baptiste de), à Turin (Italie).
Mottet (Alphonse), maire d'Aix.
Mottet (Joseph), entrepreneur, à Aix (Savoie).
Petit (Joseph), médecin, à Aix.
Rebaudet (Claudius), propriétaire, à Aix.
Renaud (Camille), maître d'hôtel, à Aix.
Ronzière, bijoutier, à Aix.
Rumilly (Antoine), propriétaire, à Yenne (Savoie).
Tavernier (Jean-Antoine), négociant, à Aix.

5 MEMBRES DE 1882.

Barbier (Pierre-Victor), propriétaire, villa Campanus, à Aix-les-Bains.
Cazalis (Henri), docteur-médecin, à Aix-les-Bains, et rue Notre-Dame-de-Lorette, 51, à Paris.
Frenoy, docteur en médecine, à Aix-les-Bains.
Gérente, imprimeur, à Aix-les-Bains.
Guilland (Jean), docteur en médecine, à Aix-les-Bains.

SOUS-SECTION D'ANNÉCY

FONDÉE LE 13 NOVEMBRE 1874.

SIÈGE SOCIAL : à Annecy.

BUREAU.

MM. Dunant (Camille), *président*.
Ruphy (Gustave), *vice-président*.
Carron (Jacques), *secrétaire*.
Crettet (Victor), *secrétaire adjoint*.
Mangé (Auguste), *trésorier*.
Devier (Ernest), *trésorier adjoint*.

MM. Boch (Louis)	} <i>administrateurs.</i>
Dunand (Alexis)	
Nanche (Isidore)	
Rey , docteur	

101 MEMBRES ANCIENS.

- Agnellet** (François), à Saint-Jean-de-Sixt (Haute-Savoie).
Agnellet (Jean), à Saint-Jean-de-Sixt (Haute-Savoie).
Alberti (Joseph), entrepreneur, à Annecy.
Anières de Gantelet (Charles d'), au château d'Hauteville, près Rumilly (Haute-Savoie).
Anières de Sales (comte Paul d'), au château de Metz, près d'Annecy (Savoie).
Aussedat (Jean), manufacturier, à Cran, près d'Annecy (Savoie).
Barut (Jules), conducteur des ponts et chaussées, à Annecy.
Bergier (Alphonse), négociant, à Annecy.
Bétrix (Jules), banquier, à Annecy.
Bétrix (Pierre), banquier, à Annecy.
Blanchet (Janus), caissier de la Caisse d'épargne, à Annecy.
Bloume (Eugène), élève à l'École normale, rue d'Ulm, 45, à Paris.
Boch (Louis), architecte, à Annecy.
Boswilwald (Charles-Théodore), ingénieur en chef des ponts et chaussées, à Soissons (Aisne).
Boislinard (Louis-Charles de), directeur des contributions directes, à Alençon (Orne).
Bouchet (Pierre), négociant, à Annecy.
Bouvard (Joseph), avoué, à Annecy.
Bovier (Ernest), greffier, à Annecy.
Brunier (Félix), avocat, à Annecy.
Çabaud (Paul), peintre, à Annecy.
Calligé (Alphonse), avocat, à Farges (Haute-Savoie).
Carnescasse (Ernest), préfet de police, à Paris.
Carron (Jacques), avocat, à Annecy.
Charvin (Félix), juge au tribunal de Bonneville (Haute-Savoie).
Chaumontel (Louis), sénateur, avocat, maire d'Annecy et président du Conseil général de la Haute-Savoie, rue Fontaine-Saint-Georges, 1, à Paris.
Cornet (Simon-Frédéric-Alfred), inspecteur d'Académie, à Mézières (Ardennes).
Crottet (Victor), avoué, à Annecy.
Guillery (Léon), maître d'hôtel, à Thônes (Haute-Savoie).

Déchêne (Jean), caissier de la Société Générale, à Annecy.

Decoux (Claude), négociant, à Annecy.

Dénarié (Eugène), architecte diocésain, à Annecy.

Dépollier (Joseph), imprimeur, à Annecy.

Derossi (Pierre), représentant de la maison Cinzano de Turin, Annecy.

Domenjoud (Henri), percepteur, à Annecy.

Dubuisson (Édouard), à Annecy-le-Vieux (Haute-Savoie).

Duchesse (François), agent-voyer, à Annecy.

Dufour (Jean-Pierre), à la villa Mottay, près d'Évian-les-Bains (Haute-Savoie).

Dumont (Fernand), rue Laffitte, 1, à Paris.

Dunand (Alexis), à Annecy.

Dunand (Auguste), à Annecy.

Dunand (Louis), maire, à Pringy (Haute-Savoie).

Dunant (Camille), conseiller de préfecture, à Annecy.

Duparc (Claude-Marie), docteur en médecine, à Annecy.

Duparc (Léonce), avocat, à Annecy.

Falletti (Eugène), entrepreneur de travaux publics, à Annecy.

Fésigny (Hector de), propriétaire, maire de Veyrier, près d'Annecy (Haute-Savoie).

Fontanel (Félix), négociant, à Annecy.

Fournier (Auguste), négociant, à Annecy.

Fournier (Édouard), négociant, à Annecy.

Fournier (François), négociant, à Annecy.

Fournier (Prosper), négociant, à Annecy.

Grivaz (Francisque), avocat, juge au tribunal de Saint-Julien (Haute-Savoie).

Grosriez (Albéric du), directeur du personnel au ministère de l'Intérieur, à Paris.

Koziorowicz, ingénieur en chef des ponts et chaussées, à Annecy.

Lachenal (Adolphe), pharmacien, à Annecy.

Laeuffer (Émile), manufacturier, à Annecy.

Laeuffer (Eugène), à Annecy.

Laeuffer (Frédéric), manufacturier, à Annecy.

Laeuffer (Frédéric), à Veyrier, près d'Annecy, et quai du Louvre, 28, à Paris.

Laeuffer (George), à Veyrier, près d'Annecy, et quai du Louvre, 28, à Paris.

Laeuffer (Jean), manufacturier, à Pont (Italie).

Lajeanno (Gustave), employé du télégraphe, à Annecy.

Laxies (Jean-Omer), médecin-vétérinaire, à Annecy.

- Livet** (baron Hippolyte de), au château de Monthoux, près d'Annecy (Haute-Savoie).
- Machard** (Henri), avocat, à Annecy.
- Mangé** (Auguste), architecte de la ville d'Annecy.
- Mathieu** (Jean), à Annecy.
- Mermillod** (Francisque), garde-mines, à Annecy.
- Moret** (Joseph), greffier du tribunal, à Bonneville (Haute-Savoie).
- Moron** (Camille), ingénieur des ponts et chaussées, à Annecy.
- Montier** (Abel), propriétaire, à Annecy-le-Vieux (Haute-Savoie).
- Mugnier** (Auguste), horloger, à Annecy.
- Nanche** (Isidore), dentiste, à Annecy.
- Offenhäuser** (Charles), négociant, à Zofingue, canton d'Argovie (Suisse).
- Orlyé** (Emmanuel d'), à Annecy.
- Orlyé** (Philibert d'), notaire, maire de Seynod, à Annecy.
- Philippe** (Félix), négociant.
- Philippe** (Jules), député de la Haute-Savoie, à Annecy, et rue de Rennes, 159, à Paris.
- Pissard** (Charles-Eugène), secrétaire de la mairie d'Annecy.
- Pochet** (Marcel), conseiller de préfecture, à Chambéry (Savoie).
- Poulet** (Baptistin), propriétaire, maire de Talloires, près d'Annecy.
- Ract-Madoux** (Louis), ingénieur, à Annecy.
- Replat** (Ernest), avocat, à Annecy.
- Revon** (Louis), conservateur du musée d'Annecy.
- Rey** (François), docteur-médecin, à Annecy.
- Rochette** (Édouard de), banquier, à Annecy.
- Rollier** (Joseph), notaire, à Annecy.
- Roussy de Sales** (comte de), conseiller général, au château de Thorens (Haute-Savoie).
- Rulland** (Auguste), négociant, à Béziers (Hérault).
- Ruphy** (Auguste), propriétaire, à Annecy.
- Ruphy** (Gustave), à Annecy-le-Vieux (Haute-Savoie).
- Sales** (Auguste), directeur de l'usine à gaz d'Annecy.
- Schitz** (Robert), chef de comptabilité à la succursale de la Banque de France, à Grenoble.
- Simon** (Charles), employé à la préfecture, à Annecy.
- Taine** (Hippolyte), littérateur, à Menthon, près d'Annecy (Haute-Savoie).
- Terrier** (François), notaire, à Reignier (Haute-Savoie).
- Terrier** (Pierre), à Annecy.
- Tissot** (Eugène), ingénieur, à Annecy.

Tocancier (Jules), directeur de la Société de l'Union de l'épargne française, boulevard Saint-Germain, 189, à Paris.

Tochon (François), avoué, à Annecy.

Vallin (Marius), architecte, à Annecy.

7 MEMBRES DE 1882.

Buscarons (Eugène), caissier de la Banque de France, à Annecy.

Cambry (de), entrepreneur de transports, à Annecy.

Dufour (Victor), propriétaire, à Faverges (Haute-Savoie).

Dumoulin (Maurice), professeur au collège, à Annecy.

Germont (Henri), conseiller de préfecture, à Annecy.

Levaillant (Isaïe), préfet de la Haute-Savoie, à Annecy.

Lia (Albert), conseiller de préfecture, à Annecy.

SOUS-SECTION DE RUMILLY

FONDÉE LE 20 JUIN 1875.

SIÈGE SOCIAL : à Rumilly.

BUREAU.

MM. Anières de Gantelet (Charles d'), président de la section de Savoie, *président d'honneur*.

Ducret (Noël), *trésorier*.

La Ravoire (Charles), *administrateur*.

9 MEMBRES ANCIENS.

Anières de Gantelet (Charles d'), au château d'Hauteville, près de Rumilly (Haute-Savoie).

Carlitz, docteur-médecin, à Rumilly (Haute-Savoie).

Descostes (François), avocat à la Cour d'appel de Chambéry, secrétaire de la section savoyarde du Club Alpin Français.

Ducret (Léon), banquier, à Rumilly.

Ducret (Noël), banquier, à Rumilly.

Jacquier (Michel), clerc de notaire, à Rumilly.

La Ravoire (Charles), notaire, adjoint au maire, conseiller d'arrondissement, à Rumilly.

Magnin (Émile), propriétaire du café et du cercle de l'Hôtel-de-Ville, à Rumilly.

Mouxy (Claudius de), receveur municipal, à Rumilly.

VIII. — SECTION DE LYON

FONDÉE LE 1^{er} JANVIER 1875.

SIÈGE SOCIAL : quai de Retz, 6, à Lyon.

BUREAU.

- MM.** Lortet (Louis), *président honoraire*.
 Perret (Emmanuel), *président*.
 Bianchi (Auguste) .
 Aniel (Ernest) . . . } *vice-présidents*.
 Vignet (Louis). . . }
 Fabre (Joanny), *secrétaire général*.
 Sestier (Maximin), *secrétaire des séances*.
 Darnat (Pierre), *secrétaire adjoint*.
 Collomb (Alexis), *trésorier*.
 Mital (Jérôme), *archiviste-bibliothécaire*.
 Berger (Jacques). . . .
 Berlioux (Étienne) . . .
 Chappet (Prosper) . . .
 Chifflet (abbé)
 Guillemin (Paul)
 Montaland (Joseph) . . } *conseillers*.
 Benoist (Raphaël) . . .
 Mathieu
 Denis (Paul)
 Jarrige (Adolphe) . . .
 Reymond (Ferdinand) .

MEMBRES HONORAIRES.

- MM.** Guillemin (Paul), *président de la S.-S. de Briançon*.
 Rabot (Charles), *rue de Condé, 11, à Paris*.

426 MEMBRES ANCIENS.

- Aclocque (Fernand), *lieutenant d'artillerie, rue de la Barré, 8*.
 Albert (Jacques), *rue de la République, 47*.
 Ambert (A.), *ingénieur civil, cours des Chartreux, 29*.
 André (Émile), *rue de Bourbon, 24*.
 Anglès (Paul), *avoué près le tribunal civil, rue de la République, 28*.
 Aniel (Ernest), *professeur au lycée de Lyon, rue Malesherbes, 13*.

- Araud** (Auguste), rue Saint-Polycarpe, 12.
Aubert, docteur en médecine, rue Bourbon, 33.
Andras (Sainte-Marie), place Morand, 10.
Averly (Georges), rue des Remparts-d'Ainay, 20.
Aynard (Charles), avocat, place de la Charité, 5.
Aynard (Édouard), banquier, place de la Charité, 11.
Azemard (Samuel), à Ganges (Hérault).
Bachelard (Jean), employé de commerce, rue de la République, 28.
Bachein (Louis), ingénieur civil, rue de l'Hôtel-de-Ville, 49.
Bejard (J.), rue des Remparts-d'Ainay, 17.
Barbezat (Paul-Henri), marchand de soie, rue Désirée, 14.
Baron (Henri), rue de Sèze, 52.
Baron (Jules), place de la Miséricorde, 3.
Barral (Paul), rue de la République, 1.
Basteryue (Dominique), rue Mulet, 5.
Baud, notaire, place des Squares, 1.
Baudin (Benjamin), rue de la Préfecture, 7.
Bauron (abbé Pierre), professeur à l'Institution des Minimes, place des Minimes.
Beaumont (J.), bijoutier, quai Saint-Antoine, 2.
Belin (Marius), à Voiron (Isère).
Bellat (Joseph), place Sathonay, 4.
Bellemain (André), architecte, rue Saint-Pierre, 25.
Bellemain (Auguste), étudiant en droit, rue Saint-Pierre, 25.
Benoist (Adolphe), avocat, rue Franklin, 39.
Benoist (André), rue Sainte-Anne, 20, à Toulouse.
Benoist (Raphaël), 30, Cheapside, à Londres (E. C.).
Bennett (Louis), étudiant, quai de Bondy, 2.
Berger (Henri), rue de Créqui, 99.
Berger (Jacques), négociant, place Croix-Pâquet, 5.
Berger (M^{me} Jacques), place des Pénitents-de-la-Croix, 3.
Berger (Léon), négociant, rue Simon-Maupin, 4.
Béringer (Jules), avocat, place Grolier, 3.
Berlie (Jacques), rue Longue, 21.
Berlioux (Étienne), professeur de géographie à la Faculté des lettres, rue Cuvier, 2.
Bernard (Antoine-Frédéric), quai Saint-Antoine, 37.
Bernard (Paul), employé de commerce, rue de Créqui, 109.
Berne (Étienne), étudiant, rue Saint-Joseph, 14.
Berne (Victor), étudiant, rue Saint-Joseph, 14.
Bernaoud (Alphonse), photographe, rue des Archers, 8.
Berry (Édouard), rue Gasparin, 16.

- Bertholon**, tanneur, à Givors (Rhône).
Bertholon (Francisque), rue St-Honoré, 11, à Lyon-Monplaisir.
Besson (Paul), notaire, à Villefranche-sur-Saône (Rhône).
Bianchi (Auguste), docteur en médecine, rue de l'Hôtel-de-Ville, 97.
Bié (Alfred), négociant, place Tholozan, 27.
Billion (Armand), rue du Jardin-des-Plantes, 9.
Bioletti, employé de commerce, rue Saint-Jean, 40.
Blanc (Émile), docteur en médecine, rue de la République, 66.
Blot (Giovanni), négociant, quai Saint-Antoine, 11.
Boell (Henri), cours Morand, 27.
Boffard (Jules), marchand de soie, quai de l'Hôpital, 11.
Boisson (Félix), rue Childebert, 11.
Bonafé, architecte, rue des Augustins, 8.
Bondet (Adrien), docteur en médecine, quai de Retz, 2.
Bonnamour (Louis), négociant, cours Morand, 40.
Bonnet (Édouard), ingénieur civil, rue du Peyrat, 1.
Borgé (Gustave), étudiant, quai de l'Hôpital, 4.
Boucaud (Joseph), chemin de Montribloud, 15, à Vaise (Rhône).
Boucaud (Léon), négociant, rue de l'Hôtel-de-Ville, 27.
Bouffier (Albert), fabricant, rue Lafont, 16.
Boulu (Reymond), papetier, rue Saint-Dominique, 9.
Bour, ingénieur en chef de l'Association des propriétaires d'appareils à vapeur, rue de Constantine, 4.
Bourrat (Joseph), comptable, rue du Bon-Pasteur, 34.
Bourrit (Charles), agent de change, rue de la République, 10.
Bourru (Lucien), rue Centrale, 14.
Bouteille (Joannès), quai de l'Est, 8.
Bravais (Victor), docteur en médecine, rue Bourbon, 15.
Bréchet (H.), boulevard de la Croix-Rousse, 11.
Bréchet (Joseph), place de la Miséricorde, 2.
Breittmayer (Albert), place de la Préfecture, 2, à Marseille.
Bret (Michel), rue François-Dauphin, 11.
Bron (A.), docteur en médecine, rue de la Monnaie, 20.
Brouzet (Charles), ingénieur, rue Saint-Joseph, 51.
Broyer, négociant, à Tournus (Saône-et-Loire).
Brun, directeur des usines Jacquand, à Grigny (Rhône).
Brunier (Georges), à Fontaines-sur-Saône (Rhône).
Brüssel, quai Saint-Clair, 3.
Burelier (F.), rue de la République, 1.
Burelle (Émile), ingénieur civil, rue de l'Hôtel-de-Ville, 85.
Cagear (abbé), professeur à l'Institution des Chartreux.
Cambefort (Gustave), négociant, quai de l'Est, 15.

- Cambesfort** (Jules), administrateur des hospices, rue de la République, 13.
- Carnazet** (comte de), au château de Colombier, par Blacé (Rhône).
- Carpentier**, fabricant d'instruments de physique, rue Gasparin, 16.
- Carret** (abbé), professeur aux Chartreux.
- Carrier** (Albert), docteur en médecine, rue Laurencin, 13.
- Carrier** (Édouard), docteur en médecine, rue de l'Hôtel-de-Ville, 101.
- Carrière-Huc** (Émile), flateur, à Ganges (Hérault).
- Carry** (Charles), docteur en médecine, rue d'Algérie, 8.
- Catenod** (André), rue de la République, 30.
- Catenod** (Joseph), architecte, rue de la Gerbe, 6.
- Cayron** (Léonce), courtier en soie, rue Sainte-Catherine, 2.
- Cazenove** (Raoul de), rue Sala, 8.
- Cérésole** (Louis), négociant, rue de l'Arbre-Sec, 3.
- Chabanne** (Francisque), architecte, place Saint-Nizier, 2.
- Chabrières** (Maurice), administrateur des hospices, rue du Peyrat, 7.
- Chalandon** (Georges), à Parcieux, par Trévoux (Ain).
- Chalus** (Aymé), étudiant, rue de la République, 8.
- Chalus** (Georges), étudiant en médecine, rue de la République, 8.
- Champion** (Claudius), rue Saint-Pierre, 25.
- Chancel** (Georges), place Bellecour, 7.
- Chantre** (Ernest), géologue, attaché au Muséum, cours Morand, 32.
- Chappet** (Prosper), rentier, place Morand, 4.
- Chappet** (Victor), docteur en médecine, cours Morand, 20.
- Chapuis-Morat**, rue Centrale, 1.
- Charbonnet** (Antoine), à Trévoux (Ain).
- Charlon** (Émile), ingénieur, rue Bourbon, 15.
- Charrat**, avoué à la Cour, quai de la Pêcherie, 3.
- Chartron** (Joseph), place des Célestins, 10.
- Chartron** (René), avocat, quai Tilsitt, 22.
- Charvet** (Henri), place Marengo, à Saint-Étienne (Loire).
- Chassaignon** (Camille), avoué à la Cour, rue de la République, 16.
- Chavannes** (Charles de), rue Saint-Joseph, 51.
- Chavent** (Alfred), fabricant, rue d'Alsace, 21.
- Chifflet** (abbé), économe aux Chartreux.
- Clayette** (Jean-Pierre), rue de l'Enfance, 33.
- Clot** (Paul), marchand de musique, rue de l'Hôtel-de-Ville, 1.
- Collet** (François), homme de lettres, place des Jacobins, 79.
- Collomb** (Alexis), avenue de Noailles, 44.
- Colrat** (Paul), docteur en médecine, rue Gentil, 19.
- Combier** (Athanase), négociant, rue du Griffon, 12.
- Coquet** (Adolphe), architecte, quai de la Guillotière, 16.

- Coquet** (François), docteur en droit, place Morand, 17.
Cornuty (Auguste), cours Morand, 16.
Coste (Louis), notaire, rue Neuve, 7.
Côte (Marcel), rue Boissac, 8.
Courbet (Jules), rue de Bourbon, 28.
Cozon (Henri), marchand de soie, quai de Retz, 1.
Cret (Charles), papetier, rue de la Barre, 1.
Dambmann (Georges), négociant, avenue de Noailles, 53.
Darnat (Fernand), rue de l'Hôtel-de-Ville, 19.
Darnat (Pierre), négociant, rue de l'Hôtel-de-Ville, 19.
Daudé, marchand de soie, à Calcutta (Indes-Anglaises).
Della Tana, cours Morand, 21.
Delocre, ingénieur, rue Franklin, 38.
Denis (Paul), montée du Gourguillon, 29.
Deschelettes (abbé), professeur aux Chartreux.
Descombes (Antoine), rue du Jardin-des-Plantes, 1.
Desjardins (Paul), architecte, quai Tilsitt, 25.
Devay (Auguste), rue de Bourbon, 17.
Devèze (Philippe), rue d'Algérie, 23.
Deyville, place de la Miséricorde, 7.
Deyme (Lucien), négociant, quai Saint-Clair, 12.
Diets (Gaston), employé de commerce, avenue de Noailles, 63.
Dime (François), négociant, quai Saint-Antoine, 11.
Doix-Mulaton (Albert), rue Neuve-des-Charpennes, 47.
Domengot (Théodore), rue de Jarente, 24.
Dominique (Joseph), rue de la Barre, 14.
Donat, quai de la Charité, 39.
Ducoin (Émile), quai Tilsitt, 9.
Ducieux (Antoine), avoué à la Cour, quai de l'Archevêché, 26.
Ducartyl (Humbert), rue Sala, 25.
Dufier (Pierre), rue Saint-Dominique, 12.
Dufourt (Édouard), docteur en médecine, rue Sainte-Hélène, 13.
Dufourt (Ernest), rue Sainte-Hélène, 13.
Dulac (Jules), avocat, rue du Plat, 15.
Dumaine (Claudius), rue des Capucins, 22.
Dupasquier (Nicolas), négociant, avenue de Noailles, 46.
Dupuis (Charles), rue Bourbon, 48.
Dupuis (Henri), rue de la Tête-d'Or, 30.
Duquaire (Aimé), avoué à la Cour d'appel, quai de l'Archevêché, 25.
Duquaire (Victor), avocat, quai de l'Archevêché, 27.
Durand (baron de Fontmagne), rue Caumartin, 35, à Paris.
Durand (Francisque), négociant, quai de la Guillotière, 28.

- Durand** (Gabriel), imprimeur, rue de la République, 58.
Durand (Georges), avenue de Noailles, 52.
Durieu (L.-J.), avocat, rue Saint-Joseph, 31.
Dussigneur (Paul), rentier, rue Godefroy, 20.
Évrard (Eugène), rue Terme, 2.
Eymard (Hugues).
Fabre (Joanny), commissaire-priseur, cours Morand, 20.
Faisan (Odon), chemin du Château-Gaillard, à Villeurbanne (Rhône).
Falcoux, architecte, place des Célestins, 10.
Falcoux (Antoine), place des Célestins, 10.
Favre (Francisque), négociant, rue de l'Hôtel-de-Ville, 56.
Favrichon, pharmacien, rue Bellecour.
Fayolle (Léon), courtier en soie, rue Pizay, 22.
Ferber (Ferdinand), quai de l'Est, 1.
Floccard (Georges), rue du Plat, 2.
Floret (Paul), préfet d'Eure-et-Loir, à Chartres.
Fond, professeur, à l'Institution des Chartreux.
Fontannes (Francisque), géologue, rue de la République, 4.
Foray (Eugène), rue de Paris, 27, à Rouen.
Fore, avoué, rue Tupin, 34.
Forrer (Ulrich), avenue de Noailles, 45.
Fouilliand (l'abbé Rémy), professeur à l'Institution des Chartreux.
Fournereau (abbé), professeur de sciences aux Chartreux.
Fournier (Alphonse), à Saint-Georges-d'Espérance (Isère).
Fournier (Jules), rue de l'Hôtel-de-Ville, 19.
Frachon (Louis), négociant, rue Neuve, 12.
Freydier (Henry), chez M. Aimé Pachoud, aux Échelles (Savoie).
Gabet, agent de change, rue de la Bourse, 6.
Gagneur (Philibert), quai Saint-Vincent, 35.
Gagon (Georges), commissionnaire, cours Morand, 25.
Galavardin (M^{me} Jules), cours de la Liberté, 86.
Garcin (Jacques), rue Childebert, 50.
Gaudin (Émile), rue Ravez, 3.
Gauthier (M^{me} L.), rue Malesherbes, 45.
Gautier, entrepreneur, rue d'Auvergne, 6.
Gayet (Joanny), employé, rue de la République, 26.
Gely (Alexandre), rentier, place Bellecour, 5.
Genest, rue de Créqui, 57.
Genin (Émile), secrétaire général des hospices civils, rue Sainte-Hélène, 33.
Gignoux (Antoine), agent de change, rue de la République, 5.
Gignoux (Charles), rue de la République, 5.

- Signoux** (Joseph), rue de la République, 5.
Gillet (François), teinturier, quai de Serin, 10.
Gillet (Joseph), teinturier, quai de Serin, 10.
Girard (Fleury), quai de Retz, 8.
Girard (Gabriel), rue du Garet, 3.
Giraud (Antoine), associé d'agent de change, rue de la République, 6.
Giraud (Théodore), place des Hospices, 2.
Godon (Gabriel), chez M. Cambesfort, rue Pizay, 18.
Gonin (Amédée), place Bellecour, 34.
Gonindard, cours Morand, 55.
Gontaret (Maurice), rue du Belvédère, 4, à Caluire (Rhône).
Gourd (Paul), place Bellecour, 35.
Gouyou (Paul), étudiant, rue de Castries, 10.
Grousseau, opticien, rue de la République, 11.
Guéneau (Paul), place des Hospices, 1.
Guillard (Antoine), premier clerc d'avoué, rue Tupin, 34.
Guimet (Émile), manufacturier, place de la Miséricorde, 1.
Guinet (Joseph), rue du Griffon, 13.
Harent (Paul), avocat, rue des Remparts-d'Ainay, 27.
Hartaut (Camille), montée des Carmélites, 10.
Hedde (Léon), à la Société Générale, rue de la République, 6.
Hemmerling (Louis), place d'Helvétie, 7.
Hirsch, architecte en chef de la ville.
Jamot (Charles), architecte, rue du Plat, 8.
Jarray (Joanny), rue Saint-Joseph, 16.
Jarrige (Adolphe), professeur de mathématiques au lycée de Lyon, rue Sala, 5.
Jarrige (M^{me} Adolphe), rue Sala, 5.
Jenoudet (Marc), avocat, à Alger.
Jobez (Charles), rue Childebert, 6.
Johannot (Henri), fabricant de papier, à Annonay (Ardèche).
Journoud (Paul), place Henri IV, 7.
Jugeat, notaire, à Venissieux (Rhône).
Kleinmann (M^{me} Édouard), à Alexandrie (Égypte).
Koll, rue Saint-Pierre-de-Vaise, 31.
Labeye (Louis), rue de Paris, 1, à Nice.
Lacharrière (Eugène), employé de commerce, rue Saint-Pothin, 17.
Lépine (Jean-Marie), rue d'Algérie, 16.
Letourneur (Émile), chez M. Bouvier, agent de change, place des Cordeliers, 5.
Leyssac (Gilbert de), rue Sainte-Hélène, 30.
Lippens (Arthur de), rue de la République, 3.

- Lob** (Sylvain), négociant, à Munich (Bavière).
Loir (Adrien), étudiant, quai des Brotteaux, 5.
Lorenti (Philippe), professeur, cours Morand, 22.
Lortet (Lebrecht), peintre, à Oullins-lès-Lyon (Rhône).
Lortet (Louis), doyen de la Faculté de médecine, quai de la Gail-
 lotière, 1.
Macalpin (Eugène), négociant, place des Hospices, 3.
Maderni (Jean), rue de la République, 19.
Maderni (Louis), rue de la République, 10.
Magenties (Léon), négociant, rue de la République, 4.
Magneval (de), agent de change, place Bellecour, 30.
Magnin (Désiré), rue Sala, 58.
Mancardi (Charles), rue Royale, 5.
Mantelier (Georges), rue de l'Hôtel-de-Ville, 98.
Marcheguy, ingénieur civil, président de la Société des sciences
 industrielles, quai des Célestins, 11.
Marduel (Joanny), rue Franklin, 44.
Marduel (Pierre), docteur en médecine, rue Saint-Dominique, 10.
Margaron, commissionnaire en soieries, rue Saint-Pierre, 41.
Marmerat (Gabriel), négociant, quai de Retz, 10.
Martelin (Athanasé), manufacturier, quai Saint-Antoine, 32.
Martin (Gabriel), à Tarare (Rhône).
Mary (abbé C.), rue Saint-Jean, 40.
Mas (Henry), négociant, place Tholozan, 22.
Mathevon (Octave), avocat, rue des Deux-Maisons, 4.
Mathéy (Louis), boulevard Saint-Michel, 71, à Paris.
Mathieu (Joseph), commis-greffier au tribunal civil de Lyon.
Matton (Amédée), place de la promenade Monplaisir.
Mayet (Lucien), rue Sainte-Catherine, 7.
Melon (Petrus), rue Bourbon, 48.
Melouzay (Ildéfonse), professeur d'histoire au lycée Fontanes, rue
 Joubert, 47, à Paris.
Mercey (Henri de), rue de la République, 30.
Mercier (Eugène), rue de l'Hôtel-de-Ville, 94.
Mercier (Paul), teinturier-chimiste, rue Cuvier, 16.
Messimy (Paul), notaire, rue de la République, 13.
Michoud (Eugène), rue du Peyrat, 1.
Michoud (Léon), avocat, rue du Peyrat, 1.
Mignot (François), rue de la République, 6.
Millardon (H.), avoué à la Cour, rue de l'Hôtel-de-Ville, 79.
Millot (Gabriel), colonel au 66^e de ligne, à Tours (Indre-et-Loire).
Mital (Jérôme), avocat, rue des Marronniers, 10.

- Moneorgé** (René), avocat, rue de l'Hôtel-de-Ville, 91.
Montaland (Charles), place de la République, 44.
Montaland (Joseph), place Bellecour, 33.
Montaland (Paul), place de la République, 44.
Monvenoux (Frédéric), rue Grenette, 25.
Morel (Paul), rue Saint-Côme, 8.
Morel (Jules), rue Saint-Côme, 8.
Morin (Adolphe), manufacturier, à Dieuleft (Drôme).
Moustier (Auguste), négociant, rue de la Bourse, 3, à Saint-Étienne (Loire).
Murat (Étienne), clerc d'avoué, quai Fulchiron, 1.
Nérard (Gustave), avoué au tribunal civil, rue Grenette, 23.
Neyrat (abbé), rue du Plat, 10.
Nicod (Ernest), propriétaire, à Moydieu (Isère).
Noirclerc (Amédée), rue Désirée, 14.
Oberkampff (Ernest), avenue de Saxe, 69.
Olivier (Laurent), rue de Sèze, 11.
Ollier (Léopold), chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu, quai de la Charité, 3.
Oriani (François), place Tholozan, 24.
Oustry, préfet du Rhône.
Paillassen (Alexandre), docteur en médecine, rue de la Barre, 12.
Pallias (Honoré), négociant, rue Centrale, 25.
Pascalon (Barthélemy), négociant, rue de la République, 5.
Pasteur (Eugène), rue de Sèze, 17.
Pasteur (Léonce), receveur-contrôleur de l'enregistrement, à Bourg (Ain).
Pépin (Charles), lieutenant d'artillerie au 2^e régiment de pontonniers, à Angers.
Perier (Amédée), avocat, rue du Bât-d'Argent, 9.
Perrache (Charles), avenue de Saxe, 98.
Perret (Emmanuel), ingénieur en chef du P.-L.-M., place Perrache, 9.
Perret (J.-B.), sous-intendant militaire, cours du Midi, 21.
Perrin (Alfred-Louis), imprimeur, rue Vaubecour, 24.
Perrin (Louis), manufacturier, quai Saint-Antoine, 32.
Perrin, notaire, quai de la Pêcherie, 14.
Perroud (Louis), médecin des hôpitaux, quai des Célestins, 6.
Peter (Jean), chef des travaux chimiques à la Faculté de médecine, avenue de Saxe, 68.
Peyre (Eugène), chez M. Jauvat, agent de change, rue de la République, 9.
Peyre (abbé Joanny), professeur aux Chartreux.

- Piaton** (Maurice), ingénieur civil, rue du Plat, 40.
Pidard (Francisque), avoué près le tribunal civil, rue de l'Hôtel-de-Ville, 91.
Pincanon (abbé), quai Saint-Antoine, 32.
Pinet (Francisque), docteur en médecine, rue Saint-Joseph, 60.
Pirjantz (Édouard), rue Puits-Gaillot, 29.
Pitrat (François), imprimeur, rue Gentil, 4.
Pointet (Joannès), rue des Archers, 16.
Pointet (Joseph), rue de l'Enfance, 36.
Pommateau (Adolphe), rue Raucher, 2, à Nice.
Ponson (Antoine), négociant, quai de la Guillotière, 15.
Poujade, professeur au lycée, Grande-Rue-de-Cuire, 16.
Poujade (M^{me}), Grande-Rue-de-Cuire, 16.
Prat (Auguste), rue Saint-Louis, 35, à Saint-Étienne (Loire).
Pravaz (Hippolyte), fabricant, rue Lafont, 16.
Premillieux (Pierre), rue de Bourbon, 26.
Probst (Charles), facteur de pianos, rue de Constantine, 11.
Prudon, pharmacien, rue de la République, 3.
Prunier (Léon), quai des Brotteaux, 4.
Rambaud (Attale), notaire, à Fontaines-sur-Saône (Rhône).
Ramel (Eugène), teinturier, quai Saint-Vincent, 37.
Renaud (Henri), associé d'agent de change, cours Morand, 14.
Renaud (Jean-Baptiste), cours d'Herbouville, 21.
Repiquet (Achille), rue du Peyrat, 5.
Rérolles (Georges), rue Duquesne, 11.
Rérolles (Louis), rue Duquesne, 11.
Ressicaud, notaire, à Caluire (Rhône).
Rey (Adrien), marchand de musique, rue de la République, 17.
Reymond (Ferdinand), quai des Brotteaux, 1.
Riaz (de), banquier, quai de Retz, 10.
Ribiollot, notaire, à Neuville-sur-Saône (Rhône).
Rigaud (Julien), à Bourg-Saint-Andéol (Ardèche).
Rigolot, préparateur de physique à la Faculté des sciences.
Rispal (abbé), professeur au séminaire de Saint-Jean.
Rittmannsperger (Joanny), rue de l'Hôtel-de-Ville, 36.
Ritton (Jean), cours Morand, 24.
Rival (Paul), place Bellecour, 5.
Robert (Gabriel), avocat, quai de l'Hôpital, 6.
Robin (Auguste), banquier, rue de l'Hôtel-de-Ville, 41.
Robin (Eugène), négociant, rue de l'Hôtel-de-Ville, 61.
Robin (Frédéric), avocat, quai de Retz, 24.
Robin (Léopold), banquier, rue de l'Hôtel-de-Ville, 41.

- Roche** (de la), docteur en médecine, rue du Plat, 21.
Rodet (Prosper), clerc de notaire, cours Morand, 26.
Rollet (Victor), rue de la République, 24.
Roque (Louis), fabricant, rue des Feuillants, 5.
Roulet (Jacques), chez M. Perret, rue de la Part-Dieu.
Roulet (Jean), à l'Isle-sur-Sorgue (Vaucluse).
Roulet (Michel), commissaire-priseur, rue Franklin, 32.
Roussel (Jacques), rue de Bourbon, 4.
Roustan (Henri), propriétaire, rue Duguesclin, 175.
Roustan (Janin), rue Duguesclin, 175.
Roux (Petrus), cours d'Herbouville, 6.
Roux (Stéphane), place Croix-Pâquet, 1.
Saint-Trivier (baron S. de), au château de la Brosse, à Reyrieux,
 par Trévoux (Ain).
Sanlaville (Gabriel), place Bellecour, 4.
Sargnon, quai Saint-Antoine, 6.
Schoffer (Nicolas), rue de la Préfecture, 1.
Schuls (Paul), négociant, rue du Griffon, 10.
Schweizer (Frantz), Sihlstrasse, 43, à Zurich (Suisse).
Schwich (Auguste), quai Saint-Vincent, 37.
Semenza (chevalier Henry), rue Pizay, 3.
Serullaz (Georges), place de la Bourse, 2.
Sestier (Maximin), quai de l'Hôpital, 6.
Siboulotte (François), quai de Retz, 4.
Sibour (Léon), négociant, quai de Retz, 15.
Sisson (abbé Georges), régent des études littéraires à l'École
 Saint-Thomas-d'Aquin, à Oullins (Rhône).
Souchon (Charles), rue Sainte-Hélène, 24.
Tabard (Benoît), fabricant, rue du Garet, 3.
Tavernier (Jean), avocat, rue Sainte-Hélène, 34.
Teissier-Viennois, sous-lieutenant au 16^e de ligne, à Saint-Etienne.
Terrail (Henry), employé de commerce, rue Romarin, 16.
Terras (Marius), avoué au tribunal civil, rue de la Bourse, 39.
Tessier (Joseph), docteur en médecine, quai Tilsitt, 16.
Théolier (Eugène), préparateur de chimie à la Faculté des sciences.
Thibaudier (Noël), papetier, rue de l'Hôtel-de-Ville, 94.
Thomas (Clément), directeur de la C^{ie} *La Providence*, rue de la
 Barre, 14.
Thomas (Élisée), rue de la Bourse, 39.
Thouzelier (Louis), rue Pizay, 3.
Thoviste (Maurice), étudiant en droit, place Perrache, 11.
Tillet (abbé), professeur à l'Institution des Minimes.

Tournus (Louis), rue Vauzel, 8.
Trillat (Paul), place du Change, 2.
Trunel (Joseph), propriétaire, rue de la République, 10.
Valayer (Amédée), banquier, quai de l'Est, 6.
Valentin-Smith, à Trévoux (Ain).
Vautier (Théodore), quai Saint-Antoine, 29.
Verchère (Gabriel), notaire, à Saint-Germain-Lespinasse (Loire).
Vernier (Philippe), rue d'Algérie, 1.
Victoire (Joseph), photographe, rue Saint-Pierre, 22.
Vignet (Louis), notaire honoraire, à Fontaines-sur-Saône (Rhône).
Vignet (M^{me} Joseph Trouvé-), à Fontaines-sur-Saône (Rhône).
Vignet (Paul), rue Richelieu, 22, à Paris.
Vignon (Léo), docteur ès sciences, place des Jacobins, 4.
Villard (Louis), fabricant, rue Royale, 33.
Vinay, docteur en médecine, rue d'Égypte, 2.
Vioujas (Antoine), négociant, quai Saint-Antoine, 5.
Virissel (Léon), banquier, à Rive-de-Gier (Loire).
Voisin (Francisque), avenue de l'Archevêché, 7.
Vrégille (Albert de), au château de Reyrieux, par Trévoux (Ain).
Vuy (Jacques), avocat, avenue de l'Archevêché, 1.

47 MEMBRES DE 1882.

Bernard (Pierre-Émile), avoué, rue de la République, 58.
Blanc (Grégoire), négociant, rue d'Alsace, 17.
Becuzé (Joannès), tréfileur, rue Molière, 113.
Bonnamour (Joseph), rue de l'Hôtel-de-Ville, 46.
Bonnet (Francisque), quai des Brotteaux, 17.
Boudot (Ferdinand), notaire, rue du Plat, 12.
Bournet (Albert), étudiant en médecine, place Gensoul, 3.
Bousson (Paul), employé au Crédit Lyonnais, quai des Brotteaux, 17.
Bouvier, dentiste, place des Jacobins, 1.
Buzzini (Henri), directeur des docks de Gerland, rue de l'Hôtel-de-Ville, 100.
Cambon (Victor), ingénieur civil, rue Saint-Joseph, 62.
Champion (Joseph), étudiant en médecine, à Bourg (Ain).
Champion (Louis), surnuméraire de l'enregistrement, à Bourg (Ain).
Chappet (Alexandre), place Morand, 4.
Chauvet (Charles), maison Arlès-Dufour, rue du Bât-d'Argent, 11.
Chifflet (Antoine), quai Saint-Antoine, 32.
Cozon (Joseph), quai de Retz, 1.
Douenne (Étienne), cours Perrache, 4.

- Duchamp** (Emile), employé, rue du Plat, 12.
Durand (Eugène), rue de Créqui, 109.
Durif (Xavier), avocat, quai des Célestins, 11.
Escard (Charles), rue Malesherbes, 15.
Godinet, ingénieur de la C^{ie} du gaz de Lyon, à l'usine de la Guillotière.
Grobon (Henri), teinturier, à Miribel (Ain).
Hanoteau, professeur à la Faculté de droit, rue de Castries, 13.
Joly (Joanny), maison Darnat, rue de l'Hôtel-de-Ville, 19.
Lambert (Émile), officier d'administration, rue Saint-Joseph, 60.
Lamy (Édouard), cours Morand, 21.
Magnin (Eugène), pharmacien, rue Bât-d'Argent, 5.
Martel (François), rue Duhamel, 10.
Maurice (Gilbert), chez M^{me} veuve Guérin et fils, rue Puits-Gaillet, 31.
Meunier (A.), docteur en médecine, place de la Croix-Rousse, 1.
Morin (Auguste), place Tholozan, 19.
Patricot (Jean), avocat, place Royale, 14.
Perraut (Émile), rue Gasparin, 16 bis.
Raugé, docteur en médecine, quai de Retz, 12.
Reverdet (Joannès), cours de la Liberté, 86.
Richard (Xavier), rue de la Préfecture, 7.
Roberjot (Henri), rue de Créqui, 132.
Ruby (Louis), rue des Capucins, 10.
Sabran (Georges), quai de Retz, 3.
Schuster, avocat, chez M. Wicdemann, Kaufingerstrasse, 20, à Munich (Bavière).
Storek (Adrien), rue de l'Hôtel-de-Ville, 78.
Vérel (Édouard), maison Kessler, place Tholozan, 24.
Vert (Stéphane), avocat, boulevard d'Herbouville, 38.
Vignon (Paul), rue Malesherbes, 45.
Viteu (Maurice), avocat, à Tournon (Ardèche).

IX. — SECTION DES VOSGES

FONDÉE LE 21 FÉVRIER 1875.

SIÈGE SOCIAL : à Nancy.

BUREAU.

MM. Lejeune (Jules), *président*.

Miscault (Henri de), *vice-président*.

MM. Thierry-Mieg (Aug.), *vice-président*.
Metz-Noblat (Antoine de), *secrétaire*.
Lallemand de Mont (Pierre de), *secrétaire adjoint*.
Lorin (Edmond), *trésorier-archiviste*.
Doll (Édouard), *vice-trésorier*.

207 MEMBRES ANCIENS.

Adrien (Eugène), ingénieur (E. C. P.), rue du Faubourg-Saint-Georges, 24, à Nancy.
Audiat (Edgar), conseiller à la Cour d'appel, rue de la Ravinelle, 35, à Nancy.
Bardy (Henry), pharmacien, président de la Société philomathique vosgienne, place des Vosges, à Saint-Dié (Vosges).
Barthélemy (Edmond), inspecteur des forêts, à Senones (Vosges).
Bary (Édouard de), manufacturier, à Guebwiller (Alsace).
Bary (Émile de), manufacturier, à Guebwiller (Alsace).
Baumgartner (Léon), apprêteur, à Sainte-Marie-aux-Mines (Alsace).
Bédel (Charles), docteur en médecine, à Schirmeck (Alsace).
Benner (Albert), pharmacien, à Mulhouse.
Berdot (Charles), docteur en médecine, à Colmar (Alsace).
Berger-Levrault (Alfred), rue des Glacis, à Nancy.
Berger-Levrault (Edmond), imprimeur, rue des Glacis, 7, à Nancy.
Berger-Levrault (Oscar), imprimeur-libraire, rue des Glacis, à Nancy.
Berthier (Émile), avoué à la cour d'appel, rue Saint-Georges, 42, à Nancy.
Berveiller (Henri), manufacturier, à Ranfaing, près Remiremont (Vosges).
Besval (Antoine), ancien notaire, place de la Carrière, 27, à Nancy.
Beurnel, percepteur, à Docelles (Vosges).
Bian (René), manufacturier, à Senthem (Alsace).
Blancheur (Antoine-Nicolas), ancien notaire, place de la Carrière, 17, à Nancy.
Bleeh (Charles), manufacturier, à Sainte-Marie-aux-Mines (Alsace).
Boch (Théodore), brasseur, à Lutterbach (Haute-Alsace).
Boley (Joseph), ancien juge de paix, impasse Jeanne-d'Arc, à Nancy.
Boppe (Lucien), sous-directeur de l'École forestière, rue de la Commanderie, 23, à Nancy.
Boulangé (Paul), juge au tribunal de Remiremont (Vosges).
Boulanger, manufacturier, à Choisy-le-Roy, près Paris (Seine).

- Bourcart** (Alexandre), manufacturier, à Guebwiller (Alsace).
- Bouttier** (Alphonse), rentier, rue de Strasbourg, 55, à Nancy.
- Braun** (Albert), manufacturier, quai du Barrage, à Mulhouse.
- Bray** (Alexis), propriétaire-gérant du *Journal de Saint-Quentin*, Grand'Place, 7, à Saint-Quentin (Aisne).
- Carcy** (F. de), chef d'escadron d'état-major en retraite, cours Léopold, 37, à Nancy.
- Carpentier** (Eugène), manufacturier, à Issenheim (Alsace).
- Chautan de Vercly** (François-Xavier), sous-inspecteur des forêts, à Annecy (Haute-Savoie).
- Christophe** (Victor), ancien notaire, à Rambervillers (Vosges).
- Coëtlosquet** (Maurice du), propriétaire, à Liverdun (Meurthe-et-Moselle).
- Cuny-Marchal** (Gustave), étudiant, à Gérardmer (Vosges).
- Deblays** (abbé Jean-B.-A.), professeur au petit séminaire, à Pont-à-Mousson (Meurthe-et-Moselle).
- Delcominète** (Joseph-Émile), professeur à l'École supérieure de pharmacie, rue des Ponts, 23, à Nancy.
- Diemer** (Michel), notaire, à Mulhouse.
- Didierjean** (Eugène), administrateur des cristalleries de Saint-Louis, par Lemberg (Lorraine-Allemande).
- Dieterlen** (Alfred), manufacturier, à Rothau (Alsace).
- Diet** (Nicolas), ancien receveur municipal, place de la Carrière, 16, à Nancy.
- Doll** (Édouard), agent d'assurances, 20 bis, rue de la Sinne, à Mulhouse.
- Dollfus** (Adrien), étudiant, rue Pierre-Charron, 55, à Paris.
- Dollfus** (Auguste), président de la Société Industrielle, à Mulhouse.
- Dollfus** (Gustave), ingénieur (E. C. P.), à Mulhouse.
- Dollfus-Flach** (Édouard), manufacturier, à Mulhouse.
- Dollfus-Schwartz** (Édouard), manufacturier, à Mulhouse.
- Douradou** (Henry), capitaine d'artillerie, rue Saint-Loup, 63, à Châlons-sur-Marne (Marne).
- Élie-Lestre** (Edmond), rue Stanislas, 51, à Nancy.
- Engel** (Alfred), de la maison Dollfus-Mieg et C^{ie}, manufacturier, à Dornach (Alsace).
- Engel** (Eugène), ingénieur (E. C. P.), à Dornach (Alsace).
- Faudel**, docteur en médecine, secrétaire perpétuel de la Société d'histoire naturelle de Colmar (Alsace).
- Faultrier** (Maurice de), au château de Couvrot, par Vitry-le-François (Marne).
- Favre** (Eugène), manufacturier, à Lœrrach (Grand-Duché de Bade).

- Favre (Gaston)**, négociant, à Mulhouse.
Favre (Gustave), négociant, à Mulhouse.
Favre (Paul), négociant, à Lœrrach (Grand-Duché de Bade).
Flach (Georges), notaire, rue Stanislas, 68, à Nancy.
Fournier (Alban), docteur en médecine, à Rambervillers (Vosges).
Frey (Léon), manufacturier, à Guebwiller (Alsace).
Frossard (Charles-Henry), à la Direction du génie, à Rouen.
Gasser (Édouard), pharmacien, à Massevaux (Haute-Alsace).
Gast (Édouard), étudiant, à Issenheim (Haute-Alsace).
Gault (Achille), pharmacien, rue de la Poissonnerie, 13, à Nancy.
Geiger (Paul de), directeur de la Fayencerie, à Sarreguemines (Lorraine-Allemande).
Gény (Albert), rue des Ponts, 46, à Nancy.
George (Victor), fabricant de chaussures, à Nancy.
Georgel (Paul), étudiant en droit, place de l'Académie, 4, à Nancy.
Gérard (Alcide-J.-C.), ancien notaire, rue de l'Oratoire, 24, à Nancy.
Gérard (Émile), entrepreneur de charpente et de menuiserie, rue de la Salpêtrière, 5, à Nancy.
Germain (Désiré), juge d'instruction, rue de Metz, 18, à Nancy.
Gilbrin (Louis), rue Mazagran, 1, à Nancy.
Girard (Gustave), pharmacien, à Schirmeck (Alsace).
Gluck (Émile), manufacturier, à Mulhouse.
Golbéry (Gaston de), juge suppléant, rue des Jardins, à Saint-Dié (Vosges).
Gonneville (Félix de), quai Claude-le-Lorrain, à Nancy.
Grad (Charles), au Logelbach, par Colmar (Alsace).
Gros (James), manufacturier, à Cernay (Alsace).
Grosseteste (Charles), directeur de la C^{ie} Genevoise, à Genève.
Grosseteste (William), ingénieur (E. C. P.), à Mulhouse.
Guérin (Edmond), ingénieur civil, rue des Capucins, 6, à Lunéville (Meurthe-et-Moselle).
Gyérin (Louis), avocat, boulevard Mercier-Lacombe, à Draguignan (Var).
Guerle (Edmond de), trésorier-payeur général, membre de l'Académie de Stanislas, à Nancy.
Guinet (Nicolas-Marie-Auguste), entrepreneur de bâtiments, rue de Serre, à Nancy.
Gayot (Camille), négociant, rue Saint-Dizier, 38, à Nancy.
Guyot (Louis), propriétaire, à Brouvelieures (Vosges).
Haensler (Auguste), entrepreneur, à Mulhouse.
Hausen (Frédéric d'), ingénieur (E. C. P.), à Blâmont (Meurthe-et-Moselle).

- Henriet** (Albert), avocat, rue des Michottes, 11, à Nancy.
Hermann-Bornand (Charles), rue du Roulage, 23, à Mulhouse.
Hertz (Adrien), avocat, à Lunéville (Meurthe-et-Moselle).
Herzog (Henri), au Logelbach (Alsace).
Hofer (Charles), directeur de tissage, à Munster (Alsace).
Hommel (Charles), propriétaire-viticulteur, à Ribeauvillé (Basse-
 Alsace).
Hommel (Prosper), pharmacien, place de la Cathédrale, à Nancy.
Kauffer (Charles), négociant, rue Saint-Jean, 2, à Nancy.
Kauffmann (Frédéric-Michel), pharmacien, à Ribeauvillé (Alsace).
Keller (Georges), ingénieur (E. C. P.), rue de Lorraine, 61, à
 Lunéville (Meurthe-et-Moselle).
Kermaingant (Paul de), ingénieur des mines, avenue des Champs-
 Élysées, 102, à Paris.
Kœchlin (Daniel), artiste-peintre, place Pigalle, 11, à Paris.
Kœchlin (Georges), à Honolulu, îles Sandwich.
Kœchlin (Isaac) fils, à Willer, près Thann (Alsace).
Krantz (Auguste), à Ranfaing, près Remiremont (Vosges).
Kullmann (Auguste) fils, négociant, à Épinal.
Lacroix (Camille de), manufacturier, à Mulhouse.
Lacroix (Victor de), négociant, à Mulhouse.
Lallemant de Mont (Pierre de), ancien secrétaire général, rue
 des Carmes, 9, à Nancy.
Lallement (Edmond), professeur à la Faculté de médecine, membre
 de l'Académie de Stanislas, cours Léopold, 1, à Nancy.
Lamasse (Maurice), étudiant, rue de Serre, 16, à Nancy.
Lamy (Gustave), ingénieur (E. C. P.), à Boussières (Doubs).
Lannes, marquis de Montebello, à Constantine (Algérie).
Larcher (Eugène-Prosper), avocat, rue des Quatre-Églises, 55, à
 Nancy.
Lardemelle (Georges de), à Saint-Dié (Vosges).
Lauth (Émile), ingénieur (E. C. P.), à Massevaux (Alsace).
Lauth-Scheurer (Auguste), ingénieur des ponts et chaussées, ma-
 nufacturier, à Thann (Alsace).
Le Bourhis (Alex.), ingénieur (E. C. P.), rue Crétet, 3, à Paris.
Leclaire, avocat, rue Bailly, 8 bis, à Nancy.
Lejeune (Jules), membre du Club Alpin Suisse (section Pilatus),
 membre des Académies de Metz et de Stanislas, 22 bis, rue de
 la Ravinelle, à Nancy.
Lévy (Lazare) aîné, banquier, à Ribeauvillé (Alsace).
Lévy (Raphaël-Georges), sous-directeur de la Banque de Paris et
 des Pays-Bas, rue du Mont-Thabor, 38, à Paris.

- Liégeois** (Jules), professeur à la Faculté de droit, membre de l'Académie de Stanislas, rue de la Source, à Nancy.
- Ligniville** (comte Albert de), rue de Boudonville, 9 *ter*, à Nancy.
- Lorin** (Edmond), inspecteur des contributions directes, rue de Boudonville, 12, à Nancy.
- Lung** (Gustave), banquier, à Saint-Dié (Vosges).
- Maguin** (Benjamin), capitaine d'artillerie démissionnaire, rue Girardet, 2, à Nancy.
- Maire** (Ernest), sous-inspecteur des forêts, rue du Champ-de-Mars, à Épinal (Vosges).
- Majorelle** (Henri-Albert), sous-inspecteur des forêts, à Baccarat (Meurthe-et-Moselle).
- Mantz** (Émile), rue d'Altkirch, à Mulhouse.
- Mantz** (Jean), manufacturier, à Mulhouse.
- Marchal** (Eugène), docteur en médecine, rue Stanislas, 57, à Nancy.
- Marcot** (René), rue de la Ravinelle, 13, à Nancy.
- Meistermann** (Joseph), pharmacien, à Mulhouse.
- Meixmoron de Dombasle** (Charles de), rue de Strasbourg, 19, à Nancy.
- Mengin** (Henry), avocat à la Cour d'appel, rue des Quatre-Eglises, 65, à Nancy.
- Metz** (Emmanuel de), à Lunéville (Meurthe-et-Moselle).
- Metz** (Victor de), officier démissionnaire, terrasse de la Pépinière, à Nancy.
- Metz-Noblat** (Antoine de), membre de l'Académie de Stanislas, rue de la Ravinelle, 27, à Nancy.
- Mésièrre** (Édouard-Gorius), banquier, à Blâmont (Meurthe-et-Moselle).
- Michaut** (Adrien), ingénieur civil, à Baccarat (Meurthe-et-Moselle).
- Mieg** (Adolphe), manufacturier, à Mulhouse.
- Mieg** (Georges-Édouard), rue d'Altkirch, 35, à Mulhouse.
- Mieg** (Mathieu), manufacturier, rue des Bonnes-Gens, 8 *bis*, à Mulhouse.
- Miscault** (Henri de), officier démissionnaire, rue d'Alliance, 5, à Nancy.
- Monchablon** (Alphonse), artiste-peintre, avenue Malakoff, 139, à Paris.
- Morel** (Aimé), manufacturier, à Cernay (Alsace).
- Mougeot** (Henri), ingénieur civil, à Bruyères (Vosges).
- Munzel** (Charles-Pierre), typographe, impasse Sainte-Cécile, 6, à Nancy.
- Naegely** (Charles), ingénieur (E. C. P.), à Mulhouse.
- Nardin** (Léon), interne en pharmacie, à l'hôpital de la Pitié, à Paris.
- Noël**, conseiller à la Cour d'appel, rue des Carmes, 33, à Nancy.

- Noël** (Albert), rue Stanislas, 68, à Nancy, et rue de la Rochefoucauld, 30, à Paris.
- Norberg** (Émile), rue des Glacis, à Nancy.
- Norberg** (Jules), imprimeur-libraire, rue des Glacis, à Nancy.
- Orval** (Fernand d'), au château de Port-le-Grand, par Abbeville (Somme).
- Pacotte** (Alfred), propriétaire, rue de la Monnaie, 2, à Nancy.
- Parry** (Achille), étudiant en droit, rue Jean-sans-Peur, 28, à Lille.
- Piquemal** (Charles), au château de Gentilly, près Nancy.
- Plauche** (Paulin), juge au tribunal civil de Verdun (Meuse).
- Prud'homme** (Maurice), chimiste, à Épinal.
- Puton** (François-Alfred), directeur de l'École forestière, rue Girardet, à Nancy.
- Ravinel** (baron Charles de), ancien député, au château de Villé, par Rambervillers (Vosges).
- Ravinel** (baron Maurice de), ancien préfet, rue Girardet, 9, à Lunéville (Meurthe-et-Moselle).
- Rebattet**, sellier, rue Saint-Jean, 24, à Nancy.
- Rouss** (Louis-Eugène-Albert), sous-inspecteur des forêts, rue Mazargran, 3, à Nancy.
- Richenet** (François), rue de la Sous-Préfecture, 16, à Dôle (Jura).
- Rieder fils** (Aimé), avenue du Commerce, 7, à Mulhouse.
- Romazzotti** (André), sous-lieutenant au 13^e chasseurs à cheval, à Auch (Gers).
- Rondeau** (Fernand), rue de Crosne, 20, à Rouen.
- Roussel** (Lucien), inspecteur des forêts, membre de la Société des sciences, rue de la Ravinelle, 11, à Nancy.
- Rozard de la Salle** (Henri), rue Sainte-Catherine, 6, à Nancy.
- Roxières** (Antoine de), étudiant en droit, rue Saint-Julien, 40, à Nancy.
- Salle** (Gabriel-Marie), garde général des forêts, rue de Lorraine, 58, à Lunéville (Meurthe-et-Moselle).
- Scheurer** (Albert), manufacturier, à Thann (Alsace).
- Scheurer** (Auguste), fabricant, à Colmar (Alsace).
- Scheurer** (Jules), manufacturier, à Thann (Alsace).
- Scheurer-Frey** (André), manufacturier, au Logelbach, près Colmar (Alsace).
- Schlumberger** (Ernest), au château de Bonnefontaine, par Saar-Union (Alsace).
- Schlumberger** (Georges), négociant, à Mulhouse.
- Schnéegans** (Frédéric), rue des Carmes, 40, à Toulouse.
- Spach** (Frédéric-Albert), ingénieur civil, à Rothau (Basse-Alsace).

- Stehelin-Scheurer**, manufacturier, à Bitschwiller-Thann (Alsace).
Steiner (Charles), fabricant, à Ribeauvillé (Alsace).
Stiehlé (Adolphe), professeur de musique, à Mulhouse.
Stäber (Adrien), docteur en médecine, rue Drouot, 2, à Nancy.
Thierry-Mieg (A.), manufacturier, rue du Havre, à Mulhouse.
Thiéry (Edmond-François), inspecteur des forêts, 29, cours Léopold, à Nancy.
Traxelle (Léon), rue Banaudon, 12, à Lunéville (Meurthe-et-Moselle).
Vaucher (Eugène), manufacturier, à Mulhouse.
Vaucher (Georges), chimiste, à Mulhouse.
Vélin (Maurice), étudiant en droit, rue de la Primatiale, 30, à Nancy.
Vienne (Henri de), rue d'Alliance, 6, à Nancy.
Villeroy (Ernest), manufacturier, à Vaudrevanges, par Sarrelouis (Prusse-Rhénane).
Villeroy (Eugène), à Vaudrevanges, par Sarrelouis (Prusse-Rhénane).
Vincent (François-Honoré), lieutenant-colonel d'État-major, au 8^e corps d'armée, à Bourges.
Volfram, négociant, rue Saint-Dizier, 117, à Nancy.
Walter, filateur et tisseur, à Granges (Vosges).
Walther-Nagely (Oscar), négociant, à Mulhouse.
Weiss (Auguste), ancien notaire, rue des Glacis, à Nancy.
Weiss (Gustave), à Kingersheim (Alsace).
Winckel (Georges), manufacturier, à Bourbach-le-Bas (Haute-Alsace).
Zeller, professeur de géographie à la Faculté des lettres, rue de la Pépinière, 22, à Nancy.
Zindel (Octave), manufacturier, à Mulhouse.
Zuber fils (Frédéric), négociant, à Mulhouse.
Zuber (Victor), fabricant de papier, à l'Île-Napoléon, près Mulhouse (Alsace).
Zuber-Hofer (Charles), négociant, place Wagram, 1, à Paris.
Zurcher fils (Charles), négociant, à Mulhouse.
Zürcher (Léopold), manufacturier, à Cernay (Haute-Alsace).

22 MEMBRES DE 1882.

- Beauchet** (Ludovic), professeur à la Faculté de droit, rue de la Ravinelle, 7, à Nancy.
Bertrand-Gillet (Paul), avoué à la Cour d'appel, place Dombasle, 47, à Nancy.

Bizemont (vicomte Arthur de), au Tremblais, par Boaxières-aux-Chênes (Meurthe-et-Moselle).

Chrétien (Alfred-Marie-Victor), avocat à la Cour, rue du Faubourg-Saint-Jean, 29 bis, à Nancy.

Claude (Auguste), docteur en médecine, à Pompey (Meurthe-et-Moselle).

Engelbach (Gustave), maison Haishart et C^{ie}, à Mulhouse.

Gallé (Émile), artiste industriel, secrétaire de la Société d'horticulture, à la Garenne, à Nancy.

Geny (Joseph), garde général des forêts, rue des Tiercelins, 42, à Nancy.

Haushalter (Paul), étudiant en médecine, rue de Rigny, 4, à Nancy.

Herrenschmidt (Charles), industriel, au Wacken, près Strasbourg.

Huyaux (Émile), étudiant, rue des Quatre-Églises, 73, à Nancy.

Laffize (Sigismond), négociant, cours Léopold, 35, à Nancy.

Laurencie (Jules de la), élève à l'École forestière, rue Girardet, à Nancy.

Lorain (Henri), étudiant en médecine, rue de la Ravinelle, 12, à Nancy.

Lorin (Maurice), étudiant en médecine, rue de Boudonville, 12, à Nancy.

Mathieu (Albert), contrôleur des contributions directes, place de la Carrière, 25, à Nancy.

Noblot (Camille), négociant, place des Dames, à Nancy.

Paul, notaire, rue de la Monnaie, à Nancy.

Putz (Pierre), rentier, rue Isabey, 31, à Nancy.

Ravez (Jules), étudiant, rue du Haut-Bourgeois, 15, à Nancy.

Rémond (Gustave), président de chambre à la Cour d'appel, rue d'Alliance, 12, à Nancy.

Richard (Alfred), avocat, Grande-Rue, 87, à Remiremont (Vosges).

X. — SECTION DE SAONE-ET-LOIRE

FONDÉE EN AVRIL 1875.

SIÈGE SOCIAL : à Chalon-sur-Saône.

BUREAU.

MM. Vaffier (Hubert), *président*.

Bugnot (abbé), *vice-président*.

Chenot (Léon), *secrétaire*.

MM. Champeaux de la Boulaye (G. de), *trésorier*.

Aulois (Félix).

Canat de Chizy.

Champeaux de la Boulaye.

Montessus (de).

Poligny (René de).

} *membres.*

29 MEMBRES ANCIENS.

Adenot, notaire, à Givry (Saône-et-Loire).

Aulois (Félix), avocat, à Lyon.

Ballivet (Eugène), à Liernais (Côte-d'Or).

Benoist (Eugène), avocat, rue des Tonneliers, à Châlon-sur-Saône.

Benoist (M^{me} Eugène), rue des Tonneliers, à Châlon-sur-Saône.

Bugnot (l'abbé), à Saint-Jean-des-Vignes (Saône-et-Loire).

Canat de Chizy (Paul), rue de Jarente, 11, à Lyon.

Champeaux (M^{me} Georges de), rue Saint-Antoine, à Autun.

Champeaux (Joseph de), au château de Vosne-Romanée, par Nuits (Côte-d'Or).

Champeaux (M^{lle} Thérèse de), rue Saint-Antoine, à Autun.

Champeaux de la Boulaye (G. de), ingénieur civil, à Autun.

Chenot (Léon), avocat, quai du Canal, 14, à Châlon-sur-Saône.

Chevrier (Albert), négociant, rue Saint-Georges, 13, à Châlon-sur-Saône.

Chevrier (Léon), négociant, rue Saint-Georges, 13, à Châlon-sur-Saône.

Chevrier-Descat, négociant, rue Saint-Georges, 13, à Châlon-sur-Saône.

Cuñnot (Henri), étudiant, rue Vauquelin, 15, à Paris.

Debest (Charles), avocat à la Cour d'appel de Dijon, rue du Chai-gnot, 24, à Dijon.

Espiard (Joseph d'), à Liernais, par Saulieu (Côte-d'Or).

Garnier (Camille), rue Joséphine, 2, à Mâcon (Saône-et-Loire).

Gaulmyn (vicomte J. de), au château de Rimorain, par Souvigny (Allier).

Guichard-Potheret (Albert), négociant, à Châlon-sur-Saône.

Hédouville (Jean de), à Noyon (Oise).

Montessus (Ferdinand de), docteur-médecin, rue de l'Arc, à Châlon-sur-Saône.

Poligny (René de), au château de Chardenoux, près Louhans (Saône-et-Loire).

Ropoux (Charles), au château de Millery, près d'Autun.

Ruaut, propriétaire, à Sennecey-le-Grand (Saône-et-Loire).

Sauret (Albert), receveur des domaines, à Aïn-Béida, province de Constantine (Algérie).

Tupinier (Henri), propriétaire, à Cuisery (Saône-et-Loire).

Vaffier (Hubert), au château de Volognat, par Maillat (Ain).

3 MEMBRES DE 1882.

Abord (M^{me} Charles), à Saint-Symphorien, près Autun (Saône-et-Loire).

Abord (Paul), à Autun (Saône-et-Loire).

Champeaux (Denis de), au château de Vosne-Romanée, par Nuits (Côte-d'Or).

XI. — SECTION DE TARENTEISE

FONDÉE LE 15 JUILLET 1875.

SIÈGE SOCIAL : à Moûtiers (Savoie).

BUREAU.

MM. Arnollet, *président*.

Maitral, *vice-président*.

Challend de Cevins, *vice-président*.

Belleville, *trésorier*.

Reymond, *secrétaire*.

Desforges, *sous-secrétaire*.

Ducloz, *archiviste*.

Donnet (Bernard)

Duraz

Jarre (Ch.-A.)

Joriox (Adolphe)

Mayet (Charles)

Moris (J.-M.)

Poncet

Richard (René)

Viallet

} *administrateurs.*

Philbert (E.), *délégué près de la Direction centrale.*

109 MEMBRES ANCIENS.

Albertolli (Marc), entrepreneur, à Villargerel (Savoie).

Anselmi, contrôleur, à Moûtiers (Savoie).

Arnollet (Pierre-François), avoué, à Moûtiers (Savoie).

- Arpin** (Jean), traiteur, à Moûtiers (Savoie).
Aspard (Louis), percepteur, à Aix-les-Bains (Savoie).
Barelle (Jean-Pierre), négociant, à Moûtiers (Savoie).
Barral (Joseph), négociant, chez M. Jandin, Grande-Rue-Saint-Clair, 90, à Lyon.
Bâti (Léandre), percepteur, à Aime (Savoie).
Belleville (Charles-Albert), comptable, à Moûtiers (Savoie).
Bertoli (Séverin), maître d'hôtel, à Moûtiers (Savoie).
Blanc (Edmond), rentier, rue de Rivoli, 194, à Paris.
Blanc (Jean), rentier, à Saint-Bon (Savoie).
Borrel (Étienne-Louis), architecte, à Moûtiers (Savoie).
Brun (Jacques), professeur, à Genève.
Buet (Louis), voyageur de commerce, maison Dolin, à Chambéry.
Burnet (Achille), employé des contributions indirectes, à Bourg-Saint-Maurice (Savoie).
Carquet (Francis), juge de paix, à Moûtiers.
Cettier (Ferdinand), contrôleur, à Moûtiers.
Challend de Covins (Raoul), propriétaire, à Montailleur (Savoie).
Chamonard (Louis), ancien notaire, à Mâcon (Saône-et-Loire).
Chappaz (Maurice), maître d'hôtel, à Albertville (Savoie).
Chauvin (Maurice), substitut du procureur de la République, à Moûtiers.
Chevrier (Auguste), propriétaire, à Albertville.
Cholat (Joseph), fabricant de soieries, à Pont-de-Beauvoisin (Savoie).
Collin (François-Martin), ancien notaire, à Moûtiers.
Collin (Louis), comptable, à Moûtiers (Savoie).
Combaz (Joseph), banquier, à Albertville.
Côte (Joseph), négociant, maison Favier et Broize, à Grenoble.
Dardel, maître d'hôtel, hôtel de l'Europe, à Chambéry (Savoie).
Darodes (Victor), receveur d'enregistrement, à Pongues-les-Eaux (Nièvre).
Deraisin (Auguste), percepteur, à Bozel (Savoie).
Desloges (Édouard), propriétaire, à Moûtiers.
Devot (Paul), manufacturier, rue Saint-Denis, à Calais.
Dolin (Ferdinand), négociant, à Chambéry.
Donnet (Bernard), brasseur, à Moûtiers (Savoie).
Donnet (Charles), banquier, à Albertville (Savoie).
Donnet (Pierre), capitaine, à Moûtiers.
Donnezan (Paul), ancien sous-préfet de Moûtiers, à Mirepoix (Ariège).
Ducloz (François), imprimeur-libraire, à Moûtiers.
Ducrey (Emmanuel), notaire, aux Echelles (Savoie).

- Dumas** (Henri), négociant, à Moûtiers.
Dunand (L.-A.), propriétaire, à Bozel (Savoie).
Dupont (Étienne), rentier, avenue de la Grenade, 5, aux Eaux-Vives, à Genève.
Durand (Paul), receveur de l'enregistrement, à Annecy.
Duras (M.-M.-J.), notaire, à Bozel (Savoie).
Duras (Victor), juge de paix, à Bozel (Savoie).
Duverger de Saint-Thomas (baron Philibert), à Moûtiers.
Empereur (Constantin), docteur-médecin, à Bourg-Saint-Maurice.
Empeyta (Louis), directeur du Gaz, à Genève.
Escalle (Auguste), négociant en marbre, à la Mure (Isère).
Favre (Jean-Louis), à Pralognan (Savoie).
Ferrand (Henri), avocat, rue Sainte-Claire, 7, à Grenoble.
Frémot (Henri-Joseph), receveur de l'enregistrement, à Amance (Haute-Saône).
Garçon (Maurice), notaire, à Moûtiers (Savoie).
Gervais (Raoul), avocat, à Lusigny (Aube).
Gontard (Louis), fabricant, quai de la Guillotière, 1, à Lyon.
Granier (Étienne), notaire, à Séez (Savoie).
Greff (Adrien), sous-inspecteur des forêts, à Moûtiers.
Greyfié de Bellecombe (comte François), avocat, à Chambéry.
Hodoyer (Michel), imprimeur, à Albertville.
Jarre (Alexis-Julien), avocat, à Moûtiers.
Jarre (Charles-Alexis), avoué, à Moûtiers.
Jeanjean (Sylvestre), négociant, rue de l'Hôtel-de-Ville, 97, à Lyon.
Joriox (Adolphe), notaire, à Moûtiers (Savoie).
Joriox (Charles), clerc de notaire, à Moûtiers.
Jovet (Jules), huissier, à Moûtiers (Savoie).
Laissus (Camille), docteur en médecine, à Moûtiers.
Machet (Jules), maître d'hôtel, à Bozel (Savoie).
Maitral (François), ancien percepteur, à Moûtiers.
Marin-Cudraz (François), propriétaire, à Flumet (Savoie).
Mayet (Charles), maître d'hôtel, à Bourg-Saint-Maurice (Savoie).
Mayet (Daniel), député de l'arrondissement de Moûtiers.
Mazel (Étienne), président de la section de Genève du Club Alpin Suisse, à Genève.
Michaud (Jules), conservateur des hypothèques, à Remiremont (Vosges).
Michel (Clément), maison Michel frères, à Narbonne (Aude).
Michel (Laurent), propriétaire, à Séez (Savoie).
Million (Francelin), maître d'hôtel, à Albertville (Savoie).
Molliet (Hector), propriétaire, rue Paix, à Saint-Étienne (Loire).

- Mollinal** (Jules), percepteur, à la Rochette (Savoie).
Mongenot (Camille), inspecteur des forêts, à la Direction générale des forêts, à Paris.
Moris (Eugène), agent-voyer, à Bourg-Saint-Maurice (Savoie).
Moris (Jean-Maurice), notaire, à Flumet (Savoie).
Pachoud (Maxime), propriétaire, à Venthon, près Albertville (Savoie).
Pauchard (Charles-Émile), sous-préfet, à Moûtiers.
Pellissier (Alphonse), huissier, à Albertville.
Péronnet (François), voyageur de commerce, à Chambéry.
Perret (Auguste), rentier, à Saint-Pierre-d'Albigny (Savoie).
Philbert (E.), médecin inspecteur aux eaux de Brides, rue Bonaparte, 29, à Paris.
Poan de Sapincourt (Ferdinand), contrôleur, à Lagny (Seine-et-Marne).
Poncet (Maxime), percepteur, à Montmélian (Savoie).
Praille (Jules), receveur de l'enregistrement, à Rochefort (Charente-Inférieure).
Proust (Pierre), receveur de l'enregistrement, à Ouzouer-le-Marché (Loir-et-Cher).
Rachel (Maurice), cafetier, à Moûtiers.
Reymond (Ambroise), greffier du tribunal, à Moûtiers.
Reynaud (Casimir), négociant en vins et spiritueux, quartier Sainte-Claire, à Chambéry.
Richard (Ernest), greffier, à Aime.
Richard (René), notaire, à Moûtiers.
Ruffier-Lauche (Athanase), rentier, à Champagny (Savoie).
Saunier (Michel-Antoine-Isaïe), propriétaire, à Saint-Bénigne, près Pont-de-Vaux (Ain).
Schindler (Emmanuel), procureur de la République, à Dijon.
Sevez (Clément), procureur de la République, à Moûtiers.
Sollier (Joseph), rentier, à Moûtiers.
Tierny (Ernest), receveur de l'enregistrement, à Saint-Amand (Nièvre).
Tisserand (Lucien), ancien sous-préfet, à Chamaraude, près Chaumont (Haute-Marne).
Vaudey (Charles-Philippe), propriétaire, aux Chapelles (Savoie).
Viallet (Jean-Émile), notaire, à Beaufort (Savoie).
Viard (Théophile), négociant, à Albertville.
Villiod (Frédéric), agent d'assurances, à Moûtiers.
Viziox (Antoine), maître d'hôtel, à Moûtiers.

10 MEMBRES DE 1882.

- Bansa** (James), au château de Berthereau, près Vermenton (Yonne).
Borrel (Théophile), rue Saint-Denis, 136, à Paris.
Carquet (François), sénateur, à Paris.
Cerrutti (Louis), négociant, à Aime (Savoie).
Chrétien (Émile), licencié en droit, boulevard Magenta, 77, à Paris.
Degeorges (Antoine), négociant, à Chambéry.
Duchesne-Fournet (Paul), député du Calvados, rue de Bourgogne, 46, à Paris.
Fraissard (François), greffier au tribunal de commerce, à Chambéry.
Hodoyer (Adolphe), cafetier, à Moûtiers (Savoie).
Porret (V.), fabricant d'eaux gazeuses, rue du Bouloi, 21, à Paris.

XII. — SECTION DU JURA

FONDÉE LE 21 AOUT 1875.

SIÈGE SOCIAL : à Besançon.

BUREAU.

MM. Vézian (Alexandre), *président*.

Armbruster	} <i>vice-présidents.</i>
Boysson d'École (Alfred) . .	
Caron (Alfred)	
Chabons (comte de)	
Meiner (Edmond)	
Sahler (Léon)	
Barbier (Léon), <i>secrétaire</i> .	
Bertin (Jules), <i>trésorier</i> .	
Cochet	} <i>conseillers.</i>
Courbe	
Dodivers	
Henry	
Jacquard	
Mairot ? . . .	
Rouxet	
Sircoulon (Victor) . . .	

133 MEMBRES ANCIENS.

- Amiot** (Albert), étudiant, à Besançon.
- Armbruster**, inspecteur primaire faisant fonctions d'inspecteur d'académie, à Belfort.
- Arnal** (Aimé), sous-préfet, à Lure (Haute-Saône).
- Barbier** (Léon), propriétaire, à Beaume-les-Dames, et rue Saint-Vincent, 275, à Besançon.
- Barbier** (Philippe), professeur à la Faculté des sciences, à Besançon.
- Bardy** (Victor), docteur en médecine, à Belfort.
- Baverel** (Maxime), chef de section de la Compagnie P.-L.-M., rue des Granges, 37, à Besançon.
- Belot** (Edmond), négociant, rue de l'Arsenal, 9, à Besançon.
- Benoît** (Émile), géologue, ancien vérificateur des douanes, à Saint-Lupicin, par Saint-Claude (Jura).
- Bernard** (Jules), pharmacien, à Montbéliard (Doubs).
- Bertin** (Jules), négociant, rue Saint-Pierre, 15, à Besançon.
- Blondé**, négociant, à Belfort.
- Blondon**, docteur-médecin, rue des Granges, 68, à Besançon.
- Böhler** (Gustave), avoué à la Cour d'appel, rue Granvelle, 17, à Besançon.
- Boillot** (Charles-Eugène), fabricant d'horlogerie, place Saint-Amour, 4, à Besançon.
- Bonamy** (Victor), capitaine d'artillerie, attaché aux forges de Saint-Chamond (Loire).
- Bornèque** (Eugène), de la maison Japy frères, à Beaucourt (Haut-Rhin).
- Bouvet** (Maurice), négociant, à Salins (Jura).
- Boyer** (Georges), percepteur, à Villars-les-Dombes (Ain).
- Boysson d'École** (Alfred), rue de la Préfecture, 22, à Besançon.
- Brulard** (Désiré), greffier en chef du tribunal civil, rue Battant, 1, à Besançon.
- Canel** (Alphonse), sous-directeur du Comptoir d'escompte, à Belfort.
- Caron** (Alfred), à Châteauneuf, près Fraisans (Jura).
- Caruel**, banquier, à Dôle (Jura).
- Cavaro** (Narcisse), médecin-major en retraite, rue de la Lue, 6, à Besançon.
- Chabons** (comte de), propriétaire, à Ivory, près de Salins (Jura).
- Chaffesey**, conducteur des ponts et chaussées, à Salins (Jura).
- Chapuy** (Pierre-Alphonse), entrepreneur de chemins de fer, à Byans (Doubs).
- Cochet**, propriétaire, aux Chaprais, banlieue de Besançon.

- Contet** (François), représentant de commerce, aux Chaprais, banlieue de Besançon.
- Coste**, docteur en médecine, à Salins (Jura).
- Courbe**, imprimeur-lithographe, à Dôle (Jura).
- Crébely** (Armand), à Moulin-Rouge, près Rochefort (Jura).
- Croullebois** (Marcel), professeur de physique à la Faculté des sciences, à Besançon.
- Cuvier** (Ernest), négociant, à Montbéliard (Doubs).
- Deleule**, membre du Conseil général, notaire au Russey (Doubs).
- Delormé** (Auguste), entrepreneur de chemins de fer, à Byans (Doubs).
- Delsart** (Anatole), pharmacien, à Belfort.
- Démogé** (Eugène), négociant, rue des Granges, 58, à Besançon.
- Dietrich** (Bernard), négociant, Grande-Rue, 74, à Besançon.
- Dodivers** (Joseph), imprimeur, Grande-Rue, 87, à Besançon.
- Donnet** (Pierre-Léon), propriétaire, à Dôle (Jura).
- Duvernoy** (Albert), ingénieur civil, à Beaucourt (Haut-Rhin).
- Duvernoy** (Eugène) fils, docteur en médecine, à Audincourt (Doubs).
- Eissen** (Émile), manufacturier, à Valentigney (Doubs).
- Erhard** (Gaston), manufacturier, à Rougemont-le-Château (Doubs).
- Febvrel** (Henri), ingénieur civil, rue Saint-Pierre, 17, à Besançon.
- Fernier** (Gustave), fabricant d'horlogerie, rue du Clos, 31, à Besançon.
- Fèvre** (Jean-Baptiste), entrepreneur de chemins de fer, aux Brilons, banlieue de Tonnerre (Yonne).
- Fritsch-Lang** (Gustave), ancien magistrat, à Belfort.
- Gaudy**, député du Doubs, à Vuillafans (Doubs), et rue de Turin, 22, à Paris.
- Genty**, architecte, à Belfort.
- Girardot** (Albert), docteur en médecine, rue Saint-Vincent, 15, à Besançon.
- Gébil** (Jean-Émile), médecin-major au 133^e de ligne, à Belley (Ain).
- Goguel** (Charles), manufacturier, à Montbéliard (Doubs).
- Goguel** (Edmond), médecin-major au 3^e régiment de zouaves, à Constantine (Algérie).
- Gourdan de Fromentel**, docteur-médecin, à Gray (Haute-Saône).
- Grante**, juge au tribunal, à Nancy.
- Gromier** (Jules), docteur en médecine, à Delle (Haut-Rhin).
- Guillemin** (Joseph), caissier à la maison Jacquard-Régnier, rue des Granges, 21, à Besançon.
- Henry** (Jean), professeur de physique au lycée, place Saint-Amour, 12, à Besançon.

Héazard, négociant, rue Saint-Pierre, 15, à Besançon.

Humbert (Léon), étudiant en médecine, rue de Chartres, 21, à Besançon.

Jacquard (Albert), banquier, rue des Granges, 21, à Besançon.

Jacquard (Pol), propriétaire, rue des Granges, 74, à Besançon.

Japy (Albert), à Beaucourt (Haut-Rhin).

Japy (Gaston), manufacturier, à Beaucourt (Haut-Rhin).

Japy (Philippe), manufacturier, à Audincourt (Doubs).

Jundt, ingénieur en chef, à Belfort.

Kœchlin (Nicolas), manufacturier, à l'Isle-sur-le-Doubs (Doubs).

Lalance (Charles), ancien membre du Conseil général, à Montbéliard (Doubs).

Lalloz (Arthur), conseiller de préfecture, à Belfort.

Lancry (Léopold), négociant, à Belfort.

Lebeau, négociant, place Saint-Amour, 2 bis, à Besançon.

Lédoux (Louis), capitaine-commandant d'artillerie, quai de Strasbourg, 13, à Besançon.

Lefort, receveur de l'enregistrement, rue de Courcelles, 7, à Paris.

Le Mire (Paul-Noël), avocat, à Mirevent, près de Pont-de-Poitte (Jura), et rue de la Préfecture, à Dijon.

Lex (Félix), négociant, à Delle (Haut-Rhin).

Lieffroy (Aimé), propriétaire, rue Neuve, 11, à Besançon.

Mairot (Gustave), banquier, rue de la Préfecture, 17, à Besançon.

Marion (Charles), libraire, place Saint-Pierre, à Besançon.

Martin (Abel), lieutenant au 6^e de ligne, à Besançon.

Masson, représentant de commerce, Grande-Rue, 5, à Besançon.

Meiner (Edmond), manufacturier, à l'Isle-sur-le-Doubs (Doubs).

Meyer (Ernest), à Montbéliard (Doubs).

Nopper (Joseph), fondé de pouvoirs à la maison Veil-Picard, Grande-Rue, 14, à Besançon.

Ordinaire (Olivier), vice-consul, à Callao (Amérique du Sud).

Perdu (Henri), chef de section de la Compagnie P.-L.-M., à Belley (Ain).

Peugeot (Armand), manufacturier, à Valentigney (Doubs).

Peugeot (Benjamin), manufacturier, à Audincourt (Doubs).

Peugeot (Émile), manufacturier, à Pont-de-Roide (Doubs).

Peugeot (Eugène), manufacturier, à Hérimoncourt (Doubs).

Pfortner, avocat, rue Saint-Vincent, 46, à Besançon.

Robichon (Henri), négociant, place Saint-Pierre, 3, à Besançon.

Rossei (Albert), industriel, à Sochaux, près Montbéliard (Doubs).

Rossei-Marti, ancien élève de l'École polytechnique, fabricant d'horlogerie, à Montbéliard (Doubs).

- Rousset**, professeur à l'École normale, au Mans (Sarthe).
Rouzet (Louis), ingénieur-voyer de la ville, palais Granvelle, à Besançon.
Roy (Jules), notaire, à Damprichard (Doubs).
Saglio (Alphonse), ingénieur civil aux forges d'Audincourt (Doubs).
Sahler (Léon), filateur, à Audincourt (Doubs).
Sancey (Louis), agent comptable, place Saint-Amour, 4, à Besançon (Doubs).
Sandoz (Léon), négociant, rue des Granges, 11, à Besançon.
Sauterey (Maurice), architecte, à Dôle (Jura).
Savoye (Charles), fabricant d'horlogerie, place Saint-Amour, 7, à Besançon, et rue Saint-Georges, 52, à Paris.
Scheurer (Fernand), filateur, à Lure (Haute-Saône).
Scheurer-Kestner, sénateur inamovible, rue de Babylone, 57, à Paris.
Schœndœrffer (Paul), ingénieur du canal du Rhône au Rhin, Grande-Rue, 117, à Besançon.
Serrès (Achille), pharmacien, place Saint-Pierre, à Besançon.
Sircoulon (Victor), manufacturier, à Audincourt (Doubs).
Sire (Georges), docteur ès sciences, essayeur à la Garantie, à la Mouillère, banlieue de Besançon.
Stehelin (Léon), préfet de l'Ain, à Bourg (Ain).
Stracmann, entrepreneur, à Belfort.
Suleau (Camille), représentant de la Compagnie des asphaltes, square Saint-Amour, à Besançon.
Thouvenin, notaire, à Belfort.
Tourniol, principal du collège de Baume-les-Dames (Doubs).
Trémolet, docteur en médecine, au Russey (Doubs).
Tripone (Adolphe), agent commercial, à Belfort.
Tripone (Émile), négociant, rue de Rome, 48, à Paris.
Veil-Picard (Arthur), banquier, Grande-Rue, 14, à Besançon.
Vermot (Théodore), entrepreneur, à la Mouillère (Besançon).
Vézian (Alexandre), professeur à la Faculté des sciences, rue Neuve, 21, à Besançon.
Vézian (M^{lle} Valentine), rue Neuve, 21, à Besançon.
Vieillard (Armand), manufacturier, à Morvillars (Haut-Rhin).
Vieillard (Félix), percepteur, à Delle (Haut-Rhin).
Vieillard (Henry), ingénieur des mines, à Morvillars (Haut-Rhin).
Viette, député du Doubs, membre du Conseil général, à Blamont (Doubs), et rue Monge, 56, à Paris.
Villin (Achille), secrétaire général de la mairie, Grande-Rue, 96, à Besançon.

Wagner (abbé), professeur, à la Chapelle-sous-Rougemont (Alsace).
Weissgerber (Édouard), ingénieur des ponts et chaussées, à Montbéliard (Doubs).

Welté (Eugène), ancien notaire, à Belfort.

Yver (Paul), ingénieur civil, à Briare (Loiret).

Zarembo, architecte, à Baume-les-Dames (Doubs).

19 MEMBRES DE 1882.

Beltzer (Alphonse), négociant, à Besançon.

Bernard (Émile), pharmacien, à Beaucourt (Haut-Rhin).

Bernard (Julien), pharmacien, à Pontarlier (Doubs).

Bolle (Gustave), manufacturier, à Dôle (Jura).

Boname (Alfred), photographe, à Besançon.

Crouzol (Victor), entrepreneur, à Besançon.

Duvernoy (Édouard), docteur en médecine, à Belfort.

Georges (Émile), juge, à Belfort.

Gresset (Armand), fabricant d'horlogerie, à Besançon.

Jovignot (Édouard), notaire, à Dôle (Jura).

Mandereau (Léon), inspecteur sanitaire, à Besançon.

Metin (Georges), agent-voyer, à Besançon.

Perruche de Velna, négociant, à Besançon.

Poux (Edgar), propriétaire, à Dôle (Jura).

Quenot (Alfred), négociant, à Besançon.

Rebnfat (Maxime), pharmacien en chef à l'hôpital de Belfort.

Royer (Alfred), propriétaire, à Montbéliard (Doubs).

Simon, receveur particulier, à Baume-les-Dames (Doubs).

Travaillet, ancien pharmacien, à Pontarlier (Doubs).

XIII. — SECTION DE PROVENCE

FONDÉE LE 4 NOVEMBRE 1875.

SIEGE SOCIAL : allées de Meilhan, 46, à Marseille.

BUREAU.

MM. Fraissinet (Albin), *président d'honneur*.

Louglay (H. de), *président d'honneur*.

Dupuy, *président*.

Regnier (Antony).

Famin (Ferdinand).

Huguény (Frédéric).

} *vice-présidents*.

MM. Gonzalès (Paul), *secrétaire général honoraire.*
Lan (Louis), *secrétaire général.*
Guisol (Paulin), *trésorier.*

SOUS-COMMISSION DES SCIENCES.

MM. Hugueny, *président.*
Delmas, *secrétaire.*
Montricher (de), *administrateur.*

SOUS-COMMISSION ADMINISTRATIVE.

MM. Regnier (Antony), *président.*
Senèque (Henri), *secrétaire.*
Bonnefoy (Charles), *administrateur.*

SOUS-COMMISSION DES EXCURSIONS.

MM. Famin, *président.*
Viguier *secrétaire.*
Vidal (Jules), *administrateur.*

170 MEMBRES ANCIENS.

Abram (Félix), banquier, boulevard Dugommier, 8.
Albert (Antoine), négociant, rue Tapis-Vert, 13.
Albert (Charles), négociant, rue Tapis-Vert, 13.
Allemand (Alexandre), négociant, rue Haxo, 10.
Arghalier (Albert), négociant, rue Saint-Ferréol, 4.
Arghalier (Alfred), négociant, rue Saint-Ferréol, 4.
Arnaud (A.), avocat, rue des 4 Dauphins, 36, à Aix (Bouches-du-Rhône).
Aubin (Maxence), avocat, rue Saint-Ferréol, 52.
Barbaroux (Paul), avoué, rue Saint-Ferréol, 43.
Bérengier (Théophile), artiste-peintre, rue Saint-Savournin, 18.
Bernard (Joseph), avocat, rue Paradis, 31.
Bernex (Ch.-Th.), assureur, rue Paradis, 38.
Bianchetti, opticien, rue Cannebière, 31.
Billon (Marius), négociant, Grande-Rue, 65.
Bôle (Jean-Daniel), architecte, rue Reinard, 47.
Bonnefoy (Charles), avoué, rue Venture, 8.
Borel (Maurice), négociant, rue des Héros, 7.
Bouge (Jules), négociant, allées de Meilhan, 3.
Brechier (Albert), architecte-expert, boulevard Dugommier, 3 a.
Brunet (François), négociant, place Neuve.

- Caillat**, avoué à la Cour d'appel, à Aix (Bouches-du-Rhône).
Cameoin (Joseph), entrepreneur de décoration, rue du Théâtre-Français, 1.
Cauvet (Charles), avocat, secrétaire de la Présidence du tribunal de commerce, rue de Rome, 90.
Cayol (Henri), photographe, rue Saint-Ferréol, 40.
Cézanne (Alphonse), avocat, rue Paradis, 17.
Chailan (Alfred), négociant, rue Montgrand, 45.
Chauffard (Joseph), imprimeur-libraire, rue des Feuillants, 20.
Chevret (Marius), industriel, allées de Meilhan, 80.
Chevret (Victorine), allées de Meilhan, 80.
Cohan (Léon), négociant, boulevard Dugommier, 1.
Contandin (Ferdinand), négociant, rue de la Grande-Armée, 9.
Conte (Léonce), conseiller de préfecture, rue Breteuil, 48.
Couston (Louis), négociant, place d'Aix, 1.
Couve (Aimé), avocat, rue Saint-Ferréol.
Couve (Ernest), négociant, rue Montaux, 32.
Daumas (Honoré), secrétaire général de la Mairie, boulevard Chave, 15.
Deiss (Jules), industriel, à Salon (Bouches-du-Rhône).
Deleuze (Franck), courtier en bois et douelles, place de la Bourse, 2.
Delmas (Jacques), professeur au lycée, rue de l'Abbé-de-l'Épée, 38.
Demontzey (Prosper), conservateur des forêts, à Aix (Bouches-du-Rhône).
Desplaces (Henri), étudiant, rue de Rome, 171.
Devoux (Auguste), agent de publicité, rue Pavillon, 9.
Dieulafait, professeur de géologie à la Faculté des sciences, allées de Meilhan, 54.
Dobler (Edmond), rentier, rue Breteuil, 20.
Dupuy (B.), directeur de la Compagnie Immobilière, rue de la République, 12.
Dutloy (Auguste), courtier maritime, rue Dieudé, 15.
Espanet (Félix), avocat, rue de la Darse, 5.
Estrangin (Alexandre), industriel, cours Lieutaud, 118.
Estrangin (Alexis), avoué, rue Grignan, 33.
Estrangin (Eugène), place Paradis, 7.
Estrangin (Eugène), notaire, rue Saint-Ferréol, 54.
Estrine (Lucien), négociant, rue de Noailles, 7.
Eustache (Démétrius), négociant, cours Pierre-Puget, 79.
Eymard (Edmond), avocat, rue Grignan, 50.
Fabre (Théophile), professeur de mathématiques, allées des Capucines, 11.

- Famin** (Ferdinand), ancien directeur de la Banque de France, rue Dragon, 115.
- Féraud** (Augustin), négociant, rue Nicolas, 24.
- Ferre-Lagrange** (Ludovic de), avocat, rue Vacon, 36.
- Finand** (Émile), rentier, rue de l'Arsenal, 33.
- Fioupe** (Jacques), docteur en médecine, rue Dragon, 54.
- Fischer** (Auguste de), agent de change, rue Saint-Ferréol, 7.
- Fraissinet** (Adolphe), trésorier-payeur général de l'Hérault, cours Pierre-Puget, 20.
- Fraissinet** (Albin), assureur, place de la Bourse, 1.
- Fraissinet** (Julien), courtier, rue Sylvabelle, 100.
- Fraissinet** (Léon), courtier d'assurances, rue Cannebière, 23.
- Fraissinet** (Louis), armateur, place de la Bourse, 6.
- Galland** (Louis), représentant de commerce, rue Bonnefoy, 6.
- Gautier** (Albert), rentier, rue des Princes, 18.
- Gautier** (Simon), minotier, rue Mazagran, 1.
- Gay de Taradel** (Gustave), rue des Feuillants, 2.
- Gérard** (Gabriel), négociant, rue Grignan, 60.
- Goldsmidt** (Fritz), rue Breteuil, 102.
- Gonzalès** (Paul), négociant, rue Breteuil, 91.
- Grau** fils, rentier, rue Papère, 2.
- Gros** (Paul), négociant, rue de Turenne, 75.
- Gros** (Valentin), négociant, rue de Turenne, 75.
- Grué** (Calixte), avoué, rue Paradis, 37.
- Guigou** (Adolphe), courtier, rue Tapis-Vert, 13.
- Guisol** (Paulin), avocat, ancien magistrat, rue Paradis, 19.
- Hancy** (Camille), courtier, rue Marengo, 20.
- Honnoré**, photographe, rue Saint-Ferréol, 50.
- Hugueny**, professeur à la Faculté des sciences, allées des Capucines, 23.
- Huot** (J.-M.), architecte, rue de la République, 12.
- Isnard** (Louis), rue Montgrand, 49.
- Itasse** (abbé), boulevard de la Liberté, 24.
- Jacquème**, pharmacien, rue Saint-Ferréol, 46.
- Kühner** (Henry), négociant, rue Montgrand, 49.
- Lahaye** (Jules), professeur de littérature à l'École Salvien, Grande-Rue-de-Marengo, 33.
- Lan** (Louis), chef des travaux publics, à la mairie, rue des Trois-Rois, 2.
- Lan** (Paul), dessinateur, rue des Trois-Rois, 2.
- Lascaridi** (Aristide), négociant, rue Montgrand, 40.
- Letz**, architecte du département, allées des Capucines, 88.

- Leuglay** (Henri de), receveur des douanes en retraite, rue Saint-Jacques, 88.
- Long** (Henry), négociant, rue du Coq, 19.
- Marguery** (Ernest), avocat, rue Dragon, 17.
- Mark** (Francis), vice-consul d'Angleterre, rue Breteuil, 102 a.
- Martel** (H.), représentant des mines de Tréllys, rue Pavillon, 3.
- Martin** (Adrien), typographe, rue Villeneuve, 4.
- Martin** (Ernest), négociant, rue Sylvabelle, 98.
- Martin** (Henri), architecte, rue Reinard, 20.
- Martin-Laval** (Fernand), négociant, rue d'Arcole, 3.
- Massot** (Louis), négociant, allées des Capucines, 34.
- Massot** (Pierre), étudiant en droit, allées des Capucines, 34.
- Melizan** (Vincent), courtier en céréales, rue Pavé-d'Amour, 10 a.
- Mistral-Bernard**, propriétaire, à Saint-Rémy (Bouches-du-Rhône).
- Montricher** (Henri de), ingénieur civil des mines, rue Vacon, 50.
- Morges** (Félix), professeur à la Faculté des sciences, adjoint au maire, place Saint-Michel, 1.
- Mouren** (Joseph), négociant, rue Nicolas, 40.
- Mourier** (Gustave), ingénieur civil, rue de la République, 34.
- Mus** (Philippe), greffier audencier à la Cour, rue Monclar, 1, à Aix (Bouches-du-Rhône).
- Naégély** (Édouard), négociant, cours Pierre-Puget, 14.
- Nathan** (Abel), avocat, rue Paradis, 42.
- Nicolopule** (Georges), négociant, cours du Chapitre, 15.
- Nodet** (Charles), boulevard Dugommier, 1.
- Olive** (Gaspard), négociant, rue de la Pyramide, 3.
- Olivier** (Aimé), ingénieur des arts et manufactures, rue Saint-Ferréol, 53.
- Opperman** (Eugène), négociant, rue de Turenne, 75.
- Orso** (Joseph dall'), rue Nicolas, 20.
- Palanque**, négociant, rue du Coq, 26.
- Paoletti** (Marius), industriel, rue Consolat, 82.
- Paugoy**, architecte en chef de la ville, rue de la République, 34.
- Peinichinat** (Émile), avocat, ancien magistrat, rue d'Arcole, 5.
- Péllissier** (Gustave), négociant, rue Dragon, 15.
- Péroton**, conseiller à la Cour d'appel, rue Mazarine, à Aix (Bouches-du-Rhône).
- Poucel**, docteur en médecine, boulevard du Musée, 22.
- Préve** (Laurent), industriel, rue de Grammont, 3, à Paris.
- Puigbo** (Albert), courtier, rue Saint-Jacques, 97.
- Rabaud** (Alfred), président de la Société de Géographie, rue Paradis, 101.

- Rastit** (Henri), chimiste, rue Paradis, 204.
Regnier (Antony), artiste-peintre, rue Montgrand, 49.
Renaudin (Jules), négociant, rue Drouot, 2, à Paris.
Renaudin (Victor), négociant, rue Bel-Air, 5.
Renouard (Georges), négociant, rue de l'Arsenal, 7.
Rey (Gonzague de), rentier, rue de Rome, 103.
Riban (Charles), négociant, rue Beauveau, 8.
Ricard (Félix), banquier, rue Ancienne-Madeleine, 7, à Aix (Bouches-du-Rhône).
Richaud fils, fabricant de savons, rue Lafon, 20.
Rivoire (Philippe), négociant, rue Sylvabelle, 73.
Robert (Émile), propriétaire, au Bec-de-l'Aigle, près la Ciotat (Bouches-du-Rhône).
Robert (Gustave), juge au tribunal de commerce, rue Montgrand, 62.
Roche (Georges), avocat, rue Montgrand, 34.
Rousset (Ernest), professeur à l'École de médecine, boulevard de Longchamp, 96.
Rousset (Jules), industriel, rue Grignan, 54.
Roustan (François), architecte, boulevard du Musée, 54.
Roux (Jules-Charles), industriel, rue Sainte, 81.
Roux (Victor), propriétaire, rue Sylvabelle, 21.
Samatan (S. de), propriétaire, rue de Rome, 171.
Senèque (Henri), comptable, traverse du Chapitre, 1.
Servel (Ludovic), armateur, rue Longue-des-Capucins, 23.
Seux fils, docteur en médecine, rue de Rome, 97.
Sigaud (Gabriel), huissier, rue Paradis, 9.
Stapfer (Daniel), ingénieur, boulevard Notre-Dame, 5.
Sue (Albert), rue de la République, 76.
Tedesco (Alexandre), rentier, rue Dragon, 12 a.
Tellène (Prosper), rentier, boulevard de la Madeleine, 101.
Terris fils, photographe, allées de Meilhan, 4.
Thomas (Isidore), caissier du Comptoir d'escompte, place Saint-Ferréol, 1.
Timon-David (Léon), avocat, rue Saint-Ferréol, 43.
Tivollier (Louis), industriel, rue Saint-Jacques, 113.
Tournaire (Charles), rue Barbaroux, 48.
Traversier (Henri), négociant, rue Crudère, 7.
Truillier (Albert), rue Marengo, 49.
Velten (Eugène), brasseur, boulevard du Nord, 22.
Vidal (Jules), négociant, rue Paradis, 108.
Vidal (Oscar), négociant, rue Paradis, 108.
Vimar (Louis), négociant, rue Saint-Savournin, 19.

Weiss (Emmanuel), industriel, cours Lieutaud, 161.
Ytier (Alphonse), artiste-peintre, chemin de Saint-Just, 14.
Ytier (César), clerc de notaire, chemin de Saint-Just, 14.
Zwet (Alexandre), négociant, Square street, Kensington, 4, à Londres.

17 MEMBRES DE 1882.

Amoureux (Marius), négociant, cours Devilliers, 51.
Brien (Camille), photographe, rue Saint-Ferréol, 73.
Cartairade (Eugène), constructeur, place Saint-Ferréol, 3.
Castelnaud (Nicolas de), négociant, boulevard Longchamp, 39.
Champsaur, garde général des forêts, à Digne (Basses-Alpes).
Dallaporta (John), négociant, rue Sénac, 26.
Dubois (Marius), négociant, rue Thubaneau, 27.
Frezard (Paul), négociant, rue de la République, 14.
Fritsch (Auguste), négociant, rue Paradis, 7 a.
Isoard (Marius), docteur en médecine, ancien 1^{er} adjoint au maire de Marseille.
Legré (Édouard), négociant, rue de la République, 14.
Martel (Henri), négociant, rue de la République, 14.
Pepin (Adolphe), éditeur de musique, rue Saint-Ferréol, 51.
Rougier (Paul), rentier, boulevard Longchamp, 8.
Saisse (Ferdinand), négociant, rue de la République, 14.
Verrollet (Jules), avocat, rue Lafon.
Viguié (Fortuné), artiste-peintre, rue Estelle, 37.

XIV. — SECTION DES PYRÉNÉES CENTRALES

FONDÉE LE 7 AVRIL 1876.

SIÈGE SOCIAL : à Toulouse.

BUREAU.

MM. Filhol, *président*.
Jeanbernat, *vice-président*.
Fabre (Charles), *secrétaire*.
Privat (Paul), *trésorier*.

33 MEMBRES ANCIENS.

- Alluand** (Charles), rue du Vieux-Colombier, 13, à Paris.
Alluand (Eugène), rue du Vieux-Colombier, 13, à Paris.
Azam (H.), rue de la Colombette, à Toulouse.
Baqué (Léon), escompteur, rue Neuve, 8 et 10, à Luchon (Haute-Garonne).
Bégouen (comte), rue Saint-François-Xavier, 10, à Paris.
Belloc (Émile), rue de l'Échiquier, 36, à Paris.
Bianchi (Antoine), ingénieur-opticien, rue de la Pomme, 73, à Toulouse.
Bianchi (Louis), opticien, rue de la Pomme, 73, à Toulouse.
Busquet (Horace), ingénieur, directeur des mines de Decize (Nièvre).
Cau-Durban (abbé), curé de Bordes-sur-Lez, par Castillon (Ariège).
Cibiel, rue Saint-Lazare, 89, avenue du Coq, 4, à Paris.
Constant-Bonneval (Hippolyte de), rue des Arts, 18, à Toulouse.
Deville (Albert), rue Saint-Joseph, à Arras.
Fabre (Charles), aide-astronome à l'Observatoire, allée Saint-Étienne, 13, à Toulouse.
Ferrand (Adolphe), lieutenant de vaisseau, à Delpech (Aude).
Garrigou, docteur en médecine, à Luchon (Haute-Garonne).
Hamel (Albert), rue Deville, à Toulouse.
Laffont, inspecteur des domaines, à Toulouse.
Laffont, libraire-éditeur, à Luchon (Haute-Garonne).
Lambron, docteur en médecine, inspecteur des thermes, à Luchon (Haute-Garonne).
Mandeville (Jules), rue des Thermes, à Luchon (Haute-Garonne).
Narino (José), élève à l'École des mines, à Paris.
Paumier (Charles), rue Royale, 8, à Nantes.
Pradel (Émile), à Saint-Antonin (Tarn-et-Garonne).
Privat (Paul), imprimeur-libraire, rue des Tourneurs, 45, à Toulouse.
Régnauld (Félix), libraire-éditeur, rue de la Trinité, à Toulouse.
Remaury (Henri), propriétaire, à Peyssies (Haute-Garonne).
Rességuet (Jean-Dominique), docteur en médecine, rue Joutx-Aigues, à Toulouse.
Roy-Lescure, à Montauban (Tarn-et-Garonne).
Rivals-Mazères (Alphonse de), rue Boulbonne, 50, à Toulouse.
Romestin (Victor), rue Périgord, à Toulouse.
Trutat (Eugène), conservateur du Musée d'histoire naturelle, rue des Prêtres, 3, à Toulouse.
Yung, colonel, rue de la Municipalité, 67, à Paris-Passy.

8 MEMBRES DE 1882.

Ancely (Georges), rue de la Pomme, à Toulouse.

Combettes-Caumont (de), rue des Arts, 18, à Toulouse (Haute-Garonne).

Dispan, rue du Canard, à Toulouse.

Filhol (E.), directeur de l'École de médecine, avenue Frizac, à Toulouse.

Héron (Guillaume), rue Héliot, à Toulouse.

Jeanbernat, docteur en médecine, rue du Moulin-Bayard, à Toulouse.

Lua (David), rue du Moulin-Bayard, à Toulouse.

Rey-Paillade (de), rue du Taur, à Toulouse.

XV. — SECTION DU SUD-OUEST (BORDEAUX)

FONDÉE LE 7 AVRIL 1876.

Siège social : péristyle sud du Grand-Théâtre, à Bordeaux.

BUREAU.

MM. Schrader, membre de la Direction centrale, *président honoraire*.

Bayssellance, *président*.

Tisseyre. } *vice-présidents*.

Lourde-Rochelave. . . . }

Degrange-Touxin (A.), *secrétaire général*.

Rosset, *trésorier*.

Rödel, *secrétaire-archiviste*.

Blaquière. }

Brulle. }

Deloynes. }

Monod (docteur). . . . }

Levillain. }

Gross. }

Guillaud (docteur). . . }

Saint-Saud (baron Ay. de). }

Dupuy (Ernest), *délégué près de la Direction centrale*.

MEMBRES HONORAIRES.

MM. Le général don Ibañez, directeur de l'Institut géographique d'Espagne, calle Jorje-Juan, 8, à Madrid (Espagne).

Le colonel Francisco Coello y Quesada, président honoraire de la Société de géographie d'Espagne, calle de la Reina, 43, à Madrid (Espagne).

123 MEMBRES ANCIENS.

Alauze (Henry), avocat, rue Ferrère, 60.

Alicot (Michel), député, avenue de Messine, 14, à Paris.

Arlot de Saint-Sauv (baron Aymar d'), à la Roche-Chalais (Dordogne).

Arné (Ferdinand), rue Saint-Rémy, 64.

Arné (Georges), négociant, rue Saint-Remi, 64.

Baillon (André), rue Croix-de-Séguey, 42.

Balaresque (Amédée), rue de la Course, 62.

Balaresque (M^{me} Amédée), rue de la Course, 62.

Balguerie (Alfred), ingénieur à la Compagnie des chemins de fer du Midi, cours du Jardin-Public, 84.

Barabraham (Min), agent de change, place Puy-Paulin, 12.

Baumevielle (Aristide), rue de l'Échiquier, 4, à Paris.

Baurie (Gaston), place des Quinconces, 11.

Bayssellance (A.), ancien ingénieur des constructions navales, adjoint au maire, rue Saint-Genès, 84.

Baxillac (Jean), à Mirande (Gers).

Bedout (Bernard), rue de Furstenberg, 1, à Paris.

Bernard (Ernest), inspecteur principal de la Compagnie des chemins de fer du Midi, rue Sainte-Anne, 26, à Toulouse.

Beyssac (Romain), rue Boudet, 14.

Billioque (Louis), rue Lafaurie-de-Monbadon, 30.

Blaquière (Alphonse), architecte, rue Hustin, 9.

Boisseuilh (vicomte Joseph de), au château de Boreaux, près de Périgueux (Dordogne).

Brachet (Édouard), notaire, place Saint-Jean, à Libourne (Gironde).

Brandenburg (Albert), maire de Bordeaux, rue de la Verrerie, 1.

Breteuil (marquis de), député des Hautes-Pyrénées, rue François I^{er}, 28, à Paris.

Brézets (Arthur de), avocat, rue Thiac, 47.

Brisson (Joseph), rue Sainte-Catherine, à Libourne (Gironde).

Brulle (Henri), avocat, rue Saint-Émilien, 30, à Libourne (Gironde).

- Bursio** (Ferdinand), rue Hustin, 9.
- Castelbajac** (Henri de), au château de Beaulieu, à Miramont, par Mirande (Gers).
- Cazalis** (Léon), rue Lombard, 2.
- Chaigneau** (Charles), négociant, rue Doidy, 33.
- Champsavin** (C. le Beschu de), rue Bertrand, 8, à Rennes.
- Chevalier** (P.-J.), négociant, adjoint au maire, rue du Jardin-Public, 50.
- Clot** (José-Luis), administrator de la aduana, à Villanueva-y-Geltru, province de Barceloné (Espagne).
- Courtois** (Henry), au château de Muges, par Damazan (Lot-et-Garonne).
- Dagassan** (D.-Paul), négociant, quai de Bacalan, 24.
- Dagassan** (J.-Henri), avocat, rue du Temple, 2.
- Dalby**, entrepreneur de travaux publics, à Luz (Hautes-Pyrénées).
- Daney** (Alfred), adjoint au maire, rue de la Rousselle, 36.
- Danflou fils** (Henri), cours Saint-Louis, 71.
- Danglade** (Édouard), rue Michel-Montaigne, 7, à Libourne (Gironde).
- Danglade** (Hippolyte), rue Michel-Montaigne, 15, à Libourne.
- Degrange-Touxin** (A.), avocat, rue du Temple, 24 bis.
- Degrange-Touxin** (Louis), à Valence-sur-Baïse (Gers).
- Delage-Dumoulin**, notaire, à Sainte-Foy-la-Grande (Gironde).
- Delalande** (Fernand), cours d'Alsace-Lorraine, 101.
- Deloynes** (Paul), professeur à la Faculté de droit, rue de la Course, 113.
- Delpech** (Édouard), à Clairac (Lot-et-Garonne).
- Desgraviers** (baron Maurice), au château de Mornac, par Ruelle-sur-Touvre (Charente).
- Devals** (docteur S.-H.), médecin consultant des Eaux-Bonnes, villa Barolet, à la Souys-Floirac (Gironde).
- Doléris**, docteur en médecine, rue de la Bienfaisance, 34, à Paris.
- Duguit** (Léon), avocat, rue des Remparts, 60.
- Dulac** (Frédéric), place Dauphine, 40.
- Duprat** (Firmin), rue du Serpolet, 16.
- Dupuy** (Charles), étudiant, allées de Tourny, 8.
- Dupuy** (Ernest), professeur, rue de Furstenberg, 2, à Paris.
- Escaraguel** (Arthur), allées de Tourny, 1.
- Fayolle** (comte Gérard de), au château de Fayolle, par Tocane-Saint-Apre (Dordogne).
- Fiter-e-Ingles**, passage de Colon, 3, à Barcelone (Espagne).
- Forst** (William), commis-négociant, rue Minvielle, 5.
- Fréchou**, pharmacien, à Nérac (Lot-et-Garonne).

Frossard (Émilien) père, avenue de Campan, 2, à Bagnères-de-Bigorre (Hautes-Pyrénées).

Gachassin-Lafitte, rue Fonneuve, à Libourne (Gironde).

Gilloux (M^{me} veuve), allées de Tourny, 37.

Gilloux (M^{me} Marie), allées de Tourny, 37.^m

Girasse, avocat, à Faleyras, par Targon (Gironde).

Goy (Pierre), directeur de l'École Normale, à Alger.

Grand-Rive (Ludovic Dupuy de la), rue de la Tour-d'Auvergne, 10, à Paris.

Gross (Émile), négociant, rue Saint-Remi, 48.

Guilhemanson (Pierre de), rue des Trois-Conils, 57.

Guillaud (docteur J.-A.), professeur à la Faculté mixte de médecine et de pharmacie, rue Turenne, 99.

Guillemin, conducteur principal des ponts et chaussées, à Luz (Hautes-Pyrénées).

Harlé, ingénieur des ponts et chaussées, allées de Tourny, 44.

Holagray (Gabriel), cours des Fossés, 10.

Jay (Abel), cours du Chapeau-Rouge, 28.

Johanneton (Georges), négociant, cours du Jardin-Public, 25 bis.

Kowalski (Eugène), ingénieur civil, rue Ravez, 14.

Labrousche (Paul), avocat, rue de Vaugirard, 53, à Paris.

Ladevèze (Fernand), quai des Salinières, 16.

Lanefranque (A. de), imprimeur, rue Permentade, 23 et 25.

Lanneluc-Sanson (Maurice), cours des Fossés, 206.

Laporterie (Louis de), avocat, à Saint-Sever (Landes).

Lard de Régouillères (comte Arnaud de), à Tizac-de-Galgon, par Cagnac (Gironde).

Laroze (Alfred), député, avenue du Trocadéro, 5, à Paris.

Laroze (Léon), place Saint-Jean, à Libourne (Gironde).

Larronde (Eugène), négociant, rue Vauban, 9.

Legendre fils aîné, adjoint au maire, quai de Bourgogne, 6.

Lestapis (P.-H. de), à Lacq, par Artix (Basses-Pyrénées).

Lévesque (Henri), juge, à Blaye (Gironde).

Levillain (Camille), avocat, professeur à la Faculté de droit, rue Montméjean, 9.

Lewden-Brun (Amédée), négociant, rue Saint-Thomas, 23, à Libourne (Gironde).

Lewin (Isidore), photographe, rue de Bondy, 36, à Paris.

Lorsilhe (Adolphe), à Sainte-Foy-la-Grande (Gironde).

Lourde-Rochelaye (J.-Léonce), négociant, rue du Jardin-Public, 28.

Magenc (E.-H.), notaire, à Riscle (Gers).

Manès (Julien), rue Judaique, 20.

- Maumus** (Justin), avocat, à Mirande (Gers).
Merle (Louis), rue Judaïque, 86.
Merman (Maurice), allées de Chartres, 11 bis.
Merman (M^{re} Maurice), allées de Chartres, 11 bis.
Moussiau (baron), colonel en retraite, rue d'Aviau, 6.
Monod (Frédéric), docteur en médecine, rue de la Préfecture, 54, à Pau.
Menod, docteur en médecine, rue Hustin, 20.
Moulin de la Barthéte (abbé du), curé de Perqui, par Villeneuve-de-Marsan (Landes).
Mue (Henri), commis principal de la Direction des contributions indirectes, à Privas (Ardèche).
Navarran (Camille), étudiant, rue Arnaud-Miqueu, 7.
Noyer (Albert), avocat, rue du Palais-de-Justice, 1.
Pujos (A.), docteur en médecine, rue Saint-Sernin, 58.
Redon (Ernest), allées Damour, 26.
Rey, docteur en médecine, à Gaillac (Tarn).
Rödel (Henri-D.), rue Vital-Carles, 30.
Rosset (Ariste), notaire, rue Mably, 20 bis.
Rozier (Ferdinand), rue Saint-Thomas, 9, à Libourne (Gironde).
Russell (comte Henry), rue Marca, 14, à Pau.
Sauvagnac (G. de, marquis de Rabar), au château de Brum, par Libourne (Gironde).
Schrader (Franz), rue Saint-Placide, 51, à Paris.
Segrestaa (Maurice), négociant, allées de Chartres, 25.
Sénac (Auguste), avocat, à Saint-Médard, par Mirande (Gers).
Sorbe (Camille), professeur, place Fondaudège, 23.
Terpereaue (A.), photographe, cours de l'Intendance, 29.
Tisseyre (L.-Albert), Pavé-des-Chartrons, 61 bis.
Trincaud-Latour (Émile de), rue d'Aviau, 2.
Volontat (Rosario de), ingénieur des ponts et chaussées, rue Reland, 5.
Wallon (E.), à Montauban (Tarn-et-Garonne).

4 MEMBRES DE 1882.

- Gautier** (J.-Émile), propriétaire, cours Portal, 38.
Gruet (Charles), propriétaire, cours d'Alsace-Lorraine, 45.
Lory (Henry de), propriétaire, cours d'Albret, 17.
Philip (Isidor), négociant, rue Porte-Dijeaux, 23.
-

XVI. — SECTION DE LA COTE-D'OR ET DU MORVAN

FONDÉE LE 24 AVRIL 1876.

SIÈGE SOCIAL : à DIJON.

BUREAU.

MM. Durandean (Félix), président.

**Fenillié }
Gaffarel }** *vice-présidents.*

Darantière, trésorier.

Lory, secrétaire.

Vionnois (Félix), secrétaire adjoint.

Boch.

Gareau.

Herbault. . . .

Joliet (Gaston). . *membres.*

Party.

Pion

Robelin.

Rebière, délégué près de la Direction centrale.

127 MEMBRES ANCIENS.

Attwood (Jean), négociant, à Mâlain (Côte-d'Or).

Aubelle (Jean-Baptiste), propriétaire, rue des Novices, 1, à Dijon.

Aubry, principal du collège, à Châlon-sur-Saône (Saône-et-Loire).

Babouhot, professeur au collège, à Pontivy (Morbihan).

Bargy (Amédée), industriel, faubourg d'Ouche, à Dijon.

Bargy (Lucien), industriel, faubourg d'Ouche, à Dijon.

Bataillard (Edmond), receveur de l'enregistrement, à Vitteaux (Côte-d'Or).

Bataillard (Gédéon), contrôleur des contributions directes, rue de la Charité, 35, à Lyon.

Belland (Joseph), avocat, rue du Chapeau-Rouge, 11, à Dijon.

Bertrand (Alexis), professeur à la Faculté, rue Verrerie, 38, à Dijon.

Blanc, négociant, place Saint-Jean, 4, à Dijon.

Blandin, avoué, à Semur (Côte-d'Or).

Blondeau, notaire, rue Saint-Pierre, 16, à Dijon.

Boch (Félix), propriétaire, rue Saint-Bénigne, 3, à Dijon.

- Bourée** (Marcel), architecte, rue Chabot-Charny, 62, à Dijon.
Bourgeois (Louis-Alfred), professeur, à Épinal (Vosges).
Bourgeot (Anatole), docteur en médecine, à Aro-sur-Tille (Côte-d'Or).
Boussey (Gaston), propriétaire, à Auxonne (Côte-d'Or).
Bureau, propriétaire, rue Chabot-Charny, 64, à Dijon.
Caumont-Bréon, conseiller général, à Meulley (Côte-d'Or).
Cazelles (Joseph-Jules), trésorier général, rue Jehannin, à Dijon.
Coffin, étudiant, rue Berbissey, 10, à Dijon.
Compain (Pierre-J.-B.), notaire, à Darcey (Côte-d'Or).
Coqueugniot, avocat, rue du Chapeau-Rouge, à Dijon.
Couhin, avocat, rue de Ponthieu, 58, à Paris.
Cousturier (Claude-Philippe), propriétaire, à Billy-Source-Seine (Côte-d'Or).
Cunisset (Paul), avocat, rue Jehannin, 75, à Dijon.
Daguin, étudiant, rue de l'Université, 29, à Paris.
Darantière, notaire, place Saint-Jean, 17, à Dijon.
Deschamps, notaire, rue Jehannin, 19, à Dijon.
Destot (Henri), propriétaire, à Sombornon (Côte-d'Or).
Drouard (Jules-J.-B.), notaire, à Précy-sous-Thil (Côte-d'Or).
Durandeau (Félix), notaire, rue Charrue, 9, à Dijon.
Durandeau (Paul), principal clerc de notaire, rue Charrue, 9, à Dijon.
Duris (Louis-François), directeur de l'usine à gaz de Dijon, rue du Gaz, à Dijon.
Enfert, rue Chabot-Charny, 30, à Dijon.
Feuillié, professeur au lycée, rue du Chaignot, 9, à Dijon.
Fleurot (Firmin), docteur en médecine, rue St-Nicolas, 121, à Dijon.
Focillon (Charles), notaire, à Flavigny (Côte-d'Or).
Focillon (Étienne), agent d'assurances, rue Saumaise, 55, à Dijon.
Frontard (Jules), professeur au lycée, rue Castetnau, 89, à Pau.
Gaffarel (Paul), professeur à la Faculté des lettres, rue Buffon, 5, à Dijon.
Gareau (Léon), notaire, à Salmaise (Côte-d'Or).
Garnier, conseiller général, à Auxonne (Côte-d'Or).
Gaulelette, inspecteur primaire, rue Sambin, 3, à Dijon.
Gautrelet, docteur en médecine, rue Vannerie, à Dijon.
Gelez, étudiant, à Chenôve (Côte-d'Or).
Gillot, docteur en médecine, à Autun (Saône-et-Loire).
Gontier (Louis), docteur en médecine, à St-Seine-l'Abbaye (Côte-d'Or).
Grey (Maurice), propriétaire, rue Saint-Pierre, 24, à Dijon.

- Grutère**, ancien notaire, à Mâlain (Côte-d'Or).
Guénard, avoué, à Semur (Côte-d'Or).
Guérard, docteur en médecine, rue Chaudronnerie, 1, à Dijon.
Guillemard, notaire, à Vitteaux (Côte-d'Or).
Guillemot, étudiant, à la gare de Dijon.
Guiot (Georges), étudiant, rue Bassano, 17, à Dijon.
Herbault (Léopold), professeur de rhétorique au lycée de Dijon, rue du Gaz, à Dijon.
Hugard, docteur en médecine, à Salmaise (Côte-d'Or).
Hugard fils, propriétaire, à Darois (Côte-d'Or).
Hugot, député de la Côte-d'Or, rue Chanaleilles, 7, à Paris.
Imbault, propriétaire, à Meursault (Côte-d'Or).
Jacotot, notaire, place des Cordeliers, à Dijon.
Joliet (Albert), propriétaire, rue Chabot-Charny, 64, à Dijon.
Joliet (Gaston), avocat, sous-préfet à Autun (Saône-et-Loire).
Koch, avocat, rue Amiral-Roussin, 13, à Dijon.
Laguesse, directeur du Jardin botanique, rue Berbisey, 57, à Dijon.
Lamarche (Gustave), libraire, place Saint-Étienne, à Dijon.
Lambert (Alfred), étudiant, boulevard Carnot, 7, à Dijon.
Lambert (Paul), étudiant, boulevard Carnot, 7, à Dijon.
Lévêque, député de la Côte-d'Or, rue d'Argenteuil, 15, à Paris.
Levoyet, maître-adjoint à l'École normale, rue Saumaise, 18, à Dijon.
Lory (E.-L.), avoué, rue Buffon, 1, à Dijon.
Madon (Paul-Joseph), notaire, rue de la Préfecture, 4, à Dijon.
Magnien (Émile), étudiant, à Autun (Saône-et-Loire).
Magnin, sénateur, gouverneur de la Banque de France, à Paris.
Mairet (Édouard), architecte, place Notre-Dame, à Dijon.
Manière (François), propriétaire, rue de Mirande, 26, à Dijon.
Marchand (Victor), colonel du génie en retraite, rue Verrerie, 30, à Dijon.
Maret, propriétaire, à Salmaise (Côte-d'Or).
Marillier, sous-lieutenant au 5^e chasseurs, rue Saint-Pierre, 42, à Dijon.
Maugras (J.-M.-A.), notaire, à Précy-sous-Thil (Côte-d'Or).
Mazeau, sénateur, avocat à la Cour de cassation, rue des Saints-Pères, 74, à Paris.
Maxillier (J.-B.), étudiant, à Semur (Côte-d'Or).
Menneval, avoué, rue Saint-Nicolas, 121, à Dijon.
Milsand, bibliothécaire, rue des Forges, 38, à Dijon.
Misserey (Auguste), notaire, à Beaune (Côte-d'Or).
Misserey (Charles-Joseph-Étienne), avoué, rue Buffon, 21, à Dijon.
Mongin, professeur au collège, à Clamecy (Nièvre).

Monnot (Pierre-Paul), principal du collège, à Semur (Côte-d'Or).

Moreau (Joseph-Victor), notaire, à Vitteaux (Côte-d'Or).

Mynard, professeur au collège, à Clamecy (Nièvre).

Najean (Albert), substitut du procureur de la République, à Langres (Haute-Marne).

Ozanon, propriétaire, à St-Émiland (Saône-et-Loire).

Party (Jean-Claude-Léon), juge au tribunal, rue Saint-Pierre, 34, à Dijon.

Passier (Georges), avocat, place Saint-Jean, 27, à Dijon.

Paulin, notaire honoraire, cours du Parc, 11, à Dijon.

Paupion (Jérôme), négociant, place Saint-Étienne, 7, à Dijon.

Paupion, peintre d'histoire, place Saint-Étienne, 7, à Dijon.

Pion, ancien principal du collège, à Semur (Côte-d'Or).

Poupon (Auguste), négociant, rue Guillaume, 32, à Dijon.

Rebière (Alphonse), professeur de mathématiques au lycée Saint-Louis, rue Soufflot, 20, à Paris.

Regnier fils, négociant, rue Chabot-Charny, 71, à Dijon.

Renard, notaire, à Montbard (Côte-d'Or).

Ribot, professeur au lycée, rue Jacotot, 1, à Dijon.

Robelin (Louis), manufacturier, maire de Dijon, avenue des Chartroux, à Dijon.

Rollet (Paul), docteur en médecine, à Pont-de-Pany (Côte-d'Or).

Rossigneux (Charles), négociant, à Nuits (Côte-d'Or).

Rouget (Ernest), notaire, rue Chabot-Charny, 62 bis, à Dijon.

Roussin (Henri), avoué, rue Chabot-Charny, 30, à Dijon.

Roux, notaire honoraire, rue Vannerie, à Dijon.

Roy (Eugène-Simon), notaire honoraire, rue des Godrans, à Dijon.

Roy (Georges), avocat, rue du Petit-Potet, 25, à Dijon.

Sido, notaire, à Auxonne (Côte-d'Or).

Siméon (Henri), propriétaire, à Chanceaux (Côte-d'Or).

Sordoillet (Pierre-Paul), notaire, à Alise-Sainte-Reine (Côte-d'Or).

Striffling (Émile), notaire, rue Chabot-Charny, 22, à Dijon.

Tainturier (Henri), docteur en médecine, rue de Mirande, à Dijon.

Thévenot (Louis), notaire, à Semur (Côte-d'Or).

Trivier, brasseur, rue d'Assas, 22, à Dijon.

Trivier (Charles-Henri), étudiant, rue d'Assas, 22, à Dijon.

Valby, pharmacien, rue Saint-Nicolas, 65, à Dijon.

Verguet (Maurice), étudiant en droit, rue Chabot-Charny, 34, à Dijon.

Verneau (Eugène), pharmacien, rue Vaillant, 5, à Dijon.

Viallannes, professeur à l'École de médecine, rue Saint-Bernard, à Dijon.

Vionnois (Eugène), négociant, rue Victor-Dumay, à Dijon.
Vionnois (Félix), architecte du département, rue Charrue, 20, à Dijon.
Wolff fils, banquier, rue Proudhon, 23, à Dijon.

38 MEMBRES DE 1882.

Bataillard (M^{me}), née Durandeau, à Vitteaux (Côte-d'Or).
Bauzon (Claude-Maximin), percepteur, à Brazey-en-Plaine (Côte-d'Or).
Breuil, négociant, rue de la Préfecture, 3, à Dijon.
Brunswick (Maurice), propriétaire, rue Saint-Pierre, 26, à Dijon.
Chaudouet (Arthur), architecte, rue François-Rude, 13, à Dijon.
Chavin (Étienne), négociant, rue Jehannin, 3, à Dijon.
Colin, agent d'assurances.
Darantière (M^{me}), place Saint-Jean, 17, à Dijon.
De Beaune de Beaurie (Antoine), sous-préfet, à Semur (Côte-d'Or).
Diehl, avocat, rue des Bons-Enfants, 2, à Dijon.
Dubois, propriétaire, rue Jehannin, 4, à Dijon.
Durandeau (M^{me}), rue Charrue, 9, à Dijon.
Fauconnet (Louis), pharmacien, à Autun (Saône-et-Loire).
Gaudrillet (Hippolyte), manufacturier, rempart Tivoli, 9, à Dijon.
Georges (Louis), principal clerc de notaire, rue du Champ-de-Mars, 2, à Dijon.
Gleize, avoué, boulevard Carnot, 4, à Dijon.
Jacotot (M^{me}), née Maire, place des Cordeliers, à Dijon.
Lambert (Gustave), propriétaire, à Chenôve (Côte-d'Or).
Lemonnier (Prosper), professeur au lycée, rue de Fontaine, 4, à Dijon.
Lenoir, notaire, à Auxonne (Côte-d'Or).
Menassier, agréé au tribunal de commerce, rue Jehannin, 4, à Dijon.
Muteau (Charles), conseiller à la Cour d'appel, rue de la Préfecture, 22, à Dijon.
Pauffard (Gabriel-Jules), docteur en médecine, rue Saint-Pierre, 1, à Dijon.
Perreau (Édouard), brasseur, rue Sainte-Marguerite, 29, à Dijon.
Perriquet, avocat, rue du Palais, 15, à Dijon.
Poupon (M^{lle} Amélie), rue Saint-Guillaume, 32, à Dijon.
Poupon (Gabriel), étudiant, rue Guillaume, 32, à Dijon.
Poupon (Henri), étudiant, rue Guillaume, 32, à Dijon.
Poupon (M^{me}), née Jeannotte, rue Guillaume, 32, à Dijon.
Poupon M^{lle} Marie, rue Saint-Guillaume, 32, à Dijon.
Poupon (Numa-Joseph), étudiant, rue Guillaume, 32, à Dijon.

Poupon (Pierre), étudiant, rue Guillaume, 32, à Dijon.
Renard (Alexandre), architecte, rue Audra, 6, à Dijon.
Ribot (Jean-Paul), propriétaire, à Billy-Source-Seine (Côte-d'Or).
Sabattier (J.-E.), lieutenant de chasseurs, au fort de Sennecey, près Dijon.
Verrier, propriétaire, à Uncey-le-Franc (Côte-d'Or).
Vionnois (M^{me}), née Durandeau, rue Charrue, 20, à Dijon.
Welff (M^{lle}), rue Proudhon, 23, à Dijon.

XVII. — SECTION D'ÉPINAL

FONDÉE EN JUIN 1876.

Siège social : à Épinal.

BUREAU.

MM. Fournier (Alban), docteur en médecine, *président*.
Diemer, notaire, *vice-président*.
Jaillard (Georges), négociant, *secrétaire-trésorier*.
Froereisen *secrétaire-adjoint*.

40 MEMBRES ANCIENS.

Allain Le Canu (Jules), quai de Béthune, 36, à Paris.
André (Ernest), industriel, à la Bresse (Vosges).
Bœgner (Paul), préfet des Vosges, à Épinal.
Brugnot (Alfred), ancien notaire, à Épinal (Vosges).
Cabasse, propriétaire, à Gérardmer (Vosges).
Cahen, rue de Bourgogne, 35, à Paris.
Châtel (Édouard), industriel, à Épinal.
Chevalier (Edmond), négociant, à Épinal.
Claude, sénateur, président du Conseil général, à Saulxures-sur-Moselotte (Vosges), et boulevard Malesherbes, 51, à Paris.
Cesson, conseiller général, à Raon-l'Étape (Vosges).
Diemer (Armand), notaire, à Épinal.
Fauvel (M^{me} veuve), rue Richer, 50, à Paris.
Favre (Edmond), négociant, à Épinal.
Ferry (Jules), député, ministre de l'Instruction publique, à Paris.
Fleurimont (M^{me} veuve), rue Saint-Lazare, 34, à Paris.
Fournier (Alban), docteur en médecine, à Rambervillers (Vosges).
Ganier, juge au tribunal de 3^e instance, à Épinal.

Garnier, notaire, à Gérardmer (Vosges).
Gautier, ancien capitaine du génie, manufacturier, à Monthureux-sur-Saône (Vosges).
Gebhart, pharmacien, à Épinal.
Grenell, docteur en médecine, à Gérardmer (Vosges).
Hartmann (Michel), manufacturier, à Épinal.
Henry, propriétaire, à Gérardmer (Vosges).
Juillard (Georges), négociant, à Épinal.
Kampmann (Alfred), manufacturier, à Épinal.
Kiener (Roger), manufacturier, à Épinal.
Lœderich (Charles), manufacturier, à Épinal.
Lallemand, pharmacien, à Épinal.
Liétard, docteur en médecine, maire de Plombières (Vosges).
Méline (Jules), député, à Remiremont, et boulevard Saint-Germain, 84, à Paris.
Muret (Félix), lieutenant de pompiers, à Galluis (Seine-et-Oise).
Pernet (Victor), docteur en médecine, à Rambervillers (Vosges).
Ponlevoys (de), député, rue Las-Cases, 23, à Paris.
Renel (Charles), inspecteur au chemin de fer de l'Est, à Épinal.
Salathé (A.), conseiller de préfecture, à Épinal.
Varennes (Paul) père, banquier, rue des Moines, 18, à Paris.
Varennes (Paul) fils, rue des Moines, 18, à Paris.
Vatin (Édouard), secrétaire général de la préfecture des Vosges, à Épinal.
Velin fils, à Rambervillers (Vosges).
Voirin (Achille), courtier, à Épinal.

11 MEMBRES DE 1882.

Caro, inspecteur de l'enregistrement, à Épinal.
Déville, avoué, à Saint-Dié (Vosges).
Diémer (M^{me}), à Épinal.
Frœreisen, libraire, à Épinal.
Galland père, industriel, à Remiremont (Vosges).
Juillard (M^{me}), à Épinal.
Lafite, docteur en médecine, à Épinal.
Maire, sous-inspecteur des forêts, à Épinal.
Schwartz (J.), industriel, à Remiremont (Vosges).
Tissot (de), substitut du procureur de la République, à Saint-Dié (Vosges).
Vuillemin, avoué, maire et conseiller général, à Remiremont.

XVIII. — SECTION DE VALS ET DES CÈVENNES

FONDÉE LE 1^{er} JANVIER 1877.

SIÈGE SOCIAL : à Vals.

BUREAU.

MM. Albigny (Paul d'), président.

Favre de Thierrens . . .

Ollier de Marichard . . .

Rostaing

Saussac

vice-présidents:

Delubac (Louis), secrétaire-trésorier.

35 MEMBRES ANCIENS.

Albigny (d'), secrétaire général de la Société d'agriculture, industrie, sciences, arts et lettres de l'Ardèche, à Privas (Ardèche).

Baudouin (G.), conservateur du musée, rue Lalande, à Bourg (Ain).

Béchetoille (Laurent), banquier, à Annonay (Ardèche).

Boissier (C.), avoué à la Cour d'appel, rue Monjardin, 8, à Nîmes (Gard).

Camus (Étienne), sous-inspecteur des forêts, à Aubenas (Ardèche).

Chabannes, docteur en médecine, à Vals (Ardèche).

Chabaud (Victor), docteur en médecine, à Laujac (Ardèche).

Charvet, docteur en médecine, à Vals (Ardèche).

Clavière (Gaston de), propriétaire, à S.-Agrève (Ardèche).

Combiér (Henri), négociant, à Vals.

Couderc, rentier, à Aubenas (Ardèche).

Delubac (Louis), négociant, à Vals.

Deriard, maître verrier, à Valence (Drôme).

Dugas (Paul), au château de Chassagne, par Neuville-les-Dames (Ain).

Dumas (Camille), ingénieur, aux Mages, près Saint-Ambroix (Gard).

Dumas (Gustave), à Saint-Étienne-de-Fontbellon (Ardèche).

Favre de Thierrens, rentier, à Nîmes (Gard).

Galimard (Antonin), rentier, à Vals.

Hermuzière (de l'), maire de la Louvesc (Ardèche).

Lancrenon, ingénieur des ponts et chaussées, à Rethel (Ardennes).

Langlois (Élie), ancien notaire, villa Desiderata, à Nice (Alpes-Maritimes).

- Lestrange de Lafaurie** (comte Haudouin de), à Saint-Alban-d'Ay, par Annonay (Ardèche).
Lombardière de Canson (Étienne de la), au château de la Rivoire, près Vanosc (Ardèche).
Lombardière de Canson (Louis de la), au château de Colombier-le-Cardinal, par Annonay (Ardèche).
Marze (Émile), notaire, à Aubenas (Ardèche).
Ollier, docteur en médecine, à Vals.
Ollier de Marichard, archéologue, à Vallon (Ardèche).
Pavin de Lafarge (Joseph de), fabricant de chaux, à Viviers (Ardèche).
Rostaing (Léon), manufacturier, à Annonay (Ardèche).
Roux (Émile), au château de Gourdan, près Annonay (Ardèche).
Saussac, capitaine en retraite, à Antraigues-sur-Volane (Ardèche).
Soras (Henri de), propriétaire, à Annonay (Ardèche).
Vachon de Lestra (Charles), au château de Rieux, à Saint-Alban-d'Ay, par Annonay (Ardèche).
Vaschalde (Henri), à Vals (Ardèche).
Verny (Albert), manufacturier, à Aubenas (Ardèche).

9 MEMBRES DE 1882.

- Béchetoille** (Camille), à Annonay.
Béchetoille (Léonce), à Annonay.
Cropsal (Charles), garde général des eaux et forêts, à Antraigues (Ardèche).
Deschaux (Victor), à Annonay.
Doize (Philéas), notaire et maire, à Antraigues.
Jaussen fils, négociant, à Vals (Ardèche).
Lacharrière (Paul Ladreit de), ancien sous-préfet, à Coux, par Privas (Ardèche).
Lauriol (Joseph), notaire, à Vallon (Ardèche).
Montagnon (Michel), négociant, à Annonay.

XIX. — SECTION DU MONT-BLANC.

FONDÉE LE 8 MAI 1877.

SIÈGE SOCIAL : à Bonneville.

BUREAU.

MM. **Mercier**, premier président de la Cour de cassation,
président d'honneur.

- MM. Wills** (Alfred), avocat au banc de la Reine, à Londres,
vice-président d'honneur.
Réguis (Léon), *président.*
Thévenot (Joseph), *vice-président.*
Tairraz (Joseph), *vice-président.*
Maillet (Émile), *secrétaire général.*
Guillermin (Louis). . . } *secrétaires adjoints.*
Blanc (Angel). }
Abre (Philibert), *trésorier.*
Chaulin-Mercier, *délégué près de la Direction centrale.*
Callier. }
Cheaney. } *administrateurs.*
Gallais. }
Orsat (Léon). }
Dupont (René), *administrateur délégué pour le canton de la Roche.*
Tavernier (Hippolyte), *administrateur délégué pour la vallée du Giffre.*

141 MEMBRES ANCIENS.

- Abre** (Philibert), banquier, à Bonneville (Haute-Savoie).
Adam (E.), restaurateur, à Genève (Suisse).
Almérés (Gustave), employé à la Caisse hypothécaire, à Genève.
Altmayer (Louis), juge de paix, à Chambéry.
Arrès (Pierre-Alphonse), percepteur, à Évian-les-Bains (Haute-Savoie).
Balliard (César), principal clerc de notaire, à Reignier (Haute-Savoie).
Bard (Georges), avocat, à Bonneville (Haute-Savoie).
Battendier (Édouard) fils, maître d'hôtel, à Saint-Gervais-les-Bains (Haute-Savoie).
Beaufort (vicomte de), rue Blanche, 44, à Paris.
Berthet (Michel), maître d'hôtel, à Abondance (Haute-Savoie).
Blanc (Angel), propriétaire, à Bonneville.
Blanc (Félix), avocat, à Bonneville.
Blanchard (Jean-Marie), sous-inspecteur des forêts, à Saône (Corse).
Boimond (Jean), médecin, à Saint-Jeoire (Haute-Savoie).
Bonardi (Georges de), marquis du Ménil, ancien officier, avenue de Satory, 52, à Versailles.
Bordeau, avocat, à Thonon (Haute-Savoie).
Boudet (Eugène), avocat, rue de Lille, 3, à Paris.

- Bouvier** (Clovis), banquier, à Sallanches (Haute-Savoie).
Bresches (Antoine), notaire, conseiller général, à Sallanches.
Briffod (Joseph), entrepreneur, à Bonneville.
Buchet (Joseph), propriétaire, maire de Marnaz (Haute-Savoie).
Bullat (Marc), percepteur, à Cluses (Haute-Savoie).
Burlat (Gustave), percepteur, à Bons (Haute-Savoie).
Cachat (Jean-Pierre), maître d'hôtel, à Chamonix.
Callier (Auguste), propriétaire, à Ayse (Haute-Savoie).
Camecasse (Ernest), préfet de police, à Paris.
Carizet (Jean-Baptiste), fabricant d'horlogerie, à Cluses.
Cattelin (Antoine), avoué, à Annecy.
Cazin (Robert), étudiant, rue des Feuillantines, 75, à Paris.
Chambel (Auguste), propriétaire de l'hôtel du Mont-Blanc, à Saint-Gervais-les-Bains (Haute-Savoie).
Chamat (Félix), pharmacien, à Sallanches (Haute-Savoie).
Chardon (Alfred), sénateur, conseiller général, rue de la Baume, 1, à Paris.
Chardon (Édouard), tanneur, à Bonneville.
Charlet-Straton (M^{me}), propriétaire, à Argentières.
Charlet-Straton (Jean-Esteril), propriétaire, à Argentières.
Chaulin-Mercier, ancien substitut du procureur de la République, rue Jacob, 3, à Paris.
Chavin (François), imprimeur, à Bonneville.
Chesney (Adrien), avoué honoraire, à Bonneville.
Clerc (François), entrepreneur, à Bonneville.
Clerc (Pierre), maître d'hôtel, à Bonneville.
Cléret (Louis), procureur de la République, à Albertville.
Conseil (Ambroise), maître d'hôtel, à Mégève (Haute-Savoie).
Conseil (Marc), notaire, à Saint-Gervais-les-Bains (Haute-Savoie).
Couttet (François, dit *Baguette*), maître d'hôtel, à Chamonix.
Crépeaux (Joannès-Jacques), maître d'hôtel, à Chamonix.
Dagallier (Georges), négociant, à Samoëns.
Dancet (Alexis), fabricant d'horlogerie, à Cluses (Haute-Savoie).
Delaine (Ernest), juge au tribunal civil, à Troyes (Aube).
Demandre (Antoine-François), greffier, à Sallanches (Haute-Savoie).
Domp martin (veuve, née Hominal), maîtresse d'hôtel, à La Roche.
Ducroz (Albert), député, rue de la Borde, 13, à Paris.
Dufresne-Sommeiller (Germain), étudiant en médecine, boulevard Saint-Germain, 52, à Paris.
Dufresne-Sommeiller (Léon), ingénieur, boulevard Saint-Germain, 52, à Paris.
Dumont (Alexis), juge de paix, à Sallanches.

- Duplan** (Albert), propriétaire, adjoint au maire, à Évian-les-Bains.
- Dupont** (René), docteur en médecine, conseiller général, à La Roche.
- Dupraz** (Charles), clerc de notaire, à Viuz-en-Sallaz (Haute-Savoie).
- Dupuis** (Ferdinand), avocat, à Cluses (Haute-Savoie).
- Dupuis** (René), docteur en médecine, à Annemasse (Haute-Savoie).
- Duret** (Eugène), receveur d'enregistrement, à Sallanches.
- Durier** (Charles), chef de division au ministère de la Justice, rue Godot-de-Mauroy, 43, à Paris.
- Fléchère** (Alexis, comte de la), conseiller général, à Saint-Jeoire.
- Folliet** (Gaspard), notaire, à Abondance (Haute-Savoie).
- Fournel** (Mathieu), négociant, cours Morand, 58, à Lyon (Rhône).
- Gallais** (Léopold), docteur en médecine, à Bonneville.
- Gaydon** (Jacques), entrepreneur, à Champel, près Genève (Suisse).
- Genoud** (Tony), maître d'hôtel, à Évian-les-Bains (Haute-Savoie).
- Gombault-Quaniaux**, directeur de la Banque de l'Aube, rue des Pyramides, 2, à Paris.
- Guillermin** (Louis), avoué, à Bonneville.
- Guisol** (Paulin), avocat, rue Paradis, à Marseille (Bouches-du-Rhône).
- Guyon** (Louis), architecte, à Thonon (Haute-Savoie).
- Harel** (Alfred), avocat, rue de Turin, 34, à Paris.
- Hartmann** (Louis), maître d'hôtel, à Bonneville.
- Hominal** (Jean), banquier, à La Roche (Haute-Savoie).
- Jutz** (Édouard), directeur de l'hôtel de l'Union, à Chamonix.
- Klotz** (Jean-Charles), maître d'hôtel, à Chamonix.
- Köhler** (Joseph), directeur des études à l'École préparatoire de Sainte-Barbe, rue de Reims, 6, à Paris.
- Lassus de Saint-Geniès** (baron Pierre), rue Mogador, 5, à Paris.
- Lochet** (Léon), notaire, à Chamonix (Haute-Savoie).
- Lochon** (Napoléon), percepteur, à Samoëns (Haute-Savoie).
- Lombard** (abbé), curé des Houches (Haute-Savoie).
- Maillet** (Émile), avoué, à Bonneville.
- Martin** (Émile), ingénieur, à Bonneville.
- Martin** (Jules), médecin, à Chamonix.
- Mercier**, premier président à la Cour de cassation, rue des Saints-Pères, 76 bis, à Paris.
- Mollard** (Frédéric), guide, à Saint-Gervais (Haute-Savoie).
- Mondet** (Charles), conseiller à la Cour, à Chambéry (Savoie).
- Montravel** (André de), sous-préfet de Bonneville.
- Morel** (Claude), géomètre, à La Roche (Haute-Savoie).
- Moret** (Charles), conservateur des hypothèques, à Bonneville.
- Mouxy** (Antoine de), rue Bonaparte, 59, à Paris.

Muras (Marc), conducteur des ponts et chaussées, à Combloux (Haute-Savoie).

Mayard (Xavier), conducteur des ponts et chaussées, à Bonneville.

Nardy Posno (Chevalier), rue de la Chaussée-d'Antin, 8, à Paris.

Nicolay (marquis Gaston de), chalet de Tricot, près Saint-Gervais-les-Bains.

Nicolay (comte Joseph de), chalet de Tricot, près Saint-Gervais-les-Bains.

Orsat (Constant), conseiller général, maire de Bonneville.

Orsat (Edmond), avoué, à Bonneville.

Orsat (Léon), avocat, conseiller général, à Bonneville.

Orsat (Louis), notaire, à Taninge (Haute-Savoie).

Orsat (abbé Michel), curé de Servoz (Haute-Savoie).

Paccard (Michel), propriétaire, à Servoz.

Pacrhod (Jean-Marie), avocat, conseiller général, à Bonneville.

Passaquay (Jean), huissier, à Bonneville.

Payot (Venance), naturaliste, à Chamonix (Haute-Savoie).

Perréard (Alexandre), notaire, conseiller général, à Annemasse (Haute-Savoie).

Perret (Hippolyte), ancien conseiller d'État, rue François 1^{er}, 6, à Paris.

Perret (Louis), huissier, à Bonneville.

Perrier (Arthur), huissier, à Bonneville.

Perrier (Edgar), pharmacien, à Bonneville.

Perrier (Ernest), colonel au 25^e régiment d'infanterie, à Turin (Italie).

Perrody (Joseph), entrepreneur, à Ayse.

Pfismajer (Wilhelm), contrôleur général à la Banque d'escompte, boulevard Haussmann, 139, à Paris.

Picollet d'Hermillon (Augustin), étudiant en droit, rue Jacob, 3, à Paris.

Poupon (Alfred), contrôleur des contributions directes, à Bonneville.

Reguis (Léon), procureur de la République, à Bonneville.

Renand (Joseph), maître d'hôtel, à Bonneville.

Revil (Maxime), conducteur des ponts et chaussées, à St-Gervais.

Revilliod (Auguste), huissier, à Saint-Gervais-les-Bains (Haute-Savoie).

Reydet (Alexis), notaire, à Bonneville.

Rey-Millet (Joseph-Marie), percepteur, à Taninge.

Rock (Augustin), notaire, à La Roche.

Saint-Albin (de), secrétaire particulier du prince régnant de Bulgarie, à Sofia.

- Simond** (Antony), avoué, à Bonneville.
Simond (Paul), avoué, à Saint-Julien (Haute-Savoie).
Singer (Paulus-Emilius), prêtre de l'Eglise anglicane, Swalecliffe rectory, à Canterbury (Angleterre).
Singer (M^{me}), née Sherry Napier, à Canterbury (Angleterre).
Secquet (Alexis), rentier, rue Ménilmontant, 136, à Paris.
Tairras (Joseph), photographe, à Chamonix.
Tavernier (Hippolyte), juge de paix, à Taninge.
Tétaz (Joseph-Alfred), notaire, conseiller général, maire de Taninge (Haute-Savoie).
Thévenet (Joseph), avocat, à Bonneville.
Thierriax (Emmanuel), banquier, à Passy (Haute-Savoie).
Tinod (François), entrepreneur de messageries, à Bonneville.
Tissot (Pierre-Joseph), banquier, à Sallanches (Haute-Savoie).
Vauthier (Charles), sous-inspecteur des forêts, à Bonneville.
Vézian (Alexandre), président de la section du Jura, rue Neuve, 21, à Besançon (Doubs).
Villelongue (Albert de), garde général, à Sallanches (Haute-Savoie).
Viry de Cohendier (baron Ludovic de), au château de Cohendier, près Bonneville (Haute-Savoie).
Warchez (François), avocat, à Bonneville.
Welter (Henri), professeur, rue Saint-Victor, 6, à Genève (Suisse).

MEMBRES DE 1892.

- Cachat** (Hyacinthe), représentant de commerce, à Evian-les-Bains (Haute-Savoie).
Charvin (Félix), juge au tribunal, à Bonneville.
Chevrier (Maurice), attaché au ministère des Affaires étrangères, rue Jacob, 35, à Paris.
Cornilliat (Louis-Martial), huissier, à Evian-les-Bains.
Couttet (Sylvain), propriétaire, à Chamonix.
Dantand (Prosper), docteur en médecine, à Evian-les-Bains.
Fauron de Flacelière (Abel-Augustin), directeur-gérant de l'Etablissement thermal de Saint-Gervais-les-Bains.
Flottard (Denis), docteur en médecine, à Evian-les-Bains.
Gavillet (Léon), ingénieur, à Fillinges (Haute-Savoie).
Gazin (Auguste), garde général, à Evian-les-Bains.
Guy (Albert), avocat, à Bonneville.
Guy (François), avoué, à Bonneville.
Layat (Louis), principal clerc de notaire, à Bonneville.
Lechat (Antoine), négociant, à Chamonix.

- Lecompte** (Albert), receveur de l'enregistrement, à Taninge (Haute-Savoie).
Passerat (Edwin), propriétaire de l'hôtel de l'Union, à Taninge.
Payot (Paul), changeur, à Chamonix.
Pellet (Désiré), maître d'hôtel, à Samoëns (Haute-Savoie).
Pissard (Antoine), conseiller d'arrondissement, à Sallanches.
Rabot (Charles), rue de Condé, 14, à Paris.
Réguis (Amédée), sous-lieutenant-élève d'artillerie, à Fontainebleau.
Resteau (Alexandre), architecte, à Évian-les-Bains.
Roydet (Émile), maire de la Frasse (Haute-Savoie).
Riondel (Antoine), greffier du tribunal, à Saint-Julien (Haute-Savoie).
Schœffler (Gaspard), négociant, à Évian-les-Bains.
Seiler (Alexandre), propriétaire des hôtels de Zermatt, à Zermatt (Suisse).
Sermet (Jacques), géomètre, à Sallanches.
Simon (Charles), employé à la Préfecture, à Annecy.
Tairraz (Auguste), gérant de l'hôtel du Montanvert, à Chamonix.
Tredicini de Saint-Séverin (comte Hector de), au château de Troches, près Douvaine (Haute-Savoie).
Vallet (François), greffier de la justice de paix, à Chamonix.
Verdan (Eugène), principal clerc d'avoué, à Bonneville.
Vielle (Jean-Amable), professeur, à Évian-les-Bains.
Wills (Alfred), avocat de la Reine, membre de l'Alpine Club, à Esher, Surrey (Angleterre).

XX. — SECTION DE LA MAURIENNE

FONDÉE LE 5 JUILLET 1878.

SIÈGE SOCIAL : à Saint-Jean-de-Maurienne.

BUREAU.

MM. Bonnet, président.

Durand, vice-président.

Raisin, trésorier.

Richard, secrétaire-archiviste.

Croisat

Piot (Charles).

Grange (Maurice).

Buttard.

} *administrateurs.*

Turrel, délégué près de la Direction centrale.

49 MEMBRES ANCIENS.

Amoudry (Louis), maître d'hôtel, à Saint-Jean-de-Maurienne (Savoie).

Ancenay (François), propriétaire, à Saint-Michel-de-Maurienne (Savoie).

Anselmi (Charles), receveur d'enregistrement, à Montmélian (Savoie).

Bally (Jules), huissier, conseiller d'arrondissement, à Aiguebelle (Savoie).

Beauregard (Alexandre), percepteur, à Aiguebelle (Savoie).

Bertin (Antoine), percepteur, à Lanslebourg (Savoie).

Bonnet (Alexandre), avoué, à Saint-Jean-de-Maurienne.

Brossat (Achille), commissionnaire, à Saint-Michel-de-Maurienne.

Buohard, inspecteur des forêts en retraite, à Chambéry.

Buisson (Gratien), percepteur surnuméraire.

Buttard (François), receveur municipal, à Saint-Jean-de-Maurienne.

Cahen (Edmond), sous-préfet, à Saint-Jean-de-Maurienne.

Carlos (Alexandre), banquier, à Saint-Jean-de-Maurienne.

Christillin (Félix), entrepreneur de travaux publics, à Saint-Jean-de-Maurienne.

Christillin (Jacques), entrepreneur de travaux publics, à Saint-Jean-de-Maurienne.

Croizat (Pierre), receveur d'enregistrement, à Modane (Savoie).

Grolet (Léon), percepteur, à Bourg-Saint-Maurice (Savoie).

Delcros, commis d'entreprise, à Modane (Savoie).

Delune, sous-inspecteur des forêts, à Saint-Jean-de-Maurienne.

Durand (César), juge de paix, à Saint-Michel-de-Maurienne.

Falcos (François), avoué, à Saint-Jean-de-Maurienne.

Farnier (Joseph), percepteur, à Saint-Jean-de-Maurienne.

Ferrand (Henri), avocat, rue Sainte-Claire, 7, à Grenoble.

Gaillard (Louis), directeur de la Compagnie des mines de Saint-Michel et Sordière, à Saint-Michel-de-Maurienne.

Grange (Charles), ingénieur, à Aiguebelle (Savoie).

Grange (Eugène), négociant, à Saint-Jean-de-Maurienne.

Grange (Maurice), notaire, à Saint-Michel-de-Maurienne.

Gros (Charles), greffier de la Justice de Paix, à Saint-Michel-de-Maurienne.

Horteur (François), député de l'arrondissement, à la Grand'Maison (Savoie).

Jorcin (Louis), maître d'hôtel, à Lanslebourg et au Mont-Cenis (Savoie).

Lagorce (Edouard), receveur d'enregistrement, à Bussière-Badil (Dordogne).

- Laymond** (Jean-Baptiste), avoué, à Saint-Jean-de-Maurienne.
Martin-Franklin (Jean), président de la sous-section de Chambéry.
Millefaux (François), piqueur de la Compagnie P.-L.-M., à Aiguebelle.
Montagnole (Joseph), conseiller à la Cour d'appel, à Chambéry.
Payen (Antoine), ingénieur principal de la Compagnie des mines et usines de Saint-Michel et Sordière, à Terrenoire (Loire).
Pey (Albert), usinier, à Berzé-la-Ville (Saône-et-Loire).
Piallat, ingénieur de la Compagnie des mines de Saint-Michel et Sordière, à Saint-Michel-de-Maurienne.
Piot (Camille), propriétaire et géomètre, à Aiguebelle (Savoie).
Piot (Charles), docteur en médecine, conseiller d'arrondissement, à Aiguebelle (Savoie).
Quilichini, commissaire spécial de la surveillance administrative, à Modane (Savoie).
Raisin (Joseph), libraire, à Saint-Jean-de-Maurienne.
Richard (Cyrille), avocat, à Saint-Jean-de-Maurienne.
Roche (Léon), banquier, à Saint-Jean-de-Maurienne.
Rosso (Jean-Baptiste), rentier, à Saint-Michel-de-Maurienne.
Thybiérom (Léopold), étudiant, à Saint-Jean-de-Maurienne.
Tochon (Émile), avoué, à Saint-Jean-de-Maurienne.
Truchet (Florimond), pharmacien, à Saint-Jean-de-Maurienne.
Turrel (Edmond), avocat général, à Monaco.

9 MEMBRES DE 1882.

- Chiapusso** (Felice), avocat, président de la section de Suze du C. A. I., à Suze (Italie).
Fardel (Antoine), propriétaire de l'hôtel International, à Modane (Savoie).
Flandin (abbé), professeur de belles-lettres au petit séminaire, à Saint-Jean-de-Maurienne.
Fortuna (Jean), entrepreneur de travaux publics, à Aiguebelle.
Freydler (Henry), chez M. Aimé Pachoud, aux Échelles (Savoie).
Jourdanne (Gaston), substitut du procureur de la République, à Saint-Jean-de-Maurienne.
Lathoud (Paul), architecte, à Chambéry.
Mathieu (Alban), huissier, à Saint-Jean-de-Maurienne.
Pangon (Adolphe), chef de section de la Compagnie P.-L.-M., à Aiguebelle.
-

XXI. — SECTION DU MIDI

FONDÉE LE 14 JUILLET 1879.

SIGNE SOCIAL : chez MM. Bazille et Leenhardt, rue Saint-Guilhem,
à Montpellier.

BUREAU.

MM. Martins (Charles)	}	<i>présidents honoraires.</i>
Rouville (Paul de)		
Dupré.		
Gide, président.		
Cazalis de Fondouce, vice-président.		
Gleize (Étienne), vice-président.		
Danjan, secrétaire général.		
Leenhardt (Pierre)	}	<i>secrétaires adjoints.</i>
Paulhan		
Debons, administrateur délégué près des chemins de fer.		
Bazille (Louis)	}	<i>administrateurs.</i>
Bazille (Marc)		
N..... trésorier.		
Coste, archiviste.		
Courty, délégué près de la Direction centrale.		

56 MEMBRES ANCIENS.

Bazille (Louis), cours des Casernes, 27 bis (S. P.).
 Bazille (Marc), Grande-Rue, 11.
 Baxin, conseiller à la Cour, rue Montcalm, 3.
 Bécot, commandant d'état-major, rue des Étuves.
 Boileau de Castelnau (Em.), rue Lafontaine, 24, à Nîmes.
 Brémont, professeur à la Faculté de droit, rue du Palais.
 Bricka (Adolphe), négociant, rue Maguelone, 13.
 Bricka (Scipion), négociant, rue Maguelone, 13.
 Brouilhet (Ernest), négociant, au Vigan (Gard).
 Burnan, boulevard Saint-Guilhem, 3.
 Cazalis de Fondouce, ingénieur civil, rue des Étuves, 3.
 Chancel (Louis), contrôleur du Crédit Lyonnais, au Jardin des Plantes.
 Chivand (François), directeur du tir de l'Hérault, rue Valfré.
 Coste (U.), docteur, bibliothécaire à la Faculté de médecine, rue de
 Toulouse, 3.
 Courty, docteur en médecine, professeur à la Faculté de médecine,
 boulevard du Jeu-de-Paume, 21, et rue de Seine, 6, à Paris.

- Courty**, général commandant les subdivisions de Nîmes et d'Avignon, à Nîmes.
- Cros-Mayrevieille** (A.), avocat, à Narbonne (Aude).
- Cros-Mayrevieille** (Gabriel), à Narbonne (Aude).
- Danjan**, professeur de géographie au lycée, impasse du Chapeau-Rouge, 1.
- Debons**, agent-voyer en chef de l'Hérault.
- Delon** (Didier), ingénieur civil, rue Aiguillerie, 8.
- Dervieux** (Michel), négociant, route de Palavas.
- Dupré**, sénateur des Hautes-Pyrénées, rue Sainte-Foy, 12, et rue de Tournon, 33, à Paris.
- Engel**, professeur à la Faculté de médecine, villa des Pins.
- Fabréges** (Frédéric), avocat, Grande-Rue, 33.
- Frat**, rue Maguelone, 23.
- Fulcrand** (Charles), colonel, à Perpignan.
- Gervais-Mion**, ingénieur, administrateur des salins du Midi, rue Boulevard-Comédie.
- Gide** (Charles), professeur à la Faculté de droit, rue Salle-l'Évêque, 12.
- Giniez** (Albert), boulevard Henri IV.
- Gleize** (Étienne), route du Pont-Juvénal, cité Laurent, villa Gleize.
- Jankovski**, étudiant, rue de Seine, 6, à Paris.
- Labroquère**, avocat général, rue Saint-Roch, 6.
- Laissac**, maire de Montpellier.
- Launes** (Henri), agent général de l'*Urbaine*, rue du Manège, maison Cairol.
- Leenhardt** (Charles), président de la Chambre de commerce, cours des Casernes, 27.
- Leenhardt** (Pierre), cours des Casernes, 27.
- Leenhardt** (Roger), cours des Casernes, 27.
- Leenhardt-Pomier** (Jules), rue Clos-René, 14.
- Lépine** (Charles de), à Pézenas (Hérault).
- Martin** (Louis de), boulevard du Jeu-de-Paume, 21.
- Martins** (Charles), correspondant de l'Institut, directeur du Jardin des Plantes.
- Mialane**, fabricant, à Lunas (Hérault).
- Mossé**, professeur agrégé à la Faculté de médecine, Grand'Rue, 48.
- Nougaret** (Raymond), rue Maguelone, 23.
- Ollivier**, négociant, rue du Jeu-de-Paume, 5.
- Paulhan**, rue Saint-Roch, 15.
- Pins** (baron de), lieutenant-colonel de l'armée territoriale, rue Saint-Mathieu, 2.

Pomier-Layrargues (Émile), à la Trésorerie générale, cours des Casernes.

Rouville (Paul de), doyen de la Faculté des sciences, au Jardin des Plantes.

Saché, économe au lycée de Lyon, à Lyon.

Saint-Hubert Serre, professeur agrégé à la Faculté de médecine, rue Logis-Saint-Paul, 2.

Serre (Fernand), propriétaire, rue Levat, 2.

Teissier du Cros (Léon), filateur, à Valleraugue (Gard).

Tissié (Alphonse), banquier, rue du Petit-Saint-Jean, 2.

Vernière (Michel), député de l'Hérault, boulevard Blanquerie, 7.

5 MEMBRES DE 1882.

Cercle artistique, place Comédie, à Montpellier.

Chevalier (Victor), chimiste aux salins du Midi, rue des Casernes, à Montpellier.

Enjalbert, inventeur-constructeur, boulevard Auguste-Comte, villa Lauston.

Monnier (Henry), professeur à la Faculté de droit, villa Tesseire, avenue de Longchamps, à Montpellier.

Vialla (Pierre), rue Faubourg-Boutonnet, 4.

XXII. — SECTION DES ALPES MARITIMES

FONDÉE EN NOVEMBRE 1879.

SIÈGE SOCIAL : à Nice.

BUREAU.

MM. Brun, *président honoraire*.

Faraut, *président*.

Longjumeau Norreys (comte de) } *vice-présidents.*

Le Jeune }

Pommateau, *secrétaire-général*.

Février (Léon), *secrétaire-archiviste*

Vercherin, *trésorier*.

Deville }

Henry }

Lambert } *conseillers.*

Robaglia }

Sauvan (Honoré). . }

86 MEMBRES ANCIENS.

- Alesmonière** (A.), ingénieur, rue de la Gare, 9, à Cannes (Alpes-Maritimes).
Arnulphy (Bernard), docteur en médecine, place du Jardin-Public, 6.
Arnulphy (Victor), pharmacien, avenue de la Gare, 15.
Audemard (Félix), négociant, avenue Auber.
Barbarin (Paul), professeur de mathématiques au lycée, à Toulon.
Béon (Henry), chef d'orchestre du Conservatoire de Bruxelles, rue Saint-Étienne, 6.
Béra (Elisée), sous-directeur de la caisse de Crédit de Nice.
Bérard (Gustave), quai du Midi, 17.
Bérenger (Albert), architecte, rue Masséna, 26.
Bovis (E.).
Brainne (Henri), rue Gioffrèdo, 22.
Brancion (Ernest de), hôtel de la Préfecture.
Bresson (André), ingénieur, place Masséna, 3.
Brun (François), architecte, secrétaire de la Société des lettres, sciences et arts de Nice, villa Brun, rue Saint-Étienne, 27.
Carli (Henri de), rue de la Paix, 12.
Chauvain (Pierre), villa Flora, rue Alberti, 11.
Chevallier (H.), architecte, avenue de la Gare, 40.
Courson de la Villeneuve (vicomte Adolphe de), capitaine au 71^e de ligne, à Saint-Brieuc (Côtes-du-Nord).
Darteyre (Joseph), notaire, rue du Pont-Neuf, 3.
Dauprat (Étienne), à la caisse de Crédit de Nice.
Delerbe (Achille).
Déonna (Henry), villa la Florida, à Cannes (Alpes-Maritimes).
Deville (Louis), membre de la Société de géographie de Paris, rue Garniéri, 8.
Diodati (C.-G.), rue Beauregard, 8, à Genève.
Essarts (A. des), architecte, rue Chauvain, 7.
Fama (Charles), villa Fama, promenade des Anglais, 71.
Faraut (Frédéric), avocat, rue Saint-François-de-Paule, 20.
Février (Léon), au bureau international des transports, place Saint-Dominique, 17.
Fontanes (J. de), rédacteur du journal *le Monde Élegant*, rue Garniéri, 10.
Foulley-Roëth, hôtel Continental, promenade des Anglais, 95.
Gastaldi (Charles), place Saint-François, 2.
Gauthier (Albert), à la caisse de Crédit de Nice.
Gauthier (Victor-Eugène), imprimeur, descente de la Caserne, 1.

- Goiran** (Jacques), rue Séguranne, 26.
Guide (A.), sous-lieutenant au 2⁴^e bataillon de chasseurs, à Villefranche-sur-Mer (Alpes-Maritimes).
Harris (James), consul d'Angleterre, rue de la Buffa, 11.
Henry (C.), docteur en médecine, rue Palermo, 5.
Janin (Paul), maison Janin, boulevard Longchamps.
Jouffroy (Charles), au Crédit Lyonnais, à Marseille.
Juge (Charles), ingénieur-architecte, à la villa Juge-Audiffret-Saint-Philippe.
Labeye (Louis), rue de Paris, 1.
Lambert, docteur en médecine, rue Garniéri, 5.
Landry (Lucien), rue Palermo, 5.
Lassalle (Alcime), rue Saint-Étienne, 29.
Lattes-David, capitaine des pompiers, rue du Pont-Vieux, 10.
Le Gallais-Verdier (A.), rue Masséna, 34.
Le Gallais-Verdier (M^{me}), rue Masséna, 34.
Le Jeune (Augustin), temple évangélique, rue Gioffredo, 50.
Lemercier, propriétaire du journal *The Anglo-American*, place du Jardin-Public, 1.
Leriche, bijoutier, avenue de la Gare, 7.
Leterre, agent d'affaires, place Masséna, 1.
Longjumeau-Norreys (comte de), rentier, à la villa Francinelli, montée de Cimiez.
Martroy, avocat à la Cour d'appel, à Paris.
Messiah (Aaron), architecte, square Garibaldi, 16.
Morley-Unwin (J.), rue Grimaldi, 8.
Muddock (Ellie), villa Ellie, nouvelle route de Villefranche, à Nice.
Muller (G.), propriétaire, villa Campobello, à Saint-Martin-Lantosque, et villa Belfield, à Menton (Alpes-Maritimes).
Olivier (Émile), substitut du procureur de la République, à Nice.
Palmieri (Lavinio), hôtel de la Méditerranée, promenade des Anglais.
Paniagua (André de), administrateur de la Société Nouvelle, avenue d'Antin, 63, à Paris.
Parrini (Édouard), ingénieur-agronome, rue Gioffredo, 33.
Passeron (Léon), rue Saint-François-de-Paule, 9.
Peinchinat, substitut.
Peruggia (Laurent), rue Gioffredo, 22.
Pilar (Eugène), avenue des Capucins, à Grasse (Alpes-Maritimes).
Pommateau (Adolphe), rue Raucher, 2.
Prompt (Pierre), docteur en médecine, avenue de la Gare, 17.
Régis (Jean), rédacteur au *Journal le Phare du Littoral*.

- Renard** (Léon), rue de la Gare-des-Voyageurs, 9, à Cannes (Alpes-Maritimes).
Riché (Alexandre), conseiller d'arrondissement, boulevard des Italiens, 1, à Paris (S. P.).
Robaglia (Pascal), rue Masséna, 15.
Rostaing (M^{me} la marquise de), au château de Tressons-Seillans (Var).
Ruegger (Albert), fabricant de bois mosaïque, rue du Pont-Neuf, 6.
Sauvan (Honoré), rue Masséna, 13.
Sauvan (Jean), rue Cassini, 11.
Schmeltz, docteur en médecine, rue Gioffredo, 46.
Scovazzo, rue Cassini, 9.
Simon, propriétaire.
Taffe (Henri), préparateur à l'École Alsacienne, rue du Cardinal-Lemoine, 13, à Paris.
Tiengou des Rouaries, rentier, rue de la Paix, 1.
Trastour (Auguste), à la Direction des postes et télégraphes.
Ucciani, rue Cassini, 9.
Vercherin (Aimé), négociant en huiles, rue Saint-Jean-Baptiste, 1.
Visconti (Prosper), libraire, rue des Ponchettes, 29.
Warrick, parfumeur, à Grasse (Alpes-Maritimes).
Weitzecker (J.), pasteur, rue Grimaldi, 10.

18 MEMBRES DE 1882.

- Ammel** (G.-Émile), rentier, boulevard du Pont-Neuf, 4.
Antoine (Marius), avenue de la Gare, 3, à Nice.
Audibert (Victor), boulevard Saint-Philippe, villa Mathilde, à Nice.
Calmels (Édouard), avenue de la Gare, 23.
Carlès (Antoine), docteur en médecine, avenue de la Gare, 25.
Desjardins, docteur en médecine, rue de France, à Nice.
Hancy (Hippolyte), rue Masséna, 34, à Nice.
Kempen (Henry van), à la caisse de Crédit, à Nice.
Magnier (Edmond), directeur du *Phare du Littoral*, à Nice.
Marshall (Francis), colonel, Cercle Masséna, à Nice.
Mauléon (Paul de), à Menton (Alpes-Maritimes).
Milhaud (Aaron), boulevard Pont-Vieux, 4, à Nice.
Mossa (Adolphe), rue Léopante, 5.
Moucot (Paul), rue Raucher, 2, à Nice.
Muller (Percy Tortesenc), villa Belfield, à Menton (Alpes-Maritimes).
Munier (Paul), place des Platanes, 2, à Nice.
Pollonais (Gaston), hôtel des Princes, à Nice.
Puiseux (André), attaché à l'Observatoire du Mont-Gros, à Nice.

XXIII. — SECTION DE L'ATLAS

FONDÉE EN MARS 1880.

SIÈGE SOCIAL : à Alger.

BUREAU.

MM. Grévy (Albert), *président d'honneur.***Durando**, *président.***Fau**, *vice-président.***Outin**, *secrétaire adjoint.***Heit**, *trésorier.***Gonzalès**. . . }**Heit** }**Nicolas**. . . . }*membres de la commission des poteaux.***Nicolas** . . . }**Robert** . . . }*membres du comité de rédaction.***Heit** }**Gimbert**. . . }*secrétaires des excursions.*

28 MEMBRES ANCIENS.

Alphandéry, banquier, rue de la Licorne, 4.**Chardonnier**, chef du magasin des graines, au Jardin d'essai.**Clar** (Émile-Martin), huissier.**Desclaux** (Georges), rentier, rue de Tanger, 1.**Douchez**, étudiant en droit, rue Colbert, 1.**Durando**, professeur de botanique, rue de Tanger, 17.**Fau** (Ernest), avocat général à la Cour d'appel.**Gimbert** (Denis), négociant, rue Blanchard, 6.**Giraud**, négociant, rue Vialar, 1.**Gonzalès** (Paul), négociant, rue Breteuil, 91, à Marseille (Bouches-du-Rhône).**Grévy** (Albert), sénateur, boulevard Haussmann, 43, à Paris.**Gros** (Adrien), étudiant, rue Rovigo, 35.**Heit** (Paul), négociant, rue Mogador, 25.**Lambron** (Clément), rentier, à Bourges (Cher).**Lépiney**, avocat, rue Duquesne, 26.**Manigot**, dessinateur, rampe Valée, 39.**Mertz** (Victor-Alexandre), huissier, galerie Malakoff, 11.**Mojon** (Edgar), rue Vialar, 2.**Nicolas**, greffier à la Cour d'appel.**Outin** (René), employé à la banque d'Algérie, rampe Valée.

Perpoli (Jules-Joseph), commis greffier au tribunal.
Piat (Ferdinand), propriétaire, à El Affroun (Algérie).
Quirot, chef du secrétariat au chemin de fer P.-L.-M., rue Tivoli, 1.
Rambaud (Pierre), directeur d'assurances, rue de la Lyre, 40.
Robert (Alfred), employé au Crédit foncier algérien, boulevard du Centaure, 2.
Roganne (Jean), géomètre au service topographique, rue du Soudan, 2.
Stora (J.), interprète à la Cour d'appel, à Alger.
Tarry (Harold), inspecteur des finances, à Kouba (Algérie).

8 MEMBRES DE 1882.

Bergeaud (Alfred), chef de bureau au Crédit lyonnais, rue de Tanger.
Brissonnet (Edgar), négociant, rue Rovigo, 65, à Alger.
Castelli (Hilarion), avocat, boulevard du Centaure, 3, à Alger.
Fondi de Niort, substitut du procureur général, rue Rovigo, à Alger.
Fredouille (Léon), comptable, rue de la Licorne, 4.
Gruny (Raymond).
Martel, professeur à l'École de droit d'Alger, villa Maurice, au village d'Isly, près Alger (Algérie).
Philiberty (Alphonse), rue du Hamma, 5.

XXIV. — SECTION DU CANIGOU

FONDÉE LE 14 AVRIL 1881.

BUREAU.

MM. **Albiot** (Jean), *président*.
Poggi (Alexandre), *trésorier*.
Gardes (Hippolyte), *secrétaire*.
Lacvivier (Casimir de). . . } *membres*.
Larrieu (C.). }

22 MEMBRES ANCIENS.

Alavail, directeur du journal *le Républicain*, à Perpignan.
Albiot (Jean), conseiller municipal du Vernet, boulevard Bineau, 95, à Neuilly (Seine).
Blanc, propriétaire, à Montlouis (Pyrénées-Orientales).
Boixo (Edmond), ingénieur des mines, à Prades (Pyrénées-Orient.).

- Bourgain** (Eugène-Edouard), propriétaire, avenue de la Grande-Armée, 57, à Paris.
- Bourgain** (William), étudiant, avenue de la Grande-Armée, 57, à Paris.
- Brière** (Julien), ingénieur, rue de Clichy, 55, à Paris.
- Cayrol**, rédacteur du journal *le Républicain*, à Perpignan.
- Chiesa** (Claudio), ingénieur, rue Galvani, 3, à Paris.
- Dénécheau** (Maurice), homme de lettres, rue Laffitte, 43, à Paris.
- Dineure**, ingénieur des mines, à Prades.
- Gardès** (Hippolyte), directeur de l'exploitation des mines du Canigou, à Prades (Pyrénées-Orientales).
- Giraud** (Jules), ingénieur, rue Saint-Lazare, 57, à Paris.
- Huguet** (Adrien), ingénieur, avenue de l'Opéra, 16, à Paris.
- Lacvivier** (Casimir de), propriétaire, à Vernet-les-Bains (Pyrénées-Orientales).
- Lange** (Vrain), ingénieur, à Asnières (Seine).
- Larrieu** (C.), propriétaire du journal *le Canigou*, à Prades.
- Mondon** (Casimir), homme de lettres, rue Mosnier, 15, à Paris.
- Poggi** (Alexandre), administrateur des mines et usines du Canigou, rue Saint-Lazare, 14, à Paris.
- Roca** (Louis), notaire, à Prades.
- Vidal**, archiviste au Muséum d'histoire naturelle, à Perpignan.
- Vilar** (Edmond), avocat, à Prades.

XXV. — SECTION DU ROUSSILLON

FONDÉE EN MAI 1881.

SIÈGE SOCIAL : à Perpignan.

BUREAU.

- MM. Ferrer** (Léon), *président*.
- | | |
|--|---------------------------------|
| Donnexan (Albert). | } <i>vice-présidents</i> . |
| Vidal (Pierre). | |
| Pams (Jules), <i>secrétaire</i> . | |
| Bordas (Albert de). . . | } <i>secrétaires adjoints</i> . |
| Sébe (Henry). | |
| Lamer (Paul de), <i>trésorier</i> . | |
| Baraston (Achille). . . | } <i>administrateurs</i> . |
| Escarguel (Jules). . . | |
| Fabre de Llaro (Léon) | |
| Maniel | |
| Pépratz (Eugène). . . | |

43 MEMBRES ANCIENS.

- Auriol** (Prosper), banquier, rue Font-Froide.
Baraston (Achille), négociant, rue Grande-des-Fabriques, 5 bis.
Bardou (Eugène), négociant, rue Mailly.
Barthe (Joseph), propriétaire, rue Notre-Dame.
Bernard (Adolphe), employé de banque, rue Porte-de-l'Assaut, 2 bis.
Bernard (Jules), négociant, rue du Petit-Paris.
Bertrand (Hyacinthe), notaire, rue Petite-la-Réal.
Bonnet (Louis), avoué, place de la Borie, 5.
Bordas (Albert de), étudiant, rue Cloche-d'Or.
Bordes, négociant, route de la Gare.
Brousse (Émile), avocat, rue Mirabeau, 2.
Bruguère (Armand de), étudiant, rue Fontfroide.
Bruguère (Ernest de), avoué-licencié, rue du Four-Saint-Jean, 8.
Campana (François), délégué départemental pour le phylloxera, hôtel Bosc.
Carboneil (Alcide), négociant, route de la Gare.
Carboneil (Henri), négociant, route de la Gare.
Delcros (Élie), avocat, rue du Théâtre.
Donnezan (Albert), docteur-médecin, rue Font-Froide.
Durand (Sébastien), négociant, place de la République.
Escarguel (Jules), étudiant, quartier de la Gare.
Espézel (Antonin), employé de commerce, rue de la Tet, 32 (faubourg Notre-Dame).
Fabre de Llaro (Léon), notaire, place de la République.
Ferrer (Léon), pharmacien de 1^{re} classe, rue des Marchands, 2.
Guixou-Pagès, avocat, quai de la Basse.
Laffon (Jean), journaliste, rue Neuve.
Lamer (Paul de), docteur-médecin, place d'Armes, 4.
Maderon (Jacques), professeur d'histoire, rue de la Tet, 46.
Maniel, chef de bataillon en retraite, rond-point des Tanneries.
Mercader (Léon), négociant, quartier de la Gare.
Milhaud (Léopold), négociant, rue des Marchands.
Milhaud (Samuel), négociant, rue des Marchands.
Moliné (Louis), étudiant, rue Grande-des-Fabriques, 5.
Moreau (Eugène), entrepreneur, rue du Quai, 5.
Mossé (Joseph), négociant, rue des Augustins.
Pams (Jules), négociant, quartier de la Gare.
Pepratz (Eugène), rentier, place de la République.
Pépratz (Justin), étudiant, rue du Quai, 5.
Pujol (Jean), pharmacien, rue Mailly, 1.

Robin (Louis), pépiniériste, quartier de la Gare.
Sébe (Henry), étudiant, rue Grande-de-la-Réal.
Soulié, comptable, place Saint-Dominique.
Terrats d'Aguillon, place Saint-Dominique, 3.
Vergès de Ricaudy (Emmanuel), employé de banque, rue de l'Ange, 2.
Viala (Jean), employé de commerce, quartier de la Gare.
Viry (Alfred de), directeur du Gaz, établissement du Gaz.

7 MEMBRES DE 1882.

Bosc (Joseph), place au Blé.
Cuillé (Émile), négociant, rue de la Loge.
Dalbiox (Étienne), banquier, rue d'Espira.
Durocher, chef de division à la préfecture.
Pujade (Justin), pharmacien, à Amélie-les-Bains (Pyrénées-Orientales).
Ribère (Joseph), clerc de notaire, route du Vernet.
Vidal (Pierre), bibliothécaire de la ville de Perpignan, à Perpignan.

XXVI. — SECTION DES CORBIÈRES

FONDÉE EN MAI 1881.

SIÈGE SOCIAL : à Narbonne.

BUREAU.

MM. Cros (Louis), *président*.
Gros-Mayrevieille (Gabriel), *vice-président*.
Dauphin (Félix), *trésorier*.

29 MEMBRES ANCIENS.

Aldy (Félix), substitut du procureur de la République, à Narbonne.
Barbaza (François), propriétaire, à Narbonne.
Cantegril (Jean-Baptiste), conservateur des forêts, à Carcassonne.
Cochet, inspecteur-ingénieur des télégraphes, à Carcassonne.
Combettes (Marius), aspirant au notariat, à Lafenal, par Ginestas (Aude).
Cros (Louis), négociant, à Narbonne.
Gros-Mayrevieille (Antonin), avocat, à Narbonne.
Gros-Mayrevieille (Gabriel), propriétaire, à Narbonne.
Daunis, chef de bataillon au 125^e territorial d'infanterie, à Lagrasse (Aude).

Dauphin, officier de réserve du 27^e de chasseurs à pied, à Narbonne.
Favatier (Paul), avocat, à Narbonne.
Fulcrand, colonel-directeur du génie, à Perpignan.
Guillet (Cécilien), président du syndicat des vins, à Narbonne.
Izombard (Joseph), industriel, à Narbonne.
Lignéres (Paul), négociant, à Ferrals (Aude).
Martin (Louis de), docteur en médecine, à Narbonne.
Martin (Sylvain), maire de Ferrals (Aude).
Méjean (Paul), étudiant en droit, à Narbonne.
Michel (Clément), négociant, à Narbonne.
Michel (Constantin), étudiant en droit, à Narbonne.
Michel (Lucien), négociant, à Narbonne.
Nicolas (Valère), négociant, à Narbonne.
Samaruc (Lucien), négociant, à Narbonne.
Sire (Jérôme), propriétaire, à Moussan (Aude).
Tabar (Louis), vérificateur des domaines, à Narbonne.
Tibayrenc (Léonce), notaire, à Narbonne.
Vic (Paul), négociant, à Narbonne.
Vison (Louis), négociant, à Narbonne.
Vison (Paul), négociant, à Narbonne.

XXVII. — SECTION DE L'AIN

PONDÉE LE 1^{er} JANVIER 1882.

SIÈGE SOCIAL : à Bourg.

BUREAU.

MM. Augerd (Victor), *président*.
Tissot (Ennemond), *vice-président*.
Baux (Jules), *secrétaire*.
Grandy (Pierre), *trésorier*.
Cabanet (Louis).
Robert (Antoine).
Vaulpré (Albert).
Jenin des Prots.
Mermod (Joseph).

conseillers.

46 MEMBRES DE 1882.

Augerd (Félix), avocat, 29, rue de la Huchette, à Paris.
Augerd (Victor), vice-président du tribunal, à Bourg (Ain).

- Aynés** (André), propriétaire, à Bourg.
Bailleul, sous-intendant, à Bourg.
Baux (Jules), avocat, à Bourg.
Bouvier (Aimé), naturaliste, à Bourg.
Bouvier (Gabriel), négociant.
Bouvier (Henri), docteur en médecine, à Bourg.
Brillat (Anthelme), avocat, à Belley (Ain).
Cabanet (Louis), propriétaire, à Nantua (Ain).
Chabert, notaire, à Saint-Jean-le-Vieux (Ain).
Chambre (Alexandre), étudiant, à Bourg.
Chanove (Louis), avocat, à Bourg.
Chossat de Monburon (Adrien), propriétaire, à Bourg.
Costaz (Gustave), avocat, à Belley (Ain).
Debeney (Gabriel), licencié en droit, à Bourg.
Ducrot de Langes (M^{lle} Dolly), à Bourg.
Dupuy de Querezieux (Antonin), juge au tribunal, à Bourg.
Dupuy de Querezieux (M^{me}), à Bourg.
Ebrard (Élie), avoué, à Bourg.
Favier (Alexandre), propriétaire, à Bourg.
Fornet (Amédée), bijoutier, à Bourg.
Genevrière (Gabriel), agent-voyer en chef, à Bourg.
Grandy (Pierre), receveur des hospices, à Bourg.
Guillin (Camilla), propriétaire, à Bourg.
Guillon (Charles), propriétaire, à Bourg.
Jenin des Prots (Léon), propriétaire et maire, à Virieu-le-Grand (Ain).
Marché (Joseph du), propriétaire, à Bourg.
Maxeres (Édouard), propriétaire, à Bourg.
Mercier, pharmacien, à Nantua (Ain).
Mermod (Joseph), avocat, à Bourg.
Mollet, greffier du tribunal, à Bourg.
Moyret (Louis), ancien magistrat, à Bourg.
Passerat (Édouard), docteur en médecine, à Bourg.
Perouse (Henri de la), propriétaire, à Bourg.
Pic (René), avocat, à Bourg.
Prudhon, docteur en médecine, à Lagnieu (Ain).
Robert (Antoine), agent-voyer, à Nantua (Ain).
Ronget (Louis), percepteur surnuméraire, à Bourg.
Roset (Victor), propriétaire, à Charnoz (Ain).
Rouquet (Louis), juge au tribunal, à Montbrison (Loire).
Thievon (Antoine), avocat, à Bourg.
Tissot (Anthelme), étudiant, à Seyssel (Ain).

Tissot (Ennemond), avocat, à Bourg.
Vaulpré (Albert), juge de paix, à Hauteville (Ain).
Warnery (Emmanuel), ingénieur, à Tenay (Ain).

XXVIII. — SECTION DE LA MONTAGNE-NOIRE

FONDÉE EN JANVIER 1882.

SIÈGE SOCIAL : à Carcassonne.

BUREAU.

MM. Cochet (Honoré), *président*.
Cantegril (J.-B.), *vice-président*.
Bacquié (Georges), *secrétaire-archiviste*.
Satgé (Auguste), *secrétaire adjoint*.
Sarda (Jules), *trésorier*.

82 MEMBRES DE 1882.

Arnaud (Paulin), propriétaire, à Olonzac (Hérault).
Artos (Alphonse), notaire, à Lézignan (Aude).
Bacquié (Georges), propriétaire, à Carcassonne.
Balayé (Maurice), négociant, à Lézignan.
Bédry (Joseph), négociant, à Lézignan.
Bédry (Léon-Louis), propriétaire, à Lézignan.
Bédry (Louis), pharmacien, à Lézignan.
Bédry (Lucien), propriétaire, à Lézignan.
Berland (Hippolyte), docteur en médecine, à Azille (Aude).
Bertrand (Achille), négociant, à Lézignan.
Bertrand (Jules), négociant, à Lézignan.
Bertrand (Léon), propriétaire, à Luc-sur-Orbieu (Aude).
Bourdage (Jacques de), négociant, à Lézignan.
Bourdet (Saint-Ange), négociant, à Lézignan.
Bringer (Étienne), pharmacien, à Lézignan.
Brousse (Albert), juge au tribunal civil, à Carcassonne.
Cabrié (Émile), propriétaire, à Lézignan.
Cantegril (Jean-Baptiste), conservateur des forêts, à Carcassonne.
Cantegril (Maurice), élève au lycée, à Carcassonne.
Carrère (François), président du tribunal civil, à Carcassonne.
Castie (Fortuné), propriétaire, à Lézignan.

- Cazaban** (Marcelin), banquier, à Lézignan.
Chapual (Émile), négociant, à Olonzac (Hérault).
Cochet (Charles), élève au lycée, à Carcassonne.
Cochet (Honoré), inspecteur-ingénieur des télégraphes, à Carcassonne.
Cochet (M^{me} Honoré), à Carcassonne.
Cochet (M^{lle} Jeanne), à Carcassonne.
Cochet (Pierre), élève au lycée, à Carcassonne.
Coll (Antoine), banquier, à Limoux (Aude).
Cros-Mayrevieille (Gabriel), propriétaire, à Narbonne (Aude).
Daude (Louis), docteur en médecine, à Cruscades (Aude).
Dumontant-Drevet (Paul), négociant, à Carcassonne.
Embry (Paul), négociant, à Carcassonne.
Esparsell (Marius), architecte, à Carcassonne.
Exea (marquis Gonzalve d'), propriétaire, au château de Sérame, près Lézignan (Aude).
Expert (Auguste), négociant, à Lézignan.
Fabre (Eugène), propriétaire, à Gasparet, commune de Boutenac, par Lézignan (Aude).
Fages (Louis), négociant, à Lézignan.
Falip (Charles), professeur de dessin, à Carcassonne.
Fort (Étienne), propriétaire, à Lézignan.
Galy (Albert), conseiller de préfecture, à Foix (Ariège).
Garetta (Joseph), docteur en médecine, à Lézignan.
Gilly-Blanc (Étienne), négociant, à Lézignan.
Guillemin (Louis), négociant, à Lézignan.
Hortala (Alexandre), pharmacien, à Lézignan.
Kérouratz (vicomte Paul de), au château de Gaujac, près Lézignan (Aude).
Jaume (Joseph), banquier, à Lézignan.
Joulia (Henri), pharmacien, à Carcassonne.
Joulia (Urbain), propriétaire, à Lézignan (Aude).
Laffage (Eugène), négociant, à Lézignan.
Landes (Jules), négociant, à Lézignan.
Larrivet (Louis), capitaine chef du génie, à Carcassonne.
Lascaux (Antoine), substitut, à Carcassonne.
Lasserre (Hector), propriétaire, à Lézignan.
Lassinco (Élie), propriétaire, à Lézignan.
Lévy (Victor), rue de la Pomme, 66, à Toulouse.
Mandoul (Clément), propriétaire, à Carcassonne.
Martin (Antoine), propriétaire, à Lézignan.
Martin (Jules), propriétaire, à Lézignan.

- Martinolle** (Félix), propriétaire, à Lézignan.
Marty (Alfred), propriétaire, à Saint-André-de-Roquelongue (Aude).
Marty (Alphonse), propriétaire, à Ferrals (Aude).
Marty, sous-lieutenant en disponibilité, à Ferrals (Aude).
Pech (Adrien), propriétaire, à Saint-Couat-d'Aude (Aude).
Peirière (Léon), propriétaire, à Carcassonne.
Pujol (Paulin), négociant, à Lézignan.
Rey (Albert), négociant, à Lézignan.
Rousset (Émile), négociant, à Lézignan.
Sabatier-Mandoul (Alphonse), propriétaire, à Carcassonne.
Sahut (M^{lle} Clémentine), 34, rue du Séminaire, à Carcassonne.
Salaman (Charles), propriétaire, à Carcassonne.
Sarda (Jules), banquier, à Carcassonne.
Satgé (Albert), négociant, à Carcassonne.
Satgé (Auguste), négociant, à Carcassonne.
Serres (marquis Joseph de), au château de Beauvoir, près Capendu (Aude).
Sicard de Rivière (Germain), au château de Rivière, par Caunes (Aude).
Teisseyre (Gustave), propriétaire, à Olonzac (Hérault).
Théron (Numa), banquier, à Lézignan.
Thomas (Louis), négociant, à Lézignan.
Thore (Jules), propriétaire, à Fabrezan (Aude).
Valsse (Louis), docteur en médecine, inspecteur des établissements thermaux de Rennes-les-Bains, à Quillan (Aude).
Véne (Antoine), propriétaire, à Carcassonne.

XXIX. — SECTION DE ROUEN

FONDÉE EN FÉVRIER 1882.

SIÈGE SOCIAL : à Rouen.

BUREAU.

MM. Lefort, *président*.

Leduc (Charles). . . . } *vice-présidents*.

Manchon (Gaston). . . }

De Jarnac (Adrien), *secrétaire*.

Allais (Henri), *secrétaire-archiviste*.

Besselièvre (Louis), *trésorier*.

34 MEMBRES DE 1882.

- Allais (Henri), avocat, rue Louis-Aubert, 4.
Besselièvre (Louis), manufacturier, rue de Crosne, 24.
Bianquis (Joseph), étudiant, rue du Lieu-de-Santé, 16.
Chouillou (Albert), avenue du Mont-Riboudet, 69.
Chouillou (André), avenue du Mont-Riboudet, 69.
Clamageran (Paul), quai du Havre, 49.
De Jarnac (Adrien), rue Jeanne-d'Arc, 52.
Depeaux (François), négociant, rue Duguay-Trouin, 2.
Duchemin (Henri), place Saint-Sever, 33.
Duchemin (Maurice), place Saint-Sever, 33.
Duchemin (Raoul), place Saint-Sever, 33.
Esprit (Auguste), négociant, rue Grand-Pont, 80.
Gavard, directeur de la Compagnie *La Paternelle*.
Gence (Gaston), étudiant, rue de la Cage, 15.
Gosset, avocat, rue de l'Hôpital, 25.
Harel (Alphonse), étudiant, rue de l'Hôpital, 25.
Klein, éditeur de musique, rue Ganterie, 65.
Leblanc (Maurice), étudiant, rue du Bailliage, 4.
Lebon (Maurice), avocat, rue Jeanne-d'Arc, 87.
Leduc (Charles), secrétaire-général de la mairie, à l'Hôtel-de-Ville.
Lefort, professeur au lycée, rue de l'Hôpital, 35.
Lemeilleur (Georges), boulevard Beauvoisine, 60 bis.
Lesueur (Paul), banquier, à Bolbec (Seine-Inférieure).
Letellier, conseiller à la Cour d'appel, rue Saint-Lô, 9.
Leverdier (Georges), industriel, rue Lenôtre, 27.
Louvet (Léon), étudiant, place du Champ-de-Mars, 25.
Manchon (Gaston), manufacturier, rue Jacques-Fauquet, à Bolbec.
Masquelier (Marc), à Déville-lès-Rouen (Seine-Inférieure).
Mauger, rue du Renard, 159.
Rowcliffe (René), étudiant, rue Morand, 8.
Vautier (Gaston), rue de Crosne, 83.
Waddington (Arthur), rue Fontenelle, 36.
Waddington (Richard), député, rue Fontenelle, 36.
Waddington (Walter), rue Fontenelle, 36.
-

XXX. — SECTION DE LA MADELEINE

FONDÉE EN JUILLET 1882.

SIÈGE SOCIAL : à Roanne.

BUREAU.

MM. **Verchère** (Gabriel), *président*.
Jotillon (Victor), *vice-président*.
Matray (Julien), *trésorier*.
Souchier (Maurice), *secrétaire*.
Durand (Louis).
Jeannez (Édouard).
Sauzey (Eug. du) } *membres*.

29 MEMBRES DE 1882.

Ballefin (Joseph), à Saint-Haon-le-Chatel (Loire).
Ballefin (Jules), à Perreux (Loire).
Bouttet (Stéphane), clerc de notaire, à Roanne.
Cheylard (Louis), quai du Bassin, à Roanne.
Cicéron (Philippe), contrôleur, à Roanne.
Corneloup (Henri), avoué, place Saint-Étienne, à Roanne.
Durand (A.), négociant, place Marengo, 13, à Saint-Étienne (Loire).
Durand (Louis), à Pradines, par le Coteau (Loire).
Dussap (Ernest), rue du Phénix, à Roanne.
Guibert (Paul), rue du Rivage, à Roanne.
Jeannez (Édouard), rue de la Sous-Préfecture, à Roanne.
Jotillon (Victor), avocat, place d'Armes, à Roanne (Loire).
Juttet (Louis), étudiant, place Saint-Étienne, à Roanne.
Leriche (Ernest), avoué, rue de Cadore, à Roanne.
Matray (Julien), notaire, rue Sainte-Élisabeth, à Roanne.
Mazoyer (Jean-Baptiste), rue du Marais, à Roanne.
Michaud (Jacques), architecte, rue Brison, à Roanne.
Mure (Félix), à Saint-Germain-Laval (Loire).
Paire (Mathurin), rue de la Sous-Préfecture, à Roanne.
Pothier (Francisque), rue Bourgneuf, à Roanne.
Rochard (Charles), rue Beaulieu, à Roanne.
Roustan (Paul), quai du Bassin, à Roanne.
Sardaine (Francis), avocat, conseiller général, château de Chatelux, à Lentigny, par Villemontais (Loire).
Sardaine (Ludovic), notaire, à Renaison, par Saint-Haon-le-Châtel (Loire).

Sauzey (Eugène du), rue de Sully, à Roanne.

Sérol (Antoine), avocat, rue de la Gare, à Roanne.

Souchier (Maurice), directeur du *Journal de Roanne*, rue de Sully,
à Roanne.

Verchère (Gabriel), notaire, à Saint-Germain-Lespinnasse (Loire).

Verrière (Marc), avoué, rue de Cadore, à Roanne.

RÉCAPITULATION.

Pages

- 1 Direction centrale.
 - 2 Membres honoraires.
 - 3 Membres donateurs.
- Sections et sous-sections.*

	MEMBRES ANCIENS	MEMBRES DE 1882	TOTAUX
4 Paris.	851	75	926
34 Auvergne(Clermont-Ferrand).	157	60	217
42 Hautes-Alpes. { Gap.	85	0	85
{ Briançon.	70	2	72
{ Embrun	35	1	36
49 Barcelonnette	28	0	28
50 Isère (Grenoble)	122	26	148
55 Uriage.	20	0	20
56 Savoie. { Chambéry.	140	0	140
{ Aix-les-Bains	30	5	35
{ Annecy.	101	7	108
{ Rumilly	9	0	9
67 Lyon.	426	47	473
79 Vosges (Nancy)	207	22	229
87 Saône-et-Loire (Chalon-sur-Saône).	29	3	32
89 Tarentaise (Moutiers)	109	10	119
93 Jura (Besançon)	133	19	152
98 Provence (Marseille).	170	17	187
104 Pyrénées Centrales(Toulouse)	33	8	41
106 Sud-Ouest (Bordeaux)	123	4	127
111 Côte-d'Or et Morvan (Dijon).	127	38	165
116 Épinal.	40	11	51
118 Vals et Cévennes (Vals)	35	9	44
119 Mont-Blanc (Bonneville)	141	34	175
125 Maurienne (Saint-Jean-de-Maurienne).	49	9	58
128 Midi (Montpellier)	56	5	61
130 Alpes-Maritimes (Nice).	86	18	104
134 Atlas (Alger).	28	8	36
135 Canigou	22	0	22
136 Roussillon (Perpignan).	45	7	52
138 Corbières (Narbonne)	29	0	29
139 Ain (Bourg)	0	46	46
141 Montagne-Noire(Carcassonne)	0	82	82
143 Rouen	0	34	34
145 Madeleine (Roanne)	0	29	29
Total.	3536	636	4172

AVANTAGES ACQUIS AUX MEMBRES DU CLUB

Le Club Alpin a obtenu des Compagnies du Nord, de l'Est, de l'Ouest, d'Orléans, de Paris-Lyon-Méditerranée, du Midi et de l'État, des réductions de tarifs de 50 pour 100 en faveur des *Caravanes scolaires*, composées au moins de dix personnes. La même faveur est accordée aux membres du Club voyageant par groupe de cinq au minimum sur les mêmes chemins de fer.

Le Club procure à ses membres, avec une réduction de 25 pour 100, les *Guides-Joanne* et les publications de la maison Hachette relatives aux voyages et aux sciences géographiques.

Le ministre de la guerre a bien voulu accorder aux membres du Club une réduction de 50 pour 100 sur les cartes de l'état-major français, ci-après désignées :

Carte de la France, au 80,000^e, gravure sur cuivre et report sur pierre. — Carte de la France, au 320,000^e, gravure sur cuivre et report sur pierre. — Carte du massif des Alpes, au 80,000^e, en trois couleurs. — Carte de la frontière des Alpes, au 320,000^e, en trois couleurs. — Cartes du département de la Seine au 40,000^e et au 20,000^e.

Le prix de l'entoilage des cartes est de 1 fr. 25 pour les feuilles des cartes de la France, et de 0 fr. 50 pour celles des cartes du massif et de la frontière des Alpes.

Le prix des *Annuaire*s parus est de 18 fr. par exemplaire pour les étrangers au Club, et de 10 fr. pour ceux des membres du Club qui n'y ont pas droit gratuitement.

Les membres du Club qui ont reçu ou acheté un premier exemplaire peuvent s'en procurer d'autres au prix de 12 fr. l'un. — L'*Annuaire* de 1874 est épuisé.

Le prix du bulletin mensuel (9 numéros par an) est de 3 fr. (prix d'un numéro, 35 cent.) pour ceux des membres du Club qui n'y ont pas droit gratuitement. Le prix d'achat ou d'abonnement pour les étrangers au Club est de 5 fr. (ou de 60 cent. par numéro).

Toutes les demandes de livres et de cartes doivent être adressées à M. le Secrétaire général, 31, rue Bonaparte, à Paris.

Au 1^{er} juillet 1882, le nombre des sections ou sous-sections du Club est de 35, et celui des membres de 4,172.





This book should be returned to
the Library on or before the last date
stamped below.

A fine of five cents a day is incurred
by retaining it beyond the specified
time.

Please return promptly.

